



LACAN

L'éthique

1959-60

Table des séances

Leçon 1	18 novembre	1959	Leçon 14	16 mars	1960
Leçon 2	25 novembre	1959	Leçon 15	23 mars	1960
			Leçon 16	30 mars	1960
Leçon 3	02 décembre	1959			
Leçon 4	09 décembre	1959	Leçon 17	27 avril	1960
Leçon 5	16 décembre	1959			
Leçon 6	23 décembre	1959	Leçon 18	04 mai	1960
			Leçon 19	11 mai	1960
Leçon 7	13 janvier	1960	Leçon 20	18 mai	1960
Leçon 8	20 janvier	1960	Leçon 21	25 mai	1960
Leçon 9	27 janvier	1960			
			Leçon 22	01 juin	1960
Leçon 10	03 février	1960	Leçon 23	08 juin	1960
Leçon 11	10 février	1960	Leçon 24	15 juin	1960
			Leçon 25	22 juin	1960
			Leçon 26	29 juin	1960
Leçon 12	02 mars	1960			
Leçon 13	09 mars	1960	Leçon 27	06 juillet	1960

[Melanie Klein : Infantile anxiety \(1929\)](#)

[Sigmund Freud : Das Unbehagen in der Kultur \(1930\)](#)

[Sophocle : Antigone](#)

18 Novembre 1959

[Table des séances](#)

J'ai annoncé cette année pour titre de mon séminaire :
L'Éthique de la psychanalyse.

Je ne pense pas que ce soit un sujet dont en soi le choix surprenne, encore qu'il puisse pour *certain*s laisser ouverte la question de savoir ce que je pourrai bien mettre là-dessous.

Cela n'est certes pas sans un moment d'hésitation, voire de crainte, que je me suis décidé à aborder ce que je vais vous dire aujourd'hui, ce que je compte mettre sous ce titre.

Je m'y suis décidé parce que, à la vérité, c'est ce qui vient dans le droit fil de ce que nous avons fait l'année dernière, si tant est que nous puissions considérer que ce que nous avons fait a reçu son plein achèvement.

Néanmoins, il nous faut bien avancer, et je crois que ce qui se groupe sous le terme de *Éthique de la psychanalyse* est quelque chose qui nous permettra de *mettre à l'épreuve*... plus que dans tout autre domaine

...les catégories à travers lesquelles, dans ce que je vous enseigne, je crois vous donner l'instrument le plus propre à mettre en relief ce que l'œuvre de FREUD...

au premier plan l'expérience

de la psychanalyse qui en découle

...nous apporte de *neuf* sur quelque chose qui est à la fois très général et très particulier.

De *neuf* pour autant que je crois que l'expérience de la psychanalyse est hautement significative d'un certain moment de l'homme qui est celui dans lequel nous vivons, sans pouvoir toujours - et même loin de là - repérer ce que signifie l'œuvre dans quoi nous sommes plongés, l'œuvre collective, le moment historique.

Et d'autre part, cette expérience particulière qui est celle de notre travail de tous les jours, à savoir la façon dont nous avons à répondre à ce que je vous ai appris à articuler comme une demande du malade, une demande à quoi notre réponse donne sa signification exacte. Une réponse dont il nous faut garder la discipline la plus sévère pour ne pas laisser s'adultérer le sens en somme profondément inconscient de cette demande.

En parlant d'*Éthique de la psychanalyse*, j'ai choisi un terme qui ne paraît pas choisi au hasard :
« *morale* » aurais-je pu dire encore.

Si j'ai choisi *Éthique*...
vous verrez pourquoi
...ce n'est pas par plaisir d'utiliser *un terme plus rare*, plus savant.

Mais en effet, commençons de remarquer ceci, qui rend en somme ce sujet éminemment accessible, voire *tendant* : je crois qu'il n'y a personne qui n'ait été tenté de traiter ce sujet d'une *Éthique de la psychanalyse*. Il est impossible de méconnaître que nous baignons dans les problèmes moraux à proprement parler, et que ce n'est pas moi qui ait créé ce terme.

Notre expérience nous a conduit à approfondir plus qu'on ne l'avait jamais fait avant nous, *l'univers de la faute*. C'est le terme qu'emploie, avec un adjectif en plus, notre collègue : *l'univers morbide*, dit-il, *de la faute*¹. C'est en effet sans doute sous cet aspect morbide que nous l'abordons au plus haut point. C'est qu'à la vérité, cet aspect est impossible à dissocier de *l'univers de la faute* lui-même comme tel.

1 A. Hesnard, *L'univers morbide de la faute*, Paris, PUF, 1949.

Ce lien de *la faute* à *la morbidité* est quelque chose qui n'a pas manqué de marquer de son sceau toute la réflexion morale à notre époque, au point que...

je l'ai quelquefois indiqué

ici en marge de mes propos

...il est quelquefois singulier de voir à quel point, dans des milieux religieux même, je ne sais quel *vertige* semble saisir ceux qui s'occupent de la *réflexion morale* devant ce que leur offre *notre expérience*.

Et combien il est frappant de les voir parfois comme céder à une espèce de tentation d'un optimisme qui paraît presque excessif voire comique, et de penser que la réduction de la morbidité pourrait pointer vers une sorte de volatilisisation du terme de *la faute*.

En fait ce à quoi nous avons affaire, c'est quelque chose qui ne s'appelle rien de moins que *l'attrait de la faute*. Quand nous parlons du besoin de punition, c'est bien de quelque chose qui se trouve sur le chemin de ce *besoin* que nous désignons le terme.

Et pour obtenir cette punition recherchée par *une faute*, nous ne sommes que reportés un peu plus loin vers je ne sais quelle faute plus obscure qui appelle cette punition.

Qu'est-elle cette *faute* ?

Assurément, elle n'est pas la même que celle que le malade...

aux fins d'être puni ou de se punir
...comme.

Qu'est-ce que c'est que cette faute ?

Est-ce une faute, comme le début de l'*œuvre freudienne* la désigne :

le meurtre du père, ce grand mythe mis par FREUD à l'origine de tout développement de la culture ?

Est-ce la faute plus obscure et plus originelle dont il arrive à poser *le terme* à la fin de son *œuvre* :

l'instinct de mort, pour tout dire, pour autant que *l'homme* est, au plus profond de lui-même, ancré dans sa redoutable dialectique ?

C'est bien entre ces deux termes que se tend...
chez FREUD

...une réflexion, un progrès que nous aurons
à reprendre quand nous aurons à en mesurer
les incidences exactes.

À la vérité, ce n'est pas là tout...
ni dans le domaine pratique,
ni dans le domaine théorique
...ce qui nous fait mettre en relief l'importance
de la dimension *éthique*, dans notre expérience,
et dans l'enseignement de FREUD.

Tout, dans l'*éthique*, n'est pas...
comme on l'a fait remarquer à juste titre
uniquement lié au sentiment d'obligation.

L'expérience morale comme telle, à savoir :
cette référence sanctionnelle qui met l'homme
dans un certain rapport avec sa propre action,
qui n'est pas simplement celui d'une loi articulée,
mais aussi d'une direction, d'une tendance,
et pour tout dire d'un *Bien* qu'il appelle,
engendrant un *idéal de la conduite*, tout cela est quelque
chose qui constitue aussi, à proprement parler,
la dimension *éthique*.

Et, au-delà de ce qui est à proprement parler
le commandement, de ce qui peut se présenter,
on l'a dit, avec un sentiment d'obligation.

Sans doute d'ailleurs, le fait que dans une certaine
réflexion sur l'expérience morale...

et je fais là précisément allusion à l'une
d'entre elles, à celle de Frédéric RAUH ²
...dont nous aurons à tenir compte comme à l'un des
points de repère de cet exercice, je crois nécessaire
de situer la dimension de notre expérience
par rapport à la réflexion de quelqu'un de ceux
qui à notre époque, ont tenté de faire progresser
la réflexion moraliste.

2 Frédéric Rauh, *L'expérience morale*. Félix Alcan, Paris, 1903, ou Puf 1951.

Sans doute cette mise au second plan du sentiment d'obligation...

nous ne sommes certes pas de ceux qui iront volontiers dans ce sens, parce que s'il y a quelque chose que l'analyse a pointé, c'est bien...

au-delà du *sentiment d'obligation* à proprement parler...l'importance, l'omniprésence dirions-nous, du *sentiment de culpabilité*

...assurément, dans certaines tendances internes de la réflexion éthique, est quelque chose qui tente en quelque sorte d'éluder ce faciès...

appelons-le par son nom
...désagréable de l'expérience morale.

Nous ne sommes certes pas de ceux qui tentent de l'amortir, de l'émousser, de l'atténuer, parce que nous y sommes trop instamment reportés, référés par notre expérience quotidienne.

Néanmoins, il reste que l'analyse, d'autre part, est l'expérience qui, au plus haut point, a remis en faveur la fonction féconde du désir comme tel, et au point même que l'on peut dire qu'en somme l'ensemble de l'articulation théorique qui est donnée par FREUD de la genèse de la dimension morale, n'est pas à prendre ailleurs, ne *s'enracine* pas ailleurs que dans le désir lui-même.

C'est l'énergie du désir d'où se dégage la fonction, l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme *censure*.

Ainsi, quelque chose est fermé dans un cercle qui pour nous, nous a été imposé, déduit de ce qui est la caractéristique de notre expérience, c'est à savoir que dans l'apparence, dans le donné de l'expérience, ce qu'on pourrait appeler *l'affranchissement naturaliste du désir*, soit quelque chose qui peut se présenter comme ayant été le but d'une certaine philosophie, de celle qui a précédé immédiatement celle dont nous allons voir qu'elle est la plus proche parente de l'aboutissement freudien, celle qui nous a été transmise au XIX^{ème} siècle. Nous verrons laquelle.

Juste avant, nous avons la tentative au XVIII^{ème} siècle, de cet *affranchissement naturaliste du désir*, de cette réflexion qui est - celle-là - pratique, qui est celle qu'on peut *caractériser* comme celle de « *l'homme du plaisir* ».

L'affranchissement naturaliste du désir a échoué.

Plus la théorie, plus l'œuvre de la critique sociale, plus le crible d'une expérience...

tendant à ramener à des fonctions précises
dans l'ordre social l'obligation
...a pu nous appeler à espérer relativiser le caractère impératif, contrariant, pour tout dire conflictuel, de l'expérience morale, plus dans le fait, en réalité, nous avons vu s'accroître, si l'on peut dire, les incidences *pathologiques*, au sens propre du terme, de cette expérience.

L'affranchissement naturaliste du désir a échoué dans le fait, historiquement, car nous ne nous trouvons pas devant un homme moins chargé de lois et de devoirs qu'avant la grande expérience critique de *la pensée* dite *libertine*.

Et à la vérité si...

ne serait-ce que par rétrospection
...nous sommes amenés à faire allusion à cette expérience de « *l'homme du plaisir* », nous verrons...
et nous y serons amenés par la voie d'un examen de ce que l'analyse a apporté dans la *connaissance* et la situation de l'expérience perverse
...nous verrons vite qu'à la vérité, dans cette théorie morale de *l'homme du plaisir*, il était facile de voir tout ce qui devait la destiner à cet échec.

Car si elle se présente comme avec cet *idéal d'affranchissement naturaliste*, il suffit de lire les auteurs majeurs...

je veux dire aussi bien ceux qui ont pour s'exprimer là-dessus *les voies les plus accentuées dans le sens du libertinage, voire de l'érotisme*

...pour nous apercevoir de ce que comporte, dans cette expérience de *l'homme du plaisir*, quelque chose qui met une note de défi, une sorte d'ordalie, proposée à ce qui reste le terme - réduit mais certainement fixe - de cette articulation de *l'homme du plaisir*, qui n'est autre que le terme *divin*.

Dieu comme auteur de la nature, est sommé de rendre compte des plus *extrêmes anomalies* dont le Marquis de SADE, MIRABEAU, DIDEROT, ou aussi bien tel autre, nous propose l'expérience, l'existence.

Et ce terme même de défi, de sommation, d'ordalie, est bien évidemment quelque chose qui ne devait pas permettre d'autre sortie que celle qui s'est trouvée effectivement réalisée dans l'histoire.

Que celui qui se soumet en somme à l'ordalie en retrouve au dernier terme les prémisses...

à savoir l'*Autre* devant lequel

cette ordalie se présente : *le juge*,

en fin de compte de ladite ordalie

...c'est bien quelque chose qui donne son ton propre à cette littérature dans laquelle se présente pour nous une dimension peut-être jamais retrouvée, inégalable, de l'*érotique*.

Assurément, ce que l'analyse garde d'affinité, de parenté, de racine dans une certaine expérience, est quelque chose que nous devons, au cours de notre investigation, proposer à notre propre jugement.

En fait nous touchons là, et c'est une direction qui a été peu explorée dans l'analyse, l'analyse dans sa direction générale :

il semble qu'à partir du coup de sonde, du flash que l'expérience freudienne a jeté sur les origines du désir...

sur le caractère de perversion polymorphe

du désir dans ses formes infantiles

...il semble qu'en fin de compte un mouvement, une sorte de pente générale à réduire ces origines paradoxales du désir, à en montrer la convergence vers une fin d'*harmonie*, est quelque chose qui *caractérise* dans l'ensemble le progrès de la *réflexion analytique*, et nous permet de poser la question de savoir si en fin de compte, le progrès théorique de l'analyse ne convergerait pas vers ce que nous pourrions appeler un *moralisme* plus *compréhensif* que tout autre de ceux qui, jusqu'à présent ont existé, vers une fin en quelque sorte d'apaiser la culpabilité.

Encore que nous en sachions, par notre expérience pratique, les difficultés et les obstacles, voire les réactions qu'une telle entreprise entraîne : un apprivoisement si l'on peut dire, de *la jouissance perverse* qui ressortirait :

- d'une sorte de *démonstration de son universalité* d'une part,
- et d'autre part de sa fonction.

Sans doute le terme de *partiel*, indiqué pour désigner la *pulsion perverse*, est là ce qui en l'occasion prend tout son poids. Et nous savons déjà que l'année dernière nous avons tourné autour de ce terme de *pulsion partielle*.

Une partie de notre réflexion portait sur l'*approfondissement* que l'analyse donne à la fonction du désir, bref sur la finalité profonde de cette diversité pourtant si remarquable, qui donne son prix à l'investigation, au catalogue que l'analyse nous permet de dresser des tendances humaines.

Ici, quelque chose déjà nous fait nous poser une certaine question qui peut-être ne sera bien perçue par nous dans son véritable relief qu'à comparer, pour mesurer le chemin parcouru, le point où notre vision du terme du désir nous a mis, à ce qui, par exemple, s'articule dans l'œuvre...

une œuvre à laquelle nous donnerons

une place importante dans notre réflexion

...d'ARISTOTE quand il parle de l'*éthique*.

La place du désir dans quelque chose d'aussi élaboré que se présente cette *éthique aristotélicienne*, dans un ouvrage qui en donne la forme la plus élaborée :

l'*Éthique à NICOMAUQUE*³. Il y a encore dans son œuvre deux points où cette éthique s'articule, qui nous montrent à quel point tout un champ du désir est par lui littéralement mis hors du champ de la morale.

Il n'y a, autour d'un certain type de désir...

et vous le verrez quand nous y reviendrons

...d'un champ très large, très vaste, il n'y a pas de problème éthique.

3 Aristote, *Éthique de Nicomaque*, Garnier-Flammarion, Coll. GF, N° 43, 1965. Ou Librairie Garnier Frères, Coll. Classiques Garnier (avec texte grec), 1940.

Ce type de désir dont il nous parle...
et il s'agit là de rien moins que des termes
mêmes, qui dans le *désir*, sont pour nous les termes
promus au premier plan de notre expérience,
un très grand champ de ce qui, pour nous,
constitue le corps des désirs sexuels
...est tout bonnement classé par ARISTOTE
dans des anomalies soit monstrueuses, soit bestiales.

C'est à proprement parler le terme bestialité dont
il se sert à leur propos, et à propos de ces termes,
il n'y a pas de problème.

Les problèmes qu'il pose...
et dont je vais vous indiquer
plus loin la pointe et l'essence
...se situent tout entiers ailleurs.

Ce qui se passe à ce niveau, à partir du moment
où cela se produit, n'est plus *de l'ordre d'une évaluation morale*.
C'est là un point qui a tout son prix.

Si d'autre part, l'on considère que l'ensemble
de la morale d'ARISTOTE n'a point perdu son actualité
dans la morale théorique, est mesuré - exactement à
cet endroit - *ce que comporte de subversion notre expérience* :
ce qui pour nous, ne peut rendre cette sorte
de formulation que *surprenante, primitive, paradoxale*,
et à la vérité *incompréhensible*, mérite d'être mesuré.

Mais ceci n'est point ponctuant en route ce que
je désire vous montrer ce matin : notre programme.
Nous nous trouvons en somme autour de cette question
de ce que l'analyse permet de formuler quant
à l'origine de la morale.

Nous pourrions avoir à mesurer si son apport se réduit
à l'élaboration d'une mythologie plus crédible,
plus laïque, que celle qui se pose comme révélée
d'une *mythologie* - elle - reconstruite, de *cette mythologie*
de *Totem et Tabou* qui fait partie de l'expérience
du « *meurtre originel du père* », et de tout ce qui l'engendre,
et de ce qui s'enchaîne à elle.

C'est cette transformation de l'énergie du désir, qui permet de concevoir la genèse de sa répression, du fait en quelque sorte que le désir n'est pas seulement...

que la faute n'est pas seulement ...dans cette occasion, quelque chose qui s'impose à nous dans son caractère formel, mais qui est aussi ce quelque chose dont nous avons en somme à nous *louer*, pour autant qu'il est attaché, ce caractère de *felix culpa*, à l'engendrement d'une complexité supérieure, grâce à quoi toute la dimension de la civilisation comme telle peut avoir été élaborée.

En somme, tout se limite-t-il à cette genèse du *surmoi* dont l'esquisse s'élabore, se perfectionne, s'approfondit, et devient plus complexe à mesure que s'avance l'œuvre de FREUD ?

Cette *genèse du surmoi*, dont nous verrons qu'elle n'est pas seulement *une psychogenèse et une sociogenèse* et qu'à la vérité, il est impossible de l'articuler à nous tenir simplement au registre même des besoins collectifs, que *quelque chose* s'y impose dont nous devons distinguer l'instance de la pure et simple nécessité sociale, et qui est à proprement parler ce *quelque chose* dont j'essaye ici de vous permettre d'individualiser la dimension sous le registre du *rapport au signifiant*, de *la loi du discours*, de quelque chose dont nous devons conserver le terme dans son autonomie si nous voulons pouvoir *situer* d'une façon *rigoureuse*, correcte, notre expérience.

Ici sans doute, y a-t-il quelque chose dans cette distinction de la culture et de la société, qui peut passer pour nouveau, voire divergent, par rapport à ce qui se présente dans *un certain type d'enseignement* de l'expérience analytique.

Disons que cette distinction, cette dimension...

dont je suis loin d'être le seul à mettre en faveur *l'instance*, à indiquer l'accent nécessaire ...est quelque chose dont j'espère vous faire toucher du doigt - dans FREUD lui-même - le repérage et la dimension comme tels.

Et pour mettre tout de suite au premier plan de votre attention l'ouvrage où nous prendrons le problème, je vous désignerai ce *Malaise dans la civilisation*, ouvrage de 1929 écrit par FREUD *après* l'élaboration de sa deuxième topique, *après* qu'il ait porté au *premier plan* la notion, si problématique pourtant, d'analyse de *l'instinct de mort*.

Vous y verrez là, formulé en *des formules saisissantes*, *quelque chose* qu'il exprime en nous disant qu'en somme, *ce qui se passe dans le progrès de la civilisation* est quelque chose...

la formule est très remarquable, je vous en ferai mesurer le poids et l'incidence dans le texte ...il nous dit que par rapport à l'homme...

l'homme dont il s'agit dans cette occasion, à un tournant de la civilisation, où FREUD lui-même et sa réflexion se situent

...dont il s'agit de mesurer *le malaise* :
que cela se passe très au-dessus de lui.

Nous reviendrons sur la portée de cette formule. Je la crois très suffisamment éclairée par *ce par quoi* j'essaye de vous montrer l'originalité de la réversion, de la conversion freudienne dans le domaine du rapport de l'homme au *λόγος* [logos].

Je la crois assez significative pour, dès maintenant, l'avoir indiquée, et pour tout dire, vous prier de prendre connaissance, de faire une relecture de ce *Malaise dans la civilisation* qui n'est assurément pas dans l'œuvre de FREUD quelque chose qui serait comme des « *notes* » : ce qu'on permet à un praticien, à un savant...

même d'une qualité aussi *éminente* que celle de FREUD ...ce qu'on lui permet - non sans quelque indulgence - comme excursion dans un domaine de *réflexion philosophique*, sans lui donner peut-être tout le poids technique qu'on donnerait à une telle réflexion chez quelqu'un qui se qualifierait lui-même de la classe de *philosophie*.

Je vous prie de considérer ce point de vue...

trop répandu dans l'analyse
...comme devant être absolument écarté :

Le *Malaise dans la civilisation* est une œuvre absolument *essentielle*, *première* dans la compréhension de la pensée freudienne, dans la sommation de son expérience.

Nous devons lui donner toute son importance
et tout son poids :
elle *éclaire*, elle *accentue*, elle *dissipe* les ambiguïtés
sur des points tout à fait distincts de l'expérience
analytique et de ce qui doit être notre position
à l'égard de l'homme pour autant que c'est à l'homme,
à une demande humaine de toujours que nous avons...
dans notre expérience la plus quotidienne
...affaire.

Comme je vous l'ai dit, l'expérience morale
ne se limite pas à cette « *part du feu* » à faire,
au mode sous lequel elle se présente dans chaque
expérience individuelle.

Elle n'est pas liée uniquement à cette lente
reconnaissance de la fonction qui a été définie,
autonomisée, par FREUD sous le terme de *Surmoi*,
et à l'exploration de ses paradoxes,
à ce que j'ai appelé « *cette figure obscène et féroce* »
sous laquelle l'instance morale se présente
quand nous allons la chercher dans ses racines.

L'expérience morale dont il s'agit dans l'analyse est
aussi celle qui se résume dans un impératif original
qui est justement celui proposé par ce qu'on pourrait
appeler dans l'occasion « *l'ascèse freudienne* », ce :

« *Wo Es war, soll Ich werden* »

où FREUD aboutit dans la deuxième série de
ses *Conférences sur la psychanalyse*, et qui n'est rien d'autre
que quelque chose dont la racine nous est donnée
dans une *expérience* qui mérite le terme d'*expérience morale*,
qui se situe tout à fait au principe de l'entrée
elle-même du patient dans la psychanalyse.

Car ce « *Je* » qui doit advenir là où « *c'*était »,
ce *quelque chose* que l'analyse nous apprend à mesurer,
ce « *Je* » n'est pas autre chose que ce dont nous avons
déjà la racine dans ce « *Je* » qui s'interroge
sur ce qu'il veut.

Il n'est pas seulement interrogé.
Quand il avance dans son expérience, cette question
il se la pose, et il se la pose précisément
à l'endroit des *impératifs* souvent étranges, paradoxaux,
cruels, qui lui sont proposés par son *expérience morbide* :

- Va-t-il ou ne va-t-il pas se soumettre à ce
devoir qu'il sent en lui-même comme étranger,
au-delà, au second degré ?
- Doit-il ou ne doit-il pas se soumettre
à cet impératif du *Surmoi*, paradoxal et morbide,
demi-inconscient, et au reste qui se révèle
de plus en plus dans son instance à mesure
que progresse la découverte analytique,
il voit qu'il s'est engagé dans sa voie ?

C'est là quelque chose qui fait partie des données
de notre expérience.

Son vrai « *devoir* » - si je puis m'exprimer ainsi -
n'est-il pas donc, d'aller contre cet impératif ?
Et il y a là quelque chose qui fait partie
des données pré-analytiques.

Il n'est que de voir comment se structure au départ
l'expérience d'un *obsessionnel* pour savoir que cette
énigme autour du terme de « *devoir* » comme tel,
est quelque chose qui est toujours pour lui,
d'ores et déjà formulé, avant même qu'il arrive
à la demande de secours qui est celle
qu'il va chercher dans l'analyse.

En vérité il s'agit de savoir ce que nous apportons,
nous ici, comme réponse à un tel problème qui, pour
être illustré manifestement du conflit de l'*obsessionnel*,
n'en garde pas moins précisément...

et c'est pour cela qu'il y a des éthiques,
qu'il y a une réflexion éthique

...sa portée universelle.

Autrement dit, le « *devoir* » sur lequel nous avons jeté
des lumières diverses, génétiques, originelles,
le « *devoir* » lui-même, ce n'est pas simplement
la pensée du philosophe qui s'occupe à le justifier.

Cette justification de ce qui se présente comme sentiment immédiat d'obligation, cette justification du « *devoir* »...

non pas simplement dans tel ou tel de ses commandements mais dans sa forme imposée, ...est quelque chose qui se trouve au centre d'une interrogation elle-même universelle.

Est-ce que nous sommes simplement, nous analystes, à cette occasion, ce quelque chose qui accueille ici le suppliant, qui lui donne un lieu d'asile ?

Est-ce que nous sommes simplement - et c'est déjà beaucoup - ce quelque chose qui doit répondre à une certaine demande, à la demande de ne pas souffrir, au moins sans comprendre, à l'espoir que, de comprendre, il ne libérera pas seulement le sujet, le patient, de son ignorance, mais de sa souffrance elle-même ? Est-ce qu'il n'est pas ici évident que, *tout normalement*, les *idéaux analytiques* trouvent leur place ?

Et ils ne manquent pas, ils fleurissent en abondance. Les mesurer, les repérer, les situer, les organiser sera une part de notre travail.

Pour en nommer *trois de ces idéaux*, de ces *valeurs*, comme on dit dans un certain registre de la réflexion morale, qui sont celles que nous proposons à nos patients et autour de quoi nous organisons *l'estimation de leur progrès*, la transformation de *leur voie* en un *chemin*, ce sont :

- *l'idéal de l'amour* humain.

Je n'ai pas besoin d'accentuer le rôle que nous faisons jouer à une certaine idée de l'*amour* achevé. Vous le savez, c'est là un terme que vous devez avoir appris à reconnaître, et non pas seulement ici, puisqu'à la vérité *il n'y a pas d'auteur analyste qui n'en fasse état*. Et vous avez vu que souvent ici, j'ai pris comme cible le caractère approximatif, vague, peu accentué, à proprement parler entaché de je ne sais quel *moralisme optimiste* dont sont marquées les articulations originelles de cette forme dite de la « *génitalisation* » du désir, ou autrement dit, de l'idéal de l'*amour génital*.

Cet amour qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante, cet *amour-médecin*, dirais-je, si je voulais accentuer dans un sens *comique* la note de cette idéologie, cette *hygiène de l'amour*, dirais-je, très précisément pour situer ici ce à quoi semble se limiter le champ de l'ambition analytique.

Je dirai qu'il y a là une question sur laquelle nous ne nous étendrons pas à l'infini puisque à la vérité je la présente sans cesse à votre réflexion, à votre méditation depuis que ce séminaire existe.

Mais enfin, peut-être pour lui donner un point plus accentué et remarquer en somme qu'il semble y avoir une espèce de fuite, de dérobade de la réflexion analytique devant ce champ du caractère de *convergence* de toute notre expérience.

Ce caractère de convergence n'est pas niable, mais il semble aussi que l'analyste semble retrouver là une limite, un point au-delà duquel il ne lui est pas très facile d'aller.

Dire que les problèmes de l'expérience morale sont entièrement résolus concernant quelque chose que nous pourrions par exemple appeler « *l'union monogamique* », serait - je crois - une formulation tout à fait imprudente, excessive, et inadéquate.

Pourquoi...

en somme, dans un domaine dont on peut dire que l'analyse, en la mettant au centre de l'expérience éthique, apporte une note originale...
une note certainement distincte du mode sous lequel l'amour, jusqu'alors, a été employé par les moralistes, les philosophes
...comporte une certaine économie de la relation interhumaine

...pourquoi l'analyse...

qui a apporté ici *un changement de perspective* si important
...n'a-t-elle pas poussé les choses plus loin dans le sens de l'investigation de ce que nous devons appeler une *érotique* à proprement parler ?
C'est là certainement une chose qui mérite réflexion.

Ai-je besoin de dire qu'à propos de ce que j'appelle les limitations ou la « *non-existence érotique analytique* », quelque chose comme ce que je suis avoir mis à l'ordre du jour de notre prochain congrès...

la sexualité féminine
...est un des signes les plus patents, dans l'évolution de l'analyse, de cette carence que je désigne dans le sens d'une telle élaboration ?

Il est à peine besoin de rappeler ce que JONES a recueilli d'une bouche...

sans doute qui n'a rien de spécialement qualifiée à nos yeux, mais qui, à tout le moins - est supposée avoir transmis dans son juste texte, sous toutes réserves, ce qu'elle a recueilli de la bouche de FREUD
...JONES nous dit quelque part avoir reçu de cette personne⁴ la confidence qu'un jour FREUD lui a dit quelque chose comme ceci :

« *Après quelque trente années d'expérience et de réflexion, il y a toujours un point sur lequel je reste sans pouvoir donner de réponse : « Was will das Weib ? » Qu'est-ce que veut la femme ?*

Et très précisément : « *Qu'est-ce qu'elle désire ?* ».

Le terme « *will* », dans cette expression, pouvant avoir ce sens dans la langue allemande.

Sommes-nous là-dessus beaucoup plus avancés ?

Assurément, je crois qu'il ne sera pas vain que je vous montre à l'occasion quelle sorte d'*évidement*, de *progrès* de la recherche analytique, cela représente autour d'une question qui n'est pourtant pas une question dont on peut dire que ce soit l'analyse qui en ait été l'initiatrice.

Disons que l'analyse...

et précisément la pensée de FREUD
...est liée à une époque qui avait articulé cette question avec une instance toute spéciale :
le « *contexte ibsénien* » des années de la fin du XIX^{ème} siècle dans lequel mûrit la pensée de FREUD ne saurait être ici négligé.

⁴ Il s'agit de Marie Bonaparte.

Et le problème de la sexualité...

vu dans la perspective de la demande féminine
...est quelque chose dont il est en somme très étrange
que l'expérience analytique ait plutôt *étouffé, amorti, éludé*,
les zones.

- *Second idéal*, qui est aussi tout à fait frappant
dans l'expérience analytique, je l'appellerai
« *l'idéal de l'authenticité* ».

Je n'ai pas besoin, je pense, de mettre là-dessus
beaucoup d'accent : je pense qu'il ne vous échappe
pas que, si l'analyse est « *une technique de démasquage* »,
elle suppose cette perspective, cet idéal.
Mais à la vérité ceci va plus loin.

Ce n'est pas seulement comme *chemin, étage, échelle de progrès*,
que « *de l'authenticité* » se propose à nous, c'est *bel et bien*
aussi dans une certaine norme du produit achevé
de *quelque chose* qui est encore désirable - donc une
valeur - de *quelque chose* d'idéal, et *quelque chose* sur lequel
nous sommes amenés, même, à poser des normes
très fines, cliniques.

Quelque chose...

dont je vous montrerai l'illustration,
par exemple dans les observations cliniques
très subtiles qui sont celles d'Hélène DEUTSCH,
concernant un certain type de caractère et de
personnalité dont on ne peut pas dire qu'il soit
ni mal adapté, ni qu'y fasse défaut aucune des normes
exigibles de la relation sociale, mais dont toute
l'attitude, le comportement, est perçu dans la
reconnaissance - de qui ? - De l'autre, d'autrui !
...comme marqué de cet *accent* qu'elle appelle en anglais
le « *As if* » ou le « *Als ob* » qui est quelque chose
où nous touchons du doigt qu'un certain registre...

qui n'est pas défini, ni simple non plus,
autrement que dans des perspectives
d'expérience morale
...est là *présent, directeur, exigible*, dans toute notre expérience,
et qu'il convient aussi de voir, de mesurer,
jusqu'à quel point nous y sommes adéquats.

Car c'est là que je voudrais en venir, à savoir qu'en somme quelque chose d'harmonieux, de plein : cette sorte de pleine présence qui est ce dont nous mesurons si finement - en tant que cliniciens - le déficit :

- Est-ce que ce n'est pas en quelque sorte à mi-chemin de ce qu'il faut pour l'obtenir que notre technique...
celle que j'ai appelée la « *technique du démasquage* » ...s'arrête ?
- Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose que nous pourrions appeler « *une science des vertus* », « *une raison pratique* », « *un sens du sens commun* », dont il est intéressant de se demander ce que signifie notre absence sur ce terrain ?

Car, à la vérité, on ne peut pas dire que nous intervenions jamais sur le champ d'aucune vertu. Nous déblayons des voies et des chemins, comme je l'ai déjà dit, et là nous espérons que ce qui s'appelle vertu viendra fleurir.

- De même, nous en avons forgé un autre, *un troisième* depuis quelque temps...
dont je ne suis pas tellement sûr qu'il appartienne à la dimension originale de l'expérience analytique
...c'est celui d'*un idéal de non-dépendance*,
ou plus exactement une sorte de prophylaxie de la dépendance.

Est-ce qu'on peut dire qu'il n'y a pas, là aussi, une limite, une frontière très subtile qui sépare ce que nous désignons comme désirable - dans ce registre - au sujet adulte, et les modes sous lesquels nous nous permettrons d'intervenir pour qu'il y parvienne.

Il suffit pour cela de se rappeler les réserves...
à vrai dire fondamentales, constitutives
...de la position freudienne concernant tout ce qui s'appelle éducation à proprement parler.

Sans doute sommes-nous...

et plus spécialement les *psychanalystes de l'enfant* ...amenés à tout instant à empiéter sur ce champ, ce domaine, à opérer dans la dimension de ce que j'ai appelé ailleurs, dans un sens étymologique, une orthopédie.

Mais il est tout de même tout à fait frappant qu'aussi bien par les moyens que nous employons, que par les ressorts théoriques que nous mettons au premier plan, il y a quelque chose de tout à fait frappant dans ce qu'on peut appeler « *une éthique* ».

Il y a *une éthique* de l'analyse.

C'est l'effacement, la mise à l'ombre, le recul, voire l'absence d'une dimension...

dont il suffit de dire le terme pour s'apercevoir ce qui nous sépare, qui nous divise de toute l'articulation éthique avant nous ...c'est l'habitude, la bonne ou la mauvaise habitude.

C'est là quelque chose en soi, à quoi nous nous référons d'autant moins que le *registre*, l'*articulation* de l'analyse s'inscrit dans des *termes* tout *différents*, dans des *termes de trauma*, et en *des termes de leur persistance*.

Sans doute avons-nous appris à atomiser ce trauma, cette impression, cette marque, mais l'essence même de l'inconscient s'inscrit dans un autre registre que celui sur quoi ARISTOTE - dans l'*Éthique* - lui-même met l'accent d'un jeu de mots :

ἔθος [éthos] - ἥθος [êthos], c'est-à-dire l'habitude : ἔθος [éthos], alors qu'il s'agit de ἥθος [êthos] c'est-à-dire d'*éthique*, qu'on peut centrer entre les deux mots.

Il y a des *nuances* extrêmement subtiles sur lesquelles nous aurons à revenir, qu'on peut centrer sur le terme de « *caractère* ».

L'éthique, dans ARISTOTE, c'est une science du caractère, la formation du caractère, et une dynamique des habitudes.

C'est plus qu'une dynamique des habitudes, c'est une action en vue des habitudes, un dressage, une éducation.

Il faut avoir un instant parcouru cette œuvre si exemplaire, ne serait-ce que pour nous permettre de mesurer la différence des modes de pensée qui sont les nôtres avec ceux d'une pensée qui ne se présente en rien d'autre que comme une des formes les plus éminentes de la réflexion éthique en cette matière.

Pour pointer ce quelque chose à quoi ces prémisses d'aujourd'hui nous amènent, je vais vous dire ceci, c'est que, si abondantes que soient les matières dont j'ai essayé de montrer ce matin les perspectives, c'est d'une position tout à fait radicale que j'essaierai la prochaine fois de partir et qui n'est rien de moins que ceci : pour repérer quelle est *l'originalité* de la position freudienne en matière d'*éthique*, il y a quelque chose qui est absolument indispensable à mettre en relief, c'est un glissement, un changement d'attitude dans la question morale comme telle.

Vous le verrez, dans ARISTOTE le problème est le problème d'un *Bien*, d'un *Souverain Bien*. Et nous aurons à mesurer pourquoi ARISTOTE tient à mettre l'accent sur le problème du *plaisir*, *de sa fonction dans l'économie mentale* de l'éthique depuis toujours. C'est là quelque chose que nous pouvons d'autant moins éluder que, comme vous le savez, c'est le terme, le point de référence de la théorie freudienne concernant les deux systèmes Ψ et Φ , les deux instances psychiques qu'il a appelées processus primaire et secondaire.

Est-ce bien de la même fonction, du même rôle qu'il s'agit concernant *le plaisir* dans l'un et l'autre cas ? Dans l'une et l'autre de ces élaborations ? Vous le verrez, il est presque impossible de repérer cette différence, de trancher ce point, si nous ne nous apercevons pas de *quelque chose* qui est arrivé dans l'intervalle, et dont nous aurons forcément, encore que ce ne soit là ni la fonction, ni quelque chose à quoi la place que j'ai ici semble me forcer, à quelque chose que nous ne pouvons nous même pas éviter : à une certaine investigation du progrès historique qui est le suivant.

C'est ici que les termes dont je me sers et dont vous savez que les premiers, à savoir le *Symbolique*, l'*Imaginaire* et le *Réel*, sont presque toujours les termes directifs auxquels nous avons affaire, eh bien, il s'agit justement de quelque chose qui nous permet de poser dans ces trois registres ce que j'appellerai nos termes de références quant à des catégories dont il s'agit maintenant de bien mesurer la nature.

Ces catégories, quelles sont-elles ?

Il est certain que plus d'une fois certains d'entre vous se sont demandé, du temps où je parlais du *Symbolique* et de l'*Imaginaire* et de leur interaction réciproque, ce que c'était en fin de compte que le *Réel*.

Eh bien, chose curieuse pour une sorte de pensée sommaire qui penserait que toute exploration de l'éthique doit viser dans un domaine, disons de l'*idéal*, sinon de l'*irréel*, vous verrez au contraire que c'est corrélativement dans le sens d'un approfondissement de cette notion du *Réel*, et inversement, que c'est pour autant qu'il s'agit d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au *Réel* que la question éthique...

je dis pour autant que la position
de FREUD nous fait faire un progrès
...s'oriente et s'articule. Et pour le concevoir
il faut voir ce qui s'est passé dans l'intervalle.

Ce qui s'est passé au début du XIX^{ème} siècle,
c'est quelque chose que nous appellerons la *conversion*,
ou réversion, *utilitariste*.

Jusqu'à un certain moment...

sans doute - lui - tout à fait
historiquement conditionné
...que nous pouvons spécifier par un déclin radical
de la position et de la fonction du « *Maître* »...
lequel régit, vous le verrez évidemment,
toute la réflexion aristotélicienne
et conditionne sa durée à travers les âges
...c'est à la limite précise où nous allons arriver
à cette dévalorisation si extrême de la position
du *Maître* qui est celle d'HEGEL...

qui fait du *Maître* en quelque sorte « *la grande dupe* »,
« *le cocu magnifique* » de l'évolution historique,
faisant passer toute la vertu du progrès
du travail par les voies du vaincu,
c'est-à-dire de l'esclave

...c'est dans la mesure précise où quelque chose
est radicalement changé dans la vision du maître...
qui originellement, dans sa plénitude, au temps
où il existe : à l'époque d'ARISTOTE il est bien
autre chose que la fiction hégélienne,
la position hégélienne n'est en quelque sorte
que comme un envers, un négatif, le signe de
sa disparition

...c'est peu de temps avant donc ce terminus
que se lève...

affectant le sillage du succès
...une certaine pensée dite « *utilitariste* », dans le sillage
d'une certaine *révolution* également dans les rapports
interhumains. Dérogation *utilitariste*, laquelle est loin
d'être cette pure et simple *platitude* que l'on suppose.

Il ne s'agit pas simplement de ce quelque chose qui
tout d'un coup se pose la question de ce qu'il y a en
somme comme biens, sur le marché, à répartir, et de la
meilleure répartition de ces biens.

Il y a là toute une réflexion dont, à vrai dire,
je dois à Monsieur JAKOBSON - ici présent - d'avoir
trouvé le ressort, la petite chevillette, dans
l'indication qu'il m'a donnée de ce que permettait
d'entrevoir une œuvre ordinairement négligée dans
l'économie, le résumé classiquement donné de son
œuvre, une œuvre de Jeremy BENTHAM...

personnage qui est loin de mériter le discrédit,
voire le ridicule dont une certaine critique
philosophique pourrait faire état quant à son rôle
au cours de l'histoire du progrès éthique
...nous verrons que c'est autour d'une *critique philosophique...*

linguistique à proprement parler
...que se développe l'effort de Jeremy BENTHAM,
et qu'il est impossible de bien mesurer ailleurs,
au cours de cette révolution, l'accent mis sur
le terme de *Réel* opposé chez lui à un terme qui est
en anglais celui de « *fictitious* ».

Fictitious ne veut pas dire illusoire, ne veut pas dire en soi-même trompeur.

Fictitious, c'est très loin de pouvoir se traduire...

comme n'a pas manqué de le faire celui qui a été le principe et le ressort de son succès sur le continent, à savoir Étienne DUMONT qui a, en quelque sorte, vulgarisé la doctrine benthamienne...*fictitious* veut dire fictif, mais au sens où devant vous j'ai déjà articulé ce terme :

« *que toute vérité a une structure de fiction* ».

C'est dans cette dialectique du rapport du *langage* avec le *Réel* que s'instaure l'effort de BENTHAM pour situer quelque part ce « *Réel Bien* », ce *plaisir* en l'occasion, dont nous verrons qu'il l'articule d'une façon tout à fait différente de la fonction que lui donne ARISTOTE.

Et je dirai que c'est à l'intérieur de cet accent mis sur cette opposition entre la fiction et la réalité que vient se placer le mouvement de bascule de l'expérience freudienne.

L'expérience freudienne, c'est par rapport à cette opposition du « *fictif* » et du *Réel* qu'elle vient prendre sa place, mais pour nous montrer :

- qu'une fois cette division, cette séparation, ce clivage opéré, les choses ne se situent pas du tout là où on peut s'y attendre,
- que la caractéristique du plaisir...

la dimension de ce qui enchaîne l'homme...se trouve tout entière du côté du fictif, pour autant que le « *fictif* » n'est pas par essence ce qui est *trompeur*, mais qu'il est à proprement parler ce que nous appelons le *Symbolique*.

- Que l'inconscient soit structuré en fonction du symbolique,
- que ce que le principe du plaisir fasse l'homme rechercher ce soit le retour de quelque chose qui est un signe,

- qu'il n'y ait de distraction dans ce qui mène l'homme à son insu dans sa conduite,
- et que ce soit elle qui lui fasse plaisir parce que c'est en quelque sorte une euphonie,
- que ce que l'homme cherche et retrouve, ce soit sa trace au dépens de la piste,

c'est là ce dont il faut mesurer toute l'importance dans la *pensée freudienne* pour pouvoir aussi concevoir quelle est alors *la fonction*, le rôle de la réalité.

Assurément FREUD ne doute pas...

non plus qu'ARISTOTE

...que ce que l'homme cherche, que ce qui est sa fin, ce soit le bonheur.

Chose curieuse, le bonheur, dans presque toutes les langues, cela se présente comme en termes de rencontre, *τύχη* [tuché]. Il y a là quelque *divinité favorable*.

Bonheur, c'est aussi pour nous *augurum*, c'est aussi un *bon présage*, et aussi une bonne rencontre. Car il y a ici un sens objectif dans *augurum*.

Glück, c'est *gelück*, il y a aussi là deux rencontres. La *happiness*, c'est tout de même *happen*, c'est aussi une rencontre, encore qu'on n'éprouve pas ici le besoin d'y ajouter la particule précédente marquant le caractère à proprement parler heureux de la chose.

Assurément il n'est pas sûr pour autant que tous ces termes soient synonymes, et je n'ai pas besoin ici de vous rappeler l'anecdote du personnage immigré d'Allemagne en Amérique, à qui on demande :

- « *Are you Happy ?* »
- « *Oh yes ! I am very happy ! I am really, I am very happy ! Aber nicht glücklich !* »

Le bonheur est quelque chose qui n'échappe pas plus à FREUD comme étant quelque chose qui doit, pour nous, être proposé comme terme à toute recherche, si éthique soit-elle.

Mais ce qui tranche, et ce dont on ne voit pas assez l'importance, sous prétexte qu'on cesse d'écouter un homme à partir du moment où il semble sortir de son domaine proprement technique, ce que je voudrais lire dans le *Malaise dans la civilisation*, c'est que - nous dit-il - pour ce bonheur il n'y a absolument rien de préparé dans le macrocosme ni dans le microcosme.

Or ceci est le point tout à fait nouveau.
Toute la pensée d'ARISTOTE concernant le plaisir c'est que le plaisir en tout cas - lui - a quelque chose qui n'est pas contestable. Il y a en lui quelque chose qu'il nous faut bien admettre, qu'il est au pôle directif de l'accomplissement de l'homme, pour autant que s'il y a - dit-il - chez l'homme quelque chose de divin, c'est cette appartenance à la nature.

C'est là une notion de la nature dont vous devez mesurer combien elle est différente de la nôtre, car elle comporte inversement l'exclusion de tous les désirs bestiaux de ce qui est à proprement parler l'accomplissement de l'homme. Dans l'intervalle, *nous avons donc eu un renversement complet, total de la perspective*.

Pour FREUD, de quoi va-t-il en quelque sorte s'agir ? Tout ce qui va vers la réalité va en quelque sorte exiger je ne sais quel *tempérament*, baisse de ton, de ce qui est à proprement parler l'énergie du plaisir. Et ceci est quelque chose qui a une *énorme importance*.

Ceci aussi peut vous sembler...
vu que vous êtes hommes de votre temps
...après tout, d'une certaine banalité.
Je veux dire que, comme je me le suis entendu rapporter, je dirai presque que ce que LACAN enseigne est tout simplement ceci :

« *le roi est tout nu* ».

Tout au moins est-ce dans ces termes que cela m'a été rapporté. Peut-être était-ce de moi qu'il s'agissait. Mais tenons-nous en à la meilleure hypothèse que c'est ce que j'enseigne.

Bien sûr je l'enseigne d'une façon peut-être un peu plus humoristique que ne pense mon critique, dont je n'ai pas dans l'occasion à mesurer les intentions dernières.

Ce n'est, à la vérité, pas d'une autre façon que celle-ci, pas tout à fait celle de l'enfant qui est censé faire tomber *l'illusion universelle*, mais plutôt celle d'Alphonse ALLAIS faisant attrouper les passants pour les alerter d'une voix sonore, leur disant :

« *Oh ! Scandale ! Regardez cette femme, sous sa robe elle est nue !* »

Et à la vérité, je ne dis même pas ça. Car si le roi est nu, ce n'est justement que pour autant qu'il est sous un certain nombre d'habits, fictifs sans doute, mais qui sont absolument essentiels à sa nudité, et par rapport auxquels sa nudité elle-même, comme une autre bien bonne histoire d'Alphonse ALLAIS le montre, peut être considérée comme n'étant jamais assez nue. Après tout on peut l'écorcher, le roi ou la danseuse.

En vérité, ce à quoi nous reporte la perspective de ce caractère absolument fermé, c'est précisément à la perspective de *la façon dont s'organisent les fictions du désir*. *Fictions du désir*, c'est là où interviennent - que prennent leur portée - les formules que je vous ai données l'année dernière du *fantasme*.

C'est là qu'elles doivent être reprises. C'est là que la notion du désir comme étant le désir de l'Autre prend tout son poids. C'est là aussi aujourd'hui que je terminerai en trouvant dans une note de la *Traumdeutung*, elle-même empruntée à *l'Introduction à la psychanalyse*, ceci :

« *Un second* - écrit FREUD et beaucoup plus important et beaucoup plus profond à nous diriger - *facteur, qui est tout à fait négligé par le profane, est le suivant : la satisfaction d'un vœu doit certes apporter du plaisir mais on peut aussi poser la question.* »

Je ne pense pas forcer les choses en retrouvant ici l'accentuation lacanienne d'une certaine manière de poser les questions, naturellement, à celui qui en a le souhait, le vœu.

Mais il est bien connu du rêveur qu'il n'a pas un rapport simple et univoque avec son vœu. *Il le rejette. Il le censure. Il n'en veut pas.* Nous retrouvons *la dimension essentielle du désir* comme étant toujours *désir au second degré, désir de désir*. Et à la vérité, nous pouvons attendre ici de l'analyse freudienne de mettre un peu d'ordre dans ce à quoi... au dernier terme, et dans ces dernières années ...a fini par déboucher la recherche critique, à savoir la fameuse, trop fameuse *théorie des valeurs*.

Celle dans laquelle l'un d'entre eux s'exprime en disant : « *La valeur d'une chose est sa désirabilité.* » Faites bien attention, il s'agit de savoir si elle est *digne d'être désirée*, s'il est désirable qu'on la désire. Ici nous entrons dans cette espèce de catalogue qu'on pourrait presque comparer dans bien des cas à une armoire, à un magasin de détroques des diverses formes de verdicts qui ont, au cours des âges ou encore maintenant, dominé de leur diversité, voire de leur chaos, les aspirations des hommes.

La structure constituée par la relation *imaginaire* comme telle, par le fait que l'homme narcissique entre *double* dans *la dialectique de la fiction*, est *ce quelque chose* qui - peut-être à la fin - trouvera son mot et son aboutissement : notre recherche de cette année sur *l'éthique de l'analyse*. Au dernier terme vous verrez pointer la question posée par le caractère fondamental du *masochisme* dans l'économie des instincts.

Si, sans doute, quelque chose devra rester ouvert concernant le point que nous occupons dans une évolution de l'érotique, dans une cure à apporter non plus à tel ou tel, mais à « *la civilisation* » et à « *son malaise* ».

Si, peut-être devons-nous faire notre deuil de toute espèce de véritable innovation dans le domaine de l'éthique, et jusqu'à un certain point on pourrait dire que quelque signe s'en trouve dans le fait que nous n'avons même pas été capables après tout notre progrès théorique, d'être à l'origine d'une nouvelle perversion, ce serait un signe pourtant sûr que nous sommes vraiment arrivés au cœur du problème, du moins sur le sujet des perversions existantes.

L'approfondissement du rôle économique du masochisme est-il, au dernier terme...

et pour nous donner un terme simplement *accessible* ...le point sur lequel cette année j'espère que nous arriverons à conclure.

J'essaie de vous apporter le miel de ma réflexion sur ce que - mon Dieu ! - je fais depuis un certain nombre d'années...

qui commencent à compter
...mais qui avec le temps finissent par ne pas être tellement hors de mesure, avec le temps que vous y passez vous-mêmes.

Si, bien sûr, cet effet de communication présente parfois quelques difficultés, pensez - pour le comprendre - justement à l'expérience du miel.

Le miel c'est ou bien très dur, ou bien très fluide :

- si c'est dur, cela se coupe mal, il n'y a pas de clivage naturel,
- si c'est très fluide, je pense que vous avez fait tous suffisamment l'expérience d'absorber du miel dans votre lit à l'heure du petit déjeuner : il y en a bientôt partout.

D'où le problème des pots !

Le problème du pot de miel étant une réminiscence du « *pot de moutarde* » auquel j'ai fait un sort dans un temps, ayant exactement le même sens depuis que nous ne nous figurons plus que les hexagones, dans lesquels nous sommes portés à faire notre récolte, aient un rapport naturel avec la structure du monde.

De sorte qu'en somme - vous allez le voir - la question que nous nous posons...

et qui est en fin de compte toujours la même
...c'est à savoir de la portée de la parole.

Et plus spécialement, c'est de nous apercevoir aussi que le problème moral, *éthique*, de notre *praxis* est étroitement attaché à *quelque chose* que nous pouvions entrevoir depuis quelque temps :

c'est que cette insatisfaction profonde où nous laisse toute psychologie, y compris celle que nous avons déjà fondée grâce à l'analyse, tient peut-être à *quelque chose*, justement à ceci qu'elle n'est qu'un *masque* - un alibi quelquefois - de cette tentative de pénétrer le problème de notre propre action qui est *l'essence*, *le fondement* même de toute *réflexion éthique*.

Autrement dit qu'il s'agit de savoir :

- si nous avons réussi à faire plus qu'un tout petit pas hors de l'éthique,
- si, comme les autres psychologies, la nôtre n'est pas simplement un des cheminement de cette *réflexion éthique*, de cette *recherche éthique*, de cette *recherche d'un guide*, d'une voie dans quelque chose qui, au dernier terme, se pose en ceci :
que devons-nous faire pour agir d'une façon droite étant donné notre position, notre *condition d'hommes* ?

Ce rappel me paraît difficile à contester quand notre action de tous les jours nous suggère que nous n'en sommes pas très loin.

Bien sûr, les choses se présentent autrement pour nous dans la façon que nous avons d'introduire cette action, de la présenter, de la justifier. Bien sûr, même, pouvons-nous dire que son départ se présente avec des caractères de demande, d'appel d'urgence, ayant une signification de service qui nous met plus au ras du sol quant au sens de l'articulation éthique.

Mais ceci ne change rien pourtant au fait que nous pouvons, au bout du compte, à *tout bout de champ* si l'on peut dire, la retrouver dans sa position intégrale, celle qui a fait depuis toujours le sens et le propos de ceux qui ont réfléchi sur la morale, qui ont écrit, qui ont tenté d'articuler des éthiques.

La dernière fois, en vous traçant le programme de ce que je désire parcourir cette année...

programme qui s'étend de la reconnaissance de l'omniprésence de l'infiltration dans toute notre expérience de l'impératif moral jusqu'à quelque chose qui est l'autre bout, à savoir, paradoxalement le plaisir que nous pouvons y prendre en fin de compte, au second degré, à savoir le masochisme moral

...je vous ai indiqué, pointé en cours de route, ce quelque chose qui je crois fera l'inattendu, l'original, le paradoxe même d'une perspective que j'entends y ouvrir en référence aux *catégories fondamentales* dont je me sers pour vous orienter dans notre expérience, à savoir le *Symbolique*, l'*Imaginaire* et le *Réel*.

Je vous ai indiqué que paradoxalement ma thèse... et sans aucun doute ici, ne vous étonnez pas qu'elle ne se présente d'abord que d'une manière confuse, car c'est bien entendu le développement de notre discours qui lui donnera son poids

...ma thèse est que *la loi morale*...

le commandement moral, la présence de l'instance morale, ce en quoi cette instance s'impose à nous ...est ce qui représente ce par quoi se présente, dans notre activité...

en tant qu'elle est structurée par le *Symbolique* ...le *Réel*, le *Réel* comme tel, le poids du *Réel*.

Thèse qui à la fois peut paraître comme une vérité triviale, et aussi bien un paradoxe.

Nous sentons bien ce qu'il y a là dans ma thèse : que *la loi morale* s'affirme, si vous voulez, *contre le plaisir*. Nous sentons bien aussi que parler de *Réel* à propos de *la loi morale*, c'est quelque chose qui semble mettre en question la valeur d'un terme que nous intégrons d'ordinaire sous le vocable de l'*Idéal*.

Aussi bien, pour l'instant ne cherchais-je en rien à fourbir autrement le *tranchant* de ce que j'apporte ici, puisque aussi bien tout ce qui peut faire le poids, la portée de cette visée, c'est justement *le sens à donner*, dans l'ordre des catégories qu'ici je vous apporte...

je vous apporte, je le répète, toujours en fonction de notre praxis d'analystes ...ce dont il s'agit c'est justement du *sens à donner* à ce terme de *Réel*.

Vous verrez qu'il n'est pas immédiatement accessible, quoique déjà un certain nombre d'entre vous se le sont déjà sans doute dit en s'interrogeant sur la portée dernière que je peux lui donner.

Et bien sûr, vous devez vous demander... tout de même, déjà entrevoir, que le sens de ce terme de *Réel* doit avoir quelque rapport avec le mouvement qui traverse toute la pensée de FREUD, qui le fait partir d'une opposition première entre *principe de réalité* et *principe du plaisir* pour...

à travers une série de *vacillations*, d'*oscillations*, d'*insensibles changements* dans ses références ...le faire aboutir à la fin de sa *formulation doctrinale* à poser « *au-delà du principe du plaisir* » *quelque chose* dont nous pouvons nous demander qu'est-ce qu'il peut bien être par rapport à la première opposition.

Car, quand *au-delà du principe du plaisir* nous apparaît cette face opaque...

et si obscure qu'elle a pu paraître à certains l'antinomie de toute pensée, je ne dirai pas seulement de biologiste, mais même de toute pensée proprement et simplement scientifique ...qui s'appelle *l'instinct de mort*.

Qu'est-ce que c'est que ce dernier terme ?

Cette sorte de *loi au delà de toute loi* qui ne peut se poser que comme d'une *structure dernière*, d'une sorte de *point de fuite* de toute réalité possible à atteindre ?

Qu'est-ce que c'est si ce n'est quelque chose comme le dévoilement, la retrouvaille, à l'opposé du couplage entre le *principe du plaisir* et le *principe de réalité* :

- où le *principe de réalité* serait en quelque sorte de considérer comme une sorte de dépendance, de prolongement, d'application du *principe du plaisir*,
- mais qui justement, dans la mesure où ce *principe de réalité* prendrait dans la perspective de FREUD cette position *dépendante* et *réduite*, ferait resurgir *quelque chose au-delà* qui gouverne l'ensemble *de notre rapport au monde*, au sens le plus large.

Et, dans ce procès, dans ce progrès, ce qui pour nous au premier abord subsiste, se maintient, vient devant notre regard, c'est assurément le *caractère problématique* de ce que FREUD pose sous le terme de « *réalité* » :

- Est-ce qu'il s'agit de la réalité quotidienne, immédiate, sociale ?
- Est-ce le conformisme aux catégories établies, aux usages reçus ?
- Est-ce *quelque chose* d'autre, mais alors qu'est-ce ?
- Est-ce la réalité découverte par la science, ou celle qui ne l'est point encore ?
- Est-ce la réalité psychique ?

Quelle est-elle, après tout, cette « *réalité* » ?
Et nous-mêmes, bien sûr en tant qu'analystes, c'est bien *sur la voie de sa recherche* que nous sommes.

Cette voie nous entraîne bien ailleurs que dans *quelque chose* qui peut s'exprimer par une catégorie d'ensemble. Cela nous amène dans un champ précis, celui d'une réalité psychique qui assurément pour nous se présente avec le caractère problématique d'un ordre jusque-là jamais égalé.

Si *la loi morale* doit être ainsi posée dans cette référence, et déjà vous voyez que ce que je vais donc d'abord aborder, c'est d'essayer de sonder la fonction qu'a joué...

dans la pensée de l'inventeur de l'analyse, puis du même coup dans la nôtre, nous qui sommes engagés dans ses voies, dans son champ ...ce terme de « *réalité* », à l'opposé déjà je pointe... pour qu'aussi bien vous ne l'oubliez pas, ou vous ne croyiez pas que je m'engage dans cette voie d'une façon qui, en quelque sorte, ne comporterait qu'un sondage, une sorte d'objectivation, qu'une sorte de référence de ce qui dans l'expérience morale est l'instance impérative comme telle, sous quelque forme qu'elle se présente

...à l'opposé *l'action morale* elle-même se présente pour nous d'une façon qui nous pose des problèmes, et précisément en ceci : que peut-être l'analyse y prépare, mais qu'*en fin de compte* elle nous laisse à sa porte.

L'action morale, précisément dans la mesure où elle est entrée dans le réel, où elle ne peut se concevoir, elle, autrement que comme notre action au moment où elle nous apporte - dans le *Réel* - quelque chose qui y apporte du nouveau, qui y crée un sillage, quelque chose qui est en somme là où se sanctionne le point de notre présence, est ceci : à savoir en quoi l'analyse nous y rend...

si elle nous y rend apte

...en quoi l'analyse nous y amène, si l'on peut dire, à pied d'œuvre, et pourquoi elle nous y amène ainsi ? Pourquoi aussi elle s'arrête à ce seuil ?

C'est là l'autre terme où s'axera ce que j'espère ici articuler, en précisant par là, et dans cette *question*, ce que j'ai indiqué la dernière fois comme étant *les limites* de ce que nous articulons, et ce en quoi nous nous présentons capables d'articuler une *éthique*. Cette notion des *limites éthiques* de l'analyse coïncide avec les *limites de sa praxis* considérée comme prélude d'une action morale comme telle, ladite action étant celle par laquelle nous débouchons dans le *Réel*.

De ceux qui ont fait avant nous l'analyse d'une *éthique*, ARISTOTE - pour le prendre comme exemple - se classe dans les plus exemplaires, assurément les plus *valables*. C'est une lecture - je vous l'ai signalé - *passionnante*, et je ne saurais trop vous conseiller, *comme un exercice*, d'en faire l'épreuve, vous ne vous y ennuierez pas un instant, je vous l'assure.

Lisez *L'Éthique à Nicomaque* que les spécialistes semblent considérer comme *le plus sûr*, à devoir lui être attribué, de ses *traités*, c'est également certainement *le plus lisible*, et avec sans doute quelques difficultés, quelques problèmes qui se rencontrent dans le texte de son énoncé, dans ses détours, dans l'ordre de ce qu'il discute.

Tout de même franchissez les passages qui vous sembleraient trop obscurs, ou compliqués, ou bien ayez une édition avec de bonnes notes qui vous réfèrent à ce qu'il est nécessaire de connaître de la logique d'ARISTOTE, à l'occasion, pour comprendre les problèmes qu'il évoque.

Mais après tout, ne vous embarrassez pas tellement, même de tout saisir, paragraphe par paragraphe, essayez de le lire de bout en bout d'abord, et vous en aurez sûrement récompense.

Une chose en tout cas s'en dégagera...

c'est quelque chose qu'il a en commun, jusqu'à un certain degré, avec toutes les autres *éthiques* ...c'est qu'en tant qu'*éthique*, il tend à se référer à un ordre, un ordre d'abord qui se présente comme science, *ἐπιστήμη* [épistèmè].

Mais c'est dans la mesure où quelque chose dans le sujet, de lui-même, est supposé pouvoir être établi, à savoir cette « *science de ce qui doit être fait* », cet *ordre* proprement *éthique*, cet *ordre* qui définit la norme d'un certain caractère *ἦθος* [éthos], avec l'*état* proprement *éthique*... qui est ce qui est considéré à ce moment dans le sujet ...que le problème se pose de la façon dont cet *ordre*... qui lui-même, est posé et découvert sans doute ...n'est point contesté.

Comment dans le sujet peut être - d'une part - obtenue l'adéquation qui le fera rentrer, se soumettre à cet ordre :

- [1] l'établissement de l'*ἦθος* [éthos], de ce quelque chose qu'ARISTOTE pose comme différenciant l'être vivant de l'être inanimé, inerte. Comme il le fait remarquer :
aussi longtemps que vous lancerez une pierre en l'air, elle ne prendra pas l'habitude de cette trajectoire, mais l'homme lui, prend l'habitude, c'est là l'ἦθος [éthos].

- [2] Et cet ἔθος [éthos], il s'agit de *l'obtenir conforme* à l'ἦθος [êthos], à ce qui définit l'ἦθος [êthos], *quelque chose* qui a rapport à *sa conformité à un ordre* ou à un *Bien* qu'il faut bien rassembler dans *la perspective logique* qui est celle d'ARISTOTE en un dernier terme :
- [3] en un « *Souverain Bien* » qui est en quelque sorte le point d'insertion, d'attache, de convergence, de quelque chose où *cet ordre particulier s'unifie dans une connaissance plus universelle*, où *l'éthique débouche dans une politique*.
- [4] Et, au delà de cette *politique*, dans une imitation d'un *ordre cosmique* :
macrocosme et microcosme, ici, sont supposés au principe de toute la méditation aristotélicienne.

Il s'agit donc ici d'une orientation, d'une *conformisation* à quelque chose qui, dans le *Réel*, n'est pas contesté comme supposant les voies de cet ordre.

Et le problème, qui est en somme perpétuellement repris et posé à l'intérieur de l'*éthique aristotélicienne*, est celui-ci :

celui qui possède cette science...

et bien entendu puisque celui qui est là,
auquel s'adresse ARISTOTE : l'*élève*, le *disciple*
...est censé du fait même qu'il l'écoute, participer à ce discours de la science, c'est à lui que ceci s'adresse.

Le discours est déjà introduit...

l'ὀρθὸς λόγος [orthos logos] dont il s'agit,
le *discours droit*, le discours conforme
...dans le problème par le fait même que la question éthique est posée.

Le problème est donc celui-ci : ...

ramené sans doute au point où l'avait laissé
SOCRATE⁵ avec sans doute, un optimisme
dont l'excès n'a pas manqué de frapper
ses plus immédiats successeurs
...comment se fait-il...

5 Aristote, *Éthique de Nicomaque*, Livre VII, Chapitre II, § 1. Traduction, préface et notes : Jean Voilquin, éd. Garnier 1940 (avec texte grec), ou Flammarion, coll. GF, 1965.

si la règle de l'action est dans cet ὀρθὸς λόγος
[orthos logos], s'il ne peut y avoir de « *bonne action* »

que *conforme* à cet ὀρθὸς λόγος [orthos logos]
...comment se fait-il que subsiste ce qu'ARISTOTE
articule comme « *l'intempérance* » ?
Comment se fait-il que dans le sujet, *les penchants* aillent
ailleurs, comment cela est-il même *explicable* ?

Cette nécessité, cette exigence d'explication,
si superficielle peut-être qu'elle puisse...

à nous qui croyons en savoir beaucoup plus
...paraître, n'en fait pas moins la plus grande part
de la substance de la méditation aristotélicienne
dans l'*Éthique*. J'y reviendrai tout à l'heure,
et justement à propos de ce que nous pouvons penser
de la méditation de FREUD dans le même domaine.

Assurément le problème, pour ARISTOTE, doit nous
apparaître cerné par les conditions d'un certain
idéal humain, que je vous ai déjà brièvement indiqué
au passage comme étant celui de *l'idéal du maître*.

Tout le problème pour lui est d'élucider le rapport
qu'il peut y avoir entre cette ἀχολασία [acholasia],
cette *intempérance*, et quelque chose qu'il appelle
la mise en défaut, le défaut manifesté concernant
ce qui est la vertu essentielle de celui auquel
il s'adresse, c'est à savoir au maître.

Au « *Maître antique* », vous ai-je indiqué la dernière fois,
qui n'est pas tout à fait « *la brute héroïque* » qui nous est
représentée dans la dialectique hégélienne pour
lui servir d'axe et de point tournant.

Je ne m'étendrai pas ici sur ce que représente
le type du *Maître antique*. Qu'il vous suffise de savoir
que c'est ce qui doit nous permettre à la fois
d'apprécier à sa juste valeur ce que nous apporte
l'*éthique* aristotélicienne, et ceci est à double sens.

D'une part, bien sûr, cela la limite, l'*historicise*
comme nous pouvons dire dans notre perspective,
mais on aurait tort de croire que c'est là la seule
conclusion à tirer de cette remarque.

D'abord parce que, d'une part cela l'*historicise* d'une façon qui pose assurément toutes sortes de problèmes sur ce que c'est vraiment que ce maître antique dans la perspective aristotélicienne : c'est assurément quelque fonction, une présence, une condition humaine assurément liée d'une façon beaucoup moins étroitement critique, à l'esclave que la perspective hégélienne ne nous l'articule et ne nous le fait entrevoir.

Le problème qui est posé est bien celui qui reste irrésolu dans la perspective hégélienne : celui d'une société de maîtres.

Et d'autre part, il y a bien des *remarques intéressantes* à faire qui contribuent aussi à limiter la portée de l'éthique aristotélicienne sur le fait que ce maître... tel le Dieu qui est au centre du *monde aristotélicien*,

du monde gouverné par le *νοῦς* [noûs] ...est un maître dont l'idéal semble bien être celui de tirer le plus possible son épingle du jeu du travail, je veux dire de laisser à l'intendant le *gouvernement* des esclaves, pour se diriger vers cet *idéal de contemplation* sans lequel *l'Éthique* ne trouve pas sa juste perspective.

C'est donc vous dire tout ce que comporte d'*idéalisation* la perspective de l'éthique aristotélicienne. Si donc localisée, je dirai presque à un *type social*, à un exemplaire privilégié - disons-le - d'oisiveté...

puisque le terme même *σχολαστικός* [skolastichos] l'évoque cette oisiveté ...il n'en est que plus frappant de voir combien ce qu'ils articulent à l'intérieur de *cette condition spéciale*, reste pour nous riche de résonances, d'enseignements, et après tout, en fin de compte, ne nous donne pas - des schèmes qui soient inutilisables une fois recomposés, retransposés, - des schèmes qui ne se retrouvent pas dans les mêmes vieilles outres dans lesquelles nous mettrons notre nouveau miel. Ils ne se retrouvent pas parfaitement *reconnaissables*, au niveau où nous allons voir maintenant que se pose pour nous à travers l'expérience freudienne, l'axiome, le premier rapport.

Au premier abord, on peut dire que cette perspective est nôtre. Cette recherche d'une voie, d'une vérité, n'est pas absente de notre expérience. Qu'est-ce donc d'autre que nous cherchons sinon, dans l'analyse, une *vérité libératrice* ?

Mais là, tout de même, faisons bien attention. C'est que, précisément, il y a lieu de ne pas se fier aux mots et à leurs étiquettes, car cette vérité que nous cherchons, il est certain que...

 dans son *être*, dans ce en quoi nous la
 poursuivons dans une expérience concrète
...ce n'est pas celle d'une *loi supérieure*, d'une *loi de vérité*. Si la vérité que nous cherchons est une *vérité libératrice*, c'est une vérité que nous allons chercher à un point de recel de notre sujet, c'est une *vérité plus particulière*.

Car même si nous pouvons...

la forme de l'articulation que nous lui trouvons chez chacun
...la retrouver toujours nouvelle, *la même chez d'autres*, c'est tout de même pour autant que pour chacun, elle se présente dans sa *spécificité intime*, avec ce caractère de *Wunsch impérieux* auquel rien ne saurait s'opposer qui, en quelque sorte, permette de le juger du dehors.

Ce que nous pouvons lui trouver de mieux comme *qualité*, une fois que nous l'avons fait agir, c'est que c'est là le vrai *Wunsch* qui était *au principe d'un comportement égaré*, d'un comportement atypique.

Mais c'est dans son *caractère irréductible*...

 son caractère de modification dernière,
 de modification qui ne suppose d'autre
 normativisation que celle d'une expérience
 de plaisir ou de peine, mais d'une expérience
 dernière d'où il jaillisse, et à partir duquel
 il se conserve dans la profondeur du sujet
 sous une forme irréductible

...c'est à partir de là, de cette découverte...
 qui est donc loin d'être quelque chose
 qui se présente d'aucune façon comme ayant
 un caractère de loi universelle,
 mais au contraire de la loi la plus particulière,
 même s'il est universel que cette particularité
 se rencontre chez chacun des êtres humains

...c'est là, sous cette forme...

que nous avons qualifié de phase régressive,
infantile, irréaliste, avec ce caractère
de pensée livrée au désir, de désir pris
pour la réalité

...que nous le rencontrons.

Et ceci qui assurément fait *le texte* de notre expérience,
est-ce là, si je puis dire, toute notre découverte ?

Est-ce là toute notre morale :

la mise au jour, la découverte comme telle de cette
pensée de désir, de la vérité de cette pensée ?

Est-ce que de sa seule révélation, nous attendons que
soit faite place nette pour une pensée différente ?

D'une certaine façon, c'est vrai.

C'est aussi simple d'une certaine façon.

Mais aussi - à l'opposé - d'une certaine façon,
à la formuler ainsi *tout nous est véritablement voilé*.

Car cette pensée, après tout si c'était là que devait
se limiter le bénéfice, la nouveauté de l'expérience
analytique, elle ne serait rien d'autre, elle n'irait
pas plus loin, que quelque chose qui est né
bien avant la psychanalyse, et qui tout de même
est d'une certaine date dans l'histoire :

la pensée de « *l'enfant qui est père de l'homme* », la formule citée
par FREUD lui-même avec respect est de WORDSWORTH,
c'est-à-dire d'un poète romantique anglais.

Et ce n'est pas pour rien que nous le trouvons là...

que nous trouvons qu'au début de *je ne sais* de nouveau,
d'ébranlant, voire d'irrespirable qui se *déclenche*
au début du XIX^{ème} siècle avec *la révolution industrielle*,
dans le pays le plus avancé dans l'ordre de
ses effets, à savoir l'Angleterre,

...que le romantisme anglais se présente avec ces
traits particuliers de la valeur donnée aux *souvenirs*
d'enfance, au *monde de l'enfance*, aux *idéaux et aux vœux de l'enfant*
dont on peut dire que les poètes de l'époque
font la racine non seulement de l'inspiration,
mais de l'exploitation de leurs thèmes principaux.

Ce en quoi ils se distinguent radicalement des poètes qui les précèdent, et spécialement de cette admirable poésie qu'on appelle - je ne sais pourquoi - *métaphysique*, du XVII^{ème} et du début du XVIII^{ème} siècle.

Cette référence à l'enfance, cette idée de l'enfant qu'il y a dans l'homme, cette idée que quelque chose exige de l'homme d'être autre chose qu'un enfant, et que pourtant en lui les exigences de l'enfant comme tel se font perpétuellement sentir, est une idée qui, dans l'ordre de la psychologie, est situable historiquement.

Un homme de la même époque, qui vivait aussi dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, un victorien de la première époque, l'historien MACAULAY, faisait remarquer qu'à son époque on ne pouvait pas vous accuser d'être un malhonnête homme, ou d'être complètement un imbécile, qu'on avait une excellente arme dans le fait de vous accuser de ne pas être devenu un esprit tout à fait adulte, de conserver des traits de mentalité infantile.

Cette sorte d'argument...

si datable historiquement que vous ne pouvez en trouver le témoignage nulle part ailleurs dans l'histoire avant cette époque montre quelque chose qui scande, qui constitue une coupure dans l'évolution historique.

Au temps de PASCAL, si l'on parle de l'enfance, c'est pour dire qu'un enfant n'est pas un homme. Si l'on parle de la pensée de l'adulte, ce n'est pas - en aucun cas - pour y retrouver jamais les traces d'une pensée infantile.

La question, si je puis dire, *ne se pose pas dans ces termes*. Je dirai, jusqu'à un certain point, que le fait que nous la posions constamment dans ces termes...

si elle est motivée, si elle est justifiée par l'expérience, par les contenus, par le texte de notre rapport au névrosé, par la référence de cette expérience à la genèse individuelle ...est aussi quelque chose qui, d'une certaine façon, nous voile ce qu'il y a là derrière.

Car en fin de compte, si vrai que ce soit, il y a une autre position, une autre tension entre la pensée à laquelle nous avons affaire dans l'inconscient et celle que nous qualifions, Dieu sait pourquoi, de pensée adulte.

Précisément ce que nous démontrons, et ce que nous voyons, et ce que nous touchons sans cesse du doigt, c'est qu'elle est plutôt en perte de vitesse par rapport à cette fameuse *pensée de l'enfant* dont nous nous servons pour juger notre adulte comme, je ne dirai pas du tout de repoussoir, mais comme de *point de référence*, de *point de perspective*, où ses inachèvements, voire ses dégradations, viendraient confluer, et aboutir. *Il y a là même, d'une façon perpétuelle, une sorte de contradiction dans l'usage que nous faisons de cette référence.*

Je lisais encore avant de venir ici, dans JONES, une sorte d'exclamation sur les sublimes vertus de la pression sociale sans laquelle nos contemporains, nos « *frères les hommes* », se présenteraient comme *vaniteux, égoïstes, sordides, stériles*, etc. Mais on est tenté de ponctuer en marge : « *mais que sont-ils donc d'autre ?* » Et quand nous parlons de l'être adulte, à quelle sorte de référence nous rapportons-nous ? Où est ce modèle de l'être adulte ?

Ceci nous incite à réinterroger l'arête véritable, l'arête dure, de la pensée de FREUD quand il fait quelque chose qui, sans aucun doute, a abouti à toute cette expérience, à tout ce matériel qui s'ordonne en termes de développement idéal, et qui dans son principe, à l'origine, dans l'opposition...

pour la mettre enfin, là, désignée par son nom ...entre *processus primaire* et *secondaire*, entre *principe du plaisir* et *principe de réalité*, trouve ses termes, trouve sa tension, son opposition fondamentale dans un tout autre *système de référence*, dans un tout autre ordre que ce à quoi le développement, la genèse...

je pense vous l'avoir fait suffisamment *sentir*, encore que je sois bien entendu forcé ici de le faire d'une façon cursive, je pense vous l'avoir suffisamment fait *pressentir* ...ne donne qu'un support inconstant.

Quand FREUD est en cours de son autoanalyse,
il écrit, dans une courte lettre, la lettre 73 :

« *Meine Analyse geht weiter. Mon analyse se poursuit, elle reste mon intérêt principal.* »

Tout en restant encore obscurs certains problèmes
appellent, mais le problème dont il s'agit met là-dessus
quelque chose, un sentiment de confortable.
C'est - dit-il - comme si on avait à prendre,
à puiser dans une chambre à provision,
et à en tirer des choses, ce dont on a besoin.

« *Le désagréable* - dit-il - *ce sont die Stimmungen* ».

À savoir les états...

au sens le plus général que nous pouvons donner
à ce mot qui a sa résonance spéciale en allemand
...les états d'humeur.

Il s'agit à proprement parler des sentiments,
des états de sentiment qui de *leur nature, essentiellement*,
couvrent, cachent - quoi ? - *Die Wirklichkeit, la réalité*.
C'est en termes d'interrogation sur cette *Wirklichkeit*,
sur cette réalité, que FREUD interroge ce qui se *présente*
à lui comme *Stimmung*.

Et la *Stimmung*, de par sa nature, est ce qui lui *dévoile* :
- ce qu'il a là dans son auto-analyse à chercher,
- ce qu'il interroge,
- ce dont il a le sentiment d'avoir comme dans
une chambre obscure, cette chambre à provisions,
tout ce dont il a besoin,
- et ce qui l'attend là, toujours en réserve,
mais dont la *Wirklichkeit* lui est essentiellement cachée.

Il n'est pas guidé vers cela par ses *Stimmungen*.

C'est là le sens de sa phrase :

« *le plus désagréable, ce sont les Stimmungen* » (*das Unangenehmste*)
qui font obstacle à la réalité qu'il recherche.

C'est par *le chemin d'une recherche de la réalité* qu'il y a *quelque part*,
au sein de lui-même, que se pose l'expérience
freudienne à l'origine, et que s'explique, que se
sent, ce qui constitue l'originalité de son départ.

Il ajoute d'ailleurs dans la même ligne :

« *Même l'excitation sexuelle est, pour quelqu'un comme moi, quelque chose, dans cette voie, d'inutilisable. Même en ceci je ne me fie pas pour voir où sont les réalités dernières. Je garde dans toute cette affaire ma bonne humeur. Avant d'arriver au résultat, nous devons encore savoir garder un instant de patience.* »

Je vous signale en passant qu'à cette occasion, dans un petit livre récent...

dont je ne peux tout de même pas dire que je recommande la lecture, car c'est un livre très singulièrement discordant, presque insidieux, à la limite diffamatoire, d'Erich FROMM, qui s'appelle *Sigmund FREUD's Mission*⁶

...où des questions insinuantes...

des questions qui ne sont certes pas du tout dépourvues d'intérêt

...sont posées concernant la spécificité, les traits spéciaux de la personnalité de FREUD, dans un sens très évidemment toujours diminuant et dévalorisant.

Il est dit que, pas plus que d'autres, Sigmund FREUD, dans cette recherche de la réalité dont il s'agit, ne trouve un guide sûr dans *his sexual background*, en extrayant cette phrase de son texte pour nous en faire conclure qu'à l'âge de quarante ans, FREUD est déjà impuissant.

Nous voici donc en mesure d'interroger, d'articuler ce que FREUD en 1895, puisque le sort des choses fait :

- que nous est venu en mains le texte concernant sa conception fondamentale de la structure psychique,
- que nous est venu en mains cette *Esquisse* qu'il avait pensé intituler *Une psychologie à l'usage des neurologues*, mais comme il ne l'a jamais publié, le brouillon est resté annexé au paquet des lettres de FLIESS,
- et nous avons ces textes grâce à la récupération de ces collections.

6 Erich Fromm, *La Mission de Sigmund Freud*, ed. Complexe, Collection Textes, 1975.

Il est donc non seulement légitime, mais forcé :

- que ce soit de là que nous partions pour interroger ce que veut dire...
dans la réflexion freudienne, dans cette réflexion essentiellement ici interrogée
...l'opposition, la thématique du *principe de réalité* comme opposé au *principe de plaisir*,
- que nous voyions si oui ou non il y a là quelque chose qui se présente comme *différent*, essentiellement *distinct*, par rapport à ce qui constitue le cheminement de sa pensée, et du même coup les directions de notre expérience, si c'est là que nous pouvons trouver cette arête plus profonde qui, je crois, dans cette occasion, est exigible.

Assurément, dans cette opposition du *principe de plaisir* au *principe de réalité* qui a été réarticulée tout au long de l'œuvre de FREUD :

- 1895, l'*Entwurf*,
- 1900, le chapitre VII de la *Traumdeutung*, avec la réarticulation, pour la première fois publique, des *processus* dits *primaires* et *secondaires* comme tels, comme étant, l'un gouverné par *le principe du plaisir*, l'autre par *le principe de réalité*,
- la reprise ensuite, en 1911 de l'article...
d'où, l'année dernière, je vous ai extrait le rêve dont j'ai fait grand état, à savoir « *le rêve du père mort* », « *il ne le savait pas* »
...l'article *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens*, on pourrait traduire :
« *de la structure psychique* »,
- et plus tard, dans ce *Malaise dans la civilisation*...
auquel nous arriverons, je l'ai promis, comme à notre terme,
...la même référence, mais qui ne saurait se comprendre si nous n'essayons pas à partir de cette origine, de voir dans tout son relief ce qu'elle comporte, et ce qu'elle constitue.

D'autres avant lui ont parlé du plaisir comme d'une fonction directrice :
ARISTOTE, vous ai-je dit, ne peut pas ne pas en faire non seulement cas, mais ne peut pas ne pas l'amener au centre même du champ de sa direction éthique.

Qu'est-ce que le bonheur s'il ne comporte pas cette fleur de plaisir ? Et une part importante de la discussion de l'*Éthique à Nicomaque* sera pour remettre à sa place la véritable fonction du plaisir, amenée...
très curieusement d'ailleurs
...à en faire quelque chose qui n'est pas simplement un état passif.

Car, dans ARISTOTE, c'est une activité comparée à la fleur qui se dégage de l'activité de la jeunesse. C'en est en quelque sorte le rayonnement. De surcroît c'est aussi, du même coup, le signe de cet épanouissement d'une action au sens propre de cette *ἐνέργεια* [energeia] qui est le terme où dans ARISTOTE, s'articule la *praxis véritable*, comme comportant en elle-même sa propre fin.

Ici *le plaisir* qui sans aucun doute...

je vous l'ai indiqué la dernière fois
...a trouvé bien d'autres modulations comme *signe*, comme *stigmat*, ou comme *bénéfice*, ou comme *substance* du vécu psychique, à travers les âges, voyons ce qu'ici, au dernier terme chez celui qui nous interroge, chez FREUD, à quoi il est associé dans *le principe du plaisir*.

Et d'abord, ce qui ne peut manquer de nous frapper, c'est que ce *principe du plaisir* est en somme, *un principe d'inertie*. Le *principe du plaisir* se présente comme quelque chose *qui règle*, par une sorte d'automatisme, tout ce qui à la fois converge et résulte d'un processus que FREUD tend, dans sa première formulation apparente, à présenter comme le résultat d'un appareil préformé, l'appareil neuronique comme tel.

C'est étroitement limité à cet appareil neuronique que le fonctionnement de ce principe est articulé comme réglant les frayages qu'il conserve après en avoir subi les effets.

Il s'agit essentiellement de tout ce qui résulte des effets d'une tendance foncière à la *décharge*, d'une sorte d'activité réglée par la seule *Bahnung* où *une quantité* est vouée à s'écouler. C'est là la perspective dans laquelle nous est d'abord présentée l'efficace de ce *principe du plaisir*.

Il suffit de le dire, cette tentative particulière de formulation hypothétique se présente avec un *caractère* unique dans ce qui nous reste écrit de FREUD. Et il ne faut pas oublier qu'il s'en est dégoûté, qu'il l'a repoussée, il n'a pas voulu la publier. Assurément il l'a fait sous la forme de ce quelque chose qui vraiment représentait pour lui les exigences d'une cohérence de lui-même avec lui-même, devant lui-même, mais qui ne présente tout de même aucun des traits, ou du moins en apparence de référence à l'effet clinique qui, sans aucun doute, pour lui représente tout le poids des exigences auxquelles il a affaire.

Mais là, il s'entretient avec lui même, ou avec FLIESS, ce qui dans l'occasion est bien près de revenir au même. Ce dont il s'agit, c'est qu'il se donne une représentation probable, cohérente, une *hypothèse de travail* pour répondre à quelque chose dont tout le point concret, expérimental, est ici masqué, éludé.

Il importe donc plus encore de voir qu'en somme, pour expliquer quelque chose qui est ce vers quoi pointe ce projet...

à savoir les tentatives d'expliquer, comme il le dit, *un fonctionnement normal de l'esprit* ...il part des données de l'appareil qui sont les plus à l'opposé de tout cet aboutissement vers l'adéquation, vers l'équilibre.

À un système qui lui-même, de sa propre pente, va essentiellement vers le *leurre*...

vers l'*erreur*, vers *quelque chose* qui pointe dans le fait que cet organisme semble tout entier fait non pour *satisfaire le besoin*, mais pour *halluciner le besoin* ...il convient que s'oppose un autre appareil.

Et là je ne force pas la note, FREUD lui-même entend bien qu'il doit y avoir une sorte de distinction entre les appareils dont il avoue ne voir aucune trace dans ces supports anatomiques. Il faut supposer un autre appareil qui vient là entrer en jeu pour exercer *un principe*, une instance *de réalité* qui se présentera comme essentiellement un principe de correction, de rappel à l'ordre.

Le *principe de réalité*, c'est-à-dire tout ce à quoi doit, en fin de compte - le fonctionnement de l'appareil neuronique - son efficace, se présente comme un appareil qui va beaucoup plus loin dans le sens d'opposition que le simple contrôle. Il s'agit de *la rectification* et aussi bien d'ailleurs toute façon d'opérer ne sera que le détour de précaution, de retouche, de retenue dirai-je, pour caractériser essentiellement le mode sur lequel ce principe s'exerce et fonctionne.

Principe de retenue qui vient ici en somme pour *corriger*, *compenser*, fondamentalement *s'opposer* à ce qui paraît être la pente fondamentale de l'appareil psychique. Jamais personne, jamais aucun système possible de *reconstitution de l'action humaine* n'avait été aussi loin dans le caractère fondamentalement *conflictuel*, introduit à la base, au principe même de ce que comporte normalement l'affrontement d'un organisme qui semble en principe, après tout, disons-le, plutôt destiné à vivre.

Et aucun n'avait poussé plus loin dans *les présupposés*, explications à donner de cet organisme dans le sens d'une *inadéquation radicale* pour autant que le dédoublement des systèmes se pose au principe, comme fait pour aller contre l'*inadéquation* foncière d'un des deux.

Et ceci est articulé tout au long, semblant presque une gageure. Cette opposition du « système φ » avec le « système ψ », qu'est-ce qui peut la justifier si ce n'est ce qui dans l'occasion, pour nous, la justifie au maximum, à savoir cette expérience des *quantités immaîtrisables* auxquelles il a affaire dans son expérience de la névrose, dans ce quelque chose qui, pour FREUD, fait l'exigence de tout ce système ?

Et ce qui donne son poids, sa justification à la mise au premier plan de *la quantité* comme telle, *qu'est-ce que c'est ?* Ici, nous le sentons de la façon la plus directe, c'est bien autre chose que tel désir d'être conforme ou pas aux *idéaux mécanistes* d'HELMHOLTZ ou de BRÜCKE.

C'est quelque chose qui pour lui, correspond, je dirai, à l'expérience vécue la plus immédiate, celle du poids précisément de l'inertie que lui opposent, au niveau des symptômes, des choses dont il sent le caractère irréversible.

C'est là, désignant sa première pénétration dans l'obscurité vers cette *Wirklichkeit...*

qui est ce autour de quoi il porte sa question ...c'est là qu'est le ressort et le relief, et l'action de toute cette construction dont, à son aridité près. Là aussi je vous demande d'en faire la relecture...

non pas en vous disant avec les *annotateurs*, *commentateurs*, et *connotateurs* qui l'ont publié, si ceci est plus ou moins près de la pensée purement *psychologique* ou *physiologique*, ou si ceci se rapporte à HERBART, à FECHNER ou à *quelqu'un d'autre* ...mais de vous apercevoir que nous sommes...

sous cette forme froide, abstraite, scolastique, compliquée ...devant un texte *derrière* lequel se ressent une *expérience* et que cette expérience est...

de son fonds, de sa nature ...une expérience d'ordre moral.

Et je dirai presque que nous en avons... moi aussi... puisqu'on fait de l'histoire à ce sujet, comme si d'expliquer un auteur comme FREUD par les *influences*, par la plus ou moins grande homonymie de telle de ses formules avec celles qui ont été employées avant lui par un penseur...

dans un contexte différent ...était quelque chose qui avait en soi sa *portée*, je veux dire *la portée essentielle* ... pourquoi n'en ferais-je pas moi aussi autant, puisque c'est un exercice auquel on se livre ?

Et je vous dirai que - à certains moments -
c'est ce que fait FREUD pour nous expliquer à l'aide
de quoi s'opère cette *activité de retour*, *cette activité de retenue*,
je veux dire comment l'appareil qui supporte
les processus seconds opère pour contourner
les déchainements des catastrophes entraînant
fatalement, à un temps de trop ou de trop peu,
le laisser-aller à soi-même de l'appareil du plaisir.

S'il le lâche trop tôt, ce sera le mouvement,
et comme le mouvement sera déclenché simplement par
un *Wunschgedanke*, le mouvement sera forcément douloureux,
aboutira à un déplaisir.

S'il intervient par contre trop tard...
c'est-à-dire si cet appareil ne donne pas cette
petite décharge qui ira dans le sens d'une
épreuve, d'une tentative grâce à quoi un
commencement de solution adéquat pourra être
donné dans l'action,
...si c'est un temps trop tard, ce sera au contraire
alors la décharge régressive, c'est à savoir
l'hallucination, elle-même également source de déplaisir.

Ce fonctionnement de l'appareil, en tant qu'il
supporte le principe de réalité, est-ce que ce n'est
pas quelque chose qui vous paraîtra singulièrement
proche de ce dont...

quelque part quand ARISTOTE se pose la question
de savoir *comment celui qui sait, peut être intempérant*
...dont ARISTOTE donne plusieurs solutions.
Je passe les premières qui font intervenir des
éléments concernant le syllogisme à proprement parler
des éléments dialectiques qui sont en fin de compte
assez loin de notre intérêt dans cette occasion.

Mais il en donne aussi, à un moment, une tentative
de solution non pas dialectique, mais en quelque
sorte plus physique. Mais c'est tout de même
sous la forme d'un certain syllogisme du désirable qu'il nous le promeut,
c'est à savoir sous la forme d'une certaine prise de
notion universelle, comme par exemple ce qu'il exprime dans
le Livre VII, sur le plaisir, précisément dans le chapitre trois de ce livre.
Je crois qu'il vaut la peine d'être lu tout entier.

À la présence de la proposition universelle :

« *Il faut goûter à tout ce qui est doux* »⁷
il y aurait une mineure particulière, concrète :

« *Ceci est doux* ».

Et ce serait dans l'erreur portée sur le jugement particulier de cette mineure que résiderait le principe de l'action erronée.

Pourquoi ? En quoi ?

Justement en ceci que le désir, en tant qu'il est sous-jacent, évoqué par la proposition universelle :

« *Il faut goûter à tout ce qui est doux* »

ferait surgir ce jugement erroné concernant l'actualité du « *doux* » - du prétendu « *doux* » - vers lequel l'activité se précipite.

Assurément, nous avons là quelque chose, dont nous ne pouvons manquer de penser que FREUD...
qui en 1887 avait assisté au cours
de BRENTANO sur ARISTOTE...

...a ici quelque chose qu'il retrouve...
mais retrouve d'une façon purement formelle,
avec un accent complètement différent,
...une sorte d'articulation du problème proprement *éthique*
comme tel, qu'il retranspose dans la perspective
de sa mécanique hypothétique, qui n'est pas plus
une psychologie que n'importe laquelle des autres
qui ont été élucubrées à la même époque.

Car, ne nous faisons pas illusion, en *psychologie* rien
ne vaut mieux jusqu'à présent que l'*Entwurf* de FREUD.

Tout ce qui a été élucubré sur le fonctionnement
psychologique...

pour autant que les appareils nerveux pourraient
rendre compte de ce qui est concrètement pour nous
le champ de l'action psychologique
...garde le même aspect d'hypothèse farfelue.

⁷ Aristote, *Éthique de Nicomaque*, Livre VII, Chapitre III, §10.

Ce dont il s'agit dans FREUD, c'est de la reprise d'articulations logiques, syllogistiques, qui ne sont rien d'autre que les mêmes qui ont toujours été mises par les éthiciens - dans le même champ - en exercice, mais auxquelles FREUD donne une tout autre portée.

Si nous pensons à ceci, nous l'interprétons dans son véritable contenu qui est celui-ci, et ceci que je vous enseigne, c'est que *l'ὀρθὸς λόγος* [orthos logos] dont il s'agit pour nous ce ne sont pas justement des *propositions universelles*.

L'*ὀρθὸς λόγος* [orthos logos] dont il s'agit pour nous, c'est la façon dont je vous apprend à articuler ce qui se passe dans l'inconscient, c'est le discours qui se tient au niveau du *principe du plaisir*.

Et c'est par rapport à cet « *ὀρθὸς* » [orthos] ...
entre guillemets d'ironie

...que le *principe de réalité* a à guider le sujet pour qu'il aboutisse à une action possible.

Le *principe de réalité*, donc se présente dans la perspective freudienne comme tel, comme s'exerçant d'une façon qui est essentiellement *précaire*.

Nulle philosophie jusque là, n'a poussé si loin dans ce sens, non pas dans la mise en question de la *réalité* comme telle - elle n'est certes pas mise en question au sens où les idéalistes ont pu la mettre en question...




auprès de FREUD les idéalistes de la tradition philosophique sont de la petite bière, car en fin de compte, cette fameuse réalité, ils ne la contestent pas sérieusement, ils l'apprivoisent. Cela consiste à nous dire que la réalité, c'est nous qui en donnons la mesure et qu'il n'y a pas à chercher au-delà.

...la position dite *idéaliste* est une position de confort, celle de FREUD, comme d'ailleurs de tout homme sensé, est bien autre chose : la réalité est *précaire*.

Et c'est justement dans la mesure où son accès est si *précaire* que les commandements qui en tracent la voie sont des commandements tyranniques.

Les sentiments, en tant que guides vers le réel, sont trompeurs. L'intuition qui anime toute la recherche auto-analytique de FREUD ne s'exprime pas autrement par rapport à cet abord exigé de l'homme vers le *réel*. Son procès même, d'abord ne peut se faire que par la voie d'une défense primaire.

L'ambiguïté profonde de cet abord s'inscrit en termes, d'abord de défense - de défense qui existe déjà, avant même que se formulent les conditions du refoulement comme tel. Et pour bien mettre l'accent sur ce que j'appelle ici *le paradoxe du rapport au réel* dans FREUD, je voudrais vous mettre ceci au tableau.

1- Sujet	Pr. Plaisir (ICS)		Pr. Réalité (Cs)
2- Procès	Pensées		Perception-conscience
3- Objet	inconnu		connu

Depuis que vous êtes bercés avec ces deux termes, les choses semblent aller toutes seules, et il est bien clair qu'en gros, encore que vous sachiez bien entendu qu'en gros :

- c'est d'un côté l'inconscient,
- c'est de l'autre côté la conscience dont j'ai donné ici tout au moins *les pôles* sous lesquels se manifesteront au niveau de la connaissance *l'opposition* de cet *appareil*. Je vous prie pourtant d'attarder ici votre attention pour suivre les points que je vais essayer de vous faire remarquer.

C'est à savoir :

à quoi sommes-nous amenés à articuler l'appareil de perception comme tel ?

À la réalité bien sûr ! Néanmoins, qu'est-ce que la nouveauté même, apportée par FREUD, nous permet de poser, en fait, à tout le moins, si nous suivons son hypothèse ?

C'est que s'il y a quelque chose sur quoi en principe s'exerce le gouvernement du *principe du plaisir*...

c'est là la nouveauté apportée par FREUD
...c'est précisément cette perception.

Le *processus primaire*, nous dit-il dans la partie VII de *La science des rêves*, tend à s'exercer dans le sens d'*une identité de perception*.

Peu importe qu'elle soit réelle ou hallucinatoire, elle tendra toujours à s'établir.

Si elle n'a pas la chance de se recouvrir avec le réel, elle sera hallucinatoire.

Et c'est là tout le danger du cas où le processus primaire gagne à la main.

D'autre part *le processus secondaire*, à quoi tend-t-il ?

Ceci, Livre VII également de *La Science des rêves*, mais c'est déjà articulé dans l'*Entwurf*.

À *quelque chose*, nous dit FREUD, qui est *une identité de pensée*.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que tout le fonctionnement intérieur de l'appareil psychique...

nous reviendrons la prochaine fois sur

la façon dont nous pouvons le schématiser

...est quelque chose qui est exercé dans le sens d'un tâtonnement, d'une mise à l'épreuve rectificative grâce à quoi le sujet...

conduit par les décharges qui se produisent

d'après les *Bahnungen* déjà frayées

...fera la série d'essais, de détours, qui peu à peu, l'amèneront à l'*anastomose*, au franchissement de la mise à l'épreuve du système environnant à ce moment-là dans l'expérience des divers objets présents par rapport à ce qui forme la trame de fond de l'expérience, à savoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, la mise en érection d'un certain système de *Wunsch*, ou d'*Erwartung*, de plaisir défini comme le *plaisir attendu* et qui tend de ce fait à se réaliser dans son propre champ d'une façon autonome, qui en principe n'attend rien du dehors pour se produire, pour aller directement donc à la réalisation la plus contraire à ce qui tend à se déclencher.

La pensée, donc devrait nous paraître dans ce premier abord, être quelque chose qui, se trouvant au niveau du principe de réalité, est à mettre, si vous voulez, dans la même colonne.

Il n'en est pourtant rien car ce procès, tel qu'il nous est décrit par FREUD, est - nous dit-il - par lui-même et de sa nature, inconscient. Entendons qu'à la différence de ce qui parvient au sujet dans l'ordre perceptif venant du *monde extérieur*, rien de ce qui se produit au niveau de ces essais, de ces tentatives...

où dans le psychisme par voie d'approximation se réalisent les frayages qui permettront au sujet une adéquation
...rien de ces frayages n'est comme tel perceptible.

Toute pensée, de sa nature, s'exerce par des voies inconscientes. Sans aucun doute ce n'est pas *le principe du plaisir* qui le gouverne mais c'est dans un champ qui est celui, au premier abord à titre de champ inconscient, qui était ce que nous pouvions attendre comme soumis au *principe du plaisir*.

De ce qui se passe au niveau des processus internes...

et le processus de la pensée en fait partie
...le sujet dans sa conscience, ne reçoit d'autre signe, nous dit FREUD, que des signes de plaisir ou de peine. Comme pour tous les autres processus inconscients, rien d'autre ne parvient à la conscience que ces signes de plaisir ou de peine. Comment donc avons-nous quelque appréhension de ces processus de la pensée ?

Ici encore FREUD répond d'une façon pleinement articulée :

uniquement dans la mesure où *se produisent des paroles*.

Ce qu'on interprète communément...

et bien sûr avec cette pente de facilité qui est propre à toute réflexion qui reste - malgré elle - toujours entachée, si l'on peut dire, de parallélisme

...ce qu'on interprète d'ordinaire en disant : mais bien sûr FREUD nous dit là que les paroles, c'est ce qui caractérise *le passage dans le préconscient*.

Mais le passage justement de quoi ?
Des *mouvements* en tant qu'ils sont ceux de *l'inconscient*.

Ce qu'il en est des processus de la pensée, nous dit FREUD, ne nous est connu que par des paroles.
Le connu de l'inconscient c'est quelque chose qui nous vient en fonction de paroles, et ceci est articulé de la façon la plus précise, la plus puissante dans l'*Entwurf* sous la forme suivante, par exemple que nous n'aurions de *l'objet désagréable*...

comme tel et en tant qu'objet
...que la notion la plus confuse qui, à la vérité, ne le détacherait jamais du contexte dont il ferait simplement le point non dit, mais qui arracherait avec lui tout le contexte circonstanciel.

L'objet en tant que tel, nous dit FREUD, ne se signale au niveau de la conscience que pour autant...
ceci est articulé pleinement
...que la douleur fait - au sujet - pousser un cri.

L'existence du *feindliche Objekt* comme tel, *c'est le cri du sujet*. Ceci est articulé dès l'*Entwurf*, et nous montre la fonction qu'il remplit, comme *processus de décharge*, et comme ce pont au niveau duquel quelque chose peut être attrapé dans la conscience du sujet de ce qui se passe.

C'est en tant que la conscience du sujet attrape quelque chose au niveau de la décharge du cri, que quelque chose peut être identifié qui est ce vécu de *feindliche Objekt*, lequel resterait - comme tous les autres - obscur et inconscient, si le cri ne venait pas lui donner...

pour ce qui est de la conscience
...le signe qui lui donne son poids, sa présence, sa structure.

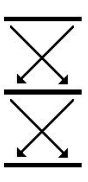
Et qui du même coup, avec ce développement... le développement que lui donne le fait que les objets majeurs dont il s'agit pour le sujet humain sont des *objets parlants* qui lui permettront de voir se révéler, dans le discours des autres, les processus qui sont effectivement ceux qui habitent son inconscient.

Si l'inconscient nous est révélé, pour autant que nous ne le saisissons que dans son explication, en fin de compte dans ce qui en est articulé de ce qui se passe en parole, c'est à partir de là que nous avons le droit...

et nous avons d'autant plus le droit que la suite des événements, la suite de la découverte freudienne nous le montre...de nous apercevoir que lui-même - cet inconscient - *n'a pas une autre structure au dernier terme qu'une structure de langage.*

Et c'est ce qui fait le prix et la valeur des théories atomistiques. Les théories atomistiques n'ont aucune espèce de rapport, ne recouvrent absolument rien de ce qu'elles prétendent recouvrir, à savoir ce qui serait un certain nombre d'atomes de l'appareil neuronique, d'éléments prétendus *individualisés* de la trame nerveuse. Mais par contre, toute la théorie, aussi bien des rapports de contiguité et de continuité, illustre admirablement la structure signifiante comme telle pour autant qu'elle est intéressée dans toute opération de langage.

Qu'est-ce que nous voyons donc se présenter avec ce tableau :

1- Sujet	Pr. Plaisir (ICS)		Pr. Réalité (Cs)
2- Procès	Pensées		Perception-conscience
3- Objet	inconnu		connu

À savoir avec ce *double entrecroisement* des efforts respectifs du *principe de réalité* et du *principe de plaisir*, l'un sur l'autre ? Le *principe de réalité*, pour autant que gouvernant ce qui se passe au niveau de *la pensée*, ce n'est que pour autant que de *la pensée* revient quelque chose qui, dans l'expérience interhumaine trouve à s'articuler en *paroles*, qu'il peut, comme principe de *la pensée*, venir à la connaissance du sujet, venir dans le conscient.

Inversement, que l'inconscient, lui, c'est pour autant que ce qui se passe au niveau d'éléments qui sont des éléments, des composés logiques, qui sont quelque chose de l'ordre du **λόγος** [logos], qui sont articulés sous la forme d'un **ὀρθὸς λόγος** [orthos logos] , si vous voulez d'un **λόγος** [logos] caché au cœur du lieu où, pour le sujet, s'exercent ces passages, ces transferts motivés par l'attraction et la nécessité, *l'inertie du plaisir*, et qui feront pour lui indifféremment valoir tel signe plutôt que tel autre, pour autant qu'il peut venir à substitution du premier signe, ou au contraire voir se transférer à lui *la charge affective liée à une première expérience*.

Nous voyons donc...

là, nécessités à ces trois niveaux
...s'ordonner trois ordres qui sont respectivement :

- [1] d'une substance, disons de l'expérience, ou sujet d'une expérience qui corresponde à l'opposition *principe de réalité*, *principe du plaisir*,
- [2] d'un procès de l'expérience qui correspond à l'opposition de la pensée à la perception.
Mais ici que voyons-nous ?

Le procès de l'expérience psychique se divise selon qu'il s'agit :

- [2a] de la perception liée à l'activité hallucinatoire, au *principe du plaisir* :
c'est ce que FREUD appelle réalité psychique, autrement dit c'est un procès en tant qu'il est procès de fiction,
- [2b] à distinguer de cet autre terme qui s'appelle les processus de pensée, par quoi effectivement se réalise l'activité tendancielle, c'est à savoir *le processus appétitif*, pour autant que *le processus appétitif*, qui est un processus de recherche, de reconnaissance...
comme FREUD l'a expliqué plus tard
...de retrouvaille de *l'objet*, s'exerce quelque part.
C'est là l'autre face de la réalité psychique, son procès en tant qu'inconscient aussi qui est un procès d'*appétit*.

- [3] Au niveau enfin de l'objectivation, ou de l'objet, nous avons ici le connu et l'inconnu. C'est parce que ce qui est connu ne peut être connu qu'en paroles que ce qui est inconnu se présente comme ayant une structure de langage.

Et ceci nous permet de reposer la question de ce qu'il en est au niveau du sujet. De même que l'opposition *fiction-appétit / connaissable-non connaissable* divise ce qui se passe au niveau du procès [2 : *fiction-appétit*] et de l'objet [3 : *connaissable-non connaissable*], au niveau du sujet nous devons nous demander en quoi consiste, au dernier terme, l'appréhension, le versant que nous pouvons mettre du point de vue de la réalité entre l'un et l'autre des deux principes.

Eh bien, je vous propose de le qualifier ainsi : Ce qui se présente comme *substance* au sujet, au niveau du *principe du plaisir*, c'est « *le bien* » du sujet, pour autant que le plaisir gouverne l'activité subjective. C'est *le bien*, c'est *l'idée du bien* qui le supporte, et c'est pour cela que de tout temps, les éthiciens n'ont pas pu moins faire que d'essayer *d'identifier ces deux termes...* pourtant fondamentalement si antinomiques ...que sont « *le plaisir* » et « *le bien* ».

Dès lors, est-ce qu'en face ici, nous ne pouvons pas mettre toute chose au niveau du substrat de réalité de l'opération subjective, quelque chose qui est un point d'interrogation ? Quelle est cette figure nouvelle qui nous est apportée par FREUD dans l'opposition *principe de réalité, principe du plaisir* ?

Assurément, c'est une figure problématique. FREUD ne songe pas un seul instant à identifier l'adéquation à la réalité à un « *bien* » quelconque. Dans le *Malaise dans la civilisation*, FREUD nous dit :

« *Assurément la civilisation, la culture, en demande trop au sujet.* »

S'il y a *quelque chose* qui s'appelle « *son bien et son bonheur* », il n'y a rien à attendre ni du *microcosme* - c'est-à-dire de lui-même, ni du *macrocosme*. Et c'est sur ce point d'interrogation que je terminerai, pour aujourd'hui.

Exposé de Jean-Bertrand LEFÈVRE-PONTALIS

Comme vous l'avez entendu, je me suis rencontré sur mon chemin de cette année avec certains points de l'œuvre de FREUD et nommément...

la dernière fois, vous avez vu le recours spécial que j'ai été amené à prendre ...à cette œuvre curieusement située qu'est l'*Entwurf*.

C'est annexé à la correspondance avec FLIESS. Cela ne fait pas partie des « *œuvres complètes* ». Cela a été publié d'abord dans un texte allemand.

Vous savez les réserves qu'on peut faire : que ce n'est pas une œuvre complète. Mais assurément, c'est là une chose très précieuse, et spécialement les travaux annexes, parmi lesquels l'*Entwurf* a une place éminente, autrement dit le *Projet pour une psychologie*.

Il est certain que ceci est fort révélateur de ce qu'on peut appeler une espèce de base, de soubassement de la réflexion freudienne. Et les traits, l'annonce de parenté évidente qu'il y a entre cette œuvre et toutes les formulations qu'il a été amené à donner par la suite de son expérience, rendent ce texte vraiment précieux.

Il se trouve que ce que j'en ai dit la dernière fois - je pense, assez suffisamment - articulait par quel biais il s'insère dans mon propos de cette année : c'est pour autant que je crois que...

contrairement à ce qui est reçu ...l'opposition du *principe du plaisir* et du *principe de réalité*, l'opposition du *processus primaire* et du *processus secondaire*, c'est quelque chose qui est moins de l'ordre de la *psychologie* que de l'ordre de *l'expérience proprement éthique*.

Je veux dire que la perception qu'il y a eu chez FREUD de ce qui est en somme la dimension propre où se déploie l'action humaine comme telle...

l'apparence d'un idéal de réduction
mécanistique qui s'avoue dans l'*Entwurf*
...n'est ici - je crois - qu'en somme la compensation,
la contre-partie de quelque chose qui,
dans l'expérience pour FREUD, dans sa découverte
des faits de la névrose, se pose dès le principe
comme aperçu dans la dimension éthique où elle se
situe effectivement, pour autant que le conflit est
au premier plan, et que dès l'abord ce conflit
est un *conflit* - disons-le - massivement *d'ordre moral*.

Bien sûr cela n'est pas là, après tout, d'une telle
nouveau : nous pouvons dire que tous les fabricants
d'éthique ont eu affaire au même problème.
Mais justement c'est en cela qu'il est intéressant,
je dirai, de faire l'histoire, *la généalogie de la morale*.
Non pas de la « *morale* » comme s'exprime NIETZSCHE,
mais de la succession des éthiques, c'est-à-dire
de la réflexion théorique sur l'expérience morale.

Et on s'aperçoit à cette occasion,
d'abord de la signification centrale des problèmes
- tels qu'ils sont posés dès l'origine,
- tels *qu'ils se sont maintenus avec une certaine constance*.

Pourquoi après tout, a-t-il fallu que toujours
les éthiciens reviennent à ce problème énigmatique
du rapport du *plaisir* avec la définition de ce qu'on peut
appeler le « *bien dernier* », dans ce qui oriente, dirige
l'action humaine en tant qu'elle est action morale ?
Pourquoi toujours revenir à ce même thème du *plaisir* ?

Pourquoi cette sorte d'exigence interne qui fait que
l'éthicien ne peut se dégager d'essayer de concevoir,
de réduire les antinomies qui s'attachent à ce terme
autour, d'une part, du fait que ce plaisir apparaît
dans bien des cas le terme opposé à l'effort moral
en lui-même, et que pourtant il faut qu'il y trouve
en somme la dernière référence, celle à laquelle doit
se réduire au dernier terme ce « *bien* » qui orienterait
toute l'action humaine ?

Voilà un exemple...

ce n'est pas le seul
...de cette espèce de nœud qui se propose dans
la solution du problème.

Alors c'est ce premier point qui doit nous instruire
lorsque nous retrouvons ces points de nœuds autour du
problème éthique comme tel. C'est un des exemples qui
nous montre la constance avec laquelle le problème du
conflit se pose à l'intérieur de toute élaboration.

Et là donc, nous dirons que FREUD ne vient que comme
un des éléments, un des successeurs, dans le problème
de l'éthique.

Et c'est là que nous pouvons essayer de formuler
quelque chose qui est important à poser.

Nous dirons que s'il est vrai que FREUD nous apporte
une chose d'un poids inégalé...

qui vraiment, à un point dont on n'a pas pris
conscience, change pour nous les problèmes
de la position éthique, c'est quoi ?

...c'est dans la mesure justement où il l'a articulé
plus profondément que personne.

Et c'est pourquoi j'ai fait allusion à quelques
références que nous aurons à prendre cette année.
Il faut bien les choisir, nous n'allons pas mettre
là au premier plan tous les auteurs qui ont parlé de
la morale.

J'ai parlé d'ARISTOTE parce que je crois que c'est
vraiment le premier livre vraiment articulé
à proprement parler autour du problème éthique,
que *l'Éthique à Nicomaque* qui...

comme vous le savez, il y en a eu bien d'autres,
autour, avant, après... chez ARISTOTE lui-même
...qui met au premier plan ce problème du plaisir.

Et puis nous n'allons pas mettre ici en fonction
EPICTÈTE et SÉNÈQUE. Je vous ai donné *quelques repères*.
Nous aurons à parler de la théorie utilitariste,
pour autant qu'elle est significative du virage
qui aboutit à FREUD.

Ce que je veux dire, l'intérêt du commentaire que nous faisons de certaines œuvres, c'est quelque chose que j'exprimerai aujourd'hui dans les termes mêmes dont FREUD se sert à l'intérieur de cette *Entwurf* pour désigner quelque chose qui, à mes yeux tout au moins, est très proche du procès du langage qui est celui que je vous ai appris, au cours de ces années, à mettre au premier plan du fonctionnement du processus primaire.

C'est le terme de *Bahnung*, le terme de *frayage*.

Nous dirons que le discours freudien fraie, dans l'énoncé du problème éthique, quelque chose qui, par son articulation, et comme tel...

et c'est là son mérite essentiel
...est ce qui nous permet vraiment d'apercevoir, d'aller plus loin qu'on n'est jamais allé dans ce qui est l'essentiel du problème moral.

Je crois que...

ce sera l'inspiration de
notre progrès de cette année
...que c'est autour du terme de *réalité*, du *vrai sens*
qu'a le mot de *réalité*...

toujours employé par nous
d'une façon si inconsidérée
...le *vrai sens* que peut avoir pour nous le terme de *réalité*
où se situe la puissance de cette conception
qu'il faut mesurer à la persistance du nom de FREUD
dans le déploiement de notre activité analytique.

Il est tout à fait clair que ce n'est pas simplement par une pauvre petite contribution à une *physiologie de fantaisie* qu'il y a dans l'*Entwurf*, que ce n'est pas là ce qui fait l'intérêt brûlant que nous pouvons prendre à lire ce texte.

Car c'est un texte - sans aucun doute, on vous le dira - *difficile*, mais c'est un texte aussi *passionnant*. Ça l'est moins en français qu'en allemand. Je dirai même que la traduction française est extraordinairement ingrate.

À tout instant elle manque de cette précision,
de cet accent, de cette vibration, bref,
qu'ici je suis forcé d'évoquer ou de provoquer
le regret que peuvent avoir certains de ne pas savoir
l'allemand.

En allemand, c'est un texte d'un *éclat*, d'une *pureté* !
Un premier jet encore sensible, qui est tout à fait *étonnant*.
Et les contours de la traduction française l'effacent
et le rendent gris à un point qui, évidemment,
n'est pas fait pour en faciliter la lecture.

Faites l'effort de le lire, et vous verrez combien
peut être authentique la remarque que je vous fais
que ce dont il s'agit là est bien autre chose
qu'une construction d'une hypothèse.

C'est une espèce de *colletage*...

que FREUD se fait pour la première fois
...avec ce quelque chose qui est le *pathos* même de
la réalité à laquelle il a affaire chez ses patients.

Il a...

vers la quarantaine
...découvert la dimension propre, la vie profondément
significative de cela.

Donc ce n'est pas par un vain souci de référence
simplement textuelle...

Après tout pourquoi pas ?

Vous savez très bien qu'à l'occasion je sais prendre
avec le texte de FREUD, mes libertés et mes *distances*,
mais que si je vous ai enseigné, par exemple
une doctrine de la prévalence d'un signifiant dans ce
que nous pouvons appeler *la chaîne inconsciente* chez le sujet,
après tout c'est là, pour autant que je *mets en valeur*,
que *j'accentue* certains traits de notre expérience.

De cette expérience que LEONOV dans sa communication
d'hier soir appelait...

par une division à laquelle je n'adhère pas
entièrement, mais qui exprime quelque chose
...l'expérience du contenu où il l'opposait à l'échafaudage des concepts.

Eh bien ce que je vous propose maintenant, cette année, cela n'est pas simplement par souci d'être fidèle au texte freudien, d'en faire l'exégèse...

comme si c'était là la source d'une *vérité ne varietur* qui serait pour nous le *modèle*, le *lit*, l'*habillement*, que nous imposerions à toute notre expérience ...c'est parce que je crois qu'à rechercher le *phylum* du déploiement des concepts dans FREUD :

- ceci depuis l'*Entwurf*,
- puis en passant par *le chapitre VII de la Traumdeutung* organisation qui est la première qu'il a publiée de cette opposition *processus primaire* et *processus secondaire*, la façon dont il conçoit les rapports du conscient, du pré-conscient et de l'inconscient
- puis « *l'introduction du narcissisme* » dans cette économie,
- puis ce qu'on appelle la seconde topique, la mise en valeur des fonctions réciproques du moi, du surmoi, du monde extérieur, qui donnent une expression achevée à des choses dont nous surprenons, et non sans étonnement, dont déjà nous voyons dans l'*Entwurf* les traces, les germes dans sa pensée,
- puis ces points ultérieurs, toujours centrés dans sa réflexion autour du thème :
« *comment se constitue pour l'homme la réalité ?* », c'est l'article de 1925 de la *Verneinung* que nous aurons à revoir.
- C'est aussi le *Malaise dans la civilisation*, pour autant qu'il est de la position de l'homme dans le monde et de la signification que lui demande cette chose que FREUD appelle *la civilisation*...
le terme allemand est la *Kultur*
...c'est-à-dire quelque chose, disons, dont nous aurons peut-être ici à essayer de préciser, de cerner la portée exacte sous la plume de FREUD qui ne reçoit jamais les concepts d'une façon qui soit simplement neutre, banale :
le concept ayant toujours pour lui une portée véritablement assumée.

Si nous serrons cette année de près ce qu'on peut appeler l'évolution de « *la métaphysique freudienne* », c'est parce que c'est là que nous pouvons penser trouver la trace d'une élaboration qui reflète une pensée éthique dont...

 quelles que soient les difficultés - peut-être -
 que nous ayons à en prendre conscience
 comme étant au centre de notre expérience
...c'est néanmoins elle qui tient ensemble
tout ce monde que représente *la communauté analytique*,
et cette espèce de dispersion...

 on a souvent l'impression d'éparpillement
...d'une intuition fondamentale qui, par chacun,
est reprise par un de ses aspects.

Si nous revenons toujours à FREUD, c'est parce que FREUD est parti d'une expérience.
Nous pouvons aussi bien penser traduire par
une intuition initiale cette intuition centrale :
l'intuition éthique qu'il y a dans FREUD.

Je la crois...

 - pour comprendre toute notre expérience,
 - pour animer aussi cette expérience,
 - pour ne pas nous y égarer,
 - pour ne pas la laisser se dégrader
...je crois essentiel de la mettre en valeur.

C'est pourquoi j'ai attaqué cette année ce sujet ci.

J'ai eu la dernière fois le plaisir d'avoir une sorte d'écho, de réponse :

deux personnes⁸ qui parmi vous étaient en train...
 pour d'autres fins, une fin *d'élaboration de vocabulaire*,
 et peut-être aussi un intérêt personnel
...de relire l'*Entwurf*, sont venues - après - me dire
la satisfaction qu'elles avaient pu prendre,
en raison même de cette mise en prise qui était
la leur à ce moment-là avec l'*Entwurf*, la façon dont
j'en avais parlé, qui pour elles - peut-être -
leur justifiait un peu de l'intérêt qu'elles avaient
pu prendre à cette relecture.

8 Jean Laplanche et Jean-Bertrand Lefèvre-Pontalis.

Et je n'ai eu aucune peine à me souvenir...
parce que c'était un souci lancinant
...que ce séminaire est un *séminaire*, et qu'il conviendrait
que ce ne soit pas seulement le signifiant de *séminaire*
qui maintienne son droit à cette dénomination.

J'ai demandé à l'un d'entre eux, puisque tous les
deux sont particulièrement pour l'instant au fait
de cet *Entwurf* qui, comme le remarquait tout à l'heure
VALABRÉGA, il faut vraiment l'avoir frais dans la
mémoire, et l'expérience, pour pouvoir en parler
d'une façon valable.

Est-ce très vrai ?

Je ne sais pas, car on finit bien par l'avoir,
on finit bien par s'apercevoir que ce n'est pas
si compliqué que cela.

Et je vais demander à Jean-Bertrand LEFÈVRE-PONTALIS
de venir dire les réflexions que lui a inspirée
la façon dont j'ai ramené la dernière fois
l'actualité de ce séminaire à ce *Projet...* freudien,
dont aujourd'hui vous allez entendre LEFÈVRE-PONTALIS
vous parler.

[LACAN écrit au tableau]

« *Not des Lebens* »

Il y a un petit malentendu à dissiper :
je ne suis pas du tout un spécialiste de l'*Entwurf*
et je ne l'ai pas *relu*. Je suis en train de le lire.
Le docteur LACAN m'a demandé de revenir sur certains
points de son séminaire de la semaine dernière,
en particulier sur la question du « *rapport à la réalité* »
qu'il nous a décrit comme très *problématique*, voire
franchement *paradoxal* dans ce texte originel de FREUD.

Quelques mots d'abord sur cet *Entwurf*, le titre étant
de l'éditeur, car c'est un manuscrit sans titre.

On tend à en faire maintenant un travail purement
académique, un petit relais qui relèverait de
la grande illusion du siècle dernier qui n'est jamais
tout à fait dissipée, à savoir à chercher à imposer
un ordre et des lois scientifiques en biologie
par un recours systématique, parfois nettement forcé,
aux notions et à la terminologie de la physique
qui serait capable de donner, là où manque *l'administration*
d'une preuve proprement dite, le sentiment de la rigueur.
Tel le scientisme qui croit corriger par l'excès
ce qui pêche en fait par défaut.

Et il est frappant de voir que des gens qui sont
payés pour bien connaître ce texte...

à savoir les éditeurs de l'*Entwurf*
...adoptent finalement un tel point de vue.
Ils n'y voient, je cite :

« ...qu'une tentative cohérente pour ramener le fonctionnement de l'appareil
psychique à un système de neurones et pour concevoir tous les processus
par des modifications quantitatives. »

Tel est le point de vue des éditeurs qui ne voient
dans ce texte qu'une tentative plus ou moins heureuse
de synthèse entre les consignes transmises à FREUD
par la voie de BRÜCKE et la doctrine du neurone qui
est en train de s'élaborer à cette époque comme unité
fonctionnelle du système nerveux, de *cellules spécifiantes*,
sans continuité avec les *cellules adjacentes*.

J'ai le sentiment...

que je vois que partage le docteur LACAN
...qu'une telle façon de voir...
qui répond bien évidemment
au contenu manifeste du texte
...conduit à faire du *Projet...* un texte qui n'a plus à ce moment-là de valeur qu'*archéologique*, qui n'est destiné, tout au plus, qu'à intéresser les historiens des idéaux de la psychanalyse et où on pourrait désigner l'*annonce* d'idées soutenues, élaborées plus tard sous une forme autrement acceptable.

C'est ce point de vue qui se trahit dans les notes que les éditeurs consacrent souvent au texte.

Même un auteur comme JONES...

qui souligne l'importance du *Projet...*, auquel il consacre presque un chapitre de commentaires dans le premier tome de sa *Biographie*
...même un auteur comme lui, cherche d'un mouvement contraire, à réduire la portée du texte en voulant n'y voir finalement qu'une séquelle des premiers intérêts de FREUD voués -comme vous le savez - à l'étude microscopique du système nerveux.

Il décrit le *Projet...* comme un dernier effort désespéré pour se raccrocher à l'étude « *sans risques* » de l'anatomie cérébrale.

Ce « *sans risques* » fait rêver.

Pour un peu on nous présenterait le *Projet...* comme une défense de FREUD, qui serait capable d'entraîner chez lui quelque répression, à la période analytique. Et le courageux, l'intrépide, le sublime, serait alors à ce moment-là BREUER qui, exactement à la même époque : 1895, pense et écrit que pour parler de phénomènes psychologiques, il convient d'utiliser la terminologie de la psychologie.

Il dit par exemple :

« Parler de neurones au lieu de représentations, c'est une pure et simple mascarade puisqu'en fait au sein de nous-mêmes nous remplaçons silencieusement le premier terme par le second. »

Mais il se trouve que FREUD n'a pas collaboré à ce chapitre des *Considérations théoriques des Études sur l'hystérie*, malgré ce que JONES affirmait. Il y a un témoignage de FREUD qui est probant. Il dit « *Je ne suis pour rien dans ce chapitre.* ».

Donc FREUD, en un sens, préfère cette *mascarade* que dénonce BREUER. Et cela vaut la peine de se demander pourquoi, d'autant qu'il ne faut pas oublier que les *Études sur l'hystérie*, au moins pour leur date de *publication*, sont exactement contemporaines du *Projet...* : 1895.

Ce qui veut dire que FREUD a déjà...

par son expérience thérapeutique et sa réflexion ...découvert ces choses qui s'appellent :

- *la règle d'association, le transfert, la résistance, la remémoration, l'abréaction et ses limites, le pouvoir du silence, de la parole refusée et de l'interprétation de la parole donnée...* et sur le plan théorique :

- *le rapport de l'affect et de la représentation, le symbolisme du symptôme, le refoulement, la censure*, tout comme on est toujours tenté de le dire quand on lit un texte de FREUD.

Et ce qui retient le lecteur du *Projet* c'est ceci : que FREUD ne s'entretient pas du tout de cela avec lui-même, ou avec l'ami FLIESS, dans ce fameux *Projet...*. Voilà bien le paradoxe premier qui saute aux yeux dès que simplement on ouvre ce livre.

Cette référence aux *Études sur l'hystérie* donc, est surtout destinée ici à nous inscrire en faux contre la thèse qui revient à rejeter le *Projet* dans la préhistoire de la doctrine freudienne.

FREUD est à ce moment-là complètement engagé dans sa découverte, il a en mains tous les éléments pour élaborer une théorie de la psychanalyse...

malheureusement je n'ai pas eu le temps de comparer les vues de BRÜCKE

- contemporaines du *Projet* - avec celles du *Projet* ...et il construit dans la fièvre, dans l'exaltation que l'on sait, ce texte très difficile, entièrement déductif, avec des références les plus discrètes à l'expérience, et sans référence du tout souvent, et qui mériterait presque, avant même qu'on se soucie de son contenu, une étude de structure.

Je veux dire voir comment il est - ce texte - lui-même fait. Et ce texte, nous avons, comme FREUD, la plus grande difficulté à le situer. Ce n'est pas un hasard s'il est sans titre.

Je pense donc qu'il ne faut pas du tout en émousser le sens en l'inscrivant purement et simplement dans la lignée des élaborations *psycho-physiologiques* qui en sont contemporaines, par exemple celles d'ENZNER qui est un professeur de FREUD, et qui a publié en 1894 son propre *Entwurf*.

Il y a là tout un ordre d'idées en l'air, comme celui de la psychanalyse aujourd'hui, où tout le monde prend son bien.

D'autant que dans les lettres à FLIESS qui précèdent la date où FREUD commence le *Projet*, on ne trouve nulle part des références à des auteurs comme ENZNER [S. EXNER?]. FREUD n'avait aucune raison de les cacher, mais au contraire FREUD est là à la pointe de sa recherche. Il l'ouvre à l'image banale de l'enfant qui vient se trouver là avec fraîcheur, et passionnément annoncé.

Il est surnommé, avant la naissance, dans un concept Ψ , φ , ω , il est fiévreusement mis à jour, puisque FREUD le commence au crayon au retour d'une rencontre avec FLIESS, l'écrit en deux semaines, le lui expédie inachevé, et ne le lui réclame jamais depuis. Ce qui ouvre des horizons sur la réaction très peu narcissique de FREUD à ses productions.

Et c'est ce caractère très avancé, et nullement rétrograde du *Projet*, qui explique en partie les appréciations que FREUD donne sur son texte, et qui semblent d'un ton inhabituel chez lui. Il a le sentiment d'avoir construit *une sorte de machine* :

« où tout se trouve à sa place, les rouages s'engrènent, on a le sentiment de se trouver réellement dans une machine qui ne tarderait pas à fonctionner d'elle-même. »

Mais quelques jours plus tard, il écrit :

« Ça me semble être une sorte d'aberration. »

Je ne crois pas qu'il y ait dans ces deux aveux,
qui sont choisis entre beaucoup d'autres semblables,
une réelle contradiction.

On a plutôt le sentiment qu'il y a là deux images
inversées d'une même visée. FREUD construit là un
modèle, au sens originel du terme, et non pas à celui
qu'on tend à lui donner aujourd'hui d'un symbole,
système de concepts, voire même de références
éloignées de l'expérience.

Si j'osais, je dirais que ce *Projet*, c'est son graphe à lui.
Et il est à ce moment tout à fait normal que nous nous
interrogeons sur son mode d'emploi et sur sa valeur,
ce qui éclaircirait un peu les choses.

Il y a une cause occasionnelle de ça, et on la voit
assez bien si on parcourt seulement *les lettres* et *les manuscrits*...
car FREUD expédiait souvent à FLIESS
des petits manuscrits, des petits projets
antérieurs à celui-là

...si on regarde *ces lettres* et *ces manuscrits* antérieurs,
on s'aperçoit qu'il n'est à peu près question
que de la névrose actuelle, de la névrose d'angoisse,
sujet auquel FREUD consacre deux articles dans cette
même année 1895.

On le voit insister...

et on sait qu'il ne cédera jamais sur ce point
...sur la nécessité de détacher de *la neurasthénie* et de *l'hystérie*
la névrose d'angoisse, une forme de névrose
où il n'y a pas actualisation médiatisée du conflit,
mais actualité immédiate d'une tension.

Il déclare connaître, à ce moment-là de sa réflexion,
trois mécanismes de la formation des névroses :

- la conversion des affects -l'hystérie de conversion-
- le déplacement-la névrose obsessionnelle
- et celui de la transformation des affects.

Et c'est ce dernier mécanisme, transformation de
l'affect, qui constitue à ce moment de sa réflexion
le problème majeur, à savoir, comment une tension
sexuelle peut très bien se transformer en angoisse.
Pourquoi en provoque-t-elle ?

Il est à peu près certain que ce sont de telles *questions* qui motivent, dans l'actuel, la rédaction du *Projet*.
Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'elle en épuise le sens.

Et FREUD commence à répondre à une telle question dans un manuscrit antérieur, en utilisant des concepts et des distinctions qui trouveront leur plein développement dans le projet de 95.

À savoir, je résume rapidement :

l'excitation peut être exogène...

excitation qui crée la tension

...et il n'y a pas de problème

le processus d'inertie peut fonctionner sans
difficultés dans une sorte de généralité

...le stimulus n'est pas spécifique et la réponse n'a pas à l'être, il suffit que la tension soit déchargée.

Et le problème ne commence que dans le cas de l'excitation endogène, c'est-à-dire de la faim, la soif, l'impulsion sexuelle.

Alors les choses sont plus compliquées, car seule une *réaction spécifique*, selon le terme de FREUD, est utile. C'est-à-dire qu'à une excitation donnée, il faut une réponse donnée, et non plus n'importe quelle décharge.

Si la réaction spécifique se produit, la tension disparaît et croît selon le schéma suivant.

La tension physique atteint un certain seuil, elle se transforme alors en ce qu'il appelle *libido psychique* et elle entre en connexion avec *des groupes de représentations* capables de déclencher la réaction psychique.

Mais si cette réaction spécifique ne se produit pas, que s'est-il donc passé ? C'est qu'il n'y a pas eu cette élaboration, ces liaisons avec des groupes de représentations.

Autrement dit, dans un langage qui nous sera peut-être plus accessible, il n'y a pas eu ici de médiation.

Et c'est là le principe de l'angoisse telle qu'elle se manifeste dans la névrose actuelle. D'où des *questions*.

Comment s'effectuent ces médiations nécessaires à la transformation ?

Quel en est le lieu, le support ?

Et je pense que ce sont de telles questions qui orientent, qui motivent, dans cette période, la recherche de FREUD.

Tout ceci plutôt pour vous montrer qu'il ne s'agit absolument pas, dans la conception, de réélaborer ce modèle d'un schéma qui serait plus ou moins révolu par FREUD au moment même où il l'édifie. Et l'on peut même dire que, dans ses apports essentiels, il ne le sera jamais. Toutes les thèses, toutes les distinctions fondamentales s'y trouvent.

JONES, qui est un peu flottant dans son appréciation de ce texte...

mais comme nous le sommes tous nécessairement ...dresse le catalogue de *ces distinctions* et de *ces thèses*. Je ne vais pas vous le lire en entier, mais simplement vous en donner une idée :

- principe d'inertie et de constance,
- processus primaire et processus secondaire,
- préconscient et inconscient,
- poussée vers la réalisation d'un désir,
- réalisation hallucinatoire et réelle d'un désir,
- fonction inhibitrice du moi, etc.

On peut dire que tout y est.

Et c'est d'ailleurs intéressant de comparer avec l'espèce de catalogue que j'ai fait tout à l'heure en ce qui concerne les *Études sur l'hystérie*, on a vraiment là deux faces de la recherche de FREUD.

Ce catalogue que je viens de dire montre assez qu'il n'y a aucun virage après 1895 d'une période prétendue *neurophysiologique* de FREUD à une période plus *psychologique*. Tout est là.

Nous avons vraiment là le noyau de tout ce que cela a d'irréductible, d'inépuisable de l'œuvre de FREUD, et aussi parfois de connaissance de notre expérience analytique. Car nous n'avons pas trouvé moyen de distinguer les deux.

Donc si on a - et nous avons - le souci de ne pas utiliser indéfiniment les « *concepts analytiques* »...

entre guillemets qui peuvent être plus ou moins d'*ironie* ou d'*irrespect*, ou simplement d'une sorte de suspension du jugement toujours remis à huitaine ...il faut bien que nous interroguions un tel texte, que nous nous demandions tout bonnement : qu'en pensons-nous aujourd'hui ?

Je ne suis absolument pas en mesure de répondre à une question si franche. Tout au plus peut-on, puis-je fournir, à partir de ce qu'a dit la dernière fois le docteur LACAN, quelques éléments à une réponse, en fonction de mes étonnements devant la première lecture du *Projet*. Et en nous demandant d'abord quel rôle joue la *réalité* dans cette construction, dans cette première construction de FREUD.

Là, il faut l'avouer, nous allons rencontrer une série d'affirmations - à mon sens - on ne peut plus surprenantes. Nous trouvons quoi, comme postulat ? Nous trouvons l'idée que tous les malheurs de l'organisme commencent avec les *stimulations internes*, c'est-à-dire avec *les besoins*, c'est-à-dire avec *la vie*.

Dès que le schéma pur et simple de l'acte réflexe n'est plus valable...

c'est-à-dire le schéma *stimulus externe-réponse*, circuit *stimulus-réponse*, et encore parler de réponse c'est trop dire, car le terme implique toujours plus ou moins des adaptations, il y a simplement dans le schéma de FREUD transmission d'une excitation à travers un relais, un lieu de passage qui n'a pas d'autre raison d'être que cette transmission- je pense qu'il y a là une référence à l'électricité ...dès qu'on sort de ce schéma, il y a un bouleversement du principe d'inertie.

FREUD écrit :

« *L'organisme n'est pas en mesure d'employer la quantité des excitations qu'il reçoit. Pour les fuir, sous la pression des exigences de la vie, le système neuronique se voit contraint de constituer des réserves de quantité* » .

La question qu'on se pose est : contraint par quoi ? Il est à peine besoin de souligner l'étrangeté du raisonnement et cette évocation d'une sorte de finalisme qui est d'autant moins compréhensible que l'organisme dans son principe ne paraît absolument pas voué à la vie.

La vie apparaît là comme une intruse qui pose à l'organisme des questions pour lesquelles il ne trouve, dans son équipement, dans ses montages, aucun moyen de réponse.

Il n'y a vraiment, dans la conception de FREUD, aucune ébauche d'une espèce de structure préformée qui indiquerait à l'organisme une quelconque marche à suivre, et pourtant, c'est cet organisme qui va édifier sa fonction secondaire. Il y a là, à mon sens, une telle hérésie biologique qu'on ne peut sans doute la comprendre que par référence à un champ d'expérience proprement analytique. C'est ce qu'annonçait tout à l'heure le docteur LACAN.

En somme, nous sommes si loin de l'éthologie qu'on est obligé de se référer à la dimension *éthique*, si j'ai bien compris, et il est manifeste que *la question* que se pose FREUD tout au long de ce texte, c'est « *comment ça marche ?* », « *comment ça fonctionne, ça ?* » c'est-à-dire ce qu'il est prêt à appeler « *la fiction de l'appareil psychique* », et que sa pensée, à l'origine, est aussi éloignée que possible de toute perspective génétique avec ce qu'elle implique de maturation instinctuelle. Voilà donc le postulat de base tel qu'il l'énonce à peu de chose près.

Même *paradoxe* si on prend les choses à un autre niveau. Parce que la fonction primaire...

au fur et à mesure que l'appareil va se compliquer, à savoir susciter des systèmes supplémentaires, puisque rien n'est donné au départ, qui sont présentés d'ailleurs comme autant d'hypothèses, toujours dans la perspective qui est celle de FREUD au fur et à mesure que l'appareil suscite des systèmes pour que son fonctionnement soit possible
...la fonction primaire reste toujours prévalante.

Ce qui le met peut-être le mieux en lumière, c'est ce que FREUD appelle « *l'épreuve de satisfaction* », « *die Befriedigungserlebnis* », qui est un concept auquel il convient d'attacher beaucoup d'importance.

FREUD y refait allusion, entre guillemets, comme si c'était quelque chose de connu, faisant partie de son propre système de pensée, à la fin de la *Traumdeutung*. Cette *expérience de satisfaction* qui est une *expérience* tout à fait *originelle*, quoique réelle, a une valeur presque mythique, est vécue par l'enfant, quand il est totalement dépendant de l'extérieur, de la tension créée par le besoin intérieur.

C'est donc une expérience qui est posée à l'impuissance originelle de l'être humain. L'organisme n'est pas capable de provoquer la réaction spécifique qui lui permettrait de supprimer la *tension*. Cette action nécessite le recours à une *aide extérieure*, par exemple l'apport de nourriture d'une personne que l'enfant alerte, par exemple, par ses cris, d'où, entre parenthèses, la valeur que FREUD accorde à ce moyen de communication.

Mais, au-delà de ce résultat actuel, l'expérience entraîne les *conséquences* que vous savez, à savoir que, d'une part, l'image de l'objet qui a procuré la satisfaction est fortement investie, ainsi que le mouvement réflexe, ce qui a permis la décharge finale, de sorte que, quand apparaît à nouveau l'état de tension, les images à la fois de ce mouvement et l'objet désiré sont réactivées, et il en résulte quelque chose d'analogue à une perception, c'est-à-dire une hallucination.

Si quelque incitation à l'acte réflexe se produit, alors une déception se produit. L'*objet réel* n'est pas là.

Il semble qu'une telle expérience ait toujours gardé pour FREUD une fonction de prototype, puisque le sujet cherche toujours à la reproduire, et que le désir trouve là son modèle, son principe.

Le processus primaire cherchant à la reproduire immédiatement par la voie de l'identité de perception et le processus secondaire médiatement par la voie d'une identité de pensée.

Je pense que c'est à cette expérience que FREUD se réfère dans le texte sur *La dénégation*, quand il veut mettre en évidence le caractère tout à fait irréductible de cette satisfaction originelle, et la fonction décisive qu'elle garde pour la recherche ultérieure de tous les objets, quand on ne se livre à l'épreuve de la réalité que parce que les objets autrefois cause de satisfaction réelle ont été perdus. Ce passage est souvent cité.

Il est assez énigmatique et se réfère à cette *expérience originelle de satisfaction*, expérience réelle, vécue, mais qui a une fonction de mythe dans le développement ultérieur.

Donc originairement...

ceci est très frappant
...il n'y a véritablement qu'un seul principe qui joue, qui est *le principe de plaisir*.
Si bien d'ailleurs que FREUD ne parle jamais de *principe de réalité* comme complément du *principe de plaisir*, mais seulement *d'indice de réalité*.

Et ceci est important, parce que cela marque absolument la prévalence du *principe de plaisir*, prévalence qui n'est jamais atteinte, même quand des frayages entre neurones...

qui permettent *la retenue de la quantité*,
la constitution du *système secondaire*, du *système Ψ*
...même ces frayages servent à la fonction primaire.

Ils ne permettent en aucun cas de la dépasser.
Ils favorisent même le leurre hallucinatoire.
C'est dire que l'espèce de filtrage qui est réalisé par le *système Ψ* n'a toujours pas de valeur biologique.
Répétée, la satisfaction effective...

le vécu de *l'épreuve de la satisfaction*
...répétée cette satisfaction modèle le désir humain, conduit à l'hallucination.

Autrement dit, pour tâcher d'être plus clair, le désir ignore le principe même de sa *satisfaction effective*. Dans sa loi, en tant que désir, il ne fait aucune espèce de différence entre *la satisfaction hallucinatoire* et *la satisfaction réelle*.

Et il y a vraiment là une variation dernière, et quasi humoristique, de l'hédonisme.

S'il est vrai que l'organisme ne peut vouloir que son propre bien, dans la perspective de FREUD ce propre bien peut se confondre totalement avec sa destruction. Le processus primaire reste absolument prévalent.

Une histoire m'a été remise en mémoire récemment, qui est « *Le dialogue entre le scorpion et la grenouille* ».

Le scorpion demandant à la grenouille de bien vouloir lui faire franchir une rivière, et la grenouille répondant :

- « *Pas question, si je te prends sur mon dos, tu me piqueras* ».

À quoi le scorpion répond :

- « *Pas fou, si je te pique je me noie* ».

Et la grenouille dit - l'*indice de réalité* a joué - :

- « *Bon, d'accord* ».

Ils traversent, et au milieu de la rivière, le scorpion pique la grenouille. La grenouille dit :

- « *Quoi, qu'est-ce qui se passe ?* »

- « *Eh, dit le scorpion, je sais bien, mais je ne peux pas m'en empêcher.* »

Nous connaissons tous cette histoire par cœur, et parce que nous la connaissons, nous pensons que l'analyse ne doit pas être bonne ni méchante, c'est-à-dire ne pas tenir l'emploi de la grenouille.

Donc, vous voyez la fonction extrêmement limitée de l'*indice de réalité* que le docteur LACAN nous a indiqué comme un rappel à l'ordre, un retour extrêmement précaire, parce que cet *indice de réalité* est présenté au *désir*, mais le *désir* ne le rencontre pas dans son propre mouvement. Lui, il ne rencontre que l'apaisement. Son propre champ est *tout entier* régi par le *principe de plaisir*.

Donc ce n'est pas du tout le *principe de plaisir* qui se soumet, comme on l'écrit souvent, au principe de réalité, ici à l'*indice de réalité*. C'est, à l'inverse, l'*indice de réalité* qui est présenté au désir.

Comment opère cette instance qui présente cet *indice de réalité* ?

Ici je ne puis pas entrer dans les détails qui sont compliqués. Disons en gros qu'il se forme dans le système Ψ une instance qui entrave le passage de la quantité et qui devient le moi. La fonction de cette instance est triple.

Tout d'abord, il représente, il coordonne la totalité des investissements Ψ , ces retenues de quantité.

Deuxièmement, il a un rôle inhibitoire, il empêche la quantité de s'écouler selon sa ligne de moins grande résistance, conformément au principe d'inertie qui la régit. Il évite, par des investissements latéraux, ce qu'on pourrait appeler cette mauvaise pente, cette pente naturelle de la quantité, c'est-à-dire la tendance immédiate à l'apaisement en réponse à la tension interne.

Enfin, sa troisième fonction...

et là aussi il y a une nuance qui,
à mon sens, est importante

...on dit souvent qu'il représente *l'indice de la réalité*, ce n'est pas vrai, il utilise *l'indice de réalité*, mais ce n'est pas lui qui le fournit.

Et comment d'ailleurs le pourrait-il, puisque le système Ψ se borne à opérer un filtrage qui est destiné à maintenir dans la mesure du possible une homéostasie, maintenir la constance. Mais il est tout entier branché sur le désir, c'est là sa référence dernière. Il n'est pas branché sur la réalité extérieure, il n'en donne, encore une fois, aucune espèce de valeur biologique fonctionnelle.

C'est pourquoi FREUD est obligé de postuler, au-delà du système Ψ , un troisième système, le système de la perception, ω qui, lui, fournit l'indice de réalité, et qui est un système aussi neutre que possible, aussi indépendant que possible de tout *déplacement d'énergie*, qui tend donc à échapper aux considérations d'*énergétique*.

De sorte que ce n'est pas là le moindre paradoxe de cette étrange construction...

paradoxe qui, si j'ai bonne mémoire, avait été dégagé par un séminaire d'une année ancienne...en montrant qu'on aboutit à une autonomie renforcée, non pas du moi, système Ψ , mais de la conscience qui est posée comme absolument nécessaire pour refléter le monde extérieur qui jusque-là a été totalement mis entre parenthèses, non pas évidemment en tant que source de stimulation, mais en tant que, comme extérieur, il a une certaine structure objective qui fournit des indices de qualité. Le système de qualité, c'est au système Ψ qu'il réside.

Mais, nouvelle difficulté, la perception n'a pas - de soi - prise sur les processus secondaires.

Pour que l'indice de réalité puisse fonctionner comme critère, c'est-à-dire permette une distinction effective entre la perception et la représentation, il faut que certaines conditions soient remplies.

Là aussi on peut, à première lecture, ne pas faire la différence entre indice et critère.

C'est différent et c'est là, à mon sens, sur quoi joue toute la théorie de la réalité dans le texte.

Ce n'est pas un principe, c'est un indice.

Et l'indice, il faut encore qu'il soit retenu comme critère. Il peut très bien être présenté, mais ne pas fonctionner comme critère, c'est-à-dire n'avoir aucune valeur opératoire, ne pas permettre de distinguer, problème majeur, la perception de la représentation du souvenir.

Il faut donc, pour que cet indice fonctionne comme critère, c'est-à-dire ait une valeur opératoire, que certaines conditions soient remplies, c'est-à-dire que le système Ψ ait déjà pu opérer sa régulation, ait déjà pu jouer son rôle de filtrage, bref que l'inhibition ait pu jouer.

FREUD l'écrit là formellement :

« Cette inhibition, due au moi, qui rend possible la formation d'un critère permettant d'établir une distinction entre la perception et le souvenir. »

Mais si le Ψ , cette régulation, cette inhibition, n'a pas pu jouer, c'est-à-dire si l'objet désiré est pleinement investi, de telle façon qu'il peut prendre une forme hallucinatoire, c'est-à-dire s'il est totalement régi par le processus primaire, *l'indice de réalité* peut être présenté à ce moment-là, il jouera exactement le même rôle que s'il avait une perception extérieure effective, c'est-à-dire qu'il ne marchera pas comme critère, et on n'échappera pas plus au leurre hallucinatoire.

D'où vous voyez la construction, on peut difficilement en imaginer une qui fasse de l'accès au réel un procès aussi problématique. FREUD fait bien, ici et là, des références extrêmement timides à l'expérience biologique qui doit enseigner que la décharge ne doit pas être amorcée avant que *l'indice de réalité* ne soit là, et en gros, qu'il ne faut pas y aller trop fort du côté de l'investissement des souvenirs de satisfaction, parce qu'à ce moment-là, on est conduit à l'hallucination.

Mais il m'a semblé que ces références n'entraient pas du tout dans sa construction. Elles sont en plus.

Voilà le complément que je voulais apporter à ce que le Docteur LACAN nous avait dit quant au rapport au *réel*. On voit qu'il n'y a là rien qui puisse constituer une objection aux notions qu'il a développées, elles semblent au contraire renforcées.

En revanche j'avoue...

par conséquent ici j'inaugure
un dernier ordre de remarques

...j'avoue avoir mal saisi la portée que vous avez entendu tirer d'un passage du *Projet* pour justifier, si je vous ai bien compris, l'idée que l'inconscient n'avait d'autre structure que celle du langage.

Ce passage, vous ne l'avez pas cité, je pense que c'est celui-ci, vous me l'avez d'ailleurs laissé entendre :

« Nos propres cris confèrent son caractère à l'objet, alors qu'autrement et à cause de la souffrance, nous ne pourrions avoir aucune notion qualitativement claire. »

Voici la question que je pose :

« *Quelle est à ce moment-là l'intention expresse de FREUD ?* »

Elle est de mettre en évidence la valeur de ce qu'il nomme les associations verbales quant à la *connaissance* de l'objet perçu.

Il prend l'exemple du cas où l'objet est un être humain et il dit en gros qu'il entre dans cette perception de l'objet deux catégories.

Il y a du nouveau, c'est-à-dire du non comparable aux perceptions qui appartiennent aux expériences originelles de satisfaction et de déplaisir, et c'est là, cet élément non comparable, qui fonde l'objet en tant qu'il est non-sujet, en tant qu'il a une structure permanente et reste un tout cohérent.

D'autre part il entre dans la perception précoce de l'objet humain du compris, du reconnu, du jugé, de l'identifié, et ceci en fonction de l'expérience propre du sujet.

Cette partie de la perception :

« peut être comprise grâce à une activité mnémonique, c'est-à-dire attribuée à une annonce que le propre corps du sujet lui fait parvenir à soi-même. »

Et c'est cette dimension là du rapport à l'objet que FREUD met en relation avec l'expression verbale.

Autrement dit, la médiation des mots, qui est d'ailleurs, notons-le en passant, secondaire à celle du corps propre, l'attribution à une annonce que le propre corps du sujet lui fait parvenir, cette médiation des mots inaugure notre rapport à l'objet, donne incontestablement des prises sur lui, mais n'est qu'une médiation secondaire.

Ni en tant que support, ni en tant que qualifié, en tant qu'il présente telle ou telle qualité, l'objet n'est ici défini par le langage, en ce qu'au fond le rapport à l'objet n'est pas dans le champ des signes verbaux.

Il y a d'une part l'objet de pure qualité, d'autre part l'objet affecté du signe plus ou moins, bon ou mauvais. Et c'est seulement la médiation qui est fournie par le langage.

Aussi, j'avoue que j'étais plutôt personnellement tenté - si j'ai bien compris le texte - de le rapprocher d'un texte ultérieur qui n'est certainement pas le texte le plus lacanien de FREUD... cela ne constitue pas une raison pour le négliger...je veux dire la dernière section d'un article de 1915 sur l'inconscient, et où il nous est dit de la manière la plus formelle, en prenant appui sur une distinction très ancienne de FREUD...

puisque'elle remonte, je crois, à son texte sur l'aphasie...distinction entre *la représentation de mots et la représentation de chose*, premièrement que la représentation inconsciente est la représentation objectale seule, et deuxièmement que ce que le refoulement refuse à la représentation repoussée, c'est *la traduction* en mots destinés à rester liés à l'objet. Le refoulement, c'est la *non traduction*. Et nous sommes là très près de la difficulté majeure que pose à FREUD, à mon sens, la conception de l'inconscient, et qui a ressurgi à toutes les étapes, décisives, de sa réflexion.

Je m'explique. Incontestablement, FREUD s'est formé très tôt l'idée d'une série d'enregistrements des représentations, d'une succession stratifiée d'inscriptions du signe. On trouve une telle idée très franchement formulée dans le dernier chapitre, de sa main, dans sa *Psychothérapie des Études sur l'hystérie*.

L'image du dossier à propos de la résistance, on la trouve aussi dans la lettre que vous avez citée, la *lettre 52*.

Mais on peut se demander...

et j'introduis là une question qui déborde le commentaire du séminaire dernier...si cette conception de la série d'enregistrements dans des lieux différents n'est pas coextensive à la conception de l'inconscient comme constitué tout entier par le refoulement. Voilà ce que je veux dire.

On ne peut pas ne pas être frappé, qu'aussitôt après ses recherches sur l'hystérie qui ont permis la découverte du refoulement, FREUD se pose la question, l'énigme, de la névrose actuelle où, précisément, la médiation des signes fait défaut.

Et, entre parenthèses, il n'écrit pas le chapitre IV du *Projet* qui devait, disent les éditeurs, être consacré au refoulement, bien qu'il ait écrit à la même époque que toutes ses théories convergeaient vers le champ clinique du refoulement. Comme si justement il n'avait pas réussi à résoudre cette aporie, d'une part il y a le refoulement, mais il y a aussi la névrose actuelle.

Est-ce que ce texte...

si mon hypothèse est juste
...qui a trouvé sa cause occasionnelle dans la question de la névrose actuelle, ne pourrait pas trouver son aboutissement dans une solution au problème du refoulement qui tiendrait compte des deux ?

Plus tard, dans sa deuxième grande tentative métapsychologique...

si on fait entrer la *Traumdeutung* dans la première, dans la série d'articles réunis sous le titre de *Métapsychologie* ouverte par le narcissisme
...dans cette seconde tentative FREUD montre son embarras à montrer le refoulement de l'affect.

Il commence uniquement à parler du refoulement de la représentation, puis tout à coup, il introduit l'affect en se demandant justement si l'affect peut être réellement refoulé, et pour finalement reconnaître, dans le texte sur l'inconscient :

« Un examen superficiel pourrait faire croire que les représentations conscientes et inconscientes sont des enregistrements différents ».

Là, il s'inscrit en faux contre ses thèses antérieures: topiquement séparés du même contenu. La réflexion montre tout de suite que la réalité de la réflexion faite au patient et du souvenir refoulé, le fait d'avoir entendu et d'avoir vécu quelque chose, sont de nature psychologique tout à fait différente.

Il ne s'agit pas de prendre à la lettre un passage pour dire : avant il s'était trompé, comme il arrive à FREUD de le faire, de dire : jusqu'ici je n'ai pas compris. Mais cela montre qu'il y a un rapport dialectique entre ces deux façons de voir.

Il me semble même que, plus tard, le paradoxe resurgit encore avec le paradoxe de la répétition du trauma qui inaugure *Au-delà du principe du plaisir*, car le *trauma*, s'il peut rétroactivement prendre valeur de symbole, n'en est pas moins vécu dans son origine comme échappant justement à toute espèce de symbolisation.

Alors il me semble qu'il y a là *témoignage* pour FREUD. Il y a vraiment quelque chose d'autre qui est irréductible au refoulement, même au refoulement primaire, donc refoulement primordial, dont il a pourtant, à une période du texte sur l'inconscient que j'ai cité, établi la théorie qui, je crois, s'amorce avec le cas SCHREBER, c'est-à-dire en 1911.

Je vois là autant de traces d'un dualisme présent, évidemment dans des registres différents, avec un contexte d'expérience clinique tout à fait différent.

Mais on pourrait retrouver d'une façon plus précise que je ne l'ai fait là, à différentes étapes de sa réflexion, l'indice que FREUD n'a pas réussi à surmonter cela et qu'on pourrait peut-être surmonter, comme nous y invite, je crois, si je comprends bien, le docteur Lacan, en nous montrant le sujet dans ce qu'on pourrait appeler une sorte de topique généralisée, moins comme porteur de signifiant que comme porté par lui, que comme exposé de part en part par ses lois.

Et alors seulement il serait possible de prendre l'inconscient, sinon FREUD, à la lettre.

LACAN

Je vous remercie de ce que vous avez fait aujourd'hui. Peut-être cela va-t-il nous permettre d'inaugurer cette année une scansion qui, tout en m'apportant à moi quelques relais, quelques pauses, aura je crois une bien autre utilité. Il me semble que vous avez présenté avec une particulière élégance les arêtes vives d'une question où, après tout, il n'y avait que risque à vous perdre dans un détail qui, je dois le dire, est extraordinairement tentant.

Moi-même j'ai pu éprouver, à certains moments, le regret que vous n'entriez pas dans le détail de la position de la *Bahnung*, d'une part, de la *Befriedigungserlebnis* d'autre part, et que vous ne nous ayez pas fourni un rappel de ce que suppose, comme topologie, le système des φ , Ψ , ω . Peut-être tout de même cela aurait éclairé les choses, mais il est évident qu'on y passerait le trimestre, voire même une année, ne serait-ce que quand il faudrait rectifier tout ce que la traduction, dans le texte anglais, apporte de distorsion à certaines des intuitions originelles qui se trouvent dans l'*Entwurf*.

Il m'en vient là au hasard un exemple qui me tombe sous les yeux. *Bahnung* est traduit par *facilitation* en anglais. Il est bien évident que cela a une portée strictement opposée. Alors que *Bahnung* évoque la constitution d'une voie de continuité, une chaîne à cette occasion. Je ne pense même pas que cela ne puisse pas être rapproché de la chaîne signifiante pour autant que, d'une part, FREUD dit que par l'évolution de l'appareil Ψ , nous avons le remplacement de la quantité simple par la quantité plus la *Bahnung*, c'est-à-dire par son articulation, chose qui glissera complètement par la traduction par le terme de *facilitation* en anglais. Et la traduction française a été faite sur le texte anglais, de sorte que toutes les fautes du texte anglais ont été multipliées.

Il y a vraiment des cas où le texte est absolument inintelligible par rapport à un texte simple qui se trouve dans l'*Entwurf*.

Tout de même, je crois que vous avez mis l'accent sur les points sur lesquels va se diriger la suite de nos entretiens, qui doit être essentiellement de nous ramener à ce rapport du *principe de réalité* et du *principe de plaisir* dont vous avez bien montré ici, le paradoxe en disant que *le principe de plaisir* n'est susceptible d'aucune *inscription* dans une référence qui puisse se concevoir dans les termes d'un rapport, de sa nature, biologique.

Mais après tout - mon Dieu - le mystère n'en est pas grand si nous voyons ceci :
que le support de cet état de fait tient à ceci que c'est en somme, que c'est par l'intermédiaire du fait que la satisfaction, que l'expérience de satisfaction du sujet, est entièrement suspendue à l'autre, et à celui que je puis regretter que vous n'ayez pas articulé ici, c'est que dans ce texte de FREUD, il y a une très belle expression de *Nebenmensch* où j'aurai l'occasion de vous en faire quelques citations, pour montrer à quel point c'est par l'intermédiaire de ce *Nebenmensch* en tant que *sujet parlant*, que dans la subjectivité du sujet peut prendre forme tout ce qui se rapporte au *processus de pensée*.

Ce *processus de pensée* dont je vous prie de vous référer à la double colonne que j'ai édifiée devant vous la dernière fois, avec cette *décussation double* :
- qui nous servira jusqu'au bout de notre exposé,
- qui est très importante,
- et qui nous permet de concevoir essentiellement, dans une relation, qu'il nous faut toujours lier plus intimement *la fonction du plaisir* et *la fonction de la réalité* qui, si vous les prenez autrement, aboutissent au paradoxe que vous avez peut-être un peu trop accentué aujourd'hui, à savoir :
qu'en fin de compte, il n'y aurait aucune raison plausible que la réalité se fût entendre et vînt en fin de compte...

l'expérience nous le montre, trop surabondante
pour l'espèce humaine qui, jusqu'à nouvel ordre,
n'est pas en voie d'extinction
...à prévaloir.

C'est essentiellement parce que le plaisir, dans l'économie humaine, est quelque chose qui, justement, dans une perspective exactement contraire, ne se conçoit, ne s'articule, que dans un certain rapport avec *ce point...*

sans doute laissé toujours *vide*, énigmatique, mais présentant un certain rapport avec ce qu'est pour l'homme la réalité
...que nous arrivons à serrer de plus en plus près cette intuition, cette aperception de la réalité telle qu'elle fonctionne effectivement, *pour l'animer* dans tout le développement de la pensée freudienne.

N'oublions pas que...

c'est une chose justement que laisse échapper la traduction
...quand FREUD nous annonce ce qui doit fonctionner pour que dans le système Ψ soit retenu un certain niveau de quantité Q_n ...

c'est-à-dire quelque chose qui jouera jusqu'au bout un rôle essentiel, c'est-à-dire *quelque chose* qui ne va pas être réduit à ce niveau zéro de l'accomplissement de la décharge complète, au bout de quoi tout l'appareil psychique arriverait à un repos dernier qui n'est certainement pas le but, ni la fin qu'on peut concevoir comme plausible au fonctionnement du principe du plaisir
...il se demande en effet comment justifier que ce soit à un tel niveau que doit être maintenue dans le système Ψ cette quantité Q_n qui est la régulation de tout.

Car vous avez là passé un peu vite peut-être sur la référence du système Ψ et du système φ , pour autant que l'un a rapport avec les excitations exogènes, et ce n'est pas tout dire que de dire que l'autre a rapport avec les excitations endogènes.

Ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit. Car dans le système Ψ , il y a une partie importante qui justement a rapport, et se constitue pour autant que les quantités Q alors brutes, pures et simples qui viennent du monde extérieur, sont transformées en des quantités qui n'ont absolument rien de comparable

avec celles qui caractérisent le *système* Ψ , et dans lesquelles le *système* Ψ , en quelque sorte organise ce qui lui vient du système extérieur, et l'organise d'une façon qui est très clairement exprimée par FREUD qui, probablement là, lui donne quelque chose qui va dans le même sens que l'élaboration de FECHNER. Il s'agit de la transformation de ce qui est quantité pure et simple en complication. Il utilise même le terme latin *complicationes*.

Nous avons donc à peu près le schéma suivant : Si nous représentons ainsi la référence d'un certain *système* ϕ par rapport à quelque chose qui se constitue comme le réseau extrêmement complexe de ce quelque chose qui est susceptible de rétrécissement et aussi d'*Aufbau*, c'est-à-dire d'extension, qui est le *système* Ψ , nous avons quelque chose qui tend d'abord à nous montrer qu'entre les deux, dès ce moment d'*élaboration*, il y a un franchissement.

C'est indiqué jusque dans le petit schéma que nous donne FREUD au moment où il nous donne ce qui se passe des rapports ou des terminaisons selon les cas, de ce qui vient ici venant du *système* ϕ . L'aventure de ce qui vient ici comme quantité, une fois franchie une certaine limite, devient quelque chose qui en transforme complètement déjà *la structure quantitative*. Et cette notion de structure, d'*Aufbau*, est donnée par FREUD comme essentielle.

Il distingue cet *appareil* Ψ comme ayant deux fonctions :

- dans son *Aufbau*, de retenir la quantité,
- et dans son *Abfuhr*, en tant qu'il fonctionne.

Deux choses différentes :

- la structure d'une part,
- la fonction d'autre part de la décharge.

C'est-à-dire qu'à ce niveau apparaît, comme profondément dédoublée, la fonction qui n'est plus simplement de circuit et d'écoulement de cet *appareil*, dont il faut tout de même bien voir qu'il nous est avant tout présenté comme quelque chose d'isolé dans l'être vivant, c'est l'appareil nerveux qui est étudié comme tel, ce n'est pas la totalité de l'organisme à laquelle FREUD s'affronte.

C'est là quelque chose qui est extrêmement important. La traduction à nos yeux en est tout à fait évidente, pour autant que ce qui est capable de se soutenir, de se superposer autrement que comme une des hypothèses dont il parle très bien lui-même à un moment, quand on a du goût pour la construction des hypothèses, il faut se conduire d'une façon telle et telle par rapport à l'arbitraire, *Willkürlichkeit der Konstruktion*.

Et il est bien évident que cet appareil est essentiellement une topologie de la subjectivité. C'est une topologie de la subjectivité pour autant qu'elle s'édifie et se construit à la surface d'un organisme, mais c'est essentiellement une topologie. Et, dans ce système Ψ , il y a cette part qui est importante et qu'il distingue de la partie qu'il appelle noyau, *Spinalneuronen*, qui eux sont ouverts à une excitation endogène, celle du côté de laquelle il n'y a pas cet appareil transformant les quantités.

Il y a toutes sortes de richesses que, dans le dessein, très légitime, que vous avez eu de simplifier les voies et les problèmes, vous n'avez pas évoquées, mais que je crois, à titre de relais pour ce que je reprendrai la prochaine fois, il est tout de même important d'évoquer.

La notion par exemple, des *Schlüsselneuronen*, pour autant qu'ils sont quelque chose qui joue une certaine fonction par rapport à la partie du Ψ qui est tournée vers l'endogène, et qui en reçoit les quantités, ces *Schlüsselneuronen* qui sont un mode particulier de réponse, de décharge, qui se produit à l'intérieur du système Ψ , mais, paradoxalement, cette décharge n'ayant pour fonction que d'augmenter encore la charge, pour autant que ces *Schlüsselneuronen* - il les appelle aussi, je ne crois pas que ce soit un *lapsus*, *motorische Neuronen* - c'est quelque chose qui, des excitations qui se produisent à l'intérieur du système Ψ , va provoquer une série de mouvements venant de l'intérieur effectivement, qui augmenteront encore la tension et qui, par conséquent, se trouveront au principe de quelque chose qui, pour nous, est du plus haut intérêt, justement, concernant ce problème qui n'a que trop été délaissé, des névroses actuelles.

Mais laissons cela de côté.

L'important, c'est que tout ce qui se passe ici présente ce paradoxe d'être dans le lieu même où règne le principe de l'articulation par la *Bahnung*, le lieu aussi où se produit essentiellement tout le phénomène hallucinatoire de la perception et de la fausse réalité à laquelle est en somme prédestiné l'organisme humain.

C'est dans ce même lieu que se forment, et d'une façon inconsciente, les processus orientés par la réalité, dominés par elle, d'autant qu'il s'agit que, dans ces processus, le sujet retrouve le chemin de la *satisfaction*.

La *satisfaction*, dans cette occasion, ne saurait être confondue avec le *principe du plaisir*, et c'est quelque chose qui pointe d'une façon très curieuse à la fin de la troisième partie de son texte.

Vous n'avez pas pu nous en faire tout le parcours, toute l'analyse, de ce texte si riche. Quand il fait cette espèce d'ébauche, de tracé de ce que peut représenter un *fonctionnement normal de l'appareil*, il parle de l'*action* non pas de la *spezifische*, non pas *Reaktion* mais *Aktion*, celle qui correspond à la *satisfaction*.

Il y a un grand mystère derrière cette *spezifische Aktion*, car justement, comme elle est seulement celle qui ne peut correspondre qu'à l'objet retrouvé...

et que vous avez évoqué juste à la place où il faudrait le faire, auquel je fais allusion, étant le fondement du principe de la répétition dans FREUD, et sur lequel nous aurons à revenir ...cette *spezifische Aktion*, il lui manquera toujours en somme quelque chose, et ce dont FREUD parle à la fin de cette troisième partie à laquelle je fais allusion, c'est de ce qui se passe au moment où se produit la réaction motrice, elle, réaction effectivement, l'acte pur, la décharge d'une action.

Il y a là tout un long passage que j'aurai l'occasion, je pense, de reprendre et de vous distiller. Il n'y a pas de plus vivant commentaire de cette chose qui est tellement inhérente à l'expérience humaine, c'est à savoir cette distance qui se manifeste du niveau de l'articulation du souhait chez l'homme à ce qui se passe dans son désir, prend le chemin de se réaliser.

L'accent avec lequel FREUD articule pourquoi, au nom de quel principe nous pouvons saisir combien tout ce qui se produit dans un thème à propos duquel nous ne pouvons pas ne pas penser non plus à la notion à émerger dans le futur, pourquoi il y a toujours là quelque chose qui sera très loin de la satisfaction, qui ne comportera pas les caractères recherchés dans l'action spécifique.

Et il termine sur le mot, je crois que c'est le dernier de son essai, de *qualité monotone*, le caractère réduit par rapport à tout ce qui est poursuivi dans la recherche du sujet, le caractère réduit de tout ce qui peut se produire dans le problème, le domaine de la décharge motrice.

Il y a là quelque chose auquel nous ne pouvons pas ne pas donner la sanction de l'expérience morale la plus profonde, parce qu'en fin de compte, pour l'indiquer aujourd'hui et conclure là-dessus, ce sur quoi je serai amené à diriger votre pensée, c'est ce quelque chose qui va je crois plus loin qu'une analogie, qui va jusqu'à rejoindre vraiment une profondeur, peut-être jusqu'à présent jamais articulée comme telle, c'est l'analogie qu'il y a entre cette recherche d'une qualité archaïque...

je dirai presque régressive, sans aucun doute, de plaisir indéfinissable, et ce quelque chose qui anime toute la tendance inconsciente ...une analogie qu'il y a entre cela, et ceci qu'il ne peut y avoir de réalisé, de satisfaisant au sens accompli, sens moral comme tel.

Je vais essayer de vous parler aujourd'hui
de *la Chose*, *das Ding*.

C'est, je crois, que certaines ambiguïtés, certaines insuffisances concernant le vrai sens, dans FREUD, de l'opposition entre *principe de réalité* et *principe du plaisir*, c'est-à-dire de ce sur la piste de quoi j'essaie cette année de vous mener...

pour vous faire comprendre l'importance,
pour notre pratique, en tant qu'éthique
...à quelque chose qui est en somme de l'ordre du signifiant, de l'ordre linguistique même,
c'est-à-dire d'un signifiant *concret, positif et particulier*.

À savoir que je ne vois pas ce qui dans la langue française peut correspondre...

et je serais reconnaissant à ceux
que ces remarques intéresseraient, stimuleraient
assez pour me proposer une solution
...à l'opposition en allemand...

subtile, qui n'est pas facile à mettre en évidence
...entre deux termes qui disent « *la Chose* » :
das Ding et *die Sache*.

Nous n'avons qu'un seul mot, ce mot de « *la Chose* »,
dérivant du latin *causa*, et qui nous indique,
par *sa référence étymologique juridique*, ce qui se présente pour
nous comme l'enveloppe et la désignation du concret.

La Chose, n'en doutez pas, n'est pas moins dans la
langue allemande, dans un sens original, dite comme
opération, délibération, débat juridique.

C'est attesté si nous faisons une recherche
étymologique plus précise :

das Ding peut viser, non pas tellement l'opération
judiciaire elle-même, que le rassemblement qui
la conditionne, le *Vollversammlung*.

Ne croyez pas que cette promotion...
conforme à ce que FREUD tout le temps
nous rappelle, la recherche, l'approfondissement
linguistique, pour y retrouver *la trace de*
l'expérience accumulée de la tradition, des générations,
le véhicule le plus certain de la transmission d'une
élaboration qui marque la réalité psychique
...ne croyez pas pour autant que ces sortes d'aperçus,
de coups de sonde étymologiques, soient de loin
ce que nous préférons pour nous guider.

De repérer l'usage du signifiant dans sa synchronie
nous est infiniment plus précieux, et nous attachons
bien plus de poids à la façon dont *Ding* et *Sache* sont
utilisés couramment. Car en effet d'ailleurs, si nous
nous fions, si nous nous reportons à un *dictionnaire*
étymologique, nous trouverons aussi à *Sache* qu'il s'agit
d'une opération juridique dans son origine,
que la *Sache* est la chose mise en question juridique,
ou passage, dans notre vocabulaire, à l'ordre
symbolique, de ce débat, de ce conflit entre les
hommes. Néanmoins, les deux termes ne sont absolument
pas équivalents.

Et aussi bien, par exemple, avez-vous pu dans les
propos de M. LEFÈVRE-PONTALIS, la dernière fois,
noter la citation par lui...

méritoire puisqu'il ne sait pas l'allemand
...des termes dont, à l'occasion, il a fait intervenir
dans son exposé le saillant à un moment précis,
pour en poser la question - *je dirai contre ma doctrine* -
évoquant spécialement ce passage de *L'inconscient*, *Unbewußte*,
où « *la représentation des choses* », *Sachvorstellungen*, chaque fois
est opposée à celle « *des mots* », *Wortvorstellungen*.

Je n'entrerais pas aujourd'hui dans la discussion
de ce qui permettrait de répondre à ce passage qui
nous est invoqué, au moins sous le mode d'un point
d'interrogation, par ceux d'entre vous que mes leçons
incitent à lire FREUD, souvent invoqué comme un point
d'interrogation dans leur esprit, de ce qui pourrait
s'opposer dans un tel passage à l'accent que je mets
sur l'articulation signifiante comme donnant
la véritable structure de l'inconscient.

Ce passage a l'air d'aller contre, mettant l'accent, opposant la *Sachvorstellung* comme appartenant à *l'inconscient*, à la *Wortvorstellung* comme appartenant au *préconscient*.

Je voudrais tout de même...

puisque ce ne sont peut-être pas la majorité d'entre vous qui vont chercher dans les textes de FREUD le contrôle de ce que je vous avance ici dans mon commentaire

...puisque ce sont ceux-là qui s'arrêtent à ce passage, je les prie de lire d'un trait, d'affilée, l'article *Die Verdrängung, Le refoulement*, qui précède cet article sur *L'inconscient*, puis *Le conscient* lui-même, avant qu'on arrive à ce passage dont j'indique pour les autres qu'il se rapporte expressément à la question que pose pour FREUD l'attitude schizophrénique, autrement dit la prévalence extraordinairement manifeste des affinités de mots dans ce qu'on pourrait appeler le monde du schizophrène.

Tout ce qui précède, à ce point précis, me paraît ne pouvoir aller que dans un seul sens, c'est à savoir que tout ce sur quoi opère la *Verdrängung*, c'est-à-dire *le refoulement*, c'est sur des *signifiants*, et que c'est autour d'une relation du sujet au signifiant que s'organise la position fondamentale de la *Verdrängung*. C'est seulement à partir de là que FREUD souligne qu'il est possible de parler, au sens analytique du terme, au sens rigoureux, au sens nous dirions « *opérationnel* », qu'ont ces mots pour nous d'inconscient et de conscient.

Ensuite FREUD s'aperçoit que la position particulière du *schizophrène* nous met, d'une façon plus aiguë que dans toute autre forme névrotique, en présence du problème de la *représentation*.

C'est en effet quelque chose sur quoi nous aurons peut-être l'occasion, dans la suite, de revenir en suivant son texte, mais dont ce texte lui-même souligne qu'à donner la solution qu'il semble...

en donnant une opposition de la *Wortvorstellung* à la *Sachvorstellung*

...il y a une difficulté, une impasse qu'il souligne, qu'il articule lui-même.

Et qui je crois, trouve sa solution tout simplement dans ce qu'il ne pouvait pas...

vu l'état de la linguistique à son époque
...non pas comprendre...

car il a admirablement compris, en particulier
...mais formuler, à savoir la distinction :

- de l'opération du langage comme fonction,
à savoir au moment où elle s'articule et elle
joue un rôle essentiel dans le préconscient,
- et de la fonction du langage comme structure,
c'est-à-dire pour autant que c'est selon la
structure du langage que s'ordonnent les éléments
mis en jeu dans l'inconscient.

Entre, s'établissent ces coordinations, ces *Bahnungen*,
cette mise en chaîne qui en domine l'économie.

Mais je n'ai fait là qu'un trop long détour.
Je veux aujourd'hui me limiter à cette remarque :
c'est qu'en tout cas FREUD parle de *Sachvorstellung*
et non pas de *Dingvorstellung*.

Et qu'aussi bien il n'est pas vain que ces *Sachvorstellungen*
soient liées à la *Wortvorstellung*, nous montrant...

ce qui est bien certain
...qu'il y a un rapport, que *la paille des mots* ne nous
apparaît comme paille que pour autant que nous en
avons séparé *le grain des choses*, et que c'est d'abord cette
paille qui a porté ce grain.

Je veux dire, ce qui est trop évident...

je ne veux pas ici me mettre à élaborer
une théorie de la connaissance
...c'est :

- *que les choses du monde humain sont des choses
d'un univers structuré en paroles,*
- *que le langage domine,*
- *que les processus symboliques gouvernent tout.*

Ce que nous nous efforçons de sonder...

à la limite du monde animal et du monde humain
...c'est ce phénomène, qui pour nous ne peut apparaître
que comme un sujet d'étonnement, c'est à savoir :

- combien le processus symbolique comme tel est inopérant dans le monde animal,
- et assurément de nous montrer en même temps que seule une différence d'intelligence, une différence de souplesse et de complexité des appareils ne saurait être le seul ressort qui nous permette de désigner cette différence.

Que l'homme soit pris dans les *processus symboliques* d'une façon à laquelle aucun animal n'accède de la même façon ne saurait être résolu en termes de *psychologie*. C'est ce quelque chose qui implique que nous ayons d'abord une connaissance complète, stricte, centrée de ce que ce *processus symbolique* veut dire.

La *Sache*, dirai-je, est donc bien cette chose, produit de l'industrie si l'on peut dire, de l'action humaine, en tant qu'elle est action dirigée, gouvernée par le langage. Les choses sont en somme à la surface, toujours à portée d'être explicitées, si implicites qu'elles soient d'abord dans la genèse de cette action.

Nous sommes en effet là dans les fruits d'une *activité* dont on peut dire que, pour autant qu'elle est sous-jacente, implicite à toute action humaine, c'est de l'ordre du pré-conscient, de quelque chose que notre intérêt peut faire venir à la conscience, à condition que nous y portions assez d'attention, que nous en fassions remarque.

Que c'est là en quoi se situera cette réciproque position du *mot* en tant qu'il s'articule, qu'il vient ici s'expliquer avec la chose, en tant qu'une *action*, elle-même dominée par le *langage*, voire par le commandement, l'aura, cet objet, détaché et fait naître : *Sache* et *Wort* sont si étroitement liés qu'ils sont comme un couple.

Il en va de même de *das Ding*, de *la Chose* où se situe ce repérage, ce poids.

Ce *das Ding* de *la Chose*, c'est ce que je voudrais vous montrer aujourd'hui dans la vie.
C'est de vous montrer que dans *le principe de réalité*, tel que FREUD le fait entrer en jeu au départ de sa pensée, et jusqu'à son terme, car ce *das Ding*...

 dont je vais vous montrer comment en trouver,
 dans tel passage de *l'Entwurf*, *l'indication originelle*
...vous le retrouverez à la fin de toute l'évolution de sa pensée sur *le principe de réalité*, dans *die Verneinung*, *la dénégation*, comme quelque chose comme un point essentiel.

Ce *das Ding* se situe ailleurs que dans cette relation en quelque sorte réfléchie, pour autant qu'elle est explicitable, qui fait l'homme mettre en question ses mots comme se référant aux choses qu'ils ont pourtant créées.

Il y a autre chose dans *das Ding*.

Ce qu'il y a dans *das Ding*, c'est le secret véritable.
Car il y a un secret de ce *principe de réalité* dans FREUD, dont LEFÈVRE-PONTALIS vous a montré la dernière fois le paradoxe.

Car s'il parle du *principe de réalité*, c'est en quelque sorte, comme l'a bien souligné LEFÈVRE-PONTALIS, par un certain côté pour nous le montrer en somme toujours tenu en échec et n'aboutissant à se faire valoir qu'en quelque sorte sur la marge, et par une sorte de pression dont on pourrait dire...
 si les choses n'allaient infiniment plus loin
...que c'est celle que FREUD appelle, non pas comme on le dit souvent fort mal pour souligner le rôle du processus secondaire : *les besoins vitaux*, mais dans le texte allemand : *Not des Lebens*, *die Not des Lebens*.
Formule infiniment plus forte.

Quelque chose qui veut le besoin...

 et non pas les besoins
...la pression, l'urgence.
L'état de *Not*, c'est l'état d'urgence de la vie.

Il faut noter que *Not des Lebens...*

que j'ai noté la dernière fois au tableau
pendant que LEFÈVRE-PONTALIS parlait
...c'est ce quelque chose qui intervient au niveau du
processus secondaire, mais du processus secondaire
d'une façon plus profonde que par cette activité
corrective sur laquelle l'un et l'autre...

LEFÈVRE-PONTALIS et moi
...nous avons insisté, mais pour *déterminer* le niveau *Qñ*,
la quantité d'énergie supportée, si l'on peut dire,
conservée, soutenue par l'organisme pour être...
à mesure de la réponse
...nécessaire à la conservation de la vie.

Notez-le bien, c'est au niveau du *processus secondaire*
que s'exerce le niveau de cette *détermination nécessaire*.

Reprenons le *principe de réalité*, donc qui est invoqué sous
forme de son incidence, de nécessité, ce qui nous met
sur la voie de ce que j'appelle son secret.

C'est ceci :

- que, dès que nous essayons de l'articuler
pour le faire dépendre du monde physique auquel
la pensée, le dessein de FREUD, semble exiger
de le rapporter,
- c'est cela qui nous frappe, c'est que là,
il est bien clair que ce *principe de réalité* lui-même
fonctionne comme *isolant* le sujet de la réalité.

Et là, nous ne trouvons rien d'autre que ce
qu'en effet la biologie nous enseigne, à savoir :
qu'un processus d'homéostasie...

d'isolation par rapport à cette réalité
...est ce qui domine la structure d'un être vivant.

Est-ce là tout ce que FREUD nous a dit quand il nous
parle du fonctionnement de ce principe de réalité ?

En apparence, oui !

Et ce qu'il nous montre, c'est que ni l'élément quantitatif, ni l'élément qualitatif...

quant à la réalité

...ne passe dans ce qu'on peut appeler *le règne*...

d'ailleurs c'est le terme qu'il emploie, *Reich*

...du processus secondaire.

La quantité extérieure, vous ai-je dit l'autre jour, pour autant que c'est à elle que vient avoir affaire, à sa terminaison, l'appareil de ce qu'il appelle le système ϕ ...

c'est-à-dire ce qui, de l'ensemble neuronique, est directement dirigé vers l'extérieur, disons en gros les terminaisons nerveuses au niveau de la peau, des tendons, voire même des muscles ou des os, la sensibilité profonde, c'est cela dont il s'agit

...tout est fait pour que cette *quantité* Q soit nettement barrée, arrêtée par rapport à ce qui sera soutenu de Q_1 , d'une autre quantité, celle qui détermine le niveau qui distingue l'appareil ϕ dans l'ensemble neuronique.

Car l'*Entwurf* est la théorie d'un appareil neuronique dans lequel l'organisme reste extérieur, par position de la théorie simplement, tout comme *le monde extérieur*.

Quant à la qualité, il nous est bien dit que, là aussi, le monde extérieur ne perd pas toute qualité, mais que cette qualité vient s'inscrire, comme nous le savons...

la théorie des organes sensoriels nous le montre ...d'une façon discontinue selon une échelle, en somme, *coupée aux deux extrémités*, raccourcie selon les différents champs de la sensorialité qui sont intéressés.

Il est toujours constatable que l'appareil sensoriel comme tel ne joue pas seulement ici le rôle d'un extincteur, d'un amortisseur, comme nous venons déjà de le voir dans l'appareil ϕ en général, mais comme un *tamis*, nous dit FREUD, mais qu'il s'agit donc de savoir quelle valeur nous pouvons donner à ces perceptions.

Ici, FREUD ne s'engage pas plus loin dans des tentatives de solution qui relèvent à proprement parler du physiologiste, de celui qui écrit - comme M. PIÉRON - *La sensation, guide de vie*.

La question de savoir si le choix est fait de telle ou telle façon dans le champ propre à provoquer des perceptions visuelles, auditives ou autres, n'est pas autrement attaqué.

Seulement, là aussi, nous avons la notion d'une profonde subjectivation du monde extérieur, de quelque chose qui trie, tamise, qui fait que la réalité n'est aperçue, au moins à l'état naturel, spontané, par l'homme, que *sous une forme profondément choisie*. Ce sont des morceaux choisis de réalité avec lesquels il a affaire.

Et, à la vérité, dans l'économie de ce que FREUD nous montre, ceci n'intervient que dans une *fonction* qui, par rapport à l'économie de l'ensemble, est localisée à la fonction non pas de qualité...

en tant qu'elle nous informerait plus *profondément*, comme une chose qui atteindrait une essence ...mais *de signes*. FREUD ne les fait intervenir qu'en tant qu'ils sont *Qualitätszeichen*, mais la *fonction de signe* ne joue pas tellement par rapport à la qualité, à la qualité opaque, elle, et énigmatique. C'est la *fonction de signe*, pour autant que ces signes nous avisent, nous avertissent de la présence de quelque chose qui se rapporte effectivement à ce monde extérieur, signalant à la conscience que c'est au *monde extérieur* qu'elle a affaire.

Comment et en quoi elle y a affaire, en ce *monde extérieur* ? C'est la chose avec laquelle elle a à se débrouiller et avec laquelle...

depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, et qui tentent une théorie de la connaissance ...elle a tenté de se débrouiller.

FREUD ici ne rentre pas plus loin dans ce problème, sinon pour dire qu'il est assurément fort complexe et que nous sommes très loin de pouvoir même ébaucher la solution de ce qui peut organiquement en avoir déterminé *la précision, les déterminations, la genèse particulière*.

Mais dès lors, est-ce là bien ce dont il s'agit quand FREUD nous parle du principe de réalité ?



Est-ce quelque chose grâce à quoi...

selon une formule qui est trop souvent possible
à sentir dans la façon dont s'expriment
les théoriciens d'un certain *behaviourisme*

...est-ce que cette réalité n'est après tout que
ce quelque chose qui représente les heurts
d'un organisme vis-à-vis d'un monde où, sans doute,
il a de quoi se nourrir, il a de quoi s'assimiler
certains éléments, mais qui est en principe fait
d'un monde qui se présente comme un monde de *hasard*,
comme un monde *chaotique*, comme un monde de *rencontres* ?

Est-ce bien là tout ce que FREUD articule quand il
nous parle du principe de réalité ? C'est la question
qu'aujourd'hui j'avance devant vous avec cette notion
de *das Ding*.

Avant d'y entrer, je reviens à vous faire remarquer ce
que le petit tableau à double colonne que je vous ai
introduit il y a deux semaines comporte.

1- Sujet	Pr. Plaisir (ICS)		Pr. Réalité (Cs)
2- Procès	Pensées		Perception-conscience
3- Objet	inconnu		connu

C'est à savoir ceci qui, opposant dans une colonne le
Lustprinzip et le *Realitätsprinzip* dans l'autre colonne, partant
de ce repérage que c'est du côté du *principe du plaisir*
que ce qui est inconscient fonctionne comme tel,
et le *Lustprinzip* qui régit, qui domine ici quelque chose,
qui, conscient ou préconscient, est en tout cas
quelque chose qui se présente dans l'ordre du discours
réfléchi, du discours articulable, accessible, sortant
du préconscient.

Cette remarque que je vous ai faite que les processus de pensée, en tant que le *principe de réalité* les domine, FREUD souligne bien à quel point en eux-mêmes ils sont inaccessibles, ils sont inconscients. Ils ne parviennent à la conscience que pour autant qu'on peut les verbaliser, c'est-à-dire que quelque chose les ramène par la voie d'une explicitation réfléchie, à portée du *principe de réalité*, à portée d'une conscience en tant qu'elle est perpétuellement éveillée, intéressée par l'investissement de l'attention à surprendre quelque chose qui peut se produire pour lui permettre de s'orienter par rapport au monde réel.

Je dirai que c'est dans ses propres paroles que le sujet - d'une façon combien précaire - arrive à saisir les ruses grâce auxquelles, dans sa pensée, viennent s'agencer, se suivre ses idées qui, pour lui, émergent d'une façon souvent combien énigmatique et entre lesquelles d'ailleurs, cette nécessité de les parler, de les articuler, introduit cet ordre souvent combien artificiel, sur lequel FREUD aimait à mettre l'accent en disant :

- qu'on se trouve toujours des raisons pour voir en soi surgir telle disposition, telle humeur, l'une à la suite de l'autre,
- mais que rien, après tout, ne nous confirme que dans cette explicitation que nous en donnions, le vrai ressort de leur successive émergence nous soit donné,
- et que ce soit là précisément ce que l'analyse apporte à notre expérience.

Non seulement il y a plus que de raison, mais il y a surabondance de raisons pour nous faire croire à je ne sais quelle rationalité de la succession de nos formes endopsychiques.

Pourtant c'est bien ailleurs, nous le savons...

dans combien de cas ?

Dans la majorité des cas !

...que la véritable liaison peut en être saisie.

Donc *ce processus de pensée...*

pour autant que c'est tout de même en lui
que chemine l'accès à la réalité, le *Not des Lebens*
qui en maintient à un certain niveau
l'investissement, l'appareil

...ce processus de pensée se trouve dans le champ de l'inconscient, ne nous étant
accessible que par l'artifice de ceci, que FREUD va
jusqu'à pointer en disant que :

- c'est pour autant que les rapports sont parlés,
qu'il y a *Bewegung*, qu'il y a *mouvement de la parole*,
que nous nous entendons parler en d'autres
termes, et que *ce quelque chose* qu'il y a dans tout
mouvement, nous dit-il, car, employant un mot dont
je ne crois pas que l'usage soit courant en
allemand, et dont ce n'est pas pour rien qu'il
l'emploie, car il souligne par là l'étrangeté
de la notion sur laquelle il insiste,
- c'est pour autant que *Bewegung* s'annonce au
système, ici représenté par le ω que je vous ai
mis ici, vous verrez tout à l'heure pourquoi
- c'est pour autant que tout mouvement, ça paraît
quelque chose de sensible, qu'il y a *quelque chose*
qui peut être connu de ce qui, à quelque degré,
s'intercale dans le circuit qui, au niveau de
l'appareil ϕ tend...
avant tout, pour maintenir
au niveau le plus bas la tension,
...à se décharger en mouvement *Abfuhr*
- c'est pour autant que quelque chose ici est
intéressé dans ce processus *d'Abfuhr*, que quelque
chose ici rentre à proprement parler sous
le signe du *principe du plaisir*,
- le sujet...
le sujet en tant que conscient
...n'appréhende quelque chose que pour autant
qu'il y a quelque chose de *centripète* dans le *mouvement*,
qu'il y a, disons pour parler, *sentiment de mouvement*,
sentiment de l'effort.

Et ceci se limiterait à cette perception obscure, tout au plus capable d'opposer dans le monde les deux grandes qualités que FREUD ne manquait pas de qualifier de monotones, et qu'il ne manque pas de faire quand je vous ai parlé de l'immobile et du mobile, de ce qui peut se mouvoir et de ce qui est impossible à mouvoir, s'il n'y avait pas parmi ces mouvements ceux que nous pouvons appeler des mouvements de qualité d'une structure différente, les mouvements articulés de la parole autour de quoi *quelque chose*...

qui participe encore de la monotonie, de la pâleur, du manque de couleur du mouvement, ...est tout de même ce par quoi tout ce qui se rapporte aux processus de la pensée, à ces menus essais du cheminement de *Vorstellung* en *Vorstellung*, de *représentation* en *représentation*, autour de quoi le monde humain s'organise, parvient à la conscience.

C'est pour autant que, quelque chose ici, dans le circuit sensation-motricité vient à un certain niveau du système Ψ l'intéresser d'une certaine façon qui permet que quelque chose en soit, en somme, rétroactivement perçu, sensible sous la forme de *Wortvorstellung*, c'est-à-dire que le système de la conscience, le système ω peut enregistrer quelque chose de ce qui se passe dans le psychisme de la réalité endopsychique, quelque chose est entrevu de ce à quoi FREUD fait allusion à plusieurs reprises, toujours avec *prudence*, quelquefois avec ambiguïté, comme *perception endopsychique*.

Accentuons encore ce dont il s'agit ici dans le système φ .

FREUD isole, dès l'*Entwurf*, un système de l'*Ich* :

- ce *Ich* dont nous aurons à voir les métamorphoses et les transformations ultérieurement, dans la suite des développements de la théorie,
- ce *Ich* qui lui aussi, se présente en quelque sorte d'emblée, avec toute l'*ambiguïté* qu'il y rétablira plus tard en nous disant que l'*Ich* est pour une grande part inconscient.

Ici l'*Ich* est strictement défini :
quand il parle de *die Einführung des Ichs*, c'est du système
à proprement parler uniformément investi de quelque
chose qui a une *Gleichbesetzung*.

Il n'a pas écrit *Gleichbesetzung*, mais je suis sûrement
dans le simple courant de ce qu'il exprime en me
servant de ce terme d'un *investissement égal, uniforme*.

Il y a dans le système φ quelque chose qui se
constitue comme *Ich*, pour autant que ce *Ich*, étant ce
quelque chose qui dans le système de « *eine Gruppe von Neuronen,
die konstant besetzt ist, also dem durch die sekundäre Funktion erfordernten vorratsträger entspricht* »...

le terme *Vorrat* est tout spécialement répété
...sert au maintien de cet investissement qui y
caractérise une fonction régulatrice.

Et je parle ici de fonction. S'il y a *inconscient*,
c'est bien le *Ich* en tant qu'il est ici inconscient
en fonction, et c'est en tant qu'il est réglé par
cette *Besetzung*, cette *Gleichbesetzung*, que nous avons affaire
à lui. C'est cela qui nous permet le repérage de
la valeur de cette *décussation* sur laquelle j'insiste,
et que nous allons voir maintenue dans sa dualité
dans la suite du développement de la pensée de FREUD.

C'est que le système qui perçoit, qui enregistre,
celui qui s'appellera plus tard *Wahrnehmungsbewußtsein*,
il n'est pas au niveau de ce *moi* en tant qu'il
maintient *égale et uniforme*, et autant que possible *constante*,
la *Besetzung*, la *Besetzung* réglant le fonctionnement de la
pensée.

Elle est ailleurs cette conscience.
Elle est un appareil qu'il faut que FREUD invente,
forge, et qu'il nous dit à la fois *intermédiaire entre ces deux
systèmes*, le système ω et le système φ , et en même temps dont
tout, dans le texte, nous impose de ne pas le mettre
ici à la limite.

Car le système φ pénètre en quelque sorte directement,
sans doute à travers un appareil, se ramifie
directement dans le système Ψ dans lequel il n'abandonne
qu'une partie de la quantité qu'il lui apporte.

C'est bien ailleurs, et pour autant, et que dans une position pour ainsi dire plus isolée, moins situable que tout autre appareil, que vient fonctionner ce système ω pour autant, dit FREUD : « *que ce n'est d'aucune façon de la quantité extérieure qu'il recueille son énergie* », que tout au plus peut-on concevoir *qu'il en* « *sich die Periode aneignen* », *qu'il en enregistre la période* .

Et c'est à quoi je faisais allusion tout à l'heure, en parlant du choix de l'appareil sensoriel, qu'il le joue là, que se joue là aussi ce rôle de guide, ce rôle de contribution qu'apportent les *Qualitätszeichen* pour permettre au moindre pas tous ces départs qui s'individualisent en tant qu'attention sur tel ou tel point choisi du circuit et qui lui permettront cette meilleure approximation, par rapport au processus, qu'automatiquement le *principe du plaisir* tendrait à faire.

Mais là, il y a quelque chose qui, dès que FREUD essaye d'articuler *la fonction de ce système*, nous frappe. Ce double, cette union qui semble une coalescence de la *Wahrnehmung*, de la *perception*, avec la *Bewußtsein* qui est la *conscience*...

ce qu'exprime le symbole *W-Bw*
...se trouve dès que nous essayons d'en voir fonctionner le jeu à ce niveau premier d'appréhension du système psychique dans FREUD.

Tout nous indique qu'ici...

et je vous prie pour cela de vous rapporter à cette *Lettre 52* dont LEFÈVRE-PONTALIS nous faisait remarquer la dernière fois quel état j'en faisais constamment et à plusieurs reprises, à cette lettre dans laquelle FREUD commence, dans la confidence avec FLIESS, à apporter la conception qu'il faut se faire du fonctionnement de l'inconscient comme tel
...c'est littéralement autour de la succession des *Niederschriften*, des *inscriptions*, que FREUD fait tourner toute sa *théorie de la mémoire*, pour autant que c'est là, pour lui, l'exigence fondamentale de tout ce système, c'est d'ordonner ce qu'il voit fonctionner effectivement dans les traces mnésiques, d'en ordonner les champs divers dans une conception cohérente de l'appareil psychique.

Et là, que voyons-nous au niveau de la *Lettre 52* ?

Nous en voyons ceci, la *Wahrnehmung*, c'est-à-dire l'*impression du monde extérieur* comme *brute*, elle est *originelle*, elle est *primitive*, elle est *hors du champ* qui correspondra à une expérience qui soit notable, c'est-à-dire effectivement inscrite dans quelque chose dont il est tout à fait frappant qu'à l'origine de sa pensée FREUD l'exprime comme une *Niederschrift*, comme une *inscription*, comme quelque chose qui se propose, non pas simplement en termes de *Prägung* et d'*impression*, mais dans le sens de *quelque chose qui fait signe*, est de l'ordre de l'*écriture*.

Ce n'est pas moi qui lui ai fait choisir ce terme. La première *Niederschrift* se produit à une certaine époque, dans un certain âge, que sa première approximation du sujet lui fait placer avant l'âge de 4 ans, peu importe. C'est au niveau d'un *a*.

Puis après, jusqu'à l'âge de 8 ans, un *b* qui, lui, apparaîtra être quelque chose ou une autre *Niederschrift* plus organisée, organisée en fonction de souvenirs à proprement parler conceptuels, et nous paraîtra constituer plus spécialement un inconscient.

Peu importe qu'à ce moment-là il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, que nous ayons vu depuis que nous pouvions faire remonter l'inconscient comme tel, avec son organisation de pensée, beaucoup plus haut.

Ce qui nous importe, c'est ceci, c'est qu'ensuite nous avons le niveau du *Vorbewußtsein* qui correspond à un stade ultérieur, puis le niveau du *Bewußtsein* en tant qu'il n'est plus l'indication d'un temps mais d'un terme. En d'autres termes, que toute l'élaboration qui fait que nous progressions *d'une significantisation du monde* à une parole qui peut se formuler, que toute la chaîne qui va de l'inconscient le plus archaïque jusqu'à la forme articulée de la parole chez le sujet, que tout ceci se passe, si l'on peut dire, entre *Wahrnehmung* et *Bewußtsein*, comme on dit « *entre cuir et chair* », que c'est en somme quelque part, qui n'est pas tellement essentiellement à identifier au point de vue de *la topologie subjective* avec un appareil neuronique, que se situe le progrès auquel FREUD s'intéresse.

Effectivement, ce qui se passe entre *Wahrnehmung* et *Bewußtsein* doit tout de même avoir affaire...

puisque c'est ainsi que FREUD nous le représente, ...avec l'inconscient, cette fois non pas seulement en fonction mais...

comme il s'exprime lui-même
en en faisant l'opposition
...en *Aufbau*, ou en *structure*.

En d'autres termes, c'est pour autant que la structure signifiante s'interpose entre la perception et la conscience que l'inconscient intervient, que le principe du plaisir intervient, non plus en tant que *Gleichbesetzung*, fonction du *maintien* d'un certain *investissement*, mais en tant qu'il concerne les *Bahnungen*.

C'est la structure de l'expérience accumulée qui y gît et y reste inscrite.

Au niveau de l'*Ich*, de l'inconscient en fonction, quelque chose se joue, se règle, qui tend à écarter le monde extérieur, à une rétention du dehors, du monde extérieur.

Ce qui, au contraire, au niveau de la *Übung*, vient en exercice, c'est ce qui est *Abfuhr*, *décharge*, pour retrouver ici le même entrecroisement de tout ce qu'on peut appeler « *l'économie totale de l'appareil* ».

C'est la structure qui règle la décharge.
C'est la fonction qui la retient, qui en soutient *les réserves*, ce que FREUD appelle aussi le *Vorrat*, la *provision*. Car nous retrouvons là l'usage de ce même mot qu'il a utilisé pour désigner l'*armoire à provisions*, *Vorratskammer*, de son propre inconscient.

C'est le même mot dont il se sert pour désigner le *Ich* dont je vous parle, *Vorratsträger*, c'est celui qui est le support de *quantité* et d'*énergie* en tant qu'il constitue le cœur et le centre de l'appareil psychique.
C'est sur cette base que vient entrer en jeu ce que nous allons maintenant voir fonctionner comme la première appréhension de la réalité comme telle par le sujet.

C'est ici qu'intervient, sans la moindre ambiguïté, une réalité qui est celle dont, la dernière fois, je vous ai montré l'importance peut-être un peu voilée, sinon oubliée par LEFÈVRE-PONTALIS, sous la forme de ce qui a rapport, de la façon la plus intime, au sujet dans le *Nebenmensch*.

Formule tout à fait frappante pour autant qu'elle articule puissamment l'espèce d'à-côté et en même temps de similitude, de séparation et en même temps d'identité, que c'est là que le sujet va vers cette expérience fondamentale. À la suite de quoi ?

Il faudrait là que je vous lise tout le passage, néanmoins je vous choisirai le point le plus important, le *culmen* du passage qui arrive à ceci :

« Ainsi ce n'est pas le complexe du *Nebenmensch* qui se sépare en deux parties, desquelles l'une s'impose par un appareil constant, et qui restent ensemble comme *Ding* ».

Voilà ce que la traduction assurément fort détestable à laquelle vous avez affaire en français laisse tout à fait perdre, en disant que :

« Quelque chose reste comme tout cohérent. ».

Car loin qu'il s'agisse là d'une allusion à quelque chose qui soit un « tout cohérent », c'est-à-dire à quelque chose qui se passerait par le transfert du verbe au substantif, bien au contraire c'est en tant que ce *Ding* est l'élément qui - par le sujet - est à l'origine isolé dans ces deux parties, ces deux termes de l'expérience du *Nebenmensch*, isolé comme ce qui est de sa nature *étranger, fremde*.

C'est en ce sens que se distingue ce qui en fait la deuxième partie de ce complexe de l'objet, dont il nous dit qu'il y a une *division*, une *différence* à ce niveau dans l'abord du jugement, que tout ce qui était qualité de l'objet peut être formulé comme étant ses attributs, prédicats, et quelque chose qui, alors, lui, rentre dans *l'investissement du système Ψ* , constitue les *Vorstellungen primitives* autour desquelles se joueront tout le destin, tout ce qui sera réglé selon les lois du *Lust* et du *Unlust*, du *plaisir* et du *déplaisir*, dans ce qu'on peut appeler « les entrées primitives du sujet ».

C'est là tout à fait autre chose.

C'est *une division originelle* qui nous est donnée comme étant celle de *l'expérience de la réalité* à proprement parler comme telle, que nous retrouverons dans la *Verneinung*.

Je vous prie de vous reporter à son texte.

Vous le retrouverez dans *la même portée*, dans *la même fonction*, comment étant essentiellement ce qui *du dedans du sujet se trouve à l'origine porté dans un premier dehors*.

Un *dehors*, nous dit FREUD, qui n'a rien à faire avec cette réalité dans laquelle le sujet ensuite aura à repérer la *Qualitätszeichen*, ce qui lui indique qu'il est dans la bonne route, dans la bonne voie pour la recherche de sa satisfaction.

C'est là quelque chose qui, avant l'épreuve de cette recherche, en pose en quelque sorte le terme, le but et la visée. Et c'est cela que l'autre jour LEFÈVRE-PONTALIS vous disait, qui est exprimé d'une façon qui lui paraît, ou lui paraissait jusqu'à un certain degré, *énigmatique*.

C'est cela que FREUD *nous désigne* quand il nous dit que :

« le but premier et le plus proche de l'épreuve de la réalité n'est pas de trouver un objet dans la perception réelle qui corresponde à ce que le sujet se représente sur le moment, mais ceci de le retrouver, de se témoigner qu'il est encore présent dans la réalité. »

La notion de ce *Ding*, de ce *Ding* comme *fremde*, comme *étranger*, et même hostile à l'occasion, en tout cas comme *le premier extérieur*, c'est là ce autour de quoi s'oriente tout le cheminement qui, sans aucun doute, pour le sujet, est à tout instant cheminement de contrôle, cheminement de référence, par rapport à quoi ?

Le monde de ses désirs !

Il fait l'épreuve que quelque chose, après tout, est bien là qui jusqu'à un certain degré peut servir. Mais servir à quoi ?

Servir à rien d'autre qu'à référer par rapport à ce monde de souhaits et d'attente qui, lui, est orienté vers ce qui servira à l'occasion à atteindre *das Ding*.

Cet objet :

- quand il sera là,
- quand toutes les conditions seront remplies,
- c'est-à-dire, au bout du compte, vous le savez bien...
 mais parce que, bien entendu, il est clair que
 ce qu'il s'agit de trouver ne peut pas être
 retrouvé, puisque c'est de sa nature que
 l'objet est perdu comme tel,
 ...qu'il ne sera jamais retrouvé,
- que quelque chose qui est là en attendant mieux,
 ou en attendant pire, mais en attendant.

Le système du monde freudien...

 c'est-à-dire du monde de notre expérience
...c'est que c'est cet objet, *das Ding*, en tant qu'*Autre absolu du sujet*, qu'il s'agit de retrouver.

C'est l'état de le retrouver tout au plus comme *regret*.
Ce n'est pas lui qu'on retrouve mais ses coordonnées
de plaisir :
cet état...

 de le souhaiter et de l'attendre
...dans lequel sera cherché, au nom du *principe du plaisir*,
cette tension *optima* au-dessous de laquelle il n'y a
plus bien sûr ni perception ni effort.

Et si en fin de compte, il n'y a pas quelque chose
qui *l'hallucine* en tant que système de référence,
aucun monde de la perception n'arrive à s'ordonner,
à se constituer d'une façon humaine, d'une *façon valable*.
Ce monde de la perception nous étant donné comme
corrélatif, comme dépendant, comme référence à cette
hallucination fondamentale sans laquelle il n'y aurait aucune
attention disponible.

Et là nous arrivons à la notion de la *spezifische Aktion*
dont FREUD parle à tellement de reprises,
et que je voudrais ici vous éclairer.

Car il y a aussi une ambiguïté dans la *Befriedigungserlebnis*.
Effectivement, ce qui est cherché, c'est cet objet
par rapport auquel fonctionne le *principe du plaisir*.

Ce fonctionnement est dans l'étoffe, dans la trame, le support sur lequel toute l'expérience pratique se réfère. Eh bien, cette expérience, cette action spécifique, comment FREUD la conçoit-il ? C'est ici qu'il faut lire sa correspondance avec FLIESS pour bien sentir la portée, dans une lettre qui est encore la *Lettre 52* qui - vous le voyez - n'a pas fini de nous livrer ses secrets.

Il nous dit :

« *L'accès hystérique n'est aucune décharge* »

n'est pas une décharge.

Avis pour ceux qui éprouvent toujours le besoin de mettre au premier plan l'incidence de la quantité dans la fonction de l'affect. Il n'y a pas de champ - il faut dire - qui soit plus favorable que celui de l'hystérie pour montrer combien le fait, dans l'enchaînement des événements psychiques, est une corrélatrice contingence.

Ce n'est aucunement une décharge, *sondern eine Aktion*, mais une action qui concerne le caractère inhérent à toute action : être un moyen de se procurer du plaisir, qui est *Mittel zur Reproduktion von Lust*. Nous allons voir là s'éclairer ce que FREUD appelle une action : le caractère proprement originel de toute action, est d'être *Mittel zur Reproduktion*, *moyen de reproduction*.

Elle est ceci :

« *das ist er, der hysterische Anfall wenigstens in der Wurzel* ».

Ceci, elle l'est au moins dans sa racine. Par ailleurs :

« *sonst motiviert er sich vor dem Vorbewussten mit allerlet Gründen* »

elle peut se motiver par toutes sortes de fondements de toutes espèces qui sont pris au niveau du *préconscient*. Mais, ce qui est dans son essence, c'est quoi ?

FREUD nous le livre tout de suite après et en même temps nous illustre ce que veut dire ici l'action comme *Mittel zur Reproduktion*.

Il s'agit de cela dans le cas de l'*hystérie* :
ce dont il s'agit, c'est de la crise de pleurs.
Tout est calculé, réglé, comme buté sur *den Anderen*,
sur l'*autre*, c'est-à-dire avant tout, dit-il,
cet *autre préhistorique*, *inouvable*, que personne plus tard
n'atteindra jamais plus.

Ici nous trouvons articulé ce qui, en somme, nous
permet, dans une certaine visée, une première
approximation de ce dont il s'agit dans la névrose,
de comprendre le corrélatif, le terme régulateur.

Si effectivement, l'action spécifique qui vise à
l'expérience de *satisfaction* est une action dont la fin :

- est de reproduire l'état,
- de retrouver *das Ding*, l'objet,

nous comprendrons *bien des modes* de ce qui est le
comportement *névrotique*, de la conduite de l'*hystérique*,
si tant est qu'il s'agit, dans *la conduite de l'hystérique*,
de recréer un état centré par l'*objet* en tant que
cet *objet*, *das Ding*, est le centre et le support
d'une *aversion* comme FREUD l'écrit quelque part.

C'est en tant que l'objet premier est objet
d'insatisfaction que s'ordonne, s'organise l'*Erlebnis*
spécifique de l'*hystérique*.

Et c'est aussi pour autant que par une différence,
une distinction, une opposition que FREUD a vue,
la première, et qui n'a pas lieu d'être abandonnée
que dans la névrose obsessionnelle, cet objet, *das Ding*,
par rapport à quoi s'organise l'expérience de fond,
l'expérience de plaisir, est un objet...

FREUD l'a très bien perçu, cela a été sa première
aperception de la névrose obsessionnelle
...un objet qui littéralement apporte trop de plaisir.

Si vous regardez dans ses cheminement divers, dans tous ses ruisselets le comportement de l'*obsessionnel* :

- ce qu'il indique et ce qu'il signifie,
- ce comme quoi il apparaît sujet lui-même,

c'est toujours ce quelque chose qui se règle pour *éviter* en fin de compte ce qu'il voit souvent assez clairement comme étant *le but et la fin de son désir*.

Et pour l'éviter d'une façon dont la motivation est somme toute extraordinairement radicale, puisque effectivement le *principe du plaisir* nous est donné pour avoir un mode de fonctionnement qui est justement d'*éviter cet excès, ce trop de plaisir*.

Et pour aller vite...

et aussi vite que FREUD va dans ses premières aperceptions de la réalité éthique à proprement parler, en tant qu'elle fonctionne dans celle du sujet auquel il a affaire

...n'oubliez pas que dans une des références...

que je vous ai apportées et que

je n'ai pas immédiatement sous la main

...pour ces trois termes...

et que je vous donnerai

la prochaine fois, et très facilement

...la position du sujet dans les trois grandes catégories que FREUD discerne d'abord :

hystérie, névrose obsessionnelle et paranoïa.

Dans la *paranoïa* - chose curieuse - FREUD nous apporte ce terme que je vous prie de méditer dans son jaillissement primordial : *Versagen des Glaubens*.

À ce premier étranger par rapport à quoi le sujet a à se référer d'abord, *le paranoïaque n'y croit pas*.

Cette mise en fonction du terme de la croyance me paraît même être accentuée dans un sens moins psychologique qu'il n'apparaît au premier abord. Je veux dire que ce mode de rapport...

le plus profond de l'homme

par rapport à la réalité

...qui s'articule dans le terme de *la foi*, c'est là ce qui m'apparaît intéressé dans ce que FREUD *signale, désigne* comme *l'attitude la plus radicale du paranoïaque*.

Et il me semble qu'ici vous pouvez voir avec quelle facilité se fait *le lien avec ce cri* d'une autre perspective, celle qui vient à la rencontre de celle-là.

Je vous l'ai déjà désigné en vous disant que ce qui fait le ressort de la paranoïa est essentiellement *rejet* d'un certain appui dans *l'ordre symbolique*, de cet appui spécifique autour de quoi, peut-être, nous allons le voir, nous verrons...

dans les entretiens qui suivront
...se faire *la division en deux versants* de ce rapport à *das Ding*.

Si *das Ding* est originellement ce que donc nous appellerons le hors signifié, c'est en fonction de cet hors-signifié, et d'un rapport *pathétique* grâce à quoi le sujet :

- conserve sa distance,
- se constitue dans ce mode de rapport, d'affect primaire, antérieur à tout refoulement, qui est ce autour de quoi toute la première articulation de l'*Entwurf* se fait.

Le refoulement, ne l'oublions pas, faisant encore pour lui, à ce niveau, problème, et tout ce qu'il dira dans la suite, du refoulement, n'étant rien d'autre, ne pouvant être même compris, conçu dans son extraordinaire raffinement, que comme une espèce de besoin, de nécessité de comprendre ce que peut être spécifiquement le refoulement par rapport à toutes les autres formes de défense.

Eh bien, ici, c'est par rapport à ce *das Ding originel* que se fait cette *première orientation*, ce *premier choix*, cette *première assise* de l'orientation subjective que nous appellerons à l'occasion *Neurosenwahl*, le choix de la névrose.

Cette première mouture réglant désormais toute la fonction du principe du plaisir, ce qui va nous rester à voir, c'est de voir que c'est *à la même place* que vient s'organiser ce quelque chose qui est en quelque sorte l'opposé, l'envers et l'identique.

C'est à savoir ce qui, au dernier terme, se substitue à cette réalité muette qu'est *das Ding*, à savoir la réalité qui commande, qui ordonne ce qui en fin de compte pointe, si vous voulez, dans la philosophie de quelqu'un, qui mieux qu'aucun autre a entrevu la fonction de *das Ding*, tout en ne l'abordant que par les voies, les essais de la philosophie de la science, à savoir KANT.

C'est à savoir que c'est en fin de compte, qu'il est concevable que ce soit :

- comme trame signifiante pure,
- comme maxime universelle,
- comme la chose la plus dépouillée de relations à l'individu,

que doivent se présenter les termes de *das Ding*.

C'est là que nous devons avec KANT voir *le point de mire, le point de visée, le point de convergence* selon lequel se présentera une action que nous qualifierons de morale, et dont nous verrons combien, paradoxalement, elle se présente elle-même comme étant la règle d'un certain *Gut*.

Mais pour aujourd'hui, je ne veux qu'insister sur quelque chose qui est que *la Chose* ne se présente à nous que pour autant qu'*elle fait mot*, comme on dit *faire mouche*, que la façon dont l'*étranger* et l'*hostile* apparaissent dans la première expérience de la réalité pour le sujet humain, que la façon dont il se présente dans le texte de FREUD, j'y ai insisté, c'est *le cri*.

Ce *cri*, je dirai, nous n'en avons pas besoin.
Et ici je voudrais vous faire référence à quelque chose qui est plus inscrit dans la langue française...
chaque langue a ses avantages
...qu'elle ne l'est dans la langue allemande.

Dans la langue allemande, *das Wort* est à la fois le mot et la parole. Le mot « *mot* » dans la langue française, ne l'oubliez pas, a un poids et un sens particuliers.

« *Mot* », c'est essentiellement :
« *Point de réponse, mot...* » comme dit *quelque part*⁹ LA FONTAINE.
« *Mot* », c'est ce qui se tait.
« *Mot* », c'est justement à quoi *aucun mot* n'est prononcé.

Les *choses* dont il s'agit...

et que certains pourraient m'opposer comme étant
par FREUD mises à un niveau supérieur, à ce monde
des signifiants, dont je vous dis ce qu'il est
le véritable ressort d'un fonctionnement dans
l'homme du processus qualifié de primaire
...mais ces *choses* sont des *choses* en tant que *muettes*.
Et des *choses muettes* ça n'est pas tout à fait la même chose
que des *choses* qui n'ont aucun rapport avec les *paroles*.

Je ne vous prie que d'évoquer une figure..
qui je pense, sera vivante
à tout un chacun d'entre vous
...c'est la figure du terrible muet qu'il y a dans
les quatre MARX Brothers : HARPO.

Est-ce qu'il y a quelque chose qui peut poser
une question pressante..
plus *présente*, plus *prenante*, plus *chavirante*, plus
nauséuse, plus faite pour jeter dans l'abîme et
le néant tout ce qui peut se passer devant lui
...que la figure *marquée de ce sourire* dont on ne sait si c'est
celui de la plus extrême *perversité* ou de la *niaiserie*
la plus complète, qui est celui d'HARPO MARX ?

À lui tout seul, ce muet suffit à supporter
l'atmosphère de mise en question, d'anéantissement
radical qui est celui qui va faire la trame, l'objet
de la formidable farce du jeu de *jokes* non discontinu
qui donne toute la valeur de tout cet exercice.

Mais encore un mot. Voici le mot qui va surgir.
Et puisque je vous ai parlé aujourd'hui de l'autre en
tant que *Ding*, je voudrais terminer sur quelque chose
beaucoup plus accessible à notre expérience, c'est
l'emploi isolé auquel, là encore, le français réserve
certaines formes spécialisées pour le prénom d'appel.

⁹ La Fontaine, Fables, Livre VIII, fable 17 L'âne et le chien, vers 19 : « Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie ». Cf. motus.

Qu'est-ce que veut dire, qu'est-ce que nous représente l'*émission*, l'*articulation*, le *surgissement* hors de notre voix de ce « *toi* » qui peut nous venir aux lèvres dans tel moment de désarroi, de détresse, de surprise, de quelque chose que je n'appellerai pas en toute hâte la mort, mais assurément la présence d'un autrui pour nous privilégié et autour de quoi tournent nos préoccupations majeures, et qui pour autant n'est pas sans nous embarrasser ?

Je ne crois pas que ce « *toi* »...

ce « *toi* » de dévotion où vient, à l'occasion, achopper toute autre manifestation du *besoin de chérir* ...je ne crois pas qu'il soit simple.

Je crois qu'en lui-même il y a aussi quelque chose qui tente d'*apprivoiser* cet *Autre*, cet *Autre préhistorique*, cet *Autre inoubliable* qui risque tout d'un coup de nous surprendre et de nous précipiter du haut de son apparition.

« *Toi* », qui contient je ne sais quelle défense, et je dirai qu'au moment où ce « *toi* » est prononcé, c'est tout entier, et pas ailleurs, dans ce toi qui surgit, que réside ce que je vous ai présenté aujourd'hui comme *das Ding*.

Et pour ne pas terminer sur quelque chose qui pourrait vous apparaître aussi optimiste, je mettrai en regard l'utilisation, le sens, le poids, l'identité de la Chose et du mot tel que nous pouvons le trouver dans un autre usage isolé, tout spécialement, du mot.

À ce « *toi* » que j'ai appelé le « *toi* » d'*apprivoisement*, qui n'*apprivoise rien*, de vaine *incantation*, de vaine *liaison*, il y a quelque chose aussi qui peut nous arriver quand quelque ordre nous vient de l'au-delà de l'appareil où grouille ce qui, avec nous, a affaire au *das Ding*.

C'est ce que nous répondons quand quelque chose nous est imputé ou bien à notre charge, ou bien à notre compte : « *moi ?* ». Qu'est-ce que c'est que ce « *moi* » ? « *Moi* », tout seul.

Qu'est-ce que c'est si ce n'est un « *moi* » d'exclusion, un « *moi* » de rejet, un « *moi* » de très peu pour moi ?

Ainsi, dès son surgissement, dès son origine...

- le *moi* en tant qu'il s'expulse lui aussi par un mouvement contraire,
- le *moi* en tant que défense,
- en tant que d'abord et avant tout *moi* qui rejette, et qui dénonce - loin d'annoncer - ce *moi*, dans cette expérience isolée de son surgissement, qui est peut-être à considérer comme étant son déclin originel

...ce *moi*, ici, s'articule.

Et c'est de lui que nous reparlerons pour - la prochaine fois - aller plus loin dans ce en quoi l'axiome, la morale, se présente comme expérience de satisfaction.

FREUD remarque quelque part que si la psychanalyse, aux yeux de certains, a pu soulever l'inquiétude de promouvoir à l'excès le règne des instincts, elle n'a pas moins promu l'importance, la présence de l'instance morale.

Ceci est une vérité d'évidence, et naturellement combien plus sûre, quotidiennement assurée par notre expérience de praticien.

Aussi bien, peut-être ne mesure-t-on pas encore assez, au dehors, le caractère exorbitant de l'instance du sentiment de culpabilité jouant à l'insu du sujet.

Ce sentiment de culpabilité inconscient, ces choses qui se présentent ainsi sous cet aspect massif, c'est ce que cette année, j'ai cru qu'il était *nécessaire* de serrer de plus près, d'articuler d'une façon telle que soit bien mise en évidence l'originalité de *la révolution de pensée* que comporte l'effet de l'expérience freudienne concernant le domaine de l'éthique.

La dernière fois, j'ai essayé de vous montrer l'importance, le sens dans la psychologie freudienne, dans le premier texte, l'*Entwurf*, celui autour de quoi FREUD a essayé d'organiser sa première intuition, de ce dont il s'agit dans l'expérience du névrotique. J'ai essayé de vous montrer quelle fonction pivot nous devons donner à ce quelque chose qui se rencontre au détour d'un texte de FREUD.

Mais c'est un détour qu'il convient simplement de ne pas manquer, et d'autant moins que ce détour, je vous l'ai montré, il le reprend toujours, sous diverses formes, jusqu'à la fin, sous ce point essentiel de *das Ding*.

Das Ding est absolument nécessaire à concevoir ce qu'il dit jusque dans un texte comme celui de 1925 de la *Verneinung* si pleine et riche de ressources, si pleine aussi d'interrogations.

Das Ding donc, c'est ce qui au point initial...

logiquement, et du même coup chronologiquement ...au point initial de l'organisation du monde dans le psychisme, se présente, s'isole comme *le terme étranger* autour de quoi va tourner tout *le mouvement de la Vorstellung*.

Ce *mouvement de la Vorstellung* donc, que FREUD nous montre comme étant dirigé, gouverné essentiellement par un principe régulateur qui est dit *principe du plaisir*, principe régulateur lié au fonctionnement d'un appareil, comme tel de l'appareil neuronique.

Et c'est autour de quoi pivote tout ce *progrès adaptatif*, si particulier chez l'homme pour autant que le *processus symbolique* s'y montre inextricablement tramé.

Ce *das Ding*, je vous l'ai dit, c'est ce même terme que nous retrouvons dans la formule que nous devons tenir pour essentielle, puisqu'elle est mise en centre, et si on peut dire, comme *point d'énigme de la Verneinung*.

Ce *das Ding* doit être *identifié* avec ce terme du *wiederzufinden*, de la tendance à retrouver qui est, pour FREUD, ce qui fonde l'orientation du sujet humain vers l'*objet*, vers cet *objet*, remarquons-le bien, qui ne nous est même pas dit, puisque aussi bien nous pouvons ici donner son poids à une certaine critique textuelle qui peut sembler quelquefois, dans son attachement au signifiant, prendre une tournure talmudique.

Pourtant il est remarquable que cet objet dont il s'agit, nulle part FREUD ne l'articule.

Aussi bien, cet objet, puisqu'il s'agit de le retrouver, nous le qualifions d'objet perdu.

Mais cet objet n'a, en somme, jamais été perdu, quoiqu'il s'agisse essentiellement de le retrouver.

Et dans cette orientation vers l'objet, la régulation de la trame des *Vorstellungen* en tant qu'elles s'organisent, qu'elles s'appellent l'une l'autre selon les lois d'une organisation de *mémoire*, d'un complexe de *mémoire*, d'une *Bahnung*, d'un *frayage*, traduirions-nous en français, mais aussi bien d'une concaténation, dirions-nous plus fortement encore, dont l'appareil neuronique nous laisse entrevoir, sous une forme matérielle peut-être, le jeu.

Cette *Bahnung* étant elle-même, dans son fonctionnement, réglée par la loi du *principe de plaisir*, à savoir ce quelque chose qui lui impose ces détours qui conservent sa distance par rapport à sa fin.

Car ce qui, par la loi du *principe de plaisir*, la dirige, c'est que ce que le principe du plaisir gouverne, c'est la recherche.

L'étymologie ici...

même en français, qui a remplacé
le terme désuet de « *quérir* »
...c'est bien le *circa*, le *détour*.

La fonction même du *principe de plaisir*, est que quelque chose s'oppose au transfert de la *quantité*, de *Vorstellung* en *Vorstellung*, qui toujours la maintient dans une certaine périphérie, à une certaine distance de ce autour de quoi en somme elle tourne, de cet *objet* à retrouver qui lui donne son invisible loi, mais qui n'est pas, d'autre part, ce qui règle ses trajets, ce qui les installe, ce qui les fixe, ce qui sans doute en modèle le *retour*.

Et ce *retour* est une sorte de retour maintenu à distance en raison même de cette *loi* ici qui la soumet à n'être, en fin de compte, que quelque chose qui n'a d'autre fin que de rencontrer la satisfaction du *Not des Lebens*, une série de satisfactions rencontrées en route, liées sans doute à cette relation à l'*objet*, polarisées par cette relation et qui, à chaque instant, en modèlent, en tempèrent, en étayent les démarches suivant la loi propre au principe du plaisir qui est que, une certaine « *quantité Q* »...

différente par elle-même de la quantité amenée,
imminente, menaçante, de la rencontre avec le
monde extérieur, de ce qu'apporte à l'organisme
l'incitation, l'excitation de l'extérieur
...une certaine « *quantité Q_q* » forme, en quelque sorte,
le niveau qui ne saurait être dépassé sans provoquer
quelque chose qui instaure..
à ce *principe de plaisir*
...sa limite.

Quelque chose qui est différent de la polarisation
Lust-Unlust, plaisir-déplaisir, qui ne sont justement que les
deux formes sous lesquelles s'exprime cette seule
et même régulation qui s'appelle *principe de plaisir*,
qui en forme la limite.

C'est le moment où..
d'une façon quelconque :
soit de *l'intérieur*, soit aussi bien de *l'extérieur*
...la *quantité* vient à dépasser ce qui, si l'on peut dire,
est la chose, en tout cas métaphoriquement dite,
articulée par FREUD..
presque, à nous donnée comme
à prendre au pied de la lettre
...ce qui, métaphoriquement, peut s'exprimer..
et ce qu'il exprime
...par ce que peut admettre la largeur des voies
de conduction, le diamètre individuel de ce que peut
supporter l'organisme. C'est le diamètre qui,
en quelque sorte, règle cette admission de la *quantité*,
qui lui impose ceci :
qu'au-delà de la limite *elle se transforme en complexité*.

En quelque sorte, c'est dans la mesure où une forte
impulsion psychique augmente, dépasse un certain
niveau, qu'elle n'est pas pour autant rendue capable
d'aller plus loin, d'aller plus droit, vers ce qui
serait son but et son terme, mais que bien plutôt :

- elle se complexifie,
- elle s'éparpille,
- elle diffuse dans l'organisme psychique.

Ce quelque chose qui va d'une façon toujours croissante, dans une sorte d'expansion de la zone illuminée de l'organisme neuronique, elle va allumer au loin, de ci de là...

selon les lois d'un frayage qui est précisément celui du frayage associatif
...des *constellations représentatives*, *constellations de Vorstellungen* qui règlent l'association des idées, l'association des *Gedanken* inconscientes, selon les lois du *principe du plaisir*.

La limite, elle, a un nom.

Cette limite est autre chose que la polarité *Lust-Unlust* dont parle FREUD.

Elle représente l'invasion de la *quantité* pour autant que rien ne peut, dans certaines conditions, procéder à ce qui normalement...

primitivement avant même l'entrée dans cette fonction du système Ψ
...intervient normalement pour régler l'invasion de la *quantité* selon les lois du *principe du plaisir*, c'est à savoir l'évitement, la fuite, le mouvement.

C'est à la motricité qu'au dernier terme :

- est donnée, est conférée et déléguée cette fonction pour l'organisme de laisser au-dessous d'un certain niveau homéostatique ce qui règle le niveau de tension supportable,
- est donnée la structuration de la relation de l'organisme humain par le système Ψ . L'appareil nerveux est conçu essentiellement comme centre ou lieu d'une régulation autonome.

Qu'il faut bien considérer comme tel :
comme isolé, comme distinct...

avec tout ce que ceci peut comporter de discordance par rapport à la vie
...de l'homéostasie générale, celle qui met en jeu, par exemple, tout l'équilibre des humeurs.
L'équilibre des humeurs intervient, mais elle-même comme ordre de stimulations venant de l'intérieur.

C'est bien ainsi que s'exprime FREUD :
il y a...

par rapport à cet organisme nerveux
...des *stimulations* qui viennent de l'*intérieur*.
Elles sont comparées par lui aux *stimulations extérieures*.

Cette limite de la douleur, j'aimerais que nous
nous y arrêtions un instant.

J'ai dit un jour *qu'il ne me semblait pas sûr que le terme de motorisch,*
de moteur...

qui quelque part est donné par FREUD...
nous disent les commentateurs qui
ont recueilli les lettres à FLIESS
...sous la forme d'un simple *lapsus*...
à la place de *cellule, noyau, organe, secretorisch*
...qu'il ne me semblait pas sûr que ce fût tellement un lapsus.

Effectivement, si FREUD nous dit que :

- la réaction de la douleur survient dans la
majorité des cas, pour autant que la réaction
motrice, la réaction de fuite est impossible,
se dérobe,
- et là tout spécialement devant les faits où elle
est impossible pour autant que la stimulation et
l'excitation vient de l'intérieur.

...il me semble que ce *lapsus*...

ce prétendu *lapsus*

...n'est là que pour nous indiquer la foncière *homologie*...
devant un certain registre

...de la relation de la douleur avec cette réaction
motrice, et nous indiquer ce quelque chose,
qui j'espère ne vous paraîtra pas absurde...

la chose m'avait frappé très anciennement
...que dans l'organisation de la moelle épinière
on trouve des neurones et des axones de la douleur
au même niveau, à la même place, à certains étages
qui est celle où, à d'autres étages, certains
neurones, certains axones, liés essentiellement
à la motricité tonique, se rencontrent.

Aussi bien, la douleur ne doit-elle pas être purement et simplement prise dans le registre des réactions sensorielles.

Je dirai que ce que nous ont montré les incidences physiologiques, ce que la chirurgie de la douleur nous montre, c'est qu'il n'y a pas là quelque chose de simple qui puisse être considéré simplement comme une qualité de la réaction sensorielle.

Et que le caractère *complexe* - si l'on peut dire - intermédiaire entre l'afférent et l'efférent de la douleur, est quelque chose qui nous est suggéré par les résultats...

il faut bien le dire

...surprenants de telle ou telle section qui permet la conservation de la notion de douleur dans certaines affections internes...

spécialement dans les affections cancéreuses
...avec en même temps, la suppression, la levée,
si l'on peut dire, d'une certaine qualité subjective qui en fait à proprement parler le caractère insupportable.

Bref, aussi bien ceci...

qui est encore de l'ordre d'une exploration physiologique moderne qui ne nous permet pas encore de bien pleinement les articuler

...ceci n'est que quelque chose où je vous prie de voir la suggestion que peut-être nous devons concevoir la douleur comme quelque chose qui dans l'ordre d'existence, est peut-être comme un champ qui s'ouvre, précisément, à la limite où il n'y a pas la possibilité pour l'être de se mouvoir.

Est-ce que quelque chose ne nous est pas là ouvert, dans je ne sais quelle aperception des poètes...

dans le mythe de DAPHNÉ se changeant en arbre sous la pression à laquelle elle ne peut plus échapper

...que quelque chose dans l'être vivant qui n'a pas la possibilité de se mouvoir, nous suggère jusque dans leur forme la présence de ce qu'on pourrait appeler
« *une douleur pétrifiée* » ?

Est-ce qu'il n'y a pas dans ce que nous faisons nous-mêmes du règne de la pierre...

- pour autant que nous ne la laissons plus rouler,
- pour autant que nous la dressons,
- que nous en faisons ce quelque chose d'arrêté qui est une architecture

...est-ce qu'il n'y a pas dans *l'architecture* elle-même quelque chose, pour nous, *comme la présentification de la douleur* ?

Quelque chose irait dans ce sens.

C'est ce qui se passe, à la limite, quand à un moment de l'histoire de l'architecture, celui du baroque...

sous l'influence d'un moment de l'histoire
qui est aussi bien celui auquel nous allons
nous retrouver tout à l'heure

...quelque chose est tenté pour faire de l'architecture elle-même, je ne sais quel effort vers le plaisir, pour lui donner je ne sais quelle libération, qui la fait en effet *flamber* dans ce qui pour nous apparaît comme un tel paradoxe dans toute l'histoire de la bâtisse et du bâtiment.

Cet effort vers le plaisir, aussi bien qu'est-ce qu'il donne, si ce n'est ce que nous appelons...

dans notre langage, ici, métaphorique, et qui va loin comme tel
...des formes torturées.

Vous me pardonnerez, je pense, cette excursion, puisqu'aussi bien, autant que je vous l'ai annoncé, elle n'est pas sans lancer à l'avance je ne sais quelle pointe vers quelque chose que nous nous trouverons amenés à reprendre tout à l'heure à propos de ce que j'ai appelé pour vous « *l'époque de l'homme du plaisir* », le XVIII^{ème} siècle, et le style très spécial qu'il a introduit dans l'investigation de l'érotisme.

Revenons à nos *Vorstellungen* et tâchons maintenant de les comprendre, de les surprendre, de les arrêter dans leur fonctionnement pour nous apercevoir de quoi il s'agit dans la psychologie freudienne.

c'est à savoir de ce caractère de *composition imaginaire*, d'élément *imaginaire* de l'*objet* qui en fait, en quelque » sorte, ce qu'on pourrait appeler « *la substance de l'apparence* », ce qui est le matériel d'un leurre vital, ce qui en fait essentiellement une apparition ouverte à la déception d'une *Erscheinung*...

dirais-je, si je me permettais de parler allemand ...ce en quoi l'apparence se soutient, mais qui est aussi bien l'apparition du tout-venant, l'apparition courante :

- ce qui forge ce *Vor*, ce *tiers*,
- ce qui se promeut, *ce qui se produit à partir de la Chose*,
- ce *quelque chose* d'essentiellement décomposé, la *Vorstellung*.

C'est ce autour de quoi tourne depuis toujours la philosophie de l'Occident depuis ARISTOTE.

Dans ARISTOTE ceci commence par la *Φαντασία* [phantasia]¹⁰ très exactement.

La *Vorstellung* est prise dans FREUD dans son caractère radical, sous la forme où elle est introduite dans une philosophie qui est essentiellement tracée par la théorie de la connaissance. FREUD l'arrache à cette tradition pour l'isoler dans sa fonction.

Et c'est là ce qui est remarquable.

C'est ce qu'il lui assigne jusqu'à l'extrême ce caractère...

auquel précisément ces philosophes
n'ont pas pu se résoudre à la réduire
...de corps vide, de fantôme, de pâle incube de la relation au monde,
de jouissance exténuée qui en fait à travers toute
l'interrogation du philosophe le caractère essentiel.
Et cette sphère, cet ordre, cette gravitation des
Vorstellungen, où les place-t-il ?

Là où je vous ai dit la dernière fois qu'il fallait, à bien lire FREUD, les placer :

- entre *perception* et *conscience*,
- comme je vous l'ai dit « *entre cuir et chair* ».
- *W* c'est *Wahrnehmung*, *perception*. Ici *principe de réalité*.
- Et ici, nous l'avons dit, *Bewußtsein* donc *conscience*.

¹⁰ Grec : *phantasia* ; latin : *imago, imaginatio* ; allemand : *Phantasie, Einbildungskraft* ; anglais : *imagination, fancy*.

C'est ici *entre perception et conscience* que vient s'insérer ce qui, au niveau du principe du plaisir, fonctionne, c'est-à-dire les processus de pensée pour autant qu'ils règlent, par le *principe du plaisir*, l'investissement des *Vorstellungen* et la structure dans laquelle l'inconscient s'organise :

- la structure dans laquelle la sous-jacence des mécanismes inconscients se floclent,
- ce qui fait le grumeau de la représentation,

à savoir quelque chose qui a la même structure...

c'est là le point essentiel sur lequel j'insiste ...la même structure que le *signifiant*.

Ce qui n'est pas simplement *Vorstellung*, mais comme FREUD l'a écrit, plus tard, dans son article sur le *Unbewußt, Vorstellungsrepräsentanz*, ce qui fait de la *Vorstellung* un élément associatif, un *élément combinatoire*, qui en fait quelque chose qui, d'ores et déjà, met à notre disposition un monde de la *Vorstellung* déjà organisé selon les possibilités du *signifiant* comme tel, quelque chose qui, déjà au niveau de l'inconscient, s'organise selon des lois qui, FREUD l'a bien dit, ne sont pas forcément les lois de la contradiction, les lois de la grammaire, mais qui sont d'ores et déjà :

- les lois de *la condensation*,
- les lois du déplacement celles que j'appelle pour vous les lois de *la métaphore*,
- les lois de *la métonymie*.

Quoi donc d'étonnant qu'ici, je veux dire entre perception et conscience, là où se passent ces processus de la pensée qui ne seraient rien, jamais, pour la conscience, nous dit FREUD, si elles ne pouvaient lui être apportés par l'intermédiaire d'un discours, de ce qui peut s'explicitier, s'articuler dans la *Vorbewußtsein*, dans le préconscient.

Qu'est-ce à dire ?

Ici FREUD ne nous laisse aucun doute.

Il s'agit de mots.

Et, bien entendu, ces *Wortvorstellungen* dont il s'agit, il faut aussi que nous les situions par rapport à ce que nous articulons ici.

Ce n'est pas, bien sûr...

FREUD nous le dit

...la même chose que les *Vorstellungen* dont nous suivons à travers le mécanisme inconscient le processus de *superposition*, de *métaphore* et de *métonymie* comme je vous le disais à l'instant.

C'est bien autre chose.

Ce sont les *Wortvorstellungen* qui instaurent un discours qui s'articule sur les processus de la pensée.

En d'autres termes, nous ne connaîtrions rien...

et en effet nous n'en connaissons rien,

des processus de notre pensée

...si jusqu'à un certain point...

laissez-moi le dire pour accentuer ma pensée

...si nous ne faisons pas de psychologie.

En d'autres termes :

- c'est parce que nous parlons de ce qui se passe en nous,
- que nous en parlons dans des termes à la fois inévitables et - d'autre part - dont nous savons à proprement parler l'indignité, le vide, la vanité,
- c'est à partir du moment où nous parlons obligatoirement de notre volonté comme d'une faculté distincte de notre entendement... comme de quelque chose qui aussi serait une faculté

...c'est à partir de ce moment que nous avons une préconscience, et que nous sommes capables, en effet, d'articuler en un discours quelque chose de *ce cheminement* par lequel nous nous articulons en nous-mêmes, nous nous justifions, nous rationalisons pour nous-mêmes, dans telle ou telle circonstance, le cheminement de notre désir.

C'est bien d'un discours, en effet, qu'il s'agit.
Et ce que FREUD ici accentue, articule, c'est...

après tout nous n'en savons rien d'autre
...que ce discours, ce qui vient à la *Bewußtsein* c'est
la *Wahrnehmung*, la perception de ce discours,
et rien d'autre.

C'est là exactement sa pensée.
C'est là aussi ce qui fait qu'il a tendance à rejeter
au néant des représentations superficielles pour
employer ce quelque chose qui est du courant,
ce qu'un SILBERER appelle le phénomène fonctionnel.

Il nous dit :
c'est fort juste qu'il y a dans telle ou telle phase
du rêve des choses qui nous représentent...

en quelque sorte d'une façon *imaginée*
...le fonctionnement psychique, qui nous représentent
par exemple les couches du psychisme sous la forme
du jeu de l'oie. Dans l'occasion, c'est là l'exemple
que SILBERER a rendu notoire.

Que dit FREUD ?

Qu'il ne s'agit là que de la production de rêve
d'un esprit porté à la métaphysique...

entendez par là à la psychologie
...porté à représenter, à magnifier ce que le discours
nous impose comme nécessaire lorsqu'il s'agit pour
nous de distinguer ce quelque chose qui ne représente
pas autre chose qu'une certaine scansion de notre
expérience intime, mais qui, nous dit FREUD, en
laisse échapper la structure, la gravitation la plus
profonde qui, elle, se fonde au niveau de *Vorstellungen*.

Mais ces *Vorstellungen*, d'un autre côté, il nous affirme
que *leur gravitation, leur mode d'échange, leur économie, la façon dont elles se
modulent*, c'est, et il l'articule, selon les mêmes lois
où nous pouvons reconnaître celles qui, si vous
suivez mon enseignement, sont les lois les plus
fondamentales du fonctionnement de *la chaîne signifiante*.

Est-ce que je suis arrivé à me faire bien entendre ?
Je pense qu'il est difficile, il me semble, sur ce
point essentiel, d'être plus clair et plus accentué.

Ici, nous voilà amenés à distinguer, donc ce qui est l'articulation effective d'un discours, d'une gravitation des *Vorstellungen* sous la forme de *Vorstellungsrepräsentanz* de ces articulations inconscientes.

Il s'agit de voir :

- que ce que dans telles circonstances, nous appelons *Sachvorstellungen*, est quelque chose qui se passe comme une opposition polaire aux jeux de mots, aux *Wortvorstellungen*, mais qui ne va pas, à ce niveau, sans les *Wortvorstellungen*,
- que la fonction du *Ding*, de *la Chose* en tant qu'elle est une fonction primordiale, qu'elle se situe au niveau initial d'instauration de la gravitation des *Vorstellungen* inconscientes, a une autre fonction.

La dernière fois, le temps m'a manqué pour essayer de vous trouver, dans l'usage courant du langage, dans leurs emplois comme je vous ai dit, de vous faire sentir la différence linguistique qu'il y a entre *Ding* et *Sache*.

Il est bien clair qu'on ne l'emploiera pas, dans chaque cas, indifféremment.

Et même que s'il y a des cas où l'on peut employer l'une et l'autre, assurément choisir l'une ou l'autre nous donne en allemand, une accentuation préférentielle au discours.

Je prie seulement ceux qui savent l'allemand de vous référer aux exemples du dictionnaire.

Vous verrez dans quels cas on emploie *Ding* et dans quels cas on emploie *Sache* :

- on dira *Sache*, les affaires de la religion, et on dira quand même que la foi n'est pas *Jedermann*, la chose de tout le monde.
- On pourra employer *Ding*, comme Maître Eckhart, pour parler de l'âme - et Dieu sait si dans Maître ECKHART l'âme est une *Großding*, la plus grande des *Choses* - il n'emploierait certainement pas le terme de *Sache*.

Et même si je voulais vous faire sentir la différence dans quelque chose qui vous permettrait de voir du même coup une sorte de référence globale à ce qui se répartit dans l'emploi du signifiant d'une façon différente, en allemand et en français, je vous dirais cette phrase que j'avais sur les lèvres la dernière fois, que j'ai retenue parce qu'après tout, je ne suis pas germanogène, et que j'ai dû en faire l'épreuve dans l'intervalle aux oreilles de certains dont c'est la langue maternelle, c'est la phrase suivante :

« *Die Sache* - pourrait-on dire - *ist das Wort des Dinges*. »

On peut dire cela, et pour le traduire en français cela voudrait dire que :

« *Die Sache* » l'affaire « *ist das Wort des Dinges* », est le mot de la Chose .

Cela peut se dire.

C'est justement en tant que nous passons au discours que *das Ding*, *la Chose*, se résout dans une série d'effets. Je dirai d'effets même au sens où l'on peut dire *meine Sache*. Et c'est tout mon saint-frusquin.

Mais bien autre chose est *das Ding*, *la Chose* à laquelle il nous faut maintenant revenir, mais dont vous ne serez pas étonnés, je pense, qu'à ce niveau... au niveau des *Vorstellungen*

...*la Chose*, je ne dirai pas ne soit rien, mais que :

- littéralement elle ne soit pas,
- qu'elle se distingue comme absente, comme étrangère,
- que tout ce qui d'elle s'articule comme bon et mauvais définisse, divise le sujet à son endroit, je dirai irrépressiblement, irrémédiablement, et sans aucun doute, par rapport à la même Chose.

Il n'y a pas de *bon* et de *mauvais objet*.

Il y a du bon et du mauvais et puis il y a *la Chose*.

Le bon et le mauvais, vous le faites entrer dans l'ordre déjà de la *Vorstellung*. Le bon et le mauvais sont là comme indices de ce qui déjà oriente - selon le *principe du plaisir* - la position du sujet par rapport à ce qui ne sera jamais que représentation, que recherche d'un état élu, d'un état de souhait, d'un état d'attente de quelque chose qui est toujours à une certaine distance de *la Chose*, encore qu'il soit réglé par cette *Chose* qui est là, au-delà.

Donc nous le voyons, au niveau de ce que l'autre jour nous avons noté comme étant les étapes du système Φ , ici *Wahrnehmungszeichen*, et ici *Vorbewußtsein*, nous nous trouvons avec, ici, les *Wortvorstellungen*, pour autant que les *Wortvorstellungen* reflètent en un discours ce qui se passe au niveau des processus de la pensée, lesquels sont eux-mêmes réglés par les lois de l'*Unbewusst*, c'est-à-dire par le *principe du plaisir*.

Les *Wortvorstellungen*, ici, s'opposent comme le reflet de discours à ce qui, ici, s'ordonne selon une économie de paroles dans les *Vorstellungsrepräsentanzen* que FREUD appelle aussi, au niveau de l'*Entwurf* :
« les souvenirs conceptuels », ce n'est qu'une première approximation de la même notion.

Observez que ce que nous avons ici au niveau du système Φ , c'est-à-dire au niveau de ce qui se passe avant l'entrée dans le système Ψ et le passage dans l'étendue de la *Bahnung*, de l'organisation des *Vorstellungen*, ce qui se passe comme réaction typique de l'organisme, en tant qu'il est réglé par l'appareil neuronique, c'est l'éliement. Les choses sont *vermeidet*, éliées.

Ici, au niveau des *Vorstellungsrepräsentanzen*, c'est le lieu élu de la *Verdrängung*.

Ici, c'est le lieu de la *Verneinung*.

Je m'arrête un instant ici pour vous montrer la signification d'un point qui fait encore problème pour certains d'entre vous.

Je m'arrête pour ceci un instant à la *Verneinung*.

Comme FREUD le fait remarquer, c'est le mode tout à fait privilégié de connotation, au niveau du discours, de ce qui ailleurs, précisément dans l'inconscient, est *verdrängt* ou refoulé. C'est une façon par où se situe, dans le discours prononcé, énoncé, dans le discours du *Lautwerden*, ce qui est *caché*, ce qui est *verborgen* dans l'inconscient. Ce qui est *verneint*, c'est la façon paradoxale sous laquelle s'avoue ce qui, pour le sujet, se trouve à la fois là présentifié et renié.

Il faudrait, en réalité, étendre cette étude de la *Verneinung*, de la *négation*...

comme j'ai déjà devant vous
commencé d'amorcer de le faire

...la prolonger par une étude de la particule négative, et se demander si ce n'est pas là que se trouve, dans cette particule, dans ce petit « *ne* » dont je vous ai montré, indiqué, appris dans la trace de PICHON, que dans la langue française il se montre dans un usage si subtilement différencié au niveau de ce « *ne* » *discordantiel*, dont je vous ai montré la place entre l'*énonciation* et l'*énoncé*, cette place qui le fait apparaître si paradoxalement dans les cas où, par exemple, le sujet énonce sa propre crainte :

« *Je crains...* »

non pas comme la logique semble l'indiquer :
qu'il vienne - c'est bien là ce que le sujet veut
dire - mais :

« *Je crains qu'il *ne* vienne* »

en français.

Et ce « *ne* », si bien dit de cette façon, nous montre sa place flottante entre les deux niveaux dont je vous ai appris à distinguer, dont je vous ai appris à faire usage du graphe pour en retrouver la distinction, celui de l'*énonciation* du sujet pour autant que le sujet dit :

« *Je crains quelque chose, qu'en énonçant je fais surgir dans mon existence et, du même coup, dans son existence de *vœu qu'il vienne** » .

C'est là que s'introduit ce petit « *ne* » qui le distingue, qui montre la *discordance* de l'*énonciation* à l'*énoncé*, et qui montre la véritable fonction de la particule.

La particule négative ne peut surgir, ne peut être, ne vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment, et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient.

C'est sans doute là ce que veut dire FREUD.

Et je crois que c'est bon d'interpréter ainsi ce que dit FREUD quand il dit qu'il n'y a pas de négation au niveau de l'inconscient.

Car aussitôt après il nous montre que, bien sûr, il y en a une.

C'est-à-dire que dans l'inconscient, il y a toutes sortes de façons de la représenter métaphoriquement.

Il y a toutes sortes de façons, dans un rêve, de représenter la négation, sauf bien sûr la petite particule « *ne* », parce que la petite particule « *ne* » fait partie du discours.

Et ceci commence à nous montrer, dans des exemples concrets, la distinction qu'il y a entre ceci que je commence, pour vous, à distinguer sur un point topologique précis, à savoir la fonction du *discours* et celle de la *parole*.

Ainsi, la *Verneinung*, loin d'être ce pur et simple paradoxe de ce qui se présente sous la forme du non, n'est pas n'importe quel non.

Car il y a bien sûr tout un monde du *non-dit*, de l'*inter-dit*, puisque c'est même là la forme sous laquelle se présente essentiellement la *Verdrängt* qui est l'*inconscience*. Mais, si on peut dire, la *Verneinung* n'est que la pointe la plus affirmée de ce que je pourrais appeler « l'*entre-dit* », comme on dit l'entrevu.

Et aussi bien, si on cherchait un peu dans l'usage courant de l'éventail sentimental tout ce qui peut se dire en disant seulement : « *Je ne dis pas* ».

Ou simplement, comme on s'exprime dans RACINE :

« *Non, je ne vous hais point .* »

Eh bien, pour concevoir dans ce « jeu de l'oie », où vous voyez la *Verneinung* représenter la forme inversée d'un certain point de vue de la *Verdrängung*, la différence d'organisation qu'il y a entre l'une et l'autre par rapport à une fonction qui est celle de l'aveu, je veux simplement vous indiquer ici... pour ceux pour qui ceci fait encore problème ...que de même vous aurez une correspondance entre ce qui ici s'articule pleinement au niveau de l'inconscient, c'est-à-dire la *Verurteilung*, et ce qui se passe à ce niveau distingué par FREUD dans la *Lettre 52*, dans la première signification signifiante de la *Verneinung*, celle de la *Verwerfung*.

Et l'un d'entre vous...

LAPLANCHE, dans sa thèse sur HÖLDERLIN, dont nous aurons j'espère un jour à nous entretenir ici ...s'interroge sur ce que peut être cette *Verwerfung*, et m'interroge en disant :

- s'agit-il du *Nom-de-Père*, comme il s'agit dans la paranoïa ?
- Ou s'agit-il du *Nom-du-Père* ?

S'il s'agit de cela, il y a peu d'exemples pathologiques qui nous mettent en présence de son absence, de son refus effectif.

Si c'est le *Nom-du-Père*, est-ce que nous n'entrons pas là dans une suite de difficultés concernant le fait qu'il y a toujours quelque chose de signifié pour le sujet, qui est attaché à l'expérience, qu'elle soit présente ou absente, de ce *quelque chose* qui, je le dis, à quelque titre, à quelque degré est venu pour lui occuper cette place ?

Bien sûr, cette notion de la substance signifiante comme telle est là quelque chose qui ne peut pas manquer, pour tout bon esprit, de faire problème.

Mais n'oubliez pas ceci, c'est dans le système premier des signifiants, dans le système au niveau des *Wahrnehmungszeichen*, des *signes de la perception*, ce à quoi nous avons affaire, c'est à quelque chose qui se propose comme la synchronie primitive du système signifiant.

- C'est dans la *Gleichzeitigkeit*,
- c'est pour autant que c'est en même temps que peut se présenter au sujet plusieurs signifiants que tout commence,
- c'est à ce niveau que le *Fort* est corrélatif du *Da* et que le *Fort* encore ne puisse s'exprimer que dans l'alternance, que quelque chose qui ne peut s'exprimer qu'à partir d'une synchronie fondamentale,
- c'est à partir de là que quelque chose s'organise dont, ici, il nous apparaît que le simple jeu du *Fort* et du *Da* ne saurait suffire à la constituer.

Déjà j'ai, devant vous, posé le problème :
 quel est le minimum initial d'une *batterie signifiante*
 concevable pour que puissent commencer à jouer,
 à s'organiser le domaine, l'ordre et le registre
 du signifiant ?

C'est bien pour autant que quelque chose qui fait
 qu'il ne saurait y avoir de deux sans trois, qui,
 sûrement, je le pense, doit comporter même *le quatre*,
la quadripartite, *le Geviert*, comme dit quelque part HEIDEGGER,
 pour autant que quelque chose, qu'un terme est
 constitué qui tient le système des mots, leur base,
 dans une certaine distance, une certaine dimension
 relationnelle, c'est pour autant que ce terme dont il
 s'agit peut être refusé, qu'il y a quelque chose qui
 manque et vers quoi tendra désespérément le véritable
 effort de suppléance, de la significantisation, que
 nous verrons se développer toute la psychologie du
 psychotique.

Et ce quelque chose dont, après l'avoir ici
 simplement indiqué, je vous laisse seulement espérer
 que peut-être nous aurons à y revenir avec aussi
 l'explicitation remarquable qu'en a faite LAPLANCHE
 au niveau du cas d'une expérience poétique
 qui le déploie, qui le dévoile, qui le rend sensible
 d'une façon toute spécialement éclairante, le cas
 d'HÖLDERLIN.

La fonction, le point [le lieu] de cet *endroit*, de cette *place*

- où il y a là quelque chose qui contient les mots... qui les *contient* au sens où contenir veut dire *retenir*
- où une articulation, une distance primitive est concevable, est possible et introduit la synchronie sur laquelle ensuite peut s'étager la dialectique dont il s'agit, la dialectique essentielle, celle où l'Autre peut se trouver comme Autre de l'Autre.

Cet Autre de l'Autre qui n'est là que par sa place, peut trouver sa place

- même si nulle part nous ne pouvons le trouver dans le *réel*,
- même si tout ce que nous pouvons trouver dans le *réel* pour occuper cette place ne vaut que pour autant qu'il occupe cette place mais ne peut lui apporter aucune autre garantie que *d'être cette place*.

Ainsi, voici située une autre *topologie*, une *topologie* qui est celle qu'institue le rapport au *réel*.

Le rapport au *réel*, nous allons maintenant pouvoir le définir, l'articuler, et nous apercevoir de ce que signifie en fait ce qu'on appelle le *principe de réalité*.

Et comment c'est à ce principe qu'est liée toute la fonction qui vient, dans FREUD, s'articuler dans ce terme de *surmoi*, *Über-Ich*. Ce qui, avouez-le, serait un bien piètre jeu de mots si ce n'était qu'une façon substitutive d'appeler ce qu'on a toujours appelé « *la conscience morale* » ou quelque chose d'analogue.

Si FREUD nous apporte une *articulation* vraiment nouvelle, s'il nous montre la racine, le fonctionnement psychologique de ce qui dans la constitution humaine, pèse...

et pèse mon Dieu combien lourd,
...dessus toutes ces formes dont il n'y a pas lieu de méconnaître aucune, jusqu'à celle - la plus simple - de ce qu'on appelle les commandements, et même dirai-je « *Les dix commandements* ».

Et je dirai que je ne reculerai pas...

car j'ai là-dessus amorcé quelque chose
...à mettre en question une chose sur ce plan.

Ces dix commandements dont nous pouvions penser que, jusqu'à un certain degré, nous en avons *fait le tour*, il est bien clair que nous ne les voyons fonctionner...
sinon en nous, en tout cas dans les choses
...d'une façon *singulièrement vivace*, et qu'il conviendrait peut-être de revoir ce que FREUD, ici, articule.

Je l'énoncerai en ces termes, dont il semble que tous les commentaires à l'avance ne soient promus que pour nous les faire oublier.

FREUD, ne l'oublions pas, apporte aux fondements de la morale :

- la découverte, diront les uns,
- l'affirmation diront les autres,
- l'affirmation de la découverte, je le crois,

...*que la loi fondamentale...*

la loi primordiale, celle où commence ce qui est *la culture* en tant que la culture s'oppose à *la nature*, car on peut dire que les deux choses sont fondamentalement, parfaitement, dans FREUD, individualisées en un sens *moderne*, je veux dire au sens où LÉVI-STRAUSS de nos jours peut l'articuler

...*que la loi fondamentale c'est la loi de l'interdiction de l'inceste*.

Tout le développement - je l'indique tout de suite - de la psychanalyse, va à le confirmer de façon *de plus en plus lourde*, tout en le soulignant de *moins en moins*.

Je veux dire que tout ce qui se développe au niveau de l'inter-psychologie enfant-mère, et qu'on exprime si mal dans les catégories dites de « *la frustration* », de « *la gratification* », et de « *la dépendance* », de tout ce que vous voudrez, n'est qu'un immense développement du caractère essentiel, fondamental, de *la Chose maternelle*, de la mère, en tant qu'elle occupe la place de cette *Chose*, de *das Ding*.

Tout le monde sait que le corrélatif en est *ce désir de l'inceste* qui est la grande trouvaille de FREUD, la nouveauté dont on a beau nous dire qu'épisodiquement, quelque part, on le voit dans PLATON, ou que DIDEROT l'a dit dans *Le neveu de RAMEAU* ou dans le *Supplément au voyage de BOUGAINVILLE*, ceci m'est indifférent.

Il est important qu'il y ait un homme qui...
à un moment donné de l'histoire
...se soit levé pour dire : « *C'est là le désir essentiel* ».

En d'autres termes, c'est ceci qu'il s'agit de tenir fermement dans notre main, que FREUD :

- désigne à la fois dans *l'interdiction de l'inceste* le principe de *la loi fondamentale*, de *la loi primordiale*, autour de laquelle tous les autres développements culturels se développent, ils ne sont que les conséquents et les rameaux,
- et en même temps l'identifie au *désir le plus fondamental*.

Ceci est toujours - par quelque côté - éludé, même quand Claude LÉVI-STRAUSS, confirmant en quelque sorte dans son étude magistrale des *Structures élémentaires de la parenté*, le caractère primordial de *la loi* comme telle...

à savoir l'introduction du *signifiant* et de *sa combinatoire* dans la nature humaine par l'intermédiaire des lois préférentielles du mariage réglé par une organisation des échanges qu'il qualifie comme « *structure élémentaire* », pour autant que des indications positives, préférentielles, sont données au choix du conjoint, c'est-à-dire qu'un ordre est introduit dans l'alliance, produisant une dimension nouvelle à côté de celui de l'hérédité en somme

...même quand Claude LÉVI-STRAUSS fait cela...

et tourne longuement autour de la question de l'inceste pour nous expliquer ce qui rend en quelque sorte nécessaire qu'il soit interdit

...il ne va tout de même pas plus loin qu'à nous indiquer pourquoi le père n'épouse pas sa fille, c'est-à-dire qu'il faut que les filles soient échangées, pour ainsi dire.

Mais pourquoi le fils ne couche pas avec sa mère ?
C'est tout de même là qu'il reste *quelque chose de voilé*.

Bien entendu, il fait justice de toutes les soi-disant justifications par les effets biologiques, *soi-disant redoutables*, de tous ces croisements trop proches. Il démontre qu'à bref délai toutes leurs conséquences sont rejetées.

Je veux dire que, loin qu'il se produise ces effets de résurgence du *récessif* dont on peut craindre qu'il introduise des éléments de *dégénérescence*, des éléments redoutables, tout prouve au contraire qu'une telle endogamie est ce qui est couramment employé dans toutes les branches de la domestication pour améliorer une race, qu'il s'agisse d'une race végétale ou animale.

C'est bien dans l'ordre de *la culture* que joue la loi et que la loi a pour conséquence, sans aucun doute bien entendu, toujours d'exclure cet *inceste fondamental*, l'inceste fils-mère qui est le point central sur lequel FREUD met l'accent.

Il n'en reste pas moins vrai que tout, si l'on peut dire, est justifié autour, mais que ce point central demeure...

et on le voit très bien, à lire
de près le texte de LÉVI-STRAUSS
...le point le plus *énigmatique*, le plus *irréductible*,
que là se trouve *quelque chose* qui est *entre nature et culture*,
et *quelque chose* qui...
ni d'un point de vue ni de l'autre
...ne trouve pleinement sa justification.

C'est là aussi que je veux vous arrêter, vous montrant qu'en quelque sorte, ce que nous trouvons dans la loi de l'inceste, c'est quelque chose qui se situe fondamentalement, et comme tel, au niveau du rapport inconscient avec *das Ding*, *la Chose*.

C'est pour autant que le désir pour la mère, disons, ne saurait être satisfait...

parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition
de tout le monde de la demande qui est justement
celui qui structure le plus profondément,
et comme tel, l'inconscient de l'homme
...c'est justement dans la mesure même où la fonction
du *principe du plaisir* est de faire que l'homme cherche
toujours ce qu'il doit retrouver mais qu'il ne
saurait atteindre, c'est là que gît l'essentiel,
ce ressort, ce rapport qui s'appelle :
la loi de l'interdiction de l'inceste.

Et après tout ceci ne mérite même d'être retenu...
à ce degré d'inspection métaphysique
...que si nous pouvons le confirmer, par le rapport
avec ce qui de la loi morale...
si nous sommes dans le vrai
...est ce qui vient à s'articuler au niveau du discours
effectif :

- du discours qui peut venir pour l'homme
au niveau de son savoir,
- du discours, je dirai pré-conscient
ou conscient, c'est-à-dire de la loi effective,
- c'est-à-dire de ces fameux *dix commandements*
dont je parlais tout à l'heure.

Ces commandements sont-ils dix ?
Ma foi, peut-être bien.

J'ai essayé d'en refaire le compte en allant *aux sources*.
J'ai été prendre ici mon exemplaire, celui de
Silvestre De SACY, c'est ce que nous avons en France
de plus proche de ce qui a exercé une influence
si décisive dans la pensée, dans l'histoire d'autres
peuples :

- la Bible, qui est à l'inauguration de la culture
slave avec Saint Cyrille,
- et la version autorisée des anglais dont on peut
dire que, si on ne la connaît pas par cœur,
on est totalement exclu.

Nous, nous n'avons pas cela, mais quand même je vous
conseille néanmoins de vous reporter à cette version
du XVII^{ème} siècle, malgré ses impropriétés,
ses inexactitudes, qui ont ce point :

- d'avoir été la version que les gens lisaient,
- et pour qui cela faisait problème,
- et pour qui des générations de pasteurs ont écrit
et bataillé sur l'interprétation de telle ou
telle interdiction présente ou passée inscrite
dans les textes.

J'ai donc été en prendre le texte de ce *Décalogue* que Dieu, au troisième jour du troisième mois après leur sortie d'Égypte, dans la nuée sombre du Sinaï, avec éclairs et interdiction au peuple d'approcher, articule devant Moïse.

Et je dois dire que sur ce point, à l'occasion, un jour, j'aimerais bien tout de même laisser la parole à quelqu'un ici de plus qualifié que moi pour traiter...

à savoir pour analyser
...la série des avatars que l'articulation précise, signifiante, de ces dix commandements a subi à travers les âges, à savoir pour les reprendre depuis les textes hébreux jusqu'à celui où il se présente dans le petit *ronron* des versiculets hémistichés du catéchisme.

Ce serait là quelque chose d'intéressant.

Ce que je voudrais dire, c'est que ces *dix commandements*, tout négatifs qu'ils soient, qu'ils apparaissent...

et on nous fait toujours la remarque
qu'il n'y a pas que le côté négatif
de la morale, mais aussi le côté positif
...je ne m'arrêterai pas tellement à leur caractère interdictif.

Je dirai qu'il y a quelque chose que j'ai déjà indiqué, c'est que ces dix commandements ne sont peut-être que les commandements de la parole. Je veux dire les commandements qui explicitent ce sans quoi il n'y a pas de parole - je n'ai pas dit de discours - possible.

Je n'ai donné là qu'une indication, et c'est que je ne pouvais pas à ce moment-là aller plus loin.

Et ici je reprends ce sillon.
Je m'arrête et je vous interroge.

Je veux vous faire remarquer une chose, c'est qu'en tout cas, ces *dix commandements* qui constituent à peu près tout de ce qui contre vents et marées constitue ce qui est reçu comme commandements par l'ensemble de l'humanité civilisée ou pas, ou presque...

mais celle qui ne l'est pas
nous ne la connaissons qu'à travers
un certain nombre de scriptogrammes,
tenons-nous en à la civilisée
...dans ces *dix commandements*, nulle part il n'est signalé
qu'il ne faut pas coucher avec sa mère.

Je ne pense pas que le commandement de l'honorer
puisse être considéré comme la moindre indication,
dans ce sens - positive ou négative - serait-ce
ce qu'on appelle...

 dans *les histoires de Marius et d'Olive*
...de lui faire une bonne manière ?

Les *dix commandements*, est-ce que nous ne pourrions pas,
la prochaine fois, essayer de les interpréter
comme quelque chose qui est fort proche de ce qui
fonctionne effectivement dans *le refoulement de l'inconscient* ?

Les dix commandements destinés à tenir..
 au sens le plus profond du terme
...le sujet à distance de toute *réalisation de l'inceste*,
c'est un mode sous lequel ils sont interprétables,
à une condition et à une seule, c'est si nous nous
apercevons en même temps que cette *interdiction de l'inceste*
comme je vous l'ai indiqué, n'est autre chose
que *la condition pour que subsiste la parole*.

En d'autres termes je crois que ceci nous ramène
à interroger le sens des *dix commandements* pour autant
qu'ils sont liés de la façon la plus profonde,
à ce qui règle, à ce qui gouverne cette distance
du sujet au *das Ding* :

- pour autant que cette distance est justement la
condition de la parole,
- pour autant que la parole, alors, s'abolit, ou
s'efface,
- pour autant que ces dix commandements sont la
condition de la subsistance de la parole comme
telle.

Je ne fais qu'aborder à cette rive.
Mais dès maintenant, je vous en prie, que personne ne s'arrête à cette idée que les *dix commandements* sont la condition, comme on veut bien le dire, de toute vie sociale, car à la vérité, comment, sous un autre angle, saurions-nous ne pas nous apercevoir qu'à les énoncer tout simplement ils apparaissent comme, en quelque sorte, le catalogue et le chapitre de nos transactions à chaque instant ?

Ils sont, en quelque sorte, si l'on peut dire, la loi et la dimension de nos actions en tant que proprement humaines. Nous passons notre temps, en d'autres termes, à violer les *dix commandements*, et c'est bien pour cela, dirai-je, qu'une société est possible.

Je n'ai pas besoin, pour cela, d'aller à l'extrême des paradoxes d'un Bernard De MANDEVILLE qui montre, dans *La fable des abeilles* que les vices privés forment la fortune publique. Il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de voir que, si ces *dix commandements* sont là avec leur caractère d'immanence préconsciente, ils répondent à quelque chose.

Eh bien, c'est là, la prochaine fois, que je reprendrai les choses. Je ne les reprendrai pas pourtant là sans faire encore un détour, et celui-ci, qui fera encore appel à *une référence essentielle*, celle que j'ai prise quand pour la première fois, j'ai parlé devant vous de ce qu'on peut appeler le *réel*. Le *réel*, vous ai-je dit, c'est ce qui se retrouve toujours à la même place.

Vous le verrez dans *l'histoire de la science et des pensées*.

Et ce détour est indispensable pour nous amener à ce qu'on peut appeler la grande crise révolutionnaire de la morale. À savoir *la mise en question des principes* là où ils doivent être remis en question, c'est-à-dire *au niveau de l'impératif* comme tel, le point, le *culmen* à la fois *kantien* et *sadiste* de la chose, nous verrons la prochaine fois ce que je veux dire par là, *ce en quoi la morale devient pure et simple application de la maxime universelle, d'une part, devient pur et simple objet, d'autre part*.

Ce point est essentiel à comprendre pour voir le pas qui est franchi par FREUD.

Ce que je veux aujourd'hui simplement indiquer en conclusion, c'est ceci que, quelque part, un poète, qui est de mes amis, a écrit :

« *Le problème du mal ne vaut d'être soulevé que tant qu'on ne sera pas quitte avec l'idée de la transcendance d'un bien quelconque qui pourrait dicter à l'homme des devoirs. Jusque là, la représentation exaltée du mal gardera sa plus grande valeur révolutionnaire.* »

Eh bien, on peut dire que le pas fait...

au niveau du *principe du plaisir*

...par FREUD, est celui-ci, c'est de nous montrer qu'il n'y a pas de *Souverain Bien*, que le *Souverain Bien*, qui est *das Ding*, qui est *la mère*, qui est *l'objet de l'inceste*, est un *bien interdit*, et qu'il n'y a pas d'autre bien.

Tel est le fondement, renversé chez FREUD, de la loi morale. Il s'agit de concevoir d'où vient la loi morale restée bien intacte, tout à fait positive et telle que nous pouvons littéralement...

pour employer un terme rendu célèbre au cinéma¹¹ ...nous « *casser la tête contre les murs* » plutôt que de la voir renversée. Que signifie-t-il ?

Il signifie...

c'est la direction dans laquelle je vous engage ...que ce que l'on a cherché à la place de cet objet irretrouvable, c'est justement cet objet qu'on retrouve toujours dans la réalité.

C'est en tant qu'il est arrivé à la place de cet *objet impossible à retrouver* au niveau du *principe du plaisir*, à retrouver quelque chose qui n'est rien que ceci qui se retrouve toujours, mais qui se présente sous la forme *complètement fermée, complètement aveugle, complètement énigmatique* qui est celui du monde de la physique moderne.

Et autour de cela, vous le verrez, s'est joué effectivement à la fin du XVIII^{ème} siècle, au niveau précis de la Révolution Française, *la crise de la morale*.

¹¹ Ruy Blas, film français de Pierre Billon, 1948.

Faisons entrer *le simple d'esprit*...
Faisons-le asseoir au premier rang...
Et demandons lui ce que veut dire LACAN.

Le simple d'esprit se lève, vient au tableau et *explique* :

« LACAN depuis le début de l'année nous parle de *das Ding* dans les termes suivants :

- il le met, si je puis dire, au cœur d'un monde subjectif qui est celui dont il nous dépeint l'économie selon FREUD, depuis des années,
- ce monde subjectif se définissant en ceci que le signifiant est, chez l'homme, déjà intronisé au niveau inconscient, mêlant ses repères aux possibilités d'orientation que lui donne son fonctionnement d'organisme naturel *d'être vivant*. ».

Déjà, de l'inscrire ainsi, en somme, sur ce tableau, mettant *das Ding* au centre et autour de ce monde subjectif de l'inconscient organisé en relations signifiantes, c'est déjà faire quelque chose où vous voyez la difficulté de la représentation topologique.

- Car ce *das Ding*, qui est là au centre, est justement au centre en ce sens qu'il *est exclu*, c'est-à-dire qu'en réalité il va être posé comme extérieur,
- ce *das Ding*, cet *Autre préhistorique* impossible à oublier dont FREUD nous affirme la nécessité de la position première sous la forme de quelque chose qui est *entfremdet*, étranger à moi, tout en étant au cœur de ce moi,
- ce quelque chose qu'au niveau de l'inconscient seule représente une représentation.

Voyez là non pas un simple pléonasme, car le *représenté* et la représentation sont deux choses différentes.

Ce qui est ici justement indiqué dans le terme *Vorstellungsrepräsentanz* :

ce qui dans l'inconscient *représente* (comme signe)
la représentation (comme fonction d'appréhension),
dont se représente toute représentation pour autant qu'elle évoque
le bien que *das Ding* apporte avec lui.

Mais ce *bien* est déjà une *métaphore*, est déjà un attribut.

Tout ce qui est de l'ordre de ce qui qualifie les *représentations* dans l'ordre du *bien*, se trouve pris dans ce que nous pourrions appeler « la réfraction » :

- le système de *décomposition* que lui impose la structure des frayages inconscients,
- la multiplication, la complexification dans le système signifiant des éléments par où le sujet se rapporte à ce qui se présente pour lui comme son *bien* à l'horizon.

Son *bien* en somme déjà indiqué comme la *résultante* significative d'une composition signifiante qui se trouve ainsi appelée au niveau inconscient, c'est-à-dire là où le sujet ne maîtrise en rien le système *des directions*, *des investissements* qui règlent dans la profondeur, sa conduite.

Pour employer ici un terme dont ceux qui ont encore assez présentes les formules kantienne de la *Critique de la raison pratique*...

et ceux qui ne l'ont ni assez présente,
ni non plus qui n'ont fait jusqu'ici l'expérience de ce livre *extraordinaire*, je les incite à *combler*
là-dessus soit leurs souvenirs, soit leur culture
...je veux dire qu'il est impossible que nous *progressions*
ici ensemble, dans ce séminaire, au niveau des questions posées par l'éthique psychanalytique, si vous n'avez pas le *terme de référence* : ce livre que j'appelle « *extraordinaire* » à plus d'un point de vue.

Qu'il me suffise de souligner...

ne serait-ce que pour vous inspirer
l'envie, l'attrait de vous y référer
...qu'il est « *extraordinaire* » sûrement du point de vue
que l'on pourrait appeler celui de l'humour.

Le maintien à la pointe de la plus extrême nécessité
conceptuelle, est quelque chose qui ne va pas sans
causer cet effet de *plénitude*, de *contentement*, et de
je ne sais quel *vertige* à la fois, où vous ne pourrez
manquer, à l'occasion, de sentir à tel tournant
s'entrouvrir je ne sais quel abîme du comique.
Et je ne vois pas pourquoi, après tout, vous vous
refuseriez, à l'occasion, à en pousser la porte.
Nous allons voir d'ailleurs tout à l'heure
dans quel sens nous pouvons ici le faire nous-mêmes.

Donc, pour le dire, c'est expressément une référence
kantienne - ici le terme de « *Wohl* » - que je mettrai
en avant pour désigner le *bien* que je désigne,
le *bien* dont il s'agit.

Il s'agit de ce « *Wohl* », de ce *confort* du sujet
pour autant qu'il se réfère à *das Ding*, à son horizon,
en tant que ce maintien à son horizon est la fonction
chez lui du *principe du plaisir*.

Je veux dire *du plaisir* pour autant qu'il donne la loi
où se résout une tension liée selon la formule
proprement freudienne, à ce que nous appellerons
« *des leurres réussis* », ou mieux encore « *des signes* »
que la réalité honore, ou n'honore pas.

Ce terme de « *signe* »...

confinant presque à celui
d'une monnaie représentative
...est ce quelque chose qu'*évoque* expressément la phrase
qu'il y a bien longtemps j'ai intégrée à l'un de
mes premiers discours, celui sur *La causalité psychique*¹²,
dans la formule qui inaugure l'un de ces paragraphes :

« *Plus inaccessibles à nos yeux faits pour les signes du changeur.* »

¹² La causalité psychique, *Écrits* p.193 ou t.1 p.192 : « Plus inaccessible à nos yeux faits pour les signes du changeur que ce dont le chasseur du désert sait voir la trace imperceptible le pas de la gazelle sur le rocher, un jour se révéleront les aspects de l'imaginaire. ».

Je continue sur l'image « *les signes du changeur* » : tel est ce qui est déjà présent au fond de la structure inconsciente qui se règle selon la loi du *Lust* et de l'*Unlust*, selon la règle du *Wunsch indestructible*, avide de *répétition*, de la *répétition des signes*, et ce en quoi le sujet règle sa distance première à *das Ding*, source de tout *Wohl*, au niveau du *principe du plaisir*, et qui donne déjà, mais en son cœur, quelque chose que nous pouvons - suivant la référence kantienne - qualifier de ce en quoi, en effet, *les praticiens de la psychanalyse* n'ont pas manqué de désigner son terme : *Das Gute des Objekts*, du « *bon objet* ».

Au-delà du *Wohl* du *principe du plaisir*, déjà à l'horizon se dessine ce *Gute* : *das Ding*, introduisant au niveau inconscient quelque chose qui, en somme, devrait nous forcer à le reposer en d'autres termes...

au niveau de ce que je puis dire, c'est que ce qu'on pourrait appeler ici *la critique de la raison pratique* ...à reposer la question proprement kantienne de la *causa noumenon*.

Das Ding se présente ici, au niveau de l'expérience inconsciente, comme ce qui déjà fait la loi. Encore faut-il ici donner à ce terme « la loi », l'accent qu'il prend dans les jeux les plus brutaux de la société élémentaire, dans ce qu'évoque un livre récent, celui de VAILLAND¹³.

C'est une loi de caprice, d'arbitraire, d'oracle aussi, une loi de signes où le sujet n'est garanti par rien, à l'endroit de quoi il n'a aucune *Sicherung*, pour employer encore un terme kantien.

C'est pourquoi ce *Gute*, au niveau de l'inconscient, est aussi, et dans son fond, le « *mauvais objet* », dont l'articulation kleinienne nous parle encore.

Encore faut-il dire que *das Ding* n'est, justement à ce niveau, jamais distingué comme mauvais. Le sujet n'a au mauvais objet pas la moindre approche puisque déjà par rapport au bon il se tient à distance.

¹³ Roger Vailland : *Drôle de jeu*. Prix Interallié 1945.

Il ne peut pas supporter l'extrême du bien que peut lui apporter *das Ding*, à plus forte raison à l'endroit du mauvais ne peut-il se situer.
Il peut gémir, éclater, maudire, il ne comprend pas. Rien, ici ne s'articule, même pas par métaphore. Il fait des *symptômes* comme on dit, et ces *symptômes*, essentiellement, à l'origine, sont des *symptômes de défense*.

La défense, comment devons-nous, à ce niveau, la concevoir ? Organique !
Le moi se défend en se mutilant, comme le crabe lâche sa patte.

Mais ce en quoi l'homme se défend autrement que l'animal qui s'automutile...
montrant là - je vous l'indique en passant - cette liaison que j'ai faite la dernière fois entre motricité et douleur
...la distinction est ici introduite par cette structuration signifiante dans l'inconscient humain, cette *défense*, cette *mutilation*, qui est celle de l'homme,
- se fera par quelque chose qui a un nom,
- qui n'est plus seulement substitution, déplacement, métaphore, et tout ce qui structure sa gravitation par rapport au bon objet,
- qui est à proprement parler ce qui s'appelle
« mensonge sur le mal ».

Le sujet, au niveau de l'inconscient, ment.
Et *ce mensonge est sa façon* là-dessus *de dire la vérité*.

L'*ὀρθὸς λόγος* [orthos logos] de l'inconscient à ce niveau s'articule...
FREUD l'a écrit précisément dans l'*Entwurf*
...*πρῶτον ψευδος* [proton pseudos] premier mensonge de l'hystérie.

Ai-je besoin, depuis les quelques fois que je vous parle de l'*Entwurf*, de vous rappeler l'exemple qu'il donne d'une malade, dont il ne parle plus ailleurs, qui s'appelle Emma, je crois, ce qui est du hasard, qui n'a rien à voir avec l'Emma dont il parle dans les *Studien*, c'est cette femme qui a cette phobie d'entrer toute seule dans les magasins parce que là, elle a peur qu'on se moque d'elle à cause de ses vêtements.

Tout se relie d'abord à un premier souvenir. C'est à savoir qu'à douze ans, elle est entrée déjà dans un magasin, et que là, les employés ont ri apparemment de ses vêtements et qu'il y en a un qui lui a plu, qui l'a émue d'une façon singulière, même pour elle, dans sa puberté naissante. Derrière seulement, nous retrouvons le souvenir causal, celui d'une agression mauvaise, qui s'est passée dans une boutique, celui d'un *Greißler*, un *barbon*. La traduction anglaise est faite avec un tout spécial sans gêne, et la traduction française, étant faite sur le texte anglais, traduit *Greißler* par boutiquier, comme le texte anglais. C'est un homme d'un certain âge qui l'a pincée je ne sais où d'une façon fort agressive, et fort directe, sous sa robe. C'est là le souvenir qui est évoqué, auquel fait écho l'idée de l'attrait sexuel éprouvé dans les seconds souvenirs.

C'est dans la mesure où tout, dans ce qui reste dans le symptôme, est attaché aux vêtements, à la *raillerie* sur le vêtement, quelque chose à la fois d'allusif et d'opaque où l'indication, la direction de la vérité est indiquée sous une couverture, sous la *Vorstellung* mensongère du vêtement, qui est ce dont il ne s'agit précisément pas dans la première rencontre, avec *quelque chose* qui est effectivement *quelque chose* qui n'a pas été à l'origine *appréhendable*, qui ne l'est qu'*après coup* et par l'intermédiaire de cette transformation mensongère, *πρωτον ψευδος* [proton pseudos] que nous avons l'indication de ce qui chez le sujet, marque à jamais son rapport avec *das Ding* comme mauvais, dont il ne peut pourtant dire, formuler qu'il soit mauvais autrement que par le symptôme.

Voilà ce que l'expérience de l'inconscient ajoute à nos prémisses, à notre problème, nous force d'ajouter dans une reprise de l'interrogation éthique telle qu'elle a été posée, en différents temps du cours des âges, telle qu'elle nous a été léguée dans l'éthique kantienne par exemple, pour autant que celle-ci reste, au moins dans notre réflexion, sinon dans notre expérience, le point où les choses ont été menées.

La voie dans laquelle les choses, les principes éthiques se formulent...

- en tant qu'ils sont présents dans la conscience,
- en tant qu'ils s'imposent, toujours prêts à émerger du préconscient,
- en tant qu'ils sont les *commandements* dans l'expérience morale

...ont le rapport le plus étroit avec *le second principe*... introduit par FREUD comme *corrélatif* dialectique du *principe de plaisir*. L'un n'étant pas seulement, comme on le croit d'abord, l'application de la suite de l'autre, étant vraiment son *corrélatif* polaire sans lequel ni l'un ni l'autre n'aurait de sens chez l'autre
...à savoir le *principe de réalité*.

Et nous sommes une fois de plus amenés à nous interroger, mais parce que c'est une fois de plus : à approfondir ce *principe de réalité* tel que déjà je vous avais indiqué à l'horizon de l'expérience paranoïaque qu'il pouvait se formuler.

Le *principe de réalité*, vous ai-je dit, n'est pas simplement, tel qu'il apparaît dans l'*Entwurf* cet échantillonnage qui se produit au niveau du système ω parfois ou du système de la *Wahrnehmungsbewußtsein*, au niveau de ce système par où le sujet, échantillonnant dans la réalité ce qui lui donne le signe d'une réalité présente, peut corriger l'adéquation du surgissement leurrant de la *Vorstellung* telle qu'elle est provoquée par la répétition au niveau du *principe du plaisir*
...il est quelque chose au-delà.

La réalité se pose pour l'homme, et c'est en ceci qu'elle l'intéresse, d'être structurée, d'être le quelque chose qui, dans son expérience, se présente...
vous ai-je dit au moment du Président SCHREBER, au moment où je le commentais
...comme « *ce qui revient toujours à la même place* ».

Le rôle et la fonction des astres dans *le système délirant* de ce sujet exemplaire est là qui nous indique, à la façon d'une boussole, l'étoile polaire de cette relation de l'homme au *réel*...

 que l'étude de l'histoire de
 la science rend vraisemblable
...ce quelque chose de si singulier et de paradoxal que ce soit de *l'observation des astres* du pâtre, du marin méditerranéen, de ce retour à la même place de l'objet qui semble intéresser le moins l'expérience humaine, l'astre qui indique à l'agriculteur quand il convient de semer ses blés, ces Pléiades qui jouaient un si grand rôle dans l'itinéraire de la marine méditerranéenne.

Ce retour des astres toujours à la même place, là, est quelque chose qui se poursuit à travers les âges pour aboutir à cette structuration de la réalité qui, pour nous, s'appelle le résultat de la physique, qui s'appelle la science.

C'est *du ciel*, sur la terre...

 de la physique péripatéticienne à GALILÉE
...que les lois fécondes en sont descendues.

C'est *de la terre*...

 où l'on avait retrouvé ces lois
 du ciel dans la physique galiléenne
...qu'on remonte au ciel, nous montrant que les
astres :

- n'ont rien de ce qu'on avait cru tout d'abord,
- qu'ils ne sont point incorruptibles,
- qu'ils subissent les mêmes lois qui sont celles du monde terrestre.

Bien plus encore, car si déjà un pas décisif dans l'histoire de la science est fait au niveau de l'admirable Nicolas De CUES, qui est un des premiers à formuler que les astres ne sont pas incorruptibles, nous savons nous, mieux encore, qu'ils pourraient n'être pas à la même place.

Ainsi, l'exigence première qui nous a fait, à travers l'histoire, sillonner la structuration du *réel* pour en faire cette science suprêmement efficace, suprêmement décevante aussi, pour autant que ce *das Ding*...

il nous en avait donné la première exigence :
trouver ce qui se répète, ce qui revient, ce qui nous garantit de revenir toujours à la même place
...nous a poussé jusqu'à l'extrême où nous sommes, où nous pouvons mettre en question toutes les places, et où plus rien dans cette réalité - que pourtant nous avons appris, à si admirablement bouleverser - ne répond pour nous à cette recherche, à cet appel qui lui donne la sécurité du retour.

Pourtant, c'est autour de cette recherche de « *ce qui revient toujours à la même place* », c'est à elle que reste appendu ce qui s'est élaboré au cours des âges de ce que nous appelons « *éthique* ».

C'est-à-dire, non pas le simple fait qu'il y a des obligations, qu'il y a un lien qui enchaîne, qui ordonne, qui fait la loi de la société, qui lui donne ce à quoi nous nous référons si souvent ici sous la forme, sous le terme de « *structures élémentaires de la parenté* », *de la propriété* aussi, *de l'échange des « biens »*.

Assurément, c'est là ce quelque chose à quoi « *l'homme* » si l'on peut dire¹⁴, il est purement mythique d'en faire un « *bien* », car c'est exactement la même chose :

- pourquoi il est soumis dans l'inconscient, à la loi de l'inconscient,
- et ce qui fait que, dans *les sociétés dites primitives...*
entendues comme toutes les sociétés à leur niveau de base
...l'homme se fait lui-même signe de l'échange, élément de l'échange, objet qui, dans ce qui, à travers les générations, préside à ce nouvel ordre surnaturel des structures, le fait objet de cet échange réglé dont l'étude d'un Claude LÉVI-STRAUSS vous montre, au niveau des « *structures élémentaires* », le caractère sûr dans sa relative inconscience.

14 « *l'homme* si l'on peut dire » : Cf. « *Les structures élémentaires de la parenté* » de Claude Lévi-Strauss, où c'est surtout de l'échange des *femmes* qu'il s'agit.

L'éthique commence au-delà.

Elle commence au moment où le sujet pose la question de ce « *bien* » qu'il avait recherché inconsciemment dans ce qui est là des structures sociales.

Où il pose cette question et du même coup va être amené à découvrir la liaison profonde par quoi, pour lui, ce qui se présente comme *loi* est étroitement lié à la structure même du *désir*, en quoi il découvre, sinon *tout de suite...*

ce désir dernier de l'exploration freudienne,
que l'exploration freudienne a découvert
sous le nom de « *désir de l'inceste* »

...mais où il découvre *d'abord* tout ce qui articule sa conduite d'une façon telle que cet *objet de son désir* soit toujours maintenu pour lui à cette *distance* :

- qui n'en est pas complètement une,
- à cette distance intime qui s'appelle *proximité*,
- qui n'est pas identique à lui-même,
- qui lui est littéralement *proche*, et au même sens où l'on peut dire que le *Nebenmensch* dont nous parle FREUD au fondement de cette *Chose*, est son *prochain*.

Si quelque chose au sommet du commandement éthique, finit...

d'une façon si étrange parfois, si scandaleuse pour le sentiment de certains
...par s'articuler sous la forme du :

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* »

c'est qu'il est *de la loi...*

du rapport du sujet humain à lui-même
...qu'il se fasse lui-même...

à lui-même, dans son rapport à son désir
...son propre prochain.

De ce rapport de la loi morale...

en tant qu'elle s'articule à cette visée
du *réel* comme tel, du *réel* en tant qu'il peut être
la garantie de *la Chose*

...j'avance ici ce que nous pouvons appeler l'*acmé* de
« *la crise de l'éthique* », celle que je vous ai désignée déjà,
et dès l'abord, comme liée au moment où paraît
la *Critique de la raison pratique* de l'éthique kantienne,
où clairement il apparaît que...

- c'est pour autant que s'ouvre l'effet
désorientant de la physique...
parvenue à ce moment à son point d'*indépendance*
par rapport à *das Ding*, au *das Ding* humain
...sous la forme de la physique newtonienne,
- c'est pour autant que pour KANT la physique
newtonienne le force à une révision radicale
de la fonction de la raison en tant que pure,
- c'est expressément appendu à cette mise en
question d'origine scientifique

...que se propose à nous une morale dont les arêtes,
dans leur rigueur, n'avaient même jusque là jamais
pu être entrevues.

À savoir cette morale qui se détache expressément
et comme telle de toute référence à un objet,
quel qu'il soit :
de l'objet de l'affection à ce qui dans le texte de
Kant s'appelle *pathologisches Objekt*, un *objet pathologique*,
ce qui veut dire seulement, en cette occasion,
objet d'une passion quelle qu'elle soit.

Nul *Wohl*, nul *bien*...

que ce soit le nôtre ou celui de notre prochain
...ne doit, comme tel, entrer dans la finalité de
l'action morale.

La seule définition de l'action morale possible est
celle-ci, que Kant nous donne sous la formule
bien connue de :

« *Fais que la maxime de ton action puisse être prise comme une maxime universelle.* » .

Donc l'action n'est morale que pour autant qu'elle n'est commandée que par ce seul motif que la maxime choisie est choisie en fonction de son caractère universel, *allgemein*.

Traduire par « *universel* » pose - je dois dire - une petite question : vous savez qu'*allgemein* est plus près de *commun* que d'*universel*. Et aussi bien, KANT utilisera, dans une opposition, général à universel, qu'il reprend sous la forme latine. Ce qui prouve bien que quelque chose ici est laissé dans une certaine indétermination.

« *Handle so, dass die Maxime deines Willens jederzeit zugleich als Prinzip einer allgemeinen Gesetzgebung gelten könne* »

« *Agis de telle façon que la maxime de ta volonté toujours puisse valoir comme principe d'une législation qui soit pour tous.* »

Cette formule...

qui, vous le savez, est la formule centrale de l'éthique kantienne ...est poussée, recherchée, dans ses plus extrêmes conséquences, et le radicalisme... de ce qu'il exclut comme tel, de tout rapport à un bien ...va jusqu'à ce paradoxe : qu'on peut dire qu'en fin de compte la *gute Willen*, la *bonne volonté*, est quelque chose qui se pose absolument comme exclusive de toute action entraînant un « *bien* », de tout *bienfait*.

Ce texte, dont à vrai dire je crois que tout accomplissement d'une subjectivité qui mérite d'être appelée contemporaine...

d'un homme de nos jours qui a la chance ou la fortune d'être né en notre âge ...ne peut même ignorer l'exercice.

Je le souligne bien sûr *cahin-caha*.

On peut se passer de tout.

Le voisin de droite et le voisin de gauche sont de nos jours des personnages assez serrés *volumétriquement*, sinon des « *prochains* », pour nous empêcher de tomber par terre.

Il est tout à fait impossible de ne pas avoir traversé l'épreuve de lire ce texte pour s'apercevoir du caractère extrémiste, du caractère presque insensé du point où nous accule quelque chose qui a tout de même sa présence dans l'histoire, l'existence et l'insistance de la science.

Car si, bien entendu, personne n'a jamais pu...

il n'en doutait pas non plus lui-même un instant ...mettre en pratique, en application, d'aucune façon un tel axiome moral, il n'est tout de même pas indifférent de s'apercevoir qu'au point où les choses en sont venues, c'est-à-dire :

- au point où nous avons lancé un grand pont de plus dans le rapport à la réalité,
- à savoir où depuis quelque temps *l'esthétique transcendentale* elle-même...

je parle de ce qui est « *l'esthétique transcendentale* » dans la *Critique de la raison pure*

...peut être mise en cause...

du moins sur le plan de ce *jeu d'écritures* où vient pointer actuellement la théorie physique

...dès lors une rénovation, une mise à jour de l'impératif kantien, au point où nous en sommes venus de notre science, pourrait s'exprimer ainsi :

« *N'agis jamais qu'en sorte que ton action puisse être* - dirions-nous en employant le langage de l'électronique et de l'automation - *programmée.* »

Ce qui, vous le sentez je pense, nous apporte un pas de plus dans le sens d'un détachement plus accentué, sinon le plus accentué, de tout rapport avec ce qu'on appelle un « *Souverain Bien* ».

Car entendez-le bien :

- ce que KANT nous ordonne, quand nous considérons la maxime qui règle notre action,
- ce qu'il nous donne expressément d'une façon articulée est ceci :

de la considérer un instant comme la loi d'une nature où nous serions appelés à vivre.

C'est ici que lui semble s'établir l'appareil...
qu'il nous fera repousser avec horreur
...de telle ou telle des maximes auxquelles nos
penchants nous entraîneraient bien volontiers.

Il nous donne des exemples.
Des exemples dont il n'est pas d'ailleurs
sans intérêt de prendre la notification concrète.
Car tout évidents qu'ils lui paraissent, ils peuvent
prêter, au moins pour l'analyste, à quelque
réflexion, et peut-être le ferons-nous.

Mais observez-le quand il nous dit qu'il s'agit
des lois d'une « *nature* », il ne dit pas d'une « *société* ».

Il s'agit bien de cette référence à la réalité
dont je parle car, bien sûr, s'il nous parlait
d'une référence à la société, il n'est que trop clair
que les sociétés vivent trop bien, non seulement
d'une référence à des lois qui sont très loin
de supporter la mise en contact, en contre-partie,
la mise en place d'une application universelle,
mais que bien plus encore, c'est à proprement parler...
comme je vous l'ai déjà indiqué la dernière fois
...de la transgression de ces maximes que les sociétés
prospèrent et, ma foi, s'accommodent fort bien.

Il s'agit donc de la référence mentale à une *nature idéale*
en tant qu'elle est ordonnée par les lois
d'un *objet* pour tout dire *idéal*, construit à l'occasion
de la question que nous nous posons sur le sujet
de notre règle de conduite.

Vous le verrez, ceci a des conséquences remarquables.
Mais je ne veux ici...

pour opérer l'effet de *choc* ou de *déssillement* qui
me semble sur le *chemin nécessaire de notre progrès*
...que vous faire remarquer ceci, c'est que si
la *Critique de la raison pratique* est parue en 1788, sept ans après
la première édition de la *Critique de la raison pure*,
il est un autre ouvrage qui, lui, est paru six ans
après, un peu au lendemain de Thermidor, en 1795,
et qui s'appelle *La philosophie dans le boudoir*.

La philosophie dans le boudoir...

comme, je le pense, vous le savez tous
...est l'œuvre d'un certain Marquis de SADE,
célèbre à plus d'un titre, dont la célébrité,
de scandale au départ, n'est pas sans s'accompagner
de *grandes infortunes*, on peut dire d'abus de pouvoir commis
à son endroit, puisque aussi bien on nous dit
qu'il est resté quelque *vingt-cinq ans captif*, ce qui est
beaucoup pour quelqu'un qui n'a pas, mon Dieu,
à notre connaissance, commis de crime essentiel, et
qui, de nos jours vient dans l'idéologie de certains
à un point de promotion dont on peut dire aussi
qu'il comporte *quelque chose* au moins *de confus, sinon d'excessif*.

Assurément, l'œuvre du Marquis de SADE...

encore qu'elle puisse passer pour certains pour
comporter l'ouverture sur certains *divertissements*
...n'est pas à proprement parler de l'ordre le plus
réjouissant. Les parties les plus appréciées peuvent
paraître à certains être aussi les plus ennuyeuses,
mais on ne peut pas dire *qu'elles manquent de cohérence*.
Et, pour tout dire, ce sont exactement les critères
kantien qu'il met en avant pour justifier les
positions de ce qu'on peut appeler *une sorte d'antimorale*.

C'est avec la plus grande cohérence qu'il soutient
son paradoxe dans cette œuvre qui s'appelle
La philosophie dans le boudoir, et dans laquelle est inclus
un petit *morceau*, dont après tout, vu l'ensemble des
oreilles qui m'écoutent, c'est le seul *morceau* dont
je vous recommande expressément la lecture,
ce *morceau* s'appelle *Français, encore un petit effort pour être républicains*.

À la suite de cet appel...

*supposé être recueilli comme mouvement de follicules qui à ce moment là, s'agitent
dans le Paris révolutionnaire*

...le Marquis de SADE nous propose, avec une extrême
cohérence, de prendre en effet pour *maxime universelle*
de notre conduite le contre-pied...

*vue la ruine des autorités en quoi consiste dans les prémisses de cet ouvrage,
l'avènement d'une véritable république*

...le contre-pied de ce qui a pu toujours jusque là
être considéré comme, si l'on peut dire, le minimum
vital d'une vie morale viable et cohérente.

Et à la vérité, il ne le soutient pas mal.
Ce n'est point par hasard si nous voyons dans
La philosophie dans le boudoir - d'abord et avant tout - être fait
l'éloge de la calomnie.

La calomnie, nous dit-il, ne saurait être en aucun
cas nocive, car en tout cas, si elle impute à notre
prochain quelque chose de beaucoup plus mauvais que
ce qu'on peut lui attribuer, elle aura pour mérite
de nous mettre en garde en toute occasion contre ses
entreprises.

Et c'est ainsi qu'il poursuit, point par point,
justifiant, sans en excepter aucune, le renversement
de tout ce qui est considéré comme les impératifs
fondamentaux de la loi morale, continuant par
l'inceste, l'adultère, le vol et tout ce que vous
pouvez y ajouter.

Prenez simplement le contre-pied de toutes les lois
du *Décalogue* et vous aurez ainsi l'exposé cohérent
de quelque chose dont le dernier ressort s'articule
en somme ainsi :

nous pouvons prendre comme loi, comme maxime
universelle de notre action, quelque chose qui
s'articule comme le droit à jouir d'autrui quel qu'il
soit, comme instrument de notre plaisir.

SADE démontre avec beaucoup de cohérence que cette
loi étant universelle, universalisée, c'est-à-dire :

- que par exemple, si elle permet aux *libertins*
la libre disposition de toutes les femmes,
indistinctement et quel que soit ou non leur
consentement,
- inversement il libère les femmes de tous les
devoirs qu'une société vivante et civilisée leur
impose dans leurs relations conjugales,
matrimoniales et autres,

et que quelque chose est concevable, qui ouvre toutes
grandes les vannes qu'il propose imaginativement à
l'horizon du désir qui fait que tout un chacun est
sollicité de porter à son plus extrême les exigences
de sa convoitise et de les réaliser.

Si même ouverture est donnée à tous, alors on verra ce que donne une société naturelle. Notre répugnance, après tout, pouvant très légitimement être assimilée à ce que KANT prétend lui-même éliminer, retirer des critères de ce qui pour nous fait la loi morale, à savoir un élément sentimental.

Si KANT *entend éliminer tout élément sentimental de la morale*, nous *retirer comme non valable tout guide qui soit dans notre sentiment*, à l'extrême le monde sadiste est concevable comme étant... même s'il en est l'envers et la caricature ...un des accomplissements possibles du monde gouverné par une *éthique radicale*, par l'*éthique kantienne* telle qu'elle s'inscrit, telle qu'elle se date en 1788.

Croyez-moi, les échos kantiens de ce qu'on trouve comme tentative d'articulation morale dans tout une vaste *littérature* que nous pouvons appeler *libertine*...

celle de « *l'homme du plaisir* », celle que vous trouverez dans *Le rideau levé* de MIRABEAU ...est une forme également caricaturale, paradoxale de ce qui, tout au cours des âges, et depuis FÉNELON, a si longuement préoccupé l'ancien régime : l'éducation des filles. Vous la verrez poussée là, dans *Le rideau levé*, jusqu'à ses conséquences les plus humoristiquement paradoxales.

Eh bien, nous touchons ici quelque chose par quoi l'éthique rencontre...

dans sa recherche de *justification*, d'*assiette*, d'*appui* dans le sens de la référence au *principe de réalité* ...son propre achoppement, son propre échec. Je veux dire où *une aporie éclate de l'articulation mentale qui s'appelle éthique*.

Car aussi bien, comme vous le savez, il est tout à fait clair que :

- de même que l'éthique kantienne n'a pas d'autre suite que cet exercice gymnastique dont je vous ai fait remarquer la fonction essentiellement formatrice pour quiconque pense,
- de même l'éthique sadiste, bien sûr, n'a eu aucune espèce de suite sociale.

Entendez bien que les Français...

je ne sais s'ils ont fait véritablement
un effort pour être républicains
...mais assurément, tout comme les autres peuples de la
terre...

et même ceux qui ont fait après lui des
révolutions encore plus ambitieuses,
encore plus radicales, encore plus hardies
...ont pour autant laissé strictement inchangées les
bases, que je qualifierai de religieuses, de ce qui
s'appelle les « *dix commandements* », les poussant même
à un degré dont on peut dire que la note, l'*accentuation
puritaine* va toujours plus en s'accusant, aboutissant à un
état de choses où le chef d'un grand état socialiste,
allant visiter les civilisations coexistantes,
se scandalise de voir, quelque part sur les bords
de l'océan Pacifique, les danseuses du noble pays
d'Amérique lever la jambe un peu trop haut.

Il est clair que nous nous trouvons là devant quelque
chose qui, tout de même, pose une question.
Précisément la question du rapport avec *das Ding*.

Et aussi bien, ce rapport me paraît suffisamment
souligné en deux traits qui, tout de même, est celui-
ci qui dans KANT se formule ainsi dans le troisième
chapitre concernant les motifs de la raison pure
pratique. KANT admet tout de même un corrélatif
sentimental de la loi morale dans sa pureté,
et très singulièrement, je vous prie de le noter,
c'est dans le second paragraphe de cette troisième
partie, ce n'est autre chose que *la douleur* elle-même.

Je vous lis ce passage qui me paraît...

vu l'élimination de tous les critères *sentimentaux*
...dans la direction de la directive de la loi morale
et de ses motifs :

*« Par conséquent, nous pouvons bien voir a priori que la loi morale, comme
principe de détermination de la volonté, par cela même qu'elle porte préjudice à
toutes nos inclinations, doit pro-duire un sentiment qui peut être appelé de la douleur.
Et c'est ici le premier, et peut-être le seul cas, où il nous soit permis de déterminer,
par des concepts « a priori », le rapport d'une connaissance qui vient ainsi de la
raison pure pratique, au sentiment du plaisir ou de la peine. »*

KANT est de l'avis de SADE.

Car pour atteindre absolument *das Ding*, pour ouvrir toutes les vannes du désir, qu'est-ce que SADE nous montre à l'horizon ? Essentiellement *la douleur*.

Douleur d'autrui et aussi bien la propre *douleur* du sujet, car ce ne sont à l'occasion qu'une seule et même chose. Cet extrême du plaisir, pour autant qu'il consiste à *forcer l'accès à la Chose*, nous ne pouvons pas le supporter, et c'est ce qui fait le côté dérisoire, le côté...

pour employer un terme populaire
...*maniaque* qui éclate à nos yeux dans les constructions romancées d'un SADE où, à chaque instant, quelque chose pour nous se manifeste du malaise de la construction vivante, de ce quelque chose qui rend si difficile pour nos névrosés, l'aveu de certains de leurs fantasmes, pour autant que les fantasmes, à un certain degré, à une certaine limite, ne supportent pas la révélation de la parole.

Nous voici donc ramenés à *la loi morale* en tant qu'elle est supportée, qu'elle s'incarne dans un certain nombre de commandements. Je vous l'ai dit, il conviendrait, ces commandements, de les reprendre.

J'ai indiqué la dernière fois qu'il y a là une étude à faire. Je convoquerais volontiers l'un d'entre vous comme représentant d'une tradition ou d'une pratique de théologie morale, comme on dit, diversement spécifiée. Beaucoup de questions ne seraient point indifférentes.

J'ai parlé du nombre des commandements l'autre jour, leur forme, la façon dont ils nous sont transmis dans le texte, au futur :

« *Tu ne tueras pas, Tu ne mentiras pas* »

est quelque chose qui mériterait de nous retenir.

Et à la vérité, ici j'appellerais bien volontiers quelqu'un à mon aide, et ce serait quelqu'un qui aurait assez de pratique de l'hébreu pour, là-dessus, pouvoir répondre à un certain nombre de questions.

Est-ce aussi un futur, est-ce quelque forme de volitif, qui est employé dans le texte hébreu, dans le *Deutéronome* et les *Nombres* où nous voyons les premières formulations du *Décalogue* ? C'est là quelque chose qui ne serait certes pas indifférent.

Ce que je veux aborder aujourd'hui, c'est seulement, concernant les impératifs dont il s'agit, leur caractère privilégié par rapport à ce que nous sommes habitués à considérer comme étant la structure de *la loi*.

Le rassemblement à l'origine...

après tout pas tellement perdue dans le passé ...d'un peuple qui se distingue lui-même comme élu, le rassemblement de ces commandements est de nature, je vous l'ai dit, à nous arrêter un certain temps. Je voudrais aujourd'hui m'arrêter à deux d'entre eux, laissant de côté les questions immenses que pose le fait de la promulgation de ce commandement par quelque chose qui s'annonce comme étant : « *Je suis...* »

Non pas sollicitant - comme on l'a dit - le texte dans le sens d'une métaphysique grecque :
« *...Celui qui est* », voire « *...Celui qui suis* », mais ce :

« *Je suis ce que Je suis. I am that I am* ».

La traduction anglaise est certainement la plus proche, au dire des hébraïstes, de ce que signifie l'articulation du verset. Peut-être me trompais-je, mais ne connaissant pas l'hébreu, et me référant ainsi à ce qui pourrait m'être apporté comme complément d'information, je crois que les meilleures autorités sont sans équivoque.

Celui, donc, qui s'annonce comme ce « *Je suis* », et qui s'annonce d'abord à l'endroit d'un petit peuple comme étant *Celui* qui l'a tiré des misères de l'Égypte, pour commencer d'articuler :

« *Tu n'adoreras d'autre Dieu que moi, devant ma face* ».

Je laisse ouverte la question de savoir ce que veut dire « *devant ma face* ».

Il est certain que les textes laissent ouverte la question que hors de la face de Dieu, c'est-à-dire hors de כּוּנֵעַן, [la Canaan], l'adoration des autres dieux n'est pas, pour le fidèle juif lui-même, *inconcevable*, et un texte du deuxième SAMUEL, dans la bouche de DAVID, le laisse apparaître.

Il n'en reste pas moins que le deuxième commandement... celui qui formellement exclut comme telle toute *image*, et non seulement tout culte, mais toute *représentation* de ce qui est :

« *dans le ciel, sur la terre et dans l'abîme* »

...me semble être un point, lequel mérite aussi que nous nous y arrêtions comme étant ce qui distingue ce qui est l'introduction et les prémisses, qui nous montre que ce dont il va s'agir est quelque chose qui est dans un rapport tout à fait particulier avec l'affection humaine dans son ensemble.

L'élimination, pour tout dire, de la fonction de l'*imaginaire* dans ce qui va se formuler, à mes yeux... aux vôtres, je pense, aussi

...s'offre comme étant le principe de la relation au *symbolique* comme tel au sens où nous l'entendons ici, à la parole pour tout dire qui, là, je crois, trouve sa condition principale.

Je laisse de côté la question du repos du sabbat. Encore que, peut-être y reviendrons-nous ensuite, car je crois que cet extraordinaire impératif, grâce à quoi, dans un pays de maîtres, nous voyons encore un jour sur sept se passer dans une inoccupation qui... au dire de proverbes humoristiques ...ne laisse pas de milieu à l'homme du commun entre l'occupation de l'*amour* ou celle du plus sombre *ennui*.

Cette suspension, ce vide est quelque chose qui assurément introduit dans la vie humaine le signe d'un trou, d'un au-delà de quelque chose en rapport avec toute loi de l'utilité qui, pour l'instant, la suspend et la réfute.

Il me paraît avoir la connexion la plus proche avec ce sur la piste de quoi nous marchons ici.

Je laisserai de côté l'interdiction du meurtre,
car nous aurons à y revenir, concernant la portée
respective de l'acte et de sa rétribution.
Je veux en venir à l'interdiction du mensonge,
pour autant que vous la voyez rejoindre ce qui, pour
nous, s'est présenté d'abord comme étant le rapport
essentiel de l'homme...

pour autant qu'il est commandé
...à *la Chose*, par le *principe du plaisir*, à savoir ce rapport
auquel nous avons affaire tous les jours dans
l'inconscient et qui est un rapport menteur.

Le « *Tu ne mentiras point* » est le commandement où, pour nous,
se fait sentir de la façon la plus tangible le lien
intime du *désir*, dans sa fonction la plus structurante,
avec la loi.

Car à la vérité, le « *Tu ne mentiras point* » est quelque chose
qui, suspendu dans son projet, est là pour nous faire
sentir la véritable fonction de la loi.

Et je ne pourrais mieux faire, pour vous le faire
sentir, que d'en rapprocher le sophisme par lequel
se manifeste au maximum le type d'ingéniosité le plus
opposé à celui de la discussion proprement juive
et talmudique, c'est le paradoxe dit d'ÉPIMENIDE,
c'est celui qui avance « *Tous les hommes sont des menteurs* ».

« *Que dis-je...*

en avançant avec l'articulation que je vous ai donnée
de l'inconscient

« *Que dis-je - répond le sophiste - sinon que moi-même je mens, qu'ainsi je ne puis rien avancer
de valable concernant non pas simplement la véritable fonction de la vérité, mais la signification
même du mensonge .* »

Le « *Tu ne mentiras point* », pour autant qu'il est un précepte
négatif, est ce quelque chose qui a pour fonction de
retirer de l'énoncé le sujet de l'énonciation.

Rappelez-vous ici le graphe : C'est bien là...

pour autant que je mens, que je refoule,
que c'est moi, menteur, qui parle
...que je peux dire « *Tu ne mentiras point* ».

Et dans « *Tu ne mentiras point* » comme loi est incluse la possibilité du mensonge comme *désir le plus fondamental*. Et je vais vous en donner une preuve qui, à mes yeux, n'en est pas moins valable. C'est la célèbre formule de Proudhon : « *La propriété, c'est le vol.* »

Je vais vous en donner une preuve la plus manifeste, ce sont les cris d'écorchés que poussent les avocats dès le jour où, sous une forme toujours plus ou moins funambulesque et mythique, il est question de faire entrer en jeu, dans l'interrogatoire d'un inculpé, un détecteur de mensonge.

Devons-nous en conclure que le respect de la personne humaine, c'est le droit de mentir ?

Assurément, c'est une question, et ça n'est pas une réponse que de répondre : « *Oui, sûrement* ».

Comme on pourrait dire, ce n'est pas si simple.

C'est que cette révolte, cette insurrection devant le fait que quelque chose puisse réduire à quelque application universellement objectivante, la question de la parole du sujet, est bien justement ce qui, à cette parole...

- en tant qu'elle ne sait pas elle-même ce qu'elle dit quand elle ment,
- et que d'autre part mentant il y a quelque vérité qu'elle promeut,

...c'est là dans un rapport...

dans cette *fonction antinomique* entre *la loi*
et *le désir* qu'elle conditionne

...c'est là que gît le ressort majeur, primitif, primordial qui fait de ce commandement, entre les dix autres, une des pierres angulaires de ce que nous pouvons appeler la condition humaine en tant qu'elle mérite d'être respectée.

Je vais, l'heure avançant, sauter un peu plus loin, pour en venir enfin à ce qui fait le cœur même, aujourd'hui, est la pointe de notre réflexion sur ces rapports du *désir* et de *la loi*.

C'est le fameux commandement qui s'exprime ainsi...
il fait toujours sourire, à bien
y réfléchir on ne sourit pas longtemps :

« *Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, tu ne convoiteras point
la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne,
ni rien de ce qui appartient à ton prochain.* »

Assurément, la mise de la femme entre la maison et le
bourricot est quelque chose qui a suggéré à plus d'un
l'idée de ce qu'on pouvait voir là les exigences
d'une société primitive :
des Bédouins quoi, des Bicots, des Ratons...

Eh bien, je ne pense pas.
Je veux dire que si, effectivement, cette loi,
toujours en fin de compte vivante dans le cœur
d'hommes qui la violent chaque jour, bien entendu, au
moins concernant ce dont il s'agit quand il s'agit
de la femme de son prochain, doit sans doute avoir
quelque rapport avec ce qui est notre objet ici,
à savoir *das Ding*.

Car il ne s'agit point ici de n'importe quel bien.
Il ne s'agit point de ce qui fait *la loi de l'échange*,
et couvre d'une légalité, si l'on peut dire amusante,
d'une *Sicherung* sociale, les mouvements, *impetus*,
des instincts humains.
Il s'agit de quelque chose qui prend sa valeur de ce
qu'aucun de ces objets n'est sans avoir le rapport le
plus étroit avec ce dans quoi l'être humain peut se
reposer comme étant *der Trug*. *Das Ding* non pas en tant
qu'elle est son bien, mais le bien où il se repose.

J'ajoute, en tant que c'est la loi, la loi de la
parole dans son origine la plus primitive, en ce sens
que ce *das Ding* était là au commencement, que c'est
la première chose qui a pu se séparer de tout ce
qu'il a commencé de nommer et d'articuler.
Que c'est pour autant que ce *das Ding* est le corrélatif
même de la loi de la parole, que la convoitise même
dont il s'agit c'est une convoitise qui s'adresse non
pas à n'importe quoi que je désire, mais à quelque
chose en tant qu'elle est *la Chose* de mon prochain.

C'est pour autant qu'elle préserve cette distance de *la Chose* en tant que fondée par la parole elle-même que ce commandement prend son poids et sa valeur.

Mais là où aboutissons-nous ?
Que dirons-nous donc ?
Est-ce que la loi est la Chose ?

Que non pas !

Toutefois je n'ai eu *connaissance* de *la Chose* que par la loi. En effet, je n'aurais pas eu l'idée de la convoiter si la loi n'avait dit : « *Tu ne la convoiteras pas* ». Mais *la Chose* trouve, en l'occasion, produit en moi toutes sortes de convoitises grâce au commandement. Car sans la loi, *la Chose* est morte.

Or, moi j'étais vivant jadis, sans la loi. Mais quand le commandement est venu, *la Chose* a flambé, est venu de nouveau, alors que moi j'ai trouvé *la mort*. Et pour moi *le commandement* qui devait mener à la vie, s'est trouvé mener à *la mort*, car *la Chose*, trouvant l'occasion, m'a séduit grâce au *commandement*, et par lui m'a fait *désir de mort*.

Je pense que depuis un tout petit moment, vous devez...
au moins certains d'entre vous
...vous douter que ce n'est plus moi qui parle.
En effet, à une toute petite modification près,
j'ai mis la Chose à la place du « *péché* ».

Ceci est le *discours de Saint PAUL* concernant les rapports de *la loi* et du *péché*, *Épître aux Romains*, chapitre VII, paragraphe 7, auquel je vous prie de vous reporter.

Quoi qu'on en pense dans certains milieux,
vous auriez tort de croire que les auteurs sacrés
ne sont pas d'une bonne lecture.

À la vérité, quant à moi, je n'ai jamais trouvé que récompense à m'y plonger, et tout spécialement celui que je vous indique pour vos devoirs de vacances vous tiendra pas mal de compagnie.

Voilà en effet à quoi nous sommes amenés.

Le rapport de *la Chose* et de *la loi* ne saurait être mieux défini que dans ces termes.

C'est ici que nous le reprendrons.

C'est ici, autour de ces termes fondamentaux, que peut pour nous se poser la question de savoir si la découverte freudienne, l'éthique psychanalytique, nous laisse suspendus dans ce rapport dialectique du *désir* et de *la loi* :

- de ce qui fait notre désir ne flamber que dans un rapport à la loi qui le fait *désir de mort*,
- qui fait que sans la loi, le péché, *ἁμαρτία* [amartia], ce qui veut dire en grec *manque* et non *participation à la Chose*, grâce à *la Chose* seulement prend ce caractère hyperboliquement, démesurément *pécheur*.

Nous avons à explorer ce qu'au cours des âges, ce que dans le *VOÛÇ* [nous] l'être humain est capable d'élaborer, qui transgresse cette loi, de transgression qui nous mette, au désir, dans un rapport qui franchisse ce lien d'interdiction, qui introduise, au-dessus de notre morale, une érotique.

Je ne pense pas que vous deviez ici vous trouver étonnés d'une pareille question car, après tout, c'est ce qu'ont fait très exactement toutes les religions, tous les mysticismes, tout ce que KANT appelle avec quelque dédain les *Religionsschwärmereien*. Il est bien difficile de traduire : les rêveries, si vous voulez, religieuses.

Qu'est-ce, sinon une façon de retrouver quelque part, au-delà de la loi, ce rapport à *das Ding* ? Sans doute y en a-t-il d'autres.

Sans doute, parlant d'érotiques, aurons-nous à parler de ce qui s'est fomenté au cours des âges, de règles de l'amour.

Quelque part, FREUD dit qu'il aurait pu parler, dans sa doctrine, qu'il s'agit essentiellement d'une *érotique*.

Mais, dit-il, je ne l'ai pas fait parce qu'aussi bien ç'aurait été là céder sur les mots, et qui cède sur les mots cède sur les choses. J'ai parlé de sexualité, dit-il.

C'est vrai.

FREUD a mis au premier plan d'une interrogation éthique le rapport simple de l'homme et de la femme. Chose très singulière, les choses n'en ont pas pour autant fait mieux que de rester au même point.

La question de *das Ding*, pour autant qu'aujourd'hui elle reste suspendue pour nous autour de l'idée paulinienne du « *dam* », de ce quelque chose d'*ouvert*, de *manquant*, de *béant*, au centre de notre *désir*, je dirai, si vous me permettez ce jeu de mots, que je propose pour noter l'*ouverture* freudienne de savoir ce que nous pouvons en faire pour la transformer dans la question de « *La Dame* », de « *Notre Dame* ».

Et ne souriez pas sur ce maniage, car la langue l'a fait avant moi. Si vous notez l'étymologie du mot « *danger* », vous verrez que c'est exactement la même équivoque qui la fonde en français.

Le danger, à l'origine, c'est *domnium*, domination. Et le mot « *dam* » est venu tout doucement contaminer ceci qui fait en effet que lorsque nous sommes au pouvoir d'un autre nous sommes en grand péril.

Ainsi l'année prochaine, essaierons-nous de nous avancer dans ces zones incontestablement périlleuses.

Dans ce temps de recueillement des vacances
j'ai éprouvé le besoin de faire une excursion
dans une certaine zone du trésor littéraire anglais
et français :

Quaerens, non pas quem devorem, mais bien plutôt quod doceam vobis,
« *quoi* » vous enseigner et « *comment* », sur un sujet
qui est celui sur lequel nous mettons le cap
à travers cette forme, ce titre de *L'éthique de la psychanalyse*,
dont vous sentez bien qu'il doit nous mener en
un point problématique, non seulement de la doctrine
de FREUD, mais en quelque sorte de ce qu'on peut
appeler notre responsabilité d'analystes.

Ce sujet, vous ne l'avez déjà vu pointer à l'horizon...

mon Dieu, il n'y a pas de raison
...puisque aussi bien j'en ai même jusqu'ici, cette
année, évité le terme :

c'est celui si problématique pour les théoriciens
de l'analyse...

comme vous pourrez en voir des témoignages
dans les citations que je vous ferai
...celui pourtant si essentiel de ce que FREUD appelle
Sublimierung, la sublimation.

C'est l'autre face en effet de cette exploration
que FREUD fait en pionnier, de ce qu'on peut appeler
les racines du sentiment éthique, pour autant
qu'il s'impose sous la forme d'interdictions,
de quelque chose qui, en nous, est conscience morale.

C'en est l'autre face, celle...

souvent si improprement, il faut bien le dire,
si comiquement pour toute oreille un peu sensible
...qui est apportée dans « *le siècle* »...
je parle du « *siècle* » pour désigner
ce qui est *externe* à notre champ analytique
...comme philosophie des valeurs.

Est-ce que pour nous qui nous trouvons avec FREUD être porteurs...

quant aux sources, quant à l'incidence
réelle de la réflexion éthique

...qui nous trouvons en somme à portée de donner
sur ce terrain une critique si nouvelle,
sommes-nous dans la même heureuse posture concernant
la face positive du chemin de l'élévation morale
et spirituelle qui s'appelle échelle des valeurs ?

Assurément le problème apparaît là beaucoup plus
mouvant et délicat. Et pourtant, on ne peut pas dire
que nous puissions nous en désintéresser au bénéfice
des soucis les plus immédiats d'une action simplement
thérapeutique.

Quelque part FREUD, dans les *Trois essais sur la sexualité*,
emploie, concernant les effets de l'aventure
libidinale individuelle, deux termes corrélatifs :

- *Fixierbarkeit*, c'est notre *fixation* dont nous faisons
le registre d'explication de ce qui est en somme
inexplicable,
- et puis autre chose qu'il appelle *Haftbarkeit*
qu'on traduit comme l'on peut par persévération,
persévérer, qui a toutefois une curieuse
résonance en allemand, car on s'aperçoit que
cela veut plutôt dire responsabilité, engagement.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit, c'est bien
de notre histoire à nous, collective, d'analystes.
Nous sommes pris aussi dans une aventure qui a eu
un certain *sens*, une certaine *contingence*, des *étapes*.
Ce n'est pas d'un seul trait, d'un seul coup que
FREUD a poursuivi le chemin dont il nous a légué
les jalons.

Et il se peut aussi que nous soyons, par les effets
des détours de FREUD, accrochés à un certain point
de l'évolution de sa pensée, sans avoir pu très bien
nous rendre compte du caractère de contingence
qu'il doit présenter, comme tout effet de l'histoire
humaine.

Tâchons donc, selon une méthode qui, si elle n'est la nôtre, est en tout cas un mouvement que vous devez connaître car il m'est familier de faire quelques pas, deux par exemple en arrière, avant d'en faire trois en avant, dans l'espoir d'en avoir gagné un.

Pas en arrière : rappelons ce qu'au premier abord pourrait sembler être l'analyse dans l'ordre éthique. Il pourrait sembler en somme...

Et - mon Dieu - un certain chant de sirènes pourrait là-dessus entretenir un malentendu ...elle pourrait sembler être la recherche de ce qu'on pourrait appeler en termes simples :
« *une morale naturelle* ».

Et elle est effectivement...

comme par toute une face de son action même, de sa doctrine, elle se présente ...quelque chose qui...

tendant pour nous à simplifier quelques problèmes, quelques embarras qui seraient en somme d'origine externe, et de l'ordre de la méconnaissance, voire du malentendu ...tente de nous ramener à ce plan que pourrait supposer l'idée que quelque chose dans la maturation des instincts conduirait à cet équilibre normatif avec le monde dont, après tout, on peut voir de temps en temps prêcher l'évangile sous la forme de
« *ce rapport génital* » dont plus d'une fois ici j'évoque le thème avec, vous le savez, plus que réserve, voire plus que scepticisme.

Assurément bien des choses sont là, tout de suite, pour aller contre et nous montrer, qu'en tout cas, ça n'est pas d'une façon si simple que l'analyse nous engage dans ce qu'on pourrait appeler...

d'un terme que je ne crois pas ici simplement amené pour des raisons de pittoresque ...la dimension de « *la pastorale* ».

Nous aurons bien sûr à en faire état.

Cette dimension de « *la pastorale* » n'est jamais absente de la civilisation, ni ne manque jamais de s'offrir comme un recours à son malaise.

Si je l'appelle ainsi, c'est qu'à travers les âges, elle s'est même présentée à figure ouverte sous cette forme, sous ce thème.

Et si de nos jours, elle peut apparaître de façon plus masquée, plus sévère, disons plus pédante, sous la forme de l'infailibilité, par exemple :

- de la conscience prolétarienne qui nous a si longtemps occupée, encore qu'elle ait pris, depuis quelques années, quelques distances,
- ou sous la forme aussi bien de cette notion un peu mythique que j'évoquais à l'instant des espoirs qu'avait pu donner en effet, dans un certain contexte, la révolution freudienne, ça n'est pas pour autant que cela ne soit pas toujours de la même...
et après tout, vous le verrez
...d'une très sérieuse dimension qu'il s'agit.

Peut-être s'agit-il pour nous de la redécouvrir, d'en découvrir le sens, et de nous apercevoir que, même sous cette forme archaïque, historique, cette forme que nous appelons *la dimension de la pastorale*, d'un certain retour, ou d'un certain espoir mis dans une nature qu'il ne faut pas croire, après tout, que nos ancêtres ont conçu plus simplement qu'elle ne s'offre à nous.

Il y a peut-être lieu de revenir sur cette exploration de cette dimension, sur les créations, les inventions que l'*ingenium* de nos ancêtres ont déjà tenté dans cette voie, voir si cela ne nous enseigne pas quelque chose qui peut-être aussi demande, pour nous, à être élucidé, à être exploré.

Assurément, dès le premier abord...

dès que nous faisons du regard le tour de ce que nous apporte la méditation freudienne ...nous voyons bien que quelque chose dès l'abord résiste, qui est celui précisément par quoi j'ai commencé d'aborder avec vous cette année le problème de l'éthique de l'analyse.

Et que s'il y a quelque chose d'abord dont FREUD nous permet de mesurer le caractère résistant, le caractère paradoxal, l'aporie pratique, ce n'est pas du tout, dans l'ordre des difficultés :

- paradoxes de la jonction avec cette nature améliorée, ou cette amélioration naturelle,
- c'est quelque chose qui se présente tout de suite avec un caractère de *méchanceté*, de *mauvaise incidence*...
c'est le sens du mot « *méchant* »
...toute particulière.

Et c'est celle que FREUD, au cours de son œuvre, dégage de plus en plus jusqu'au point où il le porte à son maximum d'articulation dans le *Malaise dans la civilisation*, ou encore quand il étudie les mécanismes d'un phénomène comme la mélancolie.

C'est ce paradoxe par quoi la conscience morale, nous dit-il, se manifeste pour nous

- d'autant plus exigeante qu'elle est plus affinée,
- d'autant plus cruelle que moins, en fait, nous l'offensons,
- d'autant plus pointilleuse que c'est dans l'intimité même de nos élans et de nos désirs que nous la forçons - par notre abstention dans les actes - d'aller nous chercher.

Bref, c'est du caractère en quelque sorte *inextinguible* de cette conscience morale, de sa cruauté paradoxale, que quelque chose...

qui nous la présente dans l'individu comme
une sorte de parasite nourri des satisfactions
qu'on lui accorde, *l'éthique* en somme

...persécute l'individu beaucoup moins en fonction proportionnellement à ses démérites qu'à ses *malheurs*. C'est le paradoxe de la conscience morale dans sa forme, si l'on peut dire, spontanée.

Il faut, ici, que je change le terme :

« *investigation de la conscience morale fonctionnant à l'état naturel* » parce que nous ne nous y retrouverons plus. Prenons l'autre face dont l'usage du terme naturel sert à recouvrir la signification.

Appelons-le « *l'exploration par l'analyse* », « *la critique par l'analyse* », de ce qu'on peut appeler « l'éthique sauvage », l'éthique telle que nous la retrouvons non cultivée, fonctionnant tout seule, spécialement chez ceux à qui nous avons affaire, en tant que c'est sur le plan du *pathos*[πάθος]¹⁵, de la pathologie, que nous avançons.

C'est bien là que l'analyse apporte des lumières, et qu'en fin de compte, au terme dernier, c'est dans le sens de ce quelque chose que nous pouvons appeler, au fond de l'homme, cette « haine de soi », qu'elle se trouve régulièrement trouvée, retrouvée.

Ce que dégage le comique antique de la *nouvelle comédie* prise de la Grèce à la latinité,
de MÉNANDRE à TÉRENCE

appelée « *Celui qui se punit lui-même* »¹⁶, petite comédie dont je ne vous conseille pas spécialement la lecture, car aussi bien, après ce beau titre, d'aller à son texte, vous ne pourriez qu'être déçus.

Vous rencontreriez là, comme partout, ce qui se présente avant tout comme satire concrète, comme trait de caractère, comme épinglage du ridicule.

N'oubliez pourtant pas que derrière cet épinglage du ridicule, derrière cette fonction en apparence légère de la comédie, par le seul fait du jeu du signifiant, nous nous trouverons rejoindre quelque chose qui, tout au moins dans son titre, dans la formule de « *Celui qui se punit lui-même* », se trouve aller au-delà de ce qui apparaît comme simplement peinture, description contingente, par la simple force de l'articulation signifiante, aller au dévoilement du fond, et par l'intermédiaire du non sens, nous faire retrouver ce que FREUD nous a montré être dans l'exercice du *non-sens*.

Ce que nous voyons surgir, c'est le fond, ce quelque chose qui se profile au-delà de l'exercice de l'inconscient.

15 Cf. *pathos* (πάθος) : partie de la rhétorique qui traite des moyens propres à émouvoir l'auditeur, *par opposition* à *itbos* (prononciation byzantine du grec : ἥθος) qui traite de l'impression morale que doit produire l'orateur sur l'auditeur. (ILF).

16 Cf. [Térence : Heautontimorumenos](#) (Le bourreau de lui-même), Flammarion GF, 1993.

C'est là que l'exploration freudienne nous invite, nous incite à reconnaître le point par où se démasque le *Trieb* et non pas l'instinct, le *quelque chose*, car le *Trieb* n'est pas loin de ce champ de *das Ding* vers lequel je vous incite cette année à recentrer le mode sous lequel se posent pour nous les problèmes.

Les *Triebe* ont été par FREUD explorés, découverts à l'intérieur de toute une expérience, qui est fondée sur la confiance faite au jeu des signifiants, à leur jeu de substitution, ce quelque chose qui fait que nous ne pouvons aucunement confondre le domaine des *Triebe* avec une sorte de reclassement...

aussi nouveau qu'on le suppose
...des accointances de l'être humain avec son milieu naturel.

Les *Triebe*, qui doivent être traduits...

comme nous nous y plaisons quelquefois
...aussi près que possible de l'équivoque, doivent être conçus comme ce point qui motive cette « *dérive* », comme j'aimerais la traduire :
le « *drive* » qui traduit lui-même, en anglais,
le « *Trieb* » allemand

Cette « *dérive* » de laquelle se motive tout le jeu, toute l'action du *principe du plaisir*, et qui nous dirige vers ce point mythique qui a été *plus ou moins heureusement* articulé dans les termes de « *la relation d'objet* », mais dont nous nous devons de revoir, de resserrer de plus près :

- le sens pour le critiquer,
- la fonction des confusions qui s'y sont introduites par l'usage même de ces termes,
- les confusions qui peuvent s'y être introduites par les ambiguïtés bien plus graves que toute équivoque signifiante,
- les ambiguïtés significatives introduites autour de la notion d'*objet*, de « *la relation d'objet* » dans l'analyse.

Assurément nous devons ici...

dans ce champ où nous approchons de ce que FREUD
a dit de plus profond sur la nature des *Triebe*,
et spécialement dans la façon dont il les conçoit
comme pouvant donner au sujet matière
à satisfaction de plus d'une manière
...nommément laisser ouverte cette porte, ce champ,
cette voie, cette carrière de la *sublimation* restée
presque jusqu'ici, dans la pensée analytique,
un domaine réservé, un domaine auquel seuls les plus
audacieux ont osé toucher, et encore non sans
manifester toute l'insatisfaction, toute la soif
où peut laisser la formulation freudienne.

Nous allons nous référer ici à *quelques textes* qui sont
empruntés à FREUD dans plus d'un point de son œuvre.
Depuis les *Trois essais sur la sexualité* jusqu'à l'*Einführung*,
les *Vorlesungen*, les *Leçons*, l'*Introduction à la psychanalyse*,
encore dans le *Malaise dans la civilisation*, et jusqu'à la fin
dans *Moïse et le monothéisme*, FREUD nous incite à réfléchir
sur la *sublimation* ou, plus exactement, il nous propose,
dans la façon dont lui-même essaye d'en définir le
champ, toutes sortes de difficultés qui sont celles
qui méritent aujourd'hui de nous arrêter.

Je voudrais d'abord...

puisque c'est dans le champ des *Triebe*
que se pose pour nous le problème
qui s'appelle celui de la *sublimation*
...nous arrêter un instant à un texte emprunté
aux *Vorlesungen*, c'est-à-dire à ce qu'on a traduit en
français par *Introduction à la psychanalyse*, pages 357-358 des *Vorlesungen*
dans le texte allemand, dans les *Gesammelte Werke*, tome XI.

« Ainsi, nous dit-il, nous devons prendre en considération que, très précisément, les pulsions, *Triebregungen*, les émois pulsionnels sexuels sont, si je puis dire, extraordinairement plastiques. Ils peuvent entrer en jeu les uns à la place des autres. L'un peut prendre sur soi l'intensité des autres. Quand la satisfaction des uns est refusée par la réalité, la satisfaction d'un autre peut lui offrir un complet dédommagement. Ils se comportent les uns vis-à-vis des autres comme un réseau, comme des canaux communicants remplis d'un flot... » [*Introduction à la psychanalyse*, Payot 1965, PBP, p.325.]

[Sodann müssen wir in Betracht ziehen, daß gerade die sexuellen *Triebregungen* außerordentlich *plastisch* sind, wenn ich so sagen darf. Sie können die eine für die andere eintreten, eine kann die Intensität der anderen auf sich nehmen; wenn die Befriedigung der einen durch die Realität versagt ist, kann die Befriedigung einer anderen volle Entschädigung bieten. Sie verhalten sich zueinander wie ein *Netz* von kommunizierenden, mit Flüssigkeit gefüllten Kanälen...]

Très exactement, nous voyons là apparaître la métaphore qui, sans aucun doute, est à l'origine de cette œuvre surréaliste qui s'appelle *les vases communicants*.

« *Ils se comportent donc de cette façon, et ceci malgré qu'ils puissent être tombés sous la domination, sous la suprématie du Genitalprimat, lequel, certes pas si commode à rassembler, ne doit donc pas être considéré comme si commode à rassembler en une seule Vorstellung, représentation.* »

[... und dies trotz ihrer Unterwerfung unter den Genitalprimat, was gar nicht so bequem in einer Vorstellung zu vereinen ist.]

S'il y a quelque chose dont FREUD nous avertit dans ce passage...

il y en a bien d'autres que celui-là
...c'est que, même quand l'ensemble du *Netz* [filet, réseau] des *Triebe* est tombé sous le *Genitalprimat*, celui-ci, même dans sa structure, n'est pas à considérer comme quelque chose de si commode à concevoir comme une *Vorstellung* unitaire, comme une résolution des contradictions.

Nous le savons trop que ceci n'élimine en rien le caractère *communicant*, le caractère donc *fuyant*, *plastique*...
comme il s'exprime lui-même
...de l'économie *des Instinkt*.

Bref, cette « *structure* » qui fait *la libido humaine*...
comme je vous l'enseigne
ici depuis de longues années
...comme caractérisée par ceci qui est exprimé dans cette formule :

- qu'elle est essentiellement vouée au signe,
- et à glisser dans le jeu des signes,
- à être quelque chose qui est le seul universel et dominant *primat*, d'être subjugué par la structure du monde des signes,
- c'est-à-dire dans les termes employés par PIERCE, le signe, c'est ce qui est à la place de quelque chose pour quelqu'un.

C'est bien ainsi qu'essentiellement FREUD *dès l'abord...*
et il faut que nous le tenions *fermement* articulé,
et ce qui est encore plus articulé dans la suite
du passage où nous trouvons l'articulation comme
telle des possibilités de la *Verschiebbarkeit*,
c'est-à-dire du *déplacement*, de la préparation
naturelle à admettre des *Surrogate*
...ceci est longuement articulé pour aboutir,
dans ce passage, à l'élucidation du *Partiallust*
dans *la libido génitale* même.

Bref pour nous rappeler que, pour commencer d'aborder
le problème de la *Sublimierung*, celui de *la plasticité des Instinkt*
comme tels doit être articulé au premier abord,
dût-on par la suite dire :

- que chez l'individu, dans son mécanisme
essentiel, et pour des raisons qui dès lors
restent à élucider, toute sublimation n'est pas
possible,
- que chez l'individu...
et en tant qu'il s'agit de l'individu,
et posant donc à ce propos la question
des *dispositions internes* comme des *actions externes*
...nous nous trouvons devant des limites,
devant *quelque chose* qui ne peut pas être sublimé,
devant cette exigence libidinale qui exige une
certaine dose, un certain taux de satisfaction
directe, faute de quoi des dommages,
des perturbations graves s'ensuivent.

C'est à partir de cette liaison de la libido à ce *Netz*,
à cette *Flüssigkeit*, à cette *Verschiebbarkeit* des *signes* comme
tels, que nous partons.

C'est là, d'ailleurs, que nous sommes toujours
ramenés, chaque fois que nous pouvons lire FREUD
d'un oeil attentif.

À quoi ceci nous a-t-il menés ?

Posons encore ici *un point d'articulation essentiel*, nécessaire,
avant que nous puissions repartir en avant.

Il est clair que dans la doctrine freudienne,
ce rapport qui structure *la libido* :

- avec ses caractères paradoxaux,
- ses caractères archaïques dits pré-génitaux,
- avec pour tout dire, son polymorphisme éternel,
- avec ce quelque chose qui est aussi l'originalité de la découverte, de la dimension freudienne,
- ce quelque chose qui en somme se développe sous la forme de tout ce microcosme des images liées aux modes pulsionnels des différents stades, oraux, anaux, et génitaux,
- ce microcosme n'a absolument rien à faire contrairement à la voie où tel de ses disciples, JUNG pour le nommer, essaye d'entraîner - ce point de bifurcation, qui se place vers 1910, du groupe freudien - la pensée des disciples de FREUD
- ce microcosme qu'on peut appeler atypique, il n'a rien à faire avec le macrocosme, et il n'engendre un monde que dans la fantaisie.

Ceci est important, et important en particulier à un moment du monde où il est tout à fait clair que si jamais on les y a fait habiter, il n'y a plus d'aucune façon à rechercher ni *le phallus* ni, si je puis dire, *l'anneau anal* sous la voûte étoilée, qu'il en est définitivement expulsé et chassé, et que ceci est un point essentiel.

- S'il a pu pendant longtemps, dans la pensée scientifique même des hommes, habiter ses projections cosmologiques,
- s'il y a eu longtemps un axe du monde,
- et si longtemps en effet la pensée a pu se bercer de quelque rapport profond de nos images avec le monde qui nous entoure,

c'est un point dont on n'a pas l'air de s'apercevoir, quant à l'importance de l'investigation freudienne : d'avoir fait *rentre en nous* tout un monde...

pour en saisir l'importance, je me permettrai de vous rappeler que ce monde avait, dans la pensée qui a immédiatement précédé ce qu'on peut appeler le trait essentiel de la libération de l'homme moderne

...cette importance c'est de remettre définitivement à sa place, à savoir *dans notre corps*, et pas ailleurs, ce qui longtemps a habité la pensée théologique sous la forme de ceci...

dont, malgré FREUD, malgré qu'il n'ait pas du tout hésité à en parler, à l'appeler par son nom, nous ne parlons plus jamais ...c'est à savoir celui que pendant longtemps la pensée théologique dont je parle a appelé « *le prince de ce monde* » autrement dit *Diabolus*.

Symbolique, ici, se complète du *diabolique*.

Le diable, avec toutes les formes que la prédication théologique a articulées si puissamment : lisez un peu, non pas seulement les *Propos de table*, mais les *Sermons* de LUTHER, pour vous apercevoir à quel point et jusqu'où peut s'affirmer, dans un certain domaine, la puissance d'images qui sont simplement celles qui nous sont les plus familières, celles qui ont été pour nous investies du caractère d'authentification scientifique que nous donne notre expérience analytique de tous les jours.

C'est bien à celles-là que se réfère la pensée d'un prophète aussi puissant dans l'incidence, qui renouvelle le fond de l'enseignement chrétien comme tel, chez LUTHER, quand il se sert de termes qui, je dois dire, pour exprimer notre dérégulation, notre chute dans un monde où nous tombons dans l'abandon, sont infiniment plus, en fin de compte, analytiques que tout ce qu'une phénoménologie moderne peut articuler sous les formes, en somme, relativement tendres de la fuite, de l'abandon du sein maternel.

« *Quelle est cette négligence qui laisse tarir son lait ?* »¹⁷

LUTHER dit, littéralement :

« *Vous êtes le déchet qui tombe au monde par l'anus du diable.* » Voilà exactement la fonction, le schéma essentiellement *digestif* et *excrémentiel* que se forge une pensée qui pousse à ses dernières conséquences le mode d'exil où l'homme est, par rapport à quelque *bien* que ce soit dans le monde.

¹⁷ Cf. *Le poème de Paul Valéry (Charmes)*.

C'est là que LUTHER nous porte.
Et ne croyez pas que ces choses n'aient pas eu
leur effet sur la pensée et les modes de vivre
des gens de ce temps.
C'est justement le tournant essentiel d'une certaine
crise d'où est sortie toute notre installation
moderne dans le monde qui ici s'articule.

C'est bien cela à quoi FREUD vient donner en quelque
sorte sa dernière sanction, sa dernière estampille,
en faisant rentrer, une fois pour toutes, cette image
du monde, ces fallacieux archétypes...

si fallacieux quant au monde
...là où ils doivent être, c'est-à-dire *dans notre corps*.

Ceci n'en reste pas moins fort important, car
l'expérience nous prouve que nous avons désormais
affaire à ce monde là où il est.

Est-ce qu'après tout cela va de soi ?

Est-ce quelque chose qui soit pour nous d'une
perspective toute *simple*, toute *rose*, et en quelque sorte
ouverte à l'optimisme *pastoral*, que ces *zones érogènes*,
c'est-à-dire ces points de fixation fondamentaux ?

Et on peut bien...

jusqu'à un certain degré, jusqu'à plus
ample explicitation de la pensée de FREUD
...les considérer comme spécifiques, comme génériques,
est-ce que c'est là quelque chose qui, en soi, ne se
propose pas à nous, non pas du tout comme une voie
ouverte à la libération, mais littéralement comme
la plus sévère servitude, ces *zones érogènes*
qui en somme se limitent :

- à des points élus,
- à des points de béance,
- à un nombre limité de bouches à la surface du
corps,
- les points d'où l'Éros aura à tirer sa source ?

Il suffit...

pour s'apercevoir de ce qu'introduit

là d'essentiel, d'original - FREUD

...de se référer à ces ouvertures que donne à la pensée l'exercice du *chant poétique*, et imaginer après tel poète, après un Walt WHITMAN, par exemple, ce qu'on pourrait désirer, comme homme, de son propre corps :

- ce rêve de contact épidermique avec le monde,
- cet espoir d'un monde ouvert, frémissant, d'un contact complet, total entre le corps et le monde où il semble à l'horizon d'un certain *style de vie*...
 - dont le poète nous montre
 - la dimension et la voieque nous pourrions trouver la révélation d'une harmonie :
 - qui assurément serait d'une toute *autre nature*,
 - qui bouleverserait *notre contact* avec le monde,
 - et qui semblerait lui ouvrir la fin de certaines, très singulières, trop générales, trop présentes, trop opprimantes pour nous, comme la présence insinuante, perpétuelle de quelque malédiction originelle.

Il y a là quelque chose déjà.

Il nous semble qu'au niveau de ce que nous pouvons appeler la source des *Triebe* FREUD nous marque le *point d'insertion*, le *point de limite*, le *point irréductible*.

Et c'est bien cela justement que l'expérience ensuite rencontre dans le caractère...

ici nous trouvons une fois de plus l'ambiguïté ...dans le caractère irréductible de ces résidus des formes archaïques de *la libido*.

Celles-là, nous dit-on d'un côté, ne sont pas susceptibles de *Befriedigung*.

Les aspirations les plus archaïques de l'enfant sont en quelque sorte le point de départ, le noyau jamais entièrement résolu sous un primat quelconque d'une quelconque génitalité, d'une pure et simple *Verschiebung* de l'homme sous la forme humaine - si totale qu'on la suppose - d'une fusion androgyne.

Il y a toujours les rêves de ces formes primaires, archaïques de la libido. C'est là un premier point que toujours l'expérience, le discours freudien articule et accentue.

D'un autre côté ce que FREUD nous dit, nous montre, c'est que l'ouverture semble - mon Dieu - au premier abord presque sans limite des substitutions qui peuvent être faites, à l'autre bout au niveau du *but*.

Et si je dis ici le *Ziel*, c'est parce que j'évite le mot *Objekt*, et pourtant ce mot *objet* vient à tout instant dès qu'il s'agit de différencier ce dont il s'agit concernant la *sublimation*, sous sa plume. Car quand il s'agira de qualifier ce qui est la forme sublimée de l'instinct, c'est en référence à l'objet quand même, quoi qu'il fasse. Je vais vous lire tout à l'heure des passages qui vous montreront en quoi consiste, où est le ressort ici de la difficulté rencontrée.

Bien sûr, il s'agit d'*objet*.

Qu'est-ce que veut dire l'*objet* à ce niveau ?

Mais tout d'abord, quand FREUD commence, au début des modes d'accentuation de sa doctrine, dans sa *première topique*, à articuler ce qui concerne la *sublimation*, et nommément dans les *Trois essais sur la sexualité*, nous avons la notion que la *sublimation* se caractérise par ce changement dans les *objets* où *la libido*...

- non pas par l'intermédiaire d'un retour du refoulé directement,
- non pas indirectement, non pas symptomatiquement,
- mais d'une façon directement satisfaisante

...*la libido sexuelle* vient trouver sa *satisfaction* dans des *objets*.

Qu'est-ce qu'il distingue d'abord, tout bêtement, tout massivement, et à vrai dire non sans ouvrir un champ de perplexité infinie, dans des *objets*...

c'est la seule distinction qui est donnée d'abord ...qui sont socialement valorisés, pour autant

- qu'à ces *objets* le groupe peut donner son approbation,
- que ce sont des *objets d'utilité publique*.

C'est ainsi qu'est définie la possibilité de *la sublimation*.

Nous nous trouvons là, donc en mesure de tenir fermement les deux bouts d'une chaîne :

- d'une part, il y a *possibilité de satisfaction*, encore qu'elle soit substitutive, *Surrogat*, et par l'intermédiaire de ce que le texte appelait *Surrogat*,
- et que d'autre part il s'agit là d'*objets* qui ont à prendre une *valeur sociale collective*.

En définitive, nous nous trouvons devant cette sorte de piège où, bien entendu...

naturellement, puisqu'il s'agit
d'un penchant de facilité

...la pensée ne demande qu'à se précipiter, de trouver là une opposition facile et une conciliation facile.

Opposition facile si vous voulez *de l'individu au collectif*.

Si après tout, il semblait ne pas poser de problèmes que le collectif puisse trouver une satisfaction là où l'individu se trouverait avoir à changer ses batteries, son fusil d'épaule, et où d'autre part, il s'agirait dans cette occasion, d'une satisfaction individuelle qui irait en quelque sorte de soi, toute seule, alors qu'il nous a été dit originellement :

- combien est problématique ce domaine de la satisfaction de la libido,
- combien à l'horizon de tout ce qui est de l'ordre du *Trieb* la question de *la plasticité* se pose comme un problème fondamental - sa plasticité, et aussi ses limites.

Aussi bien cette formulation est-elle loin d'être de celles auxquelles FREUD puisse se tenir.

Loin de s'y tenir, nous pouvons voir que dans les *Trois essais sur la sexualité*, il met en relation la sublimation dans ses effets justement sociaux les plus évidents, avec ce qu'il appelle *Reaktionsbildung*, c'est-à-dire d'ores et déjà...

et à une étape où les choses ne peuvent pas être articulées plus puissamment, faute du complément topique qu'il apportera par la suite
...il fait intervenir ici la notion de *formation de réaction*, autrement dit il illustre tel trait de caractère ou tel trait acquis de la régulation sociale, comme quelque chose qui...

loin de se faire dans le prolongement, dans le droit fil d'une satisfaction instinctuelle ...nécessite la construction d'un système de défense vers l'antagonisme de la pulsion anale, c'est-à-dire fait intervenir une *contradiction*, une *opposition*, une *antinomie* comme fondamentale dans la construction de ce qui peut s'appeler sublimation d'un instinct, introduisant donc le problème d'une *contradiction*, une *antinomie*, dans sa propre formulation.

Ce qui se propose comme construction opposée à la tendance instinctuelle ne pouvant d'aucune façon, dans aucun terme, être réduit du même coup à une satisfaction directe, à quelque chose où la pulsion elle-même se sature d'une façon qui aurait pour caractéristique que de ne pouvoir recevoir l'estampille, l'approbation collective.

À la vérité, les problèmes que FREUD pose dans l'ordre de la sublimation ne viennent tout à fait au jour qu'au moment de sa seconde topique, c'est-à-dire au moment où, dans *Zur Einführung des Narzissmus*, qui a été traduit à l'usage de la *Société* par notre ami Jean LAPLANCHE, qui est donc d'accès facile à tous et auquel je vous prie de vous reporter dans les *Gesammelte Werke*, tome X, pages 161-162.

Vous trouvez là l'articulation suivante :

« Ce qui se propose à nous maintenant des relations de cette formation de l'idéal à la sublimation, c'est cela que nous avons maintenant à chercher.

La sublimation est un procès qui concerne la libido d'objet. »

Je vous fais remarquer que l'opposition *Ichlibido-Objektlibido* commence à être articulée comme telle, c'est-à-dire sur le plan analytique, qu'avec l'*Einführung*.

L'*Einführung* n'est pas seulement *l'introduction au narcissisme*, il est l'introduction à *la seconde topique*, c'est-à-dire qu'il apporte le complément grâce à quoi la position, disons-le, foncièrement conflictuelle de l'homme quant à sa satisfaction, a d'abord été dénoncée par FREUD comme telle, et c'est pour cela qu'il est essentiel de faire intervenir au départ *das Ding*, pour autant que l'homme, pour suivre le chemin de son plaisir, doit littéralement « *en faire le tour* ».

Le temps qu'on s'y reconnaisse, qu'on s'y retrouve, le temps même qu'on s'aperçoive que ce que FREUD nous dit c'était ce que je vous ai dit la dernière fois, à savoir la même chose que Saint PAUL...

C'est à savoir :

- que ce qui nous gouverne sur le chemin de notre plaisir, ce n'est aucun *Souverain Bien*,
- qu'au-delà d'une certaine limite nous sommes, concernant ce que recèle ce *das Ding*, dans une position entièrement énigmatique,
- qu'il n'y a pas de règle éthique qui fasse la médiation entre notre plaisir et sa règle réelle.

Et derrière Saint PAUL vous avez *l'enseignement du CHRIST*.

Quand on vient l'interroger...

peu avant la dernière Pâque

...la question qu'on lui pose...

et qui est celle à propos de laquelle il rappelle

l'un des commandements du Décalogue sur lesquels j'ai parlé la dernière fois

...on lui dit...

il y a deux formes, la forme de l'Évangile

de Saint Mathieu, et la forme des deux

Évangiles de Marc et Luc

...dans l'Évangile de Saint Mathieu, où c'est le plus net, on lui dit :

« *Que devons-nous faire de bon pour accéder à la vie éternelle ?* »

il répond, dans le texte grec :

« *Que venez-vous me parler de bon ? Qui sait ce qui est bon ? Seul Lui, celui qui est au-delà, notre Père, sait ce qui est bon, et Lui il vous a dit, faites ceci, et faites cela, n'allez pas au-delà. Il n'y a tout bonnement et tout simplement qu'à suivre ses commandements* » .

Et au-delà, il y a l'énoncé de « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » qui devait à juste titre et avec quelle pertinence...
car FREUD n'a jamais reculé devant quoi
que ce soit qui se présente à son examen
...faire le point d'arrêt du *Malaise dans la civilisation*,
du terme idéal en quelque sorte où le conduit
la nécessité de sa propre interrogation.

Mais l'essentiel est dans la réponse du CHRIST.
Et je ne saurais à cette occasion trop vous inciter...
si vous en êtes capables
...à vous apercevoir de ce quelque chose qui,
évidemment, en dehors d'oreilles averties,
n'est que depuis trop longtemps fermé à toute espèce
d'aperception auriculaire. Je veux dire que *s'ils y ont des oreilles pour ne point entendre*, l'Évangile en est l'exemple.

Essayez un peu de lire les paroles de celui dont on dit qu'il n'a jamais ri. Et en effet c'est là quelque chose d'assez frappant. Essayez de les lire pour ce qu'elles sont, à savoir que, de temps en temps, cela ne manquera pas de vous frapper comme d'un humour qui dépasse tout, la parole de l'intendant infidèle.

Naturellement, on est habitué depuis longtemps...
pour peu qu'on ait fréquenté les églises
...à voir déferler ça au-dessus de sa tête,
mais personne ne songe à *s'étonner* que « *le pur entre les purs* », « *le Fils de l'Homme* » nous dise en somme, que la meilleure façon d'arriver au salut de son âme est de tripoter sur les fonds dont on a la charge, puisqu'aussi bien cela peut vous attirer, sinon des mérites, au moins quelque reconnaissance de la part des *enfants de la lumière*.

Il y a là quelque contradiction, semble-t-il, apparemment, sur le plan d'une morale homogène, uniforme et plate, mais peut-être aussi pourrait-on recouper tel aperçu de cette espèce...

sans compter les autres
...ce formidable *joke* :
« *Rendez à CÉSAR ce qui est à CÉSAR* »...
...et maintenant débrouillez-vous.

C'est tout de même dans ce style de paradoxe...
qui d'ailleurs se livre à l'occasion
à toutes les évasions, à toutes les ruptures,
à toutes les béances du non sens
...à tel ou tel tournant de ces dialogues insidieux
dans lesquels l'interlocuteur sait toujours se
glisser si *magistralement* hors des pièges qu'on lui tend.

Pour tout dire, pour revenir à ce qui est pour
l'instant notre objet :

- cette foncière négation de ce « *Bien* » comme tel,
qui a été l'objet éternel de recherche de la
pensée philosophique concernant l'éthique,
- cette pierre philosophale de tous les moralistes,
- c'est ce *quelque chose qui est rejeté* à l'origine dans
la notion même du plaisir, *du principe du plaisir* comme
tel, en tant que règle de la tendance la plus
foncière, *l'ordre des pulsions* dans la pensée de FREUD.

Comme je vous le disais, ceci...
qui est décelable, recoupable de mille autres
façons, et en particulier qui est pleinement
cohérent avec l'interrogation de FREUD centrale,
comme vous le savez
...concerne le père.

Il faut bien concevoir que, pour ce que veut dire
cette position de FREUD, concernant le père,
il faut avoir été chercher là où s'articule la pensée
d'un LUTHER dont je vous parlais tout à l'heure,
quand évidemment excité, chatouillé au niveau
des nasaux par ÉRASME qui, à ce moment...

Dieu sait, non sans s'être fait pendant
de longues années tirer l'oreille
...avait sorti son *De Libero arbitrio* pour rappeler que,
quelque pût être...

appuyé en somme par toute l'autorité chrétienne,
depuis les paroles du CHRIST jusqu'à celles
de Saint PAUL, d'AUGUSTIN, et toute la tradition
des PÈRES

...ce fou furieux excité de Wittenberg qui s'appelle LUTHER, qu'il fallait bien penser que les œuvres, les bonnes œuvres, cela devait être encore quelque chose et que, pour tout dire, *la tradition des philosophes*, celle du « *Souverain Bien* », n'était pas absolument à jeter aux orties.

Et LUTHER, jusque là fort réservé quant à la personne d'ÉRASME...

tout en gardant par-devers lui,

à son endroit, quelque ironie

...LUTHER publie le *De servo arbitrio*¹⁸ pour accentuer le caractère de rapport radicalement mauvais où l'homme est quant à ce qui est au cœur de son destin, cette *Ding*, cette *causa* que l'autre jour je désignais comme analogue à ce qui est...

c'est d'ailleurs la même

...désigné par KANT à l'horizon de sa *Raison pratique*, à ceci près que ç'en est le pendant, que...

si je puis dire, et pour inventer un terme dont

je vous prie de pardonner la *grécité approximative*

...c'est cette « *causa pathomenon* », cette *causa* de la *passion humaine* la plus fondamentale.

LUTHER, réarticulant les choses à ce niveau, écrit ceci :

« *La haine éternelle de Dieu contre les hommes, non seulement contre ses défaillances et contre les œuvres d'une libre volonté, mais une haine qui existait même avant que le monde fut créé.* »

Vous voyez que j'ai quelques raisons de vous conseiller de lire de temps en temps les auteurs religieux.

J'entends, les bons, pas ceux qui écrivent *à l'eau de rose*. Même ceux-là sont quelquefois très fructueux : Saint François DE SALES, sur le mariage, je vous assure que cela vaut bien le livre de VAN DE VELDE sur le mariage parfait.

Mais LUTHER ça l'est à mon avis beaucoup plus.

18 Didier Érasme : *Du libre arbitre* ; Martin Luther : *Du serf-arbitre* ; Gallimard, Folio 2001.

Je pense qu'il ne vous échappe pas que cette haine qui existait même avant que le monde fut créé...

et pour autant qu'elle est strictement corrélative de ce rapport qu'il y a entre :

- un certain style, une certaine conception, une certaine incidence de la loi comme telle,
- et d'autre part une certaine conception de *das Ding* comme étant le problème radical et, pour tout dire, le problème du mal,

...que c'est exactement ce à quoi FREUD a affaire dès l'origine quand la question qu'il pose sur le père le conduit à nous montrer dans le père le personnage qui est le tyran de la horde, celui aussi contre lequel le crime primitif s'étant dirigé a introduit par là même tout l'ordre, l'essence et le fondement du domaine de la loi.

Ne pas reconnaître cette filiation et structuration et pour tout dire cette *paternité culturelle* nécessaire qu'il y a entre un certain tournant de la pensée qui s'est produit à ce point sensible, à ce point de fracture qui se situe vers le début du XVI^{ème} siècle et prolonge ses ondes puissamment, d'une façon *visible* jusqu'au milieu et jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle, est quelque chose qui équivaut à méconnaître tout à fait à quelle sorte de problème s'adresse l'interrogation freudienne.

Je viens de faire une parenthèse de *vingt-cinq minutes*, car tout ceci était pour vous dire, avant que nous ayons eu le temps de nous retourner, de nous apercevoir que c'est de cela qu'il s'agit, FREUD avec l'*Einführung*, peu après 1914, nous introduit dans quelque chose qui est précisément ce qui va réescamoter le problème. En quoi ?

En y articulant des choses qui naturellement, sont essentielles à articuler, mais dont il faut voir que c'est là-dessus, dans ce contexte qu'elles viennent s'insérer, à savoir très précisément le problème du *rapport à l'objet*.

Ce problème du *rapport à l'objet* doit être lu freudiennement, tel que vous le voyez en fait émerger, c'est-à-dire dans ce rapport qui est un rapport *narcissique*, qui est un rapport *imaginaire*.

L'*objet* ici, à ce niveau, s'introduit pour autant qu'il est perpétuellement interchangeable avec l'amour qu'a le sujet pour sa propre image.

Ichlibido et *Objektlibido* sont introduits dans FREUD pour autant que, dès cette première articulation, à savoir dès l'*Einführung*, c'est autour de l'*Ich-Idéal* et de l'*Idéal-Ich*, du *mirage du moi* et de la formation d'un *idéal* qui prend son champ tout seul, qui devient préférable, au moins qui vient à l'intérieur du sujet donner une forme à quelque chose à quoi il va désormais se soumettre.

C'est pour autant que le problème de l'*identification* :

- est lié à ce dédoublement psychologique,
- va faire désormais le sujet être dans cette dépendance par rapport à cette image idéalisée, forcée, de lui-même, dont FREUD ensuite fera toujours si grand état,

c'est dans cette relation que la notion d'objet dans cette relation, donc de mirage, est introduite.

Cet objet n'est donc pas la même chose que l'objet qui est visé à l'horizon de la tendance.

Entre l'*objet*...

tel qu'il est ainsi structuré
par la relation narcissique

...et *das Ding*, il y a une différence, et c'est justement dans le champ, dans la pente de cette différence que se situe pour nous le problème de la sublimation.

FREUD, dans une petite note des *Trois essais* a fait en effet une espèce de *flash* qui est bien du style de l'essai.

À la page 48, il dit :

« La différence qui nous accroche entre la vie amoureuse des *alten* - il s'agit des Anciens, des préchrétiens - et la nôtre gît en ceci que les Anciens mettaient l'accent sur la tendance elle-même, que nous, par contre, nous la mettons sur son objet ».

Les Anciens entouraient de fêtes *la tendance*, et étaient prêts aussi à faire honneur, par l'intermédiaire de *la tendance*, à un *objet* de moindre valeur, de *valeur commune*, tandis que nous, nous réduisons la valeur de la manifestation de la tendance, nous exigeons le support de l'objet par les traits prévalents de l'objet.

Quand j'intitule ceci une excursion excessive, je vous pose la question, qu'est-ce qu'il en est ? FREUD a écrit de longues pages pour nous parler de certains ravalements de la vie amoureuse. Ces ravalements, c'est au nom de quoi ? Au nom d'un idéal qui est incontestable :

« Je n'ai qu'à citer un nom parmi ces notes, dans cet esprit de l'auteur anglais GALSWORTHY dont la valeur est reconnue universellement aujourd'hui. Une nouvelle m'avait autrefois beaucoup plu, elle s'appelle The Apple-Tree et montre comment il n'est plus de place dans notre vie civilisée aujourd'hui pour l'amour simple et naturel, l'écho pastoral, de deux êtres humains. »

Voilà ! Tout s'exprime en quelque sorte spontanément et coulant de source. En quoi est-ce que FREUD sait que nous mettons l'accent sur *l'objet* et que les Anciens le mettaient sur *la tendance* ? Vous direz, il n'y a pas d'*exaltation idéale* dans aucune tragédie antique comme dans nos tragédies classiques. Mais enfin, FREUD ne le motive guère. Je ne suis pas sûr au reste que ceci n'appelle pas beaucoup d'observations.

Si nous comparons ici nos tragédies, notre idéal de l'amour à celui des Anciens, ce à quoi nous aurons à nous référer ce sont des œuvres historiques. C'est un certain moment qui, lui aussi, est à situer. Nous en parlerons la prochaine fois, puisque c'est là que nous entrerons.

Il s'agit en effet bel et bien d'une structuration, d'une modification historique de l'*Éros*. Dire pour autant que c'est nous qui avons inventé *l'amour courtois*, l'exaltation de la femme, qu'un certain style chrétien de l'amour dont FREUD parle est quelque chose qui fait date, ceci en effet a toute son importance, et c'est bien sur ce terrain que j'entends vous mener.

Il n'en reste pas moins que je montrerai que dans les auteurs antiques...

et, chose curieuse :

plus dans les Latins que dans les Grecs
...il y a déjà certains éléments, peut-être tous les éléments de ce qui caractérise ce culte de l'objet dans une certaine référence, disons idéalisée, qui a été déterminante quant à l'élaboration, qu'il faut bien appeler *sublimée*, d'un certain rapport.

Et qu'aussi bien ce que FREUD exprime ici d'une façon hâtive, probablement inversée, c'est quelque chose qui se rapporte en effet à une notion de dégradation qui vise peut-être moins, quand on y regarde de près, ce qu'on peut appeler la vie amoureuse qu'une certaine « *corde* » perdue, oscillation, crise concernant justement l'objet.

Que ce soit en effet dans la voie de retrouver *la tendance* dans une certaine perte...

elle culturelle

...de *l'objet*, qu'il puisse y avoir un problème comme celui-là au centre de la crise mentale d'où nous sort le freudisme, *c'est la question* que nous aurons à poser.

Autrement dit, cette nostalgie, qui s'exprime dans l'idée que les Anciens étaient plus près que nous de *la tendance*, ne veut peut-être rien dire d'autre...

comme tout rêve d'âge d'or, d'Eldorado

...sinon que nous en sommes bien amenés à reposer les questions au niveau de *la tendance*, faute de plus savoir *comment faire* quant à nous, à l'endroit de *l'objet*.

L'objet en effet...

si tant est qu'il est inséparable d'élaborations imaginaires, et très spécialement culturelles

...*l'objet*, nous commençons de l'entrevoir au niveau de *la sublimation*, et pour autant non pas que la collectivité les reconnaît comme des objets utiles purement et simplement, mais y trouve la direction, *le champ de détente* par où elle peut en quelque sorte se leurrer sur *das Ding*, par où elle peut coloniser avec ses formations imaginaires ce champ de *das Ding*.

C'est dans ce sens que les sublimations collectives, les sublimations socialement reçues, se dirigent et s'exercent. Mais elles ne sont pas purement et simplement, en raison de l'acceptation du bonheur trouvé par la société dans les mirages que lui fournissent...

quels qu'ils soient, moralistes, artistes, et bien d'autres choses encore, artisans, faiseurs de robes ou de chapeaux ...ceux qui créent un certain nombre de *formes imaginaires*.

Ce n'est pas simplement pour la sanction qu'elle y apporte, en s'en contentant, que nous devons chercher le ressort de la sublimation. C'est dans le rapport d'une fonction *imaginaire*, et très spécialement celle à propos de laquelle peut nous servir la symbolisation du fantasme : $\S \Diamond a$, la forme sous laquelle s'appuie le désir du sujet.

C'est pour autant que socialement, dans des formes spécifiées historiquement, il se trouve que les éléments *(a)*, éléments *imaginaires* du fantasme, viennent à être mis à la place, à recouvrir, à *leurrer* le sujet au point même de *das Ding*, c'est ici que nous devons faire porter la question de *la sublimation*, et c'est pour cela que la prochaine fois je vous parlerai un peu de *l'amour courtois* au Moyen Âge, et nommément du *Minnesang*.

C'est pour cela aussi que je vous ramènerai cette année, d'une façon anniversaire, comme l'année dernière je vous ai parlé d'HAMLET, je vous parlerai du théâtre élisabéthain pour vous montrer comment, dans ce théâtre, nous trouvons le point tournant de l'érotisme européen et du même coup civilisé, pour autant qu'à ce moment se produit, si l'on peut dire, ce tournant, cette élimination, cette *promotion de l'objet idéalisé* dont nous parle FREUD dans sa note.

Et il nous a laissés devant un problème d'une béance renouvelée concernant le *das Ding* qui est le *das Ding* des *religieux* et des *mystiques*, au moment où nous ne pouvions plus en rien le mettre sous la garantie du Père.

20 Janvier 1960

[Table des séances](#)

Le pivot autour de quoi je fais tourner...
parce que je le crois nécessaire
...ce dans quoi nous avançons cette année,
est bien évidemment ce *das Ding* qui n'est pas,
bien entendu, sans faire problème, voire sans faire
surgir quelques doutes sur sa légitimité freudienne
pour ceux - c'est bien naturel - qui réfléchissent,
qui conservent, comme ils le doivent, leur esprit
critique en présence de ce que je formule pour vous.

Il est bien clair que j'assume pleinement
la responsabilité de ce *das Ding* dont, bien entendu,
vous devez pouvoir mesurer, concevoir la portée
exacte, précisément dans la mesure où il se sera
avéré nécessaire à notre progrès dans notre exposé.
C'est évidemment dans sa *fonction*, dans son maniement,
que vous pourrez en apprécier le bien fondé.

J'en reparle pourtant, le désignant comme ce quelque
chose dont certains pourraient dire ou penser que
j'ai été le chercher dans un petit détail du texte
freudien, là où j'ai été le pêcher dans l'*Entwurf*.

Mais justement, je crois d'abord que dans les textes
comme ceux de FREUD...

c'est précisément ce que
l'expérience nous enseigne
...rien ne nous y apparaît comme caduc au sens où
ce serait quelque chose par exemple d'emprunté,
quelque chose qui viendrait là sous la forme de
quelque psittacisme scolaire, et sans être marqué de
cette puissante nécessité articulatoire qui distingue
son discours, qui rend justement si important
de nous apercevoir des points, par exemple,
où il reste ouvert, où il reste béant.

Ils n'en impliquent pas moins *une nécessité* que je crois
en plusieurs occasions avoir pu vous faire sentir.

Et ce *das Ding*, je crois, tel que j'essaye de vous en faire sentir la place et la portée, est quelque chose de tout à fait essentiel...

à mesure que nous avancerons vous le reconnaîtrez ...quant à la pensée freudienne.

Cet *intérieur exclu qui*, pour reprendre les termes mêmes de l'*Entwurf*, *est ainsi exclu à l'intérieur*, dans un quelque chose qui s'articule à ce moment, et très précisément à ce moment comme ce *Real-Ich* qui veut dire alors le dernier réel de l'organisation psychique, qui est là conçu, articulé comme *hypothétique* au sens où il est *supposé* nécessairement au *Lust-Ich* où se manifestent les premières ébauches d'organisation psychique, c'est-à-dire cet *organisme* ψ ...

dont la suite nous montre *qu'il est dominé par la fonction de ces Vorstellungsrepräsentanz*, c'est-à-dire non pas seulement par les *représentations*, mais *par des représentants de la représentation* ...qui est très précisément ce qui correspond, qui trace la voie où s'est engagée avant FREUD, toute la connaissance dite psychologique en tant que c'est dans cet *atomisme* où elle a d'abord pris forme et qui est en somme la vérité dudit *atomisme*.

Cette *élémentarité idéationnelle*...

tout est parti de l'homme, et avant l'homme, et par une sorte de nécessité qui est essentielle ...la connaissance psychologique...

et donc en somme tout l'effort que nous avons vu l'autre jour de la psychologie ...a tenté de s'en dégager.

Mais elle ne peut s'en dégager, elle ne peut s'insurger contre l'*atomisme* qu'à méconnaître...

si elle n'emprunte les voies freudiennes, en elle-même, je veux dire dans son objet ...cette *floculation* qui soumet sa matière...

et sa matière c'est le psychisme ...à la texture sur laquelle s'échafaude la pensée, autrement dit *la texture du discours* en tant que *la chaîne signifiante*, telle que je vous apprend ici à la pratiquer qui est la trame sur laquelle *la logique* s'édifie, *la logique* avec ce qu'elle apporte de surajouté et d'essentiel qui est la *négation*, le *splitting*, la *Spaltung*, la *division*, la *déchirure* qu'y introduit l'immixtion du sujet.

Eh bien, la psychologie, en tant qu'elle est soumise à cette condition *atomique* d'avoir à manier les *Vorstellungsrepräsentanzen*, pour autant qu'ils structurent, qu'en eux-mêmes est *floculée* cette matière psychique, pour autant que la psychologie tente de s'en affranchir, ses tentatives jusqu'à présent, sont essentiellement, on peut dire, maladroites.

Je n'ai pas besoin de faire plus que de vous rappeler le caractère confus de ces références, de ces recours à l'affectivité, c'est-à-dire au registre, à la catégorie la plus confuse, au point que, même quand c'est à l'intérieur de l'analyse que cette référence est faite, c'est toujours à quelque chose de l'ordre de *l'impasse* qu'elle nous mène, à quelque chose dont nous sentons que ce n'est pas la ligne dans laquelle effectivement notre recherche peut vraiment *progresser*.

En fait, bien sûr, il ne s'agit point ici de nier l'importance des *affects*. Il s'agit de ne pas les confondre avec le point, la substance de ce que nous cherchons dans le *Real-Ich*, au-delà de cette articulation signifiante, tel que nous pouvons, nous - artistes de la parole analytique - le manipuler.

Qu'il suffise, au passage, de vous indiquer à quel point cette psychologie des affects dans laquelle FREUD, pourtant, donne des touches au passage, toujours si significatives, si indicatives, quand il insiste en fin de compte toujours sur le caractère conventionnel, artificiel, sur le caractère non pas de signifiant, mais de *signal* auquel en fin de compte on peut la réduire.

Ce caractère qui en fait aussi sa portée déplaçable. Un caractère aussi bien sûr, qui présente l'économie, un certain nombre de nécessités, l'irréductibilité par exemple.

Ce n'est pas du fond qu'il s'agit. Ce n'est pas de l'essence *économique*, voire *dynamique*, qui souvent, foncièrement, est cherchée à l'horizon, à la limite, dans la perspective de la recherche analytique. Ce n'est pas l'affect qui en donne le mot.

C'est ce quelque chose de plus opaque, de plus obscur qui précise toutes les notions dans lesquelles débouche *la métapsychologie analytique*, c'est-à-dire ces notions énergétiques, avec les catégories étrangement *qualitatives* dans lesquelles elle arrive à s'ordonner aujourd'hui.

Qu'il nous suffise ici d'indiquer la fonction...

 dans les voies où s'est engagée

 récemment la métapsychologie

...de ce terme d'énergie sexuelle ou *libido* en tant que déssexualisée, c'est-à-dire la référence à proprement parler à des notions qualitatives de plus en plus difficiles à soutenir d'une expérience quelconque, bien moins encore bien entendu, d'une expérience qu'on pourrait dire affective.

Cette psychologie des affects, nous aurons peut-être un jour à la faire ensemble. Je voudrais simplement pour - au passage - enfoncer le caractère inadéquat de ce qui a été fait dans cet ordre, et spécialement dans l'analyse jusqu'à présent, vous proposer incidemment - au passage - quelques sujets de méditations et, par exemple, ce qu'on a pu dire sur un affect comme la colère.

Je veux dire combien ce sont des petits problèmes, de petits exercices pratiques, latéraux, que je vous donne, combien peut-être l'usage des catégories, je crois précises, auxquelles je vous invite à vous référer, pourrait peut-être nous permettre de nous expliquer pourquoi, dans l'histoire de la psychologie et de l'éthique, on s'est tellement intéressé à la colère, et pourquoi nous nous y intéressons, dans l'analyse, tellement peu.

DESCARTES, par exemple, articule sur la colère quelque chose qui pleinement vous satisfait.

Je pourrais simplement ici, au passage, vous indiquer la ligne dans laquelle je crois qu'on pourrait dire quelque chose, repérer avec exactitude si cette hypothèse de travail que je vous suggère, colle, ou ne colle pas, à savoir que la colère est une passion, mais qui se manifeste purement et simplement :

- par tel ou tel corrélatif *organique* ou *physiologique*,
- par tel ou tel sentiment plus ou moins hypertonique, voire élatif,
- que peut-être la colère nécessite quelque chose comme une sorte de réaction du sujet,
- qu'il y a toujours cet élément fondamentalement, d'une déception, d'un échec dans une corrélation attendue entre un *ordre symbolique* et la réponse du *réel*.

Autrement dit que *la colère* c'est essentiellement quelque chose de lié à cette formule que je voudrais emprunter à PÉGUY qui l'a dit dans *une circonstance humoristique* :

« *C'est quand les petites chevilles ne vont pas dans les petits trous.* »

Réfléchissez à cela, et voyez si ça peut vous servir. Ça a toutes sortes d'applications possibles, jusques et y compris d'y voir peut-être l'indice d'une ébauche possible d'*organisation symbolique* du monde chez les rares espèces animales où on peut effectivement constater quelque chose qui ressemble à la colère.

Car il est tout de même assez surprenant que la colère soit quelque chose de remarquablement absent du règne animal dans l'ensemble de son étendue.

La direction dans laquelle assurément la pensée freudienne s'engage, c'est toujours de mettre l'affect à la rubrique du signal. Que FREUD en soit venu, au terme de son articulation de sa pensée, à mettre l'angoisse elle-même dans la cote du signal, est une chose qui doit être, pour nous, suffisamment indicative déjà.

C'est au-delà donc, que nous cherchons, *au-delà* de l'organisation du *Lust-Ich* pour autant qu'il est entièrement lié, pour nous, dans son caractère phénoménal, au plus ou moins grand investissement de ce système des *Vorstellungsrepräsentanzen*, autrement dit des *éléments signifiants* dans le psychisme, qui est quelque chose qui est bien fait, justement, pour nous permettre, au moins opérationnellement, de définir le champ de *das Ding*, et opérationnellement, en tant que nous essayons de nous avancer sur le terrain de l'*éthique*.

Et je prétends...

comme a progressé d'un point de départ
thérapeutique la pensée de FREUD
...nous permettre de définir le champ du sujet en tant
qu'il n'est pas seulement le sujet intersubjectif,
le sujet soumis à la médiation du signifiant,
mais ce qu'il y a derrière ce sujet.

Nous sommes projetés...

dans ce champ que j'appelle « *le champ du das Ding* »,
sur *quelque chose* qui est bien au-delà de ce domaine
mouvant, confus, mal repéré - *faute d'une suffisante*
organisation de son registre - de l'affectivité
...nous sommes projetés sur quelque chose de beaucoup
plus foncier qui est à proprement parler ce que
j'essayais déjà pour vous de désigner dans nos
entretiens précédents de cette année, à savoir celui
non pas de la simple « *Wille* »¹⁹...

au sens *schopenhauerien* du terme, pour autant qu'à
l'opposé de *la représentation* c'est de *l'essence de la vie*,
que SCHOPENHAUER veut en faire le support
...c'est ce *quelque chose* où il y a à la fois la bonne
volonté et la mauvaise volonté, ce *volens nolens* qui est
le vrai sens de cette ambivalence qu'on serre mal
quand on la prend au niveau de *l'amour* et de *la haine*.

C'est au niveau de la bonne et de la mauvaise
volonté, voire de la préférence pour la mauvaise au
niveau de la réaction thérapeutique négative, que
FREUD, au terme de sa pensée, retrouve *le champ du das Ding*
et nous désigne le plan de l'*Au-delà du principe du plaisir*.

C'est comme un paradoxe éthique que « *le champ du das Ding* »
est retrouvé à la fin et que FREUD nous y désigne
ce *quelque chose* qui, dans la vie, peut préférer la mort.
Et comme tel il s'approche plus qu'aucun autre du
problème du *mal*, plus précisément du *projet du mal comme tel*.

19 Cf. Arthur Schopenhauer : *Die Welt als Wille und Vorstellung*. [Le monde comme volonté et comme représentation](#).

Si ceci, qui nous est désigné à travers ce que nous avons vu au début, peut être *dans un coin* où on pourrait le laisser passer, le considérer comme *contingent*, voire comme *caduc*, je crois que tout, de la pensée de FREUD, nous montre que bien loin qu'il en soit ainsi, à la fin il en désigne le champ comme étant celui qui polarise vraiment, qui organise, autour duquel gravite *le champ du principe du plaisir*, au sens où *le champ du principe du plaisir* est ce champ *Au-delà du principe du plaisir*, pour autant que ni le plaisir, ni les tendances de la vie comme telles, ni les tendances organisatrices, unificatives, érotiques de la vie, ne suffisent d'aucune façon à l'ordonner, à faire purement et simplement de l'organisme vivant comme tel, des nécessités et des besoins de la vie, le centre du développement psychique.

Assurément le terme « opérationnel » dans cette occasion, a comme dans tout procès de pensée, sa valeur. Ce *das Ding* n'est pas pleinement élucidé, même si nous nous en servons pourtant. Il faut tout de même sentir qu'il y a là quelque chose pour lequel ce terme « opérationnel », je veux dire l'étiquette « opérationnel », peut tout de même vous laisser sur une certaine insatisfaction humoristique. Bien qu'après tout ce que nous essayons justement de désigner là, dans cette direction, est précisément ce à quoi nous avons affaire chacun et tous de la façon la moins *opérationnelle*.

Je ne veux pas me laisser aller à une sorte de dramatisation. On aurait tort de croire que c'est très spécial à notre époque, toutes les époques se sont cru arrivées au maximum du point d'acuité de cette confrontation avec ce je ne sais quoi de terminal, d'*au-delà du monde*, où le monde - et dont le monde - en sentirait la menace. Mais quand même aussi bien...

puisque *le bruit du monde* et de la société nous apporte l'ombre agitée d'une certaine arme incroyable, d'une certaine arme absolue qui finit quand même par être maniée devant notre regard, qui d'une façon, devient vraiment digne des Muses
...ne croyez pas tellement que ce soit immédiatement pour demain, puisque déjà, au temps de LEIBNIZ, on pouvait croire, sous des formes moins précises, que la fin du monde était là.

Tout de même, cette arme suspendue au-dessus de nos têtes, imaginez-la vraiment avec son caractère fonçant sur nous du fond des espaces, satellite porteur d'une arme encore cent mille fois plus destructrice que celle qui se mesure déjà à des centaines de mille fois plus destructrice que celles qui précédaient. Et ce n'est pas moi qui invente puisque tous les jours on agite devant nous une arme qui pourrait vraiment mettre en cause la planète elle-même comme support de l'humanité.

En somme il suffit que vous vous portiez à cette chose... peut-être un peu plus présentifiée pour nous par le progrès du savoir qu'il n'a pu jamais l'être dans l'imagination des hommes, qui n'a pourtant pas manqué d'en jouer ...portez vous donc à cette confrontation avec le moment où un homme, ou un groupe d'hommes, peut faire que pour la totalité de l'espèce humaine, toute la question de l'existence soit suspendue, et vous verrez alors à l'intérieur de vous-mêmes qu'à ce moment *das Ding* se trouve du côté du sujet.

Vous verrez que vous supplierez que *le sujet du savoir*... qui aura engendré cette autre chose dont il s'agit : l'arme absolue ...fasse le point, et que la vraie *Chose* soit à ce moment-là en lui. Autrement dit, qu'il ne lâche pas l'autre chose simplement comme on dit : *Il faut que ça saute ou qu'on sache pourquoi ! ».*

Eh bien, avec cette petite digression dont je vous ai dit que c'est seulement le mot « *opérationnel* » qui me l'a suggérée, et qu'aussi bien, sans avoir recours à des vues aussi *dramatiques*, on n'ose plus dire... vue la matérialisation très précise que les choses prennent ...*eschatologiques*, nous allons essayer de reprendre au vrai niveau, au niveau où nous avons effectivement affaire à lui, cette *essence du das Ding*, ou plus exactement ce comment nous avons affaire à lui dans le domaine éthique.

Autrement dit, les questions non seulement de son approche, mais de ses effets, de sa présence au cœur même de la menée humaine, à savoir de ce vivotage au milieu de la forêt des désirs et des compromis que lesdits désirs font avec une certaine réalité assurément *pas si confuse* qu'on peut elle-même l'imaginer : que ses lois, ses exigences et très précisément sous la forme des *exigences* qu'on appelle « *de la société* », *exigences* dont FREUD ne peut pas faire l'état le plus sérieux, mais dont il faut bien dire tout de suite par quel *biais spécial* il l'aborde, et qui lui permet en quelque sorte d'en dépasser la pure et simple antinomie, je veux dire l'antinomie société-individu, l'individu étant d'ores et déjà posé comme lieu éventuel du désordre.

Eh bien, l'individu malade, tel que FREUD l'aborde, révèle une autre dimension que celle des désordres de la société, ou pour mieux dire...

en parlant comme on doit parler à notre époque ...des désordres de l'État, car il est tout à fait impensable, à notre époque, de parler abstraitement de la société. Si c'est *impensable historiquement*, ça l'est aussi *philosophiquement*, pour autant qu'il y a un monsieur nommé HEGEL qui nous en a montré la parfaite cohérence, à savoir la liaison de toute une *Phénoménologie de l'esprit* avec cette nécessité qui rend parfaitement cohérente une *légalité*, toute une *philosophie du droit* qui, à partir de l'État enveloppe toute l'existence humaine jusques et y compris, je veux dire en le prenant comme point de départ, le couple monogamique. Il est bien évident...

puisque je vous fais ici *L'éthique de la psychanalyse* ...que je ne peux pas vous faire en même temps l'éthique hégélienne. Ce que je veux à l'occasion marquer, c'est précisément qu'*elles ne se confondent pas*.

Autrement dit que cette sorte de *divergence* qui éclate au point d'arrivée d'une certaine *phénoménologie* des rapports de l'individu et de la cité, de l'État : dans PLATON les désordres de l'âme sont référés d'une façon insistante :

- à la même dimension dans l'État,
- à la reproduction à l'échelle psychique des désordres de la cité.

L'individu malade, tel que FREUD l'aborde, nous révèle une autre dimension que celle des *désordres de l'État*, des troubles de la hiérarchie.

C'est que comme tel, il a affaire...

l'individu malade :

je dis le névrosé, le psychotique

...il a affaire comme tel directement :

- avec « *les puissances de la vie* » pour autant qu'elles débouchent dans celles de la mort d'une part,
- il a affaire aussi directement avec *les puissances* qui découlent *de la connaissance du bien et du mal*.

Nous voici donc avec *das Ding*.

Et nous voici avoir à nous débrouiller avec lui.

Ce que je vous dis, à vrai dire, est tellement peu quelque chose qui doive vous surprendre, que je ne veux simplement que vous désigner du doigt ce qui s'est passé.

C'est-à-dire que les analystes sont tellement possédés par ce champ du *das Ding*, c'est tellement la nécessité interne de leur expérience, que qu'est-ce que nous avons vu comme évolution de la théorie analytique pour autant qu'elle est actuellement dominée par l'existence quelque part, dans la communauté analytique, d'une *école* dite « *école kleinienne* » ?

Ce qu'il y a de tout à fait frappant, c'est que...

quelles que soient *les distances*, voire *les réserves*, voire *le mépris* que telle ou telle autre section de la communauté analytique peut lui témoigner

...c'est quand même celle qui...

jusqu'à l'effort qui est fait ici par notre groupe

...polarise, oriente toute *l'évolution de la pensée analytique* !

Eh bien je crois que dans la perspective que je suis en train de vous annoncer, ceci ne veut rien dire d'autre : avec cette clé, je vous prie de reconsidérer toute l'articulation kleinienne.

L'articulation kleinienne consiste en ceci :
à avoir mis à la place centrale de *das Ding* le corps mythique de la mère,
pour autant que c'est à lui...

se référant à lui, s'adressant à lui
...que se manifeste la tendance agressive,
transgressive, la plus primordiale, les agressions
primitives et les agressions retournées.

Dans le champ où nous avons à nous avancer
maintenant, dans le champ de l'énoncé de ce qu'est
dans l'économie freudienne la notion de *la sublimation*
l'école kleinienne comme telle, à savoir
Mélanie KLEIN elle-même, Ella SHARPE, pour autant que
sur ce point elle la suit pleinement [...].

Récemment un auteur américain a écrit...

à proprement parler sur le plan de la sublimation
en tant qu'il est au principe de la création dans
les beaux arts, et qui pourtant n'est pas du tout
kleinien : M. LEE, sur l'article de qui
je reviendrai, *Theory concerning the Creation in the free Arts*
...que la notion de la sublimation...

après avoir été critiquée par un examen
diversement ou plus ou moins exhaustif des
formulations freudiennes, puis des tentatives faites au
niveau de son école pour lui donner *son plein sens*
...aboutit à la notion d'une *sublimation* dont la fonction
essentielle est *une fonction restitutive*, et toujours plus ou
moins *un effort de réparation symbolique des lésions imaginaires apportées à ce*
champ, à cette image fondamentale du *corps maternel*.

Il y a là quelque chose sur lequel nous reviendrons,
et que je vous pointe d'ores et déjà comme quelque
chose dont vous devez tenir compte. Je vous
apporterai les textes, si vous ne les avez déjà vus
apparaître dans le champ de votre connaissance.

Cet aboutissement de la notion de sublimation,
cette réduction de cette notion à cet *effort reconstitutif* du
sujet par rapport au fantasme lésé du corps maternel,
est quelque chose qui nous indique d'ores et déjà
que ce n'est assurément pas la solution la meilleure,
ni du problème de la sublimation, ni du problème
topologique, métapsychologique lui-même.

Les rapports du sujet avec quelque chose de *primordial* dans son attachement pour l'objet le plus *fondamental*, le plus *archaïque*, c'est quelque chose qui vous permet tout au moins de penser, au point où nous en sommes, que mon champ ainsi défini du *das Ding* - *opérationnellement* - est quelque chose qui en tout cas, lui donne son *cadre*, l'explique, peut permettre de concevoir la nécessité, les conditions offertes au fleurissement de ce qu'on pourrait appeler dans l'occasion *un mythe analytique*, le mythe kleinien comme tel.

Mais aussi peut-être en nous permettant de le situer, de rétablir *une fonction plus large* que celle à laquelle on arrive, et tout spécialement à l'endroit de la sublimation, nécessairement si l'on suit les catégories kleinienne.

En effet, par la suite je pourrai reprendre, en vous montrant le texte, à quoi aboutit la notion, la fonction, l'utilisation de la notion de *sublimation* pour les cliniciens plus ou moins touchés, plus ou moins ralliés aux fonctions kleinienne comme telles.

Ils aboutissent, je dois l'indiquer tout de suite...
je crois avoir le temps
de le justifier par la suite
...à ce que j'appellerai une notion assez réduite,
assez puérile, d'un certain côté de ce qu'on pourrait
appeler « *art-thérapie* ».

Je veux dire l'art-thérapie par les fonctions
à proprement parler diversement rattachables aux *arts*,
je veux dire à l'ensemble de ce qui se met sous la
rubrique des *Beaux-Arts*, et qui est un certain nombre
d'exercices gymnastiques, dansatoires et autres,
qui sont supposés pouvoir apporter des satisfactions
au sujet, un élément de solution de ses problèmes,
voire de son équilibre qui est noté dans une série
d'observations qui ont toujours leur valeur
enrichissante en tant qu'observations quand elles
sont bien prises.

Je vous y mènerai, en vous priant de vous y arrêter avec moi aux articles spécialement d'Ella SHARPE, dont je suis loin de faire petit état :

- *Certains aspects de la sublimation et du délire*

et l'autre article :

- *Déterminants inconscients semblables et divergents sous-jacents aux sublimations de l'art pur et de la science pure*²⁰.

Cela n'est certes pas un article à la lecture duquel vous perdrez, mais qui je crois, confirmera l'espèce de réduction à quoi est amené le problème de *la sublimation* comme tel dans cette direction, cette perspective, et ce que j'ai appelé une certaine puérilité des prétendus résultats qui sont obtenus par cette voie.

Vous y verrez que ceci consiste :

- à donner aux signes de l'art *une fonction, une activité valable*, à des activités qui semblent bien se situer dans le registre de l'explosion plus ou moins transitoire d'éléments, de dons qui paraissent, dans les cas envisagés, plus que discutables,
- et aussi bien laisser complètement de côté ceci qui doit être, me semble-t-il, toujours accentué concernant ce qu'on peut appeler *une production artistique*, pour autant qu'elle tomberait sous cette rubrique de dévaluation dont il convient de ne pas le mettre entre parenthèses puisqu'aussi bien c'est celui qui par FREUD a été paradoxalement...

c'est bien ce qui surprend les auteurs ...promu, cette rubrique qui consiste en ceci, c'est qu'ils sont socialement plus reconnus, c'est qu'ils jouent un rôle essentiel dans quelque chose qui n'est peut-être pas poussé aussi loin que nous pourrions le désirer dans FREUD mais qui est incontestablement lié à la promotion d'un certain progrès social, et Dieu sait que la notion dans FREUD est loin d'être unilinéaire d'une certaine élévation de quelque chose reconnu socialement comme tel.

20 Sharpe Ella Freeman (1935), "Similar and divergent unconscious determinants underlying the sublimations of pure art and pure science", Int. J. Psychoanal., XVI, p. 186-202. et "Certains aspects de la sublimation et du délire", trad. in « Ella sharpe lue par Lacan », p.117, éd. Hermann 2007.

Je n'avance pas plus pour l'instant.

Il suffit d'indiquer à quel point FREUD l'article...

l'article d'une façon qui peut paraître tout à fait étrangère au registre métapsychologique ...pour simplement à cette occasion, remarquer qu'il n'y a pas d'évaluation correcte possible de la sublimation dans l'art si nous ne pensons pas à ceci, c'est que toute production de l'art, spécialement des Beaux-Arts, est historiquement datée.

Je veux dire qu'on ne peint pas à l'époque de PICASSO comme on peignait à l'époque de VELÁZQUEZ, et qu'on n'écrit pas non plus un roman en 1930 comme on l'écrivait au temps de STENDHAL, et que ceci est un élément absolument essentiel dont nous n'avons pas, pour l'instant, à le connoter sous *le registre du collectif ou de l'individuel*, ou de quelque chose d'autre.

Disons que nous le mettrons sous le registre du culturel, et que son rapport justement avec la société, à savoir ce que la société peut bien y trouver de satisfaisant, est justement ce qui maintenant est mis par nous en question.

Je veux dire que c'est là que gît le problème de *la sublimation* en tant qu'elle est créative d'un certain nombre de formes dont l'art n'est pas la seule, dont il s'agit de situer les autres, mais dont l'art, et tout spécialement un art entre autres si proche pour nous du domaine éthique, nous le verrons, l'art littéraire, est quelque chose, le champ dans lequel nous devons nous avancer.

Mais nous sommes quand même un peu écartés du problème de fond, à savoir du problème éthique :

- c'est en fonction du problème éthique que cette sublimation nous avons à la juger,
- c'est pour autant que créatrice de valeurs...
et de quelles valeurs !
...en tout cas de valeurs socialement reconnues,
que nous avons à la juger.

Je vais donc essayer de recentrer les choses sur le plan éthique. Et on ne saurait toujours mieux le faire, comme je l'ai pointé, qu'en nous référant à ce qui, dans ce domaine, a donné une sorte d'expression pivot, si paradoxale soit-elle, à savoir la perspective kantienne.

En présence de ce que je vous ai appelé tout à l'heure le *das Ding*, pour autant que nous espérons qu'il fasse le poids du bon côté. Opposé à cela, nous avons ce que je vous ai articulé l'autre jour de la formule kantienne du devoir, autrement dit, une autre façon de faire le poids.

KANT ne fait intervenir pour définir le devoir...
purement et simplement, et rien d'autre
...que la règle de conduite universellement applicable,
autrement dit, la poids de *la raison*.

Ce qui est tout à fait frappant c'est, bien entendu, qu'il y a à montrer *comment la raison peut faire du poids*. Il y a toujours avantage à lire les auteurs dans le texte. L'autre jour, je vous ai fait état du passage à l'horizon, dans le texte de KANT, du *Schmerz*, de la *douleur* comme telle, comme *corrélative de l'acte éthique*.

J'ai pu m'apercevoir que c'était passé...
même à certains d'entre vous pour qui je pense
que ces textes ont eu à un certain moment
une très grande familiarité
...ceci est passé inaperçu.

Si vous ouvrez la *Critique de la raison pratique*, vous verrez que pour nous faire croire à *l'incidence du poids de la raison*, KANT prend un exemple dont je dois dire que dans sa fraîcheur il a un caractère tout à fait magnifique. Je veux dire qu'il invente à notre usage un double apologue, histoire de faire sentir quel est le poids du principe éthique pur et simple.

Voici le double apologue.
Il veut nous montrer la prévalence possible du devoir comme tel envers et contre tout, c'est-à-dire envers et contre tout bien conçu comme vitalement désirable.

Le ressort de la preuve gît dans la comparaison de ces deux situations. KANT dit :

« Supposez que pour contenir les débordements d'un luxurieux on réalise la situation suivante. Il y a là, dans une chambre, la dame vers laquelle le portent momentanément ses désirs, on lui laisse la liberté d'entrer dans cette chambre pour satisfaire son désir, ou son besoin, mais à la porte, pour la sortie, il y a le gibet où il sera pendu ».

Ceci n'est rien, et ce n'est pas là le fondement de la moralité pour KANT. Vous allez voir où gît le ressort de la preuve. Pour KANT, il ne fait pas un pli que le gibet sera une inhibition suffisante. Pas question qu'un type aille baiser en pensant qu'il aille passer au gibet à la sortie.

Ensuite, même situation concernant la présence de la terminaison tragique : un tyran offre à quelqu'un le choix entre le gibet et sa faveur, à la condition qu'il porte contre son ami *un faux témoignage*.

Ici KANT met en lumière, et à juste titre, qu'on peut concevoir que quelqu'un mette en balance sa propre vie avec le fait de porter un faux témoignage, *surtout bien entendu si on pense que dans cette occasion, le faux témoignage n'est pas là porté sans conséquences fatales pour la personne contre laquelle il est dirigé*.

Donc *le pouvoir de la preuve est ici...*

c'est là qu'est le point intéressant, frappant *...remis à la réalité*, je veux dire *au comportement réel du sujet*. C'est dans le réel que KANT nous prie de regarder quelle est l'incidence de ce que j'ai appelé en l'occasion « *le poids de la raison* », pour autant que KANT les identifie ici au « *poids du devoir* ».

Il y a pourtant une chose qui...

à le suivre sur ce terrain
...semble lui échapper :

c'est qu'après tout il n'est pas exclu que dans de certaines conditions, le sujet, dans le premier cas, je ne dis pas s'offre au supplice...

puisqu'en fin de compte à aucun moment
l'apologue est poussé jusqu'à ce terme
...mais *envisage de s'y offrir*.

C'est-à-dire que, quelle que soit la sorte d'*évidence*, notre philosophe de Königsberg...

si sympathique personnage il faut bien le dire, je ne suis pas ici en train de dire qu'il s'agit de quelqu'un de petite envergure ni de minces capacités passionnelles

...ne semble pas du tout considérer qu'il y a aussi un problème posé par le fait que dans des conditions suffisantes de ce que FREUD appellerait *Überschätzung*, *survalorisation de l'objet*, et c'est ce que je vais d'ores et déjà, et dès maintenant appeler *sublimation de l'objet*.

Je veux dire dans cette condition où *l'objet* de la passion amoureuse prend une certaine signification.

Et c'est dans ce sens que j'ai *l'intention d'introduire la dialectique* où je prétends vous enseigner à situer ce qu'est réellement la sublimation, dans certaines conditions de sublimation de l'objet féminin, autrement dit d'exaltation de l'amour, d'exaltation historiquement datable et dont FREUD nous donne même l'indice dans cette *petite note* dont je vous ai parlé l'autre jour, où il nous dit que :

« pour le moderne l'accent de la libido est porté plutôt sur l'objet que sur la tendance... ».

Ceci pose une *immense question*. Et c'est celle où j'entends vous introduire, si bien entendu cela vous convient. Comme je vous l'ai dit, cela doit tout de même nous mener à passer *quelques séances* sur quelque chose dont je vous ai déjà dit l'autre jour *l'uniforme* chez HAMLET : dans l'histoire germanique de la *Minne*, c'est-à-dire *une certaine théorie* et pratique *de* ce que *l'amour* doit être.

Pourquoi nous refuserions-nous à cela : nous passons bien du temps en des explorations ethnographiques, je ne vois pas pourquoi nous ne nous intéresserions pas à la *Minne*, surtout si je vous affirme que c'est très intéressant concernant certaines traces en nous du rapport avec l'objet qui ne sont pas concevables sans ces *antécédents historiques*.

Donc dans certaines conditions de *sublimation* on peut...
et la littérature des contes qui représente quand même quelque chose au point de vue fantasmatique, sinon strictement historique, mais après tout aussi bien des *faits divers* qu'il ne serait pas, au cours de l'histoire, impossible de recueillir...dire qu'il n'est pas impossible qu'un monsieur couche avec une femme en étant très sûr d'être...
par le gibet ou autre chose
...zigouillé à la sortie.

Ce qui évidemment change quelque peu les données, *tout au moins* la valeur démonstrative de l'exemple kantien. Ceci bien entendu reste à la rubrique des excès passionnels, dans certaines rubriques qui pour nous posent d'autres questions :
il n'est pas impossible que ce monsieur envisage froidement la même issue à la sortie, pour le plaisir de couper la dame en morceaux par exemple.

C'est l'autre cas également envisageable, et dont les annales criminologiques nous fournissent un plus grand nombre d'exemples accessibles.

Ce que je suis en train de désigner par là, et si j'ai rapproché ces deux formes de *la transgression...*
au-delà des limites normalement désignées au *principe du plaisir* en face du *principe de réalité* considéré comme critère du principe, à savoir *la sublimation excessive de l'objet*, et ce qu'on appelle communément la perversion dans le second cas. À savoir que, pour le plaisir de couper la dame en morceaux, le monsieur accepte l'issue fatale à la sortie,
...c'est que d'ores et déjà ceci nous permet de rapprocher l'un de l'autre *sublimation* et *perversion*, pour autant qu'*ils sont l'un et l'autre un certain rapport du désir qui attire notre attention sous la forme d'un point d'interrogation*.

À savoir si ce dont il s'agit dans l'occasion n'est pas très précisément ce qui nous permet...
en face du *principe de réalité*
...de trouver une espèce d'autre critère d'une autre
- ou de la même - *moralité*.

C'est à savoir celle qui fait en somme simplement hésiter le sujet au moment de porter *un faux témoignage* contre *das Ding*, c'est-à-dire le lieu de son désir, qu'il soit pervers ou sublimé, autrement dit, le registre de *moralité* dirigé du côté de ce qu'il y a au niveau de *das Ding*.

Il nous semble qu'après tout, nous ne progressons ici qu'avec de gros sabots, et dans les sentiers de notre bon sens à nous analystes qui n'est pas un bon sens si étranger que ça au bon sens tout court.

Ce qu'il y a au niveau de *das Ding*, du moment où il est révélé, c'est à savoir qu'il s'agit du lieu des *Triebe*, pour autant justement que nous nous apercevons que les *Triebe* n'ont rien à faire comme tels...

en tant qu'émergences, que révélés
par la doctrine freudienne

...avec quoi que ce soit qui se satisfasse :

- d'une terminologie tempérée,
- de celle qui ordonne bien sagement l'être humain dans ses rapports avec son semblable,
- dans cette construction harmonique qui lui permet de trouver les différents étages hiérarchiques de la société, depuis le couple jusqu'à l'État.

Et ici il nous faut bien alors revenir à la question de ce que signifie *la sublimation* telle que FREUD essaie de nous en donner la formule.

La *sublimation* est, par lui, rattachée aux *Triebe*, aux instincts comme tels.

C'est même ce qui fait, pour les analystes et pour les disciples, toute la difficulté de sa *théorisation*.

Il s'agit...

je vous prie de me dispenser pour aujourd'hui
de la lecture, après tout pour vous fatigante,
de tel ou tel passage de FREUD qui viendrait en
son temps, quand vous verrez tout l'intérêt
qu'il y a à trancher dans un sens ou dans un
autre, et de confirmer si nous sommes oui ou non
dans la vraie articulation freudienne, mais je ne
pense pas pouvoir soutenir cet intérêt dans la
masse de votre assemblée, sans vous montrer où
je vise, c'est-à-dire où je veux vous mener
...il s'agit dans *la sublimation* d'une certaine forme...
nous dit FREUD de la façon la plus précise
...de satisfaction des *Triebe*.

Ce qu'on traduit improprement par *instincts*, ce qu'il faut
traduire sévèrement par *pulsions* ou par *dérives*.

Ceci traduirait que ce *Trieb* soit détourné de ce qu'il
appelle *Ziel*, c'est-à-dire son *but*.

La sublimation nous est représentée essentiellement
comme étant distincte justement de cette sorte *d'économie
de substitution* qui est celle où d'habitude se satisfait
la pulsion en tant qu'elle est refoulée.

Le *symptôme*, c'est le retour par voie de substitution
signifiante de ce qui est au bout du *Trieb*, de la *pulsion*
comme étant son *but*.

Et c'est ici que la notion et la fonction du *signifiant*
prend tout son poids et sa portée :
c'est qu'il est impossible de distinguer autrement
ce que FREUD considère comme le retour du refoulé,
de ce qui l'en distingue comme mode de satisfaction
possible de la pulsion.

C'est-à-dire ce paradoxe que la pulsion peut trouver
son *but* ailleurs que dans ce qui est son *but*, et sans
qu'il s'agisse là de cette *substitution signifiante* qui est celle
qui constitue la structure surdéterminée, l'*ambiguïté*,
la double causalité fondamentale de ce qu'on appelle
« *le compromis symptomatique* ».

Cette notion n'a pas fini de proposer aux analystes et aux théoriciens sa difficulté.

Que peut vouloir dire ce changement de *but* ?

Qu'est-ce que ça peut être ?

Puisque de *but* il s'agit et non pas à proprement parler d'*objet*, encore que...

comme je vous l'ai souligné la dernière fois,
et comme je ne peux encore que vous l'indiquer
aujourd'hui

...l'objet vienne très vite en ligne de compte.

Mais n'oublions pas ici que FREUD aussi, nous fait très tôt remarquer qu'assurément ici il convient de ne pas trop confondre, bien loin de là, la notion du *but* et celle de *l'objet*.

Et il y a très spécialement un passage...

que je vous lirai quand il conviendra,
mais dont je peux peut-être d'ores et déjà
vous donner la référence

...où FREUD...

Précisément - si mon souvenir
est bon - dans l'*Einführung des Narzissmus*

...accentue la différence qu'il y a, quant à la fonction de *l'objet*, entre ce qui est à proprement parler la *sublimation*, et ce qui est *idéalisation* :

- pour autant que l'idéalisation est quelque chose qui a une fonction tout à fait différente,
- pour autant qu'elle fait intervenir l'identification du sujet à un objet.

La sublimation est tout autre chose.

Les questions que se sont posées les analystes sur ce sujet sont les mêmes au dernier terme, et ceux qui savent l'allemand, je leur indique un petit article...

assez bien daté, il est de 1930,

de Richard STERBA, sur ce problème, *Zur Problematik der Sublimierungslehre* dans la revue [*Internationale Zeitschrift* Volume VII](#)

...qui fait assez bien le point des difficultés qu'à l'époque, c'est-à-dire après un article de BERNFELD, fondamental en la matière, puis un article de GLOVER dans l'*International Journal of Psychoanalysis* de 1931...

je dis « après », mais c'est « avant »
...en fait ils sont parus à peu près en même temps,
et GLOVER n'a pas pu en faire état dans son article
parce que des questions de parution ne lui ont pas
permis d'en avoir connaissance avant que son article
soit déjà écrit. L'article de GLOVER est intitulé
*Sublimation, substitution et anxiété sociale*²¹.

C'est un article en anglais qui donnera beaucoup plus
de difficultés, car c'est un article extrêmement
long, extrêmement difficile à suivre, pour la raison
qu'il promène littéralement l'étalon de *la sublimation*
à travers toutes les notions jusque là connues
de l'analyse pour essayer de voir comment on peut,
à tel ou tel niveau de la théorie, l'y faire coller.

Ceci donne un résultat très surprenant de survol
et de reprise de toute la théorie analytique de bout
en bout, et montre en tout cas avec une très grande
évidence l'extraordinaire difficulté qu'il y a à
utiliser la notion de sublimation dans la pratique
sans aboutir à des contradictions dont ce texte
vous montrera très manifestement la pullulation.

Pour nous, je voudrais tout de suite essayer de vous
montrer dans quelle direction nous allons poser la
sublimation, ne serait-ce que pour nous permettre
ensuite d'en éprouver le fonctionnement et la valeur.

Cette satisfaction du *Trieb*, paradoxale puisqu'elle
semble se produire - je vous l'ai expressément
articulé - ailleurs que là où est son but, est-ce que
nous allons, avec STERBA par exemple, nous contenter
de dire qu'en effet le but a changé, qu'il était
sexuel avant, maintenant qu'il ne l'est plus ?
C'est d'ailleurs ainsi que FREUD l'articule.
D'où il faut conclure que la libido sexuelle est
devenue déssexualisée.
Et voici pourquoi votre fille est muette.

21 S. Bernfeld, Pour une théorie de la sublimation *Imago*, 1931, volume XVII). Traduit de l'allemand par Claude Lorin.
[Recherches en Psychanalyse 2004/1, N° 1, p. 179-188.](#)

R. Sterba, « Zur problematik der sublimierungslehre », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* XVI 1930 Heft 3/4 (1930)
E. Glover, Sublimation, Substitution and Social Anxiety (1931). *International Journal of Psycho-Analysis*, pp. 263-297.

Est-ce que nous devons, nous, constater que le terme qui est en dehors de cet autre registre, le registre kleinien qui en fait à proprement parler la solution imaginaire d'un besoin de substitution, de réparation par rapport au corps de la mère qui nous paraît contenir une certaine vérité mais partielle, est-ce que nous pouvons nous contenter de cette formule de l'énergie libidinale désexualisée ?

Je crois que pour quiconque qui ne se contente pas de formules de caractère verbal...

au sens où ceci veut dire vide
de tout sens dans un certain registre
...que ceux qui ne se contentent pas d'une telle solution, ceci provoquera au moins à interroger d'un peu plus près ce dont il s'agit dans *la sublimation*.

Vous devez quand même d'ores et déjà pressentir dans quel sens j'entends diriger notre propos.

La sublimation comme telle...

et en tant qu'elle apporte aux *Triebe*
une satisfaction différente de son but,
de son but qui en fin de compte est
toujours défini comme son but naturel
...est précisément, dans les faits, ce qui révèle la nature propre du *Trieb* en tant qu'il n'est pas purement l'instinct.

Autrement dit qu'il a rapport avec *das Ding* comme tel, avec *la Chose* en tant qu'elle est distincte de *l'objet*.

Ceci va nous amener à distinguer...

et ceci alors n'est vraiment pas difficile car nous avons tout de la théorie freudienne, des fondements narcissiques de l'objet pour nous guider, de l'insertion de l'objet dans le registre *imaginaire*

...à distinguer l'objet :

- pour autant qu'il spécifie les directions, les points d'attrait de l'homme dans son ouvert, dans son monde,
- pour autant que l'intéresse l'objet en tant qu'il est plus ou moins son image, son reflet.

Cet objet, précisément *n'est pas la Chose*, n'est pas *das Ding* pour autant qu'elle est au cœur de l'économie libidinale, et la formule la plus générale que je vous donne de *la sublimation* est ceci : qu'elle *élève un objet...* et ici je ne me refuserai pas aux résonances de calembour qu'il peut y avoir dans l'usage d'un terme qui est celui que je vais amener *...à la dignité de la Chose*.

Vous devez sentir immédiatement ce que ceci comporte concernant par exemple, ce à quoi j'ai fait allusion à l'horizon de notre discours et où je viendrai la prochaine fois, à *la sublimation de l'objet féminin*.

Toute la théorie de la *Minne* ou de l'*amour courtois*, un certain mode qui a été en somme décisif pour autant que bien entendu tout à fait effacé dans ses prolongements sociologiques de nos jours, il garde, il laisse tout de même des traces dans un inconscient qui est un inconscient pour lequel le terme de *collectif* n'a aucun besoin d'être utilisé, d'inconscient traditionnel véhiculé par toute une littérature, par une imagerie dans laquelle nous vivons dans nos rapports avec la femme.

C'est pour autant que je vous montrais, qu'alors d'une façon tout à fait consciente, précise, et je vous prouverai même plus, qu'il a été délibéré... ce n'est pas du tout une création de *l'âme populaire*, de la fameuse « *grande âme du temps béni du Moyen Âge* » comme Gustave COHEN l'appelait...c'est d'une façon *délibérée*, dans un cercle de lettrés, qu'ont été articulées les règles, l'honnêteté, le code moral grâce auquel a pu être produit ce déplacement, cette promotion de l'objet dont je vous montrerai que dans son caractère d'absurdité... car comme l'a écrit un écrivain allemand qui est spécialiste de cette *littérature germanique médiévale*, il a employé le terme de l'« *absurde Minne* »...je vous montrerai dans le détail *les traits d'absurdité* de ce code en tant qu'il institue, qu'il constitue, au centre d'une certaine société, quelque chose qui comporte cette fonction particulière, d'un objet qui est pourtant bel et bien un objet naturel.

Ne croyez pas qu'on faisait moins l'amour
à cette époque qu'à la nôtre.

C'est très précisément en fonction du fait que
l'objet, ici, est élevé à la dignité de la Chose comme telle, et telle que
nous pouvons la définir dans notre *topologie Freudienne*,
en tant qu'elle n'est pas glissée, mais en quelque
sorte *cernée* par le réseau des *Ziele*, c'est en tant que
ce nouvel objet promu à une certaine époque,
est promu à la fonction de la Chose, qu'on peut s'expliquer
ce phénomène qui sociologiquement se présente,
je vous l'assure, et s'est toujours présenté à ceux
qui l'ont abordé, comme franchement paradoxal,
de la promotion de tout signe, tout rite, fonction
d'échange de thèmes, et spécialement de thèmes
littéraires qui ont fait la substance et l'incidence
effective de ce rapport humain défini si l'on peut
dire selon les lieux et les époques, par des termes
différents, *amour courtois*, *Minne* et il y en a d'autres.
Nous ne pourrions certainement pas les épuiser.

Sachez seulement que la courbe et le cercle des *Précieux*
et des *Précieuses*, au début du XVII^{ème} siècle, en est
la dernière manifestation dans notre cycle à nous.
Je voudrais tout de même dire que vous n'avez pas
pour autant là le dernier terme, parce qu'il ne
suffit pas de dire : « *on a fait ça, et puis c'est comme ça* », pour
que tout soit résolu, pour que l'objet puisse venir
jouer ce rôle, et vous verrez que ça ne vous donnera
pas la clef simplement de cet épisode historique.

Car bien entendu, ce que je vise au dernier terme,
c'est à vous montrer, sous plus d'une incidence,
qu'il nous permet...

grâce à cette situation éloignée
...que nous pouvons mieux saisir dans ses détails,
ce qu'il en advient pour nous par exemple d'autres
thèmes :

la façon dont nous nous comportons sur le plan
de la sublimation, c'est à dire d'une formation
collective appréciée qui s'appelle l'art,
par rapport à *la Chose*.

Cette définition n'épuise pas, ne clôt pas le débat.

D'abord parce qu'il faut que je vous l'affirme, que je vous la confirme, et que je vous l'illustre et ensuite que je vous montre que le terme. Pour que *l'objet* devienne ainsi disponible, il faut au dernier terme que quelque chose se soit passé au niveau du rapport de *l'objet* au *désir*, car c'est bien cela naturellement qui nous intéresse.

Il est tout à fait impossible de l'articuler correctement sans ce que nous avons dit l'année dernière concernant le désir et son comportement.

Je voudrais seulement aujourd'hui terminer sur quelque chose où je voudrais que vous ne voyiez qu'un exemple, mais un exemple paradoxal et un exemple diminuant, mais un exemple assez significatif de ce dont il s'agit dans la sublimation.

Si nous sommes restés aujourd'hui au niveau de *l'objet* et de *la Chose*, je voudrais vous montrer ce que c'est que cette sorte d'invention d'objet dans une fonction spéciale dont on dit que la société l'estime, l'évalue et l'approuve.

Ceci, encore, vous ne pouvez même pas voir poindre pourquoi. Ce petit exemple, je vais l'emprunter à quelque chose qui est de mes souvenirs, et dont je vous dis tout de suite que vous pouvez le mettre à la rubrique psychologie de la collection. Quelqu'un, qui a publié récemment un ouvrage sur les collectionneurs et les ventes, où les collectionneurs sont présumés s'enrichir, m'a longtemps supplié de lui donner quelques idées sur le sens de *la collection*.

Je m'en suis bien gardé, parce qu'il aurait d'abord fallu lui dire de venir suivre mon séminaire pendant cinq ou six ans.

Psychologie de la collection, bien entendu il y a beaucoup à dire. Je suis moi-même un peu *collectionneur*, et si certains parmi vous croient que c'est par imitation de FREUD, je leur en laisse le bénéfice. Je crois que c'est pour de toutes autres raisons que lui.

Des collections de FREUD, j'en ai vu des débris sur les étagères d'Anna FREUD et elles m'ont paru relever plus d'une certaine fascination qu'exerçait sur lui, au niveau du signifiant, la coexistence de l'art et de la civilisation égyptienne que d'un goût éclairé de ce qu'on appelle un objet.

Ce qu'on appelle un objet, le fondement de la collection, est justement quelque chose dont vous devez sévèrement distinguer le sens, de ce qu'on appelle un objet au sens où nous l'employons dans l'analyse, pour autant que l'objet est un point de fixation imaginaire donnant sous quelque registre que ce soit, satisfaction à une pulsion.

L'objet de collection est tout autre chose, et je voudrais vous le montrer dans un exemple où la collection est réduite à sa forme la plus rudimentaire. Car on s'imagine qu'une collection est faite d'une diversité de rassemblements.

Eh bien, ce n'est pas forcé du tout, et le souvenir que j'évoquerai est le suivant. Pendant la grande époque de pénitence qu'a traversé notre pays sous l'ère pétainiste, au temps de « *travail-famille-patrie* » et la ceinture, je fus rendre visite, à Saint-Paul de Vence à mon ami Jacques PRÉVERT et j'y vis ceci dont je ne sais pourquoi le souvenir a resurgi dans ma mémoire, qui est d'une collection de boîtes d'allumettes.

C'était, vous le voyez, une collection qu'on pouvait facilement s'offrir à cette époque. Je veux dire que c'est même tout, peut-être, ce qu'on avait à *collectionner*.

Les boîtes d'allumettes se présentaient ainsi : elles étaient toutes les mêmes et disposées d'une façon extrêmement agréable, qui consistait à ce que chacune étant rapprochée de l'autre par un léger déplacement du tiroir intérieur, elles s'enfilaient les unes les autres, formant comme une longue bande cohérente, laquelle courait sur le rebord de la cheminée, était capable ensuite de monter sur la muraille, d'affronter les cimaises, de redescendre le long d'une porte.

Je ne dis pas que cela allait ainsi à l'infini, mais c'était excessivement satisfaisant du point de vue ornemental. Je ne crois pas pourtant que ce fut là le principal et la substance de ce qu'avait de surprenant ce collectionnisme et la satisfaction en particulier que pouvait y prendre celui qui en était le responsable.

Je crois que le choc, la nouveauté, l'effet réalisé par ce rassemblement de boîtes d'allumettes *vides...*

ceci est absolument essentiel
...était de faire apparaître ceci auquel nous nous arrêtons peut-être trop peu, c'est qu'une boîte d'allumettes n'est pas du tout simplement un objet, mais qu'il peut en tout cas, sous cette forme, *Erscheinung, apparition*, telle qu'elle était proposée, dans sa multiplicité, vraiment imposante, être une *Chose*.

Autrement dit, que ça tient en soi-même.
Qu'une boîte d'allumettes ce n'est pas simplement quelque chose avec un certain usage, que ce n'est même pas au sens platonicien un type, la boîte d'allumettes abstraite.

Que la boîte d'allumettes toute seule est une *Chose*, avec sa cohérence d'être, et que c'est ici, dans ce caractère complètement gratuit, proliférant et superfétatoire, quasi absurde, sa *choséité* de boîte d'allumettes qui était bel et bien visé comme quelque chose qui, dans l'absurdité du moment, donnait certainement au collectionneur sa raison dans ce mode d'appréhension de quelque chose qui était moins important pour lui comme boîte d'allumettes que comme cette *Chose qui subsiste dans une boîte d'allumettes*, que quoi qu'il arrive, et quoi qu'on fasse on ne trouve pas ailleurs indifféremment dans n'importe quel *objet*.

Car, si vous y réfléchissez, la boîte d'allumettes est quelque chose qui se présente à vous sous une forme vagabonde de ce qui pour nous a tellement d'importance que de pouvoir prendre même, à l'occasion, un sens moral, et qui s'appelle le tiroir.

Que la boîte d'allumettes n'est certainement pas quelque chose qui soit indigne de remplir éventuellement cette fonction.

Car, plus encore, si l'on peut s'apercevoir à cette occasion que ce tiroir libéré, et non plus pris dans l'ampleur ventrale, commode, ce fait est quelque chose qui se présente avec un pouvoir copulatoire dont précisément l'image qui nous était dessinée par la composition prévertienne était là tout à fait destinée à la rendre à nos yeux sensible.

Eh bien, ce petit apologue de la révélation de *la Chose* au delà de *l'objet* vous montre évidemment une des formes, en tout cas la plus innocente, de la sublimation.

Peut-être pouvez-vous y voir pointer en tout cas, et sous une forme qui n'était peut-être pas celle qu'on peut attendre d'abord, en quoi, mon Dieu, la société peut s'en satisfaire.

Si c'est une satisfaction, dans ce cas en tout cas, c'est une satisfaction qui ne demande *rien* à personne.

Pour reprendre notre propos sur la fonction que je fais jouer à *la Chose* dans la définition de ce qui nous occupe à présent, à savoir la sublimation, je vais commencer d'abord par quelque chose d'*amusant*.

Après vous avoir quittés l'autre jour, dans l'après-midi même, en proie à ces scrupules qui me font toujours regretter de ne pas avoir épuisé...

concernant les sujets que nous traitons ici ...la bibliographie, je me suis rapporté à un article cité dans les travaux sur *la sublimation* dont je vous avais donné les repères, difficile à trouver d'ailleurs.

Celui de GLOVER citait l'article de Mélanie KLEIN dans les [Contributions to Psycho-analysis](#).

En réalité il y a deux articles dans ce recueil.

Le premier : *Infant-analysis* de 1923, où il y a des choses très importantes sur la sublimation en tant qu'elle permet de concevoir ce qu'on pourrait appeler le fait secondaire de l'inhibition sur des fonctions qui, chez l'enfant, se trouvent...

c'est la conception kleinienne ...du fait qu'ils sont en fonction de sublimation, suffisamment libidinalisés pour subir secondairement, en tant que sublimation, l'effet d'inhibition de certaines fonctions.

C'est dire l'importance des problèmes qui sont ici soulevés, et ce n'est pas à quoi je vais m'arrêter d'abord, puisqu'aussi bien c'est à la conception même de la sublimation que j'essaye de vous suspendre, puisqu'à vrai dire, toutes les confusions qui suivent viennent de l'insuffisante position, vision, du problème.

Le deuxième article :

Infantile Anxiety, Situations Reflected in a Work of Art and in the Creative Impulse,
c'est-à-dire *Situations d'angoisse infantile en tant que réfléchies dans une œuvre
d'art et dans l'impulsion* - c'est *impulse* qui est employé - *créatrice*.

C'est le second article et celui que j'avais le remords
de n'avoir jamais regardé. Il est court, mais je dois
dire que - comme il arrive - il m'a apporté la
satisfaction de ce qu'on peut appeler « *une bague au doigt* ».

La première partie de l'article, que je vous signale,
est ceci :

il est essentiellement constitué...

ce que j'ai retenu avec plaisir car, à la vérité,
comme c'est à travers une traduction allemande
et anglaise qu'elle en parle,

ce n'était pas immédiatement évident

...par un développement sur cette œuvre musicale
de RAVEL sur un thème, un scénario de COLETTE,
qui s'appelle en français *L'enfant et les sortilèges*.

Nous voyons Mélanie KLEIN s'émerveiller qu'en somme
l'œuvre d'art colle aussi bien avec la succession
des *fantasmes infantiles* concernant le corps de la mère,
avec *l'agressivité primitive*, avec la *contre-agression*
qu'il en ressent.

Bref, c'est une assez longue et très plaisante
énonciation de ce qui, dans l'imagination du créateur
de l'œuvre, et plus spécialement du musicien,
se trouve admirablement accordé avec quelque chose
dont la dernière fois je vous ai effectivement
indiqué qu'assurément, c'est dans la direction de
ce champ primordial, en quelque sorte central de
l'élaboration psychique, que les fantasmes kleinien...

tels qu'ils sont repérés, mis en

valeur par l'analyse de l'enfant

...nous indiquent quelque chose dont il est déjà
frappant de voir, non pas, bien entendu, d'une façon
satisfaisante, l'organisation, la coordination,
la convergence avec ces possibilités créatrices,
avec les formes structurelles facilement
mises au jour dans l'œuvre d'art.

Mais la seconde partie de l'article est plus *remarquable*, et c'est amusant, vous allez voir pourquoi. Il s'agit cette fois d'une référence à un article d'une analyste, Karin MIKAILIS qui sous le titre de *L'espace vide*, nous raconte le cas clinique suivant. Je vous l'abrège pour que, si vous lisez l'anglais, vous puissiez facilement vous faire une idée du côté *piquant* du cas. À la lecture des quatre pages dans lesquelles il est résumé, il est assurément *très frappant*.

Il s'agit d'un cas limite qui ne nous est pas à proprement parler décrit d'une façon telle que nous puissions émettre un diagnostic sûr, je veux dire qualifier la sorte de dépression mélancolique ou non dont il s'agirait sur le plan clinique. Il s'agit d'une malade qui s'appelle Ruth KJÄR, qu'elle appelle « *le peintre* ». Elle n'a jamais été peintre de sa vie, mais c'est bien là ce qui va montrer ce qu'on peut appeler la merveille du cas, nous sommes dans le domaine des merveilles de la psychanalyse, ou plus exactement des merveilles qu'elle peut, dans certains cas, mettre en valeur non sans une certaine naïveté.

au centre du vécu de ses crises dépressives, cette femme dont la vie nous est très brièvement esquissée, s'est toujours plaint de *quelque chose* qu'elle appelle *un espace vide en elle*, qu'elle ne peut jamais remplir. Je vous passe sur les péripéties de cette biographie. Quoi qu'il en soit, aidée par sa psychanalyste, elle se marie et, s'étant mariée, les choses vont d'abord, mon Dieu, assez bien.

Mais nous avons, après un court espace de temps, retour, récurrence des *accès mélancoliques*. Et là il se passe le merveilleux, qui nous est rapporté avec cette sorte de satisfaction qui caractérise tels travaux psychanalytiques. C'est qu'elle a un beau-frère, qui est peintre. Pour une raison qui n'est pas autrement éclaircie, la maison des deux jeunes mariés est tapissée...
les parois des murs sont absolument couverts,
en particulier dans une pièce
...par les tableaux du beau-frère.

Puis à un moment...

comme il semble que le beau-frère est un peintre de talent, on l'indique, mais on n'a pas d'autre moyen de le contrôler

...il vend un de ses tableaux, il le prend et l'emporte.

Ceci laisse sur la muraille un *espace vide*.

Cet *espace vide* se trouve jouer un rôle polarisant, précipitant sur les crises de *dépression mélancolique* qui repointent à ce moment dans la vie de la patiente.

Elle en sort de la façon suivante.

Un beau jour elle se décide à « *to daub a little* » à « *dauber un petit peu* » sur le mur pour remplir ce damné *espace vide* qui a pris pour elle une valeur cristallisante et dont, évidemment, nous aimerions mieux, avec meilleure description clinique, savoir quelle a été, dans son cas, la fonction.

Cela part de cet *espace vide*, pour le remplir...

à l'imitation de son beau-frère

...d'une peinture qu'elle essaie de faire la plus *proche* possible des autres toiles, elle va pour cela, nous dit-on, chercher chez le marchand de couleurs des couleurs qui sont celles mêmes de la palette de son beau-frère et se met au travail avec une ardeur qui nous semble caractéristique d'un mouvement de phase qui est, lui, plutôt dans le sens *dépressif*, et il en sort une œuvre.

Le plus amusant, c'est que la chose étant montrée au beau-frère, son cœur battait d'angoisse devant le verdict du connaisseur, lequel se met, lui, presque en colère disant :

« Vous ne me ferez jamais imaginer que c'est vous qui avez peint cela. C'est un damné mensonge. Cette peinture a été faite par un artiste, non seulement expérimenté mais par un vétéran. Le diable soit de votre histoire. Qui donc cela peut-il être ? Je veux le savoir ».

On n'arrive pas à le convaincre et il continue à jurer que :

« Si c'est vous – dit-il à sa belle-sœur - qui avez fait cela, je veux bien moi me mettre à conduire une symphonie de BEETHOVEN à la Chapelle Royale, bien que je ne connaisse pas une note de musique. »

Cela nous est rapporté avec, semble-t-il, *un manque de critique* dans l'ordre de l'ouï-dire, qui ne manque tout de même pas de nous inspirer quelques réserves quant à cette sorte de *miracle de la technique* qui mérite *tout de même* d'être soumis à quelques interrogations premières sur lesquelles nous aimerions bien être fixés.

Peu importe pour nous. Ce dont il s'agit dans le cas, évidemment, pour Mélanie KLEIN, c'est d'y trouver la confirmation d'une structure qui lui semble ici illustrée d'une façon exemplaire, et où vous ne pouvez manquer de voir à quel point elle coïncide avec cette sorte de plan central dans lequel je *schématise topologiquement* pour vous la façon dont la question se pose à propos de ce dont il s'agit concernant ce que nous appelons ici *la Chose*.

Et comme je vous l'ai dit, la doctrine kleinienne y met essentiellement « *le corps de la mère* » et, comme je vous l'ai également noté la dernière fois, les phases de toute sublimation, y compris des sublimations aussi miraculeuses que celle de cette accession spontanée, illuminative si l'on peut dire, d'une novice aux modes les plus experts de la technique picturale, elle y voit en même temps la confirmation, et sans doute les formes qui lui évitent l'étonnement, dans les traits de sujets qui ont été effectivement peints, dans le dessein de remplir cet *espace vide*. C'est-à-dire toute une série de sujets parmi lesquels il y a :

- d'abord une négresse nue,
- suivie d'une femme très vieille et dont on nous dit qu'elle manifeste en elle toutes les apparences de la charge des ans et de la désillusion, de la résignation inconsolable de l'âge le plus avancé,
- pour culminer, à la fin, dans une forme absolument éclatante, une sorte de renaissance, revenue au jour de l'image de sa propre mère dans ses années les plus éclatantes.

Moyennant quoi - C.Q.F.D. - nous avons bien là selon Mélanie KLEIN, la motivation semble-t-il suffisante de tout le phénomène.

Ce que j'ai appelé son caractère amusant, c'est assurément ce qui nous est apporté ici, concernant cette sorte de topologie où se placent les phénomènes de la sublimation. Assurément vous devez sentir que nous restons quelque peu sur notre faim quant à ses possibilités mêmes.

Donc j'essaie - *la sublimation* - de vous en montrer les coordonnées exigibles pour que nous puissions *épingler*, *qualifier* dans le registre de *la sublimation* ceci : que d'abord elle est essentiellement, comme je vous l'ai montré dans cet exemple, liée par un certain rapport avec ce que nous pouvons appeler *la Chose*, avec *la Chose* dans sa situation centrale quant à la constitution de la réalité du sujet.

Je vous ai indiqué la dernière fois, par ce petit exemple emprunté à la psychologie de la collection, quelque chose qui tend à illustrer le point de *départ*, ce en quoi nous allons essayer de situer, de faire concevoir que ce dont il s'agit dans la sublimation est tout d'abord...

je vous l'ai illustré avec l'exemple des boîtes d'allumettes dont vous auriez tort d'espérer qu'il concentre en lui, qu'il soit vraiment au centre du sujet, qu'il puisse permettre de l'épuiser, encore que pourtant, vous allez le voir, il nous permet d'aller assez loin dans le sens de ce dont il s'agit
...cette « *transformation* » en somme, d'un *objet* en une *Chose*.

C'est bien de cela qu'il s'agit, c'est dans ce phénomène portant la boîte d'allumettes, soudain, à une dignité qu'elle n'avait point auparavant. Il convient ici naturellement de vous dire que c'est *une Chose* qui bien sûr, n'est point pour autant *la Chose*. *La Chose*, si elle n'était pas foncièrement *voilée*, nous n'y serions pas dans *ce mode de rapport qui nous oblige*...

comme effectivement *tout le psychisme y est obligé*
...à la *cerner*, voire à la *contourner* pour la concevoir.

Là où elle s'affirme, vous le verrez, elle s'affirme dans des champs qui sont ceux vers lesquels je vais vous diriger aujourd'hui, qui ne sont rien d'autre que des champs domestiques. C'est bien pour cela que *les champs* sont ainsi définis, elle se présente toujours comme *unité voilée*. Mais nous, dans notre *topologie*, comment allons-nous d'abord essayer de la *définir* de plus près ?

Disons aujourd'hui qu'en somme, si elle occupe cette place dans la constitution psychique que FREUD nous a appris sur la base de la thématique du *principe du plaisir*, *elle est - cette Chose - ce qui du réel...*

entendez ici un *réel* que nous n'avons pas encore à limiter, je veux dire qu'il s'agit du *réel* dans sa totalité, il s'agit aussi bien du *réel* qui est celui du sujet que du *réel* auquel il a affaire comme étant, à lui, extérieur

...ce qui du réel primordial, nous dirons pût du signifiant, puisque :

- c'est pour autant que c'est en *éléments signifiants* que *flocule*, que *cristallise* le premier rapport qui, chez le sujet, se constitue dans le système Ψ , dans le système psychique, qui va être lui-même soumis à l'homéostasie, à la loi du *principe du plaisir*.
- C'est pour autant donc que cette *organisation signifiante* domine l'appareil psychique tel qu'il nous est livré par l'examen et la manipulation du malade,
- c'est pour autant que les choses sont ainsi, que nous pouvons dire donc, sous une forme tout à fait négative, qu'il n'y a rien entre cette organisation dans le réseau signifiant, dans le réseau des *Vorstellungsrepräsentanzen* et la constitution dans le réel de cet espace, de cette place centrale sous laquelle d'abord se présente pour nous comme tel le champ de *la Chose*.

C'est très précisément dans ce champ en somme, que doit se situer ce que d'autre part FREUD nous présente comme devant répondre à la trouvaille comme telle, comme devant être *cet objet wiedergefunden, retrouvé*. Telle est pour FREUD la définition fondamentale de l'objet dans sa fonction directrice.

Il le souligne d'une façon dont j'ai déjà montré le paradoxe, qui est très précisément que, cet objet, il ne nous est pas dit qu'il ait été *réellement perdu*. L'objet est de sa nature un objet retrouvé. Qu'il ait été si l'on peut dire *perdu*, en est la conséquence, mais après coup.

Et donc en tant qu'il est retrouvé, il l'est sans que nous sachions que *c'est de cette retrouvaille qu'il a été perdu*.

Nous retrouvons là cette structure fondamentale, qui nous permet d'articuler que *la Chose* dont il s'agit est ouverte dans sa structure à être représentée par ce que nous avons appelé...

...dans notre discours précédent : rappelez-vous le discours de l'ennui et de la prière...ce que nous avons appelé « *Autre chose* ». « *Autre chose* » est essentiellement *la Chose*.

C'est là la deuxième caractéristique :

- en tant qu'elle est voilée,
- et aussi ce qui de sa nature - dans la *retrouvaille* de *l'objet* - est comme tel *représenté* par « *Autre chose* ».

Vous ne pourrez point manquer de voir ici dans la phrase célèbre de PICASSO : « *Je ne cherche pas, je trouve.* » que c'est le « *trouver* », le « *trobar* » des *troubadours* et des *trouvères* de toutes les rhétoriques, qui prend le pas sur le « *cherché* ».

Évidemment, ce qui est trouvé est cherché, mais cherché dans les voies du signifiant. Mais cette recherche est en quelque sorte une recherche antipsychique, qui elle-même, par sa place et sa fonction, est *Au-delà du principe du plaisir*.

Car selon les lois du *principe du plaisir*, le passage du signifiant, le signifiant projette *l'égalisation*, *l'homéostase*, *la tendance à l'investissement uniforme* du système du *moi* comme tel, dans cet *au-delà*, à le faire *manquer*.

La fonction du principe du plaisir est de porter le sujet de signifiant en signifiant, en mettant autant de signifiants qu'il est nécessaire à maintenir au plus bas le niveau de tension qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique.

Nous voici donc amenés au *rapport de l'homme à ce signifiant* .

Ceci va nous permettre de faire le pas suivant :
comment le rapport de l'homme au signifiant...

à savoir ce en quoi il en est le manipulateur
...peut le mener...

puisqu'il semble que le *principe du plaisir* seul règne
par une loi dont vous savez que comme telle
elle est exprimée par une loi de leurre,

...[comment ce rapport au signifiant] règle sa propre *spéculation* à travers
cet *immense discours*...

qui n'est pas simplement, bien sûr,
ce qu'il articule, mais aussi bien toute son
action, pour autant qu'elle est dominée par cette
recherche qui le porte à *retrouver les choses dans les signes*
... *comment ce rapport au signifiant* peut mettre l'homme en rapport
avec un objet, *un objet qui représente la Chose* ?

C'est ici qu'intervient la question de savoir :
ce que l'homme fait quand il façonne un signifiant .

La difficulté, concernant le signifiant, est
justement de savoir ne pas se précipiter dans le fait
que l'homme est l'artisan de ses supports.

Pendant de longues années je vous ai pliés à la *notion*...
qui doit rester première et prévalente
...de ce qui le constitue comme signifiant, à savoir :
les structures d'opposition dont l'émergence modifie
profondément le monde humain comme tel.

Il reste que ces signifiants, dans leur *individualité*,
sont façonnés par l'homme et, si l'on peut dire,
probablement *plus encore avec ses mains qu'avec son âme* .

C'est ici que nous sommes amenés...

et nous n'avons point à en être surpris,
car je pense que déjà vous le sentez venir
...c'est bien ici qu'est notre rendez-vous de l'usage
du langage qui, tout au moins pour la sublimation de
l'art, n'hésite jamais à parler de création.

Cette notion de création, avec ce qu'elle comporte de savoir de la créature et du créateur, doit être maintenant promue, amenée parce qu'elle est tout à fait centrale, non seulement dans notre thème, le motif de *la sublimation*, mais dans celui de l'éthique au sens le plus large, dans celui du problème qui conduit, dans l'éthique, la question freudienne.

Je pose ceci, c'est qu'un *objet* peut remplir cette fonction qui lui permet de ne pas éviter *la Chose* comme signifiant, qui lui permet de la représenter en tant que cet *objet* est créé.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Nous allons...

selon un apologue qui nous est fourni
par la chaîne des générations, dont rien
ne nous interdit de nous servir
...nous rapporter à la fonction peut-être la plus
primitive de l'âme, à la fonction artistique du *potier*.

Je vous ai parlé la dernière fois de *la boîte d'allumettes*,
j'avais mes raisons.
Vous verrez que nous la retrouverons.
Elle nous permet peut-être de nous montrer plus
de choses et d'aller plus loin dans notre dialectique
que *le vase*, mais *le vase* est plus simple.

- Il est certainement né avant *la boîte d'allumettes*.
- Il est là depuis toujours.
- Il est peut-être l'élément le plus primordial de l'industrie humaine.
- Il est sûrement un outil, une chose, un ustensile qui nous permet, sans aucune espèce d'ambiguïté, d'affirmer la présence humaine.
- Il est ce quelque chose devant quoi il convient de nous arrêter.

Ce vase, qui est là depuis toujours, et dont depuis longtemps on a fait usage pour nous faire concevoir paraboliquement, analogiquement, métaphoriquement, les mystères de la création, il peut encore nous rendre service.

Je n'ai en tout cas...
pour voir confirmée son appropriation et
nous faire sentir ce que c'est que *la Chose*
...qu'à vous dire :
si vous vous reportez à ce que HEIDEGGER...
le dernier venu dans la méditation
sur le sujet de la création
...nous présente quand il s'agit dans ses recueils...
dans lesquels se trouve l'article
dont je vais vous parler
...de nous parler, lui, de *das Ding*, c'est autour d'un
vase qu'il nous en développe toute la dialectique.

Cette dialectique qui, comme vous le savez, chez lui
est une dialectique de l'Être. La fonction de *das Ding*,
par rapport à la perspective heideggerienne
de la révélation présente, contemporaine,
liée à ce qu'il appelle la fin de la métaphysique,
de ce qui est l'Être, je ne m'y engagerai pas.
Je veux simplement vous dire que vous pouvez *aisément*,
tous tant que vous êtes, vous y reporter.
Il suffit de vous reporter aux *Essais et conférences*, et à cet
article sur *La Chose*. Vous verrez assurément la fonction
que lui donne HEIDEGGER, dans une sorte de procès
humain essentiel, de conjonction aussi des puissances
célestes et terrestres autour de lui.

Pour nous, aujourd'hui, je veux simplement nous tenir
à ce quelque chose de tout à fait élémentaire
qui distingue dans le vase, de son usage ustensile
sa fonction signifiante comme telle.

S'il est vraiment signifiant, et si c'est le premier
signifiant façonné des mains de l'homme, il n'est
signifiant, dans son essence de signifiant,
de rien d'autre que de tout ce qui est signifiant.
Autrement dit de rien de particulièrement signifié.
Si HEIDEGGER le met au centre de l'essence du ciel
et de la terre, qui lie primitivement par la vertu
de l'acte de la libation, par le fait de cette double
orientation qui le dirige vers le haut pour recevoir,
et puis aussi par rapport à la terre dont il soulève
quelque chose, élève quelque chose, c'est bien là
la fonction du vase.

Nous devons nous arrêter un instant, et voir tout de suite que ce rien de particulier qui le caractérise dans sa fonction signifiante est bien, dans sa forme incarnée, ce qui caractérise le vase comme tel. C'est bien *le vide* qu'il crée, le quelque chose qui introduit la notion, la perspective même de *le remplir*.

Le vide et le plein, dans le vase, par le vase, sont introduits dans un monde qui, de lui-même, ne connaît rien de tel. C'est à partir de ce signifiant façonné que le vase, que ce vide et ce plein comme tels entrent dans le monde, ni plus ni moins, et avec le même sens.

Car...

et ici c'est l'occasion de toucher du doigt ce qu'a de fallacieux, de fictif, l'opposition de la dimension du prétendu concret, du prétendu figuré ...c'est très exactement dans le même sens que la parole et le discours peuvent être pleins ou vides, que le vase lui-même peut être plein, qu'en tant, d'abord, que dans son essence il est vide.

C'est très exactement ceci que nous approchâmes à un certain congrès de Royaumont...

avec lequel nous avons déjà pris de la distance ...quand j'insistais sur le fait que le pot de moutarde a pour essence dans notre vie pratique de se présenter à nous comme étant un pot de moutarde vide. Ceci, qui a pu passer à l'époque pour un *conchetto*, une pointe, va trouver, vous le verrez, son point et son explication dans la perspective où nous avançons.

Quoi qu'il en soit, dans tous ces points, vous devez aller dans cette direction aussi loin que votre *imagination* et votre *fantaisie* peuvent vous le permettre. Et à ce titre, je ne répugnerai pas à ce que vous reconnaissiez dans le nom de BORNIBUS qui, pour nous, correspond à une des présentations les plus cossues et familières du pot de moutarde, une des formes de ce que nous pouvons appeler les noms divins, puisque c'est BORNIBUS qui remplit les pots de moutarde. C'est bien en effet ici que nous pouvons borner.

L'exemple du pot de moutarde et du vase nous permet d'introduire quelque chose qui n'est rien de moins que ce autour de quoi a tourné le problème central de *la Chose* en tant qu'il est, ce problème, le problème central de l'éthique.

À savoir :

si c'est une puissance raisonnable, si c'est Dieu qui a créé le monde, comment se fait-il que...

- d'abord, quoi que nous fassions,

- deuxièmement, quoi que nous ne fassions pas,

...le monde aille si mal ?

Et voici autour de quoi tourne en effet la question.

Le potier qui fait le vase le fait à partir d'une matière, d'une terre plus ou moins fine, plus ou moins raffinée, et c'est dans ce moment que nos prêcheurs religieux nous arrêtent et nous font entendre « *le gémissement du vase sous la main du potier* ».

Le prêcheur le fait quelquefois parler, et de la façon la plus émouvante, le faisant aller jusqu'à gémir, et demander au créateur pourquoi il le traite avec tant de rudesse ou au contraire avec douceur.

Mais ce qui, dans cet exemple que je cite de la mythologie créationniste nous est dissimulé, et singulièrement, par ceux-là même qui se servent de l'exemple du vase...

je vous l'ai dit, ce sont toujours des auteurs à la limite du religieux et du mystique,

et sans aucun doute ce n'est pas là sans raison

...ce qui n'est pas mis en valeur dans cet apologue si fondamental dans l'imagerie de l'acte créateur, c'est que sans aucun doute il y a une face de la question qui montre que *le vase est fait à partir d'une matière*, que rien n'est fait à partir de rien.

Et là autour, *toute la philosophie antique* s'articule.

Toute *la philosophie aristotélicienne* doit être pensée...

et c'est pour cela qu'il est

pour nous si difficile de la penser

...selon un mode qui n'omet jamais que la matière est éternelle et que rien n'est fait de rien.

Moyennant quoi elle reste engluée dans une image du monde qui n'a jamais permis à un esprit aussi puissant qu'ARISTOTE...

je crois qu'il est difficile peut-être d'imaginer dans toute l'histoire de la pensée humaine un esprit d'une telle puissance ...de sortir de cette clôture que présentait à ses yeux la surface céleste, et ne pas considérer tout son monde, y compris le monde des rapports interhumains, le monde du langage, comme inclus dans cette nature éternelle qui est foncièrement limitée.

Or le simple exemple du vase, si vous le considérez dans la perspective que j'ai promue tout d'abord, à savoir cet *objet* qui est *fait pour représenter* l'existence de *ce vide au centre de ce réel* tout de même qui s'appelle *la Chose*, *ce vide* tel qu'il se présente *dans la représentation*, se présente bien comme un *nihil*, comme *rien*.

Et c'est pourquoi le potier, tout comme vous à qui je parle, et bien qu'il crée le vase autour de ce vide avec sa main, il le crée tout comme le créateur mythique *ex nihilo*, à partir du *trou*.

Tout le monde sait ça et chacun fait des plaisanteries sur le macaroni qui est un trou avec quelque chose autour, ou les canons, le fait de rire ne change rien à ce qu'il en est essentiellement, c'est qu'il y a identité entre le façonnement du signifiant et cette introduction dans le réel d'une *béance*, d'un *trou*, que l'action de l'homme...

l'action raisonnable et suivie de l'homme ...a toujours élargi, depuis l'origine.

Jusqu'à faire ceci dont je suis étonné que cela puisse faire le moindre doute à un interlocuteur contemporain : je me souviens qu'un soir où j'étais à dîner chez un des descendants de ces banquiers royaux qui accueillaient Henri HEINE, il y a un peu plus d'un siècle à Paris, et que j'étonnais beaucoup en lui disant...

et je l'ai laissé étonné jusqu'à ce jour, il n'est pas prêt sans doute de se relever de cet étonnement

...que la science moderne...

je parle de la science née de GALILÉE

...n'a pu se développer, n'a pu se concevoir :

- qu'à partir de l'idéologie biblique et judaïque de laquelle elle devrait se sentir plus proche,
- que ce n'était pas de la philosophie antique, de la perspective aristotélicienne que la science moderne avait pu naître.

Parce que tout son progrès, tout son procès, autrement dit *l'efficacité* de la saisie *symbolique* qui, à partir de GALILÉE, ne cesse pas d'étendre son domaine et de consumer autour d'elle toute référence qui la limite à des données intuitives qui laissent leur plein jeu au signifiant, et comme telle aboutit à cette science efficace qui de nos jours ne peut pas manquer de frapper par ceci, que si ses lois vont toujours vers une plus grande cohérence rien n'est moins motivé que ce qui existe à aucun point en particulier.

Autrement dit, la voûte des cieux, qui n'existe plus, l'ensemble des corps célestes par exemple qui sont bien là le meilleur repère, se présentent essentiellement, et dans leur nature, comme aussi bien pouvant n'être pas là.

Ils sont essentiellement, comme dit l'*existentialisme*, marqués d'un caractère de facticité, dans leur réalité ils sont foncièrement contingents.

Et il n'est pas vain non plus de nous apercevoir qu'à la limite, ce qui pour nous se dessine dans cette équivalence articulée entre l'énergie et la matière, c'est que quelque chose, un jour dernier, pourrait faire que toute la trame de l'apparence se déchire à partir de cette béance que nous y introduisons et s'évanouisse. C'est bien de cela qu'il s'agit.

L'introduction de ce signifiant façonné qu'est *le vase*, c'est déjà tout entière la notion de *la création ex nihilo*, et la notion de *la création ex nihilo* se trouve coextensive d'une réelle exactitude, exacte situation de *la Chose* comme telle.

Effectivement, c'est bien ainsi qu'au cours des âges...
et nommément des âges qui nous sont les
plus proches, des âges qui nous ont formé
...est située, ne l'oublions pas, toute l'articulation
et la balance du problème moral.

Un passage de *la Bible*, marqué d'un accent de gaieté
optimiste, nous dit quand le Seigneur fit,
dans l'ordre, sa création des fameux six jours,
à la fin il contempla le tout et vit que c'était bon.
Assurément, on peut en dire autant du potier après
qu'il a fait le vase : *c'est bon, c'est bien, ça tient*.

Autrement dit, du côté de l'œuvre c'est toujours *beau*.
Chacun sait pourtant tout ce qui peut sortir d'un
vase, ou tout ce qui peut y rentrer, et il est une
chose claire, c'est que cet optimisme n'est nullement
justifié par le fonctionnement des choses en général
dans le monde humain, ni dans tout ce qu'engendrent
ses œuvres.

Aussi bien, c'est autour de ce bienfait, de ce méfait
de l'œuvre, que s'est cristallisée toute cette crise
de conscience qui, tout au moins en occident,
a balancé pendant de longs siècles, a culminé
dans une période qui est celle à laquelle j'ai fait
allusion le jour où j'ai amené devant vous
une citation particulièrement classique de LUTHER
qui, vous le savez, tourmentait la conscience
chrétienne depuis bien longtemps.

C'est ainsi que j'ai pu arriver à formuler,
à articuler que rien ne pouvait être attribué, aucun
mérite ne pouvait être mis au compte d'aucune œuvre.

Ce n'est assurément pas que ce soit là une position
hérétique, non valable, ce n'est assurément pas
sans qu'il y ait à ceci de profondes raisons.
Et pour vous orienter dans la façon dont ce qu'on
peut appeler, si vous voulez, le flot des sectes,
s'est divisé consciemment ou inconsciemment autour de
ce problème du mal, il me semble que la très simple
tripartition qui déjà sort de l'exemple du vase,
telle que nous l'avons articulée, est excellente.

Je veux dire que dans sa recherche anxieuse de la source du mal, l'homme se trouve devant ce choix parce qu'il n'y en a pas d'autre. Mais encore faut-il dire qu'il y a ces trois là.

Il y a l'œuvre, et c'est la position de renonciation à laquelle vous savez que bien d'autres sagesse que la nôtre se sont placées, à savoir que toute œuvre est par elle-même nocive et n'engendre que les conséquences qu'elle-même comporte, autant de négatif que de positif, qui est une position formellement exprimée dans le taoïsme par exemple, à ce point que c'est tout juste permis de se servir d'un vase sous la forme d'une cuiller, l'introduction d'une cuiller dans le monde est déjà la source de tout le flot des contradictions dialectiques.

Puis il y a la matière et là nous nous trouvons devant quelque chose dont vous avez, je pense, un petit peu entendu parler, certaines théories, qu'on appelle « *cathares* », on ne sait d'ailleurs pas très bien pourquoi. Je ne vais pas ici vous faire un cours sur *le catharisme*, je vais vous donner, si vous voulez, une petite indication d'un endroit où vous trouverez à tout le moins une *bonne bibliographie*, et pour ceux d'entre vous qui sont à l'endroit de ces choses plus durs d'oreille, au moins l'occasion de vous y intéresser.

C'est un livre dont je pense que vous avez tous entendu parler. Ce n'est pas le meilleur sur le sujet, ça n'est même pas un livre très profond, mais un livre très amusant, c'est *L'amour et l'Occident* de Denis De ROUGEMONT. J'en ai fait la relecture complète dans l'édition révisée. Ce livre, à seconde lecture, m'a moins déplu que je ne l'aurais attendu, il m'a même, je dois dire, plutôt plu.

Vous y verrez en tout cas assez bien articulée, à propos de la conception particulière de l'auteur, toutes sortes de données qui nous permettent de nous représenter cette sorte de profonde crise que l'idéologie, la théologie, disons « *cathares* », représente dans l'évolution de la pensée de l'homme d'Occident, puisque c'est de lui qu'il s'agit.

Encore que l'auteur nous montre que les choses dont il s'agit ont leurs racines probablement dans un *champ limitrophe* de ce qu'on est habitué à appeler de ce terme d'*Occident* auquel je ne tiens à aucun degré, et dont on aurait bien tort de faire le pivot de nos pensées.

Quoiqu'il en soit à un certain tournant de *la vie commune* en Europe, la question de ce qui ne va pas dans la Création comme telle s'est posée.

Elle s'est posée pour des gens dont vous verrez très suffisamment la notion qu'actuellement il nous est très difficile de savoir ce qu'ils pensaient bien exactement, je veux dire ce qu'a représenté effectivement, dans toutes ses incidences profondes, ce mouvement religieux et mystique qui s'appelle « *l'hérésie cathare* ».

On peut même dire que c'est le seul exemple historique où une puissance temporelle se soit trouvée d'une telle efficace qu'elle a réussi à supprimer presque toutes les traces du procès. Tel est le tour de force qu'a réalisé *la Sainte Église Catholique et Romaine*.

Nous en sommes à trouver dans des coins des documents dont très peu se présentent avec un caractère *satisfaisant*. Les *procès d'inquisition* eux-mêmes se sont volatilisés et nous n'avons que quelques témoignages latéraux de ci de là.

Par exemple, un père *dominicain* nous dit que ces *cathares* étaient dans tous les cas de très braves gens, foncièrement chrétiens dans leur manière de vivre et particulièrement de *mœurs d'une pureté exceptionnelle*.

Je crois bien que les mœurs étaient d'une pureté exceptionnelle, puisque le fond des choses était qu'il fallait foncièrement et essentiellement se garder de quelque acte qui pût, d'aucune façon, favoriser la perpétuation de ce monde exécrationnel et mauvais dans son essence.

La pratique de la perfection consistant donc essentiellement à viser à atteindre...

dans l'état de détachement le plus avancé
...la mort qui était pour eux le signal de la réintégration dans un monde de lumière, dans un monde animique caractérisé par la pureté et la lumière, et qui était le monde du vrai, du bon Créateur originel, celui dont toute la création avait été souillée par l'intervention du mauvais Créateur, du *démiurge*, lequel y avait introduit cet élément épouvantable qui est celui de la génération, et aussi bien de la putréfaction, c'est-à-dire de la transformation.

C'est dans la perspective aristotélicienne de la transformation de la matière en une autre matière qui s'engendre elle-même, que cette perpétuité de la matière était le lieu où était le mal.

La solution, comme vous le voyez, est simple. Elle a une certaine cohérence si elle n'a peut-être pas toute la rigueur désirable.

Un des rares documents solides que nous ayons sur l'entreprise...

car je vous le répète, pour plusieurs raisons...
sans aucun doute l'escamotage des
procès d'inquisition n'est pas la seule
...nous ne savons quelle était foncièrement
la doctrine cathare
...un ouvrage tardif, et c'est bien là ce qui le rend malgré tout comme devant inspirer quelques réserves, a été, en 1939, découvert et publié sous le nom de *Livre des deux principes*. On le trouve facilement sous le titre d'*Écrits cathares*, très beau livre fait par René NELLI. Donc le mal est ici dans la matière.

Il reste ceci d'ouvert, et dont sans doute le caractère pivot est absolument indispensable pour comprendre ce qui s'est passé historiquement concernant la *pensée morale* autour du problème du mal, c'est que le mal peut être ailleurs, c'est-à-dire non pas seulement dans les œuvres, ou bien dans cette exécration matière...

dont dès lors, tout l'effort de l'ascèse va
consister à se détourner sans aller dans un monde
qu'on appelle mystique, qui peut tout aussi bien
nous apparaître mythique, voire illusoire
...mais qui peut être dans *la Chose*.

Il peut être dans *la Chose* :

- en tant justement qu'elle n'est pas ce signifiant
qui guide *l'œuvre*,
- en tant non plus qu'elle n'est pas la matière de
l'œuvre,
- en tant qu'elle maintient l'humain au cœur du
mythe de la création auquel ici toute la question
est suspendue.

Car quoi que vous fassiez...

et même si vous vous fichez du Créateur
parce que vous y croyez « *comme de colin-tampon* »
...il n'en reste pas moins que c'est en termes
créationnistes que vous pensez le terme du mal et que
vous le mettez en question, et qu'il convient de vous
apercevoir de ce lieu que constitue pour ce problème
la Chose en tant qu'elle est définie par ceci qu'elle
définit l'humain, encore justement que l'humain nous
échappe.

En ce point, ce que nous appelons « *l'humain* »
ici ne serait pas défini autrement que de la façon
dont j'ai défini tout à l'heure *la Chose*, à savoir :
ce qui du réel, pâtit du signifiant.

Effectivement observez bien ceci, c'est que
ce vers quoi nous dirige la pensée freudienne
consiste à nous poser le problème de ce qu'il y a
au cœur du fonctionnement du *principe du plaisir*, à savoir
un *Au-delà du principe du plaisir* et très probablement ce que
l'autre jour j'ai appelé « *une foncière bonne ou mauvaise volonté* ».
Bien sûr, toutes sortes de pièges et de fascinations
s'offrent ici à votre pensée, à savoir qu'est-ce que
ça veut dire si l'homme, comme on dit, est *foncièrement*...
comme si c'était si simple de définir l'homme
...bon ou mauvais ?

Mais observez bien qu'il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de l'ensemble.

Il s'agit en fin de compte du fait que l'homme, ce *signifiant* le façonne et l'introduit dans le monde, autrement dit de savoir ce qu'il fait en le façonnant à l'image de *la Chose*, à l'image de cette *Chose* qui précisément se caractérise en ceci : c'est qu'il nous est impossible de nous l'imaginer.

C'est là que se situe le problème.

Et c'est là que se situe le problème de *la sublimation*.

C'est pourquoi je prends comme point de départ, pour vous y faire avancer, ce que je vous ai appelé précédemment l'histoire de la *Minne*. Je l'ai prise par ce terme parce qu'il est particulièrement exemplaire, qu'il ne fait pas d'*ambiguïté* dans le langage germanique. Dans le langage germanique, la *Minne* est distincte bel et bien de la *Liebe*. Ici le même mot amour nous sert. Il s'agit de quelque chose auquel...

si vous le voulez bien, si vous y mettez le nez ...l'ouvrage dont je vous ai parlé tout à l'heure vous *débrouillera la question*, vous verrez ce dont il s'agit.

Ce qui fait le problème de l'auteur en question, c'est de savoir le lien qu'il peut y avoir entre :

- l'existence de cette si profonde et si secrète hérésie qui se met à dominer l'Europe à partir de la fin du X^{ème} siècle, sans qu'on puisse savoir si les choses ne sont pas allées plus haut,
- et l'apparition de *ce quelque chose de très curieux* qui s'appelle l'articulation, le fondement, la mise en œuvre de toute *une morale*, de tout *une éthique*, de tout un style de vie qui s'appelle « *l'amour courtois* ».

Je dois vous dire que *je ne force rien* en vous disant que :

- dépouillées toutes les données historiques,
- mises en œuvre toutes nos méthodes d'interprétation d'une superstructure en fonction des données sociales, politiques, économiques, dans l'ensemble,
- les historiens prennent d'une façon vraiment univoque le parti au bout du compte : de donner leur langue au chat.

C'est à savoir que rien ne donne une explication complètement satisfaisante de cette espèce d'extraordinaire *mode* qui, à une époque pas tellement douce, ni policée, je vous prie de le croire, au contraire, on sortait à peine de *la première féodalité*...

qui se résumait dans la pratique par la dominance sur une grande surface géographique de *mœurs de bandits* ...on sort à peine de cette période, et voici élaborées les règles d'une relation de l'homme à la femme qui se présente avec toutes les caractéristiques d'un paradoxe stupéfiant.

Vu l'heure où nous en sommes, je ne vais même pas commencer de vous l'articuler aujourd'hui.

Néanmoins, sachez ce que sera dans son ensemble mon propos de la prochaine fois, ce sera de vous montrer... et croyez que ce n'est pas quelque chose qui me soit propre, ou original, je n'essayerai pas d'introduire par mes faibles moyens d'investigation dans cette question autre chose que les informations qui nous sont apportées ...le problème ambigu et énigmatique de ce dont il s'agit dans l'objet féminin.

Ce qui fait que cet objet de la louange, du service, de la soumission et de toutes sortes de comportements sentimentaux stéréotypés du chevalier, du tenant de l'amour courtois par rapport à *La Dame*, aboutit à une notion qui a fait dire à un auteur qu'ils ont l'air tous de louer une seule personne, ce qui est bien entendu, bien de nature à nous laisser dans une position interrogative.

Le romaniste qui a effectivement écrit cela, c'est Monsieur André MORET, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, qui a écrit aussi une très belle anthologie du *Minnesang* parue chez AUBIER²².

22 André Moret, *Anthologie du Minnesang*, Aubier Montaigne 1992.

Cette création est fonction d'un objet dont nous en sommes à nous demander quel rôle exact jouaient les personnages de chair et d'os, qui pourtant étaient bel et bien engagés dans cette affaire.

On peut très bien nommer *les Dames* et *les personnes* qui étaient au cœur de la propagation de ce nouveau style de comportement et d'existence au moment où il a émergé.

On connaît aussi bien les premières vedettes de cette chose...

qu'on peut véritablement presque caractériser
comme une espèce d'épidémie sociale
...on les connaît aussi bien qu'on connaît
Monsieur SARTRE et Madame DE BEAUVOIR :
Eléonore d'Aquitaine n'est pas un *personnage mythique*,
sa fille, la comtesse de Champagne non plus.

J'essaierai la prochaine fois de vous rendre cela au moins sensible.

Mais ce qui est important, c'est de voir comment certaines des énigmes que se posent à ce propos les historiens, peuvent être pour nous résolues...

je veux dire spécifiquement dans la doctrine
que je vous expose, dans la doctrine analytique
...peuvent être résolues en fonction de cette doctrine,
et uniquement en fonction d'elle, pour autant qu'elle
permet d'expliquer tout le phénomène comme une œuvre
de sublimation dans sa portée la plus pure.

Je veux dire que vous verrez jusque dans les détails, comment ici l'on opère pour donner à un objet...

dans l'occasion, ce qui est appelé la Dame
...valeur de représentation de *la Chose*.

Ceci nous permettra ensuite...

pour vous dessiner le chemin qui nous reste
à parcourir avant que je vous quitte au milieu
de Février

...de vous montrer ce qui, dans cette construction, est resté à titre de séquelles que nous devons également concevoir dans les formes de la structure analytique, dans les rapports à l'objet féminin avec le caractère problématique où il se présente à nous *encore actuellement*.

Je voudrais aussi vous indiquer, en vous quittant aujourd'hui, pour l'au-delà de cette séparation de Février, que la visée de tout cela est de vous permettre de mesurer à sa juste valeur ce que comporte la nouveauté freudienne, en ce que pour l'instant, et en fonction de cette coordonnée que représente non pas l'abandon de l'idée de création...

parce que l'idée de création est absolument fondamentale, consubstantielle à votre pensée, vous ne pouvez pas penser, et personne, en termes autres que créationnistes, et ce que vous croyez être le modèle le plus familier de votre pensée, à savoir l'évolutionnisme, est une espèce, chez vous comme chez tous vos contemporains, de forme de défense, de cramponnement à des idéaux religieux comme tels qui vous empêchent tout simplement de voir ce qui se passe dans le monde autour de vous

...mais ça n'est pas parce que vous êtes...

comme tout le monde, que vous le sachiez

ou que vous ne le sachiez pas

...pris dans la notion de création, que le Créateur est pour vous dans une position bien claire.

Il est bien clair que Dieu est mort, et c'est de cela qu'il s'agit. Vous verrez que c'est ce que FREUD exprime de bout en bout avec son mythe.

C'est que, puisque Dieu est sorti du fait que le père est mort, ça veut dire sans doute que nous nous sommes aperçus...

et c'est pour cela que FREUD

cogite si ferme là-dessus

...que Dieu est mort.

Mais c'est aussi bien que...

puisque c'est le père mort

à l'origine qu'il dessert

...il était mort depuis toujours.

Donc la question du Créateur dans FREUD pose bien la question de savoir ce qu'il en est, ce qui se passe, à quoi doit être appendu de nos jours ce qui continue à s'exercer de cet ordre, à savoir la science.

C'est en fonction de ceci que se pose, et c'est là le terme de notre recherche de cette année, le mode sous lequel la question de ce qu'il en est de *la Chose* se pose pour nous.

C'est cela que FREUD aborde pour nous dans la psychologie de la tendance. La tendance n'est pas quelque chose, le *trieb*, qui puisse aucunement se limiter à une notion psychologique, c'est une notion ontologique absolument foncière qui répond à une prise de la conscience que nous ne sommes pas forcés de pleinement repérer, parce que nous la vivons, et de quelque façon que nous la vivions, c'est le sens de ce que j'essaie d'articuler devant vous que d'essayer de vous en faire prendre conscience.



Je crois que, tout bien considéré, je ne suis pas ce matin dans des conditions d'emportement qui...

selon mes propres critères

...me paraissent suffisantes à ce que je vous fasse mon séminaire comme à l'ordinaire, et ceci plus particulièrement concernant le point où nous sommes arrivés, que je désire pouvoir poser devant vous des formules tout à fait précises.

Vous me permettrez donc d'*atermoyer* à la prochaine fois. La coupure de mon absence pendant quinze jours tombe évidemment mal puisque j'aurais aimé qu'après vous avoir traité ce que j'ai annoncé la dernière fois devant vous comme d'une forme exemplaire, d'un paradigme de la fonction de *l'amour courtois* en tant que forme exemplaire de *sublimation* très proche de l'art, puisqu'en somme nous n'en avons des témoignages documentaires qu'essentiellement par l'art, mais qui néanmoins a l'intérêt d'être quelque chose dont nous sentons encore maintenant les *retentissements éthiques*.

Si nous n'avons plus de *l'amour courtois* que des témoignages documentaires de l'art, sous une forme qui est presque morte, mis à part l'intérêt très vif, archéologique, que nous pouvons y porter, il est tout à fait certain, et d'ailleurs manifeste...

et je vous le montrerai aussi

d'une façon visible, sensible

...que les *retentissements éthiques* dans les rapports entre les sexes sont encore sensibles.

C'est l'intérêt de cet exemple :

de cette longue portée d'un phénomène qu'on pourrait croire localisé à un problème presque d'esthétique, et dont nous pouvons voir que les effets sont d'une nature qui est tout à fait propre à nous rendre sensible ce qu'en somme l'analyse a porté au premier plan, comme étant l'important, de la sublimation.

Ceci est donc le point que nous essaierons de *formuler*, et pour lequel je désire avoir toute ma forme pour pouvoir vous montrer comment le problème se pose historiquement, comment il se pose en méthode. Et, là encore, nous nous trouvons en posture d'éclairer des difficultés qui sont posées d'une façon manifeste, avouée, aux historiens, romanistes, philologues, aux spécialistes qui se sont attachés à ce problème et qui, d'un commun aveu, reconnaissent que ce phénomène de l'amour courtois se présente comme quelque chose qu'ils ne sont d'aucune façon parvenus à réduire, dans son apparition historique, à aucun conditionnement repéré.

L'aveu est véritablement commun, et je dirai presque uniforme. Il y a là un phénomène qui est paradoxal. Et comme de bien entendu, comme chaque fois qu'on se trouve en présence d'un phénomène de cet ordre, cela a souvent porté les chercheurs à la recherche des influences, ce qui est dans bien des cas une façon de reporter le problème.

Le problème a sa source dans la communication de quelque chose qui s'est produit *à côté*. Encore faut-il savoir comment ça s'est produit *à côté*. Mais précisément dans ce cas c'est bien ce qui *échappe*, et la notion de recours aux influences, nous y ferons allusion, est aussi bien quelque chose qui là est loin d'avoir éclairci le problème.

C'est dans son cœur que nous essaierons de le prendre, et nous verrons que la théorie freudienne est de nature à apporter une certaine lumière. À ce titre donc, c'est non seulement pour *sa valeur d'exemple* que je le prends, mais pour *sa valeur de méthode*.

Ce point, très localisé, ne veut pas dire que, concernant la sublimation, tout soit à considérer dans la ligne qui est ici ouverte, à savoir la sublimation à proprement parler de quelque chose qui se situe dans la ligne du rapport homme-femme, du rapport du couple. Ce n'est pas là quelque chose à quoi je prétends réduire le problème de la sublimation, voire même pas tellement le centrer.

Et je crois qu'à partir de cet exemple, c'est capital pour arriver à une formule générale dont nous avons l'amorce déjà dans FREUD, et nous savons où le lire, je ne dis pas chercher tel ou tel détail.

Si je procède quelquefois en mettant en valeur presque une phrase, une formule isolée de FREUD, et j'allais presque dire un élément gnomique, cet élément gnomique, je suis, pour moi, très conscient d'essayer de le mettre en action. Quand je vous donne des formules comme « *Le désir de l'homme est le désir de l'Autre* », c'est à proprement parler une formule gnomique, bien que FREUD ne l'ait pas cherchée comme telle. Mais il l'a fait de temps en temps sans le faire exprès.

Ainsi une formule très courte que je vous ai rapportée un jour...

qui rapproche les mécanismes respectifs de *l'hystérie*, de *la névrose obsessionnelle* et de *la paranoïa*, de ces trois termes de sublimation :

l'art, la religion et la science...

à un autre endroit il rapproche

la paranoïa du discours scientifique

...sera de nature à nous montrer dans toute sa généralité la formule dans laquelle, au dernier terme, nous arriverons à poser *la fonction de la sublimation*, pour autant que j'essaye devant vous de l'ordonner dans cette référence à *la Chose*, cette *Chose* qui se trouve dans les exemples très élémentaires...

presque de nature de la démonstration

philosophique classique à l'aide du

tableau noir et du bout de craie

...que j'ai pris la dernière fois dans *l'exemple du vase*.

C'était pour vous montrer quelque chose d'en quelque sorte schématique qui vous permette de saisir où se situe *la Chose* dans le rapport *qui met l'homme en fonction de médium*, si l'on peut dire, *entre le réel et le signifiant*. Cette *Chose*...

dont toutes les formes créées par l'homme sont du registre de la sublimation

...cette Chose sera toujours en quelque sorte représentée par un vide, précisément en ceci qu'elle ne peut pas être représentée par autre chose.

Ou plus exactement, qu'elle ne peut qu'être représentée par autre chose.

Mais dans toute forme de sublimation le vide sera déterminatif. D'ores et déjà je vous indique trois modes différents selon lesquels *l'art*, *la religion* et *le discours de la science* se trouvent avoir affaire avec ceci.

Nous dirons que d'une certaine façon, tout *art*...
et après tout je ne crois pas que ce soit là
une formule qui soit vaine quelle que soit sa
généralité, pour diriger ceux qui s'intéressent
à l'élucidation des problèmes de l'art
...se caractérise, en somme, par une certaine manière,
un certain mode d'organisation autour de ce vide.
Je pense avoir les moyens de l'illustrer pour vous
de façons multiples et très sensibles.

La *religion*...

je ne vous dit pas que ce soit les formules
auxquelles je m'arrêterai au dernier terme, quand
nous aurons parcouru, exploré ensemble ce chemin
...consiste dans tous les modes...

si nous forçons la note dans
le sens de l'analyse freudienne
...d'éviter ce vide. Pour autant que FREUD a mis
en relief *les traits obsessionnels* du comportement religieux,
nous pouvons dire cela.
Il est clair qu'encore qu'en effet toute une phase
cérémonielle de ce qui constitue le corps des
comportements religieux entre dans ce cadre,
nous ne saurions pleinement nous satisfaire de ceci
et qu'un mot comme « *respecter* » *ce vide* est bien quelque
chose qui nous semblerait peut-être aller plus loin.
Vous voyez que, de toute façon *le vide* reste au centre,
et c'est précisément en ceci qu'il s'agit de *sublimation*.

Et je dirai que, pour le troisième terme, à savoir
le discours de la science...

en tant qu'il est originé dans *le discours de la sagesse*,
le discours de la philosophie pour notre tradition ...c'est à
proprement parler dans quelque chose où prend sa
pleine valeur le terme qu'a employé FREUD quand
il s'agissait de la fonction de *la paranoïa* par rapport à
la réalité psychique, ce terme que j'ai souligné pour
vous au passage dans un de mes derniers séminaires,
qui s'appelle *Unglauben*.

L'*Unglauben* n'est pas la négation de la phénoménologie du *Glauben*, de la *croyance*, ce n'est pas non plus quelque chose sur quoi FREUD soit revenu d'une façon qui soit en quelque sorte englobante et définitive.

Néanmoins ceci parcourt toute son œuvre.

Nous voyons l'extrême importance qu'il donne à cette fonction au niveau de l'*Entwurf*.

Et en fin de compte *la phénoménologie de la croyance* est bien ce qui pour lui sera resté, jusqu'au terme, une *obsession*. Aussi bien, *Moïse et le monothéisme* est tout entier construit pour nous expliquer les phénomènes fondamentaux de la croyance.

Il y a quelque chose de plus *profond*, de plus *dynamiquement significatif* pour nous, c'est le phénomène de *l'incroyance*...

qui n'est pas la suppression

de la dimension de *la croyance*

...qui est un mode propre de rapport de l'homme à son monde et à la vérité, celui dans lequel il subsiste.

Là-dessus, vous auriez bien tort de vous fier à des oppositions sommaires et de penser :

- que l'histoire a connu des virages sensationnels,
- que le passage de l'âge théocratique à cette forme « *humaniste* » comme on s'exprime...
aux formes dites de
« *libération de l'individu* » et de la réalité
...que la conception du monde soit ici quelque chose de décisif.

Il ne s'agit pas dans cette occasion, de quoi que ce soit qui ressemble à une *Weltanschauung* quelconque qui serait la mienne, et que j'essaierais de vous communiquer.

Je ne suis ici qu'à titre *d'indicateur* et de *bibliographe*, pour vous aider à vous repérer dans ce qu'on peut trouver sur ce sujet de plus sérieux comme repères à partir de gens qui, chacun dans leur spécialité, sont doués de quelques capacités de réflexion.

Pour vous permettre de remettre les choses au point, je vous conseillerai de vous référer ici à l'œuvre d'un historien, Lucien FEBVRE qui dans une collection très accessible, a écrit sous le titre du *Problème de l'incroyance au XVI^{ème} siècle*²³ quelque chose qui est de nature à vous montrer comment un emploi sain des méthodes historiques nous permet de poser d'une façon plus nuancée qu'il n'est coutume les questions des modes d'évolution de la pensée concernant les problèmes de la foi.

Vous lirez aussi si vous en avez le temps...
et si vous désirez lire des choses
qui sont somme toute assez plaisantes
...une sorte de petit livre annexe, encore que ce ne soit pas une thèse secondaire, qui vient très bien comme une petite barque accrochée à un navire dans le sillage du premier, qui s'appelle *Autour de l'Heptaméron*, du même auteur.



Il s'agit de Marguerite De NAVARRE...
dont j'espère que personne d'entre vous
ne la confond avec la reine Margot,
car quelquefois cela arrive
...qui n'est pas simplement un auteur libertin, mais
qui se trouve avoir écrit quelque traité mystique,
chose qui n'est pas faite, bien sûr, pour provoquer
l'étonnement de l'historien.

23 Lucien FEBVRE : - [Problème de l'incroyance au XVI^{ème} siècle](#), Albin Michel 2003.
- [Autour de l' Heptameron \(amour sacré, amour profane\)](#) Gallimard 1971.

Mais l'historien se penche sur ce problème, essaye de nous montrer dans le contexte du temps, et dans le contexte psychologique de l'auteur, ce que peuvent bien signifier ces recueils de contes qui s'appellent *L'Heptaméron*²⁴.

Et ceci est aussi de nature à nous permettre de le lire avec, on ne peut pas dire même un œil plus éclairé, mais avec un œil qui ne censure pas ce qu'il y a littéralement dans *L'Heptaméron*, à savoir les réflexions de chacun des personnages après chacun des récits qui sont censés être vrais, qui le sont sûrement pour la plus grande part.

La façon dont les interlocuteurs en parlent...

c'est-à-dire dans un registre de réflexion morale, et même formellement religieuse ...est généralement censurée parce qu'il est considéré au départ que ceci n'est que de la sauce.

Mais c'est justement ce sur quoi il convient de ne pas se tromper, c'est que toujours la sauce est l'essentiel dans un plat. Lucien FEBVRE nous apprend à lire *L'Heptaméron*. À la vérité, si nous savions lire, nous n'aurions pas besoin de lui.

Ce problème de l'incroyance, c'est-à-dire des fonctions mêmes qu'elle représente dans notre perspective, est éclairé en ceci qu'il y a là une position du discours qui se conçoit très précisément en rapport avec *la Chose* telle que nous l'avons définie, pour autant précisément que *la Chose* est rejetée au sens propre de la *Verwerfung*. De même donc :

- que *dans l'art* il y a une forme d'une *Verdrängung*, un refoulement de *la Chose*,
- que *dans la religion*, on peut dire qu'il y a peut-être une *Verschiebung*,
- c'est à proprement parler de *Verwerfung* qu'il s'agit dans *le discours de la science* qui, si l'on peut dire, rejette la perspective et la présence de *la Chose*.

24 Marguerite de Navarre : *L'Heptaméron*, Flammarion, GF 1999.

Et *le discours de la science*, en somme, est de nous profiler *l'idéal* dans sa perspective du « *savoir absolu* », c'est-à-dire de *quelque chose* qui pose *la Chose* quand même, tout en n'en faisant pas état, et dont chacun sait que c'est cette perspective qui s'avoue en fin de compte et s'avère dans l'histoire comme représentant un échec.

Ce discours de la science peut se profiler comme déterminé par cette *Verwerfung*. C'est probablement cela qui, selon la formule que je vous donne, que :

« *Ce qui est rejeté dans le symbolique reparaît dans le réel* »

la science se trouve déboucher sur une perspective où c'est bien tout de même quelque chose d'aussi énigmatique que *la Chose* qui s'avère se profiler, apparaître au terme de la physique.

Donc je remets à la prochaine fois de partir de mon paradigme concernant *l'amour courtois* en tant qu'exemple d'une sublimation de l'art qui est manifeste.

Nous pouvons en trouver encore les effets vivants. Nous les suivrons après que je sois revenu de mon absence, sous leurs formes consécutives.

Nous essaierons de piquer un échantillonnage de ce que cela conserve comme traces, comme effets indiscutables, comme effets de la construction signifiante primitive qui est déterminante dans le phénomène de l'amour courtois, et nous essaierons à reconnaître, dans les faits, quelque chose qui n'est d'aucune autre façon explicable que par le recours à cette origine.

Voilà tout au moins ce qui vous permettra de trouver quelque repères profilés devant vous de la forme de notre progrès.

Je vous fais remarquer en passant...

puisque'aussi bien je me livre à

une espèce de petit commentaire en marge

...que cette notion de *la Chose*...

que je vous apporte cette année

comme une élaboration nouvelle

...vous auriez tort de croire qu'elle ne fut point là *immanente* à ce que nous avons commencé d'aborder les années précédentes.

Et puisqu'aussi bien, certains, quelquefois, s'interrogent de certaines propriétés de ce qu'on appelle mon style, je dois vous faire remarquer que, par exemple le terme « *La Chose Freudienne* »²⁵...

que j'ai donnée comme titre à une chose
que j'ai écrite et à laquelle il ne serait pas
mauvais que vous vous reportiez

...a étonné, parce que bien entendu, quand on commence philosophiquement à commenter mes intentions, il arrive par exemple qu'on les fasse entrer dans ce quelque chose qui pendant un temps fut très *à la mode*, c'est à savoir de « *combattre la réification* ».

À la vérité, je n'ai jamais rien dit de pareil. En tout cas on peut toujours enrouler des intentions autour d'un discours. Il est bien clair que si je l'ai fait c'est à dessein, et que si vous voulez bien relire ce texte, vous vous apercevrez que c'est très essentiellement de cette *Chose* que je parle d'une façon qui, évidemment, est à la source du *malaise incontestable* que ce texte a produit alors, à savoir que c'est *la Chose* qu'à plusieurs moments de ce texte, *je fais parler*.

Je voudrais maintenant que notre réunion puisse servir tout de même un peu plus à ceux qui se sont déplacés de plus ou moins loin.

Il est possible, il me semble même probable, que certains d'entre vous - à ce point où nous sommes parvenus de mon séminaire - puissent avoir quelques questions à me poser, ou quelques réponses à me proposer, je veux dire me témoigner de ce que pour eux signifie tel ou tel point de mon exposé.

Je sais bien qu'il n'est jamais commode de rompre le silence d'un rassemblement pour prendre la parole et agiter le grelot, je laisse donc cette formule que vous pouvez me poser une question écrite. Cela n'a qu'un inconvénient, c'est que moi je serai libre de la lire comme je voudrai, mais cela pourrait peut-être donner l'occasion de remettre les points sur les « i » à propos de tel ou tel terme.

25 *La Chose freudienne* in Jacques Lacan : *Écrits*, Seuil 1966, p.401 à 436, ou Points Seuil t.1, p. 399 à 433.

Nous allons en même temps nous occuper à quelque chose d'inattendu qui ne me paraît pas mal.
Une partie d'entre vous était hier à la *séance scientifique* et je ne sais pas comment elle s'est terminée.
J'ai dû partir après avoir moi-même répondu abondamment aux conférenciers pour qui j'ai la plus grande affection et leur avoir témoigné tout l'intérêt que j'avais pris à leur travail.
Ils sont ici aujourd'hui et j'aimerais demander à SMIRNOV quelques explications.
Pourquoi, nous ayant parlé du « *No and yes* », avez-vous mis le « *yes* » complètement dans votre poche ?

Victor SMIRNOFF

Cela s'appelle « *No and yes* » mais cela ne devrait pas s'appeler ainsi parce que je pense que la formulation du « *yes* » dans le texte est d'une *pauvreté d'élaboration* telle que ce n'était même pas la peine d'en parler.
Cela ne servait vraiment pas à son propos.

Je ne sais pas pourquoi il s'est laissé entraîner à faire un livre qui s'appelle « *No and yes* » alors que sur le « *yes* » il n'avait strictement rien à dire. Quand il cherche le moteur du « *yes* » il le fait en se forçant.
Il dit : « *C'est parce qu'il y a un pattern moteur du non* ». Il le cherchait dans les relancements de l'affect au moment de la pulsion et il l'a isolé à mon avis très artificiellement.

Si je n'en ai pas parlé, c'est parce que je trouve que cela ne sert à rien et, qu'en plus, cela diminue beaucoup la valeur de ce qu'il a dit.
Je n'ai pas du tout l'impression que vous avez été très tendre pour SPITZ.

Je crois que vous avez même été très sévère, parce qu'après tout il y a peut-être un point de vue.
Il est très embarrassé sur le « *yes* » en disant qu'il apparaît que tout est un geste pour commencer, que même son « *rooting affect* » est dans un mouvement d'appétition et de recherche d'un « *oui* », d'une pulsion à laquelle il donne un sens de « *oui initial* », et que le « *non* » apparaît secondairement.

LACAN

Pour ceux qui ne connaissent pas ce texte, il s'agit de ceci. Du fait que SPITZ, qui a offert un livre qui se situe dans la chaîne de toute une série d'autres travaux qui sont fondés sur l'observation directe de l'enfant nouveau-né, très exactement de l'enfant *infans*, c'est-à-dire jusqu'à la limite de l'apparition du langage articulé comme tel, a prétendu, à l'intérieur de ceci, retrouver en transcrivant le *pattern* du « non » comme *geste*, en tant que forme sémantique, dans un certain nombre de manifestations, dans le *rooting* d'abord...

rooting voulant dire le geste d'oscillation que l'enfant fait dans l'approche du sein, *rooting* est très difficile à traduire, il est très difficile de trouver un équivalent, il y a dans le texte un corrélatif, le mot *snot*, museau, à côté de *rooting*, qui montre bien ce dont il s'agit
...c'est ce geste qui est évoqué dans sa plénitude de possibilités significatives.

Hier, SMIRNOFF s'est attaché à nous montrer que SPITZ ici doit faire rentrer des fonctions, rentrant ailleurs à propos de ce qui se passe dans la frustration qui accompagne le non de l'adulte, que ce qui surgit c'est quelque chose qui est très loin de se présenter originellement comme ayant sa signification, puisque enfin, au dernier terme...

je vous passe les autres formes dans lesquelles se manifeste ce geste latéral de la tête
...c'est en somme du geste d'approche, d'attente de la satisfaction qu'il s'agit ici, mis en accusation.

Pourquoi ne nous avez-vous pas mis en valeur que SPITZ...

pour lequel je suis loin d'être sévère
parce que c'est sa défense que je prends
...nous articule puissamment...

je ne dis pas qu'il ait raison,
mais c'est très fort, plein de relief
...c'est à savoir qu'il va jusqu'à considérer le phénomène comme ce qui se passe dans une névrose traumatique.

Il nous dit, c'est le dernier souvenir avant la réaction catastrophique qui surgit. Je vous ai embarrassé pour nous évoquer les autres travaux de SPITZ, à savoir sa fiction de la *Primal cavity*, mais à tout le moins sa référence à l'écran du rêve.

Vous avez également...

à moins que ce ne soit LAPLANCHE ...posé la question de l'idée qu'il se faisait, qui en effet n'est pas du tout précisée, je veux dire que rien n'est articulé dans le sens de l'utilisation d'un mode de réaction d'un stade antérieur, dans une certaine situation qui est une situation critique, qui me paraît une idée très féconde et toujours à mettre en valeur.

Loin de l'articuler de cette façon générale, il semble réduit à faire intervenir un mécanisme aussi passif que celui de la névrose traumatique. Il implique donc, d'une façon en quelque sorte nécessaire, antérieurement quelque frustration du nourrissage, et l'on s'étonne comment d'une façon isolée, à propos d'un cas, ce souvenir de la réaction immédiatement antérieure à quelque chose qu'on doive supposer être le refus, le retrait du sein, à ce qui l'antécède immédiatement, à savoir à l'acte de *rooting* qui resterait donc inscrit comme une trace. C'est comme cela qu'il l'articule.

Victor SMIRNOFF

Pour le « *no* », il passe par un autre moment. Il dit que le *rooting*, précisément, est insuffisant à expliquer le « *no* », et c'est à ce moment qu'il introduit un stade intermédiaire. C'est plus tard : le sevrage autour de six mois, que se place d'une manière traumatique ce qui retrouve cela, c'est un *pattern* par l'intermédiaire de quelque chose qui est déjà chargé d'un affect de retour, de détournement sinon volontaire mais intentionnel de l'acte.

D'autre part il ne parle pas de régression.

LACAN

Le mécanisme de la névrose traumatique est nommément comme étant caractérisé par le fait que, dans une séquence fondamentale de névrose traumatique comme telle, c'est le dernier souvenir vivant de la chaîne qui subsiste. À quel moment selon vous le fait-il entrer en jeu dans sa dialectique, alors qu'il s'agit très précisément à ce niveau-là du « *no* » ?

Jean LAPLANCHE

Si mon souvenir est exact, ce n'est pas dans l'acquisition du « *non* » mais du « *oui* », du « *geste du oui* ». Il donne du « *geste du oui* » deux exemples, deux précurseurs :

- d'une part le geste de la tétée au moment même de la consommation, c'est-à-dire cette espèce de geste d'arrière en avant,
- et d'autre part lorsqu'il y a retrait du mamelon.

Vers l'âge de trois mois, il dit qu'il observe également un mouvement de la tête d'arrière en avant. C'est à propos de l'acquisition du oui. Et c'est pour le passage du premier au second de ces gestes qu'il fait appel à ce mécanisme de retour, à l'image précédant immédiatement la frustration.

Pour le « *non* » il ne fait pas du tout appel à la régression. La régression, il la fait intervenir dans le geste latéral, que pour les mouvements céphaliques négatifs, pour quelque chose de pathologique.

La reprise du *rooting* dans le geste du « *non* » est une reprise d'un mécanisme qui est là, mais ce n'est pas une régression, c'est l'utilisation d'un *pattern* qui existe et qui est remis, réactivé par *l'identification* avec le non de la mère.

Mais ce n'est pas une régression.

Xavier AUDOUARD

Das Ding a pour nature d'être oublié, d'être en même temps facteur d'oubli et facteur de réminiscence au sens platonicien du terme. Ne pensez-vous pas que ce soit par le truchement d'une sorte de réification de cette pure origine de cet « *ou bien... ou bien...* » de toute médiation et de toute culture ?

La question que je me pose c'est :

- pourquoi alors ne pas parler plutôt de toutes les formes de la médiation, les formes qu'on trouve dans la genèse, dans l'expérience de la conscience comme vous l'avez fait jusqu'ici semble-t-il ?
- Pourquoi, autrement dit, venir cette année nous parler de *das Ding* comme de quelque chose, alors que jusqu'ici vous avez sans cesse parlé de *das Ding* comme étant le facteur inévitable, le facteur nécessaire de toute expérience dans l'analyse ?

Cette année vous privilégiez *la Chose*, mais vous en parlez alors que vous n'avez parlé que de cela en parlant d'autre chose.

Le problème que je me pose au fond est de savoir :

- premièrement, pourquoi vous nous parlez de *das Ding* au lieu de nous parler simplement de médiation ?
- Ou bien pourquoi vous nous parlez de *das Ding* au lieu de nous parler de toutes les formes de la médiation qu'elle reçoit dans notre expérience ?

C'est le problème de la réification.

Est-ce qu'on ne pourrait pas en quelque sorte vous faire le reproche, moins simpliste que celui de tout à l'heure, de réification de ce qui est justement le ressort dynamisant de toute expérience, qui est à la fois facteur de toute réminiscence et quelque chose dont on ne peut pas parler ?

LACAN

Pour vous répondre tout de suite brièvement...

et tout ce que je dirai par la suite

ne sera que cette réponse

...je crois que c'est important de voir comment, pour vous spécialement qui avez toujours entendu l'accent de ce qu'on peut appeler « *les réinterprétations hégéliennes de l'expérience analytique* », il est bien certain que la façon dont, au moment où ici nous nous mettons à aborder l'expérience freudienne comme éthique, c'est-à-dire dans sa dimension essentielle en fin de compte, puisqu'elle nous dirige dans une action qui est, étant thérapeutique, incluse, que nous le voulions ou non, dans le registre, dans les termes de l'éthique. Et que nous le voulions ou non !

Je veux dire que *moins* nous le voudrons, *plus* ce sera...

comme l'expérience nous le montre

...une forme d'analyse qui...

se targuant d'un *cachet tout spécialement scientifique*

...aboutit à des notions normatives qui sont à proprement parler celles dont je me plais quelquefois à parler en vous rappelant que la malédiction de Saint MATHIEU, de ceux qui lient des fardeaux encore plus lourds pour les faire porter par les épaules des autres, qui renforcent les catégories de la normativité affective dans une formulation qui a même des effets qui peuvent inquiéter.

Donc, il vaut bien mieux que nous nous rendions compte que nous essayons d'explorer cette *portée éthique*. Il est tout à fait clair que ce sur quoi reste mis l'accent, c'est ce quelque chose d'irréductible justement qu'il y a dans la tendance, quelque chose qui se propose à l'horizon d'une médiation comme ce que la réification n'arrive pas à inclure.

Mais à cerner cette image vide, ce quelque chose dont nous faisons le tour, voilà le point précis sur lequel vous me posez la question. La réponse, c'est l'intention délibérée de mettre en valeur cette notion qui n'a jamais été absente de ce que j'ai dit jusqu'à présent.

Si vous vous reportez à ce que j'ai donné comme textes sur ce sujet, vous verrez qu'il n'y a pas d'ambiguïté, et qu'il ne saurait sûrement m'être imputé cette sorte de radicalisme hégélien qu'un imprudent m'a imputé quelque part dans *Les temps modernes*.

Je pense que vous voyez de quoi il s'agit exactement. C'est de cela que se séparait très nettement toute *la dialectique du désir* que j'ai développée devant vous - et qui commençait justement, au moment où l'imprudent écrivait cette phrase - et encore bien plus accentuée comme je suis en train de le situer pour vous cette année, et dont le caractère inévitable me paraît spécialement marqué dans l'effet de la sublimation.

X

La formule de la sublimation que vous avez donnée est d'« *élever l'objet à la dignité de la Chose* ». On peut entendre également ce qu'est *la Chose*, l'objet n'étant pas *la chose*. Au même séminaire, il y avait également, dans le discours, l'allusion à la bombe atomique, à un désastre, à une menace du *réel*. Il s'agit donc de cette *Chose* qui ne semble pas être au départ, puisque la sublimation va nous y mener. Personnellement, je me demande dans quelle mesure vous n'écartiez pas le rapport du *symbolique* et du *réel* que vous êtes en train de nous donner actuellement.

Et à propos de *la Chose*, l'exemple en tout cas que vous avez développé, l'histoire du vase et du vide qui était dedans, je pose la question comme cela, est-ce que *das Ding*, *la Chose* dont il s'agit est *la chose* ? Elle n'est pas au départ, puisque la sublimation va nous y mener. Dans quelle mesure, cette *chose*, au départ, n'est pas le vide justement de *la Chose*, l'*absence de la Chose*, ou la *non-Chose*, le vide dans le pot, celui qui demande à être rempli comme vous disiez ?

Je pose la question de savoir si cette chose n'est pas tout à fait une chose, mais au contraire la non-Chose que, par la sublimation, on va arriver à voir comme étant une chose.

Et puis dans quelle mesure justement il n'y a pas là un nœud fondamental qui est le *symbolique* par excellence dans, justement, le vide de chose qui est non seulement une notion, mais quelque chose de plus radical qu'une notion *symbolique* du rapport du signifiant à *la Chose*.

Je fais également appel à d'autres formulations. Le *trou dans le réel* que vous venez de dire quand vous avez commenté le texte de SHAKESPEARE. À partir de certains moments le vide est toujours plein, et il y a des *trous dans le réel*. Le *trou dans le réel* est vraiment là la notion *symbolique*. Il y avait le rapport du *symbolique* à la réalité, justement là où on peut voir qu'il y a des *trous dans le réel*, et je me demande dans quelle mesure la non-Chose... ou ce vide de *la Chose* primordiale ...n'est pas justement ce qui définirait à proprement parler le rejet ou la forclusion.

Je pose également la question de savoir si l'on n'est pas là au niveau où une saisie, une compréhension d'une façon plus universelle de la manière adéquate de saisir le rapport du *symbolique* au *réel* et de *la Chose* à la non-Chose comme étant primordial dans l'esprit, est possible.

LACAN

Tout cela ne me paraît pas mal orienté. Il est clair que vous suivez toujours très bien les choses que je dis. Ce qu'il convient de repérer et d'entendre, c'est qu'en somme il y a quelque chose qui nous est offert, à nous analystes... si nous suivons la somme de notre expérience, si nous savons l'apprécier ...c'est que cet effort de sublimation, dont vous dites qu'il tend à la fin à réaliser *la Chose*, ou à la sauver, c'est vrai et ce n'est pas vrai.

Je veux dire qu'il y a une illusion. La science, ni la religion ne sont de nature à la sauver ou à nous la donner.

Néanmoins, c'est justement et précisément pour autant que l'encerclement de *la Chose*, le cercle enchanté qui nous sépare d'elle, est justement posé par notre rapport au signifiant.

C'est en tant que *la Chose est*, comme je vous l'ai dit, *ce qui du réel pâtit* de ce rapport fondamental, initial qui engage l'homme dans les voies *du signifiant*, du fait même qu'il est soumis à ce qui dans FREUD s'appelle le *principe du plaisir*, et dont il est tout à fait clair j'espère, maintenant, dans votre esprit, que ça n'est pas autre chose que cela, c'est cette dominante du signifiant, et le véritable *principe du plaisir* tel qu'il joue et s'organise dans FREUD.

C'est justement parce qu'en somme c'est l'effet de l'incidence du signifiant sur le réel psychique qui est en cause, que l'entreprise sublimatoire sous toutes ses formes n'est pas purement et simplement insensée. C'est qu'on répond avec ce qui est en jeu.

Je voulais avoir pour aujourd'hui...

pour vous le montrer à la fin du séminaire
...un objet qui demande un long commentaire pour être compris - non pas pour être décrit - dans l'histoire de l'art.

Qu'on soit arrivé à la construction d'un objet pareil, et à y trouver du plaisir, c'est tout de même quelque chose qui n'est pas sans nécessiter quelques détours. Je vais vous le décrire.

C'est un objet qu'on appelle un objet d'anamorphose. Je pense que beaucoup savent ce que c'est que l'anamorphose. C'est toute espèce de construction faite de telle sorte que...

par une certaine transposition optique
...une certaine forme qui au premier abord n'est même pas perceptible, se rassemble en image, se trouve ainsi lisible, satisfaisante pour l'expérience, d'où le plaisir qui consiste à la voir *surgir de quelque chose qui au premier abord est comme forme indéchiffrable*.

La chose est extrêmement répandue dans l'histoire de l'art. Il suffit d'aller au Louvre, vous verrez le tableau des ambassadeurs d'HOLBEIN. Et aux pieds de l'ambassadeur, fort bien constitué comme vous et moi, vous verrez sur le sol une espèce de forme allongée qui a à peu près la forme des oeufs sur le plat, qui se présente avec un aspect énigmatique.

Si vous ne savez pas qu'en vous plaçant sous un certain angle où le tableau lui-même disparaît sur son relief en raison des lignes de fuite de la perspective, vous voyez les choses se rassembler dans des formes dont je n'ai pas exactement à l'esprit lesquelles, il s'agit d'une tête de mort et de quelques autres insignes de la *Vanitas*, qui est un thème classique.



Ceci dans un tableau tout à fait bien, un tableau de commande des ambassadeurs d'Angleterre, qui ont dû être très contents de la peinture d'HOLBEIN, et ce qui était au bas a dû aussi beaucoup les amuser.

Ce phénomène, dites-vous que c'est daté. C'est au XVI^{ème} siècle et au XVII^{ème} que les choses sont venues sur ce point à prendre l'aspect d'intérêt, et même d'acuité, de fascination tel qu'il existe dans une chapelle...

je ne sais plus si elle existe encore
...construite sur l'ordre des jésuites au temps de
DESCARTES, tout un mur de 18 mètres de long qui
représente une scène de vie des saints ou de crèche,
où la chose est tout à fait illisible si vous êtes à
un point quelconque de cette salle, et où elle ne va
se rassembler et être lisible qu'à partir d'un
certain couloir où vous entrez, pour avoir accès à
l'endroit, et où vous pouvez voir...

dans un court instant si vous êtes en marche
...se rassembler des lignes extraordinairement
dispersées et qui vous donnent le corps de la scène.

L'anamorphose que je voulais vous apporter ici était
beaucoup moins volumineuse. Elle appartient à l'homme
des collections auquel j'ai fait allusion.

Il s'agit d'un cylindre poli qui a l'air d'un miroir
et qui joue la fonction de miroir, et autour duquel
vous mettez une sorte de bavette, c'est-à-dire une
surface plane qui l'entoure, sur laquelle vous avez
également les mêmes lignes inintelligibles.

Quand vous êtes sous un certain angle vous voyez
surgir dans le miroir cylindrique l'image dont
il s'agit, celle-là est une très belle anamorphose
d'un tableau de la crucifixion, imité de RUBENS,
et qui sort des lignes qui entourent le cylindre.

Cet objet nécessite, je vous l'ai dit, pour avoir été
forgé, et pour avoir eu un sens nécessaire, toute une
évolution préalable. Je dirai que derrière lui,
il y a toute l'histoire de l'architecture,
puis de la peinture, leur combinaison entre l'une
et l'autre, l'impact, sous cette combinaison même,
de quelque chose, pour parler d'une façon abrégée,
qui fait qu'on peut définir l'architecture primitive
comme quelque chose d'organisé autour d'un vide.

C'est le vrai sens de toute architecture et c'est
bien l'impression authentique que nous donnent
les formes de l'architecture primitive, celles par
exemple d'une cathédrale comme Saint-MARC à Venise.

Puis après...

pour des raisons en somme tout à fait économiques ...on se contente de faire des images de cette architecture, on apprend en quelque sorte à peindre l'architecture sur les murs de l'architecture.

Et la peinture est d'abord quelque chose qui s'organise autour d'un vide. Et comme il s'agit avec ce moyen moins marqué dans la peinture de retrouver en somme le vide sacré de l'architecture, on essaye de faire quelque chose qui y ressemble de plus en plus, c'est-à-dire qu'on découvre la perspective.

Le stade suivant est paradoxal et bien amusant et montre comment on s'étrangle soi-même avec ses propres nœuds. C'est qu'à partir du moment où l'on a découvert *la perspective dans la peinture*, on a fait une architecture qui se soumet à *la perspective de la peinture*. L'art de PALLADIO par exemple rend ceci tout à fait sensible. Vous n'avez qu'à aller voir le théâtre de PALLADIO à Vicence, qui est un petit chef d'œuvre dans son genre.



Le Teatro Olimpico à Vincence conçu par Palladio

En tout cas cet art est instructif, il est *exemplaire*.

L'architecture néoclassique consiste à faire une architecture qui se soumet à *des lois de la perspective*, qui joue avec elles, qui fait d'elles sa propre règle, c'est-à-dire qui les met à l'intérieur de *quelque chose* qui a été fait dans la peinture pour retrouver le vide de la primitive architecture.

À partir de ce moment-là on est *enserré dans un nœud* qui semble de plus en plus se dérober au sens de ce vide, et je crois que le retour baroque à tous ces jeux de la forme, qui sont précisément groupés sous un certain nombre de procédés - l'anamorphose est l'un d'entre eux - par lesquels les artistes essaient de restaurer le sens véritable de *la recherche artistique* en se servant des lois découvertes de ces propriétés des lignes, pour faire resurgir quelque chose qui soit justement là où on ne sait plus *donner de la tête*, à proprement parler *nulle part*. [Cf. ἀτοπία [atopia]]



Dans le domaine de l'illusion, le tableau de RUBENS qui surgit à la place de l'image, dans ce miroir du cylindre de l'anamorphose, vous donne bien l'exemple de ce dont il s'agit.



Il s'agit d'une façon *analogique, anamorphique* de retrouver, de réindiquer que ce que nous cherchons dans l'illusion est quelque chose où *l'illusion* elle-même en quelque sorte se transcende, se détruit en montrant qu'elle n'est là qu'en tant que *signifiante*. C'est ce qui rend et ce qui redonne éminemment la primauté au domaine, comme tel, du langage, où là nous n'avons affaire en tous les cas, et bel et bien, qu'au *signifiant*. C'est ce qui rend sa primauté...

dans l'ordre des arts, pour tout dire
...à la poésie.

C'est bien pourquoi, pour aborder ces problèmes des rapports de *l'art* à *la sublimation*, je vais partir de *l'amour courtois*, c'est-à-dire des textes qui en montrent justement sous une forme spécialement exemplaire, le côté, si l'on peut dire « *conventionnel* », au sens où le langage participe toujours de cette espèce d'*artifice*, par rapport à quoi que ce soit d'*intuitif*, de *substantiel* et de *vécu*.

C'est d'autant plus frappant quand nous le voyons s'exercer dans un domaine comme celui de *l'amour courtois*, et à une époque où quand même *on baisait ferme et dru*... je veux dire où l'on n'en faisait pas mystère
...et où on ne mâchait pas les mots.

C'est cette espèce de coexistence des deux formes concernant ce thème qui est ce qu'il y a de plus frappant et de plus exemplaire dans ce mode. De sorte que ce que vous faites intervenir là concernant *la Chose* et la *non-Chose* comme vous dites, *la Chose* bien sûr, si vous y tenez, est en même temps *non-Chose*. Et à la vérité le « *non* » justement à ce moment, n'est certainement pas individualisé d'une façon signifiante.

C'est très exactement la difficulté que nous propose là-dessus la pensée, par FREUD, de la notion de *Todestrieb*. S'il y a un *Todestrieb*, et si FREUD nous dit en même temps qu'il n'y a pas de négation dans l'inconscient, c'est bien là qu'est la difficulté. Nous ne faisons pas là-dessus une philosophie.

D'une certaine façon, là, je vous renverrai à la notion que j'ai tempérée l'autre jour, de façon à ne pas avoir l'air de décliner mes responsabilités, quand je parle de *la Chose* je parle bien de *quelque chose*.

Mais bien entendu, c'est tout de même pour nous d'une façon opérationnelle pour la place qu'elle tient dans une certaine étape logique de notre pensée, de notre conceptualisation, dans ce que nous avons à faire.

Il s'agit de savoir par exemple si ce que j'ai évoqué hier soir et dénoncé au terme de l'étude de SPITZ, la substitution véritable à toute la topologie classique de FREUD de termes comme l'*ego*, car en fin de compte c'est bien ce que cela veut dire.

C'est comme ceci que s'organise, pour quelqu'un d'aussi profondément nourri de la pensée analytique que SPITZ, les termes de l'organisation psychique.

Il est tout de même bien difficile d'y reconnaître cette fonction essentielle, fondamentale, d'où est partie l'expérience analytique qui en a été le choc et en même temps qui en a été tout de suite l'écho et le cortège.

N'oublions pas qu'il a tout de suite répondu à FREUD en formant le terme de *das Es*. Cette primauté du *Es* est actuellement tout à fait oubliée.

D'une certaine façon, pour rappeler ce que c'est que ce *Es*, il n'est pas suffisamment accentué actuellement par la façon dont il se présente dans les textes de *la secondé topique*.

C'est pour rappeler le caractère primordial, primitif de cette intuition, de cette appréhension dans notre expérience, que cette année, au niveau de l'éthique, j'appelle une certaine zone référentielle, *la Chose*.

Jean LAPLANCHE

Je voudrais poser une question sur le rapport du *principe du plaisir* et du *jeu du signifiant*.

LACAN

le rapport du *principe du plaisir* et du *jeu des signifiants*, si vous voulez, repose tout entier en ceci : c'est que le *principe du plaisir* s'exerce fondamentalement dans l'ordre de ce qu'on appelle l'investissement, *Besetzung*, dans ces *Bahnungen*, et est facilité par ce qu'il appelle les *Vorstellungen*, et plus encore. Or, ce terme apparaît très précocement, c'est-à-dire que c'est avant l'article sur l'inconscient, et qu'il appelle les *Vorstellungsrepräsentanzen*.

C'est en tant qu'il s'agit d'un état de besoin. Chaque fois qu'un état de besoin est suscité, le *principe du plaisir* tend à provoquer un réinvestissement dans son fond entre guillemets...

 puisque à ce niveau métapsychologique
 il ne s'agit pas de clinique

...un réinvestissement « hallucinatoire » de ce qui a été antérieurement hallucination satisfaisante.

C'est en cela que consiste le nerf diffus du *principe du plaisir*. Le *principe du plaisir* tend au réinvestissement de la représentation et donne aux *Vorstellungen* une forme satisfaisante. L'intervention de ce qu'il appelle *principe de réalité* peut donc être tout à fait radicale, elle n'est jamais qu'une seconde étape.

Bien entendu, aucune espèce d'adaptation à la réalité ne se fait que par cette espèce de phénomène de gustation, d'échantillonnage par où le sujet peut arriver en quelque sorte à contrôler, on dirait presque avec la langue, ce qui fait qu'il est bien sûr de ne pas rêver. Ceci est absolument constitutif du nouveau de la pensée freudienne, et d'ailleurs n'a jamais été méconnu par personne tant qu'on tend à s'apercevoir de ce que cela a de paradoxal et de provocant d'avoir articulé le fonctionnement de l'appareil psychique sur ce que personne n'avait jamais osé articuler avant lui.

L'appareil psychique, tel qu'il est décrit en somme à partir de son expérience de ce qu'il a vu surgir d'irréductible du fond des substitutions hystériques est ceci :

c'est que la première chose que peut faire l'homme démuné...

lorsqu'il est tourmenté par le besoin
...est de commencer par halluciner sa satisfaction,
et il ne peut rien faire d'autre que contrôler.
Par bonheur il a fait en même temps à peu près
les gestes qu'il fallait pour se rapprocher de
la zone où cette hallucination coïncide avec un réel
approximatif.

Voilà de quelle espèce de départ de misère, toute
la dialectique de l'expérience, en termes freudiens...

si l'on veut respecter les textes fondamentaux
...s'articule.

C'est ce que je vous ai dit en parlant du rapport
du *principe du plaisir* et du *signifiant*.

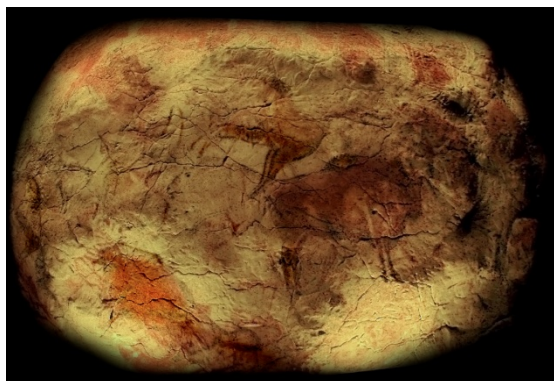
Car les *Vorstellungen*, d'ores et déjà, à l'origine,
ont le caractère d'une *structure signifiante*.

Pourquoi cette anamorphose est-elle là ?
Elle est là bien sûr pour illustrer ma pensée.

La dernière fois, j'ai fait une espèce de raccourci de quelque chose qui pourrait s'appeler le sens ou le but de l'art, au sens commun que nous donnons actuellement à ce terme « *les Beaux-Arts* ».

Il n'y a pas que moi que cela a préoccupé *dans l'analyse*. J'ai fait allusion à l'article d'Ella SHARP sur ce même sujet de la sublimation.
Elle part, vous le savez...

vous pouvez vous reporter à cet article
...des parois de la caverne d'Altamira qui est la première caverne décorée qui a été découverte.



En fin de compte, si nous partons de ce que nous décrivons comme ce *lieu central*, cette *extériorité intime*, cette *extimité* qui est *la Chose*, peut-être ceci éclairera-t-il pour nous ce qui reste encore une question, voire un mystère pour ceux qui s'intéressent à cet *art préhistorique*.

C'est à savoir précisément son site, dans une cavité souterraine dont on s'étonne qu'elle ait été choisie précisément pour les difficultés extrêmes qu'elle devait donner au travail, à l'éclairage pendant le travail et aussi à la prise de vue qu'on suppose en quelque sorte nécessitée par la création même, sur ces parois, d'images saisissantes.

Aller les contempler ne devait pas être une chose de toute facilité dans les conditions d'éclairage qu'on suppose devoir être celles des primitifs.

Donc je dirai que, tout à fait au départ, c'est *autour d'une cavité*, sur *les parois d'une cavité* que sont jetées ce qu'on pourrait appeler...

au double sens du terme, *subjectif* et *objectif* ...cette sorte d'« *épreuves* » qui nous paraissent être ces premières productions de l'art primitif :

- je veux dire « *épreuves* » sans doute pour l'artiste, qui nous donne la pensée de quelque chose comme une *mise à jour* d'une certaine possibilité créatrice...

puisque ces images, comme vous le savez, se recouvrent souvent les unes les autres ...comme si, en un lieu consacré, c'était pour chaque artiste, chaque sujet capable de s'offrir à cet exercice, que c'était aussi bien sur ce qui avait été fait précédemment que de nouveau il dessinait, projetait ce qu'il avait à cette occasion à manifester.

- Aussi bien « *épreuves* » au sens objectif, car nous y voyons une série d'épreuves toujours sur des termes qui assurément ne peuvent pas ne pas nous saisir comme ayant un certain rapport assez profond avec quelque chose qui était à la fois lié au rapport au monde le plus étroit...

je veux dire à la subsistance même des populations qui semblent être composées essentiellement de chasseurs ...mais aussi bien à ce quelque chose qui, dans sa subsistance, se présente pour lui avec le caractère d'un *au-delà du sacré*, de ce quelque chose justement que nous essayons de fixer dans sa forme la plus générale par le terme de *la Chose*.

La *subsistance primitive*, dirais-je, sous l'angle de *la Chose*. Là on peut dire qu'il y a une ligne qui se retrouve à l'autre bout dans cet exercice aussi infiniment plus proche de nous.

C'est une chose - cette anamorphose - probablement du début du XVII^{ème} siècle, et je vous ai dit à cette époque l'intérêt qu'a pris pour *la pensée constructive*, la pensée des artistes, ces sortes d'exercices. J'ai essayé de vous faire comprendre très brièvement comment on peut en somme en dessiner la genèse.

C'est à savoir que :

- si de la cavité et de la paroi...
en tant que l'exercice sur la paroi consiste à fixer l'habitant invisible de la cavité
...nous voyons la chaîne s'établir du temple en tant qu'organisation autour du vide et par rapport à ce vide, et en tant que ce vide désigne justement la place de *la Chose*,
- nous voyons ensuite, je vous l'ai dit, sur les parois de ce vide lui-même...
pour autant que la peinture apprend progressivement à maîtriser ce vide, et même à le serrer de si près qu'elle se voue à le fixer sous la forme de *l'illusion de l'espace*
...c'est la progressive introduction, à travers toute l'histoire de la peinture, la maîtrise de *l'illusion de l'espace* autour de laquelle nous pouvons organiser l'histoire de la peinture.

Je vais vite. C'est une sorte de rapide gramme qui peut simplement, pour vous, être considéré comme quelque chose que vous devez mettre à l'épreuve de ce que vous pourrez lire par la suite sur ce sujet.

Vous savez bien *qu'avant l'instauration systématique* de ce qui est à proprement parler *les lois géométriques de la perspective*, formulées à la fin du XV^{ème} et au début du XVI^{ème} siècle, la peinture a montré une sorte d'étape où des artifices permettent de structurer cet espace.

Le double bandeau, par exemple, qu'on voyait au VI^{ème} et au VII^{ème} siècle aux parois de Sainte Marie Majeure, est une façon de traiter certaines stéréognosies. Mais laissons. L'important est qu'à un moment on arrive à l'illusion.

C'est bien là d'ailleurs autour de quoi reste un certain *point sensible*, un *point de lésion*, un *point douloureux*, un *point de retournement* de toute l'histoire en tant qu'*histoire de l'art* et en tant que nous y sommes impliqués, c'est que *l'illusion de l'espace* est autre chose que la création du vide, et que ce que *représente* l'apparition des anamorphoses à la fin du XVI^{ème}, début du XVII^{ème} siècle.

Je vous ai parlé souvent de Jésuites, la dernière fois c'était un lapsus, j'ai vérifié dans le livre excellent sur les *Anamorphoses* qu'a fait Jurgis BALTRUSAITIS, (Olivier PERRIN éditeur), c'est d'un couvent de Minimes qu'il s'agit, autant à Rome qu'à Paris.

Je ne sais pas pourquoi j'ai projeté aussi au Louvre ces *Ambassadeurs* d'HOLBEIN, qui sont à la *National Gallery*. Vous verrez, sur ce tableau des *Ambassadeurs* toute une étude pour vous imager ce que je vous ai dit la dernière fois, cet objet étrange, ce crâne...

comme l'article avec beaucoup de raffinement l'auteur ...si l'on passe devant le tableau, si l'on sort de cette pièce par une porte faite à cette fin de le voir dans sa vérité sinistre, au moment où le spectateur se retourne pour la dernière fois en s'éloignant du tableau.

Donc, dis-je, l'intérêt pour l'anamorphose est décrit comme ce point tournant où...

de cette illusion de l'espace ...l'artiste retourne complètement l'utilisation, et s'efforce de le faire entrer dans ce qui est le but primitif, à savoir : comme tel d'en faire le support de cette réalité en tant que cachée, cette fin de l'art, pour autant que c'est d'une certaine façon de cerner *la Chose* qu'il s'agit toujours dans toute œuvre d'art.

et c'est ceci qui permet d'approcher, me semble-t-il, d'un peu plus près, ce qui semble être encore *la question* irrésolue concernant les fins de l'art, encore pour nous qui comme PLATON, nous posons la question : *la fin de l'art serait-elle d'imiter ou de ne pas imiter ?*

Imite-t-il ce qu'il représente ?

Quand on entre dans cette façon de poser la question, on est déjà pris *dans la nasse* et il n'y a aucun moyen d'en sortir, de ne pas rester dans l'impasse où nous sommes entre l'art *figuratif* et l'art dit *abstrait*.

Jusqu'à un certain point, nous ne pouvons simplement qu'évidemment sentir l'aberration qui se formule dans la position du philosophe, qui est implacable.

c'est PLATON qui fait tomber l'art au dernier degré des œuvres humaines, puisque pour lui *tout ce qui existe...*

qui n'existe que dans son
rapport à l'*Idee* qui est réelle

...n'est déjà qu'*imitation* d'un *plus que réel*, d'un *surréal*.

Et si l'art imite, nous dit-il, c'est « *une ombre d'ombre* », une imitation d'imitation. Vous voyez donc quelle vanité il y a dans *l'œuvre d'art*, dans l'œuvre du pinceau.

Or, bien sûr...

et dans un sens opposé, pour vous dire qu'il ne faut point entrer *dans la nasse* pour comprendre que ...bien sûr, naturellement, les œuvres de l'art imitent ces objets qu'elles représentent, mais que leur fin n'est justement pas de représenter ces objets.

En donnant l'*imitation* de l'*objet*, elles font de cet *objet* autre chose.

Elles ne font que feindre d'imiter les objets.

Et c'est pour autant :

- que l'objet est instauré dans un certain rapport avec *la Chose*,
- qu'il est fait pour cerner, pour présentifier, absentifier à la fois *la Chose*.

Et puis cela, en somme tout le monde le sait :

que quand la peinture tourne une fois de plus d'une façon saisissante sur elle-même au moment où CÉZANNE fait des pommes, c'est bien évidemment parce qu'en faisant des pommes il fait tout autre chose que d'imiter des pommes. Encore que sa dernière façon de les imiter soit la plus saisissante et soit celle qui soit le plus orientée vers une technique de *présentification de l'objet*.

Mais plus sera présentifié *l'objet* en tant qu'*imité*, plus il nous ouvrira cette dimension où *l'illusion* comme telle...
comme exemple de ce *brisement d'elle-même*
...vise autre chose.

Chacun sait bien :
que le mystère, parfois, de cette façon qu'a CÉZANNE de faire des pommes, a une valeur qui n'a jamais encore été conçue, que quand CÉZANNE le faisait par un certain rapport au *réel*, tel qu'alors il se renouvelle dans l'art une certaine façon de *faire surgir l'objet* qui est nouvelle, qui est lustrale, qui est un renouveau de sa dignité par où, si je puis dire, sont dansés d'une nouvelle façon ces *insertions imaginaires*, en tant qu'au moment précis de l'histoire de l'art dont il s'agit, certaines de ces *insertions imaginaires* sont choisies et, comme on l'a remarqué, elles ne peuvent pas être détachées de ce qui jusqu'alors a composé pour les artistes qui ont précédé, dans leurs précédents efforts de réaliser cette fin de l'art, ce qui a été choisi et repris d'une autre façon.

Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, et en particulier que la notion d'*historicité* ici ne saurait être employée sans la plus extrême prudence. Le terme d'« *histoire de l'art* » est bien ce qu'il y a de plus captieux et l'on peut dire que chaque émergence de ce mode d'opérer consiste pour toujours à renverser l'opération illusoire, la faire retourner vers sa fin première qui est de projeter une réalité qui n'est point celle de l'objet qui est représenté, qui est une réalité vers laquelle cette façon de traiter l'objet est tournée.

Nous verrions que dans l'« *histoire de l'art* » il n'y a au contraire, par la nécessité même qui la supporte, que substructure, que même à l'histoire du temps, je veux dire du temps où il se manifeste, l'artiste est toujours aussi dans un rapport contradictoire. C'est contre les normes et les schèmes régnant, politiques par exemple, voire les schèmes de pensée, c'est en quelque sorte à contre-courant que l'art, toujours, essaie de ré-opérer son miracle. Voici en somme pourquoi nous nous trouvons là,

devant un jeu qui peut vous paraître assez vain
en effet comme *exercice* si l'on suppose les raffinements
opératoires que nécessite cette petite réussite
technique.

Et pourtant, comment ne pas en être touché,
voire ému, comme de quelque chose dont je dirai
qu'avec cette forme montante et descendante que prend
l'image dans cette sorte de seringue, nous sommes là
devant quelque chose qui...

si je me laissais aller à une image
...me paraîtrait comme une sorte *d'appareil à prise de sang*,
à prise du sang du GRAAL, si vous voulez bien vous
souvenir que le sang du GRAAL est précisément *ce qui*,
dans le GRAAL, *manque*.

Ceci, si je vous l'apporte aujourd'hui...
au point où nous en sommes de notre exposé
...c'est pour autant que c'est...
si localisées qu'en soient
l'apparition et la tendance
...quelque chose qui a sûrement sa fonction
dans l'histoire de l'art.

N'en prenez que l'usage métaphorique.

- C'est pour autant que ce que je veux vous exposer
aujourd'hui, c'est à savoir :
la possibilité de cette forme de sublimation qui
s'est créée à un moment de *l'histoire de la poésie*,
et qui nous intéresse d'une façon si exemplaire
par rapport à ce qu'en somme la pensée freudienne
a remis au centre de notre intérêt dans l'économie
du psychisme, à savoir Éros et l'érotisme.
- C'est pour autant qu'en fin de compte vous
pourrez presque l'articuler, le structurer autour
de cette anamorphose,
- c'est que ce que je dessine pour vous à propos de
l'éthique de la psychanalyse repose tout entier sur ceci...
auquel nous viendrons dans la suite,
je ne fais que l'indiquer au départ

...c'est à savoir que la référence interdite, celle que FREUD a rencontrée au point terminal de ce qu'on peut appeler chez lui *le mythe œdipien*, le mythe œdipien dont il est déjà assez frappant qu'en somme, tout de suite, l'expérience de ce qui se passe chez le névrosé l'ait fait bondir sur le plan d'une *création poétique de l'art*, du drame d'ŒDIPE en tant qu'il est quelque chose de daté dans l'histoire culturelle.

Vous le verrez :

- quand nous prendrons *Moïse et le monothéisme*,
- quand nous nous rapprocherons de ce *Malaise dans la civilisation* que je vous ai priés de lire pendant cet intervalle,

combien, si l'on peut dire, il n'y a pas dans FREUD de *distance* aux données de l'expérience judéo-grecque, je veux dire de celle qui caractérise notre culture dans son vécu le plus moderne.

Que FREUD n'ait pu manquer de conduire jusqu'au terme d'un examen l'action de MOÏSE, sa méditation sur ce qu'on peut appeler en somme « *les origines de la morale* », c'est quelque chose qui doit nous frapper.

Quand vous pourrez lire cet étonnant ouvrage qu'est *Moïse et le monothéisme*, vous verrez :

- combien dans son texte apparaît...
 concernant ce que je vous ai montré
 tout au long de ces années comme étant
 l'essentielle référence
 ...le *Nom du Père*, sa fonction signifiante,
- combien dans son texte même...
 quand il s'agit de MOÏSE et du *monothéisme*
 ...FREUD ne peut s'empêcher de montrer ce qu'on
 peut appeler la duplicité de sa référence.

Je veux dire que formellement, dans son texte,
il fait intervenir ce recours structurant,
la puissance paternelle, comme *une sublimation* comme telle.

Il souligne...

 dans le même texte où il laisse à l'horizon
 le trauma primordial du meurtre du père,
 et sans se soucier de la contradiction
...que c'est dans une date historique qu'elle surgit
[la puissance paternelle comme sublimation] *sur le fond de l'appréhension* - sensible
et visible - *que celle qui engendre c'est la mère.*

Et, nous dit-il, il y a un véritable progrès dans
la spiritualité dans le fait d'affirmer que le père...
 à savoir *celui dont on n'est jamais sûr*, et dont aussi bien
 on peut dire que *la reconnaissance de son action* implique
 toute une *élaboration mentale*, toute une *réflexion*
...le fait d'introduire comme primordiale *la fonction du père*
représente comme telle *une sublimation* à propos de laquelle
il pose tout de suite la question :
comment précisément en concevoir le saut et le
progrès puisque, pour l'introduire, il faut que déjà
quelque chose se manifeste qui institue du dehors
son autorité, sa fonction, sa réalité ?

À savoir que lui-même souligne...

 et à ce moment
...l'impasse que constitue le fait qu'il y a *la sublimation*
et que cette *sublimation*, nous ne pouvons la motiver
historiquement, sinon précisément par *le mythe*
auquel il revient, mais dont à ce moment là,
la fonction de mythe devient tout à fait latente :
je veux dire que ce mythe n'est vraiment pas *autre chose*
que ce qui s'inscrit dans la réalité spirituelle la
plus sensible de notre temps, à savoir « *la mort de Dieu* ».

Que c'est en fonction de « *la mort de Dieu* » que le mythe
du meurtre du père, qui la représente de la façon
la plus directe, est introduit par FREUD comme
un mythe moderne, et comme un mythe ayant toutes
les propriétés du mythe comme tel.

Car bien entendu, ce mythe...

pas plus qu'aucun autre mythe

...n'explique rien, *le mythe* et *sa fonction* étant toujours...

- comme je vous l'ai montré en toutes occasions,
- comme je l'ai articulé, m'appuyant sur LÉVI-STRAUSS à cette occasion, et sur tout ce qui a pu venir nourrir sa propre formulation

...cette sorte d'*organisation signifiante*, d'*ébauche* si vous voulez

- *qui* s'articule pour supporter les antinomies de certains rapports psychiques à un niveau qui n'est pas simplement de tempérament, d'une angoisse individuelle,
- *qui* ne s'épuise pas non plus dans aucune construction supposant *la collectivité* comme telle,
- mais *qui* prend sa dimension complète.

Nous supposons là qu'il s'agit de l'individu, et aussi bien de collectivité. Les deux ne présentent pas entre eux d'opposition qui soit telle au niveau où il se passe.

Il s'agit du sujet en tant qu'il a précisément à *pâtir du signifiant*, et que dans cette *passion du signifiant* surgit le point critique dont l'angoisse n'est à l'occasion qu'un affect jouant le rôle de signal occasionnel.

Nous sommes donc portés à l'intérieur même du point où FREUD pose la question de la source de la morale, où il a apporté cette inappréciable connotation qu'il a appelée le *Malaise dans la civilisation*, autrement dit ce quelque chose de dérégulé par quoi une certaine fonction psychique - le *Surmoi* - semble trouver en elle-même sa propre aggravation, une sorte de rupture des freins qui assuraient sa juste incidence.

Il reste...

à l'intérieur de ce dérèglement même
...que ce dont il s'agit, c'est à savoir comment, dans quelle mesure nous pouvons concevoir ce qu'il nous montre, au fond de la vie psychique : *les tendances*, peuvent trouver leur juste *sublimation*.

Mais d'abord, quelle est cette *possibilité de la sublimation* ?

Je ne puis pas, dans le temps qui nous est imparti, vous promener à travers les difficultés presque insurmontables, presque insensées, auxquelles se trouvent confrontés les auteurs chaque fois qu'ils ont essayé de donner un sens à ce terme de *sublimation*.

Il y a tout de même *quelque chose* que je voudrais bien qu'un jour l'un d'entre vous fasse : se rendre à la *Bibliothèque nationale* pour prendre connaissance de cet article - qui est dans le *tome VIII* d'*Imago* - de BERNFELD²⁶, qui s'appelle *Bemerkungen zur Sublimierung*. Cela prendrait vingt minutes s'il nous en faisait ici le résumé.

BERNFELD était un esprit particulièrement ferme dans cette seconde génération et les faiblesses vers quoi vient, en fin de compte, à s'articuler ce qu'il pose concernant la sublimation, sont tout de même bien faites pour nous éclairer.

Je veux dire qu'il se trouve fort gêné d'abord par la référence que FREUD donne aux opérations de *la sublimation*, d'être toujours *éthiquement, culturellement, socialement* valorisées. Cette sorte de critère externe au psychisme laisse assurément dans l'embarras, et certainement une telle référence mérite en effet, par son caractère extra-psychologique, d'être mise en relief, en valeur, pour tout dire d'être critiquée. Nous verrons que ce caractère fait moins de *difficulté* qu'il semble au premier abord. Mais c'est bien là un des problèmes.

D'autre part, la contradiction entre le côté *Zielablenkung* de la *Strebung*, de la *tendance*, du *Trieb*, et le fait que ceci se passe dans un domaine qui est celui de l'*Objekt libido*, de la *libido objectale*, est aussi fait pour lui poser toutes sortes de problèmes. Il les résout avec une *maladresse extrême* qui caractérise tout ce qui a été dit jusqu'ici sur la sublimation dans l'analyse.

26 Bernfeld, SIEGFRIED - Zur sublimierungs Theorie, *Imago* XVII 1931 pp. 399-410.

- Bemerkungen über Sublimierung, *Imago* VIII 1922, Band 3, pp. 333-345.

Il les résout en disant que c'est cette part de *la tendance* qui peut être en somme utilisée...
au point où il en est, tome VIII,
qui doit dater de 1923-1924 environ
...aux *fins du moi*, aux *Ichziele*, que nous devons définir comme *la sublimation*.

Et de donner des exemples dont il me semble que la naïveté éclate. Il prend un petit Robert WALTER qui comme beaucoup d'enfants, se livre aux exercices de la poésie dès avant l'apparition de sa puberté. Eh bien que nous dira-t-il à ce sujet ?

- Que c'est un *Ichziel*, un *but du moi* que d'être un poète.
- Que c'est pour autant que ceci est fixé très précocement chez l'enfant que va pouvoir être jugée toute la suite, à savoir le mode sous lequel, au moment de sa puberté, vont se voir peu à peu intégrés dans cet *Ichziel* le bouleversement sensible cliniquement...
encore qu'assez confus
dans le cas qu'il nous expose
...de son économie libidinale, et la progressive intégration de ce qui restait au départ très séparé entre son activité de petit poète et ses fantasmes par exemple.

C'est donc, nous dit-il, supposer le caractère primordial, primitif du but que cet enfant s'est donné de devenir un poète.

Cette sorte d'argumentation se retrouve dans les autres exemples qu'il nous donne, qui sont également bien instructifs puisqu'il y a des exemples concernant *la fonction des Verneinungen*, des négations qui se produisent spontanément entre groupes d'enfants.

Il s'est en effet beaucoup intéressé à *cette question*, dans la publication sur les problèmes de la jeunesse dont il se trouvait à ce moment là titulaire. L'important est ceci, et en somme se retrouve dans tout ce qui a été formulé, même par FREUD, sur ce sujet.

FREUD fait remarquer comment l'artiste, après avoir opéré sur le plan de la sublimation, se trouve en somme le *bénéficiaire* de son opération pour autant que, comme elle est reconnue par la suite, il se trouve recueillir sous forme de gloire, honneur, voire argent, précisément les satisfactions fantasmatiques qui étaient au principe de la tendance qui se trouve ainsi, dans la sublimation, et par la voie de la sublimation, se satisfaire.

Tout ceci est fort bel et bon, à cette seule condition que nous tenions pour quelque chose en somme de déjà établi au dehors, qu'il y a une fonction du poète.

Qu'un petit enfant puisse prendre comme but de son *moi* de devenir un poète, voilà qui peut sembler aller tout seul, particulièrement chez ceux que BERNFELD appelle « hommes éminents ».

Il est vrai qu'il se précipite aussitôt dans une parenthèse, en disant qu'en utilisant ce terme de *hervorragender Mensch*, homme éminent, il veut le dépourvoir le plus qu'il se peut de toute espèce de connotation de valeur, ce qui est bien tout de même la chose la plus étrange qu'on puisse dire à partir du moment où on a fait intervenir une notion comme celle *d'éminence*.

Pour tout dire, la dimension de *la personnalité éminente* est inéliminable à l'origine de certaines élaborations, et aussi bien nous voyons, dans *Moïse et le monothéisme*, qu'elle n'est pas éliminée, mais mise par FREUD au premier plan.

Ce dont il s'agit là est bien originellement de décrire, de situer la possibilité d'une fonction comme la fonction poétique, dans un consensus social à l'état de structure.

C'est cela qui doit être justifié, et non pas simplement par les bénéfices secondaires qui, individuellement, y entrent, s'y mettent à l'épreuve et à l'exercice.

Eh bien, ce que nous voyons à une certaine époque de l'histoire qui se trouve nous intéresser pour autant qu'elle fait intervenir de la façon la plus directe, le principe d'un *idéal* qui est celui de *l'amour courtois*, pour autant qu'il va se trouver...

pour un certain cercle aussi
limité que nous le supposions
...au principe d'une *morale*, de toute une série de mesures de comportement, d'*idéaux de loyauté*, de mesures, de services, d'exemplarité de la conduite, tout ceci va tourner autour de quoi ?

D'une *érotique*.

D'une *érotique* d'autant plus surprenante à voir *surgir* à une certaine date, qui est très probablement le *milieu* ou le *début* même du XI^{ème} *siècle*, pour se prolonger pendant tout le XII^{ème}, voire même - en Allemagne - jusqu'au début du XIII^{ème}.

Je fais là allusion très précisément à ce que comporte ce jeu des chanteurs...

qui à une certaine *ère* européenne, se qualifiaient de « *Troubadours* » dans le midi, « *Trouvères* » dans la France du nord, « *Minnesänger* » dans l'aire germanique. Des domaines périphériques comme l'Angleterre par exemple, ou certains domaines espagnols n'en étant atteints que secondairement
...à ces jeux liés à une technique, à un métier poétique très précis, surgissant pendant cette époque, et qui ensuite, même dans des siècles qui n'en ont plus gardé qu'un souvenir plus ou moins effacé, s'éclipsent.

Il y a un moment maximum qui va à peu près du début du XII^{ème} siècle au premier tiers du XIII^{ème} siècle, où cette technique très spéciale qui est celle des *poètes d'amour courtois* joue un *rôle* et une certaine *fonction*.

Cette fonction, nous ne pouvons pas absolument...
au point où nous en sommes
...en mesurer absolument la portée, ni l'incidence.

Ce que nous savons c'est que certains « *cercles* »...
qui, comme leur nom l'indique, sont des cercles
au sens de *l'amour courtois*, je veux dire des cercles
de cour, des cercles nobles, occupant une
certaine position élevée dans la société
...en ont certainement été affectés de la façon
la plus sensible, la plus précise et y ont participé.
Je veux dire qu'on a pu poser la question de savoir
s'il y a eu ou non vraiment des cours d'amour.

Assurément ce que Jean DE NOSTRE-DAME...
autrement dit NOSTRADAMUS [Lapsus de Lacan : [Michel de Nostre-Dame](#)]
...au début du XV^{ème} siècle nous représente de la façon
dont s'exerçait la juridiction des dames...
dont il nous dit les noms flamboyants,
à consonance languedocienne
...ne peut manquer de faire passer sur nous un certain
frisson d'étrangeté.

Ceci a été critiqué, à juste titre, et reproduit
fidèlement par STENDHAL dans son livre *De l'amour*
qui reste vraiment un livre admirable en la matière,
qui était à ce moment là très proche de l'intérêt
romantique qui s'attachait aux découvertes,
aux résurgences de toute cette *poésie courtoise*, de *la poésie*
qu'on appelait alors *provençale*, encore qu'elle soit
beaucoup plus *toulousaine*, voire *limousine*.

L'existence et le fonctionnement de ces juridictions
de casuistique amoureuse que Jean de Nostre-Dame
nous évoque est discutable, et discuté.
Néanmoins, ces jugements restent avoir été portés.

Il nous reste des *textes*, en particulier que RAYNOUARD,
en 1817, a mis au jour et publiés dans un ouvrage
d'ensemble sur la poésie des troubadours qui est
l'ouvrage d'André LE CHAPELAIN, dont le titre abrégé
est tout simplement *De arte amandi*, c'est-à-dire que ce
titre est fait, structuré comme pleinement homonyme
au traité d'OVIDE qui n'a pas cessé d'être transmis
par les clercs.

Dans ce manuscrit du XIV^{ème} siècle qui a donc été extrait de la *Bibliothèque nationale* par RAYNOUARD, nous voyons le texte de jugements qui ont été effectivement portés par des Dames, qui sont parfaitement repérables historiquement, notamment Éléonore D'AQUITAINE qui fut successivement...

et ce « successivement » comporte une grande participation personnelle au drame qui s'ensuit ...l'épouse de Louis VII « *le Jeune* », d'Henri PLANTAGENÊT qu'elle épousa quand il était duc de Normandie...

qui devint ensuite roi d'Angleterre avec tout ce que cela comporta par la suite de revendications sur des domaines du champ français ...ainsi que sa fille [Marie de France] qui épousa un certain Henri I^{er}, comte de Champagne.



Il y en a d'autres encore qui sont repérables historiquement.

Toutes sont dites - dans ce manuscrit - avoir participé...

sous quelque forme que cela ait été ...à des juridictions de casuistique amoureuse, lesquelles supposent de la façon la plus claire...

car nous en avons dans des textes, dans les poèmes d'amour courtois que nous avons ...des repères qui sont parfaitement typifiés.

Il ne s'agit pas là de termes approximatifs, il s'agit de termes extrêmement précis, ayant une connotation d'idéal à poursuivre, de conduite typifiée, desquels bien sûr je voudrais vous donner ici à l'occasion quelques termes typiques.

Nous pouvons les emprunter indifféremment soit au domaine méridional, soit au domaine germanique, au signifiant près qui dans un cas est d'oc, dans l'autre de langue germanique, car il s'agit d'une poésie qui se développe en langue vulgaire. Donc, au signifiant près, *le recoupement, la systématisation, le rapport réciproque* des termes se retrouve.

C'est du même système qu'il s'agit et ce système s'organise autour de thèmes divers, dont le premier par exemple est celui du deuil, et même d'un deuil jusqu'à la mort par exemple. Le départ ici...

comme l'a exprimé l'un de ceux qui en Allemagne, au début du XIX^{ème} siècle ont mis en évidence les caractéristiques de cet *amour courtois* ...c'est d'être une scolastique de l'*amour malheureux*.

Il y a des termes définissant le registre dans lequel sont obtenues ce qu'on peut appeler « *les valeurs de la Dame* », ce que représente telle ou telle norme sur lesquelles sont réglés les échanges entre les partenaires de cette sorte de rite singulier : la notion de *récompense, de clémence, de grâce, de gnade, de félicité*.

L'important est seulement ici d'indiquer *les dimensions* de ce dont vous pouvez - si la chose vous intéresse - vous reporter dans le détail, à l'organisation extrêmement raffinée, en tout comparable, pour la complexité, à ce qui d'une façon peut-être plus facile à mémoriser pour vous, vous pouvez vous représenter...

encore qu'il se présente à nous sous une forme beaucoup plus affadie ...comme « *Carte du Tendre* », puisqu'en somme *les Précieuses*, à un autre moment de l'histoire, ont remis au premier plan un certain art social de la conversation.

Ici il s'agit de choses qui sont d'autant plus surprenantes à voir surgir, qu'elles surgissent dans une époque dont les coordonnées historiques nous montrent qu'au contraire rien n'y semblait - bien loin de là - y répondre à ce qu'on pourrait appeler une *promotion, voire une libération* de la femme.

Qu'il me suffise...

pour donner ici une idée des choses
...d'évoquer par exemple une *histoire* comme celle
qui s'est passée en pleine période de floraison
de cet *amour courtois*, l'*histoire* de cette *comtesse* DE COMMINGES,
fille d'un certain Guillaume DE MONTPELLIER, qui,
à ce titre, se trouvait l'héritière naturelle d'un
comté qui est précisément le comté de Montpellier.

Un certain Pierre D'ARAGON, roi d'Aragon et fort
ambitieux de s'installer au nord des Pyrénées...
malgré l'obstacle que lui a fait à cette époque
la première poussée historique du Nord contre
le Midi, à savoir le fait de *la croisade des Albigeois*,
et des victoires de Simon DE MONTFORT
sur les comtes de Toulouse

...du fait que cette femme se trouve l'héritière
naturelle, quand son père mourra, d'un comté de
Montpellier, il veut à ce seul titre l'avoir.

La personne semble, elle, être fort peu de nature à
s'impliquer dans ces *intrigues* plus ou moins sordides.
Tout semble indiquer qu'il s'agit d'une personnalité
extrêmement réservée, voire proche d'une certaine
sainteté, au sens religieux du terme.
C'est en effet à Rome, et *en odeur de sainteté* qu'elle finit.

Cette personne se trouvera, par l'intermédiaire
des combinaisons politiques et avec la pression
d'un seigneur de même puissance, Pierre D'ARAGON,
contrainte de quitter son mari. Une intervention
papale force celui-ci à la reprendre, mais à la mort
de son père plus rien ne tient, tout se passe selon
les volontés du plus puissant seigneur.

Elle est effectivement répudiée par son mari
qui en a fait d'autres, et qui en a vu d'autres,
elle épouse ledit Pierre D'ARAGON qui n'a d'autre
conduite avec elle que de la maltraiter, au point
qu'elle doit s'enfuir, et c'est ainsi qu'elle termine
sa vie à Rome sous la protection du pape qui,
à l'occasion, se trouvait fonctionner comme le seul
protecteur de l'innocence persécutée.

Le style de cette histoire est simplement pour vous montrer quelle est, dans une société féodale, la position effective de la femme. Elle est à proprement parler ce que les structures élémentaires montrent...

les structures élémentaires de la parenté
...c'est-à-dire un corrélatif des fonctions *d'échange social*, un support d'un certain nombre de biens et de signes de puissance. Elle n'est véritablement rien d'autre.

Et rien...

sauf référence à un domaine propre :
le droit religieux
...ne peut la préserver d'être essentiellement identifiée à une fonction purement sociale ne laissant aucune place à sa personne, à sa liberté propre de personne.

C'est dans ce contexte que se met à s'exercer cette très curieuse fonction du poète de *l'amour courtois*, de ce poète dont il est très important de vous représenter quelle est la situation sociale. Sa position en effet est bien de nature à jeter une petite lumière sur l'idée fondamentale, le graphisme que l'idéologie freudienne peut donner d'une mode dont l'artiste se trouve sous une certaine forme retarder la fonction.

Ce sont des *satisfactions de puissance* nous dit FREUD.
C'est pourquoi il n'en est que plus remarquable que nous fassions apparaître ici, dans l'ensemble par exemple des *Minnesänger*...

il y en a, je crois, 126 dans ce recueil dit *Manuscrit des Manes* qui, au début du XIX^{ème} siècle, se trouvait à la *Bibliothèque nationale de Paris* et devant lequel Henri HEINE allait faire ses dévotions comme à l'origine même de la poésie germanique. Depuis 1888 ce *Manuscrit* a été, je ne sais par la voie de quelle négociation, mais de la façon la plus justifiée, restitué aux Allemands, il est maintenant à Heidelberg
...dont une part très importante nous montre des situations qui ne sont pas moindres que celles d'empereur, de roi, voire de prince.

Le *premier des Troubadours* est un nommé Guillaume DE POITIERS, septième *comte* DE POITIERS, neuvième *duc* D'AQUITAINE, qui paraît avoir été, avant qu'il se consacra à ces activités poétiques...

et il est à proprement parler dans une position inaugurale dans l'histoire de la poésie courtoise...un fort redoutable bandit du type de ce que - mon Dieu - tout grand seigneur qui se respectait pouvait être à cette époque. Je veux dire qu'en maintes circonstances historiques que je vous passe, nous le voyons se comporter selon les normes du *rançonnage le plus inique* des services qu'on pouvait attendre de lui.

Mais à partir de certains moments, il devient poète de cet amour singulier pour lequel je ne puis que vous renvoyer au titre des ouvrages qui comportent une analyse thématique de ce qu'on peut appeler tout un rituel de l'amour. Ce que je veux vous faire entendre, c'est ce que je vais dire maintenant, à savoir comment nous, analystes, pouvons le situer.

Au passage, je vous signale un livre un petit peu déprimant par une certaine façon qu'il a de résoudre les difficultés en les éludant assez joliment, mais qui est un livre plein de ressources et de citations, de là tout son intérêt, c'est *La joie d'amour* du nommé Pierre BELPERRON²⁷, paru chez PLON.

Je vous signale également, dans un autre registre, quelque chose qu'il convient de lire parce qu'après tout il s'agit moins là d'amour courtois que de ce qu'on pourrait appeler toute sa filiation historique. C'est le très joli recueil que Benjamin PERRET²⁸...

sans jamais toujours bien savoir
articuler ce dont il s'agit
...a appelé *Anthologie de l'amour sublime*.

Un livre qui est paru chez Hachette, de René NELLI²⁹, auquel je ne reprocherai *qu'un certain moralisme philogénique*, qui s'appelle *L'amour et les mythes du cœur*, dans lequel vous trouverez également beaucoup de faits.

27 Pierre Belperron : *La Joie d'Amour*, Plon 1948.

28 Benjamin Perret : *anthologie de l'amour sublime*, Albin Michel, rééd. 1988.

29 René Nelli : *L'amour et les mythes du cœur*, Hachette 1975.

Et pour finir par un livre auquel j'ai fait allusion auprès de l'un d'entre vous, le livre d'Henry CORBIN³⁰ qui s'appelle *L'imagination créatrice*, paru dans la collection *Homo Sapiens*, chez FLAMMARION.

Ce livre sur l'imagination créatrice vous portera beaucoup plus loin que le domaine limité qui est celui dans lequel aujourd'hui je veux finalement articuler ce que je désire vous montrer.

Voici donc de quoi il s'agit dans cette révolte : que de la poésie.

Une poésie datée, avec des thèmes tout à fait repérables sur lesquels je ne m'étends pas par manque de temps, et par le fait que nous les retrouverons par la suite dans les exemples où je vous montrerai qu'il faut trouver d'une façon sensible leur origine, ce que je pourrais appeler leur *origine conventionnelle*. C'est en effet l'intérêt d'une telle étude de nous montrer quels sont, en somme, ces thèmes de *convention*.

Car là-dessus, je dirai, tous les historiens sont univoques, cet *amour courtois* était en somme un *exercice poétique*, une façon de jouer avec un certain nombre de thèmes idéalisant qui ne pouvaient avoir, si l'on peut dire, aucun répondant concret réel à l'époque où il fonctionnait.

Néanmoins ces idéaux...

au premier plan desquels est l'idéal de *la Dame*
comme telle, avec ce qu'il comporte,
et que je vais vous dire maintenant
...sont ceux qui se retrouvent dans des époques ultérieures et, jusqu'à la nôtre voient leurs incidences tout à fait concrètes dans l'organisation sentimentale de l'homme contemporain et en somme y perpétuent leur marche, qu'il faut reconnaître comme une marche, c'est-à-dire quelque chose qui prend son origine dans un certain usage systématique, délibéré, de signifiant comme tel.

30 Henri Corbin : *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi*, Aubier (rééd.1993).

Tous les efforts qui ont été faits, en effet,
pour montrer par exemple la parenté de cet appareil...

de l'organisation de ces formes de *l'amour courtois*
...avec je ne sais quelle intuition de *source religieuse*,
mystique par exemple, de quelque chose qui se situerait
quelque part en ce centre qui est visé, en cette *Chose*
qui est là exaltée au sens de *l'amour courtois*,
sont des tentatives - l'expérience l'a montré -
vouées à l'échec.

Il y a en effet certaines parentés apparentes dans
ce qu'on peut appeler l'économie de cette référence
du sujet à l'objet de son amour, qui apparaissent
dans des expériences mystiques *étrangères* par exemple...

on l'a souligné, et c'est pour cela que
je vous donne à lire le livre d'Henri CORBIN
...voire hindoue, voire tibétaine.
Chacun sait que Denis DE ROUGEMONT *en fait grand état*.

Néanmoins ce qui apparaît, c'est qu'il y a de très
grandes difficultés, voire des impossibilités
critiques, si l'on peut dire, à articuler...

pour des raisons par exemple
aussi simples que des raisons de date
...certaines analogies qui sont mises en évidence entre
certains poètes de la péninsule ibérique, musulmans
par exemple. Les choses dont il s'agit dans la poésie
arabe sont postérieures à ce qui se présente dans
la poésie de Guillaume DE POITIERS.

Ce qui se présente à nous...

au contraire, et de la façon la plus claire
...c'est que, du point de vue de la structure, nous
pouvons dire qu'en somme à cette époque une activité
qui est à proprement parler une activité de création
poétique exerce une influence déterminante...

mais secondairement, je veux dire
dans ses suites historiques
...sur les mœurs mêmes, à un moment où l'origine,
où les maîtres mots de la chose seront oubliés,
mais que nous ne pouvons juger de la fonction de
cette création sublimée que dans des repères de
structure.

Ici, l'objet...

nommément l'objet féminin, dont je vous ai déjà dit qu'il s'introduit déjà par cette porte très singulière de la privation, de l'inaccessibilité ...est *la Dame* à laquelle il se voue, quelle que soit d'ailleurs *la position sociale* de celui qui fonctionne... Quelquefois il y en a qui sont à des *niveaux populaires*, qui sont quelquefois sortis des serviteurs, des sirvens de tel lieu qui est celui de leur naissance. Bernard DE VENTADOUR par exemple était le fils d'un servant au château de Ventadour dont le titulaire, Ebles DE VENTADOUR, était lui aussi un troubadour ...quelle que soit la position de celui qui se trouve en position de *chanter l'amour* dans un certain registre, *l'inaccessibilité de l'objet* est posée là au principe.

Je veux dire qu'il n'y a pas possibilité de chanter comme telle *la Dame* dans sa position poétique, si ce n'est dans ce présupposé d'une barrière, de quelque chose qui l'isole et qui l'entoure.

D'autre part cet objet, la « *Domnei* » comme on l'appelle...

mais dont il est bien remarquable que tellement fréquemment, dans ce qui lui est adressé, le terme sous lequel elle est invoquée est masculinisé. On l'appelle à l'occasion « *mi Dom* », c'est-à-dire « *mon seigneur* »

...cette *Dame* donc, tous ceux qui lisent attentivement cette poésie courtoise s'aperçoivent que ladite *Dame* se présente avec des caractères dépersonnalisés qui ont fait, comme je vous le disais, que quelques auteurs ont pu remarquer que toutes s'adressent à la même personne.

Le fait qu'à l'occasion son corps soit décrit comme « *g'ra delgat e gen* »...

c'est-à-dire que extérieurement les dodues faisaient partie du *sex-appeal* de l'époque, « *e gen* » veut dire *gracieuse*

...ce fait ne doit pas vous tromper car on l'appelle toujours ainsi.

L'objet - pour tout dire - dont il s'agit...
pour autant que c'est l'objet féminin
...est à proprement parler, dans ce champ poétique,
vidé de toute substance réelle.

C'est bien cela qui rend si facile dans la suite,
à tel ou tel *poète métaphysique*, à un DANTE par exemple,
de faire équivaloir une personne dont on sait qu'elle
a bel et bien existé, à savoir cette petite *Béatrice*...
dont on sait qu'il l'avait énamourée quand elle
avait neuf ans, qui est restée au centre de sa
chanson depuis la *Vita nuova* jusqu'à la *Divine Comédie*
...de la faire équivaloir à la philosophie...
voire au dernier terme la science sacrée
...et de lui lancer appel en des termes d'autant plus
proches du sensuel que ladite personne devenait plus
proposée *en position* à proprement parler *allégorique*, à savoir
qu'on ne parle jamais tant en termes d'amour les plus
crus que quand *la personne est transformée en une fonction symbolique*.

Ce que nous voyons ici en somme fonctionner *à l'état pur*,
c'est ce qui, je crois, est du ressort de cette place
qu'occupe la visée tendancielle dans la sublimation,
c'est à savoir ce point central où *ce que demande l'homme*...
ce qu'il ne peut faire que demander
...c'est d'être privé à proprement parler *de quelque chose de réel*.

C'est en somme, que *quelque chose* articule ce centre, cette
place que tel d'entre vous - me parlant - appelait...
d'une façon que je trouve assez jolie et que je
ne répudie pas expressément, bien que, vous allez
le voir, ce qui en fait le charme, ce soit en
quelque sorte une référence presque histologique
...c'est ce que celui qui s'adressait à moi, parlant
de ce que j'essaie de vous montrer dans das Ding, appelait « *la vacuole* ».

C'est bien en effet de quelque chose de cet ordre
dont il s'agit pour autant, si vous voulez, que dans
une cellule primordiale nous nous laissons aller
à cette sorte de rêverie des plus scabreuses
qui est celle de certaines *spéculations contemporaines*,
qui nous parlent de communication à propos de ce qui
se transmet, organiquement, à l'intérieur d'une
structure organique.

Eh bien, en effet, si vous voulez admettre que, dans un *organisme monocellulaire*, quelque chose puisse, représenté dans la transmission de telle ou telle fonction pseudopodique, être organisé comme un système de communication, à ceci près qu'il peut être impossible :

- de parler de communication dans cette occasion,
- de préciser pourquoi on peut parler de communication quand il n'y a pas de communication comme telle,

c'est pour autant que cette communication s'organiserait schématiquement autour de « *la vacuole* » et visant la fonction de « *la vacuole* » comme telle, que nous pourrions en effet avoir ce dont il s'agit, schématisé, dans la représentation.

Pourquoi ?

Pour reprendre pied sur terre, à savoir mettre les choses comme elles se présentent, là où « *la vacuole* » est pour nous véritablement créée : elle est créée *au centre du système des signifiants* pour autant que *cette demande dernière d'être privé de quelque chose de réel est* ce qui est essentiellement lié à cette symbolisation primitive qui est toute entière dans *la signification du don d'amour*.

À cet égard, je n'ai pas pu au passage ne pas être frappé du fait que, dans la terminologie de l'amour courtois, le terme de « *domnei* » est employé, dont le verbe vient faire « *domnoyer* » :

- qui a un tout autre sens que celui de *se donner*
- qui veut dire quelque chose comme *caresser, batifoler*,
- et qui est quelque chose qui, dans le vocabulaire de l'amour courtois représente à proprement parler ce rapport de quoi ?

« *Domnei* » malgré l'espèce d'écho signifiant qu'il fait avec « *don* » n'a rien à voir avec ce mot, il vise essentiellement la même chose que « *la Domna* », *la Dame*, à savoir celle qui, dans l'occasion, *domine*. Ceci a peut-être son côté amusant si nous pensons que peut-être ce serait à explorer historiquement, toutes les normes, quantité de métaphores qu'il y a autour du terme « *donner* » dans *l'amour courtois*.

Si « *donner* » pouvait être situé d'une façon quelconque dans un sens ou dans un autre de l'un des partenaires par rapport à l'autre, cela n'a peut-être pas d'autre origine que ce que je pourrais appeler ici la contamination signifiante à propos du terme « *domnei* » et de l'usage du mot « *domnoyer* ».

Ce que la création de la poésie courtoise tend à faire, c'est à situer, à la place de *la Chose*...

et dans une époque dont nous pouvons retrouver les coordonnées historiques, où justement quelque discord peut apparaître dans les conditions de la réalité particulièrement sévère par rapport à *certaines exigences du fond*, un certain *Malaise dans la culture* et, selon le mode de *la sublimation* qui est celui propre de l'art

...de nous poser cet objet que j'appellerai...
pour illustrer ma pensée
d'une façon ici équivalente

...un *objet affolant*, un *partenaire inhumain*.

Tout en effet, le caractérise de cette manière. Jamais *la Dame* n'est à proprement parler qualifiée pour telle ou telle de ses vertus réelles et concrètes, pour sa *sagesse*, sa *prudence*, voire même sa *pertinence*. Si elle est qualifiée de sage, ça n'est que pour autant qu'elle participe à une sorte de sagesse immatérielle qu'elle représente plus qu'elle n'en exerce les fonctions.

Par contre, le caractère essentiel est d'être aussi arbitraire, dans ses exigences de l'épreuve qu'elle impose à son servant, qu'il est possible.

C'est d'être essentiellement ce qu'on a appelé plus tard, au moment des échos enfantins de cette idéologie, d'être cruelle et, comme on dira plus tard, semblable aux Tigresses d'Ircanie.

À la vérité, c'est à lire les auteurs de cette époque, les romans de Chrétien DE TROYES par exemple, qu'on peut voir jusqu'à quels extrêmes sont poussés les caractères d'arbitraire qui règnent entre les deux termes de ce couple de l'amour courtois.

Bref, ce que je voudrais ici encore vous dire...

- après avoir souligné l'artifice de la construction courtoise,
- avant de vous montrer combien ces artifices se sont montrés durables, compliquant beaucoup plus qu'ils ne les ont simplifiés, loin de là, les relations entre l'idée de l'homme et celle du service de la femme,

...ce que je dirai c'est que *ceci* qui est là devant nous, l'anamorphose, nous servira encore à percevoir, à préciser d'une certaine manière ce qui restait un peu flou dans notre perspective, c'est à savoir ce qui est à proprement parler *la fonction narcissique*.

Vous savez que ce que j'ai cru devoir introduire de la fonction du miroir...

- comme structurant,
 - comme exemplaire de la structure imaginaire
- ...se qualifie dans le rapport narcissique.

On a mis en évidence, assurément, le *caractère narcissique*, je veux dire le côté d'exaltation idéale qui est implicite, et qui est même expressément visé dans l'idéologie de l'amour courtois.

Ici, je vous dirai que cette petite image qui nous est représentée par l'anamorphose que j'ai présentée aujourd'hui à votre examen est là en quelque sorte pour nous faire voir de quelle espèce de fonction du miroir il s'agit.

C'est un miroir au-delà duquel ce n'est que par accident que se projette l'*idéal du sujet*. Le miroir, à l'occasion, peut impliquer si l'on peut dire les mécanismes du narcissisme et nommément la dimension destructive que nous retrouverons par la suite, à savoir la dimension de l'agressivité.

Mais il remplit un autre rôle.

Il remplit justement un rôle de limite.

Il est ce qu'on ne peut franchir et *l'organisation de l'inaccessibilité de l'objet* est bien la seule à quoi il participe. Mais il n'est pas le seul à y participer.

Il est toute une série de ces motifs...
et je ne peux, à l'occasion
que brièvement vous les indiquer
...ils constituent les présupposés, les données
organiques de cet amour courtois comme tel,
et nommément par exemple ceci :
l'objet n'est point seulement *inaccessible*, il est *séparé* de
celui qui se languit de l'atteindre par toutes sortes
de puissances opposantes et maléficieuses qui sont
celles que le joli langage provençal appelle,
entre autres dénominations, « *lauzengiers* ».
Ce sont les *jaloux*, mais aussi les *médisants*.
Ceci se retrouve dans toutes les formes où est
articulé ce thème.

Un autre thème qui est important est celui que nous
appellerons le thème du *secret*.

Il est tout à fait essentiel et il comporte
un certain nombre de *méprises*, et celle-ci que l'objet
n'est jamais nommé en dehors d'une sorte
d'intermédiaire qu'on appelle le « *Senhal* ».
Ceci se retrouve dans la poésie arabe sur les mêmes
thèmes, où ce même rite, avec ce qu'il comporte
de curieux, frappe toujours les observateurs.

Les formes du *Senhal* sont parfois extraordinairement
significatives et en particulier chez cet *extraordinaire*
Guillaume DE POITIERS le fait qu'il appelle, à un
certain moment de ses poèmes, l'objet de ses soupirs
du terme de *Bon Vezi*, ce qui veut dire « *Bon Voisin* ».

À la suite de quoi les historiens se sont perdus
en conjectures et n'y ont trouvé rien d'autre
que la désignation d'une *Dame* dont les territoires
étaient proches de ceux de Guillaume DE POITIERS,
et dont on sait qu'elle a joué dans son histoire
un grand rôle, et qui semblait être une luronne.

Je crois pour nous que, beaucoup plus important
que cette référence au « *Bon Voisin* »...
qui serait *la Dame* qu'à l'occasion
Guillaume DE POITIERS lutina

...c'est ce rapport à ce qui dans l'origine tout à fait inaugurale des premières fondations de *la Chose*, dans la genèse psychologique, fait rapprocher par FREUD *das Ding* du *Nebenmensch* - ou *Minne* - comme tel, à savoir de la place que dans un certain développement...

qui est le développement proprement chrétien
...de la place que tiendra l'apothéose du « *prochain* » comme tel.

Bref ce que j'ai voulu vous faire sentir aujourd'hui est ceci que c'est une organisation artificielle, artificieuse du signifiant comme tel qui, à un certain moment, fixe si l'on peut dire les directions d'une certaine ascèse qui donne un nouveau sens et qui nous empêche d'ériger ce sens, le sens qu'il faut que nous donnions dans l'économie psychique à la conduite du détour. Le détour, dans le psychisme, n'est pas toujours seulement et uniquement fait pour régler le passage, l'accès qui rejoint ce qui s'organise dans le domaine du *principe du plaisir*, à ce qui se propose comme structure de la réalité.

Il y a aussi des détours et des obstacles qui s'organisent dans la fonction de faire à proprement parler apparaître comme tel ce domaine de la vacuole.

À savoir ce qu'il s'agit de projeter comme tel, c'est à savoir une certaine *transgression du désir*. Et c'est ici que nous voyons à proprement parler apparaître ce que j'appellerai la fonction éthique de l'érotisme, pour autant qu'en somme le freudisme n'est qu'une perpétuelle allusion à cette fécondité motrice de l'érotisme dans l'éthique, mais qu'en somme il ne la formule pas comme telle.

Et pourtant, si quelque chose se trouve alors dans les techniques précises...

car ces techniques, elles vont loin dans ce qu'elles nous laissent entrevoir de ce qui pouvait à l'occasion passer dans le fait de ce qui est à proprement parler de l'ordre sexuel dans l'inspiration de cet érotisme
...c'est à proprement parler une technique de la retenue, une technique de *la suspension de l'amor interruptus*.

Et les étapes que comme telles *l'amour courtois* propose...
avant ce qui est appelé très mystérieusement,
car nous ne savons pas en fin de compte
ce que c'était, le « *don de merci* »

...s'articulent comme telles...

après à peu près tout ce que FREUD,
dans ses *Trois essais sur la sexualité* articule
...comme étant de l'ordre du plaisir préliminaire.

Or le paradoxe de ce qu'on peut appeler...
dans la perspective du *principe du plaisir*
...l'effet du *Vorlust*, des *plaisirs préliminaires*, c'est justement
qu'ils subsistent, à l'encontre du mouvement,
de la direction du *principe du plaisir*.

C'est pour autant que *le plaisir de désirer*...

c'est-à-dire en toute rigueur *le plaisir d'éprouver un déplaisir*
...est soutenu, que nous pouvons parler de *la valorisation*
sexuelle des états préliminaires de l'acte de l'amour.

Or, ce qui nous est indiqué dans la technique
érotique de l'amour courtois comme étant les étapes
qui précèdent cette fusion...

dont nous ne pouvons jamais savoir si elle est à
proprement parler d'union mystique, de
reconnaissance distante de l'Autre, puisqu'aussi
bien, dans beaucoup de cas il semble qu'une
fonction comme celle du salut, de la salutation,
soit pour l'amoureux de l'amour courtois le don
suprême, c'est-à-dire vraiment le signe de la
présence de l'Autre comme tel, et rien de plus,
et je puis vous dire que ceci a été l'objet de
spéculations qui ont été fort loin, jusqu'à
identifier ce salut avec celui qui réglait, dans
le *consolamentum*, les rapports des grades les plus
élevés de l'initiation cathare

...avant d'en arriver à ce terme, les étapes sont
soigneusement articulées et distinguées, qui vont
depuis « *le voir* » [1] en passant par « *le parler* » [2],
puis par « *le toucher* » [3], lequel est identifiable
d'une part à ce qu'on appelle « *les services* » [3a], et par
« *le baiser* » [3b], ou « *l'osculum* » qui est la dernière étape
qui précède celle de « *la réunion de merci* » [4].

Tout ceci bien entendu, se livre à nous avec un caractère éminemment énigmatique. Pour l'éclairer, on a été jusqu'à le rapprocher de certaines techniques tout à fait précises d'érotique hindoue ou tibétaine qui semble, elles, avoir été codifiées de la façon la plus précise, et représenter une sorte d'ascèse où cette sorte de substance vécue qui pour le sujet peut surgir de cette discipline du plaisir, est recherchée comme telle.

Je crois que ce n'est que par une extrapolation que nous pouvons supposer que quoi que ce soit qui y ressemble fut effectivement pratiqué par les *Troubadours*. À la vérité, personnellement, je n'en crois rien.

Je crois par contre que cette influence de la poésie a été décisive et que nous n'avons pas besoin pour cela de supposer tellement d'identité entre telle et telle pratique empruntée à des aires culturelles différentes.

Je crois que ce qu'il y a de plus frappant pour nous à retenir, après l'échec sensible dans les différents travaux qu'on a consacrés à quelque genèse par influence de ce mode particulier de l'instauration idéalisante de l'objet féminin dans notre culture, c'est qu'en fin de compte c'est à un livre libertin, à *L'Art d'aimer* d'OVIDE, que peut-être certains des textes les plus ascétiques, les plus singuliers, les plus paradoxaux qui sont utilisés dans le registre de l'amour courtois, sont empruntés.

OVIDE a écrit, dans des vers étincelants, une espèce de petit traité pour libertin, à savoir dans quels endroits de Rome rencontrer les plus jolies poulettes et il développe ce thème en trois chants qui se terminent par une évocation directe de ce qu'on ne peut appeler qu'« *une partie de pattes en l'air* ».

Au milieu de cela, des formules se rencontrent, comme « *arte regendus amor* », *l'amour doit être régi par l'art*.

Et voici qu'au bout d'une dizaine de siècles passés, à l'aide de ces mots magiques, un groupe de poètes se met à faire passer ceci à la lettre dans une véritable opération d'incantation artistique.

Quelque part aussi on lit « *militae species amor est* », *l'amour est une espèce de service militaire*, ce qui veut dire pour OVIDE que ces dames de Rome ne sont pas si commodes. Et voici que sur le registre de la chevalerie, c'est une milice armée dans les fonctions de la défense de la femme et de l'enfant, c'est, autrement dit, dans la perspective si joliment profilée par DON QUICHOTTE que ces termes viennent à retentir.

Vous comprendrez facilement l'importance que je peux apporter à ces choses qui elles, en tout cas, comme analogies, sont incontestables, attestées. Car il est certain que dans les milieux des clercs...
et c'est pourquoi finalement, certains ont donné une sorte de généalogie cléricale de *l'amour courtois* ...jamais l'*Ars amandi* d'OVIDE n'a été oublié.

Et nous savons que Chrétien DE TROYES en a fait une traduction. C'est par cette reprise qu'on peut voir ce que veut dire à cette occasion la fonction du signifiant comme tel. C'est ici que j'aimerais mettre le point le plus extrême de ce que j'entends dire en disant que *l'amour courtois* a été créé à peu près comme ce fantasme qui est quelque chose que vous voyez surgir au sein de *la seringue* tout à l'heure évoquée.

Ceci n'empêche pas qu'il ne s'agisse pourtant de quelque chose de tout à fait fondamental, et d'absolument *essentiel*, et qui fait que de nos jours André BRETON peut célébrer l'*Amour fou* dans les termes de ses préoccupations, c'est-à-dire dans quelque chose qu'il met en rapport avec ce qu'il appelle « *le hasard objectif* ».

Drôle de *configuration signifiante* pour qui comprendrait...
à relire ces choses sans leur contexte,
dans un siècle ou deux
...que « *le hasard objectif* » cela veut dire les choses qui arrivent avec un sens d'autant plus plein qu'elles se situent quelque part où nous ne pouvons saisir aucun schème rationnel ni causal, ni rien qui d'aucune façon peut en justifier le surgissement dans le *réel* ? Autrement dit, c'est bien aussi à la place de *la Chose* que BRETON viendra ici faire surgir l'*Amour fou*.

Eh bien, pour vous quitter aujourd'hui...

et vous donner rendez-vous dans trois semaines
...je voudrais terminer sur *quelque chose* qui m'est venu
à la pensée ce matin, fonctionnant par une sorte de
réminiscence de la mémoire, issu d'un autre poète
surréaliste, à savoir de Paul ÉLUARD, et qui, dans
son chant, est émis exactement sur cette frontière,
sur cette limite que j'essaie dans mon discours
de nous permettre de localiser et de sentir.

Voici ces quatre vers :

*Sur ce ciel délabré, sur ces vitres d'eau douce,
Quel visage viendra, coquillage sonore,
Annoncer que la nuit d'amour touche au jour,
Bouche ouverte liée à la bouche fermée.*

Pierre KAUFMANN

LACAN

N'oublions pas que j'ai pris cette année *la résolution* que ce séminaire soit vraiment *un séminaire*, d'autant plus que nous disposons de plus d'une personne capable d'y prendre part d'une façon tout à fait efficace. C'est ainsi que celui que je peux appeler notre ami Pierre KAUFMANN, Assistant à la Sorbonne, qui depuis bien longtemps suit et s'occupe de la façon la plus efficace de ce qui se passe à ce séminaire.

Car peut-être un certain nombre d'entre vous suivent-ils ses chroniques du jeudi dans *Combat*, chroniques philosophiques où :

- à plusieurs reprises...
ne serait-ce que pour ce *Congrès de Royaumont*
...il a fait *un très ample rapport* de ce qui s'est passé.
- À bien d'autres occasions il est revenu sur ce qui se passe ici dans notre enseignement et, tout récemment encore, à propos de tel article faisant allusion à notre enseignement, il a apporté dans sa chronique des précisions d'autant plus utiles que les auteurs, par exemple, qui pouvaient nous reprocher tel déficit dans notre *enseignement* sur le seul vu d'une partie de celui-ci, ou *d'un article*, il avait eu la très grande bonté de les informer de ce qui se passait d'une façon plus actuelle dans la suite du développement de ce dit *enseignement*.
- C'est ainsi que l'article *Besoin et langage* a rempli une fonction très utile sur certaines choses qu'avait dites Henri LEFEBVRE.

Ceci dit, nous avons parlé l'autre jour ensemble de ce petit article de BERNFELD auquel j'ai fait allusion il y a deux séminaires.

Monsieur KAUFMANN a bien voulu s'y intéresser, et je crois qu'il va aborder là-dessus quelques détails, voire quelques questions.

Et puis, cette prise de dialogue s'est amplifiée. Lui-même a été, je crois, entraîné bien au-delà des limites de ce petit article, si bien qu'il m'a apporté récemment quelque chose qui m'a paru assez suggestif et prometteur pour que je l'incite à lui donner tout le développement qui lui sera à lui-même loisible et agréable, de nous présenter les réflexions que lui inspirent cet article et les prolongements auxquels il l'a conduit.

je vous signale tout spécialement ceci : qu'à plusieurs reprises dans cet article, M. KAUFMANN a fait des allusions très intéressantes, je ne peux les appeler que des allusions à côté de ce que lui-même a approfondi à propos des sources de la matière à laquelle il avait affaire dans le champ psychologique au moment où lui-même s'y est engagé.

Là-dessus nous sommes...

dans les pays aussi bien français qu'anglais ...il faut bien le dire, assez ignorants de toute une tradition allemande extrêmement riche, de laquelle il est tout à fait impensable de supposer que FREUD s'est tenu soigneusement isolé, alors que tout fait apparaître au contraire que cette lecture a été soigneuse, étendue et, pour tout dire, immense.

Sur bien des points, nous aurions *beaucoup à apprendre* de choses que même M. KAUFMANN n'a pas encore mises au jour complètement ni publiées. Je crois qu'aujourd'hui vous pourrez en avoir une idée.

Je lui cède maintenant la parole en le remerciant de ce qu'il a préparé pour nous.

[Pierre KAUFMANN](#)

L'article de BERNFELD dont je voudrais rendre compte a paru en 1922 dans *Imago*.

Cet article se présente à nous comme un ensemble de considérations d'ordre historique d'abord.

BERNFELD apparaît comme un lecteur et un commentateur de FREUD. En particulier, il a noté un certain nombre de textes de FREUD relatifs à la sublimation et dans une seconde partie il applique ces vues de FREUD, telles qu'on pouvait les connaître à la date où il écrit, à des exemples de création sociale.

Malheureusement, je n'ai pas pu disposer de l'ouvrage où ont paru ces observations originales sur des poésies d'adolescents. Il nous en donne un résumé qui nous permet au moins de fixer sa pensée théorique. Enfin, il reprend ces exemples dans des vues qu'on ne pourrait pas qualifier...

qu'il se refuse lui-même de qualifier
...de *systématiques*, sur *la sublimation* et qui nous donnent cependant une certaine orientation dont BERNFELD lui-même donne à son écrit une portée historique.

D'ailleurs, lorsqu'on se réfère à la date de sa publication, ces aspects historiques s'accroissent, puisque l'article est de 1922, c'est-à-dire qu'il se situe juste avant l'élaboration de la doctrine freudienne sur *l'idéal du moi*.

Ce point est d'autant plus intéressant que c'est précisément sur le rôle de *l'idéal du moi* dans *la sublimation* que BERNFELD a notamment fait porter son analyse.

Si bien qu'on peut dire que BERNFELD, dans cet article, est au fond plus intéressant encore par les *gauchissements* qu'il représente vis-à-vis de ce que nous connaissons de la doctrine de FREUD prise dans son ensemble, que par son apport vraiment positif. Donc c'est un article qui est intéressant de par son insertion à l'intérieur même de *l'évolution du freudisme*.

Mais il a un autre intérêt, et c'est ici qu'apparaît la nécessité de le rappeler dans une histoire qui va en deçà même de l'apparition du freudisme.

En effet, au départ BERNFELD nous dit à propos de la sublimation, que cette notion a été forgée par la psychanalyse et qu'elle a été transmise par la psychanalyse à la psychologie, spécialement à la psychologie de l'enfant, puisque BERNFELD se tient à mi-distance de ces deux domaines.

Et si on se réfère aux *Trois essais sur la sexualité*, cette assertion de BERNFELD sur l'origine de la notion même de sublimation se trouve contredite par FREUD, puisqu'il nous dit formellement que c'est à la sociologie que la notion est par lui empruntée.

Les sociologues, dit-il, semblent d'accord pour dire que les forces qui créent tous les processus auxquels on a donné le nom de sublimation, constituent un des facteurs les plus importants.

Nous ajouterons volontiers que le même processus joue un rôle dans le développement individuel. C'est ainsi que cette petite divergence entre FREUD et son commentateur nous met sur la voie d'un problème méthodologique au fond essentiel, qui touche à l'interprétation qu'on donnera à la psychanalyse, c'est-à-dire à la situation de la psychanalyse vis-à-vis de la sociologie, comme dit ici FREUD.

C'est à partir de cette remarque que je me suis préoccupé de savoir quels pouvaient être ces sociologues auxquels FREUD fait ici allusion.

D'ailleurs, je me suis engagé là sans aucun guide, car je suppose qu'on peut trouver là-dessus des références. C'est donc un peu par hasard que j'ai lu tel ou tel auteur. Je suis tombé sur trois noms, sur [IHERING](#), sur [VIERKANDT](#), et enfin sur [SIMMEL](#).

La première orientation, celle vers IHERING, m'a été suggérée par une note de HÖFFLING dans sa *Psychologie fondée sur l'expérience*.

En effet, c'est à partir du problème des relations entre les pulsions et la civilisation que HÖFFLING fait allusion ici à la contribution de IHERING dont il cite l'ouvrage : [*La finalité dans le droit*](#).

Si j'ai pris cette citation de HÖFFLING, c'est que... pour des raisons que j'indiquerai plus tard ...il me semble que HÖFFLING est un bon relais dans la recherche théorique des origines lointaines du freudisme.

La seconde référence - à VIERKANDT - je l'ai simplement trouvée dans le *Dictionnaire sociologique* du même auteur.

Et enfin la dernière, qui s'est avérée la plus intéressante, celle de SIMMEL, j'y suis allé en raison du titre d'un des ouvrages connu de SIMMEL, *Philosophie des Geldes, Philosophie de l'argent*. Or je m'étais demandé si, précisément, on ne pourrait pas trouver dans cet ouvrage des anticipations intéressantes de ce que FREUD nous articule sur la sublimation anale.

IHERING et VIERKANDT m'ont donné assez peu de choses, seulement les directions. Par contre, SIMMEL apparaît, à travers la lecture de ce livre, comme l'un des précurseurs de la doctrine freudienne de la sublimation, ou du moins, disons, comme l'un de ceux qui nous permettraient d'en situer l'interprétation.

Je serai bref sur les deux premiers auteurs.

IHERING d'abord.

Dans son livre, qu'il est difficile de lire car je n'ai pu me le procurer qu'à la *Bibliothèque nationale*, on trouve deux ordres de considérations. D'abord des considérations qui peuvent paraître relativement banales sur le dépassement des *Triebe*, des *pulsions*.

Cependant, il est intéressant de relever que IHERING se préoccupe de savoir comment peuvent s'accorder deux ordres qui ne dérivent pas directement l'un de l'autre, c'est-à-dire qu'il parle d'une collaboration entre *l'ordre des pulsions*, et *l'ordre de la civilisation*.

Plus précisément, il oppose deux groupes :

- ce qu'il appelle *les pulsions sociales* d'une part,
la rétribution et la contrainte
- d'autre part le sentiment du devoir et l'amour.

Donc, ce qu'il est intéressant de noter, c'est qu'il cherche comment peut intervenir une collaboration entre ces deux groupes de principes. Il y a cependant dans IHERING un côté plus *intéressant*, à titre de suggestion, c'est le rôle fondamental qu'il fait jouer dans l'éthique au langage.

Dans le deuxième volume de ce livre, au chapitre IX : *De l'éthique*, il parle de l'autorité du langage dans les choses de l'éthique. Et voici ce qu'il nous dit :

« Il y a une sorte de dépôt de l'expérience humaine dans le langage, et intervient souvent dans la conscience une confrontation entre le sentiment que le sujet peut avoir de ses motivations pratiques, et d'autre part la signification sociale qui se trouve déposée dans le langage. L'usage du langage, qui renferme ce trésor - il s'agit de l'expérience accumulée de l'humanité - peut servir à chaque moment d'épreuve, et produit une accentuation du sentiment de la part du langage. Cet usage du langage est un fait que la science doit respecter. »

Et c'est ainsi que sa méthode d'analyse de l'éthique sera, à travers la terminologie de l'éthique, de chercher à accéder à l'essence même de l'éthique.

Dans cette vue, il fait une théorie générale de ce que les sociologues appellent aujourd'hui régulation, c'est-à-dire notamment la civilité et le contrôle social de la civilité, de la politesse.

Et il se réfère notamment à des livres qui figurent à la *Bibliothèque nationale*, de l'abbé MORVAN DE BELLEGARDE, *Réflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde*. Ces livres semblent être riches de promesses.

En ce qui concerne VIERKANDT, je serai bref. VIERKANDT recherche lui-même cet accord...

dont on peut dire que, sommairement,
il est *l'objet de la sublimation*
...entre l'ordre des pulsions et l'ordre de la culture.

Je viens tout de suite au livre de SIMMEL :
Philosophie de l'argent. Ce livre comprend deux parties.
Il a paru en 1900.
Il y a une partie *analytique* et une partie *synthétique*.
La partie analytique comprend trois chapitres :
- La valeur de l'argent,
- La valeur substantielle de l'argent, et
- L'argent dans les séries finales.

Il introduit ici, dans son troisième chapitre,
à la fois l'idée de série et l'idée de finalité
et le fait solidairement.

La seconde partie comprend un chapitre sur la liberté
individuelle, sur les valeurs personnelles qui
peuvent tenir lieu d'équivalent à l'argent.

Le chapitre suivant porte sur le style de vie.
Et l'on trouve en germe dans ce chapitre, ainsi que
dans les chapitres précédents, le problème qui a été
soulevé par FREUD à propos du caractère anal.
D'une manière générale, ce qui nous intéresse dans
ce livre de SIMMEL, c'est qu'il relie le problème
de la signification de l'argent, explicitement, au
problème de la satisfaction du besoin, de la distance
de la chose, en un sens très voisin de celui qui a
été envisagé ici, et enfin de la sublimation.

Car le terme de sublimation se trouve évoqué à propos
de l'art à la page 24.

La sublimation se trouve ici évoquée par SIMMEL
à propos de la mise à distance de l'objet.

Je vais prendre ces indications de SIMMEL dans son
premier chapitre, à partir de la page 16.

Il nous dit que, bien que la pulsion, normalement,
exige un objet pour sa satisfaction, dans bien des
cas cependant cette pulsion se dirige seulement vers
cette satisfaction, de telle manière que la nature
même de l'objet lui soit indifférente.

Il prend l'exemple de l'objet féminin, en exclusion
de toute espèce de choix, et ensuite, il montre
comment la conscience va, au contraire, chercher à
spécifier cet objet de satisfaction.

Primitivement nous avons, dit-il, un *getrieben werden*, c'est-à-dire que nous sommes poussés en somme par derrière, tandis qu'au contraire, au fur et à mesure que l'objet va se spécifier, nous sommes en présence d'un *terminus ad quem*.

De plus en plus, la satisfaction sera cherchée vers un *terminus ad plus*. C'est ainsi que nous allons voir apparaître un objet qui va prendre une signification intrinsèque. Et à cette signification, dans la pensée de SIMMEL, va s'attacher précisément une valeur.

On peut remarquer, en passant, que SIMMEL introduit une notion qui rappelle à bien des égards la notion freudienne du narcissisme. En effet, il nous dit, à mesure que se produit la *spécialisation* et l'*affinement* du besoin de la conscience, une certaine quantité de forces se trouve retirée au *besoin solipsiste*, c'est-à-dire que nous avons quelque chose ici d'analogue au passage de *la libido narcissique* à *la libido objectale*.

Ce passage, pour le décrire, SIMMEL introduit précisément la notion de distance. *La chose* étant précisément ce qui va se donner à distance.

« Là où l'on reconnaît - dit-il - la signification profonde, propre, de la chose, là est la distance. »

Il ajoute, dans les pages suivantes, que cette constitution, en somme d'un objet indépendant du *moi*, et à distance du *moi*, correspond à une atténuation, un affaiblissement des affects du désir.

Et à la faveur de cette distanciation de l'objet, va se produire une séparation entre le sujet et l'objet. Et voici en quels termes il nous la présente :

« Nous nommons l'acte où intervient une unification du sujet et de l'objet de satisfaction un acte subjectif. Tandis que dans la réalité - ici interviennent trois termes qui sont *Hindernis*, *Versagung* et *Verschiebung* - c'est-à-dire que c'est à travers un obstacle, un déni, un ajournement que va se produire la division entre le sujet et l'objet. »

Il y aura une coupure qui va intervenir ici entre le sujet et l'objet et il ajoute :

« ...avec ce même procédé d'inhibition et de distanciation, nous allons voir apparaître une signification propre au moi, et une signification propre à l'objet ».

Et c'est dans ce contexte qu'il va introduire le terme et l'idée de la sublimation. Mais ce qui est intéressant, c'est justement que cette idée de sublimation va se trouver associée à l'idée de distance.

Il oppose le cas où nous avons simplement le sentiment concret de *la Chose* à celui où nous avons une abstraction et une sublimation. Il introduit ici le terme de distanciation pour désigner cette mise à distance de l'objet et le rapport où se trouve le moi vis-à-vis d'un objet distant, notamment dans l'art.

Ce simple texte nous montre qu'il y a quelque intérêt à s'interroger sur la source du terme même de *sublimation* et sur le contexte dans lequel BERNFELD a situé son interprétation.

Je disais que l'un des premiers buts de BERNFELD est de se présenter à nous comme un lecteur de FREUD, c'est-à-dire qu'il cite un certain nombre de textes de FREUD, et ce qu'il ne prélève pas sur ces textes est au moins aussi intéressant que ce qu'il cite, car justement tout ce que BERNFELD écarte dans ses citations de FREUD concerne précisément cet aspect *culturel* que SIMMEL avait pris en considération.

D'une manière générale, dans la systématisation des textes, nous ne trouvons rien de particulièrement original dans l'exposé de BERNFELD. Voici ce qu'il nous dit de la sublimation telle qu'il pense la présenter d'après FREUD.

Il nous dit d'abord que la sublimation est un destin que la pulsion sexuelle doit subir en raison du déni extérieur ou intérieur de son but. Là, il se réfère à Léonard DE VINCI, aux *Trois essais*, à *l'article sur l'érotisme anal* et à *l'Introduction au narcissisme*.

En second lieu, il dit que ce destin spécifique s'accomplit dans la mesure où il intéresse la libido objectale.

Il consiste en ceci que la pulsion se déplace sur un but autre, éloigné de la satisfaction sexuelle, et il y a accent sur le fait qu'il se détourne du sexuel. Et il se réfère ensuite à un texte de *la Psychologie des foules*.

Il y a ici un petit problème que je n'ai pas encore pu résoudre, mais qui ne me paraît pas devoir être laissé de côté :

le problème consiste en ceci qu'il ne cite pas le texte qui est donné par une édition que j'ai eue en mains, c'est-à-dire par l'édition d'*Imago*.

Or, la différence porte sur un point qui est en vérité assez important pour l'interprétation de la notion même de sublimation.

D'après la référence de BERNFELD, il semble qu'il s'agit du texte de l'édition de 1918 des *Petits écrits*. Voici quel est le texte :

« *Le gauchissement de but de la pulsion du sexuel définit donc la sublimation...* ».

Et il dit alors, citant FREUD :

« *deren Abteilung vom Idealich ausgeht* ».

Il dit que cette sublimation est issue...

le terme est très fort : *ausgeht*
...l'origine en est dans le *moi idéal*.

Et il poursuit :

« *...dont l'accomplissement, la réalisation, demeure entièrement indépendante d'une telle excitation, d'une telle mise en stimulation* ».

Or, le texte d'*Imago* nous donne *angeregt macht*, c'est-à-dire que d'après le texte que nous avons maintenant, il n'est plus dit que la sublimation a son origine dans le *moi idéal*, il n'est plus dit qu'elle est issue de ce *moi idéal*, mais qu'elle peut être *excitée*, être *stimulée*.

Il y a ici deux hypothèses qui peuvent être formulées :

- ou bien il a mal lu son texte,
- ou bien le texte a été modifié.

LACAN

Cela peut arriver, puisque c'est ce que j'avais fait dans mes notes.

Pierre KAUFMANN

Et ce problème apparaît d'autant plus important pour l'interprétation d'ensemble que toute son *interprétation de la sublimation* repose précisément sur l'accord qui s'établirait entre *la libido objectale* défoulée d'une part, et d'autre part *les buts du moi*, c'est-à-dire qu'il accentue ce qu'il appelle *les buts du moi*, la part qui revient au *moi* dans *la sublimation*.

Je vais en venir maintenant aux exemples que BERNFELD nous donne.

Son premier exemple est celui de la création poétique d'un adolescent qui a étudié entre 13 et 19 ans. Voici l'allure générale de l'observation.

Le jeune homme a commencé à rimer...
il parle toujours de poèmes, mais il prend soin de dire que c'est seulement dans la troisième période du développement de cette poésie qu'on peut parler vraiment d'art
...à 13 ans, et il écrit alors des ballades dont la matière est empruntée en général à l'enseignement scolaire.

À 14 ans et demi, il écrit sa première poésie lyrique qui est issue de sa vie personnelle et entre 15 ans et demi et 19, il écrit à profusion des nouvelles, des drames, des poésies, des récits autobiographiques uniquement issus de sa vie personnelle.

Le commentaire général est qu'avant 14 ans et demi, la situation est dominée par un *complexe de castration*.
À 14 ans et demi se produit l'expérience de la puberté et une tentative de choix d'objet par rapport à une imago maternelle.

À 15 ans, dit BERNFELD, se produit le refoulement des composantes sensibles en vertu d'une réanimation régressive du complexe d'Œdipe et ce phénomène culmine entre 16 et 17 ans.

Cela étant, BERNFELD se pose la question de savoir avec quelle énergie le poète écrit.

D'abord, de 13 ans à 14 ans et demi, il nous dit que la source d'énergie c'est *Ichtrieb* et *Ichlibido*, la *pulsion du moi* et la *libido du moi*.

Il assume ces situations dans son moi idéal :

« *Je voudrais être quelque chose de grand et, plus tard, un poète* ».

Donc, dès le départ, l'accent est mis sur le *moi idéal*, et toute l'analyse de BERNFELD va consister en ceci que la *libido objectale* qui, d'abord, est réprimée, qui, ensuite, sera défoulée, sera, dans une troisième période, en partie à nouveau refoulée et en partie mise au service du *moi idéal* et de ce qu'il appelle les *buts du moi*.

Alors, dans cette première période, il y a cet idéal qui est assumé, d'autre part il y a un *refoulement*.

Il dit « *refoulement des objets sexuels* » la mère et la soeur.

Et d'autre part, il y a une lutte qui s'engage contre la masturbation et qui détermine des *fantaisies*.

Il dit que, dans cette première période, les *fantaisies* n'ont aucune connexion avec ses poèmes, c'est-à-dire qu'il ne rime que pour s'exercer et pour voir ce qu'il peut faire. Et BERNFELD dit que, dans cette phase, les buts refoulés de la libido objectale refluent dans les rêveries et non dans les poèmes.

La seconde période est celle qui va de 14 ans et demi à 15 ans et demi, et il écrit des poèmes lyriques avec beaucoup de facilité. À ce moment-là, les pulsions sexuelles forcent l'entrée de la conscience et commencent à se rassembler sur un objet.

Il est épris d'une certaine Melitta.

Son amour pour Melitta est ordonné aux buts du *moi*, il s'affirme comme une force géniale sur le modèle du jeune GOETHE à Strasbourg.

Cependant, la dynamique des rêveries n'est pas modifiée dans cette période. Elles reçoivent un emploi de *la libido objectale* et sont colorées dans leur contenu par Melitta, mais ne sont pas plus qu'auparavant ordonnées aux buts du moi. Leur fonction est, comme celle des rêves, entièrement déterminée par l'inconscient.

Dans cette période, ce sont les sentiments issus de son amour pour Melitta qui sont à la source de ses poèmes. Il ajoute d'ailleurs ici qu'il serait trop long de préciser le rôle de ses *la libido objectale* dans l'épanouissement de cette activité poétique. Il précise bien qu'au cours de cette période il n'est pas du tout question d'un gauchissement de but de *la libido objectale*.

Cependant, dit-il, l'auteur se préoccupe de ses poèmes, il les corrige, par exemple, mais c'est là une manifestation de l'activité des pulsions du moi et de *la libido objectale* qui n'a pas encore déposé, abandonné le but d'être poète, qui s'annexe des produits des pulsions sexuelles qui font leur apparition sans qu'il y ait participation à sa production. Il s'agit donc d'une annexation par les pulsions du moi et par *la libido objectale* d'un produit spontané des sentiments.

Et c'est dans la troisième période, dit-il, que nous allons pouvoir caractériser la production artistique comme telle.

Tout d'abord, ce qui est essentiel, c'est que *la libido objectale* dirigée sur Melitta consomme une énergie. Nous allons voir comment cette *libido objectale* va se partager. Il y a d'abord une quantité notable qui se trouve refoulée, qui reflue vers l'Œdipe et qui intensifie les rêveries d'une manière excessive.

LACAN

Ces *Versagungen*, ce *déni* est considéré comme un surgissement interne, spontané. Il n'y a aucune intervention à ce moment-là de l'extérieur. Il y a un virage de ses rapports avec la Melitta en question.

Pierre KAUFMANN

Oui. Au début, dans son analyse initiale, il parle d'une *Versagung* intérieure ou extérieure.

LACAN

Mais dans le cas limite dont il s'agit, il entend bien que c'est en fonction de la résistance de l'Œdipe, puisque c'est là clairement son idée, que surgit dans cet amour enfantin la culpabilité. Il y fait jouer le rôle le plus direct dans le virage que prend toute la production littéraire.

Pierre KAUFMANN

Il insiste sur ces rapports avec Melitta. Il dit qu'une certaine quantité demeure non inhibée, et dirigée vers Melitta qui lui apparaît comme n'étant pas oubliée, mais comme *inaccessible, unerreichbar*.

Ensuite, du côté du *moi*, le *moi* apparaît très renforcé dans sa portion libidinale, son but d'être poète, et en vertu d'un nouvel investissement libidinal puissant du *moi* initial, poète et ascète, surhomme, moraliste, etc.

À partir de la libido objectale tournée vers Melitta, se développent des sentiments. Les poèmes de Robert sont tout à fait changés, ils prennent de l'ampleur, ils se caractérisent par des images qui sont issues de la rêverie.

Et, d'autre part, les expériences affectives sont travaillées dans ses poèmes. Nous allons voir que c'est dans ce terme de *Bearbeitung*, la signification de cette *Bearbeitung* qui, ici, va être essentielle.

Voici ce que dit BERNFELD :

« J'ai, dans mon travail, caractérisé cette période comme étant une période consciemment artiste, car, dans cette période, une part très considérable d'énergie est employée à l'élaboration artistique des sentiments » .

Alors ici, tantôt il oppose *Stimmung* et rêverie, il dit: « *der Stimmung* », à moins que cela veuille dire que l'énergie est utilisée à l'élaboration des sentiments et surtout des rêveries.

LACAN - Cela veut dire avant tout *des rêveries diurnes*.

Pierre KAUFMANN

Il se produit donc une élaboration tertiaire qui intervient, au service du but du moi. Et, à la faveur de cette élaboration, le rêveur devient un poète. Cette élaboration tertiaire se comprend ici par l'élaboration secondaire que vise FREUD à propos du fantasme et de la fantaisie.

Maintenant, quelle est l'énergie qui soutient cette élaboration ? Cette énergie, incontestablement, dit-il, est celle de *la libido objectale* qui n'est plus refoulée et qui est détournée, infléchie de son objet Melitta vers les poésies propres. Il dit qu'il est épris de ses romans comme pour insister ici sur la réalisation de ce déplacement. En somme, la véritable qualification d'activité artistique vient lorsque les fantaisies sont élaborées par le moi et conformément aux buts du moi idéal, avec le concours de l'énergie de la libido objectale qui n'est plus refoulée.

LACAN

En d'autres termes, je pense que ce qui ressort de votre exposé, ce sont les obscurités de la théorie bernfeldienne à cette occasion, ou de l'application qu'il essaie de donner de sa recherche au cas particulier qu'il envisage.

Il en résulte quelque chose d'assez ambigu et qui fait problème. C'est qu'en somme, on ne peut parler de sublimation que quand il y a transfert d'énergie de *la libido objectale* aux *Ichziele*. Les *Ichziele* sont préexistants et on ne peut parler de sublimation que quand on peut parler de transfert de l'énergie qui, à ce moment-là, est réanimée, remise au jour par la phase pubertaire dans laquelle il entre.

C'est cette part d'énergie qui est transférée des buts de plaisir aux buts *Ichgerechte*, conformes au moi. C'est seulement là qu'on peut parler de sublimation. Et d'autre part il est tout à fait clair qu'encore que la distinction freudienne soit maintenue entre la *Verdrängung* et la *Sublimierung*, que ça n'est pourtant qu'au moment où la *Verdrängung* apparaît que la *Sublimierung* est, comme telle, saisissable.

Ce que vous appelez l'élaboration tertiaire, disons que c'est le troisième temps qu'il distingue dans son cas. C'est pour autant que l'amour enfantin pour cette Melitta se ressent d'un processus de refoulement que ce qui est préservé, ce qui ne tombe pas complètement sous le coup de ce processus de refoulement passe sur l'autre plan, le plan de la sublimation. Je pense que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus.

Donc, encore que la distinction qui est maintenue entre ce qu'il dit sur la *Sublimierung* et la *Verdrängung*, qu'il reste une sorte de synchronisme entre les deux processus, nous disons, le processus de la sublimation n'étant, aux dires de BERNFELD...

car je souligne ici qu'il ne s'agit nullement de ce que j'entends mettre en valeur ...disons que BERNFELD en reste à ne pouvoir saisir la sublimation qu'autant qu'il a le corrélatif instantané, contemporel du refoulement.

Pierre KAUFMANN

Il y a deux moments, en somme. Il y a, d'une part le refoulement dans la seconde période et, dans la troisième période, il y a une partie qui est refoulée et l'autre qui est sublimée. Mais je n'ai pas été sensible à la relation qu'il établit alors dans cette période entre les deux, parce que dans la définition que finalement il donne à la sublimation, il insiste beaucoup sur ce fait que justement, la différence entre la sublimation et la formation réactionnelle tient au fait qu'il y a défolement de la libido dans le cas de la sublimation.

Au début, d'ailleurs, il cite FREUD et dit qu'il y a quelque équivoque dans les textes des *Trois essais*. Il ajoute que, néanmoins, il est clair que la *sublimation* se distingue de la formation réactionnelle par le caractère non refoulé de la libido.

LACAN

En réalité, au niveau des *Trois essais sur la sexualité*, la plus grande ambiguïté règne concernant les rapports de la formation réactionnelle et la *Sublimierung*. C'est de ce texte, pages 78 et 79 des *Gesammelte Werke* que part le problème.

À ce moment-là, nous nous trouvons en présence d'une articulation qui a causé beaucoup de difficultés aux commentateurs, puisqu'on en est à se demander si, selon certains passages, il fait de la *Sublimierung* une forme particulière de la réaction, de la formation réactionnelle, ou si, inversement, la formation réactionnelle est à mettre à l'intérieur d'une forme plus large dans laquelle la *Sublimierung* aurait une portée plus large.

La seule, importante à retenir, je crois, est la petite phrase qui se trouve au bas de la note⁷⁹, qui fait la distinction, qui n'a pas été autrement donnée en détail, comme le remarque très bien BERNFELD dans son texte, dans laquelle on n'est pas entré, qui n'a pas été autrement développée, et qui est la suivante, qui conclut en somme tout ce paragraphe sur formation réactionnelle et sublimation :

« *Il peut y avoir aussi des sublimations par d'autres mécanismes, et plus simples.* »

En somme, pour résumer les choses, l'énigme que laisse manifestement ouverte cette manière d'analyser l'économie des sources d'énergie dans l'activité poétique de ce jeune garçon reste suspendue à un résidu évident, c'est celui que BERNFELD exprime lui-même à la page 340 sous la forme suivante :

« *Die Energie, mit der die tertidre Bearbeitung vollzogen wird, ist nun unbezweifelbar unverdrängte Objektlibido.* »

Et c'est là qu'est le problème, si nous admettons, si nous faisons du phénomène de la sublimation quelque chose qui est étroitement dépendant de cette distinction entre *Libidoziele*, *Ichziele* et *Lustziele*. Il y a là un flou qui est dans le texte de BERNFELD.

Si nous faisons tourner les choses...

et c'est là que STERBA aussi, dont l'article est paru l'année précédente, achoppe ...si nous faisons *balancer* en somme, autour de ce qu'on peut appeler le virement de l'énergie d'une des sphères dans l'autre, d'un certain type de *but*s qui sont à ce moment-là marqués d'un *profond bouleversement* au moment de la puberté, au moment où il saisit le point tournant qui lui paraît capital dans la production poétique de son garçon, il est donc amené à poser cette sorte d'évocation poétique enfantine comme étant quelque chose qu'il faut attribuer, mettre au chapitre, très expressément, des *Ichziele*.

En d'autres termes, la question est à peu près résolue de la façon suivante. C'est un but du moi que de devenir poète, et c'est quelque chose qui, chez ce garçon, se manifeste très tôt par des activités qui en somme, ne se distinguent aux yeux de BERNFELD que comme étant une sorte de reflet de ce qui lui est appris à l'école, d'une façon, si l'on peut dire, diffuse, non personnalisée. Il y a, si vous voulez, un signe de moins-value, de moindre valeur, porté sur toutes les productions de cette époque.

Les productions lui semblent...

sans doute à juste titre, nous ne les avons pas sous la main pour en juger ...ne devenir intéressantes qu'à partir d'un certain moment où ce personnage se sent engagé plus dramatiquement dans sa production.

J'accentue ici les choses dans le sens le plus favorable à l'auteur, dans le sens de son développement coordonné, clinique.

Je crois pourtant que l'activité de cet enfant
qui se trouve, comme bien d'autres enfants...
de façon fugitive, combien d'enfants,
à une période qui est celle de la période
de latence, ont des activités poétiques
épisodiques ?
Et FREUD était bien placé pour l'observer chez
l'un de ses enfants
...qu'il y a là quand même à cette époque un problème
qui est, en somme, pour accentuer les choses,
un problème autre que de diffusion culturelle,
d'imitation, que le problème de la sublimation
doit être posé précocement.

Je veux dire que si nous ne nous limitons pas au
champ de ce qui est le développement individuel,
le fait de savoir pourquoi il y a des poètes,
pourquoi l'engagement poétique peut se proposer
très tôt à un jeune être humain est une chose qui
n'est pas uniquement soluble à considérer le
développement génétique qui nous est ici présenté
et les caractéristiques nouvelles qui apparaissent
à partir du moment où, en somme, la sexualité entre
en jeu d'une façon patente.

C'est aller dans le sens strictement contraire à
toute l'aspiration et à la découverte freudiennes que
de ne pas voir que la sexualité est là, chez le jeune
enfant, dès l'origine et même, bien plus encore,
dès avant l'origine, je veux dire la phase qui
précède la période de latence.

Si on a tellement insisté sur les sources *prégénitales*
de la sublimation, c'est justement pour cela.

Et le problème de ce qu'est la sublimation est
quelque chose qui se pose beaucoup plus tôt
précisément qu'au moment où la division entre
les buts de la libido et les buts du moi comme tels
devient tout à fait claire et patente, accessible
au niveau de la conscience.

S'il m'est permis d'accentuer là quelque chose, je dirai que si ce terme dont je me sers avec vous pour essayer de donner enfin à cette sublimation une articulation conforme à ce à quoi nous avons affaire au niveau de ce problème, *la Chose*, ce que j'appelle ici *das Ding*, est là comme une place décisive autour de laquelle doit s'articuler la définition de la sublimation, avant que « *Je* » soit né, et à plus forte raison, avant que les *Ichziele*, les *buts du Je* apparaissent.

La même remarque portera, mais j'y reviendrai tout à l'heure, sur le rapprochement que vous avez fait de l'usage que je fais de l'image de *la Chose*, avec celui qu'en fait SIMMEL.

Il y a dans SIMMEL quelque chose qui m'intéresse puisque c'est la notion, non seulement d'une distanciation, mais d'un objet comme ne pouvant pas être atteint.

Mais c'est encore un objet.

Or, ce qui ne peut être atteint dans *la Chose*, c'est justement *la Chose*, et non pas un objet dans l'articulation que je vous en donne, en quoi il y a une différence tout à fait radicale entre ce qu'indique SIMMEL.

Et il est bien certain que ceci est absolument cohérent avec l'apparition, dans l'intervalle, de cette différence essentielle qui constitue l'inconscient freudien comme tel.

SIMMEL peut approcher quelque chose que vous avez saisi dans une sorte d'appréhension du caractère *anal*.

Si j'ai bien compris, dans son texte, vous n'en avez pas trouvé du style anal, mais il ne peut pas arriver à l'articuler pleinement, faute justement de cette différence fondamentale qui est celle dans laquelle nous essayons d'articuler l'inconscient freudien comme tel.

Pierre KAUFMANN

En ce qui concerne, alors, la définition que BERNFELD donnera de la sublimation, précisément comme un accord entre la libido défoulée et les *but*s du moi, on peut noter qu'il y voit cet avantage que se trouve exclue de la définition de la sublimation toute référence à l'évaluation sociale.

Au départ, d'ailleurs, il y a là un trait méthodologique qui caractérise tout son article. Au départ, il dit qu'on ne peut guère qu'embrouiller le problème si l'on introduit dans l'analyse de la sublimation la notion de valeur. Il dit expressément, par exemple, qu'entre une œuvre d'artiste et une collection de timbres, on ne doit pas faire de différence au niveau de l'analyse et il propose de procéder par une sorte de spécification progressive. Il dit qu'il prendra le concept de la sublimation, en somme, sous la forme la plus générale, à travers des exemples plus variés que possible, et que peu à peu on pourra restreindre le champ du concept à tel ou tel type de sublimation.

LACAN

Ce n'est pas seulement entre collection d'œuvres d'art et collection de timbres, mais entre collection d'art et, chez tel enfant ou chez tel patient, une collection de bouts de papiers sales.

Pierre KAUFMANN

Et il reprend ceci à la fin en disant, lorsqu'il définit la sublimation, ce changement de but d'une libido objectale non refoulée qui tend à la réalisation d'un but la plupart du temps préétabli, d'un but du moi, il dit que, grâce à cette formulation, on évitera les difficultés de l'évaluation sociale.

LACAN - Il répugne à introduire des critères étrangers aux critères du développement psychique.

Pierre KAUFMANN

Il me semble que dans la perspective de SIMMEL, et compte tenu qu'effectivement il n'ait pas parlé de psychanalyse, ni d'inconscient, il y a cependant certaines affinités entre les deux perspectives. Dans cette évaluation sociale, je crois que la position de SIMMEL, et le recours qu'il fait à la notion de distanciation, permet de dissocier *le terme d'évaluation* et *le terme de social*, c'est-à-dire qu'il y a valeur, pour SIMMEL, dans la mesure où il y a distanciation.

Et ce que BERNFELD a voulu éviter, c'est de recourir à une valeur, à une *dimension de valeur* qui soit *sociale*. Seulement on peut prendre, en somme, le phénomène à deux niveaux. On peut prendre, d'une part, la mise à distance qui représente une valorisation, mais une valorisation qui n'apparaît pas comme une *socialisation* et d'autre part, cette *socialisation* que justement BERNFELD ne veut pas prendre en considération.

Il me semble justement que la conception qu'il se forme des *buts du moi* brouille le problème parce qu'il fait une description de *la sublimation* sans faire aucune référence au *principe de réalité* et à l'analyse que FREUD donne du *principe de réalité* dans les *Deux principes du processus psychique*. Il est vrai que FREUD ne prononce peut-être pas à ce moment-là le terme de sublimation, mais enfin, c'est de sublimation, justement, qu'il s'agit.

C'est un texte qui est tout à fait parallèle à l'*Introduction à la psychanalyse* ...

bien qu'ici les deux principes soient beaucoup plus denses et beaucoup plus précis que ceux de l'*Introduction à la psychanalyse*

...au moment où FREUD dit que l'art est, en un sens, un retour à la réalité, *Realität*, mais à un nouveau type de réalité qu'est la *Wirklichkeit*, et où alors il pose d'une manière tout à fait satisfaisante le problème de la sublimation lorsqu'il dit qu'il y a dans la sublimation retour à la réalité, mais ce n'est pas à la réalité qu'on croit.

FREUD nous dit à peu près ceci que c'est la réalité d'un manque, et non pas la réalité d'un plein. Il dit, la sublimation fait retour à la réalité, parce qu'au contraire de ce que pensent les monistes, ce n'est pas la coïncidence des intérêts positifs qui permet de rassembler les hommes mais c'est au contraire la reconnaissance de leur manque respectif, de leur affinité, de leur communauté dans la négativité, dans le manque.

Et cette idée d'une *Versagung* que les autres connaissent aussi, c'est une idée qui n'est absolument pas reprise. Le texte n'est pas cité par BERNFELD. Effectivement, il ne dit pas ici *Sublimierung*, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Le problème qu'on peut se poser ici est justement de savoir si ce n'est pas cette dimension qui manque dans son analyse.

LACAN

Il y a quand même toute *l'histoire du groupe d'enfants*. Est-ce que vous pouvez nous le résumer ? Pouvez-vous nous résumer la fin de l'article ? C'est-à-dire ce qu'il nous dit sur la sublimation en essayant de l'articuler autour de cette curieuse expérience de groupe de jeunesse et là aussi comment il essaie de situer l'incidence de la sublimation.

Pierre KAUFMANN

Il s'agit d'un groupe d'enfants de 14 ans, d'une colonie juive qui fonde une association scolaire, et BERNFELD distingue quatre périodes dans la vie de ce groupe. Il y a trois périodes qui ont pour trait commun d'être emplies de rêveries éloignées de la réalité, telles qu'élaboration des statuts, élaboration d'une langue secrète, etc.

Dans la quatrième période, ce sont, au contraire, des activités réelles auxquelles on assiste, en particulier un boycottage contre un de leurs camarades, ou bien une attitude de solidarité à l'égard de l'un des maîtres.

Et l'analyse de BERNFELD porte ici sur la relation qui existe entre ce développement et certaines activités exhibitionnistes. En effet, c'est au cours de cette période que les enfants se livrent à ces activités exhibitionnistes.

Et il insiste beaucoup sur le fait que ces activités exhibitionnistes sont en accord avec les buts sociaux, c'est-à-dire avec les buts de chaque enfant dans la mesure où ils viennent à coïncider avec les buts de la société.

Il y a dans cette activité exhibitionniste, dit-il, un côté qui est conforme au moi, aux buts du moi, et d'autre part il y a une partie qui n'est pas en relation avec ces buts, l'excitation génitale.

Alors, dit BERNFELD, les effets génitaux de l'exhibition subissent un refoulement et, dans cette mesure même, une partie de la libido, tandis que le reste va renforcer les buts du moi.

Autrement dit, il établit un parallèle ici entre la division qui s'établit à l'intérieur de la libido dans le cas de l'exhibition, et ce qui se passait au moment où, dans la situation du poète par rapport à Melitta, une partie de la libido se trouve refoulée, et une partie va renforcer les buts du moi. Il dit que nous assistons ici à une sublimation au service de la libido du moi.

LACAN

Il dit textuellement :

« Ici arrive le conflit pubertaire entre le moi et la libido objectale. La constatation de la grosseur du pénis...

*puisque c'est là, à ses yeux, l'élément
significatif essentiel de cette exhibition
réciproque*

...confirme les buts du moi en tant que le moi, narcissiquement, s'exhibe comme le plus beau, le plus fort, le plus grand. Et il y a une autre partie qui est contraire au moi pour autant qu'elle conduit à une excitation génitale »

C'est ainsi qu'il précise le versant décisif que constitue, dans l'histoire de cette association, cette sorte de cérémonie, si l'on peut dire, interne au groupe ésotérique, et c'est de là qu'il fait partir ce qui, à proprement parler, va caractériser la quatrième période, c'est-à-dire le moment où il s'agit, à proprement parler, de sublimation dans leur activité collective.

Il faut bien le dire, ceci mérite d'être souligné pour le caractère tout de même problématique du problème que ceci pose.

Surtout si l'on ajoute ceci, c'est que cette exhibition, à ce moment décisif, s'accompagne, chez certains, dans la société, chez ceux qui se considèrent comme les plus forts et les plus audacieux, d'une masturbation collective.

Pierre KAUFMANN

Il dit d'ailleurs, qu'on ne peut pas décider si cette promotion s'opère au bénéfice du chef ou au bénéfice de la société. C'est-à-dire qu'il dit bien qu'il y a une sorte de sublimation, mais il dit par ailleurs qu'on ne peut pas dire sur quoi elle porte, quel en est l'effet.

Et ces deux exemples...

il ne fait pas le rapprochement explicite
mais cela apparaît à travers son texte
...lui permettent de comparer deux sortes de
sublimations, d'une part la sublimation artistique,
ce qu'il appelle une sublimation sociale, de les
comparer à la sublimation passagère qu'on peut
observer, ce sont des cas de vie quotidienne,
par exemple lorsqu'on travaille, *lorsqu'on est chagrin*.

Et dans son analyse il part de cette sublimation passagère - et en somme on peut dire qu'il y revient au terme - et il distingue deux possibilités qu'il présente comme des possibilités limites.
Mais cela donne bien, au fond, les deux pôles de sa conception de la sublimation.

Deux cas, en somme, peuvent se présenter :

- ou bien la pulsion ne parvient pas à se satisfaire, et alors elle cherche des voies qui lui permettent cette satisfaction,
- ou bien le *moi* est trop faible, il appelle à la rescousse une énergie supplémentaire, à savoir la libido objectale.

Il y a ici deux limites entre lesquelles se distribuent les différentes formes de sublimation, et l'on peut dire que c'est entre ces deux limites qu'il situe par ailleurs son analyse de la sublimation artistique et de la sublimation sociale.

En somme, tout se joue entre ces *buts du moi* préexistants et, d'autre part, *la destinée de la pulsion libidinale* selon qu'elle sera, ou non, en mesure de s'ajuster aux *buts du moi*.

En somme, BERNFELD n'a pas eu de chance.

Il a traité de la sublimation en relation au *moi idéal* juste avant que FREUD précisément ne puisse l'instruire sur la nature de ce *moi idéal*, et en particulier sur la nécessité de prendre en considération la relation avec autrui.

LACAN

Vous êtes tout à fait optimiste.

Parce que ceux qui ont écrit après n'ont pas, semble-t-il, tiré meilleur profit du *moi idéal*.

Et si vous lisez ceux qui ont écrit, et au dernier point les *Notes sur la sublimation*, ainsi que l'article *Neutralisation et sublimation* qui est paru dans le volume d'*Analysis Studies*, il n'y a pas la moindre ébauche d'articulation entre ce qui est *sublimation* et *moi idéal*.

C'est bien en effet là que nous en sommes.

Et là que nous allons essayer nous-mêmes de nous avancer.

Je vous remercie vraiment beaucoup pour ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui.

Vous me permettrez seulement d'ajouter la citation de la phrase, pour pointer ce que nous avons acquis aujourd'hui, et où se constitue la théorie proprement bernfeldienne :

« Ces composantes d'un tout d'émoi pulsionnel qui se tiennent sous le coup, sous la pression d'un refoulement, peuvent être sublimées. Donc les particularités de ces composantes permettent le soutien d'une fonction du moi par le refoulement de tendances, d'une fonction, et non pas du moi, par le refoulement de tendances du moi qui sont mises en danger actuellement. »

Voilà la définition à laquelle il se tient, et qui comprend les deux extrêmes que vous avez soulignés :

- soit celui d'une particulière force du moi qui déjà pointe tout à fait clairement, et qui est même articulé dans BERNFELD, qui désigne ceux qui ont précocement ces tendances du moi particulièrement élevées comme étant, si l'on peut dire, une aristocratie, une élite...
il a beau mettre entre parenthèses qu'aussi bien il ne met là aucun accent de valeur, il est tout de même difficile de n'en mettre *aucun*
- ou bien il s'agit de la mise en danger de certaines tendances du moi appelant à leur aide la ressource qui est fournie par ces tendances pulsionnelles pour autant qu'elles peuvent échapper au retour.

Voilà la conception à laquelle s'arrête BERNFELD.

Il est tout à fait sensible, je pense, à tous, que ce que je vous montre ici cette année est quelque chose qui peut se situer entre ce qu'on peut appeler une éthique freudienne et une esthétique freudienne.

L'éthique freudienne est là pour autant qu'elle nous montre qu'une des phases de la fonction de l'éthique...
et il est bien étonnant qu'on ne l'accentue plus, alors que d'un autre côté cela court la place psychanalytique, ce dont parle toujours JONES, cette complaisance morale
...est en quelque sorte ce par quoi l'éthique nous rend inaccessible cette Chose qui l'est d'ores et déjà.

J'essaie aujourd'hui de vous montrer, sur la voie d'une esthétique freudienne au sens le plus large du terme esthétique, c'est-à-dire l'analyse de toute économie à proprement parler des signifiants, que l'esthétique freudienne nous la montre - cette Chose - inaccessible.

Et c'est bien là quelque chose qui est tout à fait essentiel à mettre au départ du problème pour essayer d'en articuler les conséquences.

C'est dans ces conséquences, en particulier, que se situe le problème de *l'idéalisation*.

Ce quelque chose que vous avez vu s'ébaucher la dernière fois autour de la sublimation de la morale courtoise, c'est quoi ?

Le surgissement du type idéal !

Et on pourra introduire un mot qui aura toute la portée dans ce que nous dirons par la suite.

Il y a un certain style d'honnêteté pour autant que, dans l'ordre de l'éthique, nous faisons la distinction à ces trois niveaux...

déjà sensibles dans toute la méditation des Anciens et dont un passage du *De officiis* - que je vous communiquerai ultérieurement - nous parle ...entre les trois niveaux du problème éthique,

- le *summum bonum*,
- avec ce problème de savoir si ce *summum bonum* doit être articulé suivant l'*honestas*, comme étant l'*honnête homme*, qui doit être articulé comme une certaine organisation, un certain style de vie qui se situe justement en fonction de ce quelque chose qui est la sublimation initiale,
- et l'*utilitas* d'autre part, c'est-à-dire ce qui a été articulé comme la base et le fondement de l'utilitarisme, c'est-à-dire ce par quoi j'ai commencé à poser le problème éthique cette année et à quoi nous serons ramenés à la suite.

Et nous montrerons ce qui est véritablement l'essence de l'utilitarisme. Vous le verrez, il y a là des perspectives qui peuvent bien être dites ici dès maintenant.

Exposé de Madame HUBERT

LACAN

Je vous ai apporté aujourd'hui ce qu'on peut considérer comme une curiosité, une amulette même. Mais je crois que ces sortes de singularités sont précisément les choses que nous sommes peut-être nous seuls, analystes, en mesure de situer.

Ce qui va suivre, que je vous ai annoncé la dernière fois après les propos que Pierre KAUFMANN a bien voulu nous apporter, concernant l'article de BERNFELD et de ses antécédents, et qui nous annonce en somme que le problème est d'établir le lien entre *sublimation* et *idéalisation*, avant donc de quitter la sublimation telle que je vous en ai fait *le schéma* autour de cette notion... qui peut rester encore énigmatique et voilée, pour les meilleurs raisons ...de *la Chose*, je vous apporte quelque chose en quelque sorte en note, concernant cette *Chose* et concernant ce que je pourrais appeler en somme les paradoxes de *la sublimation*.

La sublimation n'est pas en effet *ce qu'un vain peuple pense*³¹
Et vous allez le voir, ne s'exerce pas toujours obligatoirement dans le sens du sublime.

De même, la notion du changement d'objet n'est pas quelque chose non plus que vous deviez considérer comme faisant disparaître, bien loin de là, l'objet sexuel en tant que tel. L'objet sexuel peut venir au jour accentué comme tel dans la sublimation. Le jeu sexuel le plus cru peut être l'objet d'une poésie, cela n'en est pas moins là une visée sublimante qui sera mise en jeu.

31 Cf. Voltaire, Œdipe, IV, 1. : « Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : notre crédulité fait toute leur science. »

Enfin, pour tout dire, je crois qu'il n'est pas inutile qu'après que je vous ai parlé de *l'amour courtois*...
je ne sais pas quelle suite
vous aurez donné dans vos lectures
à ce que je vous ai apporté dans ce sens
...des psychanalystes n'ignorent pas des pièces
du dossier de l'amour courtois, de la poésie des
troubadours dont les spécialistes ne savent eux-mêmes
littéralement que faire.

Ils en sont embarrassés comme un poisson d'une pomme.
Ce poème...

il n'y en a pas deux comme cela
dans l'histoire de la poésie courtoise
...qui est un *hapax*, se trouve justement dans l'œuvre
d'un des plus subtils, d'un des plus raffinés de ces
troubadours qui s'appelle Arnaud DANIEL, et qui s'est
distingué tout spécialement par des trouvailles
formelles exceptionnellement riches, notamment sur
la *sestina* sur laquelle je ne peux pas m'étendre ici,
mais dont il faut que vous sachiez au moins le nom.

Cet Arnaud DANIEL a composé un poème sur la plus
singulière qui se soit produite de ces relations
de service, comme je vous l'ai dit la dernière fois
que j'ai parlé de ce sujet, entre l'amoureux et *la Dame*,
et il a fait tout un poème qui se distingue
par ce que les auteurs effarouchés appellent un poème
débordant les limites mêmes de la pornographie,
allant jusqu'à la scatologie, sur un cas qui semble
s'être produit comme un problème dans cette
casuistique particulière qui suppose des jugements
rendus à l'occasion, cette casuistique morale
courtoise.

Ce cas est celui-ci.

Une *Dame*, qu'on appelle dans le poème *Dame* ou *Domna Ena*,
donne à son chevalier l'ordre...

et c'est un ordre qui est une épreuve
à laquelle se mesurera la dignité de son amour,
de sa fidélité, de son engagement
...elle lui donne l'ordre de se soumettre à cette
épreuve qui consistera, comme le texte le porte,
à emboucher sa trompette.

Emboucher sa trompette...
vous allez le voir d'après le
texte de cette singulière poésie
...n'a pas du tout un sens ambigu.

Aussi bien, pour ne point vous faire attendre plus
longtemps, je vais vous lire...
puisque je pense qu'aucun de vous ne peut
entendre cette langue perdue qu'est la langue
d'oc, qui a pourtant son style et son prix
...ce poème en strophes de neuf vers à rime homogène,
la rime changeant d'une strophe à l'autre.

« *Puisque Seigneur Raymond...*

Il s'agit, vous allez le voir, de ceux qui ont pris part
à cette affaire, c'est-à-dire d'autres poètes
qu'Arnaud DANIEL, *Seigneur Raymond* c'est Raymond DE DURMONT.

*...défend Dame Ayma et ses ordres, je serai d'abord vieux et blanchi avant de consentir à des requêtes
pareilles, d'où il pourrait résulter un si grand inconvénient. Car pour emboucher cette trompette,
il lui serait besoin d'un bec avec lequel il tirerait du tuyau les grains. Et puis il pourrait bien sortir
de là aveugle, car la fumée est forte qui se dégagerait de ses replis. »*

Je pense que la nature de la trompette
en question commence à se faire voir.

« *Il lui serait bien besoin d'avoir un bec et que ce bec fût long et aigu...*

Si nous évoquons là les récentes images, aussi
très singulières, d'une exposition d'un peintre célèbre...

*...car la trompette est rugueuse, laide et poilue... et le marécage est profond au dedans...
Et il ne convient pas qu'il soit jamais un favori celui qui met sa bouche au tuyau. Il y aura bien assez
d'autres épreuves plus belles et qui vaudraient d'avantage. Et puis, si Seigneur Bernart...*

Le BERNART ici dont il s'agit est l'amant.

*...s'est soustrait à celle-là, par le Christ, il n'a pas un instant agi en lâche pour avoir été pris de peur
et d'effroi. Car si le filet d'eau était venu... il lui aurait complètement échaudé la joue, et il ne convient
pas qu'une femme. .. Bernart, je ne suis point d'accord avec le propos de Raimon Durfort... pour vous
dire que vous ayez jamais eu tort en cela; car si vous aviez trompé... qui cherche à vous en
dissuader, louez à ce sujet Dieu qui vous en a fait réchapper. Oui, il est bien réchappé à un grand
péril, qui eût été reproché ensuite à son fils et à tous ceux... Mieux lui vaudrait qu'il fût allé en exil
que de l'avoir cornée dans l'entonnoir entre l'échine et le pénis, par où se suivent les matières couleur
de rouille. Il n'aurait jamais su tant... qu'elle lui compissât le museau et le sourcil. »*

Le poème se termine par un envoi de quatre vers :

« Dame, que Bernart ne se dispose point du tout à corner de la trompette...

Corner, *cornard* et *corne*, on est là en pleine ambiguïté, étant donné qu'il veut dire à la fois *corne*, *clairon*, et aussi *tuyau*.

...sans un grand dousil...

mot autochtone qui veut dire quelque chose comme outil

...avec lequel il fermera le trou du pénil, et alors il pourra corner sans péril. »

Ce document assez extraordinaire, qui nous ouvre une perspective singulière sur ce qu'on peut appeler la profonde ambiguïté de l'imagination sublimante, tire son prix, je vous prie de le remarquer, de ceci d'abord, c'est que nous n'avons pas conservé tous ces produits de la poésie des *Trouvères* et des *Troubadours*.

Ce poème...

qui a évidemment son mérite littéraire
que la traduction ne montre pas

...non seulement ne s'est pas perdu, mais encore, alors que nous ne trouvons certains poèmes d'Arnaut DANIEL que dans deux ou trois manuscrits, celui-ci nous le trouvons dans vingt manuscrits.

Manifestement :

- il y a ceux qui, à l'époque, ont recueilli et transmis ces poèmes, en disant qu'il y a toujours la part des circonstances historiques.
- D'autre part...
 - ce que le texte lui-même implique nous avons d'ailleurs aussi d'autres textes mais je vous en fais grâce
 - ...que *deux autres troubadours*, TRUMALEC et Raymond DE DURMONT ont pris parti en sens contraire en ce débat douteux.
- que nous nous trouvons là devant quelque chose qui se présente comme une espèce de brusque retournement de ce qui, dans le sens, est voilé.

Et de quelque chose qui se présente à nous comme une sorte de rétorsion singulière : la femme idéalisée mettant soudain brutalement à la place de *la Chose* construite, savamment élaborée à l'aide de signifiants raffinés...

et Dieu sait qu'Arnaut DANIEL a été loin dans le sens de la plus grande subtilité du pacte amoureux, allant jusqu'à pousser l'extrême du désir jusqu'au moment où il est offert lui-même en une sorte de sacrifice où il se retourne dans une espèce d'abolition de lui-même

...eh bien, c'est le même qui se trouve avoir donné avec quelque reluctance un poème sur un sujet qui, pour qu'il lui consacre avec tant de soin son talent poétique, devait le toucher par quelque point.

Nous nous trouvons donc devant ceci, cette Dame, celle qui se trouve dans la position de l'Autre et de l'objet, se trouve brutalement mettre - dans sa crudité - le vide d'une *Chose* qui s'avère dans sa nudité être *la Chose*, la sienne, celle qui se trouve au cœur d'elle-même dans son vide cruel.

Cette *Chose*...

certains d'entre vous ont vu, ont pressenti la fonction et la direction, la perspective dans cette relation à la sublimation

...cette *Chose*, ici, est en quelque sorte *dévoilée avec une puissance* toute particulièrement insistante et *cruelle*.

Il est difficile tout de même de ne pas en voir les échos...

et qu'il ne s'agit pas là d'une singularité qui soit sans antécédents

...quand nous lisons dans *La Pastorale* de LONGUS ce qui est l'origine de la flûte poétique, PAN, poursuivant la nymphe SYRINX qui se dérobe à lui, qui disparaît au milieu des roseaux, dans sa fureur, fauche les roseaux. Et c'est de là, nous dit LONGUS, que sort la flûte aux tuyaux inégaux symbolisant, ajoute le poète, subtil, que PAN par là, veut exprimer que son amour était sans égal.

Que nous disent la légende et le mythe ?
Que c'est effectivement SYRINX qui est transformée
dans le tuyau de la flûte de PAN.
Et le registre, en quelque sorte, de dérision où peut
venir s'inscrire le singulier poème dont je vous ai
fait, ici, la communication, est quelque chose qui se
situe, si l'on peut dire, dans la même structure,
dans le même rapport, dans le même schéma de ce vide
central autour de quoi s'ordonne et s'articule ce en
quoi, à travers quoi finalement se sublime le désir.

Je ne serais pas complet si *je n'ajoutais pas au dossier...*
à toutes fins utiles, et en quelque sorte pour
situer en l'occasion la place que nous pouvons
donner à ce singulier morceau littéraire
...qu'Arnaut DANIEL
à ceux-mêmes qui ne sont point
spécialistes de la poésie des troubadours
...se trouve fiché quelque part :
c'est au *Chant XIV* du *Purgatoire* que DANTE le situe
dans la compagnie des sodomites³².

Je n'ai pas pu pousser plus loin la genèse
particulière du poème dont il s'agit.
Je vais maintenant donner la parole à Madame HUBERT
qui va vous parler d'un texte auquel la littérature
analytique se réfère d'une façon extrêmement *fréquente*.

C'est le texte de SPERBER qui se rapporte apparemment
au problème de l'origine du langage, mais qui touche
à toutes sortes de problèmes voisins de ce que nous
avons ici à articuler concernant la sublimation,
notamment à l'article de JONES sur *La théorie du symbolisme*,
sur lequel j'ai fait moi-même un commentaire
dont les échos m'apprennent qu'il n'est pas
facilement accessible au lecteur.

J'y ai fait allusion dans le petit article,
dans le numéro de la revue³³ que j'ai consacrée
à la théorie du symbolisme de JONES.

32 Lapsus de Lacan : il s'agit en fait du chant XXVI, Cf. L'article de Mayette Viltard : *De la pluie de feu au nouvel amour*, la comédie de Lacan, in L'UNEBÉVUE n° 21 : « Psychanalystes sous la pluie de feu », p.173.

33 À la mémoire d'Ernest Jones : Sur la théorie du symbolisme, in La Psychanalyse N°5, P.U.F. 1960.

En effet, JONES en fait état très expressément à propos d'une question qu'il pose.

La question est la suivante :
si, dit-il, la théorie de SPERBER est vraie, c'est à savoir que c'est très directement comme un équivalent de l'acte sexuel que nous devons considérer certains travaux primordiaux, et notamment les travaux agricoles, les rapports de l'homme à la terre, pouvons-nous dire que tel ou tel des traits qui sont engendrés, dont nous gardons la trace dans la signification de ce rapport primitif, peuvent être rapportés au processus de symbolisation ?

JONES dit non.

En d'autres termes étant donné la conception qu'il se fait de la fonction du symbole...

je n'y insisterai pas plus ici
car ce n'est pas notre objet

...il considère que ça n'est pas d'une transposition en somme symbolique dont il s'agit en quoi que ce soit, ni qui puisse être mis au registre d'un effet de sublimation.

L'effet de sublimation, là, est à prendre, si l'on peut dire, dans sa libéralité, dans son authenticité. La copulation du laboureur avec la terre est quelque chose que nous avons à considérer dans une stricte équivalence de termes, non pas comme quelque chose que nous pouvons appeler une symbolisation, mais quelque chose qui est strictement l'équivalent d'une copulation symbolique. Si on lit le texte de JONES, on lit cela, et cela vaut la peine qu'on s'y arrête.

J'en ai tiré dans mon article quelques conséquences sur lesquelles je reviendrai, mais pour que ce texte prenne sa véritable valeur...

il est dans ce premier numéro d'*Imago* qui est peut-être encore plus introuvable que les autres
...Madame HUBERT a bien voulu travailler dessus et elle va aujourd'hui vous faire part de son contenu.

L'article s'appelle :

De l'influence de facteurs sexuels sur l'origine et le développement du langage .

Avant d'attaquer le problème de la genèse du langage, il faut définir la signification du terme langage. Il ne s'agit ici que de la genèse du langage articulé, on laissera entièrement de côté les différentes sortes de langages.

Pour le psychologue linguiste, le concept du langage signifie non seulement la production d'un son, mais la transmission d'un contenu psychique d'un individu à un autre, en d'autres termes, il ne s'agit de langage que s'il s'agit d'une intention de communication.

En conséquence, par exemple, un cri de douleur comme tel n'est pas une parole, mais peut le devenir s'il est articulé pour implorer du secours.

Notre problème est le suivant :

quelles furent les conditions préalables qui ont fait naître chez un individu sans parole, mais doté d'un appareil vocal, l'intention de communiquer avec un autre ?

Certainement en observant que les sons qu'il avait produits sans intention se montraient capables d'influencer l'action de cet autre individu.

Avant que l'invention d'une communication, et en conséquence la parole, eût pu naître, les conditions préalables suivantes ont dû être réunies.

Un individu A décharge à plusieurs reprises ses affects par des sons, un deuxième : B, réagit régulièrement à ces sons d'une manière visible pour A, et A reconnaît le rapport entre ses propres cris et les réactions de B. Seulement, après avoir passé par ces stades préliminaires, A peut avoir l'intention d'utiliser sa voix pour communiquer avec B, c'est-à-dire qu'il peut crier maintenant de façon intentionnelle s'il souhaite la réaction de B.

À partir de ce moment ce n'est pas seulement une voix que possède A, mais aussi le langage.

Les situations qui auraient pu mener à un développement tel semblent limitées par les conditions suivantes :

- *premièrement, au moins deux individus participent à la situation,*
- *au moins un individu, A, est en état d'affect, ce qui le mène au cri.*
- *Troisièmement certaines forces doivent entrer en jeu pour obliger l'individu B à réagir de façon régulière.*
- *Quatrièmement la réaction de B doit être souhaitable pour A, sinon A n'aurait aucun intérêt de provoquer la réaction de B par ses cris.*
- *Cinquièmement la situation doit se produire souvent, et rester la même.*
- *Sixièmement, la situation doit être simple.*

Les deux dernières conditions sont la conséquence de l'intelligence inférieure de l'homme qui se distingue à peine de l'animal à ce stade du développement.

Il a fallu qu'une situation simple se reproduise souvent pour permettre à A de concevoir le rapport causal entre son cri et la réaction.

En considérant les situations dans lesquelles on a considéré les origines de la parole, il est facile de voir que les conditions ne sont pas remplies.

On imagine facilement la scène des deux chasseurs primitifs qui sont subitement attaqués par une bête féroce. L'un des deux, A, crie et s'aperçoit que le second peut prendre la fuite à ce cri. Dans une occasion ultérieure il crie volontairement pour attirer l'attention de son collègue sur ce danger.

Il est en possession de ce cri d'alarme, donc d'un élément linguistique.

Les deux premières conditions sont remplies :

la présence des deux individus, l'apparition

d'un affect - en ce cas la peur - la troisième aussi, la régularité, paraît être exacte, parce que même si le cri ne fait pas fuir B, il s'apercevra aussi

de l'adversaire et réagira apparemment au cri de A.

D'autre part il faut douter de la quatrième condition, la réaction de B devrait être souhaitable pour A. Il serait imprudent de projeter les sentiments altruistes de nos jours dans l'âme des primitifs.

Le point cinq, fréquence de la situation, peut être admis, mais le dernier, la simplicité de la situation, ne s'avère pas justifié.

Autrement dit, à nos yeux la théorie du cri d'appel manque de toute probabilité. L'attention principale de A est occupée par la situation du danger, il est peu probable qu'il reconnaisse un rapport causal entre le cri et la réaction, rapport vrai, ou causal.

En réalité il n'existe que deux situations qui remplissent entièrement les conditions requises :

- La première est celle du nourrisson affamé, il crie sans intention, et reçoit la nourriture de sa mère, ensuite il reconduit le rapport causal et apprend à appeler sa mère.*
- La deuxième est le rapport sexuel où l'excitation du mâle se décharge par des sons auxquels la femelle réagit par son rapprochement.*

En conséquence la naissance de la parole se réduirait à l'une de ces situations, ou à toutes deux.

Il est certain que le rapport de l'enfant à sa mère explique l'origine du langage individuel.

Néanmoins il faut refuser, dans mon opinion, que

le langage humain puise là ses origines.

À part les premiers sons réflexes l'enfant ne crée pas son langage, il le reçoit des adultes.

Il semble que tous les indices désignent la sexualité comme la racine la plus importante du langage.

Nous avons essayé de situer le moment où le développement de la parole humaine a pris son départ.

Nous nous demandons maintenant :

est-ce qu'il existe des chemins à partir de ce point qui mènent à des dates de la vie linguistique que nous connaissons par notre propre expérience ?

En d'autres termes, comment expliquer que le langage cherche à désigner des choses qui n'ont aucun rapport ou un rapport très éloigné avec la sexualité ?

Je crois que mon hypothèse...

c'est-à-dire l'origine du

langage à partir de corps sexuels

...rendra compréhensible l'effort de l'étendre à des activités plus nombreuses et toujours nouvelles.

Jusqu'à maintenant nous n'avons encore vraiment abordé la question de l'origine du langage, nous n'avons fait que cerner la signification de la question.

La plupart des auteurs se sont surtout intéressés au problème suivant :

comment se fait-il que les hommes cherchaient à faire un groupe de sons de la représentation précise ?

En d'autres termes, comment ont-ils créé un vocabulaire ?

Dans la littérature scientifique, ces deux questions n'ont pas été séparées d'une façon suffisamment précise. Mon hypothèse que l'excitation sexuelle est probablement la source capitale des premières manifestations de la parole, pourrait peut-être nous montrer le chemin de la compréhension du problème du vocabulaire.

D'ailleurs les scientifiques admettent qu'à chaque niveau culturel d'un groupe correspond un corrélatif exact dans sa langue.

*C'est-à-dire que le développement linguistique suit pas à pas le développement culturel.
Ceci s'applique aussi aux origines du langage.*

Ainsi il est clair qu'un développement du cri de séduction n'était pas possible avant la formation de la famille. Seul le fait de vivre avec d'autres individus pouvait créer ces moyens de communication. Pour les mêmes raisons il faut admettre que le progrès culturel de l'invention des outils...

*qui représente vraiment la séparation
radicale de l'homme et de l'animal
...a influencé le développement du langage de façon décisive.*

Je vais essayer de démontrer la probabilité que les activités exécutées avec l'aide d'outils étaient accompagnées de manifestations ressemblant à des appels de séduction parce qu'elles étaient investies sexuellement. Investissement sexuel signifie ici que l'activité phantasmatique de l'homme primitif présentait une certaine analogie avec les organes sexuels humains, qu'on voyait dans le travail avec les outils, l'image de l'acte sexuel.

À cette occasion apparaissaient des affects semblables à l'acte sexuel qui créent des tensions. Cette tension demandait une décharge semblable à la tension sexuelle et conduisait de même à l'émission de sons. Il n'est pas possible de fournir des preuves avec la même certitude pour toutes les espèces de travail. Quelquefois on est obligé de se contenter d'une certaine probabilité.

Je commence avec un groupe d'activités qui me semblent principales pour prouver mon hypothèse, les travaux agricoles. On trouve dans l'imagination des peuples agricoles un parallélisme étroit entre la production des plantes par la terre et la procréation, la naissance et la croissance de l'homme.

*Le langage le témoigne par une infinité d'images
et d'expressions qui sont communes aux deux domaines.*

La procréation de l'homme est réalisée par la semence qui dépose le germe de la vie dans le sein de la mère. Les enfants sont les rejetons de l'homme.

D'autre part, nous parlons des entrailles de la terre. Ce qui importe ici, c'est le fait que la représentation primitive identifie la charrue avec le phallus, la terre avec la femme qui conçoit, et qu'elle perçoit l'activité de la charrue comme un acte sexuel.

*On peut citer ici toutes les coutumes superstitieuses où la charrue joue le rôle de symbole de fertilité. Chez ESCHYLE se trouve un passage où le péché d'ŒDIPE consiste en ceci qu'il aurait ensemencé le champ,
qui aurait dû lui être sacré, de la mère.*

De même dans un livre on voit un objet qui représente à la fois une charrue et un phallus qui se trouve dans la décoration d'un vase grec, ce qui prouve qu'il ne s'agit pas seulement d'un vase symbolique, mais d'une représentation assez réelle.

Une symbolique semblable existe aussi chez des peuples ne connaissant pas la charrue, qui fouillent la terre avec une sorte de bâton pour chercher des racines.

Le même investissement sexuel existe aussi pour les deux méthodes principales pour travailler le grain. Ici le mortier est le représentant d'un sexe féminin, tandis que le pilon représente le pénis.

En anglais, to meel, to grind, signifie à la fois coïr et moudre. Le mot latin, pilon, apparaît en bas allemand, en danois (mots allemands).

L'activité qui consiste à couper avec les outils émoussés semble investie de tendances sexuelles d'une façon analogue. Nous trouvons avec une grande fréquence la double signification de mal couper avec un outil émoussé et coïr. Par exemple en syrien, en souabe, couper maladroitement, en allemand, Vikel, coïre, en bavarois, Vekal, couper avec un couteau mal aiguisé. En allemand Vekel, coïr, ou alsacien Vogel. En alsacien Kise veut dire coïr et un couteau émoussé, en souabe, fich, couper avec un couteau émoussé et en même temps coïr, etc.

La symbolique est facilement compréhensible :

- l'outil coupant est le membre viril,*
- l'objet façonné, le creux obtenu par cette activité représente le sexe féminin.*

Une analogie encore plus frappante touche à l'activité de forer. Un très bel exemple est donné par un mode particulier de faire du feu. Il s'agit de deux morceaux de bois dont l'un sert à percer l'autre avec des mouvements rotatifs.

Une très ancienne coutume hindoue accompagnant la production du feu sacré fait bien ressortir l'analogie avec l'acte sexuel : voilà le bois tournant, le procréateur, préparez et amenez la souveraine, nous voulons faire tourbillonner le feu. D'après nos vieilles coutumes le feu repose dans les bois comme le fruit bien protégé dans la femme enceinte. Chaque jour de nouveau les hommes offrant des sacrifices chantent les louanges de [...].

Faites le entrer dans celle qui est étendue, vous qui en connaissez l'art. Aussitôt elle conçoit, elle a enfanté celui qui l'a fécondée avec sa pointe rouge luisant dans sa trajectoire, le feu est né dans le bois précieux.

Bien que mon exposé puisse paraître très incomplet, il montre néanmoins une certaine vraisemblance de mon hypothèse. L'exécution de ces occupations majeures provoquerait chez l'homme primitif, grâce aux investissements sexuels, une excitation, ou au moins une tension psychique qui s'exprimerait par des sons, de même que l'excitation sexuelle primitive aurait provoqué des cris.

Ceci représenterait le moyen de communiquer à d'autres personnes la représentation de travail par la reproduction des sons qui l'accompagnaient régulièrement, donc la création d'un mot pour désigner ce travail.

En admettant que la découverte de la première méthode de travail ait résulté dans un groupement de sons aptes à donner le nom à ce travail, comment expliquer que ce qui n'est pas du même groupement de travail servira à l'invention d'une nouvelle méthode de travail mais qu'une nouvelle racine de langue sera créée pour chaque découverte nouvelle.

Car si la tension sexuelle par exemple en labourant, se décharge sous la forme d'un certain groupement de sons, il est difficile de comprendre pourquoi cette tension, provoquerait un autre groupement de sons sous l'influence d'une autre méthode de travail.

La solution de ce problème ne me semble pas trop difficile à résoudre. Simultanément à l'invention du premier outil, un mot fut créé qui fut simultanément investi de façon à garder la double signification de coïr et d'accomplir un certain travail.

Mais ce mot fut appris par la nouvelle génération longtemps avant le réveil de ses pulsions sexuelles. La signification sexuelle du mot s'effaçait, elle prenait plutôt un sens figuratif.

La situation se présente d'une façon tout à fait différente pour l'inventeur d'une nouvelle méthode de travail. J'ai des raisons, j'y reviendrai plus tard, pour penser que l'invention d'une nouvelle méthode ne pouvait se faire autrement que sous l'influence d'une tension sexuelle. Il s'agit ici littéralement de l'attrait du nouveau.

En accomplissant sa nouvelle méthode de travail qu'il venait d'inventer, l'auteur était en état de tension qui l'incitait à émettre des cris semblables à des interjections. Il me semble évident que si ce

cri là reprenait un autre groupement de sons que celui que ses ancêtres avaient inventé de cette façon l'homme créait lentement une série de mots pour désigner des affinités primitives. Tout les distingue des autres par leur valeur acoustique, mais elles sont toutes égales par ce qu'ils avaient gardé leur valeur particulière, la double signification de coïr.

Le rapport étroit entre l'invention du langage et celle de l'outil me semble plus convaincante que celle qui se base sur la terreur ou l'étonnement pour provoquer la première parole. À son niveau mental, seule la répétition extrêmement fréquente, pour ainsi dire infinie, lui permet de fixer dans sa mémoire et de reproduire les premiers cris.

Cette condition requise plus haut, est remplie en déduisant l'origine de la parole des sons acoustiques qui accompagnaient le travail. Les chants qui accompagnent encore aujourd'hui les travaux en commun me semblent avoir encore un rapport direct avec l'investissement primitif de plaisir de tout travail. Je ne crois pas me tromper en réduisant l'origine des racines du langage aux travaux exécutés par un groupe. Ceci expliquerait la consolidation et la survie de ces pratiques, puisqu'elles auraient été apprises par tout un groupe d'hommes à la fois.

Quelques lecteurs doutent sans doute de l'exactitude de notre supposition que l'invention de nouvelles méthodes de travail ne se produisait que sous la pression d'une tension sexuelle. Il me semble difficile à admettre qu'il y a là un pur hasard que presque toutes les méthodes de travail sont sexuellement investies, et qu'elles rendent possible, provoquent même une comparaison avec l'activité sexuelle.

Ceci ne peut s'expliquer que par le fait que les fantasmes sexuels de l'homme ont déjà participé de façon déterminante à la création de cette méthode. À partir du moment où l'homme n'avait plus de périodes de rut comme les animaux, il lui arrivait souvent de ne pas avoir une femelle à sa disposition. Il était donc obligé de chercher un autre moyen de décharge pour déployer ses forces. Il préférait naturellement une activité ayant une ressemblance quelconque avec l'acte sexuel, pouvant lui servir de remplacement.

Le lecteur s'est aperçu que j'ai abordé un sujet bien discuté. Récemment Sigmund FREUD et ses élèves ont insisté sur le rapport étroit des conquêtes de la civilisation et de telles pulsions sexuelles insatisfaites. Il nous suffit ici de constater que les pulsions sexuelles jouent un rôle très important dans la vie spirituelle des hommes, et d'autant plus que nous nous rapprochons de l'origine de la civilisation humaine.

Par conséquent il faut attribuer sa place à ces pulsions aussi dans le domaine concernant l'origine du langage. La plupart des lecteurs refusent probablement de croire à cette monstruosité qu'au moins la majorité des sons n'auraient signifié à l'origine qu'une seule et même chose, l'acte sexuel. D'une part nous sommes trop pris dans nos règles modernes de bienséance pour prononcer sans aucune gêne des mots sexuellement investis, et d'autre part il nous semble invraisemblable qu'un seul concept aurait pu se différencier en ce nombre infini de significations dont une langue moderne dispose. L'une et l'autre des objections peuvent être assez facilement surmontées. »

Je saute maintenant un paragraphe où il développe le développement du langage à partir de ces racines pour arriver aux phrases et à la différenciation des catégories, des mots, des substantifs, etc., parce que j'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de rapport avec les antécédents.

J'en arrive à la deuxième partie de son travail, où il y a beaucoup d'étymologique.

« Ma théorie sur l'origine du langage a l'avantage d'être mise à l'épreuve de façon pratique. En affirmant à l'encontre de nos sentiments modernes que toutes les significations d'une langue dérivent de la signification principale coïr, je suis obligé de prouver que les mots désignant les choses sexuelles ont réellement eu une grande capacité de développement concernant leur signification. De la richesse du déplacement de signification, historiquement démontrable, concernant ces mots, dépendra le bien fondé de mon hypothèse.

En prenant quelques exemples de mots sexuels je vais examiner leur force d'expansion. Je suis obligé de me limiter au domaine des langues germaniques.

Mais si ma pensée est exacte cela se trouvera dans n'importe quelle langue.

Dans mes exemples il s'agit parfois de mots appartenant à un dialecte moderne puisque ces mots particuliers manquent souvent dans la langue écrite. Je ne me cache pas que ce procédé représente une source d'erreurs, mais j'espère que le résultat principal ne sera pas influencé par les erreurs de ce genre.

Je commence avec le mot Geaille. Ce mot apparaît dans l'ancien mot allemand dans la signification de [...] et en même temps de coïre.

Le développement ultérieur de la signification se fait à partir de la signification coïre.

Relativement tôt dans les premiers stades de bas allemand moderne, ce mot prend la signification de vexare, maltraiter. Un autre auteur ancien a certainement raison en disant que la signification générale de maltraiter vient de la signification plus spéciale de maltraiter en violent. La signification maltraiter, de gheare, est donc prouvée à une période assez ancienne.

L'expression à l'origine probablement très forte de « que le diable te batte », perdait son sens propre grâce à son emploi extrêmement fréquent, et par le détour de tourmenter, importuner s'ensuivait la signification plus faible d'agacer qui s'emploie encore aujourd'hui dans un dialecte suisse.

Agacer devient taquiner, puis tromper. Une autre ligne de développement part également de maltraiter, jeter violemment par terre, casser. Jeter par la transformation de l'usage transitif à l'usage intransitif devient tomber.

Des mots plus grossiers comme [...] qui veut dire laisse-moi en paix, prennent la signification de gayen qui devient s'éclipser, se tailler. Ce qui explique que gayer devient une expression assez grossière pour courir et marcher. Enfin il y a une autre signification, se vanter, faire l'important, qui provient probablement d'agacer avec des paroles, taquiner. Le participe passé du verbe subit aussi un développement indépendant de signification. En Suisse [...] signifie mal, contrarié, mal élevé, grognon, en ajoutant que des composés de gayen prennent encore d'autres chemins, par exemple [...] qui veut dire renverser, dialoguer, ou kamengaye qui veut dire lutter, ou [...] qui veut dire échouer un examen.

Il faut admettre que la richesse du développement des significations ne laisse rien à souhaiter. Cet exemple ne représente pas un phénomène, au contraire, on peut dire que tous les verbes signifiant coïre tendent à élargir leur signification de façon analogue. Dans le mot Irlandais nous trouvons une correspondance presque parfaite, brouiller, plus ancien brouillen dérivé de brouit qui veut dire fiancée, ne signifie pas primitivement la fiancée, mais une jeune femme, comme l'anglais bright, ou on suédois brut, bruden, ou brouiden signifie prendre femme une jeune fille, donc coïre. De façon analogue, comme pour graen, se développent des significations suivantes, agacer, soucier, battre, frapper, jeter, tomber, se sauver, marcher. »

Il donne ensuite un exemple très joli d'un vieux poème néerlandais qui date de 1640 où il y a encore un tas d'autres significations mais je ne connais pas assez le néerlandais pour le traduire.

« Il y a un troisième verbe avec un développement identique dans le mot cerden, en dialecte cerda, qui veut dire [...]. Nous avons les mêmes significations, agacer, pousser, jeter, tomber, se sauver, s'apercevoir de quelque chose. Ainsi en Irlande nous trouvons cerda, carda, polir, nettoyer, repasser. Aussi des substantifs désignant le sexe féminin se trouvent très souvent à côté des verbes signifiant coïre ou fouetter, par exemple le verbe coïre en westphalien s'appelle kitchen, ou kouetchen. Nous avons à côté des substantifs.

Il faut encore examiner de près le développement de la signification de quelques mots désignant la vulve. Mon exemple principal est le mot germanique fout. Il signifie partout, ou le sexe ou les fesses. Le substantif fout a un développement assez restreint de sa signification. Il a pris le sens de femme dans des régions très étendues, quelquefois sans aucun sens péjoratif, mais le plus souvent il est devenu un gros mot comme dans le suédois fond qui veut dire prostituée, un homme efféminé et lâche. Un autre élargissement de la signification se présente dans le sens de trou, fente, par exemple en alsacien [...] veut dire blessure d'un arbre, en suédois [...] veut dire la fente entre les deux pantalons pour attacher les bretelles, en néerlandais foot veut dire esprit, force vitale.

Nous ne nous étonnons pas de trouver en souabe fouat, rire de quelqu'un, en westphalien fouten, tromper, futelen en alsacien, se tromper. En suédois, fouten veut dire travailler, en frison fouden, bâcler, en alsacien foudihen, travailler superficiellement. Il y a ainsi des adjectifs dérivés de fout qui sont très répandus, par exemple fonti qui veut dire paresseux, en allemand il y a forge foutel qui veut dire vulve, et à côté de la signification nous trouvons gueule, bouche en Allemagne du sud. À l'origine c'est une injure qui s'est beaucoup affaiblie de nos jours. Vorge est utilisé de façon générale comme injure ou dans la signification de fille facile, c'est utilisé aussi dans le sens de villosité. L'analogie avec fout s'étend aussi aux dérivés verbaux, par exemple en suisse fudeselen, s'emporter, se comporter de façon licencieuse, en alsacien Fudeselen, se tailler.

Je vous fais grâce de plus d'exemples, mais ce qui est intéressant, c'est que dans les langues germaniques le déploiement de signification des mots signifiant coïre et vulve prend des formes très diverses. Cela se présente sous forme d'une sorte de schéma. Vous voyez ici vulve qui devient femme, animal de sexe féminin. puis poil pubien, villosité, une personne déguisée et souvent portant un masque. Puis d'autre part d'autres parties du corps, la bouche, le sein de la mère, le derrière, d'autre part sac, panier, un récipient, et encore pâtisserie.

Et nous voyons justement ce même schéma apparaître dans une catégorie récente de mots. Et en même temps pour le verbe coïre, d'abord maltraiter, battre, agacer, taquiner, tromper, jeter et tomber, puis s'éclipser, se tailler, courir et marcher, cela devient encore mal travailler, avec mal couper, émoussé, et avoir des mouvements incertains, mal parler, enfin bégayer. Dans une autre série, cela donne se procréer, croître, avoir lieu et se passer. »

Comme conséquence de son schéma, il nous dit :

« Nous avons vu que ce sont des sons qui ont accompagné le travail. Si une racine présente entièrement ou en partie ce système de significations, il faut considérer les significations sexuelles comme point de départ, ou au moins comme point de bifurcation pendant le développement.

Le nombre des mots ayant passé une fois par la signification sexuelle est tellement grand qu'un étymologue est obligé de garder ce point de vue constamment à l'esprit, et d'autant plus qu'il considère des époques linguistiques plus anciennes. Le cri de séduction, dit-il encore, représente la manifestation la plus ancienne du langage.

La naissance des racines désignant les différentes activités s'explique par l'investissement sexuel des différentes méthodes de travail. Il nous faut nécessairement admettre une période des racines où elles ont surtout un caractère verbal.

L'hypothèse que toutes les racines étaient primitivement en rapport avec les concepts sexuels est rendue probable par le fait que le rôle Important de ces concepts pour le développement des significations peut être démontré au point de vue de l'histoire de la langue germanique. »

Arnaud DANIEL

*Pus Raimons e Truc Malecx
chaptèn n'Enan e sos decx,
e ieu serai vielhs e senecx
ans que m'acort in aital precx
don puesca venir tan grans pecx:
al cornar l'agra mestiers becx
ab que traisses del corn lo grecx;
e pueis pogra leu venir secx
que'l fums es fortz qu'ieis d'inz des plecx.*

Puisque seigneur Raimon — uni à seigneur Truc Malec — défend dame Ena et ses ordres, je serai d'abord vieux et blanchi avant de consentir à des requêtes pareilles, d'où il pourrait résulter une si grande inconvenance. Car, pour "emboucher cette trompette", il lui serait besoin d'un bec avec lequel il tirerait du "tuyau" les grains. Et puis, il pourrait bien sortir de là aveugle, car la fumée est forte qui se dégage de ses replis.

*Ben l'agr'ops que fos becutz
e'l becx fos loncx e agutz,
que'l corns es fers, laitx e pelutz
e prions dinz en la palutz,
e anc nul jorn no estai essutz,
per que relent en sus lo glutz
c'ades per si cor ne redutz;
e no taing que mais sia drutz
cel que sa boc'al corn condutz.*

Il lui serait bien besoin d'avoir un bec et que ce bec fût long et aigu, car la trompette est rugueuse, laide et poilue, et nul jour elle ne se trouve sèche, et le marécage est profond au dedans : c'est pourquoi fermente en haut la poix qui sans cesse d'elle même s'en échappe, dégorgée. Et il ne convient pas qu'il soit jamais un favori celui qui met sa bouche au tuyau.

*Pro'i agra d'azaus assais,
de plus bels que valgron mais;
e si en Bernatz s'en estrais,
per Crist, anc no'i fes que savais,
car l'en pres paors et esglais:
que si'l vengues d'amon lo rais,
si l'escaldera'l col e'l cais;
e no's cove que dona bais
aquel que cornes corn putnais.*

Il y aura bien assez d'autres épreuves, de plus belles et qui vaudront d'avantage, et si seigneur Bernart s'est soustrait à celle-là, par le Christ, il n'a pas un instant agi en lâche pour avoir été pris de peur et d'effroi. Car si le filet d'eau était venu d'en haut sur lui, il lui aurait échaudé entièrement le cou et la joue, et il ne convient pas ensuite qu'une dame baise celui qui aurait corné dans une trompette puante..

*Bernatz, ges eu no m'acort
 al dig Raimon de Durfort
 qe vos anc mais n'aguessetz tort,
 que si cornavatz per deport
 ben si trobavatz fort contrafort,
 e la pudors agra'us tot mort,
 que peitz ol no fa fems en ort:
 e vos, qui que'us en desconort,
 lauzatz en Dieu que'us n'a estort !*

Bernart, je ne suis pas d'accord avec Raimon de Durfort que vous ayez eu tort : si vous aviez trompé par plaisir, vous auriez trouvé rude empêchement, et la puanteur vous aurait tôt occis laquelle sent pis que ne fait fumier dans un jardin. Pour vous, qui que ce soit qui cherche à vous en dissuader, louez à ce sujet Dieu qui vous en a fait réchapper

*Ben es estortz de perilh
 que retrag for'a son filh
 e a totz aicels de Cornilh;
 mienz li vengra fos en eisilh
 que la cornes el enfonilh
 entre l'esquin e'l pñcenilh
 per on se legon li rovilh;
 ja no saubra tant de gandilh
 no'l compisses lo groing e'l cilh.*

Oui, il est bien échappé à un grand péril, qui eût été reproché ensuite à son fils et à tous ceux de Cornil. Mieux lui vaudrait qu'il fût allé en exil que de l'avoir "cornée" dans l'entonnoir entre l'échine et le pénil, par où se suivent les matières couleur de rouille. Il n'aurait jamais su tant se garantir, qu'elle ne lui compissât le museau et le sourcil.

*Bernatz de Cornes no s'estrilh
 al corn cornar ses gran dozilh
 ab que'l trauc tap el penchenilh:
 pueis poira cornar ses perilh.*

Que Bernart ne se dispose point du tout à corner de la trompette sans un grand dousil, avec lequel il fermera le trou du pénil, et alors il pourra corner sans péril.

Cet article de SPERBER³⁴ dont Madame HUBERT vous a donné la traduction la dernière fois était quelque chose d'accroché à notre train sur la sublimation, et je voulais que vous en ayez connaissance.

Je ne me livrerai pas à une critique extrêmement approfondie de ce texte. J'espère que, pour la plupart d'entre vous, après les quelques années d'enseignement que vous avez suivies ici, quelque chose a dû vous chiffonner dans ce mode de procéder.

Je veux dire que, si la visée de l'article est quelque chose d'incontestablement intéressant...
aussi bien ne nous y serions-nous pas attardé sans ça
...je pense que le mode de démonstration n'a pas dû vous apparaître sans faiblesse.

Je veux dire que de s'appuyer...
de se référer pour démontrer une sorte d'origine sexuelle commune, sous une forme sublimée des activités humaines fondamentales,
...sur le fait que des mots à signification présumée originellement sexuelle se sont mis à véhiculer successivement toute une traînée de sens, progressivement, toujours plus éloignés de leur signification primitive, c'est évidemment là, prendre une voie dont le caractère de démonstration me semblait devoir, aux yeux de tout esprit de bon sens, être éminemment réfutable.

Ça se sent d'abord parce qu'aussi bien le fait que des mots à signification primitivement sexuelle aient en quelque sorte fait tache d'huile, quant au champ de la signification, pour arriver à découvrir des significations très éloignées, cela ne veut pas dire qu'il soit démontré que tout le champ de la signification soit pour autant recouvert.

34 Hans Sperber : Über den Einfluß sexueller Momente auf Entstehung und Entwicklung der Sprache, Imago 1, 1912, Heft 5.

Cela ne veut pas dire que tout ce que nous usons comme langage soit en fin de compte réductible à ces mots clé qu'il donne, et dont évidemment la valorisation, la posture est considérablement facilitée pour la démonstration par le fait qu'on admet même comme démontré ce qu'il y a de plus contestable, la notion de racine, ou de radical, au sens où la racine et le radical seraient constitutivement, dans le langage humain, liés à un sens.

La mise en valeur des racines et des radicaux dans les langues flexionnelles est quelque chose qui pose des problèmes particuliers qui sont loin d'être applicables à l'universalité des langues.

Ce serait bien difficile à mettre en valeur pour ce qui est par exemple du chinois où tous les éléments signifiants sont monosyllabiques.
La notion de la racine devient des plus fuyantes.

En fait, il s'agit bien là d'une illusion liée au développement significatif du langage, de l'usage de la langue, où tout ce qui est racine ne saurait que nous être très suspect.

Ce qui ne veut pas dire que tout ce que vous avez entendu...

produit devant vous comme remarques concernant l'usage que ces mots, disons à racine sexuelle, dans les langues au reste toutes indo-européennes ...soit sans intérêt.

Mais dans la perspective qui est celle dans laquelle je pense vous avoir suffisamment maintenant rompus et formés...

qui consiste à bien distinguer la fonction du signifiant, de la création de la signification par l'usage métonymique d'une part, métaphorique d'autre part, des signifiants
...je dirai qu'évidemment c'est là que le problème commence.

Pourquoi ces zones dans lesquelles la signification sexuelle...

comme je disais tout à l'heure
...fait tache d'huile, pourquoi ces rivières où elle s'épand ordinairement...

et vous avez vu que ce n'était
pas n'importe quel sens
...sont-elles en somme spécialement choisies pour qu'on mette en usage pour les atteindre les mots qui ont eu déjà des emplois dans l'ordre sexuel ?

Il est extrêmement intéressant, par exemple, de se demander pourquoi c'est justement à ce propos :

- d'un acte plus ou moins amorti, étouffé,
- d'un acte plus ou moins bousillé, de couper, de sécation,
- un acte à demi manqué,

qu'on fera resurgir l'origine présumée dans le forage des travaux les plus primitifs, avec une *signification* d'opération sexuelle, de pénétration phallique ?

Pourquoi, en d'autres termes, on fera resurgir la *métaphore* « *foutre* » à propos de quelque chose de *mal foutu* ? Pourquoi c'est l'image de la *vulve* qui surgira pour exprimer des actes divers parmi lesquels celui de *se dérober*, de *s'enfuir*, de *se tailler* comme on a à plusieurs reprises traduit le terme allemand du texte ?

Je vous le dis en passant, cette si jolie expression, « *se tailler* » pour dire s'enfuir, se dérober, j'ai essayé d'en trouver l'attestation, je veux dire le moment où, dans l'histoire, nous la voyons apparaître comme telle avec ce sens, et j'ai eu un temps trop court pour le faire. Dans les dictionnaires ou les *appareils* que j'ai à ma disposition, je ne l'ai pas trouvé. Si quelqu'un là-dessus pouvait faire cette recherche. Il est vrai que je n'ai pas à Paris les dictionnaires concernant l'usage familier des mots. C'est tout de même une question.

Donc, pourquoi dans la vie, c'est d'un certain type de signification, certains signifiants marqués d'un primitif usage pour la relation sexuelle qu'il s'agit dans un usage métaphorique ?

Comment se servir de tel ou tel terme argotique qui a primitivement une signification sexuelle pour des situations qui ne le sont pas, dans un usage métaphorique comme je le définis ? Et cet usage métaphorique est utilisé pour obtenir une certaine modification.

N'y a-t-il donc plus dans cet article que ce quelque chose qui est une occasion de voir, à propos d'un cas tout à fait particulier

- comment sont mis en usage, selon le mode métaphorique, dans l'évolution normale, diachronique, des usages dans le langage,
- comment on use, et pourquoi, de références sexuelles dans un certain usage métaphorique ?

Est-ce que ce serait réduire à cela la portée de l'article, c'est-à-dire montrer qu'il avait tout à fait manqué sa visée ? Assurément pas.

Si ce n'était que cela, c'est-à-dire comme un exemple de plus de certaines aberrations de la spéculation psychanalytique que cet article pouvait être pris, je ne l'aurais pas fait produire ici devant vous.

Je crois que ce qui lui maintient sa valeur, c'est ce quelque chose qui est à son horizon, qui n'est pas démontré mais qui est visé dans son intention, qui est justement ce par quoi un rapport tout à fait radical :

- celui des rapports instrumentaux premiers, des techniques premières,
- des actes majeurs de l'agriculture, celui d'ouvrir le ventre de la terre,
- les actes majeurs de la fabrication du vase sur lequel j'ai mis tellement l'accent,
- et tel et tel autre acte, se trouvent si naturellement métaphorisés autour de quelque chose de très précis qui est moins l'acte sexuel que l'organe sexuel féminin.

Je veux dire que c'est pour autant que l'organe sexuel féminin...

plus exactement la forme d'ouverture et de vide ...était au centre de toutes ces métaphores, que l'article prenait son intérêt et sa valeur centrante pour la réflexion.

Car il est bien clair qu'il y a une béance, un saut de la référence supposée, c'est une idée fort intéressante, de l'appel sexuel comme tel, de la vocalisation censée accompagner l'acte sexuel comme ayant pu donner l'amorce, l'origine de l'usage du signifiant aux hommes pour désigner :

- soit substantivement l'organe et spécialement l'organe féminin,
- soit verbalement l'acte de coïter.

Le saut, dans cet article, c'est à savoir :

- que si l'usage d'un terme qui signifie coït primitivement, est quelque chose qui est susceptible d'une extension qu'on présume presque indéfinie,
- que l'usage d'un terme qui signifie vulve originellement est susceptible de toutes sortes d'usages métaphoriques,

ceci nous fait le pont entre ce qui est supposé, c'est à savoir que la prévalence de l'usage vocal du signifiant chez l'homme peut avoir son origine dans le fait que dans certaines activités...

ces activités accompagnées par des appels chantés qu'on suppose être ceux de la relation sexuelle primitive chez les hommes, comme elles le sont chez tels animaux - spécialement chez les oiseaux ...il y a là évidemment un saut dans l'article.

Car vous sentez bien quelle différence il y a entre le cri plus ou moins typifié qui accompagne une activité et l'usage d'un signifiant qui en détache tel élément d'articulation, à savoir :

- soit l'acte,
- soit l'organe.

Aussi bien, même si nous admettons que c'est par cette voie...

et il n'est pas dépourvu d'intérêt de supposer que l'homme a été introduit par là à l'usage du signifiant

...il est trop clair que pour autant nous n'avons pas *la structure signifiante*, à savoir que rien n'implique déjà à l'horizon dans le donné de « *l'appel sexuel naturel* », que l'élément d'opposition qui fait la structure de l'usage du signifiant, celui qui est déjà tout entier développé dans le *fort-da* dont nous avons pris l'exemple originel, soit donné dans l'appel sexuel.

L'appel sexuel peut se rapporter à une modulation temporelle d'un acte dont la répétition peut comporter la fixation de certains éléments de l'activité vocale. Il n'est pas encore ce quelque chose qui peut nous donner l'élément structurant, même le plus primitif. Il y a là une béance.

Néanmoins l'intérêt de l'article est de nous montrer par quel biais peut se concevoir ce qui est si essentiel d'autre part, dans l'élaboration de notre expérience et dans la doctrine de FREUD, c'est tout de même comment le symbolisme sexuel...

au sens ordinaire du terme

...peut se trouver tout à fait, à l'origine polariser le jeu métaphorique du signifiant. Au reste je m'en tiendrai là pour aujourd'hui, quitte à y revenir ultérieurement.

Je me suis interrogé sur la façon dont je renouerais le fil, et sur quoi je repartirai aujourd'hui.

Je me suis dit...

pour m'en être aperçu autour

de la conversation avec certains

...qu'en somme il n'était pas dépourvu d'intérêt que je vous donne une idée des conférences, propos ou causeries auxquelles je me suis livré à Bruxelles. C'est qu'aussi bien j'ai quelque chose à vous transmettre. Ceci reste toujours au centre de la ligne de mon discours, et je ne fais guère, même quand je le transporte au dehors, que de le reprendre à peu près au point où je le soutiens.

Bien sûr, ce n'est pas un ni deux séminaires de plus que j'ai fait devant mes auditeurs à Bruxelles, c'est néanmoins quelque chose qui se situe au point où nous en sommes de ce que j'articule ici que j'ai essayé de dire devant eux.

Ce que je risque donc c'est d'en franchir pour vous trop vite le saut, en supposant implicitement par vous déjà connu ce que j'ai dit là-bas.

Ce n'est pas sûr pourtant car aussi bien ce que j'ai dit devant une audience différente peut avoir comporté, amené des éléments ici non encore dits, dont il y a tout de même intérêt à ce qu'ils ne soient pas ici, dans notre discours, éludés.

Ceci peut vous paraître après tout d'un bien grand sans-gêne dans la façon de procéder sur ce que je peux avoir à dire, mais cela le méritait.

Je n'ai pas trop le temps, avec le chemin qui nous reste à parcourir, de m'arrêter à des soucis à proprement parler de professeur.

Ça n'est pas ma fonction, comme je le leur ai laissé entendre et même dit formellement. Il me déplait même, pour dire le terme, d'avoir à me mettre devant un auditoire en position d'enseignement car un psychanalyste qui parle devant un auditoire non introduit prend toujours un sens de propagandiste.

Si j'ai accepté de parler dans cette université qui est l'*Université Catholique de Bruxelles*, je l'ai fait dans un certain esprit qui n'est pas à mes yeux le mode de voir *qui* soit à mettre au tout premier plan, mais à mettre en second rang, dans un esprit *d'entre-aide* et aux fins de venir par quelque côté...

j'ose espérer que je l'ai fait
...en accorder la présence et l'action de ceux qui sont de nos amis, de nos camarades en Belgique.

J'étais donc devant un public, assurément très large, et dont tout m'a donné la meilleure impression, convoqué par l'appel d'une université catholique et ceci à soi tout seul pourra vous expliquer pourquoi je leur ai parlé d'abord de quelque chose, c'est à savoir dans la première leçon de ce qui se rapporte dans FREUD au thème, et à *la notion*, et à *la fonction du père*.

Comme on pouvait l'attendre de moi, je ne leur ai pas mâché les mots, ni ménagé les termes, à savoir que ce n'est pas *la position de FREUD* vis-à-vis de la religion que j'ai essayé, devant un tel auditoire, d'atténuer.

Néanmoins vous savez quelle est ma position concernant, si je puis dire, le domaine de ce qu'on appelle les vérités religieuses. Cela mérite peut-être une fois, à cette occasion, d'être précisé, encore que je crois que déjà je l'ai...
par *mes propos*, par *ma façon de procéder* avec elles
...rendu assez clair.

C'est qu'à se trouver soi-même...

- soit tout simplement par une position personnelle,
- soit au nom d'une position de méthode, d'une position dite scientifique à laquelle il arrive que se tiennent des gens qui sont par ailleurs des croyants qui, néanmoins, dans un certain domaine se croient tenus de mettre, comme on dit de côté le point de vue proprement confessionnel,

...soit dans un cas, soit dans l'autre, il y a quelque *paradoxe* à aboutir à cette position d'*exclure* pratiquement du débat, de la discussion, de l'examen des choses, des termes, des doctrines qui ont été articulées dans le champ propre de la foi, comme restant dès lors en quelque sorte d'un *domaine* qui serait *réservé aux croyants*.

Vous m'avez un jour entendu engrener directement sur un morceau de l'*Épître de Saint Paul aux Romains*, à propos du thème de la loi qui fait le péché.

Et vous avez vu qu'au prix d'un artifice d'ailleurs dont j'aurais bien pu me passer, la substitution de ce terme...

encore en blanc, de mon discours
au moment où je le faisais

...de *la Chose* à ce qui dans le texte de Saint PAUL s'appelle *le péché*, on arrivait à *une formulation* très exacte et très précise de ce que je voulais vous dire alors concernant les rapports, *le nœud de la loi au désir*.

Cet exemple, qui prend à propos d'un cas particulier son ordre d'efficace, est quelque chose sur lequel j'éprouve le besoin de revenir, car je ne considère pas qu'il s'agisse là d'un emprunt de hasard, de quelque chose qui s'est trouvé particulièrement favorable par une sorte *d'escamotage* à aboutir à ce dont, à ce moment là, j'avais devant vous à faire état.

Je crois au contraire qu'il n'y a nul besoin de donner cette forme d'adhésion, quelle qu'elle soit, sur laquelle je n'ai pas même à entrer ici, dont l'éventail peut se déployer dans l'ordre de ce qu'on appelle la foi, pour que se pose pour nous analystes...

je veux dire pour nous qui prétendons,
dans des phénomènes qui sont de notre champ propre, vouloir aller au-delà de certaines conceptions d'une pré-psychologie
...à savoir aborder ces réalités humaines sans préjugé, je considère que nous ne pouvons pas non seulement les laisser, mais nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser de la façon la plus précise, à ce qui s'est articulé...

j'entends ce qui s'est articulé
comme tel, dans ces propres termes
...dans l'expérience religieuse, sous les termes par exemple du conflit entre la liberté et la grâce.

Une notion aussi articulée, aussi précise, et aussi irremplaçable que celle de la grâce, quand il s'agit de la psychologie de l'acte, est quelque chose dont nous ne trouvons ailleurs...

je veux dire dans *la psychologie académique classique*
...rien d'équivalent.

Et je considère donc que non seulement *les doctrines*, mais *le texte historique*, l'histoire des choix, c'est-à-dire *les hérésies* qui ont été faites, qui sont attestées au cours de l'histoire dans ce registre, la ligne des *emportements* qui ont motivé un certain nombre de directions dans l'éthique concrète des générations, est quelque chose qui non seulement appartient à notre examen, mais qui requiert, j'insiste, dans son registre propre, dans son mode d'expression, toute notre attention.

Il ne suffit pas, parce que de certains thèmes ne sont usités, mis en usage que dans le champ des gens dont nous pouvons dire qu'ils croient croire - *après tout qu'en savons-nous ?* - que ce domaine leur reste réservé. Pour eux, ce ne sont pas des croyances. Si nous supposons qu'ils y croient vraiment, ce sont des vérités. Ce à quoi ils croient, qu'ils croient... qu'ils y croient ou qu'ils n'y croient pas, rien n'est plus ambigu que la croyance ...il y a une chose certaine, c'est qu'*ils croient le savoir*.

C'est un savoir comme un autre, et à ce titre cela tombe dans le champ de l'examen que nous devons accorder, du point où nous sommes, à tout savoir, dans la mesure même où, en tant qu'analystes, nous pensons qu'il n'est aucun savoir qui ne s'élève sur un fond d'ignorance. C'est cela qui nous permet d'admettre comme tels bien d'autres savoirs que le savoir scientifiquement fondé.

J'ai donc cru devoir, devant une audience dont il me paraît qu'il n'est pas inutile que je l'aie affrontée, moins pour telle ou telle oreille que j'ai pu faire se dresser...

ce qui reste toujours problématique
et que seul l'avenir peut démontrer
...mais qu'après tout cette audience...

qui n'est pas hypothétique puisqu'elle a eu lieu ...me permet devant vous - qui êtes une *tout autre audience* - de mettre en valeur un certain nombre de traits qui n'ont peut-être pas, pour vous, la même portée qu'ils peuvent avoir pour elle, mais dont il est tout de même nécessaire que vous voyiez comment devant une certaine audience qui représente un secteur important du domaine public, les choses peuvent être *présentées*.

Je crois qu'il n'y a pas de préjugé plus courant, sinon que FREUD parce qu'il a pris sur le sujet de l'expérience religieuse la position la plus *tranchante*, à savoir qu'il a dit que tout ce qui dans cet ordre était d'appréhension sentimentale, cet ordre, littéralement ne lui disait rien, que c'était littéralement pour lui aller jusqu'à *la lettre morte*.

Seulement si nous avons ici, vis-à-vis de *la lettre*, la posture qui est la nôtre, cela ne résout rien, parce que toute morte qu'elle est cette lettre, elle peut néanmoins avoir été une lettre bel et bien articulée et articulée précisément au moins dans certains champs, dans certains domaines, précisément de la même façon que l'expérience religieuse l'a articulée.

En d'autres termes, devant des gens supposés répondre à l'appel d'une Université Catholique, supposés ne pouvoir se désolidariser d'un certain message, au moins en tant qu'il intéresse Dieu le Père, je puis avancer en toute sécurité qu'au moins, quant à ce qui s'articule sur ce message...

- en tant qu'il concerne la fonction du père,
- en tant que cette fonction est au cœur de l'expérience qui se définit comme religieuse

...FREUD...

comme je m'exprimais dans un sous-titre qu'on m'avait proposé pour ma conférence, mais qui a un peu effarouché

...FREUD fait le poids.

Ceci, il est plus que facile de le démontrer.

Il vous suffit d'ouvrir ce petit livre qui s'appelle *Moïse et le monothéisme* sur lequel FREUD, après l'avoir mijoté depuis quelques dix ans...

à partir de *Totem et Tabou* il ne pensait qu'à ça,

à cette *histoire de Moïse et de la religion de ses pères*

...articule ce qui concerne le monothéisme.

Car il faut tout de même savoir lire, s'apercevoir de quoi il s'agit, où FREUD va, dans ce livre sur lequel à la fin de sa vie, quasiment :

s'il n'y avait pas l'article sur le *Splitting* dans la *Spaltung* de l'*Ego*, on pourrait dire que la plume lui tombe de la main avec la fin de *Moïse et le monothéisme*.

Contrairement à ce qui me semble insinué...

si j'en crois ce qu'on me raconte depuis quelques semaines
...sur ce qu'on peut dire sur *la production intellectuelle de FREUD*
à la fin de sa vie, je ne crois pas du tout quant à moi qu'elle fût en déclin.

Rien ne me paraît en tout cas plus fermement articulé, plus conforme à toute la pensée antérieure de FREUD que ce *Moïse et le monothéisme*.

Autour de quoi porte la question de *Moïse et le monothéisme* ? Il s'agit évidemment, de la façon la plus claire, du message monothéiste comme tel. C'est cela qui intéresse FREUD. C'est cela d'ailleurs qui d'emblée n'a pas besoin pour lui d'être discuté dans l'ordre de la connotation de valeur.

Je veux dire que pour lui il ne fait pas de doute que le message monothéiste comporte en soi-même un accent incontestable de valeur supérieure à tout autre. Le fait que FREUD soit athée ne change rien à ceci. Il reste que pour un athée, celui qui est FREUD...
je ne dis pas pour tout athée, c'est à voir
...en tout cas pour lui la visée du message monothéiste saisie dans son fondement radical, est quelque chose qui a une valeur décisive.

Il est possible de dire qu'il passe par là quelque chose *à gauche* duquel il y a certaines choses qui sont dès lors dépassées, périmées, qui ne peuvent plus tenir au-delà de la manifestation de ce message. *À droite* c'est autre chose. L'affaire est tout à fait claire dans l'esprit de l'articulation de FREUD. En dehors du monothéisme, ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien, loin de là.

Il fait allusion, il ne nous donne pas une théorie des dieux, mais il y en a suffisamment de dit pour que nous nous rappelions de l'atmosphère que l'on a l'habitude de connoter de païenne...
ce qui est, vous le savez, une connotation tardive, et liée à son effacement,
à sa réduction dans la sphère paysanne
...mais dans l'atmosphère païenne...
alors qu'on ne l'appelait pas comme cela,
qu'elle était en pleine floraison
...le *numen* surgit à chaque pas, si l'on peut dire,
à tous les coins des routes, surgit dans la grotte,
à la croisée des chemins.

Ce *numen* tisse l'expérience humaine. Nous pouvons encore apercevoir les traces de ce mode de véhicule, beaucoup de champs en existent encore dans l'existence humaine. C'est là quelque chose qui, par rapport à la manifestation, à la profession monothéiste, est dans un certain rapport de *contraste*. Je dis que le « *numineux* » surgit à chaque pas et inversement je dirais que chaque pas du « *numineux* » laisse une trace, engendre, si je puis dire, *un mémorial*.

Il n'en faut pas beaucoup pour qu'un temple s'élève, qu'un nouveau culte s'instaure. Le « *numineux* » pullule et agit de partout dans l'existence humaine, si abondant d'ailleurs que quelque chose à la fin doit se manifester tout de même par l'homme de maîtrise qui ne se laisse pas déborder.

C'est ce formidable enveloppement, et en même temps une dégradation dans la fable, ces fables antiques, si riches de sens, dont nous pouvons encore nous bercer, et dont nous avons peine à concevoir comment elles étaient compatibles avec quoi que ce soit qui comportât une foi à ces dieux, puisqu'aussi bien ces fables, qu'elles soient *héroïques*, *épiques* ou *vulgaires* sont tout de même marquées :

de je ne sais quel *désordre*,
de je ne sais quelle *ivresse*,
de je ne sais quel *anarchisme*, si l'on peut dire,
...des passions divines.

Le rire des dieux dans l'*Illiade* l'illustre suffisamment sur le plan héroïque. Il y aurait beaucoup à dire sur ce rire des Olympiens. Je ne veux aujourd'hui m'attarder qu'à cette phase à laquelle les païens étaient sensibles. Nous en avons la trace sous la plume des philosophes, et c'est au caractère de *l'envers de ce rire*, ou du *caractère dérisoire des aventures des dieux*, c'est cela que nous avons peine à concevoir.

En face de cela qu'avons-nous ?

Nous avons donc le *message monothéiste* et c'est à cela que FREUD consacre son examen. Comment ce *message monothéiste* est-il possible, comment a-t-il affleuré ?

La façon dont FREUD l'article est capitale pour apprécier le niveau où se situe la *procession* de FREUD. Vous le savez, tout repose sur la *notion* de *Moïse l'Égyptien*.

Je ne pense pas que devant un auditoire comme celui-ci je sois obligé de faire un séminaire où quelqu'un analysera *Moïse et le monothéisme*. Je crois que pour des gens qui, comme vous, sont des psychanalystes à 80 %, vous devez savoir ce livre par cœur.

Tout repose donc sur la notion de *Moïse l'Égyptien* et de *Moïse le Midianite*.

Moïse l'Égyptien est le *Grand Homme*, le *Législateur*, et aussi le *Politique*, le *Rationaliste*, celui dont FREUD prétend découvrir la voie dans l'apparition historique à une date précise, au XIV^{ème} siècle avant JÉSUS-CHRIST de la religion d'AKHÉNATON attestée par des découvertes récentes.

C'est à savoir quelque chose qui promeut la *fonction unique*, l'*unitarisme de l'énergie* d'où rayonne, si l'on peut dire, la distribution du monde symbolisée par *l'organe solaire*.



Le personnage qu'est *Moïse l'Égyptien* est pour FREUD au delà des débris humains de cette première entreprise d'une vision entièrement scientifique, rationaliste du monde, qui est supposée dans cet unitarisme, qui est unitarisme du réel, unité substantielle du monde centrée dans le soleil, et dont vous savez que l'histoire de l'Égypte a démontré l'échec.

À savoir qu'à peine disparu AKHÉNATON, le fourmillement des thèmes religieux, multipliés en Egypte plus qu'ailleurs, le pandémonium des dieux reprend le dessus et la barre, et réduit à néant toute la réforme d'AKHÉNATON.

Un homme garde avec lui le flambeau de cette visée rationaliste, c'est *Moïse l'Égyptien* qui choisit un petit groupe d'hommes pour les mener à travers l'épreuve qui les rendra dignes de fonder une communauté acceptant à sa base ces principes.

Voilà le texte de FREUD.

En d'autres termes, quelqu'un qui voulait faire le socialisme dans un seul pays. À ceci près qu'en plus il n'y avait pas de pays, il y avait une poignée d'hommes pour le faire.

Voilà la conception freudienne de ce qu'est essentiellement *le vrai Moïse, le Grand Homme*, celui dont il s'agit de savoir comment son message nous est encore, pour l'instant, transmis.

Bien sûr, naturellement vous me direz : quand même, ce MOÏSE était un tant soit peu magicien. Ceci n'a pas tellement d'importance. Comment est-ce que MOÏSE opérait pour faire *tout d'un coup* fourmiller les sauterelles et les grenouilles, c'est son affaire. Ce n'est pas une question d'un intérêt essentiel du point de vue qui nous occupe de sa position religieuse, et laissons de côté l'usage de la magie. Elle ne lui a jamais nui, d'ailleurs, à ce *Moïse l'Égyptien*, aux yeux de personne.

Et il y a *Moïse le Midianite*, le gendre de JETHRO, et c'est celui-là dont FREUD nous enseigne que la figure a été confondue avec celle du premier, *Moïse le Midianite* que FREUD appelle aussi celui du Sinaï, de l'Horeb.

C'est en effet bien là la question.

C'est celui-là qui entend surgir du *buisson ardent la Parole*, à mes yeux tout à fait décisive, qui ne saurait être élidée en la matière.

FREUD l'élide, cette parole fondamentale qui est celle-ci :

« *Je suis...*

non pas comme toute la gnose chrétienne a essayé de le faire entendre, c'est-à-dire de nous introduire dans des difficultés concernant l'être qui ne sont pas près de finir, et qui peut-être n'ont pas été sans compromettre ladite exégèse : ...*celui qui est* », mais :

« *Je suis ce que je suis.* »

C'est-à-dire *un Dieu* qui se présente comme *essentiellement caché*. Ce *Dieu caché* est un *Dieu jaloux* et ce *Dieu caché* paraît très difficile à dissocier de celui tout de même qui, dans le même entourage de feu qui le rend *inaccessible*, fait entendre - nous dit la tradition biblique - les fameux commandements au peuple rassemblé autour, qui n'a pas le droit d'approcher, de franchir une certaine limite.

À partir du moment où *ces commandements* s'avèrent pour nous être des commandements à toute épreuve...

c'est à savoir qu'appliqués ou non,
nous les entendons encore, je l'ai souligné
devant vous, dans leur caractère indestructible
...à partir du moment où *ces commandements* peuvent s'avérer
comme *les lois mêmes de la parole*, comme j'ai essayé de vous le démontrer, il est certain qu'ici un problème s'ouvre.

Pour tout dire, *Moïse le Midianite* me paraît poser son problème propre, celui que je voudrais bien savoir en face de *qui*, en face de *quoi* il était sur le Sinaï et sur l'Horeb.

Mais enfin, faute d'avoir pu soutenir l'éclat de la face de celui qui a dit « *Je suis ce que Je suis* », nous nous contenterons du point où nous sommes, de dire que *le buisson ardent* en somme c'était *la Chose* de MOÏSE et puis de la laisser là où elle est, quitte à supputer les conséquences qu'ont eu la révélation de ces choses. Quoi qu'il en soit, le problème pour FREUD concernant ces conséquences, est résolu d'une autre sorte. Il est résolu de la façon suivante.

C'est parce que *Moïse l'Égyptien* a été assassiné par son menu peuple, moins docile que les nôtres envers le socialisme dans un seul pays, par des gens qui se sont ensuite voués à Dieu sait quelles paralysantes observances, à quelques troubles exercices envers d'innombrables voisins.

Car n'oublions pas ce qu'est effectivement l'histoire des Juifs. Il faut un tout petit peu relire ces anciens livres pour s'apercevoir qu'en matière de colonialisme impérialiste, en Canaan, ils s'y entendaient un peu.

Il leur arrive même d'inciter doucement les populations voisines de se faire circoncrire puis, profitant dans les délais de cette paralysie qui vous reste après cette opération entre les jambes, de les exterminer proprement.

Ceci n'est pas pour faire des griefs à l'endroit d'une période de la religion depuis révolue.

Ceci dit, FREUD ne doute pas un seul instant que l'intérêt majeur de l'histoire juive...
et il a bien raison
...ne soit pas là.

Il est dans le véhicule que le message du Dieu unique met d'une façon très particulière.

Voici donc où les choses en sont.

Nous avons la dissociation du *Moïse rationaliste* et du *Moïse inspiré* dont on parle à peine, du *Moïse obscurantiste*. Mais FREUD, se fondant sur l'examen des traces de l'histoire, ne peut trouver de voie justifiant, de voie motivée au message de *Moïse rationaliste* que pour autant que ce message s'est transmis dans *l'obscurité*.

C'est pour autant que ce message s'est trouvé lié, dans le refoulement, au meurtre du *Grand Homme*, c'est précisément par là, nous dit FREUD, qu'il a pu être véhiculé, conservé dans un état d'efficacité qui est celui que nous pouvons mesurer dans l'histoire.

C'est pour autant...

et en ceci je ne dis pas qu'il s'identifie,
mais c'est si près que c'en est impressionnant,
avec la tradition chrétienne

...c'est pour autant que ce *meurtre primordial* du *Grand Homme*
vient émerger, selon les Écritures, dans un second
meurtre qui, en quelque sorte le traduit, le promeut
au jour, celui du Christ, que ce message s'achève...

et que cette malédiction secrète du meurtre
du *Grand Homme*, qui n'a lui-même son pouvoir que
d'être, de s'inscrire, de résonner sur le fond
du *meurtre primordial*, du meurtre inaugural de
l'humanité, du meurtre du père primitif

...c'est pour autant que ceci vient enfin au jour,
que ce qu'il faut bien appeler - parce que c'est dans
le texte de FREUD - *la rédemption chrétienne*, s'accomplit.

Seule cette tradition poursuit jusqu'au bout, jusqu'à
son terme l'œuvre de révéler de quoi il s'agit dans
le crime primitif, inaugural, de la loi primordiale.

Comment ne pas...

après cela, avec cela

...ne pas au moins constater l'originalité de la
position freudienne par rapport à tout ce qui existe
en matière d'histoire des religions ?

L'histoire des religions consiste essentiellement à
chercher à dégager le commun dénominateur de *la religiosité*.
Nous faisons une dimension de ce qu'on appelle *l'Homme*,
de son lobe religieux, et alors nous constatons
la diversité des manifestations religieuses,
et nous sommes obligés de faire rentrer là-dedans
des religions aussi différentes :

- qu'une religion de Bornéo,
- la religion confucéenne,
- taoïste,
- la religion chrétienne.

Comme vous le savez, ceci ne va pas sans difficultés.
Quoique, quand on se livre au domaine des *typifications*,
il n'y a aucune raison qu'on n'aboutisse pas à
quelque chose.

On aboutit à des images, à une classification de l'imaginaire, c'est-à-dire très précisément ce qui distingue l'origine de la tradition monothéiste, ce qui est intégré aux commandements primordiaux en tant qu'ils sont des *lois de la parole* :

« Tu ne feras pas de moi d'image taillée, mais tu ne feras,
pour ne pas risquer d'en faire, pas d'image du tout. »

Et puisqu'il est arrivé que je vous parle de *l'architecture de la sublimation primitive*, je dirai que nous pouvons vraiment nous poser le problème de ce qu'était la caractéristique de « *ce temple détruit dont il ne reste pas de traces* ».

Quelles précautions, quelle symbolique particulière et quelles dispositions exceptionnelles avaient pu avoir été remplies pour que soit au moins réduit jusqu'à sa plus extrême encoignure quoi que ce soit qui, sur les parois de ce vase, a pu faire...

et Dieu sait si c'est facile
...resurgir l'image des animaux, des plantes, de toutes les formes qui se profilent sur les parois de *la caverne*, pour faire que ce temple ne fût que l'enveloppe de ce qui était au cœur, à savoir l'« *Arche d'alliance* », à savoir le pur symbole, le symbole du pacte, du nœud entre celui qui dit :

« Je suis ce que je suis, et je t'ai donné ces lois, ces commandements pour
qu'entre tous les peuples soit marqué celui qui a des lois sages et intelligentes » .

Comment ce temple devait-il être pour éviter tous les pièges de l'art ? Ceci n'est pas quelque chose qui pour nous puisse être résolu par aucun document, par aucune image sensible.
J'en laisse ici la question ouverte.

Ce dont il s'agit et ce à quoi nous sommes amenés, c'est donc que FREUD, quand il nous parle - dans *Moïse et le monothéisme* - de l'affaire de *la loi morale*, puisque c'est de cela qu'il s'agit pour lui, l'intègre pleinement à une aventure qui n'a trouvé, écrit-il textuellement, son achèvement, son plein déploiement que dans l'histoire, dans la trame judéo-chrétienne.

Il est écrit que pour ce qui est des autres religions qu'il appelle vaguement d'orientales...

je pense qu'il fait allusion à toute la lyre :
à BOUDDHA, à LAO TSEU et à bien d'autres
...elles se caractérisent toutes...
dit-il, avec une hardiesse devant laquelle il n'y
a qu'à *s'incliner*, aussi *hasardeuse* qu'elle nous paraisse
...ce n'est en fin de compte, nous dit-il, que le culte du Grand Homme.

Je ne suis pas du tout en train de souscrire à cela.

Il dit que simplement les choses sont restées
à mi-route, plus ou moins avortées, à savoir
qu'est-ce que cela veut dire *le meurtre primitif du Grand Homme* ?

Je pense qu'il pense la même chose à propos du *Bouddha*.

Et bien sûr, dans l'histoire des avatars de BOUDDHA,
on trouverait bien des choses où il retrouverait son
schéma, légitimement ou non, que c'est *pour ne pas avoir*,
au fond, *poussé jusqu'au bout le développement du drame*...

jusqu'au bout, à savoir jusqu'au
terme de la rédemption chrétienne
...que ces religions autres en sont restées là.

Inutile de vous dire que ce très singulier *christocentrisme*
est tout de même pour le moins surprenant sous
la plume de FREUD.

Et pour qu'il s'y laisse glisser presque sans s'en
apercevoir, il faut tout de même qu'il y ait à cela
quelque raison.

Quoi qu'il en soit, nous voici ramenés à ce qui pour
nous est la suite du chemin. La suite du chemin est
celle-ci :

pour que quelque chose dans l'ordre de
la loi donc soit véhiculé, il faut que ceci passe :

- par le chemin tracé par le drame primordial,
- par celui qui s'articule dans *Totem et Tabou*,
- à savoir celui du meurtre du père et, comme vous
le savez, ses conséquences.

Ce meurtre qui nous est proposé au début, *à l'origine de la culture* comme étant conditionné par des figures dont on ne peut vraiment rien dire, pour lesquelles le terme de redoutable ne peut se doubler que de redouté, aussi bien que de douteux, à savoir celle du tout puissant personnage de la horde primordiale, personnage à demi animal, tué par ses fils.

À la suite de quoi...

chose, articulation à laquelle
on ne s'arrête quelquefois pas assez
...s'instaure quelque chose que nous pouvons appeler
une sorte de consentement inaugural qui est tout de
même un temps essentiel dans l'institution de cette
loi dont tout l'art de FREUD est de le lier pour nous
au meurtre même du père, de l'identifier à l'*ambivalence*
qui fonde à ce moment les rapports du fils au père,
à savoir à ce retour de *l'amour* après l'acte accompli
dont on voit bien qu'il est justement là, tout le
mystère et qu'il est fait en somme pour nous voiler
la faille qui consiste en ceci :

*non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence
du père était censée interdire, mais si je puis dire, elle en renforce l'interdiction .*

Tout est là, et c'est bien là ce qu'on peut appeler
à tous les points de vue...

je veux dire dans le fait
et aussi dans l'explication
...la faille, c'est à savoir que l'obstacle étant
exterminé sous la forme du meurtre, la jouissance
n'en reste pas moins *interdite* .

Bien plus, ai-je dit, cette *interdiction* est renforcée.

Cette faille interdictive est donc, si je puis dire,
soutenue, articulée, rendue visible par *le mythe*, mais
elle est en même temps profondément *camouflée* par lui.

C'est bien pourquoi l'important de *Totem et Tabou* est
d'être un mythe, on l'a dit, peut-être le seul mythe
dont l'époque moderne ait été capable.
Et c'est FREUD qui l'a inventé.

L'important est ceci : c'est de nous attacher à ce que comporte cette faille, au fait que tout ce qui la franchit, l'affranchit, fait l'objet d'une dette au *Grand Livre de la dette*.

Tout exercice de la jouissance comporte quelque chose qui s'inscrit à ce *Livre de la dette* dans la loi.

Bien plus, il faut bien que quelque chose dans cette régulation soit ou paradoxe, ou le lieu de quelque dérèglement, car le contraire, le franchissement de la faille dans l'autre sens, n'est pas équivalent.

FREUD écrit le *Malaise dans la civilisation* pour nous dire que tout ce qui est viré de *la jouissance* à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction. Quiconque s'applique à se soumettre à la loi morale voit, lui, toujours se renforcer les exigences toujours plus minutieuses, plus cruelles de son *surmoi*.

Pourquoi n'en est-il pas de même en sens contraire ? Il est un fait, c'est qu'il n'en est rien, et que quiconque s'avance dans la voie de *la jouissance sans frein*, au nom de quelque forme que ce soit du rejet de la loi morale, rencontre des obstacles dont notre expérience nous montre tous les jours la vivacité sous des formes innombrables et qui n'en supposent peut-être pas moins quelque chose d'unique à sa racine.

C'est au point que nous arrivons à la formule qu'une transgression est nécessaire pour accéder à cette jouissance et que, pour retrouver Saint PAUL, c'est très précisément à cela que sert *la loi*, que la transgression dans le sens de *la jouissance* ne s'accomplit qu'à s'appuyer sur le principe contraire, sur les formes de *la loi*. Et si les voies vers la jouissance ont quelque chose en elles-mêmes qui s'amortit, qui tend à être impraticable, c'est l'interdiction qui lui sert, si je puis dire, de véhicule tout-terrain, d'autochenille pour sortir de ces boucles qui ramènent toujours l'homme, tournant en rond, vers l'ornière d'une satisfaction courte et piétinée.

Voici à quoi nous introduit, à condition que nous soyons guidés par l'articulation de FREUD, ce quelque chose qui est tout simplement notre expérience.

Il fallait que *le péché* eût *la loi* pour que,
dit Saint PAUL, il pût devenir...

rien ne dit qu'il y parvient
...mais pût entrevoir de devenir démesurément *pécheur*.
C'est dans le texte.
En attendant, ce que nous voyons ici, serré,
c'est le nœud étroit du *désir* et de *la loi*.

Moyennant quoi, assurément l'idéal de FREUD est
cet idéal tempéré d'honnêteté...
que l'on peut appeler en donnant
son sens idyllique au mot
...*honnêteté patriarcale*, est fait là où le père de famille...
à figure aussi larmoyante qu'il vous plaira :
tout un certain idéal humanitaire qui vibre
dans telle pièce bourgeoise de DIDEROT,
voire dans telles figures auxquelles
se complaît la gravure au XVIII^{ème} siècle
...cette *honnêteté patriarcale* qui nous donne la voie d'accès
la plus mesurée à des *désirs tempérés*, à des *désirs normaux*.

Ainsi ce que FREUD propose devant nous par son mythe,
n'est tout de même pas là, dans sa nouveauté,
sans avoir été par quelque biais exigé.

Par quoi il est exigé, ce n'est pas bien difficile
de le voir :
si le mythe de l'origine de la loi s'incarne dans
le meurtre du père, c'est de là que sont sortis
ces prototypes qui s'appellent successivement :
l'*animal totem*, puis tel *Dieu* plus ou moins *puissant*, plus ou
moins *jalous*, en fin de compte *le Dieu unique*, et *Dieu le Père*.
Le mythe du meurtre du père, c'est bien le mythe
d'un temps pour qui « *Dieu est mort* ».

Mais si Dieu est mort pour nous, c'est qu'il l'est depuis toujours, et c'est bien
là ce que nous dit FREUD.

Il n'a jamais été « *le père* » que *dans la mythologie du fils*...
c'est-à-dire celle du commandement
qui *ordonne de l'aimer*, lui « *le père* »
...et *dans le drame de la passion* qui nous montre qu'il y a
une résurrection au-delà de la mort, c'est-à-dire
que l'homme qui a incarné *la mort de Dieu* est toujours là.

Il est toujours là avec ce commandement qui ordonne d'aimer Dieu. Vous le savez, c'est devant quoi FREUD s'arrête. Il s'arrête du même coup...

la chose est articulée dans

le *Malaise dans la civilisation*

...devant « *l'amour du prochain* ».

L'amour du prochain nous paraît quelque chose d'insurmontable, voire d'incompréhensible, et nous essaierons la prochaine fois de dire pourquoi.

Ce que je voulais seulement aujourd'hui accentuer, c'est que ça n'est pas moi qui ai employé la formule ni fait la remarque qu'il y a un certain message athée du christianisme lui-même.

C'est HEGEL comme vous le savez, dans le sens où par le christianisme, se complète *la destruction des dieux*.

L'homme survit à « *la mort de Dieu* » assumée par lui-même, mais ce faisant, se *propose-t-il* lui-même devant nous.

La légende païenne nous dit que sur la mer Égée, au moment où se déchirait le voile du temple, retentit le message : « *Le grand PAN est mort* ».

Nous voici ramenés aux rapports du *grand PAN* à la mort.

Même si FREUD moralise dans le *Malaise dans la civilisation*, s'arrête devant le commandement de « *l'amour du prochain* », c'est tout de même au cœur de ce problème que nous allons être ramenés par toute sa théorie du sens de la tendance.

Les rapports du grand PAN à la mort, c'est là que vient achopper tout le psychologisme de ses disciples présents.

C'est pour cela que j'ai fait tourner ma seconde conférence à Bruxelles autour de l'amour du prochain. Vous le voyez, c'était encore un thème de rencontre avec mon public.

À savoir que ce que j'y ai effectivement rencontré, je vous donnerai l'occasion d'en juger la prochaine fois.

Vous savez donc comment j'ai repris avec vous, la dernière fois, notre discours en le branchant à mon *Discours aux catholiques*. Ne croyez pas que ce soit là une façon aisée de m'en tirer.

Je ne vous ai point simplement resservi ce que je leur avais raconté à Bruxelles et, à vrai dire, pour les meilleures raisons, que ce que j'ai dit à vous, je ne leur en avais pas dit la moitié.

Donc, ce que j'ai articulé la dernière fois concernant la mort de Dieu le Père est aujourd'hui ce qui va nous conduire à une autre question...

par où FREUD se situe sans ambiguïté, sans ambages, au centre de notre expérience véritable ...celle qui ne cherche pas des échappatoires...

- dans des généralités,
- dans des généralisations concernant le sentiment religieux,
- la fonction religieuse chez l'homme,

...mais qui articule le mode sous lequel pour nous il se présente, à savoir *le commandement* qui dans notre civilisation, s'articule comme celui *de l'amour du prochain*.

Il est très certain que FREUD s'affronte pleinement au commandement qui s'articule ainsi, et que si vous voulez bien lire le *Malaise dans la civilisation*, vous verrez :

- que c'est de là qu'il part,
- c'est contre cela qu'il reste,
- et c'est là-dessus qu'il termine.

Il ne parle que de cela et ce qu'il en dit est en somme bien remarquable et, normalement, devrait même faire bruire les oreilles, *faire grincer les dents*.

Mais non, chose curieuse, il suffit qu'un texte soit imprimé depuis un certain temps pour qu'il semble laisser s'évaporer cette sorte de *vertige* effectivement précaire qui s'appelle la vertu du *sens*.

Je vais donc, aujourd'hui, essayer de vous raviver le sens de ces lignes. Et comme après tout, vous le verrez, ceci me conduira à des choses peut-être un peu fortes, il me reste ici qu'à demander au langage, au *Λόγος* [logos] comme dirait FREUD, de m'inspirer le ton tempéré.

Dieu - donc - est mort.

Puisqu'il est mort, cela veut dire qu'*il l'était depuis toujours*.

Et ce que je vous ai expliqué la dernière fois, la *substance* de la doctrine de FREUD en cette matière, c'est ce mythe exprimé dans *Totem et Tabou* que c'est *justement* parce qu'il est mort...

et mort depuis toujours

...qu'un message a pu être véhiculé au travers, au-delà de toutes les croyances qui le faisaient - ce Dieu - apparaître toujours vivant, ressuscité, surgir du vide laissé par sa mort et ceci en des dieux pullulants, en des dieux vraiment non contradictoires dont FREUD nous désigne dans la terre d'Égypte le lieu élu de cette pullulation.

Ce message, c'est le message d'un seul Dieu qui est à la fois le maître du monde et le dispensateur de la lumière qui réchauffe la vie, qui répand la clarté de la conscience, dont les attributs sont ceux, en somme, d'une pensée qui règle l'ordre du réel.

C'est le Dieu d'AKHÉNATON, c'est le Dieu du message secret que le peuple juif véhicule, pour autant que sur MOÏSE il a reproduit la mort, le meurtre archaïque du père.

Voilà ce que nous explique FREUD :
quel est le Dieu auquel est adressé ce sentiment rare, exceptionnel qui n'est point à la portée de tous, qui s'appelle l'*amor intellectualis Dei*.

FREUD en parle. Il sait aussi que cet *amour-là de Dieu...*
s'il est venu à s'articuler de-ci de-là dans la
pensée d'hommes exceptionnels, d'un certain *polisseur*
de lunettes qui vivait en Hollande, de SPINOZA
...ce n'est pas ça qui est d'une grande importance.

Aussi bien le fait qu'un tel *amor intellectualis Dei* soit venu
chez tel ou tel...

et chez certains dans son expression mûre
...n'empêchait pas qu'à la même époque ne s'élevât
le *style*, le *pouvoir* et l'*architecture* de ce VERSAILLES
qui nous prouvait que *le colosse de DANIEL*, avec ses pieds
d'argile, était toujours - comme il l'est encore -
toujours debout quoi que cent fois écroulé.

Sans doute, une science s'est élevée sur cette
fragile croyance, celle même en somme qui s'exprime
dans les termes toujours repris à un horizon de notre
visée, *que tout le réel est rationnel, et que tout le rationnel est réel*.

Chose curieuse, si cette science, peut-on dire, en a
fait quelque usage, elle n'en reste pas moins fort
bien servie, fort bien vue aussi dans le service du
colosse. Ce colosse dont je viens de parler, celui de
DANIEL, cent fois écroulé, toujours là.

Le culte d'amour que tel solitaire, qu'il s'appelle
SPINOZA ou FREUD, peut prendre à ce *Dieu du message*,
n'a absolument rien à faire avec le *Dieu des croyants*.

Ceci, personne n'en doute, et tout spécialement parmi
les croyants eux-mêmes qui n'ont jamais manqué
l'occasion, là-dessus, de faire plus que leurs
réserves, de faire...

qu'ils soient juifs ou Chrétiens, ces croyants
...quelques ennuis à SPINOZA.

Tout de même il est curieux de voir que depuis
quelque temps, depuis que cela se sait que Dieu est
mort, nous les voyons, les dits croyants, user de
l'équivoque, je veux dire, en se référant au Dieu de
la dialectique, d'essayer de trouver l'alibi de leur
culte ébranlé.

Chose paradoxale, et que l'histoire ne nous avait encore point montré, le flambeau, comme vous le savez, dans l'histoire d'AKHÉNATON, sert facilement de nos jours d'alibi aux sectateurs d'AMMON. Ceci non point pour médire du rôle historique de ce Dieu des croyants, du Dieu de la tradition judéo-chrétienne.

Que ce fût dans sa tradition que se fut conservé le message du Dieu d'AKHÉNATON, cela valait bien la peine après tout que l'on confondît le MOÏSE égyptien avec le médianite, celui dont *la Chose...*

celle qui parle dans le buisson ardent
...celui qui sans se faire le seul Dieu, remarquez-le, s'affirme quand même comme un Dieu à part.

Un Dieu...

je l'ai déjà souligné, peut-être un peu vite au moment où, avec vous, je me suis rapporté au texte de la Bible, concernant les commandements
...un Dieu devant qui les autres ne sauraient être pris en considération.

Autrement dit...

je n'insiste pas plus qu'il est nécessaire à la ligne qui se poursuit aujourd'hui
...ce n'est pas à proprement parler qu'il soit interdit d'honorer les autres Dieux, mais pas en présence du Dieu d'Israël.

C'est une nuance importante sans doute pour l'historien, mais pour nous qui essayons d'articuler la pensée, l'expérience de FREUD pour lui donner son poids et sa conséquence, nous articulerons ce qu'il formule sous la forme suivante :
ce *Dieu-symptôme*, ce *Dieu totem* autant que *tabou* mérite certes, que nous nous arrêtions à cette prétention d'être mythe pour autant qu'il fut le véhicule du Dieu de vérité, que par lui, par son biais, put venir au jour la vérité sur Dieu, c'est-à-dire que Dieu ait été réellement tué par les hommes, et de faire que la chose fut reproduite, par là-même rachetant le meurtre primitif du père.

La vérité trouva sa voie par celui que l'Écriture appelle sans doute *le Verbe*, mais aussi *le Fils de l'Homme*, avouant ainsi la nature humaine du Père.

Donc FREUD ne néglige ni le *Nom du père*...

il en parle fort bien, et dans *Moïse et le monothéisme* on pourrait dire à qui ne prendrait pas *Totem et Tabou* pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un mythe, d'une façon contradictoire, il s'exprime sur le *Nom du père* dans ces termes, c'est à savoir que dans l'histoire humaine, la reconnaissance de la fonction du père est une sublimation, dit-il, laquelle est essentielle à l'ouverture d'une spiritualité qui, comme telle, représente une nouveauté, un pas essentiel pour l'homme dans l'appréhension d'une réalité, dit-il, mais, dans la spiritualité comme telle, au rang d'un niveau, d'un étage dans l'accès de la réalité comme telle ...ni non plus, loin de là, le père réel.

Pour lui, au cours de toute aventure du sujet, il peut, il est souhaitable qu'il y ait, sinon le père comme un Dieu, du moins comme un *bon père*.

Et il en parle si bien que je vous lirai un jour le passage marqué par cet accent presque tendre avec lequel il parle de l'*exqu Coast* de cette identification virile qui découle de l'amour pour le père, et son rôle dans la normalisation du désir.

Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que cet effet ne se produit sous son mode favorable, privilégié, que pour autant que tout est en ordre du côté du *Nom du père*, c'est-à-dire, pour y revenir, du côté du Dieu qui n'existe pas.

Il en résulte pour ce *bon père* une position *singulièrement* difficile, je dirai justement que jusque à un certain point il est un personnage boiteux, et nous ne le savons que trop dans l'expérience, dans la pratique, comme dans le mythe d'ŒDIPE, quoique le mythe d'ŒDIPE nous montre que ces raisons, il vaudrait mieux qu'il les ignore lui-même.

Mais maintenant il les sait, ces raisons, et c'est justement de les savoir qui comporte, dans ce que j'appelle « *l'éthique de notre temps* », quelques conséquences qui bien sûr se tirent toutes seules, qui sont sensibles dans le discours commun, voire dans le discours de l'analyse. Il ne s'agit pas seulement qu'elles soient sensibles, il convient...

si nous nous sommes proposés cette année
ce sujet de l'éthique de la psychanalyse
...qu'elles soient articulées.

FREUD lui-même, je le dis en passant, ne pouvait pas...
à être le premier à avoir complètement
démystifié cette fonction du père

...ne pouvait pas être tout à fait un bon père.

Je ne veux pas m'appesantir aujourd'hui là-dessus.

Cela pourrait faire l'objet d'un chapitre spécial
sur ce que nous sentons à travers sa biographie.

Qu'il nous suffise de le cataloguer pour ce qu'il
était : un bourgeois, que son admirateur,

son biographe JONES, appelle un bourgeois *uxorieux*³⁵.

Ce n'est pas là, comme chacun sait, le modèle des pères.

Aussi bien, là où il est vraiment le père...

notre père à tous, le père de la psychanalyse
...que dirons-nous sinon qu'il l'a laissée aux mains
des femmes, et peut-être aussi des *maîtres-sots* ?

Pour les femmes, réservons notre jugement, ce sont
des êtres pleins de promesses, tout au moins en ceci
qu'elles ne les ont point encore tenues.

Pour les maîtres-sots, c'est une autre affaire, et à vrai
dire, je voudrais là-dessus exprimer quelque chose...

destiné à une matière délicate comme celle où
nous nous avançons de *l'éthique* qui de nos jours
n'est point séparable de ce qu'on appelle *une idéologie*
...et donner quelques précisions sur ce qu'on peut
appeler « *le sens politique* » de ce tournant de l'éthique,
pour autant qu'il s'agit de le cerner, de le désigner
en tant que c'est celui dont nous sommes, nous les
héritiers de FREUD, responsables.

35 Cf. Uxorious en anglais : excessivement dépendant de son épouse (uxor : épouse en latin).

Donc, j'ai parlé de *maîtres-sots*.

Ceci peut paraître *impertinent*, voire touché de *quelque démesure*. Je voudrais tout de même ici faire entendre ce dont, à mes yeux, il s'agit. Il fut un temps...

déjà lointain, déjà passé, tout à fait au début de notre *Société*, souvenez-vous en ...où *l'on parla* - à propos du *Ménon* de PLATON - *des intellectuels*.

On s'est aperçu que la question ne date pas d'hier sur ce que signifie la position de l'intellectuel.

Je voudrais dire *des choses grosses, massives* comme tout, que... même si elles sont un peu *grosses* et un peu *massives* ...je crois devoir être éclairantes.

Il y a...

on l'a fait remarquer alors, et depuis bien longtemps ...*l'intellectuel de gauche* et *l'intellectuel de droite*.

Je voudrais vous donner des formules qui, pour tranchantes qu'elles puissent paraître au premier abord, peuvent tout de même nous servir *à éclairer le chemin*.

Le terme de *sot*, de « *demeuré* »...

qui est un terme assez joli pour lequel j'ai quelques penchants ...tout ceci n'exprime qu'approximativement un certain quelque chose pour lequel, je dois dire...

je reprendrai cela plus tard ...assurément la langue et la tradition, l'élaboration de la littérature anglaise me paraît nous fournir un signifiant infiniment plus précieux.

Une tradition qui commence à CHAUCER, mais qui s'épanouit pleinement dans le théâtre du temps d'ELIZABETH, qu'une tradition, dis-je, nous permette de centrer autour du terme du « *fool* »...

le *fool* est effectivement un *innocent*, un *demeuré*, mais par sa bouche, sortent des vérités qui ne sont pas seulement tolérées, de par ce que ce *fool* est quelquefois revêtu, désigné, imparti, des fonctions du *bouffon* ...cette sorte d'*ombre heureuse*, de *foolerie* fondamentale, voilà ce qui fait à mes yeux le prix de *l'intellectuel de gauche*.

À quoi j'opposerai...

et je dois dire la qualification de ce pour quoi la même tradition nous fournit un terme de tradition strictement contemporain, et terme employé d'une façon conjuguée... je vous montrerai, si nous en avons le temps, ces textes : ils sont multiples, abondants, sans ambiguïté ...le terme de « *knave* ».

Le « *knave* », c'est-à-dire quelque chose qui se traduit à un certain niveau de son emploi par *valet*, est quelque chose qui va plus loin. Ce n'est pas non plus *le cynique*, avec ce que cette position comporte d'héroïque.

C'est à proprement parler ce que STENDHAL appelle le *coquin fieffé*, c'est-à-dire après tout *Monsieur Tout le monde*, mais *Monsieur Tout le monde* avec plus ou moins de décision. Et chacun sait qu'une certaine façon même de se présenter, qui fait partie de l'idéologie de l'intellectuel de droite, est très précisément de se poser pour ce qu'il est effectivement, un « *knave* ».

Autrement dit...

à ne pas reculer devant *les conséquences* de ce qu'on appelle *le réalisme*, c'est-à-dire quand il le faut ...de s'avouer être une « *canaille* ».

Le résultat de ceci n'a d'intérêt que si l'on considère les choses au résultat.

Après tout, une « *canaille* » vaut bien un *sot*, au moins pour l'amusement, si le résultat de la constitution des *canailles en troupe* n'aboutissait infailliblement à une sottise collective. C'est ce qui rend si désespérante, en politique, l'idéologie de droite.

Observons que nous sommes sur le plan de l'analyse de l'intellectuel, et des groupes articulés comme tels. Mais ce qu'on ne voit pas assez, c'est que par un curieux effet de chiasme, la *foolerie*, autrement dit ce côté d'*ombre heureuse* qui donne le style individuel de *l'intellectuel de gauche*, aboutit, elle, fort bien à une *knaverie de groupe*, autrement dit, à une *canaillerie collective*.

Ceci que je propose à vos méditations, je ne vous le dissimule pas, a le caractère d'un aveu. Ceux d'entre vous qui me connaissent entrevoient mes lectures, savent quels hebdomadaires traînent sur mon bureau. Ce qui me fait le plus jouir, je l'avoue, c'est la face de *la canaillerie collective*.

Autrement dit, cette rouerie innocente, voire cette tranquille impudence qui leur fait exprimer tant de vérités héroïques sans vouloir en payer le prix. Grâce à quoi ce qui est affirmé comme *l'horreur de MAMMON*, à la première page, se finit à la dernière dans les ronronnements de la tendresse pour le même *MAMMON*.

Ce que j'ai voulu ici souligner, c'est que FREUD n'est peut-être point un bon père, mais en tout cas il n'était ni *une canaille*, ni *un imbécile*.

C'est pourquoi nous nous trouvons devant lui devant cette position déconcertante qu'on puisse en dire également ces deux choses déconcertantes dans leur lien et leur opposition : il était humanitaire.

Qui le contestera à pointer ses écrits ? Il l'était et il le reste, et nous devons en tenir compte, si discrédité que soit par la canaille de droite ce terme.

Mais d'un autre côté, il n'était point un « *demeuré* », de sorte qu'on peut dire également, et ici nous avons les textes, qu'il n'était pas *progressiste*. Je regrette, mais c'est un fait, FREUD n'était *progressiste* à aucun degré, et il y a même des choses en ce sens chez lui extraordinairement scandaleuses.

Le peu d'optimisme manifesté...

je ne veux pas insister lourdement
...sur les perspectives ouvertes par les masses est quelque chose qui, sous la plume d'un de nos guides, a quelque chose sûrement de bien fait pour heurter. Mais il est indispensable de le pointer pour savoir où on est. Vous verrez dans la suite la portée et l'utilité de ces remarques que j'avance ici et qui peuvent paraître grossières.

Je dis donc ceci.

Un de mes amis et patients, un jour, a fait un rêve...
qui, sans aucun doute, portait en lui la trace
de je ne sais quelle soif laissée en lui
par les formulations du séminaire
...rêve où quelqu'un me concernant s'écriait :

« *Mais que ne dit-il le vrai sur le vrai ?* »

Je le cite parce que c'est *une impatience* qu'effectivement
j'ai sentie s'exprimer chez beaucoup, par beaucoup
d'autres voies que les rêves.

Je voudrais à cette occasion vous faire remarquer
que cette formule est vraie à certains points.
Je ne dis pas « *le vrai sur le vrai* » peut-être, mais n'avez-
vous pas remarqué qu'à vouloir « *dire le vrai sur le vrai* »...
ce qui est l'occupation principale de
ceux qu'on appelle les métaphysiciens
...il arrive que du *vrai* il ne reste plus grand chose.

Et c'est bien là ce qu'il y a de scabreux dans une
telle prétention. Je dirai que c'est ce qui nous fait
volontiers verser au registre d'une *certaine canaillerie*,
aussi d'une *certaine knaverie*, elle métaphysique, quand tel
ou tel de nos modernes « *traités de métaphysique* », à l'abri
de ce style du « *vrai sur le vrai* », voit *passer* beaucoup de
choses qui vraiment ne devraient en fait *ne point passer*.

Je me contente de dire « *le vrai* » au premier stade,
d'aller pas à pas. Et quand je dis que FREUD
est un humanitaire, mais n'est pas un progressiste,
je dis quelque chose de vrai.

Essayons au pas suivant d'enchaîner, de faire un
autre pas vrai. Et ce vrai dont nous sommes partis,
ce vrai qu'il faut bien prendre pour vrai si nous
suivons effectivement l'analyse de FREUD,
c'est qu'on sait que « *Dieu est mort* ».

Seulement - voilà le pas suivant - *lui, il ne le sait pas*.

Et, par supposition, il ne pourra jamais le savoir
puisque'il est mort depuis toujours.

Ce que cette formule incite, c'est justement le sens de la chose que nous avons ici à résoudre, de ce qui nous reste dans la main de cette aventure, et qui pour nous change les bases du problème *éthique*. Autrement dit, que *la jouissance nous reste interdite* comme devant, devant que nous le sachions, que « *Dieu est mort* ».

Voilà ce que FREUD dit.

Et ceci est la vérité, sinon la vérité sur le vrai mais la vérité sur ce que dit FREUD, assurément.

Il en résulte que nous devons formuler ceci...
si nous continuons de suivre FREUD, et je parle
ici d'un texte comme le *Malaise dans la civilisation*
...que la jouissance est un mal.

Et FREUD là-dessus nous guide par la main, elle est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain. Ceci peut choquer, peut heurter, peut surprendre, peut déranger vos habitudes, peut faire du bruit chez les « *ombres heureuses* », on n'y peut rien. C'est ce que dit FREUD.

Et s'il le dit au principe même de notre expérience, s'il écrit le [*Malaise dans la civilisation*](#) pour nous dire que...
à mesure que s'avancait *l'expérience* de l'analyse,
c'était quelque chose qui s'annonçait,
qui s'avérait, qui surgissait, qui s'étalait
et qu'on appelle l'*Au-delà du principe du plaisir*
...ça a quand même un nom et des effets qui ne sont pas métaphysiques, et à balancer entre un *sûrement pas*
et un *peut-être*.

Il me suffit d'ouvrir FREUD au passage où il s'en exprime.
Il est vrai que ceux qui préfèrent les « *contes de fées* » font la sourde oreille quand on leur parle de
« *la tendance native de l'homme à la méchanceté* ».

Je pense qu'il n'y a pas besoin d'aller plus loin, et quand bien même, à continuer après la virgule :
« *...à l'agression, à la destruction, et donc aussi à la cruauté* »
on ne fait après tout qu'atténuer l'effet à le commenter dans ces termes.

Et ce n'est pas tout, page 47 du *texte français* (Denoël) :

« *L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain...*

il faut quand même donner aux mots un sens

...d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. »

[[Infolgedessen ist ihm der Nächste nicht nur möglicher Helfer und Sexualobjekt, sondern auch eine Versuchung, seine Aggression an ihm zu befriedigen, seine Arbeitskraft ohne Entschädigung auszunützen, ihn ohne seine Einwilligung sexuell zu gebrauchen, sich in den Besitz seiner Habe zu setzen, ihn zu demütigen, ihm Schmerzen zu bereiten, zu martern und zu töten.](#)]

Si je ne vous avais pas dit d'abord la page et l'ouvrage d'où j'extrais ce texte, j'aurais pu...

je pense, au moins un instant

...vous le faire passer pour un texte de SADE.

Aussi bien nous y viendrons, c'est bien mon but, le pas suivant, ma leçon juste à venir, qui portera effectivement sur « *l'élucidation sadiste du problème moral* ».

Pour l'instant, nous sommes au niveau de FREUD, et ce qu'il y a à remarquer, c'est que ce dont il s'agit dans le [Malaise dans la Civilisation](#), c'est de repenser un peu sérieusement le problème du mal en s'apercevant qu'il est radicalement modifié en l'absence de Dieu.

Et alors c'est ici que je voudrais introduire aujourd'hui quelques remarques que je crois *fondamentales*. C'est que ce problème est éludé...

ceci depuis toujours

...par les moralistes, d'une façon qui...

à vrai dire, une fois que l'oreille

est ouverte aux termes de l'expérience

...est quelque chose de littéralement fait pour nous inspirer le dégoût.

Le moraliste traditionnel...

et quel qu'il soit il retombe

invinciblement dans cette ornière

...est là pour nous persuader que le plaisir est un *bien*, que la voie du bien nous est tracée, indiquée par le plaisir.

Le leurre est à vrai dire saisissant.

Car il a lui-même un aspect de paradoxe qui lui donne aussi son air d'audace. Et c'est bien là par quoi on est floué à une sorte de second degré : on croit qu'il n'y a qu'un *double fond*, et on est tout heureux de l'avoir trouvé, mais on est encore plus couillonné quand on l'a trouvé que quand on ne le soupçonne pas. Ce qui est peu commun. Car tout un chacun sent bien qu'il y a quelque chose qui cloche.

Le fait est le suivant : qu'à dénuder dès le départ, et avant les formulations extrêmes de l'*Au-delà du principe du plaisir*, la formulation dans FREUD du *principe du plaisir* lui-même bien sûr a un au-delà, et à partir de ce moment on peut tout à fait clairement s'apercevoir qu'il est justement fait pour nous tenir en deçà.

Dès le départ, dès sa première formulation dans FREUD sous le terme de *principe de déplaisir*, ou encore de *moindre pàtir*, il était clair que la fonction du *plaisir*, de ce « *bien* », que son usage de « *bien* » tient en ceci qu'en somme *il nous tient éloignés de notre jouissance*.

Et qu'est-ce qui est plus évident pour nous que cela dans notre expérience clinique ?
Quel est celui qui au nom du *plaisir* ne mollit pas dès le premier pas un peu sérieux vers sa *jouissance* ?
Est-ce que ce n'est pas cela que nous touchons du doigt tous les jours ?

Alors, bien sûr, on comprend la dominance du principe de l'hédonisme dans une certaine morale...
morale d'une tradition philosophique
...dont dès lors les motifs ne nous paraissent plus si absolument sûrs dans leur face désintéressée.

À la vérité, ce n'est pas d'avoir souligné les effets bénéfiques du *plaisir* que nous ferons ici grief à ladite tradition hédoniste, c'est de ne pas dire en quoi consistait ce « *bien* ». C'est là qu'est, si l'on peut dire, l'escroquerie.
Ceci nous permet de comprendre dès lors ce que j'appellerai « la réaction de FREUD ».

FREUD...

si vous lisez le *Malaise dans la civilisation*
...est littéralement horrifié devant « *l'amour du prochain* ».
Observons ses motifs, ses arguments.

Le prochain en allemand cela se dit *der Nächste*.

« *Du sollst den Nächsten lieben wie dich selbst.* »

Voilà comment s'articule en allemand le *commandement* :

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* »

L'argument de FREUD, soulignant le côté exorbitant de ce commandement, part de plusieurs points, qui en fait n'en sont tous qu'un seul et même.

Le premier est que *le prochain* est cet être méchant dont vous avez vu sous sa plume déployée, dévoilée la nature foncière. Mais ce n'est pas là tout ce que FREUD exprime.

C'est quelque chose dont il n'y a pas lieu de sourire sous prétexte que cela s'exprime sous le mode d'une certaine parcimonie. Il le dit : mon amour est quelque chose de précieux et je ne vais pas comme cela le donner tout entier, comme moi-même, à tout un chacun qui se présente comme étant ce qu'il est, qu'il suffise qu'il s'approche celui qui se trouve là à l'instant, quel qu'il soit, le plus proche.

Et ici il fait remarquer toutes sortes de choses très justes concernant ce qui vaut la peine d'être aimé. Il y a des choses plus que justes, des choses qui ont un accent émouvant.

Il précise, il s'ouvre, il dévoile comment il faut aimer le fils d'un ami, parce que si de ce fils l'ami reçoit quelque souffrance, si de ce fils il est privé, cette souffrance de l'ami sera intolérable. Toute la conception aristotélicienne des biens est là vivante dans cet homme vraiment homme.

Il nous dit donc que ce qui vaut la peine que nous partagions avec lui, c'est ce *bien* qu'est notre *amour*. Il dit là-dessus les choses les plus sensibles et les plus sensées. Mais ce qu'il manque, c'est que peut-être c'est justement à prendre cette voie que nous manquons l'accès à la jouissance.

Il est de la nature du bien en somme d'être *altruiste*. Mais ce que FREUD ici nous fait sentir, c'est que ce n'est pas là l'amour du prochain. Il ne l'articule pas pleinement, mais nous allons essayer - sans rien forcer - de le faire à sa place, et uniquement sur ce fondement qui fait qu'à chaque fois qu'il s'arrête, comme horrifié devant la conséquence du *commandement de l'amour du prochain*, ce qui surgit, c'est la présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain, mais dès lors aussi en moi-même, car qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de *ma jouissance*, dont je n'ose pas approcher ?

Car dès que j'en approche...

c'est là le sens du *Malaise dans la civilisation* ...surgit cette *insondable agressivité* devant quoi je recule, c'est-à-dire, nous dit FREUD, que *je retourne contre moi*, et qui vient donner son poids...

à la place de la loi même évanouie ...à ce qui arrête, à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de *la Chose*.

Tant qu'il s'agit du bien il n'y a pas de problème, parce que ce qu'on appelle le bien, le nôtre et celui de l'autre, ils sont de la même étoffe.

Saint MARTIN partage son manteau et on en a fait une grande affaire, mais enfin tout de même c'est une simple question d'approvisionnement. L'étoffe est faite pour être écoulée de sa nature, elle appartient à l'autre autant qu'à moi. Sans doute, nous touchons là un terme primitif de *besoin* qu'il y a à satisfaire.

Le mendiant est nu, mais peut-être au-delà de ce besoin de se vêtir mendiait-il autre chose, que saint MARTIN le tue, ou le baise.

C'est une tout autre question de savoir ce que *signifie*, dans une rencontre, la réponse, non pas de *la bienfaisance*, mais de *l'amour*.

Il est de la nature de l'utile, d'être utilisé. Si je puis faire quelque chose en moins de temps et de peine que quelqu'un qui est à ma portée, par tendance je serai porté à le faire à sa place, moyennant quoi je me damne de ce que j'ai à faire pour ce plus prochain des prochains qui est en moi.

Je me damne pour assurer à celui à qui cela coûterait plus de temps et de peine qu'à moi, quoi ? Un confort qui ne vaut que pour autant que j'imagine que, si moi, j'avais ce confort, c'est-à-dire pas trop de travail, je ferais de ce loisir le meilleur usage. Mais ça n'est pas du tout prouvé que je saurais le faire ce meilleur usage si j'avais tout pouvoir pour me satisfaire. Je ne saurais peut-être que m'ennuyer.

Dès lors, en procurant aux autres ce pouvoir, peut-être simplement que je les égare. J'imagine leurs difficultés, leur douleur au miroir des miennes. Ça n'est certes pas l'imagination qui me manque, c'est plutôt le sentiment, à savoir ce qu'on pourrait appeler cette voie difficile, *l'amour du prochain*.

Et là encore vous pouvez remarquer combien le piège du même paradoxe se représente à nous concernant le discours dit de l'utilitarisme. Les utilitaristes, *pensum* par qui j'ai commencé mon discours cette année, ont tout à fait raison. Il n'y a, contrairement à ce qu'on leur oppose, si on n'avait pas cela à leur opposer, on les réfuterait bien plus facilement :

« *Mais mon bien ne se confond pas avec celui de l'autre, et votre principe monsieur BENTHAM, du maximum de bonheur pour le plus grand nombre, est quelque chose qui se heurte aux exigences de mon égoïsme* ».

Ce n'est pas vrai. Mon égoïsme se satisfait fort bien d'un certain altruisme, de celui qui se place au niveau de l'utile, et c'est précisément le prétexte par quoi j'évite d'aborder le problème du *mal* que je désire et que désire mon prochain.

C'est ainsi que je dispense ma vie en monnayant mon temps dans une zone dollar, rouble ou autre, du temps de mon prochain, où je les maintiens, tous, également au niveau du « *peu de réalité* » de mon existence. Pas étonnant, dans ces conditions, que tout le monde en soit malade, qu'il y ait *malaise dans la civilisation*.

C'est un fait d'expérience que ce que je veux, c'est le bien des autres à l'image du mien. Ça ne vaut pas si cher. Ce que je veux, c'est le bien des autres, pourvu qu'il reste à l'image du mien. Et je dirai plus, ça se dégrade si vite que ça vient en ceci : pourvu qu'il dépende de mon effort.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous demander de vous porter loin dans l'expérience de vos malades, c'est à savoir qu'*en voulant le bonheur de ma conjointe*, sans doute je fais le sacrifice du mien, mais qui me dit que le sien ne s'y évapore pas aussi totalement ?

Peut-être est-ce ici le sens de l'amour du prochain qui pourrait me redonner la direction véritable. Et pour ceci il faudrait savoir affronter ceci, que *la jouissance* de mon prochain, sa *jouissance nocive*, sa *jouissance maligne*, c'est elle qui se propose comme le véritable problème pour mon amour.

Là-dessus, il est bien clair qu'il ne serait pas difficile de faire le saut tout de suite vers les extrêmes des *mystiques*. Malheureusement je dois dire que beaucoup de leurs traits les plus saillants me paraissent toujours marqués *d'un quelque chose d'un peu puéril*. C'est bien sûr de cet *au-delà du principe du plaisir*, de ce lieu de *la Chose innommable*, et de ce qui s'y passe, qu'il s'agit dans tel exploit dont on provoque notre jugement par des *images*, quand on nous dit :

- qu'une Angèle DE FOLIGNO buvait avec délices l'eau dans laquelle elle venait de laver les pieds des lépreux. Et je vous passe les détails : il y avait une peau qui s'arrêtait en travers de sa gorge et ainsi de suite...
- Ou que la bienheureuse Marie ALACOQUE mangeait, avec non moins de récompense d'effusions spirituelles, des excréments d'un malade.

Ce qui me paraît dans ces faits, assurément édifiants, manquer un peu, c'est que - semble-t-il - leur portée convaincante vacillerait un peu si les excréments dont il s'agit étaient ceux par exemple d'une belle jeune fille ou encore s'il s'agissait de manger le foutre d'un *avant* de votre équipe de rugby. Dès lors, faute de mettre l'accent complet sur les dimensions de ce dont il s'agit, et pour tout dire voiler ce qui est de l'ordre de l'érotisme, je crois qu'il faut prendre les choses d'un peu plus loin.

Pour tout dire, nous voici à la porte de l'examen de quelque chose qui, tout de même, a essayé de forcer les portes de l'enfer intérieur, et qui se pose plus manifestement, pour en avoir la prétention, que nous-mêmes le méritions effectivement. C'est bien, il me semble, notre affaire, et c'est bien pourquoi, pour vous en montrer le pas à pas, à savoir les modes sous lesquels se propose l'accès au problème de la jouissance, j'essaierai avec vous de suivre ce que quelqu'un qui s'appelle SADE a, là-dessus, articulé.

Il faudrait assurément deux mois maintenant pour parler du sadisme. Ce n'est pas en tant qu'éroticien que je vous parlerai de SADE. On peut même dire que sur ce point c'est un éroticien bien pauvre. La voie d'accéder à la jouissance avec une femme, ce n'est pas forcément de lui faire subir tous les traitements que subit la pauvre JUSTINE.

Par contre, dans l'ordre de l'articulation du problème éthique, il me paraît que SADE assurément a dit les choses les plus fermes au moins concernant ce problème qui se propose maintenant à nous.

Mais avant d'y entrer la prochaine fois, je voudrais aujourd'hui vous faire sentir autour d'un exemple précisément contemporain, et dont ce n'est pas pour rien qu'il l'est : celui de KANT, auquel j'ai fait allusion, sur lequel j'ai fait porter un de mes pas au moment où je vous ai fait progresser dans le sens de la position du problème de l'éthique.

Nous allons prendre l'exemple déjà cité devant vous, par lequel KANT prétend démontrer la valeur et le poids de la Loi comme telle, à savoir formulée par lui comme *raison pratique*, comme s'imposant en termes purs de raison, c'est-à-dire au delà de tout affect de pathique, ou comme il s'exprime, pathologique. Ceci veut dire sans aucun *motif* qui intéresse le sujet. Ce sera un exercice critique où vous allez voir que nous allons être ramenés à ce qui fait aujourd'hui le centre de notre problème.

Voici son exemple. Il est composé - je vous le rappelle - de deux historiettes :

- L'histoire du personnage qui est mis en *posture* de s'il veut aller *trouver la femme qu'il désire illégalement...*
ce n'est pas inutile de le souligner car vous allez voir que sous l'aspect apparemment *simple* tous les détails ici jouent le rôle de pièges ...à la sortie il sera exécuté.
- L'autre cas est le suivant, quelqu'un qui vit à la cour d'un despote est mis dans la posture suivante : ou de porter contre quelqu'un qui y perdra sa vie un faux témoignage, ou, s'il ne le fait pas, d'être exécuté.

Et là-dessus KANT, le cher KANT, dans toute *son innocence, sa rouerie innocente*, nous dit qu'assurément tout un chacun, tout homme de bon sens dira non, que personne n'aura la folie, pour passer une nuit avec sa belle, de s'attendre à une issue assurément fatale puisqu'il s'agit non pas seulement d'une lutte, mais d'une exécution, du gibet. La question pour KANT est *tranchée*. Elle ne fait *pas un pli*.

Dans l'autre cas, tout de même,

- quel que soit le poids des plaisirs ajoutés d'un côté au faux témoignage,
 - quelle que soit la cruauté de la peine qui est promise au refus de porter le faux témoignage,
- on peut tout au moins là concevoir...
c'est tout ce qu'il nous dit
...que le sujet s'arrête, qu'il y ait *débat, un problème*.

On peut même parfaitement concevoir que plutôt que de porter un faux témoignage, le sujet pourra envisager d'accepter la mort. Au nom de quoi ?

Au nom de ceci qu'il y a là un cas où se propose pour lui la question de la règle de l'acte en tant qu'elle peut ou ne peut pas être portée au rang de maxime universelle, et que d'*attenter* ainsi aux biens, bien plus à la vie, à l'honneur d'un autre, est quelque chose devant quoi il doit s'arrêter devant ce fait que cette règle universellement appliquée, et d'abord à lui-même, risquerait de le mettre dans le plus grand danger, que son application universelle, jetterait l'univers entier de l'homme dans le désordre, et pour tout dire le mal.

Est-ce que nous ne pouvons pas ici nous arrêter et porter la critique justement en ceci que toute la portée apparemment saisissante de ces exemples repose en ceci paradoxalement que la nuit passée avec la dame nous est présentée comme *un plaisir*, comme quelque chose qui est *mis en balance avec la peine à subir*, dans une opposition qui les homogénéise.

Il y a un *plus* et un *moins* dans les termes du plaisir. Et c'est parce que KANT... Et il n'est pas le seul, je ne vous cite pas les exemples les pires, il y a un endroit où il nous parle des sentiments de la mère spartiate qui apprend la mort de son fils...

c'est dans l'*Essai sur les grandeurs négatives* ...à l'ennemi, et la petite numérotation mathématique à laquelle il se livre concernant le plaisir de la gloire de la famille, dont il convient de soustraire la peine éprouvée de la mort du gosse, est quelque chose d'assez croquignolet. Ici il s'agit de quelque chose du même ordre.

Mais remarquez ceci, qu'il suffit que par un effort de conception nous fassions passer « *la nuit avec la dame* » à la rubrique non pas du *plaisir*, mais de *la jouissance*...

en tant que la jouissance - et il n'y a aucun besoin de sublimation pour cela - implique l'acceptation précisément de la mort ...pour que l'exemple soit anéanti.

Autrement dit, *il suffit que la jouissance soit un mal* pour que la chose change complètement de face, et que donc le sens de la loi morale dans l'occasion soit également complètement changé.

Tout un chacun s'apercevra en effet que, si la loi morale ici est susceptible de jouer quelque rôle, c'est précisément à servir d'appui à cette *jouissance*, à faire que ce que nous pouvons appeler le péché, en l'occasion devienne ce que saint PAUL appelle « *démesurément pécheur* ». Voilà ce que KANT en cette occasion ignore tout simplement.

Mais ça n'est pas tout, car dans l'autre exemple, qui d'ailleurs, entre nous soit dit...
il ne faut pas méconnaître
ces menues erreurs de logique
...se présente quand même dans des conditions un tant soit peu différentes du premier :

- car dans le premier il y a *plaisir et peine* qui nous sont présentés comme un seul paquet à prendre ou à laisser, moyennant quoi on ne s'expose pas au risque, et on renonce à la jouissance,
- alors qu'ici il y a *plaisir ou peine*.

Ça n'est pas peu que d'avoir à le souligner. Ceci est destiné à produire devant vous un certain effet d'*a fortiori* qui a pour résultat de nous leurrer sur la véritable portée de la question. Car dans ce dont il s'agit, à savoir que vous y regarderez à deux fois, de quoi s'agit-il ?

Que j'attente aux droits de l'autre en tant qu'il est mon semblable dans l'énoncé de la règle universelle, ou s'agit-il en soi du faux témoignage ?

Et si par hasard je changeais un peu l'exemple, et que je parle d'un vrai témoignage, à savoir de ce cas de conscience qui se pose pour moi si je suis mis en demeure de dénoncer mon prochain, mon frère, pour des activités qui portent atteinte à *la sûreté de l'État* ?

Ici nous voyons surgir une question bien de nature à déporter pour nous l'accent mis sur *la règle universelle*. Et moi pour l'instant qui suis en train de témoigner devant vous qu'il n'y a de loi du bien que *dans le mal* et *par le mal*, est-ce que je dois porter ce *témoignage* ?

Cette loi qui en somme fait de *la jouissance* de *mon prochain* comme telle, le point pivot autour duquel oscille à cette occasion du *témoignage* le sens de mon devoir :

- est-ce que je dois aller vers mon *devoir de vérité* en tant qu'il préserve la place authentique de ma jouissance, même si elle reste vide ?
- Ou est-ce que je dois me résigner à ce mensonge qui, en me faisant substituer à toute force le bien au principe de ma jouissance, me commande de *souffler alternativement le chaud et le froid* :
 - soit que je recule à trahir mon prochain pour épargner mon semblable,
 - soit que je m'abrite derrière mon semblable pour renoncer à ma propre jouissance ?



Je vous ai annoncé pour aujourd'hui, à la suite de ce que nous avons à développer, que je parlerai de SADE. Ce n'est pas sans certaine *contrariété* de la coupure qui va être prolongée que j'aborde ce sujet aujourd'hui.

Je voudrais au moins, pendant cette leçon, éclaircir quelque chose qu'on pourrait appeler ainsi : une sorte de *malentendu latent* qui pourrait se produire, à savoir que le fait d'aborder SADE serait pour nous en quelque sorte lié à une façon toute extérieure de nous considérer comme pionniers, comme militants sur les limites.

Il s'agirait en quelque sorte, par fonction, par profession, que nous suivions cette direction qui serait indiquée à peu près en ces termes, que nous serions destinés à chatouiller les extrêmes, si je puis dire, que SADE, seulement en ce sens, serait notre parent, ou notre précurseur, qu'il ouvre je ne sais quelle impasse, aberration, aporie où il serait même - pourquoi pas ? -

concernant le champ éthique que nous avons
choisi cette année d'explorer comme tel
...recommandé de le suivre.

je crois qu'il importe extrêmement de dissiper ce malentendu, solidaire d'un certain nombre d'autres contre lesquels en quelque sorte *je navigue*, dans *le progrès* que j'essaye de faire devant vous cette année.

Il ne s'agit pas là seulement de quelque chose d'intéressant pour nous au sens où je le disais à l'instant, purement externe. Je dirai même que, jusqu'à un certain point, une certaine dimension d'ennui que peut représenter pour vous, auditoire je dois dire pourtant si patient, si fidèle, le champ que nous explorons cette année n'est pas à négliger comme ayant son sens propre.

Je veux dire par là...

et bien entendu puisque je vous parle, cela fait partie du genre, j'essaie de vous intéresser ...que quand même l'ordre de communication qui nous lie n'est pas destiné forcément à éviter quelque chose que *l'art normal* de celui qui enseigne consiste à éviter.

Je veux dire...

par exemple pour comparer deux auditoires ...si j'ai réussi à intéresser, c'est tant mieux, l'auditoire de Bruxelles, ce n'est pas du tout dans le même sens que vous êtes ici... à ce que je vous enseigne ...intéressés.

Il y a même là quelque chose, je dois dire, qui touche à la nature, à la place du sujet que nous avons choisi cette année. Si je me plaçais un instant dans la perspective de ce qui existe, qui est humainement tellement sensible, tellement valable dans la perspective non pas du jeune analyste, mais de l'analyste qui s'installe, qui commence d'exercer son métier, je dirais que, par rapport à ce que nous essayons d'articuler, il est concevable que je puisse me heurter à la dimension de ce que je pourrais appeler la pastorale analytique.

Encore donné-je à ce terme, et à ce que je vise, son titre noble, son titre éternel. Un titre moins plaisant serait celui qui a été inventé par un des auteurs les plus répugnants de notre époque, c'est ce qu'on a appelé *Le confort intellectuel*³⁶.

Il y a une dimension du « *comment faire ?* » à partir de quoi peut s'engendrer une impatience, voire une déception devant le fait de prendre les choses à un certain niveau, qui n'est pas celui où, semble-t-il, à partir de notre technique... c'est sa valeur, c'est sa promesse ...*beaucoup de choses* doivent se résoudre.

Pas *tout*, forcément !

³⁶ Marcel Aymé : *Le confort intellectuel*, Livre de Poche 2002.

Et ce en quoi elle nous met à l'affût de *quelque chose* qui peut se présenter comme une impasse, voire comme un déchirement, n'est pas forcément quelque chose dont nous ayons à détourner notre regard, même si c'est cela même qui doit dominer toute notre action.

Au début de cette vie du jeune qui s'installe dans sa fonction d'analyste, ce que je pourrais appeler *son squelette* fera de son action quelque chose de vertébré, non point cette sorte de mouvement vers mille formes, toujours prêt à *retomber* sur lui-même, à *s'embrouiller* dans je ne sais quel cercle où, depuis quelque temps, certaines explorations donnent l'image.

Pour tout dire, il n'est pas mauvais que *quelque chose* soit dénoncé de ce qui peut déteindre d'un espoir d'assurance, sans doute utile *dans l'exercice professionnel*, sur je ne sais quelle assurance sentimentale par quoi, sans doute, les mêmes sujets que je suppose à cette bifurcation de leur existence se trouvent prisonniers de je ne sais quelle *infatuation*, source d'une déception intime, d'une revendication secrète.

Voilà sans doute ce contre quoi a à lutter, pour progresser, la perspective qui est celle des fins éthiques de la psychanalyse telle que j'essaie ici de vous en montrer cette dimension, pas forcément dernière, bel et bien immédiatement rencontrée.

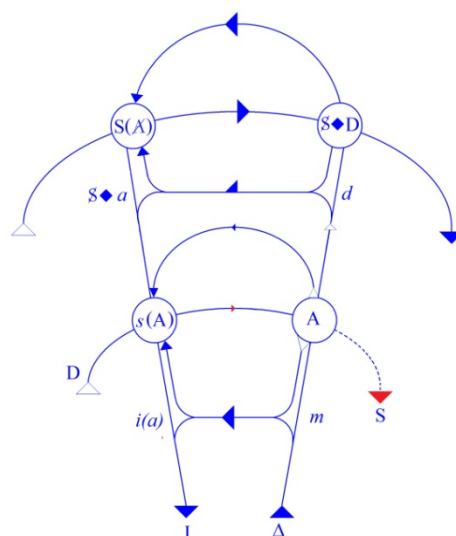
Ce dans quoi, au point où nous sommes, je pourrai le désigner, l'articuler par ces deux ou trois mots qui sont ceux auxquels nous ont mené notre chemin jusqu'à présent, je l'appellerai *le paradoxe de la jouissance*, pour autant que pour nous, analystes, il introduit sa problématique dans cette dialectique du bonheur dans laquelle nous nous sommes - qui sait ? - peut-être imprudemment aventurés.

Ce *paradoxe de la jouissance*, nous l'avons saisi dans plus d'un détail, que je n'ai besoin que d'indiquer devant vous d'un trait, pour vous les rappeler comme étant en quelque sorte ce qui surgit le plus facilement, le plus communément dans notre expérience.

Mais pour vous y mener, pour l'utiliser, pour le nouer dans notre trame, j'ai pris cette fois ce chemin que je vous signalai d'abord, de l'énigme de son rapport à la Loi, qui - en fait - prend toute sa valeur, tout son relief de l'*étrangeté* où pour nous, se situe l'existence de cette Loi en tant que, dès longtemps, je vous ai appris à la considérer comme fondée sur l'Autre, et qu'il nous faut suivre FREUD :

- non en tant qu'exception, position particulière dans un individu, dans une *profession de foi athée*,
- mais comme quelqu'un - vous ai-je montré - qui, le premier, a donné valeur et droit de cité à un *mythe* en tant qu'il vise directement *le mort originel*,
- qu'il apporte dans notre pensée cette réponse à quelque chose qui s'était formulé sans raison de la façon la plus étendue, la plus articulée à la conscience de notre époque, comme étant la réalisation par les esprits les plus lucides, et bien plus encore par la masse, d'un fait qui s'appelle et s'articule comme « *la mort de Dieu* ».

Voici donc cette problématique, d'où nous partons, qui est proprement celle où se développe en quelque sorte le signe que, dans le graphe, je vous proposais sous la forme de $S(A)$. Il se place, vous savez où ? Ici, dans la partie supérieure du graphe.



Il s'indique comme la réponse dernière à la garantie demandée à l'Autre du sens de cette Loi qu'il articule pour nous au plus profond de l'inconscient. S'il n'y a plus de manque, l'Autre défaille, le signifiant est celui de la mort de l'Autre.

C'est en fonction de cette position suspendue elle-même au *paradoxe de la Loi* que pour nous se propose ce que j'ai appelé le *paradoxe de la jouissance*. C'est celui que nous essayons, en fonction de ce point où nous sommes parvenus, d'articuler.

Observons ceci que seul le christianisme donne son contenu plein...

représenté par le drame de *la Passion*
...au naturel de cette vérité que nous avons appelée
« *la Mort de Dieu* ».

Oui...

dans un naturel auprès duquel *pâlissent* en quelque sorte les approches qu'en représentent les réalisations sanglantes *des combats de gladiateurs*
...ce qui nous est proposé par le christianisme est un drame qui littéralement, comme il l'exprime, « *incarne* » cette *Mort de Dieu*.

Et c'est aussi le christianisme qui rend ceci solidaire de quelque chose qui est arrivé concernant la Loi, à savoir ceci qui dans le message sans détruire - nous dit-on - la Loi, mais se substituant à elle comme désormais l'unique commandement
...*la résumé*, la reprend donc *en même temps qu'elle l'abolit*.

Et l'on peut dire vraiment que nous avons là le premier exemple historique dans lequel prend son poids le terme allemand de *Aufhebung* en tant qu'il est conservation de ce qu'il détruit, mais aussi changement de plan.

Et cette Loi c'est précisément le « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». La chose est à proprement parler articulée comme telle dans l'Évangile.

C'est avec le « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* »
que nous avons à poursuivre notre chemin.

Les deux termes [Mort de Dieu, Amour du Prochain] sont historiquement
solidaires et...

à moins de donner à tout ce qui s'accomplit
historiquement dans la tradition judéo-chrétienne
l'accent d'un hasard constitutionnel
...il nous est impossible de méconnaître ce message.

Je sais bien que le message des croyants est
de nous montrer la résurrection au-delà, mais ceci
est une promesse et c'est précisément le passage où
nous avons à nous frayer notre voie.

De sorte qu'il convient que nous nous arrêtions
à ce défilé, à ce passage étroit où FREUD lui-même
s'arrête et recule avec une horreur motivée devant le
« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » au sens propre où, comme
il l'articule, ce commandement lui apparaît inhumain.
C'est en ceci que se résume tout ce qu'il a à *objecter*,
à apporter comme objection contre.

C'est au nom de l'*εὐδαιμονία* [eudaimonia]³⁷, la plus légitime
sur tous les plans...

tous les exemples qu'il en donne
sont là pour en témoigner
...que lui...

qui mesure ce dont il s'agit dans ce commandement
...il s'arrête et constate...

qu'après tout, avec combien de légitimité
...combien le spectacle historique de l'humanité qui se
l'est donné pour idéal est, par rapport à son
accomplissement, peu probant.

Je vous ai dit à quoi est liée cette horreur,
cet arrêt de *l'honnête homme* si profondément méritant,
cette qualité, qu'est FREUD.

Il la fait surgir avec tout son relief dans cette
désignation de cette méchanceté centrale où, lui,
n'hésite pas à nous montrer le cœur le plus profond
de l'homme.

37 Cf. Aristote *Éthique à Eudème*, II, 1219a, 9 : « ἦν μὲν γὰρ ἡ εὐδαιμονία τὸ ἄριστον, τὰ δὲ ». « *Le bonheur*, avons-nous dit, est le bien suprême ».

Je n'ai pas besoin, même ici, tellement, d'accentuer le point où je joins pour les nouer mes deux fils. C'est celui-ci :
le *refus*, la *rébellion* de l'homme en tant qu'il aspire au bonheur, c'est-à-dire de *Jedermann*, de *tout-homme*.

La vérité reste vraie que l'homme cherche le bonheur. La résistance devant le commandement :
« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » et la résistance qui s'exerce pour entraver son accès à la jouissance sont une seule et même chose.

Ceci peut paraître, ainsi énoncé, *un paradoxe* de plus, une gratuite affirmation. N'y reconnaissez-vous pas, pourtant, ce à quoi nous nous référons de la façon la plus commune chaque fois qu'en effet nous voyons le sujet reculer devant sa jouissance ?

De quoi faisons-nous état ?

Mais de l'agressivité inconsciente qu'elle contient, de ce noyau redoutable, de cette *destrudo* qui...
quelles que soient à cet égard les petites manières, *les chipotages de jaurée analytiques*
n'en est pas moins pourtant ce à quoi nous nous trouvons constamment affronté dans notre expérience.

Et ceci...

qu'on l'entérine ou non, au nom de je ne sais quelle idée préconçue de la nature
...n'en reste pas moins la fibre, la trame même de tout ce que FREUD a enseigné.

Et nommément ceci :
que c'est pour autant que cette agressivité, le sujet la tourne et la retourne contre lui, qu'en provient ce qu'on appelle l'énergie du *surmoi*.

FREUD prend soin d'ajouter cette touche supplémentaire qu'une fois entré dans cette voie, amorcé ce processus, il n'y a, semble-t-il, littéralement pas de limite, à savoir qu'il engendre un effet, une agression toujours plus lourde du *moi*.

Il l'engendre, si l'on peut dire, à la limite,
à savoir très proprement pour autant que vient à
manquer *cette médiation* qui est celle justement de la Loi.
De la Loi, pour autant qu'elle proviendrait
d'ailleurs, mais de cet ailleurs aussi,
où vient à faire défaut pour nous son répondant,
celui qui la garantit, à savoir Dieu lui-même.

Ce n'est donc pas là une proposition originale
que je vous fais en vous disant que le recul devant
le « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » est la même chose
que la barrière devant la jouissance.

Ce ne sont pas deux contraires, deux opposés.

C'est là qu'il convient de mettre l'accent, et que se
retrouve le côté paradoxal.
Encore faut-il le centrer.

Ce ne sont pas deux opposés.

Je recule à aimer mon prochain comme moi-même,
pour autant sans doute qu'à cet horizon il y a
quelque chose qui participe de je ne sais quelle
intolérable cruauté. Dans la même direction, aimer
mon prochain peut être la voie la plus cruelle.

Tel est, affûté, le tranchant du paradoxe en tant,
effectivement, qu'ici je vous le propose.
Sans doute faut-il, pour lui donner sa portée,
y aller comme je vous l'ai dit, pas à pas,
c'est-à-dire, saisissant les approches, le mode
sous lequel s'annonce pour nous cette ligne d'intime
division que nous puissions vraiment, sinon savoir,
du moins pressentir quels accidents nous offre
son chemin.

Bien sûr, nous avons dès longtemps appris à connaître
comme telle dans notre expérience, la jouissance de
la transgression. Et il s'en faut de beaucoup que
nous sachions simplement - à la présenter - quelle
peut être sa nature.
À cet égard, notre position est ambiguë.

Chacun sait que nous avons redonné à la perversion son droit de cité :

« *pulsion partielle* » l'avons-nous appelée, impliquant par là l'idée que, dans la totalisation, elle s'harmonise, et déversant du même coup je ne sais quelle suspicion sur l'exploration révolutionnaire...

car elle fut à un moment

du siècle dernier révolutionnaire

...de la *Psychopathia sexualis*, de l'œuvre monumentale de KRAFFT-EBING.

De celle d'un HAVELOCK ELLIS aussi, à laquelle je n'aurais pas manqué *en passant*, une fois pour toutes, de donner la sorte de coups de bâton que je crois qu'elle mérite, à savoir d'entrée :

les exemples les plus éclatants d'une sorte d'incapacité systématique, je veux dire par là, non pas de l'insuffisance d'une méthode, mais du choix d'une méthode en tant qu'insuffisante.

La prétendue *objectivité scientifique* qui s'étale dans ces livres qui ne constituent qu'un ramassis à peine critiqué de documents, vous donne bien un de ces exemples vivants de cette conjonction d'une certaine *foolerie* avec une *knaverie*, une *canaillerie fondamentale* dont je vous faisais la dernière fois la caractéristique d'un certain mode de pensée dit, pour l'occasion, « *de gauche* » sans préjuger de ce qu'il peut avoir dans d'autres domaines de bavures et d'enclaves.

Bref, si cette lecture peut être recommandable, c'est au seul titre de vous montrer, non pas seulement la différence de fruits et de résultats, mais de ton qui existe entre un certain mode d'investigation futile, et ce qu'à proprement parler la pensée d'un FREUD et l'expérience qu'il dirige, réintroduit dans ce domaine de ce qui s'appelle tout simplement la responsabilité.

Nous connaissons donc cette *jouissance de la transgression*.

Mais pour autant, convient-il de savoir en quoi elle consiste ? Cela va-t-il donc de soi que de piétiner les lois sacrées, qui aussi bien peuvent être, par la conscience du sujet, profondément mises en cause, déclenche par soi-même je ne sais quelle jouissance ?

Sans doute nous voyons constamment opérer chez les sujets cette très curieuse démarche que l'on peut articuler comme une mise à l'épreuve de je ne sais quel sort sans visage, d'un risque pris où le sujet, s'en étant tiré, se trouve, par après, comme garanti dans sa puissance.

Est-ce qu'ici la loi défiée ne joue pas le rôle de moyen, de sentier tracé pour accéder à ce risque ?

Mais alors si ce sentier est nécessaire, ce risque, quel est-il ?

Vers quel but la jouissance progresse-t-elle pour devoir, pour y arriver, prendre appui sur la transgression ?

Je laisse ces questions ouvertes pour l'instant et je reprends.

Si, dans ce chemin, le sujet rebrousse, quel est donc ce qui convoite le procès de ce retournement ? Essayons, dans cette voie, d'interroger à nouveau le problème. De celui-ci nous trouvons dans l'analyse une réponse plus motivée : l'identification à l'autre - nous dit-on - à l'extrême de telle de nos tentations.

Ce n'est même point dire qu'il ne s'agisse de *tentations* extraordinaires, mais de l'extrême de ces tentations, à savoir : d'en apercevoir les conséquences.

Nous reculons à quoi ?

À quelque chose que je vous ai appris à repérer sous le terme, au sens où j'en fais usage, d'altruisme : nous reculons à attenter à l'image de l'autre parce que c'est l'image sur laquelle nous nous sommes formés comme « *moi* ».

Ici est la puissance convaincante de l'altruisme. Ici est aussi bien la puissance uniformisante d'une certaine loi d'égalité, celle qui se formule dans la notion de volonté générale.

Dénominateur commun sans doute d'un respect de certains droits qu'on appelle, je ne sais pourquoi, élémentaires, mais qui peut prendre aussi bien la forme d'exclure de ses limites, et aussi bien de sa protection tout ce qui ne peut pas s'intégrer dans ses registres.

Puissance d'expansion aussi, dans ce que je vous ai articulé la dernière fois comme le penchant *utilitariste*.

C'est à savoir qu'à ce niveau d'homogénéité, effectivement, la loi de l'utilité comme impliquant sa répartition sur le plus grand nombre s'impose d'elle même avec une forme qui effectivement *innovera*.

Puissance captivante que ce quelque chose dont la dérision se dénote suffisamment à nos regards, j'entends d'analystes, quand nous l'appelons *philanthropie*, mais aussi bien qui pose la question des fondements naturels de ce que nous appelons la pitié au sens où *la morale* du sentiment y a toujours cherché son appui.

Tout ceci repose sur l'image de l'autre en tant que notre semblable. C'est dans cette similitude que nous avons à notre « *moi* » et à tout ce qui nous situe dans un certain registre, donné forme, que nous en sommes solidaires.

Et que viens-je ici apporter comme question, alors qu'il semble aller de soi que c'est là le fondement même de la loi « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » ?
Il n'y a pas de question.

C'est bien du même autre qu'il s'agit.

Et pourtant, il suffit un instant de s'arrêter pour voir que les contradictions pratiques, individuelles, intimes, sociales, sont manifestes, éclatantes, de l'idéalisation qui s'exprime dans les directions que j'ai formulées du respect de cette image de l'autre en tant qu'elle a un certain type, une certaine ligne, une certaine filière et filiation d'effets.

Et ce quelque chose d'infiniment problématique que la loi religieuse exprime et qu'elle manifeste historiquement, je dirai :

- d'une part par les paradoxes de ses extrêmes, ceux de la sainteté,
- et aussi bien par les paradoxes que sont l'échec sur le plan social en tant qu'elle n'arrive à rien de ce qui serait accomplissement, réconciliation, de faire littéralement venir l'avènement sur la terre, cet avènement pourtant par elle promis.

Et pour mettre les points plus précisément encore sur les « i », je dirai, allant droit à ce qui semble aller au plus contraire de cette dénonciation de l'image, à savoir à ceci, toujours reçu dans un ronronnement de satisfaction plus ou moins amusée :

« Dieu a fait l'homme à son image »

C'est ce qu'articule la tradition religieuse qui, une fois de plus, montre là plus de ruse dans l'*indication* de la vérité que ne le suppose l'orientation de la philosophie psychologique.

S'ils croient s'en débarrasser en répondant que l'homme, sans doute, à Dieu le lui a bien rendu, pour mieux ramener ses pas dans une *autre direction* et...

confrontant le fait que cet énoncé est *du même jet, du même corps* que ce livre sacré où s'articule l'interdiction de forger le Dieu des images ...d'essayer de faire un pas plus loin en songeant que si cette interdiction a un sens, c'est quoi ?

Que les images sont trompeuses.

Et pourquoi ?

Allons donc au plus simple, c'est que par définition, si ce sont de belles images...

et Dieu sait qu'elles sont toujours aux canons de la beauté qui règnent alors, des images religieuses, par définition ...on ne voit pas qu'elles sont toujours creuses.

Mais alors l'homme aussi, en tant qu'image :

- c'est pour le creux, que l'image laisse vide, qu'il est intéressant.
- C'est parce qu'on ne voit pas, par ce que l'on ne voit pas dans l'image,
- c'est par cet au-delà de la capture de l'image, le vide de Dieu à découvrir c'est peut-être la plénitude de l'homme, mais c'est aussi là que Dieu le laisse dans le vide.

Or, Dieu, c'est sa puissance même de s'y avancer dans ce vide.

Tout cela, pour nous, donne les figures de l'appareil d'un domaine où la reconnaissance d'autrui s'avère dans sa dimension d'aventure où le sens du mot reconnaissance s'infléchit vers celui qu'il prend dans toute exploration, quelque accent de militance, de nostalgie dont nous puissions la pourvoir.

SADE est sur cette limite et nous enseigne, dans deux sens que je voudrais vous épeler :

- en tant qu'il imagine de la franchir, qu'il cultive le fantasme sadique, avec *la morose délectation*, je reviendrai sur ces termes, où ce fantasme se déploie. En tant qu'il l'imagine, il démontre la structure imaginaire de la limite.
- En tant qu'il la franchit, car il la franchit...
il ne la franchit pas, bien sûr
...dans le fantasme, c'est bien ce qui en fait le caractère fastidieux.

Mais dans la théorie il la franchit dans la doctrine proférée en mots qui s'appelle selon les moments de son œuvre :

- « *la jouissance de la destruction* »,

- « *la vertu propre du crime* »,
- « *le mal cherché pour le mal* »,
- et au dernier terme, les références singulières à ces entités qu'un de ses personnages, le personnage de SAINT FOND...
pour vous aider à le repérer :
dans *l'Histoire de Juliette*
...proclame sous la forme d'une croyance renouvelée pas tellement neuve, à un Dieu comme :
« *l'Être suprême en méchanceté* ».

Dans la théorie qui s'appelle - dans la même œuvre - « *le Système du pape PIE VI* »...

qu'il introduit comme un
des personnages de son roman
...poussant plus loin les choses, il nous montre,
nous déploie une vision de la Nature comme d'un vaste système d'attraction et de répulsion du « *mal par le mal* » en tant que tel.

Et le procès de la démarche éthique étant, pour l'homme, de réaliser à l'extrême cette assimilation à un mal absolu, grâce à quoi son interrogation a une nature foncièrement mauvaise est celle qui se réalisera dans une sorte d'harmonie inversée.

Je ne fais ici qu'ébaucher, résumer, indiquer ce qui ne se présente pas, vous le voyez, comme les étapes d'une pensée à la recherche d'une *formulation paradoxale*, mais bien plutôt comme son *déchirement*, son *éclatement* dans la voie d'un cheminement qui par lui-même développerait l'impasse.

Ici peut-on dire pourtant que SADE nous enseigne à proprement parler...

et en tant que nous sommes
dans l'ordre d'un jeu symbolique
...une amorce, une voie, une tentative de franchir ce que j'ai appelé la limite, de découvrir...
je vous en montrerai des témoignages
...ce que nous pourrions appeler *les lois de cet espace du prochain*
comme tel.

De cet espace qui se développe en tant que nous avons affaire :

- non pas à *ce semblable* de nous-mêmes que nous faisons si facilement *notre reflet* et que nous impliquons nécessairement dans les mêmes méconnaissances qui caractérisent notre moi,
- mais à proprement parler ce prochain, déjà en tant que le plus proche nous avons quelquefois, et ne serait-ce que pour l'acte de l'amour à le prendre dans nos bras, je parle ici, non pas d'un amour idéal mais de l'acte de faire l'amour.

Et nous savons très bien combien les images du *moi* peuvent contrarier notre propulsion dans cet espace.

Est-ce que de celui qui nous apprend à nous y avancer, dans un discours plus qu'atroce, nous n'avons pas pourtant quelque chose à apprendre sur les lois d'un espace en tant précisément que nous y font défaut, nous y leurrent, nous y trompent justement les lois de la captivation imaginaire par l'image du semblable ?

Vous voyez où je vous mène.
Au point précis où je suspends notre démarche, je ne préjuge pas ici de ce qu'est l'autre.
Et je souligne *les leurres* du semblable en tant que c'est de ce semblable en tant que semblable que naissent les méconnaissances qui me définissent comme « *moi* ».

Et je vais m'arrêter un instant sur un petit *apologue*, sur une petite image, où vous reconnaîtrez mes cachets privés.

Je vous ai parlé, dans un temps, du pot de moutarde.
Ce que je veux vous montrer par ce dessin de trois pots, c'est que vous en avez là toute une rangée, de moutarde ou de confiture.
Ils sont sur des planches aussi nombreux qu'il suffira à vos appétits contemplatifs.

Ce que je veux, sur cet exemple, vous faire remarquer, c'est que c'est en tant que les pots sont identiques qu'ils sont irréductibles. Je veux dire qu'à ce niveau nous butons littéralement sur une espèce de préalable de l'individuation. Celui auquel en général ce problème s'arrête, à savoir qu'il y a celui-ci, qui n'est pas celui-là.

Je voudrais, si vous êtes capables d'éveiller une oreille un peu subtile, vous faire entendre qu'à l'opposé de cette limite c'est en tant qu'ils sont les mêmes qu'ils pourraient envelopper strictement le même vide. Je veux dire que l'un mis à la place de l'autre, c'est sans doute l'autre chassé par l'un, mais que le vide est le même.

Vous ne pensez pas, bien sûr, que m'échappe *le caractère sophistiqué* de ce petit tour de prestidigitation. Néanmoins, comme tout sophisme, tâchez de comprendre la vérité qu'il recèle.

Autrement dit, tâchez de comprendre que dans le terme « *même* » l'étymologie...

qui n'est autre - je ne sais si vous vous en êtes aperçus - que *metipse*³⁸ [moi-même] ...fait de ce « *même* » en « *moi-même* » une sorte de redondance.

Mais...

« *même* » [dérivant] de *metipsimus* [*metipsimus* superlatif de metipse : le plus moi-même de moi-même] ...pour arriver à faire la transformation phonétique, *le plus moi-même de moi-même*, ce qui est au cœur de moi-même, ce qui est au-delà de moi, pour autant qu'il s'arrête au niveau de ces parois sur lesquelles on peut mettre une étiquette, cet intérieur, ce vide dont je ne sais plus s'il est à moi ou à personne, ce *metipsimus*, voilà ce qui sert - en français tout au moins - à désigner la notion du « *même* ».

38Cf. les débats sur l'étymologie de « même » :

- metipsimus, superlatif de metipse, du latin classique egomet ipse, en personne, moi-même (Bloch et Wartburg).

Le mot METIPSE est une invention basée sur l'idée que dans l'expression latine EGOMET IPSE l'usage aurait abandonné la première partie EGO du mot EGOMET. Mais comme ce terme est encore trop éloigné du mot français MÊME, on lui invente un superlatif pour introduire un M supplémentaire. Les étymologistes officiels laissent le soin au lecteur de déduire que le mot METIPSIMUS s'est transformé en MÊME. ([Éthymologie des langues indo-européennes](#)).

Voilà ce qui justifie l'usage de mon sophisme et qui me rappelle que ce « *prochain* », il a précisément sans doute toute cette méchanceté dont parle FREUD, mais qu'elle n'est autre que celle-là même devant laquelle je recule en moi-même, et que l'aimer c'est vraiment l'aimer comme un moi-même, mais du même coup c'est nécessairement m'avancer dans quelque cruauté. *La sienne* ou *la mienne*, m'objecterez-vous ?

Mais tout ce que je viens de vous expliquer est justement pour vous montrer que rien ne dit ici qu'elles soient distinctes. Il semble bien plutôt que ce soit la même, à condition que soient franchies les limites qui me font me poser en face de l'autre comme mon semblable.

Ici je dois éclairer ma lanterne :

- cette ivresse panique,
- cette orgie sacrée,
- ces flagellants des cultes d'ATTIS,
- et ces BACCHANTES de la tragédie d'EURIPIDE...

Bref, tout ce *dionysisme* reculé dans une histoire perdue à laquelle on se réfère depuis le XIX^{ème} siècle pour essayer de retracer, de resituer au-delà de HEGEL, de KIERKEGAARD à NIETZSCHE, les vestiges qui peuvent nous rester encore ouverts de cette dimension du grand PAN :

- dans une dimension apologétique et en quelque sorte condamnée chez KIERKEGAARD,
- utopique, apocalyptique, et non moins effectivement condamnée chez NIETZSCHE,

ce n'est pas de cela qu'il s'agit quand je vous parle de cette *mêmeté* de l'*autrui* et de *moi*.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, pour la raison qui m'a fait terminer mon avant-dernier séminaire par l'évocation corrélatrice au déchirement du voile du temple, que le grand PAN est mort.

Je n'en dirai pas plus loin aujourd'hui, encore que, bien entendu, il ne s'agisse pas seulement qu'à mon tour je vaticine, mais que je vous donne rendez-vous au moment où...

pourquoi le grand PAN est mort ?
...il faudra bien que j'essaie de justifier *pourquoi*, *en quoi*, à *quel moment*, et sans doute au moment précis que la légende nous désigne.

Ce dont il s'agit ici, ce en quoi j'entends vous mener par la main, et que vous y laissiez la ligne toujours possible à retrouver d'un fil, est la démarche de SADE pour autant qu'il nous montre, d'un certain champ de ce domaine, de *cet espace du prochain* dont je vous parle, l'accès dans ce que j'appellerai...

pour paraphraser le titre d'un de ses ouvrages qui s'appelle *Idées sur les romans*
...l'idée d'une technique proprement orientée vers la jouissance sexuelle en tant que non sublimée, et les rapports de cette idée avec ce champ à explorer de l'accès au prochain.

Ici nous ne pouvons que nous arrêter un instant pour annoncer que cette idée va nous montrer toutes sortes de lignes de divergences au point d'engendrer assurément l'idée de difficulté.

Dès lors, il serait nécessaire que nous situions la portée de l'œuvre littéraire comme telle.
Voilà-t-il pas un détour qui va, à coup sûr...
on me reproche d'être lent, depuis quelque temps
...bien nous retarder.

Pourrions-nous tout de même en finir avec *ce pas du raffinement* plus rapidement qu'il ne semble nécessaire ?
Et rappeler qu'assurément plusieurs biais par où l'œuvre de SADE peut être prise doivent être évoqués, ne serait-ce que pour dire celui que *nous* choisissons.

D'abord cette œuvre est-elle un témoignage conscient de ce qu'il dit, ou inconscient ?
Quand j'entends inconscient ici, je vous en prie, ne faites pas entrer en jeu l'inconscient analytique comme tel.

Je veux dire inconscient pour autant que *le sujet* SADE ne repère pas entièrement ce en quoi il s'insère dans les conditions faites à l'homme noble de son temps, à l'orée de cette Révolution, puis dans la période de « *la Terreur* » que, comme vous le savez, il va tout entière traverser pour être ensuite relégué aux confins, dans l'asile de Charenton, par la volonté, dit-on, du Premier Consul.

À la vérité, SADE nous apparaît bien avoir été extrêmement conscient du rapport de son œuvre avec la position de celui que j'appellerai « *l'homme du plaisir* », et pour autant qu'à l'intérieur de cette vie de l'homme du plaisir, l'homme du plaisir comme tel porte ici témoignage contre lui-même en avouant publiquement les extrémités où en arrive ceci.

Tout, dans *la joie* avec laquelle il rappelle *les émergences* que nous en avons dans l'histoire, le prouve assez, avoue à quoi de tout temps en arrive le maître quand il ne courbe pas la tête devant l'être de Dieu.

Il n'y a pas du tout à cacher la face que j'appellerai réaliste des atrocités de SADE. Assurément leur caractère développé, insistant, démesuré saute aux yeux et contribue, par je ne sais quel défi, à la vraisemblance, à faire entrer l'idée légitime de je ne sais quelle ironie de ce discours.

Il n'en reste pas moins que les choses dont il s'agit s'évaluent dans SÜETONE, dans DION CASSIUS, dans quelques autres, et lisez les *Grands jours d'Auvergne* d'Esprit FLÉCHIER³⁹, pour apprendre ce qu'à l'orée du XVII^{ème} siècle un grand seigneur pouvait se permettre avec ses paysans.

Nous aurions tort, au ton de la retenue qu'impose à notre faiblesse les fascinations de l'imaginaire, de penser que cette fois-ci, et bien que sans savoir ce qu'ils font, les hommes ne sont pas capables en de certaines positions, ces limites, de les franchir.

39 Esprit Flécher : Mémoires de Flécher sur les grands jours d'Auvergne, 1665, Mercure de France, 1984.

Là-dessus FREUD lui-même nous donne la main de ce manque absolu de faux-fuyants, de toute *knaverie*, qui le caractérise quand, dans le *Malaise dans la civilisation*, il n'hésite pas à articuler qu'il n'y a pas de commune mesure entre la satisfaction que donne une jouissance à son état premier et celle qu'elle peut donner dans les formes détournées, voire *sublimées* selon les voies dans lesquelles l'engage la civilisation.

À un autre endroit, il ne dissimule pas ce qu'il pense du fait que ces jouissances...

qu'une morale reçue interdit
...sont néanmoins...

par les conditions mêmes où vivent certains
qu'il désigne du doigt et qui sont ceux
qu'on appelle les riches
...parfaitement *accessibles* et *permises*, et que sans doute, malgré les entraves que nous leur connaissons, ils en profitent quelquefois.

Et pour mettre les choses exactement au point, je profite de ce passage pour vous faire une *remarque*. *Remarque* que je crois assez souvent omise, ou négligée, qui est celle-ci. Ce n'est qu'une *remarque* incidente à la mode des remarques de FREUD en cette matière.

C'est à savoir que la sécurité de la jouissance des riches, à l'époque propre où nous vivons, se trouve, réfléchissez-y bien, très augmentée par ce que j'appellerai la légalisation universelle du travail.

C'est bien vous représenter ce que furent, dans les époques passées, ce qu'on a appelé « *les guerres sociales* ».

Essayez d'en retrouver ce qui existe, ce qui en reporte à nos époques l'équivalent assurément à nos frontières, mais plus à l'intérieur de nos sociétés.

Un point sur la valeur de témoignage de réalité de l'œuvre de SADE :
allons-nous interroger sa valeur de sublimation ?

Si nous prenons la sublimation dans sa forme la plus épanouie, je dirai même la plus truculente, la plus cynique, sous laquelle FREUD s'est amusé à nous la proposer...

à savoir la transformation de la tendance sexuelle en une œuvre où chacun, reconnaissant ses propres rêves et impulsions, récompensera l'artiste de lui donner cette satisfaction en lui donnant une vie large et heureuse, en lui donnant par conséquent effectivement accès à la satisfaction de la tendance intéressée au départ ...si nous prenons l'œuvre de SADE sous cet angle, c'est plutôt raté.

C'est plutôt raté, parce qu'à vrai dire, vous savez... ou ne savez pas

...le temps de sa vie que le pauvre SADE a passé soit en prison, soit reclus dans des *maisons spéciales*, et qu'on ne peut pas dire que le succès de son œuvre qui pourtant, dès son vivant, au moins pour l'œuvre dite *La Nouvelle Justine* suivie de l'*Histoire de Juliette*, fut un grand succès, mais assurément succès souterrain, succès de ténèbres, succès réprouvé.

Là-dessus nous n'insisterons pas.

Nous y faisons allusion tout simplement, pour promener notre lanterne sur les faces qui méritent d'abord d'être éclairées.

Et maintenant venons-en alors à voir...

puisque'elle n'est pas, somme toute, épuisée par ces deux faces où nous venons d'essayer de la repérer ...où se situe l'œuvre de SADE.

Œuvre indépassable, a-t-on dit, dans le sens d'une sorte d'absolu de l'insupportable de ce qui peut être exprimé par des mots concernant la transgression de toutes les limites humaines.

On peut admettre que dans aucune littérature d'aucun temps il y eut un ouvrage aussi scandaleux, que nul autre n'a blessé plus profondément les sentiments et les pensées des hommes.

Aujourd'hui que les récits de MILLER nous font *trembler*, qui oserait rivaliser de licence avec SADE ? Oui, on peut prétendre que nous tenons là l'œuvre la plus scandaleuse qui fut jamais écrite.

Et Maurice BLANCHOT que je vous cite, continue :

« *N'est-ce pas un motif de nous en préoccuper ?* »

C'est précisément ce que nous faisons. Je vous incite à lire ce livre où sont recueillis, en même temps, deux articles de Maurice BLANCHOT sur LAUTREAMONT et sur SADE⁴⁰, et qui me paraît de toute façon, si vous êtes capables de faire l'effort de le lire, un des éléments indispensables à verser à *notre dossier*, à côté du sens du discours que j'essaie de vous dire.

Quoi qu'il en soit, que ce soit moi qui vous le résume dans les termes que je vous ai dit, ou BLANCHOT lui-même qui l'articule, parler ainsi, c'est assurément beaucoup dire.

En fait, il semble qu'il n'y ait pas d'*atrocité concevable* qui ne puisse être trouvée dans ce catalogue où semblait puiser une sorte de défi à la sensibilité dont l'effet est à proprement parler stupéfiant.

Si le mot stupéfiant veut dire qu'en quelque sorte on abandonne la ligne du sens à l'auteur, qu'on perd les pédales autrement dit, et qu'à ce point de vue on peut même dire que *l'effet* dont il s'agit est obtenu sans art, c'est-à-dire sans considération de l'économie des moyens, par une sorte d'accumulation des détails, des péripéties auxquelles s'ajoute apparemment un truffage de *dissertations*, de justifications dont assurément les contradictions nous intéressent beaucoup car nous les suivrons dans le détail, et dont pour l'instant je veux seulement faire remarquer que seuls les esprits grossiers peuvent considérer...

ce qui leur arrive

...que ces *dissertations* sont là pour faire en quelque sorte passer des complaisances érotiques.

40 Maurice Blanchot, Lautréamont et Sade, éd. de Minuit, 1949.

Même des gens beaucoup plus fins que des esprits grossiers en sont venus à attribuer à ces *dissertations*, dénommées *digressions*, la baisse, si l'on peut dire, de la tension suggestive sur le plan où pourtant les esprits fins en question...

il s'agit là très précisément de Georges BATAILLE ...sur le plan où ils considèrent l'œuvre comme nous donnant proprement l'accès à cette sorte d'assomption de l'être en tant que dérèglement où ils voient la valeur de l'œuvre de SADE.

Attribuer cette espèce d'intérêt à ces dissertations et digressions est pourtant une erreur.

L'ennui dont il s'agit est quelque chose d'autre.

Il n'est que la réponse de l'être précisément...

que ce soit du lecteur ou de l'auteur peu importe ...à l'approche d'un centre d'incandescence ou, si je puis dire, de zéro absolu en tant qu'il est psychiquement irrespirable.

Sans doute, que le livre tombe des mains prouve qu'il est mauvais. Mais ici le mauvais littéraire est peut-être le garant de cette mauvaiseté à proprement parler...

pour employer un terme qui était encore en usage au XVII^{ème} siècle ...qui est l'objet même de notre recherche.

Dès lors SADE se présente dans l'ordre de ce que j'appellerai la littérature expérimentale. À savoir l'œuvre d'art en tant qu'elle est elle-même expérience, et une expérience qui n'est pas n'importe laquelle, une expérience, dirais-je, qui arrache le sujet comme tel, et par son procès, à ce que je pourrais appeler ses amarres psychosociales, et pour ne pas rester dans le vague, je veux dire, à toute appréciation psychosociale de la sublimation dont il s'agit.

Il n'y a pas de meilleur exemple d'une telle œuvre que celle dont j'espère qu'au moins certains d'entre vous ont eu la pratique. Je dis la pratique dans les mêmes sens où on peut dire : avez-vous ou non la pratique de l'opium ?

À savoir les *Chants de Maldoror* de LAUTRÉAMONT. Je n'en parle ici que pour autant que c'est à très juste titre que Maurice BLANCHOT *conjugue les deux perspectives* qu'il nous donne sur l'un et l'autre auteur. Mais dans SADE la référence est conservée au social, et il a la prétention de *valoriser socialement* son extravagant système. D'où cette sorte d'aveux étonnants qui font effet d'incohérences et qui, littéralement, je vous le montrerai, aboutissent à une sorte de contradiction multiple qu'on aurait pourtant tort de mettre ici purement et simplement à l'actif de l'absurde.

C'est une catégorie un petit peu *commode*, l'absurde, depuis quelque temps. Tellement *commode* que lui vient...
comme vous savez, les morts sont respectables,
mais tout de même nous ne pouvons pas ne pas
noter la complaisance qu'a apporté à je ne sais
quels balbutiements sur ce thème le prix NOBEL⁴¹
...cette merveilleuse récompense universelle de cette
knaverie dont sans aucun doute l'histoire prouvera
le palmarès de ce qui peut bien être dit de stigmates
d'une certaine abjection dans notre culture.

Ce que SADE nous montre, c'est de la façon la plus articulée, deux termes que j'isolerais en terminant aujourd'hui, comme *une annonce* de ce qui fera la suite de notre projet. C'est ceci, c'est que quand on avance dans une certaine direction...

qui est celle de ce vide central, en tant que
c'est jusqu'à présent sous cette forme que
se présente à nous l'accès à la jouissance
...le corps du prochain se morcelle.

Et que ici, c'est à son insu que, doctrinant la loi de la jouissance comme pouvant fonder je ne sais quel système de société idéalement utopique, il s'exprime ainsi en italiques, dans son texte, page 77 de l'édition de *Juliette* en dix petits volumes, qui a été refaite récemment de façon ma foi fort propre chez PAUVERT, et qui est je crois encore maintenant un livre qui ne s'écoule que sous le manteau :

« Prêtez moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant,
et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable. »

41 Albert Camus, prix Nobel de littérature 1957.

L'énoncé de cette loi fondamentale par laquelle s'exprime un moment du système de SADE en tant qu'il se prétend socialement recevable, est quelque chose qui est intéressant à relever pour autant que nous y voyons je ne dis pas la première manifestation dans le véhicule humain, mais dans l'articulé, dans la parole, de ce quelque chose à quoi nous nous sommes, comme psychanalystes, arrêtés sous le nom d'*objet partiel*.

Mais quand nous articulons ainsi la notion d'*objet partiel*, nous impliquons par là que cet objet ne demande qu'à rentrer, si l'on peut dire, dans *l'objet* :

- *l'objet* valorisé,
- *l'objet* de notre amour et de notre tendresse,
- *l'objet* en tant, pour tout dire, qu'il concilie en lui toutes les vertus du prétendu stade génital.

Je crois qu'il convient de s'arrêter un peu autrement au problème, et de s'apercevoir que cet objet est nécessairement à l'état, si je puis dire, d'indépendance, dans ce champ que nous tenons comme par convention, comme central, et que l'objet total, le prochain comme tel, vient s'y profiler, séparé de nous, se dressant si je puis dire, pour évoquer l'image du CARPACCIO de *San Giorgio degli Schiavone*, à Venise, au milieu d'une figure de charnier.



Je reprendrai la nécessité impliquée par ces termes pour vous indiquer l'autre figure que déjà, dès le premier abord, SADE nous enseigne.

C'est à savoir le fantasme de ce qui apparaît, de ce que j'appellerai « *le caractère indestructible de l'Autre* », pour autant qu'il surgit dans la figure de sa victime.

Observez :

- qu'il s'agisse de Justine,
- qu'il s'agisse aussi d'une certaine postérité assurément, elle, dépassable, de l'œuvre de SADE, je veux dire de sa postérité à proprement parler érotique, voire pornographique, celle qui a donné une de ses fleurs, il faut le reconnaître dans la récente, et je pense par une partie importante de mon auditoire, connue, Histoire d'O.

Cette victime survit à tous les mauvais traitements, elle ne se dégrade même pas dans son caractère d'*attrait*, et d'*attrait* voluptueux sur lequel la plume de l'auteur revient toujours avec insistance, et avec une insistance assurément comme en toute description de cette espèce.

Elle avait toujours les yeux les plus jolis du monde, l'air le plus pathétique et le plus touchant. Il semble que l'insistance de l'auteur à mettre toujours ses sujets sous une rubrique aussi *stéréotypée*, pose en elle-même un problème.

Il est certain que l'image dont il s'agit, il semble que tout ce qui lui arrive soit incapable d'en altérer, même à l'usure, l'aspect privilégié.

Il y a plus dans SADE...

qui est en effet quelqu'un d'une autre nature ...que dans tous ceux qui nous proposent ces amusettes. Dans SADE, nous voyons se profiler à l'horizon l'idée d'un supplice éternel. Je reviendrai sur ce point et, à l'occasion, vous en lirai les passages.

Étrange incohérence pourtant chez cet auteur qui soutient que rien de lui-même ne devant subsister il désira que rien ne reste accessible aux hommes de la place de sa tombe, que doivent recouvrir les fourrés.

N'est-ce pas dire qu'ici, dans le fantasme, il fait le contenu de ce plus proche de lui-même que nous appelons le prochain, ou encore ce *metipsimus* ?

Ici, vous le voyez, c'est sur cette indication de détail que je finirai aujourd'hui mon discours.

Par quelles attaches profondes un certain rapport à l'Autre qu'on appelle sadique nous montre sa parenté véritable avec la psychologie de l'obsessionnel dont toutes les défenses sont faites sous l'aspect et sous la forme d'une sorte d'armature de ferraille, de monture et de corset dans lesquels il s'arrête et s'enferme pour s'empêcher d'accéder à ce que FREUD appelle quelque part « *une horreur à lui-même inconnue* ».

Pierre KAUFMANN

LACAN

Vous n'allez pas entendre aujourd'hui la suite de mon discours. Vous n'allez pas l'entendre pour des raisons qui me sont personnelles. Je veux dire que cette interruption ayant été occupée par moi à la rédaction d'un travail qui paraîtra dans le prochain numéro de notre revue sur « *La structure* »⁴², c'est ce qui m'a reporté à une étape antérieure de mes développements et du même coup cela *a cassé mon élan*.

C'est évidemment sur un certain élan que se poursuit ce que cette année je déroule devant vous concernant cette dimension plus profonde du mouvement de la pensée, et du travail et de la technique analytiques que j'appelle éthique.

J'ai relu ce que je vous ai donné la dernière fois. Croyez-moi, à la relecture *cela ne se présente pas mal*. C'est dans le dessein de retrouver ce niveau que j'en reporterai la suite à la prochaine fois.

Nous en sommes pour l'instant à cette barrière au-delà de laquelle est *la Chose* analytique...

cette *Chose* qui fait le centre de ce que je développe devant vous cette année ...à cette barrière où se produisent les freinages, cette organisation de l'inaccessibilité de l'objet pour laquelle j'essaie de vous rappeler où se situe en somme le champ de bataille de notre expérience :

- l'inaccessibilité de l'objet en tant qu'objet de la puissance,
- et combien ce point crucial de notre expérience est en même temps ce que l'analyse amène de nouveau, aussi accessible que ce soit pourtant dans le champ de l'éthique.

42 Jacques Lacan : Remarques sur le rapport de Daniel Lagache, in *La Psychanalyse* N° 6, Perspectives structurales, PUF 1961.

Au-delà de cette barrière se trouve...

pour en compenser en somme, l'inaccessibilité
...projetée toute *sublimation individuelle*, mais aussi bien
les sublimations des systèmes de la connaissance, et pourquoi pas,
de la connaissance analytique elle-même.

C'est probablement là ce que je serai amené
à articuler pour vous la prochaine fois :
en quoi le dernier mot de la pensée de FREUD...

et spécialement sur la pulsion de mort
...se présente dans le champ de la pensée analytique
comme une sublimation dont les caractères, je crois,
sont faits pour nous retenir.

C'est dans cette perspective qu'il ne m'a pas semblé
inutile, à la façon d'une parenthèse...

je crois pour vous nécessaire, pour vous donner
l'arrière plan sur lequel pourra se formuler
cette notion concernant le sens de la dernière
théorie de FREUD sur la pulsion de mort
...comme une parenthèse donc, de vous faire résumer...
selon l'esprit normal d'un séminaire
...par Pierre KAUFMANN, ce que *les tenants, les représentants* d'une
génération qui était une bonne génération analytique,
nommément BERNFELD et un collaborateur, WEINTERBERG,
ont cogité, concernant le sens en général de
la pulsion, pour essayer de lui donner son plein
développement dans le contexte, disons, de l'*épistémologie*
d'alors, dans le contexte scientifique où il leur
semblait qu'il devait prendre place.

À ce titre, c'est un moment de *l'histoire de la pensée analytique*
qui va vous être présenté aujourd'hui.
Vous savez quelle importance j'attache à ces moments
de *l'histoire de la pensée analytique*, pour autant que dans ses
apories même je prétends vous apprendre souvent
à retrouver une arête authentique du terrain
sur lequel nous nous déplaçons.

Vous verrez quelles difficultés rencontre
la théorisation que BERNFELD donne de la notion de
pulsion, et plus spécialement de la pulsion de mort,
dans les rapports généraux où il essaie de l'insérer
par rapport à une énergétique...

sans doute, qui date déjà, car l'énergétique depuis a fait une évolution
...mais une énergétique qui est bien celle du contexte dans lequel FREUD lui-même parlait.

À cet égard, Monsieur KAUFMANN a fait toutes sortes de remarques pertinentes sur le fonds commun de notions scientifiques auxquelles FREUD a emprunté certains de ses termes, que nous situons mal simplement à les reprendre tous nus, à nous contenter de la suite des énonciations de FREUD pour les *situer*.

Il y a une cohérence interne, certes, et évidente, qui leur donne leur portée, mais de savoir à quels discours de l'époque ils étaient empruntés n'est jamais inutile.

À cet égard, Monsieur KAUFMANN vous donnera des rappels de sa propre recherche qui me paraissent particulièrement qualifiés.

Je lui laisse donc la parole.

Les articles en question ont paru dans *Imago*, quinzième et seizième livraisons, en 1929 et 1930.

En 1929, III-IV, il s'agit de l'article de BERNFELD et FEITELBERG intitulé :

Das Prinzip von LE CHATELIER und der Selbsterhaltungstrieb. [[Imago 1929, 3-4, pp.289-298](#)]
Le principe de LE CHATELIER et les pulsions tendant à la conservation de soi-même.

En 1930, des mêmes auteurs :

Über psychische Energie, Libido und deren Meßbarkeit. [[Imago 1930, 1, pp.66-118](#)]
Sur l'énergie psychique, la libido et sa mensuralité.

Et deux articles - dont je négligerai le premier - de 1932, des mêmes auteurs, intitulé :

Über die Temperaturdifferenz zwischen Gehirn und Körper
La différence de température entre le cerveau et le corps.

Je le négligerai parce qu'il n'a peut-être pas la rigueur des autres articles.

Et de même le second :

Der Entropiesatz und der Todestrieb.

Le principe de l'entropie et la pulsion de mort, qui a été traduit en anglais dans l'*International Journal*.

Ces articles forment un tout, et l'on peut dire qu'ils figurent une réflexion sur les relations entre deux aspects du concept de *Trieb*, de *pulsion* :

- l'aspect énergétique d'une part,
- et d'autre part l'aspect historique.

D'ailleurs, BERNFELD et son coéquipier s'occupent uniquement de l'aspect énergétique du concept de *Trieb*, et c'est précisément en ceci que consiste le principal intérêt de leur effort, que l'on peut envisager comme une expérience de pensée, c'est-à-dire comme une tentative pour voir jusqu'où l'on peut aller lorsqu'on dissocie dans la notion de *Trieb*, aspect énergétique et aspect historique.

En vue d'accomplir cette dissociation, BERNFELD élabore un modèle énergétique de la personne qui vise à définir certaines conditions d'application du principe de LE CHATELIER et...

peut-on dire, dans un langage moderne
...du *principe d'homéostasie* ou de *certaines interprétations de ce principe*.

Ce système étant défini, BERNFELD réalise certaines élaborations conceptuelles concernant la notion de *pulsion*, et spécialement concernant *la pulsion de mort*. Plus précisément, au moyen de ce système, BERNFELD tend à montrer que l'expression et la notion même de *pulsion de mort* ne sont pas justifiées. Il dissocie la notion de *pulsion de mort* de la notion de *pulsion de destruction*, et il propose d'exprimer l'ensemble des concepts que vise la notion de *pulsion de mort*, uniquement au moyen du « *principe de Nirvâna* ».

Donc la notion freudienne de *pulsion de mort* devrait être rejetée ou plutôt, elle devrait être rendue à l'énergétique alors que les notions de pulsion de destruction et de pulsion sexuelle seraient au contraire caractérisées par la dimension historique qui appartient en propre à la notion de pulsion.

Donc, le propos de BERNFELD consistant à faire une dissociation entre les aspects énergétiques et les aspects historiques de la notion de *pulsion* aboutit à récuser la notion de *pulsion de mort* et à lui préférer une signification purement énergétique.

Cela ne signifiera pas, bien sûr, dans la pensée de BERNFELD, qu'on devra négliger les aspects *historiques* de la notion de pulsion mais, encore une fois, il recherche jusqu'où on peut aller dans *la voie énergétique*, et à son sens on peut aller jusqu'à absorber dans cette énergétique la notion de *pulsion de mort*.

Le problème ainsi posé par BERNFELD met en somme à nu deux des directions dans lesquelles s'est élaborée la notion de *Trieb*, puisque cette notion de *Trieb*, ou de pulsion, comporte des éléments qui ont sens dans une perspective énergétique, d'autres dans une perspective historique.

Si nous prenons le premier point de vue, nous pouvons nous référer à *Triebe und Triebschicksale*, nous voyons que la notion de *Trieb* est définie en un langage qui est celui-là même de *la thermodynamique*.

C'est le passage où FREUD envisage successivement *la poussée*, *le but*, *l'objet* et *la source* de *la pulsion*.

Eh bien, les concepts auxquels il recourt sont des concepts bien évidemment traditionnels en thermodynamique, lorsqu'il nous dit que, sous l'expression de poussée d'une pulsion, on entend ce « *moment* », *motorische*, dit-il, intéressant la *motricité*, la somme de « *force* », ou la mesure de l'exigence de « *travail* » qu'il représente.

D'ailleurs on est d'autant plus habilité à interpréter en un sens thermodynamique ce passage de FREUD que lorsqu'on se réfère aux traités de thermodynamique ou d'histoire de l'énergétique, avec lesquels FREUD a eu manifestement contact, c'est précisément la notion du *Trieb* qui est employée en un sens proprement thermodynamique et dans les termes mêmes auxquels FREUD recourt ici.

Cet emploi du terme de *Trieb* est traditionnel depuis HELMHOLTZ. Il est chez tous les physiciens allemands de l'époque. *Trieb*, c'est en particulier le terme qui sert à traduire l'expression anglaise de *motivity*, ce qui correspond à ce *motorisches Moment*, ce *moment moteur*, au sens propre. Ce terme de *Trieb* est celui par lequel on traduit le terme de *motivity* qu'on trouve en *thermodynamique* chez THOMSON. Il s'agit donc là de quelque chose de traditionnel au moment où FREUD écrit.

À ce propos, je voudrais faire une petite suggestion. Je ne veux pas dire que c'est une interprétation que je propose, car c'est plutôt un *rêve d'interprétation*. Il s'agit de cette énigmatique lettre A qui figure dans l'*Esquisse*, la première *Entwurf* de FREUD dans les expressions N et Ω.

On note que certains se sont attachés à présenter différentes interprétations de cette lettre η . Seulement, lorsqu'on s'amuse à parcourir les traités de thermodynamique avec lesquels FREUD a eu contact, on voit qu' η désigne, à titre de notation très constante, le rapport économique η égale r sur Q , $\eta = r/Q$, r étant le travail qui peut être fourni par un système. Nous avons donc dans $Q\eta$, Q étant pris comme une certaine capacité énergétique, et η comme ce rapport économique, l'expression d'une certaine possibilité de travail.

Et l'on peut évidemment concevoir que, FREUD travaillant en contact avec certaines notations, ait tout simplement retenu l'expression $Q\eta$ qui d'ailleurs répond parfaitement à sa pensée.

LACAN

Les éditeurs se contentent d'*une interprétation* assez pauvre.

Pierre KAUFMANN

Je tiens la mienne pour plus *riche*, mais elle est *gratuite*.

Il y a une autre dimension, à savoir, donc dans la constitution de ce concept de Trieb : une dimension historique.

D'ailleurs on peut remarquer que la thermodynamique assure une sorte de transition entre ce point de vue physique et le point de vue historique, avec la notion des transformations d'énergie.

Bien entendu la notion de transformation d'énergie n'est pas en elle-même une notion historique, mais cet aspect de l'énergie nous permet de voir à quels problèmes va précisément correspondre l'interprétation historique de la notion.

En ce qui concerne ces aspects, je voudrais signaler...
je pense d'ailleurs que cela est connu
...que FREUD a très certainement étudié les ouvrages
de GROOS sur le *jeu de l'homme* et le *jeu des animaux*.⁴³

Sur le *jeu des animaux*, nous trouvons tout un *historique* de la notion de *Trieb*, qui est traduite ici comme instinct, mais c'est bien de *Trieb* dont il s'agit.

Cet exposé historique de GROOS a pour intérêt de faire remonter la notion de *Trieb* dans les sources auxquelles on peut légitimement penser que FREUD se réfère, jusqu'au XVIII^{ème} siècle et jusqu'à la philosophie des lumières, et au problème du progrès depuis l'ère animale jusqu'à l'ère de la culture. D'ailleurs on peut penser que FREUD s'est référé ici, dans l'élaboration de la notion de *Trieb*, au livre du *Jeu des animaux*.

C'est qu'il me paraît qu'il y a certaines affinités, tout au moins suggestives...
même si la pensée de FREUD dépasse
de beaucoup celle de GROOS
...entre la notion de répétition et celles que l'on trouve présentes dans l'ouvrage sur *les jeux de l'homme* (tout au moins certaines).

Donc, nous avons ici un aspect historique de la notion de pulsion. Le problème étant de savoir jusqu'où peut nous conduire la notion de pulsion dans la voie de l'historicité.

En somme le problème si l'on part de la conception thermodynamique serait le suivant : quelles traces peuvent laisser les transformations de l'énergie ?

On peut dire qu'il y a historicité dans la mesure où l'énergie n'est pas simplement tenue pour *transformable*, mais où ses traces elles-mêmes peuvent laisser une *marque*.

⁴³ Karl Groos : - Die Spiele der Tiere (Jena 1896); translated by E. L. Baldwin as The Play of Animals (New York 1898).
- Die Spiele der Menschen (Jena 1899); translated by E. L. Baldwin as The Play of Man (New York 1901).

C'est cela même qui peut caractériser l'historicité. C'est ainsi qu'on pourrait articuler les deux dimensions : thermodynamique et historique.

Et ici j'ai eu l'occasion de suggérer que l'influence de ZIMMER était décisive dans l'élaboration de la pensée de Freud.

Un autre auteur auquel j'ai fait allusion ailleurs qui est Paul [...] qui n'a pas recouru très précisément à la notion de *Trieb*, mais qui a très certainement apporté beaucoup à FREUD dans l'élaboration conceptuelle de ses découvertes.

Donc, on voit que le problème que va poser BERNFELD, à savoir thermodynamique et historicité, dans la constitution de la notion de pulsion, a ses racines dans toute l'élaboration de la pensée freudienne. Pour présenter la pensée de BERNFELD, je suivrai un ordre inverse de celui qu'il s'est donné dans ses articles.

Je reviendrai donc sur trois des quatre articles.

Le premier article part du rappel de certaines notions de thermodynamique et de physique tournant autour du principe de LE CHATELIER⁴⁴, c'est-à-dire du principe qui règle le fonctionnement général des systèmes de la nature.

À cet égard, d'ailleurs, c'est une indication qu'on peut donner en passant parce qu'elle ne se lie pas à BERNFELD, BERNFELD cite incidemment le traité de physique de CHOWLSON qui était un *professeur ordinaire à l'université impériale de Saint-Petersbourg*, et dont le manuel a fait autorité en Allemagne où il a été traduit. Et très souvent les auteurs allemands, notamment KÖHLER, s'y réfèrent.

⁴⁴ Le « principe de Le Chatelier » a été énoncé par Henry Le Chatelier en 1884. Ce principe est applicable dans le cadre d'un déplacement d'équilibre, et non pas d'une *rupture d'équilibre*. Il énonce : « Lorsque les modifications extérieures apportées à un système physico-chimique en équilibre provoquent une évolution vers un nouvel état d'équilibre, l'évolution s'oppose aux perturbations qui l'ont engendrée et en modère l'effet. »

Donc, ceci entre parenthèses, et seulement pour signaler que tout ce que BERNFELD nous dit dans le premier article en question, est à peu près littéralement tiré de CHOWLSON⁴⁵. D'ailleurs il se réfère à CHOWLSON, et c'est la pensée traditionnelle condensée par CHOWLSON qui soutient *toute sa construction*.

Donc, dans le premier article se trouve posé le concept de « *système* » et le principe de LE CHATELIER comme régissant le fonctionnement des « *systèmes* ». Et ce que BERNFELD entreprend, c'est de rechercher dans quelle mesure le principe de LE CHATELIER permettra de comprendre le phénomène psychique.

Le second article vise à enrichir le concept de système, tel qu'il se présente dans le premier article. Et BERNFELD propose un modèle de la personne destiné à nous représenter le fonctionnement énergétique qui permettra de déterminer d'un point de vue énergétique un certain nombre de notions, et même de processus psychanalytiques.

C'est ainsi qu'il montrera comment son modèle énergétique permet de comprendre comment s'effectue l'apport d'énergie du milieu dans la personne. Il permet d'autre part, de définir en *termes énergétiques* la notion de *libido*. Et ce modèle permet de prêter un sens personnel à la notion d'une « *entropie psychique* ».

Autrement dit l'entropie...

dont la notion va s'introduire
dans ce second article

...ne sera pas une entropie réductible pleinement à son expression physique, mais ce sera en fonction de certaines conditions régnant dans *le système personnel* que l'on devra comprendre l'application du principe de l'entropie au processus psychique.

Donc, déjà, le second article montre que nous pouvons nous en tenir, pour comprendre les phénomènes psychanalytiques, à une représentation simplement conforme au principe de LE CHATELIER.

⁴⁵ O. D. Chwolson, *Traité de Physique*. Paris, Hermann, 1927..

Et la discussion qui est ici ouverte touche évidemment à un débat qui est aujourd'hui central, puisque nous voyons par là que BERNFELD, dès 1930, non seulement par expérience de pensée fait l'essai d'une interprétation homéostatique des phénomènes psychanalytiques, mais encore récuse, à la suite de cette expérience de pensée, fondamentalement, une telle interprétation.

Même dans l'énergétique, nous expliquera-t-il, on ne saurait considérer l'homéostasisme conformément au principe de LE CHATELIER que comme un cas limite dans certains états de repos de la personne. Mais dans la mesure en tout cas où la personne est *engagée*, il ne saurait pas être question d'une *telle réduction*.

Le *principe de plaisir*, dans ce second article, recevra également une interprétation qui le dissociera de toute conception de type homéostatique. L'un des aspects du système qui est ainsi conçu comme modèle de la personne consiste à fixer un sens au processus psychique.

Et en particulier s'introduit ici, dès la conception de ce système, la notion de *structure*, et la notion de *structuration*, notions qui sont prises par BERNFELD en un sens très particulier, en liaison avec spécifiquement *la théorie de la forme, de la Gestalt*. Il apparaît dans cet article qu'il y a correspondance entre ce que FREUD, à partir de HELMHOLTZ, appelle « *énergie liée* », liaison de l'énergie, et ce que d'autre part *la théorie de la forme* désigne comme structure et comme structuration.

Autrement dit, ce que HELMHOLTZ appelait liaison, ce que FREUD appelle encore liaison, il conviendra, dans la perspective où se place BERNFELD, de l'interpréter comme structuration. La liaison, donc, ne doit pas être considérée comme intervenant entre des quantités d'énergie représentables dans une vue mécaniste, comme le fait par exemple la théorie mécaniste des phénomènes dynamiques, mais la liaison est structurale, c'est-à-dire, comme le veut la notion, que les rapports entre les charges se définissent à l'intérieur d'une certaine totalité.

Mais ce qui est essentiel, c'est que la structuration joue ici comme processus énergétique par des voies que nous préciserons tout à l'heure.

Dans le troisième article, BERNFELD reprend, au niveau d'une discussion générale des concepts, les notions qu'il a introduites dans les articles précédents, et c'est ici qu'il discute la notion de *pulsion de mort*, et de la relation entre la notion de *pulsion de mort* et de *pulsion de destruction*.

Si je commence - au risque de ne pas finir - par ce troisième article, c'est qu'il présente en somme les vues les plus générales, et qu'il suffit à donner pour la discussion d'ensemble, une indication sur l'orientation qui est celle des auteurs.

Les articles de BERNFELD ont été publiés en 1930 et je disais qu'explicitement BERNFELD se réfère aux travaux de KÖHLER. Je crois qu'il doit citer le livre bien connu sur les formes physiques au repos et en état stationnaire, et qui est de 1920⁴⁶.

C'est dans ce livre que KÖHLER montre que la notion de structure permet une transposition isomorphique des concepts physiques au niveau de la psychologie, puisque le concept de structure permet de recouvrir les qualités de forme qui avaient été introduites en 1892 dans l'article d'EHRENBERG.

Cette notion de structure, il faut cependant signaler, pour comprendre les articles de BERNFELD, son élaboration par Kurt LEWIN entre 1920 et 1930, et notamment dans une série d'articles de 1926 sur le champ psychologique.

Donc, il y a eu un enrichissement de la pensée de KÖHLER ici par Lewin, bien que LEWIN se situe dans la ligne de pensée de KÖHLER. Mais en troisième lieu, il faut signaler une influence qui est plus diffuse, celle de l'embryologie.

46 W. Köhler, (1920). Die physischen Gestalten in Ruhe und im stationären Zustand (Les formes physiques au repos et à l'état stationnaire). Berlin, Braunschweig.

BERNFELD se réfère à un auteur dont malheureusement je n'ai pas pu trouver à Paris l'ouvrage, et qui est EHRENBORG, *Biologie théorique*, qui est de 1923.

Je ne le connais que par les citations qu'en fait BERNFELD, mais d'autre part, une brève recherche dans les traités de biologie théorique du temps, nous permet de voir dans quelle ligne de pensée il est, et par conséquent dans laquelle BERNFELD se situe.

Bien évidemment, toutes ces idées intermédiaires entre l'ordre philosophique et l'ordre biologique ont été amenées par les progrès de l'embryologie, et notamment de l'embryologie expérimentale, par l'analyse expérimentale qui a été faite de l'irréversibilité des processus de structuration.

C'est-à-dire qu'il y a un moment à partir duquel les processus de structuration qui interviennent dans le psychique sont irréversibles.

Et BERNFELD en somme pensait dans la ligne d'EHRENBORG que je ne connais pas, qu'on pouvait au fond transposer l'idée d'une structuration irréversible de la fluidité vitale au niveau psychologique, et parler de même d'une structuration irréversible de la fluidité psychique.

Ce que j'appelle fluidité psychique correspond à l'énergie libre en opposition avec l'énergie qui est donc l'énergie structurée.

Ici, je prends donc le terme de structure dans un sens de la biologie génétique, et dans un sens psychophysique, sans préjudice d'autres interprétations de l'idée de structure, notamment de l'interprétation linguistique.

Mais il est clair que l'un des intérêts de l'expérience de pensée à laquelle nous fait assister BERNFELD est précisément d'ouvrir une confrontation entre ces deux interprétations du concept de *structure*.

Je viens donc au troisième article qui donne l'orientation d'ensemble.

La question posée est celle des relations entre l'entropie au sens énergétique et la pulsion de mort. Il s'agit en somme de savoir dans quelle mesure on peut réduire la pulsion de mort au sens où l'emploie FREUD d'ailleurs, à l'énergétique, et comment il importera d'interpréter cette pulsion de mort.

Encore une fois, d'ailleurs, dans toute sa recherche, BERNFELD se place uniquement au point de vue *énergétique* et il exclut les aspects *historiques* des notions.

Mais précisément la proposition qu'il avance, c'est qu'il n'est rien, dans la notion de *TodesTrieb*, de pulsion de mort, qu'il ne puisse ramener à des phénomènes énergétiques, pourvu que l'on introduise dans la conception de l'énergétique *la notion de structure*.

Autrement dit, dans la mesure où la notion de structure permet de caractériser l'opposition de l'énergie libre et de l'énergie liée, dans cette mesure on pourra comprendre la mort comme structuration. Et c'est ainsi que la notion de mort sera entièrement donnée à l'énergétique.

Il en résulte, comme je le disais pour commencer, que pour éviter tout malentendu dans le langage, il importera de ne plus parler de *pulsion de mort*, mais uniquement de *principe de Nirvâna*.

Est-ce que cela voudra dire d'ailleurs qu'il n'y aura pas cependant certaines composantes historiques du phénomène telles qu'on puisse rendre un sens à la notion de mort ?

Car BERNFELD ne va pas jusqu'à dire, bien sûr, que nous ne mourons pas mais :

- dans la mesure où nous mourons historiquement,
- c'est-à-dire dans la mesure où nous ne mourons pas énergétiquement, dans la mesure où nous mourons parce qu'il y a de la structure qui s'accumule.

En somme, que ce qui est ossifié vient prendre la place de ce qui est fluide, dans cette mesure nous mourons de l'extérieur, c'est-à-dire que ce qu'il y a d'historique dans la notion de mort, c'est la mort prise comme *événement*.

Mais la mort prise de l'intérieur n'est plus que structuration, elle est une entropie interprétée en termes de structuration, et on n'aura plus à l'appeler mort, on l'appellera donc soumission au *principe du Nirvâna*.

Alors nous aurons dans cette construction...
ce qui était la mort qui est interne,
et qui est le *principe du Nirvâna*, relevant
d'une explication purement thermodynamique,
où intervient le concept de structuration
et d'ossification de la fluidité vitale
...nous aurons pour le système qui ainsi meurt
de l'intérieur, et par ailleurs un côté historique,
à savoir la mort comme *événement*.

Alors, rien de cela ne relèvera de la pulsion.
On ne peut pas dire que relève de la pulsion...
dit très fortement BERNFELD
...ce qui n'est pas historique.

Là où il y a pulsion, il y a historicité.
Or il n'y a pas historicité dans la mort interne
qu'est la liaison irréversible des processus vitaux
en *structures inertes*, donc il n'y a pas de *pulsion de mort*.

Par ailleurs, il y a ici une petite discussion
de la notion de suicide.

On ne peut pas dire que l'homme tend à la mort prise
comme événement, donc de façon générale on exclura
du champ des pulsions l'idée de mort telle que FREUD
la comprend.

La mort ayant été ainsi rendue à l'énergétique, et dépulSIONNALISÉE, déhistoricisée, on opposera donc cette prétendue mort aux pulsions authentiques, à ce qui, comme le dit BERNFELD, doit recevoir la dignité de la pulsion, à savoir sexuelle, et la pulsion de destruction.

Là, nous avons des moments historiques qui sont caractéristiques de la pulsion. C'est dans la mesure où ils sont caractéristiques, justement, qu'on pourra parler de pulsion, alors que l'aspect historique de la mort n'est pas caractéristique de la mort prise comme mort *intérieure*, mort par structuration, de la mort comme telle.

À cette occasion donc, il se livre à une analyse de la notion de pulsion de mort et il tend à montrer son statut équivoque dans la pensée freudienne. En somme, ce qu'il reproche, peut-on dire, à la notion de *pulsion de mort*, prise comme telle, c'est qu'elle ne nous apprend rien.

Il prétend que tout ce qui est véritablement instructif dans la notion de pulsion, notamment la possibilité qu'elle nous ouvre de différencier certains types de comportement, est étranger à l'idée de *pulsion de mort*. C'est une idée qui, à l'opposé du caractère *heuristique*, en somme, des autres notions, est une notion qui n'a qu'un intérêt purement théorique.

D'autre part, il nous montre qu'à la différence de ce que FREUD veut, l'idée de *pulsion de mort* en tant qu'entendue comme nous venons de le faire, ne renferme aucune opposition, c'est à dire que la mort n'a pas de contraire. La mort telle qu'il l'entend n'a pas de contraire. Nous reviendrons là-dessus si nous avons le temps.

Je vais maintenant vous donner lecture de *la traduction* à laquelle je me suis livré de quelques passages de cet article de BERNFELD qui est, je le rappelle, le troisième.

D'abord, donc, il nous dit que la mort ne peut pas être entendue uniquement comme un événement. À supposer qu'il y ait une solidarité entre *la notion de mort* et *la notion d'entropie*, comment comprendre la mort ? De quelle mort s'agit-il ?

Une première interprétation de la mort consiste à la prendre comme événement. Cette mort comme événement c'est la mort prise sous un aspect historique, et la mort se définit ici en relation à la définition des processus vitaux, comme processus stationnaires, c'est-à-dire que dans la mesure où les processus vitaux sont des processus stationnaires, ça n'est pas de l'intérieur que la mort peut y entrer.

Sans doute il peut y avoir un grain de sable dans le système, mais ce grain de sable est extérieur au système. Voilà ce qu'il nous dit :

« Et à présent la physiologie et la biologie n'ont pas dépassé une énergétique du processus vital, mais en tout cas il est assuré que les processus vitaux sont des processus stationnaires. De tels processus sont caractérisés par le fait que des conditions déterminées régnant dans le système imposent un circuit tel que se produit toujours un retour à la phase initiale. Autant que l'import d'énergie de l'extérieur du système est assuré, et, aussi longtemps que les conditions du système sont inchangées, le système se perpétue, la mort n'intervient qu'à la manière d'un accident. »

Ensuite il cite EHRENBURG, mais ce n'est pas la pensée dernière d'EHRENBURG qu'il cite :

« La mort comme événement, ainsi que le dit EHRENBURG, l'accident unique du mourir de l'individu ne se produirait pas ».

Et alors, il le montre, au bénéfice de l'entropie. Ceci implique la relation à l'autre article. Il y a donc une première mort, qui est la mort comme événement.

« Cependant...

et c'est ici que va s'introduire la notion d'une mort interne, mais encore une fois, on ne devra plus parler de mort

« Cependant, la proposition : « le but de toute vie est la mort » reçoit une confirmation énergétique très satisfaisante pour l'organisme vivant si l'on s'attache à la définition conceptuelle qui lui correspond ».

Autrement dit, il retient bien que *le but de toute vie est la mort*, mais on peut dire qu'il retire à la vie et à la mort le caractère historique à ce titre, c'est-à-dire que cette expression « *le but de la vie est la mort* », prendra un sens purement énergétique.

Et on dira, si vous le voulez, selon les lois de l'énergétique, et dans le sens du *principe de l'entropie*, le but ne sera plus un but, le terme des processus vitaux a une structure de liaison.

« EHRENBERG, dit-il, a construit une biologie historique des processus vitaux élémentaires. La vie se maintient dans le processus continu de la structuration, de l'accroissement de substance, aux dépens de la fluidité, accroissement à partir duquel aucun travail ne peut plus être gagné, et qui, à partir de ce processus, se sépare pour former le corps. »

On a ainsi des vues d'embryologie. La substance structurale, le noyau des cellules par exemple, détermine la vitesse, l'intensité du cours restant de la vie.

En somme nous avons une fluidité originelle, à l'intérieur de cette fluidité des structures qui apparaissent, et il y a une rétroaction de ces structures sur la fluidité de la matière qui fait que les propriétés de vitesse et d'intensité sont réglées désormais par cette structure qui ne cesse de s'accumuler comme par une ossification.

La vie est cet échange, cette production de substance, ce « *devenir-mort* ».

Ce que nous appelons la vie d'un individu est l'intégration d'une multitude de *processus vitaux* élémentaires fluides, en une unité déterminée à travers les structures que produisent les *processus vitaux*.

Chaque processus vital élémentaire, dans *sa singularité*, conduit à la liaison irréversible des énergies en structures, à la mort.

Encore une fois, je prends ici le troisième article, d'abord pour présenter les idées les plus générales.

Mais la conception que se forme BERNFELD de la personne visera précisément à rendre possible ce processus de structuration.

Il concevra la personne comme un couplage entre :

- des cellules élémentaires qui sont source d'énergie, d'une part,
- et d'autre part, un appareil central qui joue un rôle structurant,

c'est-à-dire que le fonctionnement de la personne permettra d'une manière précise de comprendre comment se trouve incarné le principe que fixe ici la théorie biologique d'EHRENBERG :

« La vie de l'individu tend à remplir son espace de vie de structure. »

Il y a analogie ici avec le terme de LEWIN, mais analogie purement verbale :

« Elle est en son intensité saturée, déterminée par la pente assignable entre son espace de vie et sa capacité à être remplie [...] en un point quelconque antérieur à la fin, probablement inaccessible. »

Il s'appuie ici à ce qu'on appelle le troisième théorème de NERTZ selon lequel :

« L'état de repos absolu ne peut pas être atteint par un système fini. »

Donc :

« En un point quelconque, antérieur à la fin, probablement inaccessible, l'événement mort peut amener le processus vie-mort à l'état de repos. »

Nous avons donc un processus, que provisoirement on pourra appeler le processus vie-mort, le processus de structuration. Ce processus tend en principe...

sous réserve du troisième théorème de NERTZ ...à un état de repos. Mais enfin, avant que cet état de repos, par structuration, ou en langage freudien, avant que cet état de totale liaison ne soit atteint, sans doute un événement peut intervenir du dehors du système, l'événement mort sans doute peut amener le processus à l'état de repos.

Seulement il y a néanmoins un processus de *structuration interne* relevant de la thermodynamique, d'une thermodynamique complémentaire à la notion de *structure*. Ici, d'ailleurs, il se réfère à la théorie énergétique et à la discrimination entre les facteurs d'intensité et d'extensité de l'énergie. Autrement dit, c'est le facteur d'intensité de l'énergie qui ici tiendra lieu de facteur *structurant*.

Je dis ceci pour insister sur le fait que l'œuvre de BERNFELD, ici fait sa tentative, s'insère dans une physique extrêmement traditionnelle, c'est-à-dire qu'on ne doit pas considérer certaines considérations philosophiques sur la théorie de l'énergie, mais il ne fait qu'utiliser des données qu'au fond, tout licencié en physique de l'époque, en Allemagne, étudiait.

Je ne dis pas cela pour diminuer l'intérêt de sa tentative, mais pour montrer que c'est extrêmement classique et que lorsqu'il recherche jusqu'où peut mener l'interprétation énergétique du *Trieb* il se place dans le contexte d'une *énergétique classique*.

« Lorsque FREUD - poursuit BERNFELD - assigne à l'organisme la tendance à s'efforcer vers des états stables, à atteindre des états de repos durable, et lorsqu'il désigne par l'expression de *pulsion de mort* l'agent exécutif de cette tendance, il semble donc que l'on ne soit pas mal fondé à escompter que les progrès de la biologie et de la physiologie apportent la preuve rigoureuse que cette tendance représente le cas particulier du principe de l'entropie pour les systèmes organiques. »

Donc on peut sans doute escompter que l'on puisse interpréter comme entropie *la pulsion de mort* de FREUD. Mais loin que ceci nous permette de ramener l'ensemble de l'interprétation freudienne à des déterminations thermodynamiques, au contraire, cette réduction de *la pulsion de mort* à l'entropie nous permettra de faire le départ entre :

- ce qui relève de l'homéostasie, ce qui est physique au sens général des systèmes physiques naturels d'une part,
- et d'autre part, de ce qui relève ici, comme BERNFELD le dit de « *la dignité du principe qui est proprement historique*. »

Donc cette réduction à l'entropie de cette pulsion de mort vise à décanter en somme, dans le Freudisme, ce qui peut être abandonné à l'énergie de manière à faire ressortir au contraire ce qui relève de la pulsion. Compte tenu d'ailleurs de ce que BERNFELD n'envisage absolument pas le problème de la manière dont l'historicité est assumée par les pulsions.

Donc :

la pulsion de mort, dans l'acception qui est la sienne du point de vue de la biologie théorique, et abstraction faite de son moment historique.

Et alors :

- s'il s'agit de la pulsion de mort, ce moment historique, c'est seulement la tuile qui nous tombe sur la tête.
- S'il s'agit de la pulsion de mort :
quant à l'aspect historique des autres pulsions, il ne le détermine pas.

Mais en tout cas, il s'agit de quelque chose de purement extérieur. Donc elle est justifiable comme position scientifique, et non seulement spéculative. Sans doute, dit-il, le terme de « *mort* », aussi bien que le terme de « *pulsion* » portent-t-ils au premier plan le moment historique du comportement du système, et donnent-t-ils facilement matière à des *malentendus*. Pour cette raison, il serait souhaitable de donner à *la pulsion de mort*, au plein sens de la notion chez FREUD, le nom de *principe du Nirvâna*.

Pour résumer ce texte, il nous dit que l'on ne peut pas interpréter d'une interprétation purement physique *la pulsion de mort*, mais qu'une telle interprétation n'entraînerait pas en somme dans son sillage le *concept* global de la pulsion, et notamment le concept de *la pulsion de destruction* et de *la pulsion sexuelle*.

Au contraire, et justement, c'est à associer *la pulsion de mort* à ces deux notions qu'il va s'attacher dans les paragraphes qui suivent.

Après avoir ainsi introduit l'idée de *la pulsion de mort* comme *notion thermodynamique*, sous le nom de *principe du Nirvâna*, il donne une interprétation du *principe de plaisir* qui permettra de maintenir dans une vue freudienne la liaison entre la notion de stabilité, la notion de mort et le *principe de plaisir*, c'est-à-dire que le *principe de plaisir* se trouvera justiciable d'une interprétation elle-même thermodynamique dans la perspective de l'entropie.

Mais pour venir à cette interprétation qu'il nous donne du *principe de plaisir*, il serait nécessaire que soit introduit le concept de *libido*.

Et c'est dans le second article, beaucoup plus technique et fouillé, que cette notion de libido se trouve introduite en relation à la notion de plaisir. Donc, éventuellement j'y reviendrai. Ceci vient s'inscrire dans la conception qu'il se fait du système.

Vous voyez donc que cette notion de *la pulsion de mort* contrevient en somme à la systématisation des pulsions telle qu'on la trouve chez FREUD. Aussi s'attache-t-il très directement à cette systématisation et, en opposition avec ce qu'il considère comme étant la doctrine de FREUD, il va s'attacher à désolidariser *la pulsion de mort* de *la pulsion de destruction*.

Encore une fois, *la pulsion de mort* est rendue à l'*énergétique* et *la pulsion de destruction*, comme *la pulsion sexuelle*, seront chargées d'historicité. Voici ce qu'il dit :

« Cependant la tâche que s'est fixée FREUD ne peut encore être considérée comme remplie par ces considérations, car la démarche freudienne n'a guère retenu la discussion analytique lorsqu'on parle de pulsion de mort. Toute une autre série d'éléments de la construction freudienne apparaît dans la construction, avant tout le mourir comme événement. On peut trouver parfois... »

La suite n'est pas sans intérêt, mais au fond c'est une parenthèse.

Il s'attache à des articles de FERENCZI sur le suicide. Je passe là-dessus.

Mais la difficulté essentielle est constituée dans les descriptions psychanalytiques par *la pulsion de destruction*.

« Si FREUD, dans « *Au-delà du principe du plaisir* », retrouve la pulsion de mort de la biologie spéculative dans le moi comme principe de plaisir, c'est d'elle que nous avons exclusivement parlé jusqu'à présent. Il a depuis lors admis - dit-il - de plus en plus clairement, une identification de la pulsion de mort avec la pulsion de destruction. »

Donc, et en 1930, BERNFELD est sous le coup, en somme, du *Malaise dans la civilisation*, et c'est à cela qu'il se réfère. Et il oppose ce texte au texte d'*Au-delà du principe du plaisir*. Il y aurait donc eu, depuis 1920, une évolution de la pensée freudienne.

FREUD emploie les deux termes : *pulsion de destruction* et *pulsion de mort* l'un pour l'autre, et la question serait de savoir si cette identification est aussi valable du point de vue énergétique et économique.

Les considérations qui suivent montrent que ce n'est pas possible si *la pulsion de mort* que FREUD identifie déjà avec la notion de pulsion elle-même n'a pu recevoir un autre sens que cette *pulsion de mort* qui est conçue dans *Au-delà du principe du plaisir* comme *un cas spécial du principe de stabilité*.

Il est frappant que dans la perspective de FREUD *la pulsion de mort* ou *la pulsion de destruction* est envisagée sans caractérisation biologique théorique. C'est en somme ici la nouveauté du *Malaise dans la civilisation*. C'est-à-dire qu'alors :

- dans *Au-delà du principe du plaisir*, le concept relèverait plus précisément de la théorie, et par conséquent serait plus proche d'une élaboration énergétique.
- Au contraire, il y aurait eu dans le *Malaise dans la civilisation* une tendance dans un autre sens qui se marquerait par l'identification de *la pulsion de mort* et de *la pulsion de destruction*.

Cependant, il est frappant que *la pulsion de destruction* soit envisagée :

- sans caractérisation biologique théorique et non pas en liaison avec le principe de stabilité comme cela avait été fait dans *Au-delà du principe de plaisir*,

- mais toujours et seulement comme une donnée psychologique dynamique, et non plus économique,
- en opposition à la pulsion sexuelle et non pas en relation au principe de plaisir.

Donc, je dois résumer ce qu'il dit ici en disant :
il y a eu une évolution dans la pensée de FREUD.

- Dans *Au-delà du principe de plaisir*, il y a solidarité entre la stabilité, le principe de plaisir et la pulsion de mort,
- au contraire nous voyons...
et par conséquent ici les concepts relèvent de la théorie, ce sont des concepts théoriques, et d'ordre économique
...que dans le *Malaise dans la civilisation*, la pulsion de mort, assimilée dans cette mesure à la pulsion de destruction, devient une donnée psychologique.

C'est en somme à cette nouvelle thèse que BERNFELD s'en prend.

« Ainsi, dit-il, dans le « *Malaise dans la civilisation* », il faut avouer que nous saisissons d'autant plus difficilement la pulsion de mort, pour ainsi dire seulement comme reliquat à deviner sous l'Éros, et qui se dérobe à nous là où il nous est pas masqué par son alliage avec l'Éros. » Page 56.

La critique qu'il va faire part de cette idée qu'en vérité la pulsion de mort n'a pas un sens concret. Elle n'a qu'une signification théorique.

Alors que la pulsion de destruction comme la pulsion sexuelle, ont une valeur concrète...

je traduis concret et non pas économique
...la pulsion de destruction et la pulsion sexuelle sont deux façons de comportement, doivent être comprises comme des pulsions différentes. La pulsion est là poussée vers le renouvellement.

Cette idée de relation avec le milieu marque l'influence de la *psychologie de la Forme* dans cette façon dont le concept de *Trieb* est compris comme étant caractérisé dans la mesure où il permettra de caractériser des conduites en relation avec le milieu.

Il se réfère ensuite à la définition d'*Au-delà du principe du plaisir* :

« *La pulsion est là poussée vers le renouvellement d'une situation de satisfaction perdue. Si, en outre, on ne peut clairement assigner une position de satisfaction déterminée qui concernera une de ces deux pulsions, en gros la direction de la pulsion de destruction et le renouvellement - wiedereinstellung - de la situation de satisfaction par le moyen de l'anéantissement du milieu et aussi bien par la fermeture aux objets...* »

En effet, le système élaboré par BERNFELD lui permet, dans sa pensée, de représenter d'une manière précise les deux modes de fonctionnement de la personne selon que l'abaissement du niveau libidinal est atteint par une recherche de stimulation dans le milieu, ou au contraire par une *clôture narcissique* au milieu.

À partir de sa représentation du modèle, BERNFELD déduit en quelque façon ces deux directions du *Trieb*.

La direction de *la pulsion sexuelle*, atteindre la satisfaction en se tournant vers le milieu, en se saisissant des objets et ainsi en les conservant.

Donc fermeture aux objets et, d'autre part, en se saisissant des objets, les deux manières peuvent se produire pour retrouver la satisfaction.

« *L'amour désigne la première, la haine la seconde de ces pulsions. Ces deux pulsions sont sans doute de nature biologique, mais non cependant comme la pulsion de mort de l'ordre de la théorie biologique. Mais ces deux attitudes bien distinctes peuvent être manifestées dans le fait concret, dans le monde animal aussi, dit-il, jusqu'aux protozoaires.* »

Il ne traite pas du côté historique du problème. Mais cette assimilation montre qu'il tendra à assimiler *l'historicité humaine* à *l'historicité des protozoaires*.

En tout cas il nous dit bien que ces deux attitudes bien distinctes de *pulsions de destruction* et *pulsions sexuelles* dont il nous a dit que, comme tout *Trieb*, elles sont caractérisées par le recouvrement d'une satisfaction perdue, elles ont en somme une portée biologique générale, qui peut être étendue à toutes les espèces animales en remontant jusqu'aux protozoaires.

« Dans l'étude de la pulsion sexuelle et de la pulsion de destruction, nous demeurons dans le domaine du qualificatif. Ce sont des questions qui relèvent du point de vue de FREUD. Si, par ailleurs, les pulsions en général peuvent être caractérisées comme dirigées vers une satisfaction et, si la satisfaction est aussi en fait l'instauration d'un état de repos ou d'équilibre, la satisfaction à laquelle on tend, fût-elle l'accroissement d'entropie du système est en tout cas une situation déterminée qualitativement, une situation historiquement survenue avec le concours de conditions non énergétiques. »

Encore une fois, il ne détermine pas ces conditions. L'aspect quantitatif de la théorie énergétique peut être envisagé de façon significative. Le qualificatif et l'historique appartiennent à d'autres points de vue.

Ensuite, il va s'attaquer à la notion de *pulsion de mort*, de l'intérieur si l'on veut.

Après avoir montré en somme que ce sont des critères différents qui permettent de caractériser la notion de pulsion de mort, et les pulsions sexuelles et de destruction, de l'autre, il nous dit que la notion de pulsion de mort est confuse.

« Si l'on réunit les formules que FREUD a successivement proposées au sujet de la pulsion de mort de divers points de vue, et en des occasions diverses, si l'on procède ainsi, comme le suggère l'emploi de cette même expression en tous ces passages, d'instinct de mort, on parvient à une image qui est contradictoire dans la mesure où les considérations développées par FREUD relèvent tour à tour du point de vue dynamique et du point de vue économique. La pulsion de destruction a pour synonyme la pulsion de mort, pour partenaire la pulsion sexuelle, et elle est un concept dynamique de la théorie des pulsions en même temps qu'un concept historique qui comprend des éléments qualificatifs d'importance décisive. Elle est décelable comme la pulsion sexuelle dans son état naturel. Elle apparaît surtout intriquée avec elle. Elle soulève peut-être des problèmes plus nombreux qu'elle, mais non d'une autre nature. Au même titre que la pulsion sexuelle, elle relève aussi de la perspective biologique. »

Il y a un peu de tout, dit-il, dans cette notion de *la pulsion de mort*. Il va montrer à quelles conditions peut s'opérer la dissociation de *la pulsion de mort* et de *la pulsion de destruction*. Son texte ici est un petit peu tendu.

Voici ce qu'il veut dire, nous cherchons en somme, si nous avons des idées distinctes de *la pulsion de mort* d'une part, et d'autre part des autres pulsions. Et ce qu'il nous dit, c'est qu'il n'y a pas de *critère qualitatif* qui permette de distinguer *la pulsion de mort* des *pulsions sexuelles* et *de destruction*, de même que par des *critères qualitatifs* on distingue *pulsion de destruction* de *pulsion sexuelle*.

Donc le seul critère de discrimination entre la *la pulsion de mort* et les autres pulsions, sera précisément celui qui a été développé antérieurement, à savoir une caractérisation énergétique de *la pulsion de mort*.

La pulsion de destruction n'est autre chose que *la pulsion de mort*, que dans la mesure où elle est visée en termes physiques, ou dans le cas où l'expression de *pulsion de mort* désigne la tendance entropique de *tous les systèmes dans la nature*.

En somme, ce qu'il dit, c'est que *la pulsion de mort*...

et alors, mais pas explicitement,

il se réfère à FREUD

...il dit que si *la pulsion de destruction* est un cas spécial du principe de stabilité à ce titre, mais à ce titre seulement, on pourra discriminer *la pulsion de mort* des autres pulsions.

Et alors moi, BERNFELD, je reprends l'idée en disant, la condition sous laquelle FREUD pose la possibilité de cette distinction, à savoir la liaison au principe de stabilité, moi je l'exprime en disant, dans le cas où l'expression de *mort* désigne la tendance entropique de tous les systèmes dans la nature.

Par ailleurs ils obéissent à la loi de l'entropie dans les conditions qui ont été fixées, mais ceci dégagera la notion de pulsion car cette terminologie obscurcit le problème qui est celui-ci :

quelles fonctions ont les pulsions, *pulsions de destruction* et *sexuelles*, pour le procès général du système ?

Autrement dit, si on fait de *la pulsion de mort* une pulsion, on masque le véritable problème que pose la notion de pulsion, à savoir les déterminations singulières que reçoivent les pulsions dans le fonctionnement de la personne.

La tâche est en somme amorcée dans le deuxième article. Alors il dit :

« À supposer que ces considérations aient un noyau de vérité, la construction freudienne de la *pulsion de mort* devrait assurément perdre la beauté philosophique qui la rend si attirante, mais non moins controversée. Au couple de contraire, *pulsion de destruction* et *pulsion sexuelle*, FREUD oppose le couple de la *pulsion de mort* et de l'Éros.

Or, il n'y a pas place pour l'Éros dans une conception biophysique de la pulsion de mort. La théorie de l'énergie ne connaît aucun partenaire, adversaire de jeu ou ennemi qui s'oppose à la légalité de l'entropie. Du moins aucune autre que les conditions mécaniques qui, le cas échéant, allongent le chemin vers l'entropie et obligent à des détours. »

En somme il n'y a pas d'aspect dialectique ici du phénomène. Il n'y a pas de jeu avec l'Autre.

« De même, la réunion de quantités de substances toujours plus considérables en unités n'est pas la direction du processus physique qui tend plutôt, non seulement à la dispersion de l'énergie, mais aussi à la dispersion de la matière. L'idée philosophiquement satisfaisante des forces qui luttent contre la mort a peu de sens physique et n'en a aucun du point de vue de la théorie énergétique. La pulsion de mort comme mode d'activité du système n'a aucun Éros à ses côtés. Éros n'est pas un mode d'activité générale des systèmes, il est spécifique des systèmes organiques, de même que la tendance à la destruction n'est pas un mode d'activité physique des systèmes, mais une détermination également spécifique pour les systèmes organiques. Ces deux modes d'activité ont, au sens le plus étroit du terme, la dignité de la pulsion distincte, là, de ces systèmes organiques, de celle des autres systèmes » .

Alors il dit :

- qu'il est inutile de désolidariser ici ses thèses de celles de JUNG,
- qu'il ne tend nullement à aucun monisme de l'énergie.

Et je vais simplement vous citer la conclusion, dont les origines n'apparaissent pas nettement parce que je n'ai pas parlé de ce qu'il dit de l'application du principe de LE CHATELIER au système, de manière à caractériser, à différencier les systèmes physiques en général des systèmes organiques.

« Le mode d'activité général des systèmes connus sous le nom de principe de LE CHATELIER, et selon lequel tout système résiste aux influences du monde extérieur et tend ainsi à se conserver, est une formulation spéciale du principe plus compréhensible de l'entropie. Il ne vaut que pour les systèmes en équilibre stable. Le « système-personne » ne peut exercer son activité sûrement que dans le sens du principe de LE CHATELIER, car c'est seulement dans des états limites particuliers qu'il a un état limite stable... »

Nous avons donc trois niveaux d'analyse ici :

- Un état limite des systèmes organiques qui répondrait au principe de LE CHATELIER, c'est-à-dire qui pourrait être considéré comme correspondant à une fonction. Ce qu'il nous dit, c'est que ceci ne représente qu'un cas limite.

- Nous avons d'autre part les systèmes qui sont régis par l'entropie, mais non pas au sens limité de LE CHATELIER, plus généralement par le principe de l'entropie.
- Et nous avons...
et ceci va former le domaine de l'énergétique
...ce qui relève du Trieb et de l'historicité.

« Le « système-personne » ne peut exercer simplement son activité dans le champ du principe de LE CHATELIER, car c'est seulement dans des états limites particuliers qu'il possède un état stable. Dans cet état, le mode d'activité du système ne consiste également que dans les conduites les plus simples de la résistance ou de la nocivité de la notion de repos. En général, pourtant, il n'a pas pour tâche seulement d'en venir, vis-à-vis du milieu, à une égalisation énergétique qui tiendrait plus ou moins tôt, mais il lui faut maîtriser ce « système-personne », plus complexe, lié à la structure de la personne. »

Il résulte de l'hypothèse du système couplé...
c'est le second article

...que la dignité de la pulsion envisagée comme mode d'activité spécifique des systèmes vivants, système couplé osmotique, revient aux *pulsions sexuelles* et aux *pulsions de destruction*.

« Tandis que la pulsion de mort, au sens du principe de Nirvâna, ainsi que la pulsion de conservation, l'instinct de conservation, est un mode d'activité générale des systèmes naturels qui ne peut être assuré au « système-personne » sous ces conditions mécaniques historiquement déterminées, que par l'action des pulsions de destruction et des pulsions sexuelles. »

C'est-à-dire que :

- s'il est vrai que ce qu'on appelle *la pulsion de mort* intervient comme caractéristique de tout système naturel, et pas seulement des systèmes organiques,
- et s'il est vrai qu'il y a une interprétation énergétique en ce sens de *la pulsion de mort*,
- il reste que la personne, en somme, ne bénéficiera de ce *principe du Nirvâna* que sous des conditions qui lui sont propres, conditions historiquement déterminées.

Et en particulier en raison de ce fait que la structure interne qui règle le fonctionnement énergétique est elle-même historiquement déterminée, et que, par ailleurs, en même temps, ce seront les *pulsions de destruction* et les *pulsions sexuelles* qui, dans le cadre structural de la personne ainsi historiquement définie, permettront seules de donner force, en somme, au *principe énergétique du Nirvâna* au niveau de la personne.

LACAN

Je remercie infiniment, avec tout l'accent que je peux y mettre, Monsieur Pierre KAUFMANN de nous avoir rendu le service de nous débrouiller, pour les articuler devant nous la chaîne de méditations qui est représentée par ces trois articles essentiels de BERNFELD.

Si, pour certains...

je souhaiterais qu'ils soient
en plus petit nombre possible

...ceci a pu paraître dans le plan général de notre recherche *un détour*, ça n'est sûrement pas un *hors-d'œuvre*.

Je veux dire que si...

comme s'exprime BERNFELD

...la *pulsion de mort* dans FREUD rencontre cette objection de ne rien nous apprendre, soi-disant, à l'intérieur du phénomène, vous verrez que la *pulsion de mort* en tout cas nous apprendra beaucoup sur la position même de la pensée de FREUD, à savoir l'espace dans lequel elle se déplace.

Pour tout dire, je pense que vous en avez entendu assez avec la masse générale de cet exposé, pour voir qu'il est absolument démontré par *une analyse semblable* :

- que la dimension dans laquelle la pensée de FREUD se déplace, c'est à proprement parler la dimension du sujet,
- qu'elle l'implique absolument pour que soit repris, au niveau de la personne, ce phénomène naturel de la tendance dans l'entropie, et pour qu'il puisse prendre la valeur d'une tendance orientée, significative du système en tant qu'en somme le système tout entier se déplace dans une dimension éthique.

Ce en quoi, bien entendu, nous aurions tout à fait tort de nous étonner, puisque autrement ça ne serait pas ni la méthode, ni la voie thérapeutique, voire ascétique, telle qu'elle est dans notre expérience.

Je ne voudrais pas aujourd'hui commencer mon séminaire sans brièvement indiquer ce que je pense de ce qui a un intérêt pour vous de ce qui a été dit hier à la réunion scientifique de la *Société*.

Je voudrais dire simplement ce que je n'ai pas eu l'occasion de dire hier : que nous avons assisté somme toutes à une communication remarquable.

Je voudrais simplement attirer votre attention dans quel sens elle l'est. Elle était faite par quelqu'un qui, de par sa position, n'avait pas à révolutionner le domaine de *l'hystérie*, à nous apporter une expérience immense accumulée, ni même originale. Il s'agit de quelqu'un dont la carrière psychanalytique commence.

Néanmoins, je crois tout de même devoir pointer ceci, c'est qu'il me semble que dans cet exposé *très complet* que vous avez entendu, peut-être - comme on l'a dit - trop riche, il y a quelque chose que vous pouvez, je crois, honnêtement toucher du doigt, c'est le caractère extrêmement articulé de ce qui vous a été proposé.

Ce n'est même pas dire que rien n'y soit à reprendre. Si j'avais cru devoir forcer les choses en *intervenant* après une interruption peut-être un peu prématurée de la discussion, j'aurais certainement rectifié certaines des choses qui ont été avancées, et même peut-être vous signaler ces traits précisément en ce qui concerne les rapports de *l'hystérique* avec *l'idéal du moi* et avec *le moi idéal*.

Je crois que, là-dessus, l'auteur de *la communication*...
c'est un point qui justement serait
à préciser dans une discussion
...a avancé des choses qui tiennent peut-être
à un certain flottement dans la fonction réciproque,
dans l'opposition, dans la concaténation de ces deux
fonctions.

Ce que je voudrais que vous remarquiez dans
une communication de cette espèce, c'est en quel point,
en permettant d'articuler des choses assez loin avec
une extrême précision sur le fondement de catégories
qui, manifestement, se révèlent comme plus que *maniables*,
destinées à introduire une clarté qui est aux
dimensions mêmes de notre expérience, combien, quel
que soit sur quelques points de détail ce que peut
soulever de discussion certaines des choses avancées,
en tout cas à quel point vous voyez les notions
théoriques, de leur mouvement même si l'on peut dire,
s'animer, rejoindre l'expérience et le niveau de
l'expérience.

On parle des rapports de *l'hystérique* avec *le signifiant*.
C'est quelque chose dont nous pouvons...

 dans l'expérience clinique
...toucher du doigt à chaque instant la présence.
En d'autres termes, ce qui est avancé devant vous,
et vous le verrez mieux encore si vous en aviez
le texte...

 et j'espère que vous l'aurez bientôt
...c'est autant de points qui s'offrent à la critique
de l'expérience, mais dans la dimension, je dirai,
d'une machine en fonctionnement, de quelque chose
qui s'animait devant vous.

Vraiment, s'il y a quelque chose qui peut nous faire
toucher du doigt la valeur d'un certain nombre de
notions théoriques que je m'efforce à promouvoir
depuis des années devant vous, c'est que nous y
rejoignons vraiment, par une sorte de confluence, de
convergence de la notion avec la structure à laquelle
nous avons affaire, cette structure qui est définie
par le fait que le sujet a affaire à se situer
dans le signifiant.

Nous voyons vraiment *se produire* devant nous le « *Ça parle* ». Ce *Ça parle-là* émergé, si l'on peut dire, de la théorie elle-même nous faisait rejoindre, confluer avec l'expérience critique la plus quotidienne dans les traits de ce qui vous était apporté.

Nous voyons s'animer *l'hystérique* dans sa dimension, et non pas par référence à un certain nombre de forces obscures plus ou moins inégalement réparties dans un espace au reste non homogène, ce qui constitue d'habitude le discours prétendu analytique.

Il n'est prétendu analytique que pour autant que lui-même essaye de s'aliéner dans toutes sortes de références à des sciences certes estimables... plus qu'estimables chacune dans son domaine ...mais qui souvent sont invoquées d'une façon qui n'est pas autre chose pour le théoricien qu'une façon de marquer sa maladresse à se déplacer dans son propre domaine.

Ceci n'est pas simplement ni un hommage au travail que vous avez entendu, ni non plus un simple *hors-d'œuvre* à ce que je suis en train d'essayer de poursuivre devant vous, mais je considère cette année, en m'efforçant avec mes moyens qui sont simplement les moyens de mon expérience, d'articuler, de faire vivre devant vous la dimension éthique de l'analyse.

Je prétends ne pas faire autre chose que ce que j'ai fait dans les années précédentes en vous apportant cette élaboration qui, progressivement, de la référence première à la parole et au langage vous a donné...

j'abrège les étapes
...l'année dernière, cette tentative de préciser la place et la fonction du *désir* dans l'économie de notre expérience. Notre expérience pour autant qu'elle est guidée par la pensée freudienne.

Je voudrais remarquer que, dans ce commentaire de la pensée freudienne, je ne procède pas en professeur.

L'action générale des professeurs, concernant la pensée de ceux qui se trouvent avoir enseigné au cours de l'histoire quelque chose, consiste en général à la formuler de telle sorte que cette pensée n'apparaît que par ses côtés les plus limitatifs et les plus partiels.

D'où l'impression de respiration que l'on a toujours lorsqu'on se rapporte aux thèses, aux *textes originaux*. je parle des textes qui en valent la peine, de ceux auxquels j'ai déjà plus d'une fois fait allusion dans tel ou tel de mes énoncés.

Quand je dis qu'on ne dépasse pas tel ou tel de ceux que j'énumère dans la même phrase, DESCARTES, KANT, MARX, HEGEL et quelques autres, on ne les dépasse pas pour autant, en effet, qu'ils marquent la direction d'une recherche, qu'ils marquent une orientation, et que cette orientation, elle, si c'est une orientation véritablement faite comme ça, n'est pas quelque chose qu'on dépasse comme ça si aisément.

On ne dépasse pas FREUD non plus. On n'en fait pas non plus - on n'en a pas d'intérêt - le *cubage*, le *bilan*. On s'en sert, on se déplace à l'intérieur, on se guide avec ce qu'il nous a donné comme *directions*.

Ce que je vous donne ici c'est quelque chose qui essaye d'articuler les sens d'une expérience pour autant qu'elle a été guidée par FREUD. Ce n'est pas une façon d'enserrer, de cuber, de résumer FREUD d'aucune façon.

Mais que cette *dimension éthique* soit notre expérience même, est-ce que vous ne voyez pas que vous en avez le témoignage justement dans ces sortes de déviations implicites d'éthique qui se trouvent dans des notions prétendument objectivantes qui vous ont été peu à peu fournies, déposées au cours de *l'élaboration analytique* à travers les différents âges de la pensée analytique.

Est-ce qu'il n'y a pas une notion éthique implicite déposée dans cette notion de « *l'oblativité* » que vous me voyez souvent critiquer devant vous ?

Est-ce qu'implicitement, je dirai, par les buts qui, pour être non formulés, à peine avoués, de la reformation du sujet dans l'analyse...

quand je dis *reformation* c'est pour ne pas dire *réformation, réforme* dans toutes les implications de l'analyse ...qui d'ailleurs aussi bien s'avouent comme tels bien souvent dans la notion de refaire le *moi* du sujet, est-ce qu'il n'y a pas implicitement cette dimension éthique dont je veux simplement vous montrer que telle que je vous l'ai présentée elle est inadéquate, elle ne correspond pas à votre expérience, aux dimensions réelles dans lesquelles FREUD nous indique, par la nature du sens même qu'il nous a ouvert, que se propose ce problème ?

En vous amenant donc cette année, sur ce terrain de l'éthique de la psychanalyse, nous sommes arrivés à un certain *point*, à une certaine *frontière*, à une certaine *limite* dans laquelle je vous ai centrés, sur laquelle je vous ai fait arrêter votre esprit, celle que j'ai illustrée par une sorte de *confrontation*, de mise en relief l'un par l'autre...

si paradoxal que cela paraisse,
c'est ainsi que j'ai procédé
...de KANT et de SADE nommément.

Je vous ai amenés en un point que nous pourrions, si vous voulez, appeler *le point d'apocalypse* ou de révélation de quelque chose qui s'appelle quoi ? *La transgression*. En remarquant que ce point de la transgression a un rapport sensible avec ce dont il s'agit dans notre problème, dans notre interrogation *éthique*, à savoir le sens du désir comme tel.

C'est là le point auquel mon élaboration des années antérieures vous a amenés en posant que ce sens du désir est quelque chose qui, dans l'expérience freudienne comme telle, dans cette expérience qui est aussi la nôtre, quotidienne, est à distinguer et à structurer dans un certain champ où les termes comme celui de besoin doivent être situés, posés comme n'en étant pas là pure et simple racine, comme en étant bien plus que distincts.

En d'autres termes, il n'est pas possible de purement et simplement déduire la fonction du *désir*, dans l'articulation de l'expérience analytique, en la ramenant purement et simplement par quelque artifice qu'il puisse s'agir, en la déduisant, en la faisant surgir, émaner, de la dimension du *besoin*.

Si je m'arrête un instant à quelque chose qui, je crois, est essentiel à faire saisir, le cadre dans lequel se déplace notre recherche, je reviens à quelque chose je dirai presque de contingent dans les propos que j'ai tenus devant vous.

J'ai fait, au détour d'un de mes exposés, une sorte d'excursion paradoxale, voire fantaisiste, sur deux formes que j'ai opposées l'une à l'autre : celles de *l'intellectuel de gauche* et de *l'intellectuel de droite*.

Parlant de ces deux termes...

et, je dirai, dans un certain registre, dans une certaine dimension, les renvoyant dos à dos ...je pus paraître faire preuve de cette imprudence qui encourage un certain indifférentisme en matière de politique.

Bref, il a pu m'être reproché d'avoir souligné, dans un terme que j'ai pourtant choisi avec *attention*, que l'éthique de FREUD...

ici je parle de FREUD écrivant
le *Malaise dans la civilisation*

...j'avais pourtant pris bien soin de dire que l'éthique de FREUD était humanitaire, ce qui n'est pas précisément dire qu'il fut *un réactionnaire*, mais que d'un autre côté articulé, il n'était pas *progressiste*.

Cette remarque, encore qu'on ne m'en conteste pas à proprement parler la pertinence, a paru à certains dangereuse à souligner.

Je suis surpris que pareille chose puisse être apportée, précisément dans la perspective, orientée politiquement, d'où elle m'a été amenée.

Je voudrais simplement, à ceux qui peuvent - dans cette dimension - avoir été surpris, seulement les inciter à quelque chose...

qui n'est tout de même jamais inutile pour contrôler les mouvements de la sensibilité...à s'informer peut-être d'une façon un peu précise, par la lecture de certains textes courts et rapides.

J'en ai amené un. J'ai amené le volume premier des *Œuvres philosophiques* de Karl MARX, traduites par MOLITOR, publiées chez Alfred COSTE. Je conseille seulement à ceux-ci de lire, par exemple, la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de HEGEL*, ou bien simplement ce curieux petit ouvrage qui s'appelle *La question juive*.

Peut-être y prendront-ils une notion plus pertinente de ce que MARX à notre époque penserait de ce qu'on appelle le progressisme.

Je veux dire d'un certain style d'idéologie généreuse fort répandue, disons-le, dans notre bourgeoisie. La façon dont MARX l'apprécierait est quelque chose qui apparaîtra tout à fait évidemment à tous les yeux pour ceux qui voudront se rapporter justement à cette source, à cette bonne et saine mesure d'une certaine honnêteté intellectuelle.

De sorte qu'en somme, en disant que FREUD n'était pas progressiste, je ne voulais pas du tout dire par exemple qu'il n'était pas intéressé par l'expérience, disons le mot, marxiste.

Mais enfin, c'est un fait...

là je mets les points sur les « i »
...si j'ai dit que FREUD n'était pas progressiste, j'ai dit quelque chose qui n'était aucunement une imputation politique le concernant.

J'ai dit qu'il ne participait pas en somme à une certaine orientation qu'on peut qualifier de l'ordre de certains types de préjugés bourgeois. Ceci dit, il est un fait, c'est que FREUD n'était pas marxiste. Ceci je ne l'ai pas souligné parce qu'à la vérité, je n'en vois pas à proprement parler l'intérêt, ni la portée.

Parce que, si vous voulez, je réserve à plus tard de montrer quel peut être l'intérêt de la dimension ouverte par FREUD pour un marxiste, point qui sera peut-être en effet beaucoup plus difficile à introduire d'emblée puisque jusqu'à présent on ne semble pas s'être beaucoup aperçu du côté marxiste...

si tant est qu'il y en ait encore des marxistes...dans quel sens se déroule, s'ouvre, s'articule, l'expérience indiquée par FREUD.

Disons qu'elle est justement en ceci, c'est que si MARX prend *le relais* d'une pensée qui aboutit précisément à cet ouvrage que je vous désignais tout à l'heure comme ayant fait l'objet des remarques les plus pertinentes de MARX, à savoir *la Philosophie du droit de Hegel*, en tant qu'il s'y articule quelque chose dont nous ne sommes pas encore...

jusqu'à nouvel ordre, que je sache...sortis, à savoir : les fondements de l'État, de l'État bourgeois en tant qu'il donne la règle d'une organisation humaine fondée sur le besoin et la raison, en tant que, dans cette dimension, MARX nous *propose*, nous fait *apercevoir*, *toucher du doigt*, le caractère partial, partiel, insuffisant de la solution donnée dans le cadre de l'État bourgeois, il nous montre que cette *solution*, cette *harmonie* placée au niveau du « *besoin* » et de la « *Raison* », n'est bien dans l'État bourgeois qu'une *solution abstraite*, dissociée.

C'est « *en droit* » que *besoin* et *Raison* sont harmonisés. Mais ceci étant posé, *en droit* chacun est laissé en proie à l'égoïsme de ses besoins particuliers, à l'*anarchie*, au matérialisme comme s'exprime MARX, de la solution d'anarchie fondamentale qui suppose qu'il propose, qu'il aspire à un état où ça ne sera pas seulement - comme il s'exprime - *politiquement*, mais *réellement* que l'émancipation humaine se produira, à savoir que l'homme se trouvera, vis-à-vis de sa propre organisation, dans un rapport non aliéné. C'est précisément sur ce chemin dont vous savez que, malgré les ouvertures qu'a donné l'histoire à l'entreprise, à la marche, à la direction indiquée par MARX, nous ne sommes pas tout à fait, *semble-t-il*, parvenus à la réalisation de *l'homme intégral*.

Sur ce chemin...

c'est en ce sens qu'il ne dépasse par MARX
...FREUD nous montre quelque chose, cet accident
si l'on peut dire qui résulte du fait qu'il est
tout à fait insuffisant...

quelque loin qu'en ait été poussée l'articulation
dans la tradition de la philosophie classique
...que ces deux termes de la « *Raison* » et du « *besoin* »
sont insuffisants pour nous permettre d'apprécier
le champ dont il s'agit quant à *la réalisation humaine*.

Que c'est d'une façon plus profonde dans la *structure*,
que nous nous trouvons rencontrer une certaine
difficulté qui n'est rien de moins que *la fonction du désir*,
et *la fonction du désir* pour autant...

je vous l'indique dans la façon dont
j'articule ici les choses devant vous
...que, chose paradoxale, curieuse...

mais il est impossible d'enregistrer
l'expérience autrement
...que *la raison*, que *le discours* comme tel, que *l'articulation signifiante*
comme telle est là au départ, *ab ovo* depuis le début,
du moment où peut s'articuler la structure
de l'expérience humaine en tant que telle.

Elle est là à l'état inconscient avant la naissance
de toute chose pour ce qui est de *l'expérience humaine*.
Elle est là d'une façon *enfouie, inconnue, non maîtrisée, non sue*
par celui-là même qui en est le support.

Et c'est par rapport à une situation ainsi structurée
que l'homme a...

déjà secondairement, dans un second temps
...à prendre, à repérer, à situer la fonction de ses
besoins comme tels.

Et d'autre part, en raison de ce caractère primitif
fondamental de la prise de l'homme dans ce champ de
l'inconscient, en tant :

- qu'il est d'ores et déjà un champ logiquement
organisé,

- que cette *Spaltung*, ce maintien subsiste dans toute la suite du développement,
- que c'est par rapport à cette *Spaltung* que doit être articulé, situé, vu dans sa fonction *le désir comme tel*,
- que ce *désir* comme tel présente certaines arêtes, un certain *point d'achoppement* qui est précisément ce en quoi l'expérience freudienne se trouve compliquer le projet, le but, la direction donnée à l'homme de sa propre intégration.

Problème de *la jouissance*, en tant qu'elle est *quelque chose* qui se présente enfouie dans un champ central, avec les caractères *d'inaccessibilité, d'obscurité, d'opacité*, et pour tout dire *de champ cerné d'une barrière* qui en rend l'accès au sujet, plus que difficile, inaccessible peut-être, pour autant que la jouissance se présente non purement et simplement comme la satisfaction d'un besoin, mais comme *la satisfaction d'une pulsion* au sens où ce terme nécessite toute l'élaboration complexe qui est celle que j'essaie ici d'articuler devant vous.

Pulsion proprement dite en tant qu'elle est ce quelque chose de si complexe que...

vous l'avez entendu la dernière fois
...pour quiconque s'en approche d'une façon appliquée, en essayant de comprendre ce qu'en articule FREUD, elle n'est même pas purement et simplement réductible à la complexité de la tendance entendue dans son sens le plus large, au sens de l'énergétique.

Elle comporte cette *dimension historique* dont il s'agit pour nous de nous apercevoir de la véritable portée. Cette tendance historique se définit en ceci, dans cette marque que la pulsion se présente dans une certaine insistance, en tant qu'elle se rapporte à quelque chose de mémorable parce que mémorisé.

C'est cette dimension de la remémorisation, de l'historisation fondamentale qui est comme extensive à l'apparition, au fonctionnement de la pulsion comme telle, dans ce qu'on appelle le psychique humain.

C'est aussi là que s'enregistre, que rentre dans le registre de l'expérience la destruction comme telle. C'est ce que je vais essayer pour vous de faire vivre, d'illustrer. C'est pour cela que je vous ai amené sur le champ de ce que je pourrais appeler, si vous voulez, non pas « *le mythe* »...

parce que le terme ne serait pas exactement *approprié* ...mais *la fable* de SADE.

SADE, quelque part, très exactement en ce point de son œuvre qui - selon ce que l'on peut dire des questions de chapitrage et de pagination - peut être située au *tome VII* de la *Juliette*, ou dans l'édition qui est celle qui, vous étant la plus accessible, celle de Jean-Jacques PAUVERT, se trouvera au *tome IV*, *page 78*, dans ce qu'on appelle « *le Système du pape PIE VI* », puisque c'est au pape PIE VI que sont imputées les théories dont il s'agit.

SADE donc, dans la bouche d'un de ses personnages, anime devant nous la notion, la théorie suivante qui est que par le crime comme tel, l'homme se trouve collaborer...

par quelque chose que l'interlocuteur prétendu anime dans ce sens
...le crime de l'homme va dans le sens de quelque chose qui est la place qu'il faut pour de nouvelles créations de la nature.

L'idée en somme est la suivante, que le pur élan de la nature est obstrué par ses propres formes, que les trois règnes, pour ce qu'ils manifestent de formes et de formes fixées, enchaînent en quelque sorte la nature dans un cycle et un cercle limité, trop manifestement imparfait du reste dans ce qui se voit de chaos, voire de cohue, de conflit, de désordre fondamental dans leurs relations réciproques.

Et qu'aussi bien ce dont il s'agit, le soin le plus profond qu'on peut imputer à ce *sujet psychique*, au sens du terme qui veut dire le plus profondément caché, que serait la Nature, ce serait quelque chose qui, en faisant place nette, lui permettrait de recommencer sa tentative de repartir dans un nouvel élan.

Ce que je suis en train de montrer, à travers l'énoncé de propos qui sont très manifestement des propos tout à fait, si l'on peut dire, littéraires, qui n'ont rien de scientifiquement fondé, qui ont le caractère poétique, je peux quand même...

et quelque rupture qu'apporte toujours dans le soutien de l'attention la dimension de la lecture ...vous montrer ce que peut être, à l'occasion, dans ce fatras luxurieux qu'est SADE⁴⁷, l'éruption de temps en temps de ce que certains peuvent considérer comme des digressions fastidieuses mais dont vous verrez pourtant qu'elles sont quelque chose qui, en tout cas, supporte assez bien la lecture.

« Point de destruction - dit-il - point de nourriture à la terre et, par conséquent plus de possibilité à l'homme de pouvoir se reproduire - ce serait dans le cas où il s'harmoniserait fort bien dans le règne de la Nature. Fatale vérité sans doute, puisqu'elle prouve d'une manière invisible que les vices et les vertus de notre système social ne sont rien et que les vices mêmes sont plus nécessaires que les vertus puisqu'ils sont créateurs, et que les vertus ne sont que créées, ou, si vous l'aimez mieux, qu'ils sont causes et que les vertus ne sont qu'effets [...] qu'une trop parfaite harmonie aurait encore plus d'inconvénients que le désordre; et que si la guerre, la discorde et les crimes venaient à être bannis de dessus la terre, l'empire des trois règnes devenu trop violent alors, détruirait à son tour toutes les autres lois de la nature. Les corps célestes s'arrêteraient tous, les influences seraient suspendues par le trop grand empire de l'une d'elles; il n'y aurait plus ni gravitation, ni mouvement. Ce sont donc les crimes de l'homme qui, portant du trouble dans l'influence des trois règnes, empêchent cette influence de parvenir à un point de supériorité qui troublerait toutes les autres, en maintenant dans l'univers ce parfait équilibre qu'Horace appelait rerum concordia discors. Le crime est donc nécessaire dans le monde. Mais les plus utiles, sans doute, sont ceux qui troublent le plus, tels que le refus de la propagation, ou la destruction; tous les autres sont nuls, ou plutôt il n'est que ces deux-là qui puissent mériter le nom de crimes: et voilà donc ces crimes essentiels aux lois des règnes, et... aux lois de la nature. Un philosophe ancien appelait la guerre la mère de toutes choses. L'existence des meurtriers est aussi nécessaire que ce fléau : sans eux, tout serait troublé dans l'univers » , etc.

Et ceci continue :

« ...cette dissolution sert à la nature, puisque ce sont de ces parties détruites qu'elle recompose. Donc, tout changement opéré par l'homme, sur cette matière organisée sert la nature bien plus qu'il ne la contrarie. Que dis-je, hélas ! Pour la servir, il faudrait des destructions bien plus entières [...] bien plus complètes que celles que nous pouvons opérer; c'est l'atrocité, c'est l'étendue qu'elle veut dans les crimes, plus nos destructions seront de cette espèce, plus elles lui seront agréables. Il faudrait, pour la mieux servir encore, pouvoir s'opposer à la régénération résultant du cadavre que nous enterrons. Le meurtre n'ôte que la première vie à l'individu que nous frappons; il faudrait pouvoir lui arracher la seconde pour être encore plus utiles à la nature, car c'est l'anéantissement qu'elle veut, il est hors de nous de mettre à nos meurtres toute l'extension qu'elle y désire. »

⁴⁷ [Euvres du Marquis De Sade.](#)

Le terme, le nerf, de cette dernière partie, de cette dernière énonciation, je pense que vous en avez saisi la portée.

Il nous porte au cœur de ce point qui, la dernière fois, à propos de *la pulsion de mort*, était précisément ce qui vous était articulé comme le point de scission entre ce qu'on peut appeler purement et simplement « *principe de Nirvâna* », ou *d'anéantissement*...

pour autant que celui-ci se rapporte à une loi fondamentale qui pourrait être identifiée à ce quelque chose qui nous est donné dans l'énergétique comme étant la tendance au retour, sinon à un état de repos absolu, au moins à un certain état limite d'équilibre universel
...la distance, la scission, dis-je, entre ceci et ce qui doit en être distingué en tant que ce que FREUD nous apporte, articule devant nous comme étant la pulsion de mort, est quelque chose qui justement est à situer dans le domaine historique.

À savoir, pour autant que ceci s'articule...

à un niveau qui n'est définissable qu'en fonction de la chaîne signifiante, c'est-à-dire en tant qu'un repère peut être pris qui est un repère d'*ordre* par rapport à ce qui est le fonctionnement de la nature, de quelque chose d'au-delà d'où elle-même peut être prise, saisie, dans une mémorisation fondamentale
...peut s'articuler ceci que tout peut être repris non pas simplement dans le mouvement des *métamorphoses*, mais à partir, si l'on peut dire, d'*une intention initiale*.

Vous entendez bien, j'espère, ce qu'ici j'articule en reprenant, en résumant, en schématisant ce que vous avez entendu la dernière fois.

Ce que vous avez entendu la dernière fois consistait... nous résumant d'une façon qui a été très complète et très heureuse, le travail de BERNFELD et FEITELBERG

...à nous montrer les trois étages au niveau desquels s'articule la question de *la pulsion de mort*, si l'on veut donner un sens à ce qu'a, pour nous, articulé FREUD, au niveau des systèmes matériels considérés comme n'impliquant pas l'organisation vivante.

Donc jusques et y compris ce qui intervient, entre en jeu, sous forme d'organisation matérielle à l'intérieur des organismes vivants, l'entrée en fonction d'une tendance qui va dans un sens irréversible et qui est à proprement parler ce qui est articulé dans l'énergétique comme entropie.

Cette entropie qui, elle, s'exerce au sens de l'avènement d'un état d'équilibre terminal.

Voilà un premier terme dans lequel il s'agit...

il est agité dans FREUD

...un des sens qui peut être donné à *la pulsion de mort*.

Est-ce de ceci qu'il s'agit ?

L'articulation de BERNFELD et FEITELBERG, de la façon la plus pertinente, à savoir pour autant qu'il ajoute quelque chose au texte de FREUD, met le point, l'accent sur ce qu'introduit de différence la structure vivante comme telle.

Je vous fais remarquer qu'il y a une distinction à faire entre les systèmes physiques ou les dimensions qui entrent en jeu dans la formule énergétique :

- que les dimensions d'intensité et d'extensité y sont homogènes,
- que l'organisation vivante se distingue en ceci qu'il y intervient toujours un élément de structure.

Ce qui vous a été précisé est ceci, c'est la distinction qu'apporte BERNFELD en remarquant que ce qui distingue comme telle l'organisation vivante est quelque chose qui y introduit une polarité qui, au niveau le plus élémentaire, pour l'illustrer, est supposé...

même si ce n'est pas exact qu'importe
...être celui par exemple du noyau au protoplasme, chez les organismes élevés, entre celui de l'appareil neurologique et le reste de la structure.

Peu importe !

Il y a quelque chose qui intervient qui,
en introduisant cet élément de structure..
au sens que le terme a de structure de
l'organisme, au sens goldsteinien du terme
...qui fait que quelque chose entre en jeu qui fait que
les deux pôles..
ou termes de l'équation énergétique, dans le sens
où il y a facteur d'*intensité*, facteur d'*extensité*
...deviennent ici hétérogènes, que c'est là
la distinction de l'organisme vivant par rapport
à l'organisme inanimé.

Cette hétérogénéité qui intervient entre les facteurs
d'intensité et les facteurs d'extensité, ce n'est
rien d'autre que quelque chose qui, d'ores et déjà,
au niveau de la structure vivante comme telle,
introduit le conflit.

Et c'est ici que se limite le champ que j'explore,
qu'explore l'investigation bernfeldienne à propos
de la pulsion de mort dans FREUD.

Il le dit : « *Ici, je m'arrête* ».

Et il remarque en même temps que c'est pour cela
qu'il ne qualifiera pas ce qui est articulé
dans FREUD à proprement parler de pulsion.

C'est la tendance générale à tous les systèmes,
pour autant qu'ils peuvent être saisis, pris dans
l'équation énergétique, à ce *retour à l'état d'équilibre*.

Ceci peut s'appeler tendance, ceci ne s'appelle pas
encore...

et c'est un freudien des plus
orthodoxes qui s'exprime ainsi
...ceci ne s'appelle pas encore à proprement parler ce
quelque chose que nous pouvons, dans notre registre
à nous, analystes, appeler pulsion.

La pulsion comme telle, et pour autant qu'elle est
alors pulsion de destruction, que peut-elle être..
ceci doit être quelque chose qui est au-delà
de cette tendance au retour à l'inanimé
...si ce n'est *la volonté de destruction* directe, pour illustrer
ce que je veux dire ?

Ne mettez pas du tout d'accent sur ce terme « *volonté* ».
Il ne s'agit pas...

quel que soit l'intérêt en écho qu'a pu éveiller
chez FREUD les lectures de SCHOPENHAUER
...il ne s'agit en rien de quelque chose qui soit
de l'ordre d'une *Wille* [intention, volonté] fondamentale.
C'est pour faire sentir la différence de registre que
je suis en train de l'appeler pour l'instant ainsi.

- Volonté de destruction...
- Volonté de recommencer, si l'on peut dire,
sur de nouveaux frais.
- Volonté d'autre chose pour autant que tout peut
être mis en cause à partir de la fonction du
signifiant, car il n'y a que pour autant qu'il y
a la chaîne signifiante que tout ce qui est
implicite, immanent, existant dans la chaîne des
événements naturels peut être considéré comme
soumis, comme tel, à une pulsion dite de mort.

Si *la pulsion de mort* se présente bien...

comme il est en effet exigible
...en ce point de la pensée de FREUD qu'elle soit
articulée comme pulsion de destruction pour autant
qu'elle met en cause tout ce qui existe comme tel,
ce qu'elle est en somme, c'est également volonté de
création à partir de rien, volonté de recommencement.

Cette dimension comme telle est introduite dès lors,
dès lors qu'est isolée, isolable, *la chaîne historique*,
que l'histoire se présente comme quelque chose
de mémorable, comme quelque chose de mémorisé au sens
freudien, quelque chose qui est enregistré, suspendu,
retenu à l'existence du signifiant.

Pour tout dire, la convergence, le caractère *illustratif* de
ce que je suis en train de vous montrer *pour l'instant*
en vous citant ce passage de SADE, c'est non pas que
ce que FREUD nous apporte soit, en soi, une notion
d'aucune façon justifiable scientifiquement, c'est
pour vous faire toucher du doigt qu'elle est du même
ordre que le rêve, ou *le Système*, comme vous le voudrez,
du pape Pie VI dans SADE.

Que comme dans SADE, cette notion de *la pulsion de mort* comme telle est une sublimation créationniste .

Qu'elle est liée à cet *élément structural* qui fait que, dès lors que nous avons affaire à quelque chose...
 quoi que ce soit dans le monde, à quoi nous avons affaire sous la forme de la chaîne signifiante
...il y a quelque part...
 mais assurément hors du monde de la nature
...*quelque chose* que nous devons, que nous ne pouvons que poser comme l'*au-delà de cette chaîne signifiante*, l'*ex nihilo* sur lequel *elle se pose, elle se fonde, elle s'articule* comme telle.

En d'autres termes, je ne suis pas en train de vous dire que la notion de *la pulsion de mort* et de *l'instinct de mort* dans FREUD ne soit pas en soi quelque chose de très suspect, d'aussi suspect et je dirai, presque d'aussi dérisoire que cette idée de SADE.

Réfléchissez-y.

Ses idées mesureraient quelque chose d'aussi, après tout, pauvre et misérable que tous les crimes humains qui puissent en quoi que ce soit collaborer, si je puis dire, ni en bien ni en mal au maintien de quelque chose d'aussi *cosmique* que la *rerum concordia discors*⁴⁸.

Et c'est doublement suspect, car en fin de compte cela revient...

et c'est comme cela que nous lisons
 l'*Au-delà du principe du plaisir*
...à substituer à la Nature un *sujet*.

Et un sujet tel que de quelque façon que nous le construisions ce sujet, il va se trouver avoir en quelque sorte pour support un sujet en tant qu'il sait, FREUD dans l'occasion, puisque c'est FREUD qui découvre cet *Au-delà du principe du plaisir*.

48 « Quid velit et possit rerum concordia discors » (Horace, Épîtres, I, XII, 19), « que signifient et que peuvent ces principes des choses toujours opposés et toujours unis... » (trad. Dacier). L'unité et l'ordre d'un univers composé d'éléments en apparence incompatibles. Cette *rerum concordia discors*, cette *harmonie des choses discordantes*, selon la formule de Nietzsche (Le Gai savoir, I,2).

Alors que précisément FREUD est *cohérent* avec lui-même.
Ce qu'il indique là, à l'horizon de notre expérience,
ce dont il s'agit, c'est du dernier terme dans
un champ où précisément, le sujet - s'il subsiste -
est incontestablement...

et c'est là tout le sens, tout le nerf
de l'investigation freudienne
...le sujet en tant qu'il ne sait pas, en un point
d'ignorance limite, sinon absolue.

Je ne dis pas non plus qu'en ce point de *la spéculation* où
nous arrivons, les choses aient même encore un sens.
Je veux simplement dire dans quelle perspective cette
articulation de *la pulsion de mort* dans FREUD est suspecte.
C'est tout ce que je veux dire, je n'avance rien de
plus : Elle n'est *ni vraie, ni fausse*, elle est *suspecte*.

Mais il suffit qu'elle ait été - pour FREUD - *nécessaire*,
qu'elle le ramène en une sorte de point d'abîme,
de point foncièrement, radicalement problématique,
pour être révélatrice d'une structure du champ :

- de ce point que je vous désigne alternativement
comme celui de l'infranchissable,
- ou ce point qui est aussi bien celui de *la Chose*,
et où FREUD déploie sa sublimation comme
concernant l'instinct de mort en tant que cette
sublimation est foncièrement, fondamentalement
une sublimation créationniste.

Et c'est là aussi que gît le vif, le nerf de cet
avertissement qui est celui où plus d'une fois
je vous ai donné *le ton* et *la note*, qui est celui-ci :
Méfiez-vous du registre *de la pensée* qui s'appelle *évolutionniste*.
Méfiez-vous en pour deux raisons...

ce que je vais vous dire là, peut-être, c'est
beaucoup plus apparent que réel comme dogmatisme.

La première, c'est qu'il y a...
quelles que soient les affinités historiques,
la contemporanéité du mouvement évolutionniste
et de la pensée freudienne
...contradiction fondamentale entre les hypothèses
de l'évolutionnisme et la pensée freudienne.

Ce que j'essaie pour l'instant d'articuler devant vous, c'est quelque chose qui vous montre la nécessité d'un point de création *ex nihilo* pour, qu'en sorte, en naisse, ce qui dans la pulsion est à proprement parler historique.

« *Au commencement était le Verbe* »

Ce qui veut dire : *le signifiant*.

Sans le signifiant, au commencement, il est impossible d'articuler la pulsion comme historique, et c'est ceci qui suffit à introduire la dimension de l'*ex nihilo* dans la structure du champ analytique comme tel.

La seconde raison pourra vous paraître paradoxale, mais c'est pourtant une raison qui...

en tout cas à mes yeux, dans le registre de ce que j'ai déployé devant vous ...est essentielle, c'est que la perspective *créationniste* comme telle est la seule qui permette d'entrevoir comme possible, pour une pensée qui se déroule, qui se développe, l'*élimination radicale* de Dieu comme tel.

Paradoxalement c'est dans la perspective *créationniste*...

et c'est la seule ...que peut s'envisager l'*élimination* toujours renaissante de l'intention créatrice comme supportée par une *personne*.

Elle est concevable...

pour autant que dans le domaine du commencement absolu désigné comme celui qui marque la distinction, l'origination de la chaîne signifiante comme un *ordre distinct* ...elle est concevable dans la pensée évolutionniste, simplement Dieu - pour n'être nommable nulle part - est littéralement omniprésent.

Une évolution qui s'oblige elle-même à déduire le mouvement ascendant qui va arriver jusqu'au sommet de la conscience et de la pensée, d'un processus continu, et implique forcément que cette conscience et cette pensée étaient à l'origine.

C'est seulement dans une perspective qui comporte la distinction du mémorable et du mémorisé comme tels...

comme étant *une dimension* qui doit être distinguée
...c'est seulement dans celle-là que nous ne nous
trouvons pas faire perpétuellement *cette implication de « l'être dans
l'étant », qui est au fond de la pensée évolutionniste.*

En *d'autres termes*, ce que je suis en train de vous dire,
ça n'est pas qu'il est impossible de faire sortir
ce qu'on appelle « *la pensée* »...

quand on l'identifie à la conscience
...d'une évolution de la matière, ce n'est pas cela qui
est difficile. Ce qui est difficile à faire sortir
d'une évolution de la matière, c'est tout simplement
l'*homo faber*, la production comme telle, le producteur
comme tel.

C'est en tant que la production est un domaine
original, et un domaine de création *ex nihilo*, pour autant
qu'il introduit dans le monde naturel l'organisation
du signifiant, c'est pour autant qu'il en est ainsi
que nous pouvons effectivement trouver la pensée...

et non pas un sens idéaliste comme vous le voyez,
mais la pensée dans *sa manifestation*,
sa présentification dans le monde
...nous ne pouvons la trouver que dans les intervalles
du signifiant.

D'où sort cette notion ?

- Cette perspective du champ que je vous appelle
le champ de *la Chose* ?
- Ce champ où se projette quelque chose au-delà,
à l'origine de la chaîne signifiante,
- ce lieu où est mis en cause tout ce qui peut
être, ce lieu de l'être où se produit ce que
nous avons appelé le lieu élu de la sublimation,
dont FREUD, au maximum, nous présente l'exemple
le plus massif ?
- Ce lieu de l'œuvre que l'homme singulièrement
se met à courtiser ?

Et c'est pour cela que le premier exemple que je vous ai donné dans mon énoncé cette année, a été emprunté à ce qu'on appelle cette élaboration de *l'amour courtois*.

Avouez que placer en ce point d'au-delà, une créature comme *la femme* est vraiment une idée incroyable !

Ce n'est pas, certes, en articulant les choses ainsi, que je porte sur ces êtres particuliers, d'aucune façon, un jugement dépréciatif.

Que les personnes ici se rassurent.

Dans le contexte culturel qui est le nôtre..
pour être placées à sa place,
l'*au-delà du principe du plaisir* et de l'*objet absolu*
...elles ne risquent rien.

Qu'elles retournent donc à leurs problèmes qui sont bien du même ordre, et homogènes, aussi pénibles que les nôtres.

La question n'est pas là.

Si cette idée incroyable a en effet pu venir..
de mettre la femme à cette place,
à la place de l'être
...ça n'est bien évidemment pas en tant que *femme*
mais en tant qu'*objet du désir*.

Et c'est précisément ce qui fait tous les paradoxes de ce fameux *amour courtois*..
autour duquel les gens se cassent la tête
en y apportant toutes les exigences d'un amour
qui n'a bien évidemment rien à faire
avec cette sublimation historiquement datée
...c'est qu'ils ne peuvent pas arriver à concevoir
comment tout ce que nous avons dans les attestations
de cet *amour courtois*, comporte cette fièvre, voire cette
frénésie si manifestement coextensive au domaine
du désir, désir vécu, et d'un désir qui n'a rien de
platonique.

Et ceci conjugué, c'est ce qui fait pour les historiens...

j'entends eux tous tant qu'ils sont, poètes ou historiens, qui se sont attaqués au problème ...ceci conjugué avec ce fait tout à fait manifeste dans les productions de la poésie courtoise, que l'être auquel le désir s'adresse n'est manifestement rien d'autre...

il ne peut pas non plus là-dessus y avoir de doute, par le contenu des textes ...que ce que j'appellerai... dans un terme qui est tout à fait homogène à notre discours ... « *un être de signifiant* ».

Le caractère tout à fait inhumain de l'objet de *l'amour courtois* éclate, saute aux yeux, est trop clair, pour qu'un de ces poètes, dévoré de tous les signes d'un amour qui a pu conduire certains à des actes qui sont tout près de la folie...

ceci s'adressait à des êtres qui étaient à la fois bien sûr des êtres nommés, des êtres vivants mais qui n'étaient pas là, bien entendu, dans leur réalité d'aucune façon, dans leur réalité charnelle, dans leur réalité historique ...c'est peut-être déjà *quelque chose d'autre* à distinguer, en tout cas dans leur être de raison, du signifiant.

C'est bien d'ailleurs ce qui situe, ce qui donne son sens à cet extraordinaire texte dont je vous ai donné lecture, à savoir cette extraordinaire suite de *dizains* du poète Arnaud DANIEL.

La réponse de la bergère au berger, la femme qui, de sa place, pour une fois répond et, au lieu de suivre le jeu, avertit le poète...

à ce degré extrême de son *invocation au signifiant* ...de la forme qu'elle peut prendre en tant que *signifiant* :

« *Je ne suis rien d'autre - lui dit-elle - que le vide qu'il y a dans mon cloaque... pour ne pas employer d'autres termes ...soufflez dedans un peu pour voir, et on verra si votre sublimation tient encore.* »

Je pense que ceux qui étaient là se souviennent

de ce texte sensationnel qui nous a été conservé par la tradition historique.

Ce n'est pas dire que cette sorte de situation singulière, de solution donnée à la perspective de ce champ de *la Chose* n'ait pas d'autres solutions.

L'autre solution...

et c'est une des solutions qui est également historiquement datée
...est - chose curieuse - d'une époque qui n'est pas tellement distincte de celle à laquelle je viens de faire allusion, c'est une solution peut-être un peu plus sérieuse, c'est celle de ce qui, dans SADE... j'aime tout de même mieux les références proches et vivantes que les références éloignées
...s'appelle l'« *Être suprême en méchanceté* ».

Cet *Être suprême en méchanceté* n'est pas une invention seulement de SADE.

Une longue tradition historique et précisément... pour ne pas remonter plus loin, au manichéisme, et à telle et telle référence diversement obscure dans l'histoire
...cette référence a été donnée déjà à l'époque de l'*amour courtois*.

Il y avait déjà des gens auxquels je vous ai fait une allusion fugitive, qui s'appelaient les CATHARES, pour lesquels il n'était pas douteux que *Le Prince* de ce monde ne fût quelque chose d'assez comparable à cet *Être absolu*, sinon *suprême*, *en méchanceté*.

La *Grimmigheit* du Dieu boehmien, la *méchanceté fondamentale* comme une des dimensions de la vie suprême, est quelque chose qui vous prouve que ce n'est pas seulement dans une pensée libertine et *anti-religieuse* que cette dimension a pu être évoquée.

Les CATHARES - je l'ai dit entre parenthèses - n'étaient pas des *gnostiques*, c'étaient même de *bons chrétiens*. Tout l'indique. La pratique de leur seul sacrement, qui s'appelait le *consolamentum* nous le prouve assez. L'idée qu'ils avaient du salut était celle-ci, qui n'est pas en somme distincte du message fondamental

du christianisme, c'est à savoir qu'il y a une parole qui sauve, et le *consolamentum* n'étant rien d'autre que la transmission de sujet à sujet de cette parole, de la bénédiction de cette parole.

Nous nous trouvons devant des gens pour qui, en effet, effectivement, et d'une façon non pas ambiguë, tout l'espoir était dans l'avènement d'une parole, c'est-à-dire devant des gens qui prenaient en somme tout à fait au sérieux le message du christianisme. L'ennui bien sûr, c'est que pour qu'une telle parole soit non pas efficace, mais viable, il faut l'arracher au discours. Or, rien de plus difficile que d'arracher la parole au discours.

Vous mettez votre foi dans une parole salvatrice, mais du moment que vous avez commencé à ce niveau, tout le discours vient à vos trousses, ce dont ils n'ont pas manqué de s'apercevoir sous la forme de l'autorité ecclésiastique qui...

momentanément, se manifestant comme *méchante parole* ...leur a appris qu'il était nécessaire de s'expliquer même quand on veut être un *Pur*. C'étaient des *Purs*⁴⁹.

Quand on a commencé à être « *questionné* » par le discours, fût-il celui de l'Église, sur ce sujet, chacun sait que cette *question* n'a qu'une seule fin, c'est le moment où vous vous taisez définitivement.

Nous voici donc portés sur cette limite, sur ce champ d'accès au centre, à ce dont il s'agit quant au *désir*. Comment *approche-t-on* plus près, comment *interroge-t-on* ce champ ?

Qu'est-ce qui arrive quand on n'y *projette* pas...

d'une façon plus ou moins sublimée
...ces contenus, ces rêves, cette thématique auxquels les esprits les plus rassis, les plus ordinaires, les plus scientifiques, et même *un certain petit Bourgeois de Vienne*, sont ramenés ?

Que se passe-t-il chaque fois que pour chacun de nous sonne pour nous l'heure du désir ?

49 Cathares : du latin médiéval Cathari emprunté au grec καθαρός [catharos] « pur »

Ce que je vous expliquerai la prochaine fois se résume en ceci :

on n'approche pas...

Et pour les meilleures raisons !

Et ceci sera, si vous voulez, l'objet de mon discours de la prochaine fois

...on n'approche pas...

pour les raisons mêmes qui *structurent le domaine du bien*

...ce *domaine du bien* au sens le plus traditionnel qui a été lié par toute une tradition au plaisir, et ce n'est pas sans raison.

Chacun sait depuis un moment que ce n'est pas l'avènement ni la venue de FREUD qui a introduit, dans la perspective antique concernant le *bien* ...

pour autant qu'il peut être déduit des avenues du plaisir

...une révolution radicale.

Ce que j'essaierai de vous montrer la prochaine fois, c'est le point historique où les choses en étaient venues au moment où FREUD...

c'est un carrefour d'ailleurs

où je ne fais que vous ramener

...ce carrefour historique, c'est celui de l'*utilité*.

Et cette fois j'espère, pour vous, jauger d'une façon définitive et radicale comment se situe la dimension, le registre éthique de l'*utilitarisme* dans la perspective freudienne.

À savoir, pour autant que FREUD se permet...

lui, pour le coup !

...de le dépasser définitivement, je veux dire de s'apercevoir de ce que veut dire la référence utilitariste comme telle, à savoir ce qui la rend foncièrement valable, et ce qui en même temps la cerne, et permet de toucher absolument ses limites.

Pour tout dire, j'essaierai de développer devant vous la perspective, non pas simplement du *progrès de la pensée*, mais de l'évolution de l'histoire, à démystifier la perspective platonicienne et aristotélicienne du *bien*,

voire du *souverain bien* pour l'amener au niveau de l'économie des « biens ».

Il est essentiel de le ressaisir dans la perspective freudienne du *principe du plaisir* et du *principe de réalité* pour, à partir de là, saisir, concevoir ce qui est à proprement parler la nouveauté de ce qu'introduit FREUD dans le domaine de l'éthique.

Je vous montrerai que, loin que cette chaîne...

ce lieu de retenue qu'est la chaîne et le circuit des biens

...plus loin que cela, il y a tout de même un champ qui nous est ouvert et qui nous permet de nous rapprocher du champ central pour autant qu'il est visé par le *bien* qui n'est pas *la seule, la vraie, l'unique barrière qui nous en sépare*.

Cette barrière...

c'est ce qui viendra ensuite, dans le discours que je prononce devant vous, et je vous l'annonce déjà ...c'est quelque chose qui vous paraîtra tout à fait naturel probablement une fois que je vous l'aurai dit, mais qui ne va pas, après tout, tellement de soi et qu'il faut bien que je vous l'annonce puisqu'aussi bien c'est un domaine sur lequel FREUD a toujours marqué, lui, la plus extrême réserve.

Il est vraiment curieux qu'il ne l'ait pas identifié.

J'essaierai de vous montrer que la vraie barrière...

pour autant qu'elle arrête le sujet devant le champ à proprement parler innommable du désir, du désir radical pour autant qu'il est champ de la destruction absolue, de la destruction au-delà de la putréfaction elle-même ...c'est à proprement parler ce phénomène qui s'appelle le phénomène esthétique pour autant qu'il est identifiable à l'expérience du beau.

Le *beau* dans son rayonnement éclatant.

Ce *beau* dont on a dit qu'il est *la splendeur du vrai*, c'est très évidemment pour autant que *le vrai* n'est pas bien joli à voir qu'il en est sinon la splendeur, tout au moins la couverture.

En d'autres termes, ce que je vous montrerai au second prochain temps de notre marche, c'est qu'à cette échelle qui nous sépare du champ central du désir, si *le bien* constitue le premier réseau d'arrêt, *le beau* va plus près, et lui très sérieusement, nous arrête.

Il nous arrête, mais aussi il nous indique dans quel sens se rencontre, se trouve ce champ de *la destruction*.

Que *le beau* donc, dans ce sens, pour viser le centre de l'expérience morale, soit plus près, si je puis dire, du mal que *le bien*, ça n'est pas, j'espère, beaucoup pour vous étonner.

Il y a longtemps qu'on l'a dit :

« *Le mieux est l'ennemi du bien.* »

Nous sommes toujours sur *la barrière du désir*.

Comme je vous l'ai annoncé la dernière fois, je vous parlerai du *bien*. Le *bien* a toujours eu à se situer quelque part sur cette barrière. C'est la façon dont l'analyse vous permet d'articuler cette position dont il s'agira aujourd'hui.

Je vous parlerai donc du *bien*.

Peut-être je vous en parlerai mal...

ce n'est pas un jeu

...au sens où je n'ai pas « *tout le bien possible* » à vous dire du *bien*.

Je ne vous en parlerai peut-être pas *si bien que cela*, faute d'être moi-même aujourd'hui tout à fait *assez bien* pour le faire à *la hauteur* de ce que le sujet comporte. Mais l'idée de la nature, après tout ce que je vous en dirai, fait que je ne m'arrête pas à cette contingence accidentelle. Je vous prie simplement de m'en excuser si vous ne vous en trouvez pas, à la fin, tout à fait satisfaits.

Cette question du *bien* est aussi proche que possible, après tout, de notre action. Tout ce qui s'opère d'échanges entre les hommes...

plus encore une intervention du type de la nôtre ...a coutume de se mettre sous le chef, sous l'autorisation du *bien*.

C'est là la perspective sublime, voire sublimée.

Vous avez pu voir que, concernant *la fonction de la sublimation*...
autant ce dont je vous ai parlé la dernière fois
à propos de ce que FREUD articule à propos de
la pulsion de mort, sur un exemple de cette *sublimation*
...que la *sublimation*, après tout, nous pourrions, sous un
certain angle, la définir comme une *opinion* au sens
platonicien du terme, une *opinion* arrangée en manière
d'atteindre ce qui pourrait être *objet de science*, là où il
est, cet objet, et où la science ne peut l'atteindre.

Une *sublimation*, quelle qu'elle soit...
et jusqu'à cet universel lui-même, le *bien*
...peut être considérée momentanément dans cette
parenthèse d'être *une science truquée*. Il est certain...
tout vous suggère dans votre expérience,
dans la façon dont elle se formule
...que cette notion, cette finalité du *bien* se pose
pour vous comme problématique.
Quel *bien* exactement *poursuivez-vous* concernant votre *passion* ?

C'est bien là une question qui est toujours au
premier plan, à l'ordre du jour de notre comportement
à chaque instant, que de savoir quel doit être notre
rapport effectif avec ce *désir de bienfait*, avec ce *désir de guérir*
dont nous savons que parle à chaque instant, au plus
concret de notre expérience, que nous avons avec lui
à compter comme :

- à quelque chose qui ne nous indique, bien loin
de là, pas soi-même,
- avec quelque chose qui, dans bien des cas,
est instantané et de nature à nous fourvoyer.

Je dirai plus :

- c'est une certaine façon paradoxale, voire
tranchante, d'articuler pour nous notre désir
comme un non-désir de guérir,
- c'est bien quelque chose qui n'a pas d'autre sens
que de nous mettre en garde concernant les voies
vulgaires du *bien* telles qu'elles s'offrent si
facilement à nous dans leur pente, dans la pente
de la tricherie bénéfique, de vouloir *le bien du sujet*.

Mais dès lors, de quoi désirez-vous donc *guérir le sujet* ?
Il n'y a pas de doute que quelque chose d'absolument
inhérent à notre expérience, à notre voie, à notre
inspiration, quelque chose dont nous ne pouvons pas
nous séparer, est assurément de le guérir des *illusions*
qui le retiennent sur la voie de son désir.

Jusqu'où pouvons-nous aller dans ce sens ?

Et après tout, ces illusions...

 quand elles ne comporteraient pas
 en elles-mêmes quelque chose de respectable
...encore faut-il qu'il veuille les abandonner.

La limite de la résistance est-elle ici simplement
une limite individuelle ?

Ici repose la question de la position des biens par
rapport au désir.

Assurément, toutes sortes de *biens tentateurs* s'offrent
à lui, et vous savez quelle imprudence il y aurait
à ce que nous nous laissions mettre en demeure d'être
pour lui la promesse de tous ces *biens* comme *accessibles*.

C'est bien pourtant dans une certaine perspective
culturelle...

 celle que j'ai appelé *la voie américaine de notre thérapeutique*
...c'est bien pourtant dans cette perspective
de l'accès aux biens de la terre que se présente
une certaine façon d'aborder, d'arriver, de présenter
sa demande au psychanalyste.

Nous allons voir...

 je crois, d'une façon, je n'ose dire assez ferme
...à quelle distance nous sommes de ce que les choses
puissent se formuler aussi simplement.

Simplement, avant d'entrer dans ce problème des *biens*,
j'ai voulu faire se profiler pour vous cette *question*
des illusions sur la voie du désir et sur ceci :
que la rupture de ces illusions est une question
de science.

De science *du bien et du mal*, c'est le cas de le dire.

Une question de science qui se situe en ce champ central dont j'essaie de vous montrer le caractère irréductible, inéliminable dans notre expérience, en tant que justement, peut-être, il est lié à cette interdiction, à cette réserve dont nous avons, au cours de notre exploration précédente...

spécialement l'année dernière quand je vous ai parlé du *désir et de son interprétation* ...je vous ai montré le trait essentiel dans cet « *il ne savait pas* », à l'imparfait, comme gardant le champ radical de l'énonciation, du rapport le plus foncier du *sujet* avec l'articulation *signifiante*.

Autant dire qu'il n'en est pas *l'agent*, mais le *support*, pour autant qu'il ne saurait même en supputer les conséquences mais que c'est dans son rapport à cette articulation signifiante que lui, comme sujet, surgit comme sa conséquence.

Aussi bien...

pour nous rapporter à quelque chose de cette expérience fantasmatique qui est celle que j'ai choisi de produire devant vous pour, en quelque sorte, exemplifier ce champ central dont il s'agit dans le désir

...n'oubliez pas ces moments de *création fantasmatique* dans le texte de SADE où il est proprement articulé que la plus grande cruauté en face du sujet est précisément ceci :

que son sort soit agité devant lui - lui le sachant - que comme cela elle s'exprime dans les termes de cette jubilation diabolique, y rencontre sa lecture quasiment intolérable.

C'est devant ces malheureux que se poursuit ouvertement *le complot* qui les concerne.

La valeur du fantasme est ici de suspendre, pour nous, le sujet à l'interrogation la plus *radicale*, dont la responsabilité tient à un certain « *il ne savait pas* » dernier, pour autant que s'exprimant ainsi, à l'imparfait, déjà, la question posée le dépasse.

Je vous prie ici de vous rappeler l'ambiguïté que révèle l'expérience linguistique au sujet de *cet imparfait*, qu'en français, quand on dit :

« *Un instant plus tard, la bombe éclatait .* »

Ceci peut vouloir dire deux choses opposées :

- ou bien qu'effectivement elle a éclaté,
- ou bien que précisément, quelque chose est intervenu, ce qui fait qu'elle n'a pas éclaté.

Nous voici donc sur le sujet du *bien*.

Ce n'est pas d'hier que ce sujet nous arrête, et il faut dire que les esprits d'époque...

dont les préoccupations - Dieu sait pourquoi - nous semblent un peu dépassées
...ont eu pourtant là-dessus, de temps en temps des articulations bien intéressantes.

Je ne répugne pas à en faire état, si étranges soient-elles, parce que je crois qu'apportées ici dans leur contexte, leur abstraction toute apparente n'est pas faite pour vous arrêter.

Je veux dire que quand Saint AUGUSTIN, au *Livre VII* de ses *Confessions*, écrit les choses suivantes, je ne pense pas que cela doive seulement, de vous, recueillir l'indulgence d'un sourire.

« *Que tout ce qui est, est bon, étant l'œuvre de Dieu. Je compris aussi que toutes les choses qui se corrompent sont bonnes, et qu'ainsi elles ne pourraient se corrompre si elles étaient souverainement bonnes. Il ne pouvait se faire aussi qu'elles se corrompissent si elles n'étaient pas bonnes. Car, si elles avaient une souveraine bonté, elles seraient incorruptibles, et, si elles n'avaient rien de bon, il n'y aurait rien en elles capable d'être corrompu, puisque la corruption nuit à ce qu'elle corrompt, et qu'elle ne saurait nuire qu'en diminuant le bien.* »

C'est ici que commence le nerf de l'argument :

« *Ainsi, ou la corruption n'apporte point de dommage, ce qui ne peut se soutenir, ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelques biens, ce qui est indubitable. Que si elles avaient perdu tout ce qu'elles ont de bon, elles ne seraient plus du tout. Autrement, si elles subsistaient encore sans ne pouvoir plus être corrompues, elles seraient dans un état plus parfait qu'elles n'étaient avant d'avoir perdu tout ce qu'elles ont de bon, puisqu'elles demeureraient toujours dans un état incorruptible.* »

Je pense que vous saisissez le nerf, voire l'ironie de l'argument, et aussi bien que c'est précisément de cela dont nous posons la question.

S'il est intolérable de s'apercevoir qu'au centre de toutes choses est soustrait tout ce qu'elles ont de bon, que dire de ce qui reste, qui puisse être encore quelque chose, autre chose ? La question retentit à travers les siècles et les expériences.

Et dans la même édition de SADE que je vous ai indiquée les dernières fois, de l'*Histoire de Juliette*, au *chapitre IV*, pages 29 et 30, c'est là-même une question que nous trouvons, à ceci près qu'elle est menée, et comme elle doit l'être, avec *la question de la Loi*, et cela non moins singulièrement, je veux dire bizarrement.

Et c'est cette bizarrerie sur laquelle je désire arrêter votre esprit, parce que c'est la bizarrerie même de la structure dont il s'agit. SADE écrit :

« Ce n'est jamais dans l'anarchie que les tyrans naissent. Vous ne les voyez s'élever qu'à l'ombre des lois, s'autoriser d'elles. Le règne des lois est donc vicieux, il est donc inférieur à celui de l'anarchie. La plus grande preuve de ce que j'avance est l'obligation où est le gouvernement de se plonger lui-même dans l'anarchie quand il veut refaire sa constitution. Pour abroger ses anciennes lois, il est obligé d'établir un régime révolutionnaire où il n'y a point de loi. Dans ce régime, naissent à la fin de nouvelles lois, mais le second est nécessairement moins pur que le premier puisqu'il en dérive, puisqu'il a fallu opérer ce premier bien, l'anarchie, pour arriver au second bien la constitution de l'État. »

C'est clair. Je vous présente ceci comme un exemple fondamental. La même argumentation est reflétée, dans leur singularité, dans des esprits assurément éloignés les uns des autres par leurs préoccupations, dont la répétition vous montre simplement qu'il doit bien y avoir là quelque chose qui oblige à cette sorte de *trébuchement logique* qui s'avance *dans une certaine voie*.

Pour nous, la question du bien est, dès l'origine, dès l'abord, par notre expérience, articulée dans son rapport avec la Loi.

Rien d'autre part, de plus tentant, que d'éluder sans réserve cette question du bien derrière je ne sais quelle implication d'un *bien naturel*, une harmonie à retrouver sur le chemin de l'élucidation du désir.

Et pourtant, ce que notre expérience de chaque jour nous manifeste sous la forme de ce que nous appelons défenses du sujet, c'est bien très exactement en quoi les voies de la recherche du *bien* se présentent d'abord constamment, originellement, si je puis dire, à nous, sous la forme de quelque alibi du sujet sur les voies qu'il vous propose, à lui, les voies dont toute l'expérience analytique n'est que l'invite vers la révélation de son désir.

C'est pour cela qu'il importe que nous regardions de près ce *quelque chose* qui est tout à fait à l'origine, qui s'aperçoit comme réarticulant la proposition au sujet, et qui voit du bien dans la primitivité d'un rapport qui est changé par rapport à tout ce qui, jusque là, a été pour lui articulé *par les philosophes*.

Assurément, il semble que rien n'est changé et que la pointe, dans FREUD, est toujours indiquée dans le registre du plaisir. Je suis revenu, j'y ai *insisté* tout au long de l'année : nécessairement toute méditation sur *le bien de l'homme...*

tout ce qui s'est articulé depuis l'origine de *la pensée moraliste*, de ceux pour qui le terme d'éthique a pris un sens, comme réflexions de l'homme sur sa condition et calcul de ses propres voies ...s'est faite en fonction de *l'indication de l'index du plaisir*.

Tout, depuis PLATON, depuis ARISTOTE certainement, à travers les stoïciens, les épicuriens et à travers la pensée chrétienne elle-même, dans Saint THOMAS, les choses s'épanouissent de la façon la plus claire dans les voies d'une problématique essentiellement hédoniste concernant cette détermination des biens.

Il n'est que trop clair que tout ceci ne va pas sans entraîner d'extrêmes difficultés qui sont les difficultés mêmes de l'expérience, et que pour s'en tirer, tous les philosophes sont amenés à distinguer, à discerner entre non pas les vrais et les faux plaisirs, car il est impossible de faire une pareille distinction, mais entre les vrais et les faux biens que le plaisir indique.

Est-ce que l'accent mis par FREUD, dans son articulation du *principe du plaisir*, ne nous apporte pas quelque chose de nouveau, quelque chose d'essentiel qui nous permet précisément, à ce niveau, d'enregistrer au premier temps un gain, un bénéfice, un bénéfice de connaissance et de clarté, sans aucun doute *corrélatif*, aussi bien que ce qui a pu être gagné par l'homme dans l'intervalle concernant cette problématique ?

Est-ce que, à y regarder de près, nous ne voyons pas dans la formulation par FREUD du *principe du plaisir* quelque chose de foncièrement distinct de tout ce qui jusque là, a donné son sens au terme de *plaisir* ?

C'est là-dessus que je veux d'abord attirer votre attention.

Je ne puis le faire comme il convient qu'en marquant à ce propos que la considération du *principe du plaisir* est inséparable...
 que c'est une conception
 véritablement dialectique
...de celle, énoncée par FREUD, du *principe de réalité*.

Mais il faut bien commencer par l'un des deux et je veux simplement commencer par vous faire remarquer ce que FREUD articule exactement dans *principe du plaisir*.

Observez-le se formuler, s'articuler, depuis l'*Entwurf*, depuis le *Projet pour une psychologie* d'où je vous ai fait partir cette année, dans l'articulation de l'éthique, jusqu'au dernier terme, c'est à savoir l'Au-delà du *principe du plaisir*.

La fin éclaire le commencement, mais déjà vous pouvez voir dans l'*Entwurf* le point nerveux sur lequel je désire un instant vous retenir.

Sans doute, apparemment le plaisir...

pour autant que c'est par sa fonction que vont
s'organiser pour le psychisme du sujet humain,
les réactions finales

...sans doute le plaisir s'articule-t-il sur les
présupposés d'une satisfaction et c'est poussé par
un manque qui est de l'ordre du besoin que le sujet
s'engage dans ses rets, jusqu'à faire surgir
une *perception* identique à celle qui, la première fois,
a donné sa satisfaction, et bien sûr, justement,
la référence la plus simple et la plus crue au
principe de réalité est à savoir qu'on trouve sa satisfaction
dans les chemins qui l'ont déjà procurée.

Mais regardez-y de plus près.

Est-ce bien seulement cela que dit FREUD ?

Certes pas !

Dès le début, vous voyez l'économie de ce qu'il
appelle investissement libidinal, et c'est en cela
qu'est l'originalité de l'*Entwurf* en quelque chose qui
est l'organisation des frayages qui vont commander
les répartitions des dits investissements d'une façon
telle qu'un certain niveau ne soit pas dépassé,
au-delà duquel *l'excitation* pour le sujet serait *insupportable*.

C'est dans l'introduction, dans l'économie de cette
fonction des frayages qu'est l'amorce de quelque
chose qui, à mesure que la pensée de FREUD...

en tant que la pensée de FREUD

est basée sur son expérience

...à mesure que la pensée de FREUD se développera,
prendra de plus en plus d'importance.

On m'a reproché d'avoir dit, à un moment, que toute
notre expérience...

je veux dire celle que nous sommes en mesure de
diriger, le plan dans lequel nous nous déplaçons
...prend, du point de vue de l'histoire, de l'éthique,
sa valeur exemplaire de ce que - aurais-je dit -
nous ne mettons aucun accent sur *l'habitude*, que nous
sommes à l'opposé de ce registre qui est de l'ordre
de l'apport au comportement humain en fonction d'un
perfectionnement de *dressage*.

L'on m'a opposé à ce propos précisément cette notion de *frayage*. Opposition que je rejette, en ce sens que ce qui me semble caractériser *la position, l'articulation* qui joue dans FREUD, ce recours au frayage n'a rien à faire avec *la fonction de l'habitude* telle qu'elle est définie dans *la pensée de l'ἦθος* [éthos], de *l'apprentissage*.

Il ne s'agit point, dans FREUD, de *l'empreinte* en tant que créatrice, mais du plaisir engendré par le *fonctionnement* de ces frayages. Le nerf du *principe du plaisir* dans FREUD, tel qu'il prendra dans la suite son articulation *pleine*, se situe là encore au niveau de la subjectivité.

Le frayage n'est point un effet mécanique,
il est invoqué comme plaisir de la facilité.
Il sera repris comme plaisir de la répétition.

La répétition du besoin...
comme quelqu'un l'a articulé
...ne joue dans *la pensée, dans la psychologie freudienne*
que comme occasion de quelque chose qui s'appelle
besoin de répétition et, plus exactement, de pulsion
de répétition.

Le nerf de la pensée freudienne, tel que nous avons
affaire à lui à chaque instant, tel qu'en tant
qu'analystes nous le mettons effectivement en jeu...
que nous assistions ou que
nous n'assistions pas au séminaire
...et en ceci que dans FREUD la fonction de la mémoire
comme telle, la remémoration fondamentale de tous les
phénomènes auxquels nous avons affaire est à
proprement parler...
et c'est le moins qu'on puisse dire
...rivale comme telle des satisfactions qu'elle est
chargée d'assurer.

Elle comporte sa dimension propre et dont le poids
peut aller au-delà de cette finalité satisfaisante.
La tyrannie de la mémoire, c'est cela qui pour nous,
à proprement parler, s'élabore dans ce que nous
pouvons appeler structure, dans le sens que ce terme
de structure peut avoir pour nous.

Tel est le point de départage, telle est la nouveauté, telle est la coupure sur laquelle il n'est pas possible de ne pas mettre l'accent si l'on veut voir clairement en quoi la pensée et l'expérience freudiennes apportent quelque chose de nouveau dans notre conception du fonctionnement humain comme tel.

Sans doute, le recours est-il toujours possible...
à la pensée qui veut combler cette faille
...de faire remarquer que la nature montre des cycles et des retours.

Je ne crierai pas aujourd'hui, au fou !
Dans le sens d'une discussion de cette objection, je vous indique simplement les termes dans lesquels vous pourriez, vous pouvez réfléchir et y faire face.

Le cycle naturel, immanent en effet à tout - peut-être - ce qui est, est quelque chose d'extrêmement divers d'ailleurs dans ses registres et ses niveaux.

Mais je vous prie de vous arrêter à la coupure :

- qu'introduit, cette émergence dans l'ordre de la manifestation du *réel*,
- que comporte le cycle comme tel, qu'il soit traité, et il l'est, par l'homme

dès lors que l'homme est le support du langage, ou par rapport à un couple de signifiants, tel par exemple, pour prendre une pensée traditionnelle, dans toute espèce même d'ébauche, d'un symbolisme, qu'il soit traité en fonction du *yin* et du *yang*, à savoir deux signifiants dont l'un est conçu comme éclipsé par la montée de l'autre et par son retour, et aussi bien d'ailleurs - je ne tiens ni au *yin* ni au *yang* - l'introduction, simplement, du *sinus* et du *cosinus*.

En d'autres termes, la structure engendrée par la mémoire ne doit pas vous masquer, dans notre expérience comme telle, la structure de la mémoire elle-même en tant qu'elle est faite d'une articulation signifiante.

Car, à l'omettre, vous ne pouvez absolument soutenir ni distinguer ce registre qui est essentiel dans l'articulation de notre expérience, c'est à savoir l'autonomie, la dominance, l'instance comme telle de la remémoration, au niveau non du *réel*, mais du fonctionnement du *principe du plaisir*.

Je vous l'indique en passant, quel rapport et quelle distinction la plus fondamentale ceci introduit-il ?

Il ne s'agit point là d'une discussion byzantine.

Il s'agit que c'est là que nous pouvons, si nous créons une faille et un abîme, inversement combler ailleurs ce qui se présentait aussi comme failles et comme abîme, à ceci près qu'il était émis une idée : c'est à savoir que c'est ici que se peut apercevoir où peut résider la naissance du sujet comme tel, dont rien par ailleurs ne peut justifier le surgissement.

Je vous l'ai dit, la finalité de l'évolution d'une matière vers la conscience, purement et simplement, est une notion mystique, insaisissable et, à proprement parler, indéterminable historiquement.

Ce qui d'ailleurs se voit par ceci, c'est qu'il n'y a aucune homogénéité d'ordre dans l'apparition des phénomènes, qu'ils soient prémonitoires, préalables, partiels, préparatoires à la conscience, ou un ordre naturel quelconque, puisque c'est bien quand même de son état actuel que la conscience se manifeste comme phénomène dans une répartition absolument erratique, je dirais presque éclatée.

Ce sont aux niveaux les plus différents de notre engagement dans notre propre *réel* que la tache ou la touche de conscience apparaît, qu'il n'y a aucune continuité, aucune homogénéité de la conscience et, après tout, c'est bien là où plusieurs fois FREUD, à plus d'un détour, s'est arrêté, soulignant toujours ce caractère infonctionnalisable du phénomène de la conscience.

Notre sujet...

par rapport à ce fonctionnement
de la chaîne signifiante
...a par contre, lui, une place tout à fait solide et
je dirai presque repérable, je veux dire dans l'*histoire*.

L'apparition, la fonction du sujet comme tel,
nous en apportons une formule tout à fait nouvelle
et susceptible d'un repérage objectif.

La définition d'un sujet...

- du sujet originel,
- d'un sujet en tant qu'il fonctionne comme sujet,
- d'un sujet détectable dans *la chaîne des phénomènes*

...n'est pas autre chose que celle-ci :
c'est que ce qu'un sujet comme tel représente,
à proprement parler, essentiellement, originellement,
c'est cela, c'est qu'il peut oublier.

Supprimez ce « *il* », le sujet est littéralement,
à son origine et comme tel, *l'élosion d'un signifiant*,
le signifiant sauté dans la chaîne.
Telle est la première place, la première personne.
Ici se manifeste comme telle l'apparition du sujet,
faisant toucher du doigt pourquoi la notion de
l'inconscient, pourquoi et en quoi la notion de
l'inconscient est, dans notre expérience, centrale.

Partez de là et vous y verrez l'explication de bien
des choses, ne serait-ce que de cette singularité
repérable dans l'histoire qui s'appelle les rites.
Les rites, je veux dire en tant qu'il s'agit de ces
rites par quoi l'homme des civilisations dites
primitives se croit obligé d'aider, d'accompagner
justement la chose la plus naturelle du monde, c'est
à savoir le retour des cycles naturels.

Si l'empereur n'ouvre pas le sillon à tel jour du
printemps, sans doute...

vous savez qu'il s'agit de l'Empereur de Chine
...sans doute tout le rythme des saisons va se *corrompre*.
Si l'ordre n'est pas conservé dans la Maison Royale,
le champ de la mer va empiéter sur celui de la terre.

Nous en avons encore le retentissement jusqu'au début du XVI^{ème} siècle, dans SHAKESPEARE.

Qu'est-ce que ceci peut vouloir dire, si ce n'est précisément ce rapport essentiel qui lie le sujet aux signifiances et l'instaure à l'origine comme responsable de l'oubli ?

Quel rapport peut-il y avoir entre l'homme et le retour du lever du soleil si ce n'est pour ce que, comme homme parlant, il se sustente dans ce rapport direct avec le signifiant, dans cette attention du soleil du fait, si vous voulez, pour évoquer SMITH, que nous ne nous arrêtons devant rien d'autre que la position première de l'homme par rapport à la nature, qui est celle de CHANTECLER par rapport à son propre chant.

Sujet apporté par un petit poète qui pourrait être mieux abordé, s'il n'avait pas commencé par nous diffamer la figure de Cyrano DE BERGERAC ⁵⁰ en nous le réduisant à une élucubration bouffonne, sans aucun rapport avec la stature monumentale de ce personnage.

Nous voici donc amenés à nous poser, dans ces termes et à ce niveau, la question du *bien*.

La question du *bien* est à cheval sur le *principe du plaisir* et le *principe de réalité*.

Nulle chance qu'à partir d'une telle conception, nous n'échappions à un conflit quand, assurément, nous en avons singulièrement déplacé le centre.

Je crois qu'ici il est impossible que nous ne mettions pas en évidence ce qui est trop peu articulé dans la conception Freudienne elle-même, c'est à savoir que cette réalité n'est pas simplement le corrélatif dialectique du *principe du plaisir*.

50 Chantecler et Cyrano de Bergerac sont des pièces de théâtre d'Edmond Rostand. Chantecler raconte la vie quotidienne des animaux d'une basse-cour, dont le coq (le nommé Chantecler) détient un terrible secret : en chantant, il peut faire se lever le Soleil.

Plus exactement, il n'est pas simplement lié à lui...
par ce rapport - chez beaucoup
d'auteurs - non dialectique
...mais consiste en ceci que la réalité ne serait là
que pour nous faire nous buter le front contre
les voies fausses où nous engage le fonctionnement
du *principe du plaisir*.

Nous faisons de la réalité avec du plaisir.
Cette notion est essentielle.
Elle se résume tout entière dans la notion de *praxis*
au double sens que ce terme a pris dans l'histoire :

- comme la dimension éthique à proprement parler,
autrement dit l'action en tant qu'elle se suffit,
qu'elle n'a pas seulement pour but un ἔργον [ergon],
qu'elle s'inscrit dans une ἐνέργεια [energeia],
- la dimension, d'autre part, fabricante,
la production *ex nihilo* dont je vous ai parlé
la dernière fois, les deux n'étant pas pour rien
subsumables sous le même terme de praxis.

J'en arrive donc au niveau de l'éthique.
Assurément, c'est là que se pose le problème,
et c'est ici que nous devons tout de suite voir
combien il est un peu grossier d'admettre que,
dans l'ordre de l'éthique elle-même, tout puisse être
ramené...

comme trop souvent dans l'élaboration théorique
des auteurs analytiques l'ont fait
...tout puisse être ramené à la contrainte sociale
comme si la façon, le mode sous lequel s'élabore
cette contrainte sociale ne posait pas, par lui-même,
un problème pour des gens qui vivent dans la
dimension de notre expérience.

Comment se fait-il que - depuis le temps ! - cette
contrainte sociale s'exerce ?
Au nom de quoi s'exercerait-elle ?
D'une pente collective ?

Pourquoi, depuis le temps, cette contrainte sociale ne serait-elle pas parvenue à se centrer sur les voies les plus propres à la satisfaction des désirs des individus ? J'ai dit des désirs.

Est-ce que devant une assemblée d'analystes j'ai besoin d'en dire plus pour qu'on y sente la distance qu'il y a de l'organisation des désirs à l'organisation des besoins ?

Qui sait, *après tout* faut-il peut-être que j'insiste ? Après tout, peut-être aurais-je plus de réponse devant une assemblée de collégiens. Eux au moins, sentiraient tout de suite que l'ordre de l'école n'est pas fait pour leur permettre de se branler dans les meilleures conditions !

Je pense tout de même qu'il doit apparaître à des yeux d'analystes ce qui parcourt un certain champ de rêve qu'on appelle à proprement parler...

c'est bien cela qui est significatif
...le champ de l'*utopie*.

c'est à savoir :

prenez comme exemple celui de FOURIER, dont la lecture d'ailleurs est une des lectures les plus déridantes qui soient, car c'est justement l'effet de bouffonnerie qui s'en dégage qui doit nous instruire, et nous montrer assez à quelle distance nous sommes...

dans ce que l'on appelle « progrès social »
...de quoi que ce soit qui serait fait dans la fin, je ne dis pas d'ouvrir toutes les écluses, mais simplement de penser un ordre social quelconque en fonction de la satisfaction des désirs.

C'est ceci dont il s'agit pour l'instant : de savoir ce que cela veut dire, et si nous pouvons y voir plus clair que d'autres.

Nous ne sommes quand même pas les premiers à nous être avancés sur ce chemin.

J'ai, dans mon auditoire, une part d'audience marxiste.

Je pense qu'ici ils peuvent évoquer le rapport intime, profond, tissé dans toutes les lignes qu'il y a entre ce que je suis en train d'avancer ici et les discussions primordiales de MARX concernant les rapports de l'homme avec *l'objet de sa production*.

Pour vous dire...

pour aller vite et frapper fort
...ceci nous ramène à ce point où je vous ai laissé à un détour, je crois, de mon avant dernière *conférence*, au point de Saint MARTIN coupant, de son glaive, en deux, le large morceau d'étoffe dans lequel il était enveloppé pour son voyage de Cavalla.

Prenons-le bien là où il est, au niveau des biens. Pour tout dire, posons-nous la question de ce que c'est que ce morceau d'étoffe.

Ce morceau d'étoffe, en tant qu'avec on peut faire un vêtement, valeur d'usage, est quelque chose sur quoi d'autres avant nous se sont déjà arrêtés. Et vous auriez tort de croire que ce rapport de l'homme avec l'objet de sa production, dans son ressort primordial, soit quelque chose...

et même dans MARX qui a poussé à cet endroit les choses assez loin
...soit complètement élucidé.

Je ne vais pas faire ici la critique des structures économiques.

Il m'en est revenu tout de même une bien bonne...
de ces choses que j'aime parce qu'elles ont leur sens qui, si je puis dire, dans une dimension qu'on touche du doigt souvent et qui est toujours plus ou moins mystifiée
...j'aurais fait allusion, à mon dernier séminaire, à tel chapitre du dernier livre de SARTRE, qui est la *Critique de la raison dialectique*.

J'aime beaucoup cela car je vais y faire allusion tout de suite, à ceci près que le point auquel je vais faire allusion concerne trente pages que j'ai lues pour la première fois dimanche dernier.

SARTRE... Je ne sais pas comment vous parler de l'ensemble de son œuvre, car je n'ai lu que ces trente pages, mais ces trente pages sont assez bonnes, je dois dire.

Il s'agit précisément des rapports primordiaux de l'homme avec l'objet de ses besoins. Il me semble que c'est dans ce registre que SARTRE entend pousser les choses à leur dernier terme. Si c'est là son entreprise, et s'il la réalise d'une façon exhaustible, l'ouvrage aura assurément son utilité.

Ce rapport fondamental, sur le fond, il le définit sur celui de la rareté, et il l'accentue comme ce qui est, ce qui fonde, ce qui pose la condition de l'homme comme tel, je veux dire celle qui le fait homme dans son rapport à ses besoins.

Voilà quelque chose, me semble-t-il, d'un rapport à une pensée, qui vise une entière transparence dialectique, bien obscure comme dernier terme. Je voudrais essayer de reprendre les choses sous une autre perspective.

Et cette étoffe, rare ou pas, nous montrait que nous y avons peut-être fait passer un petit souffle qui, la faisant flotter, nous permet de la situer d'une façon moins opaque.

Sur cette étoffe, les analystes ont pris du champ en essayant de voir ce qu'elle symbolise. Ils nous ont dit qu'elle montrait et qu'elle cachait à la fois, que le symbolisme du vêtement était un symbolisme valide, sans qu'à aucun instant nous puissions savoir si ce qu'il s'agit de faire avec ce *phallus* étoffe, c'est de révéler ou d'escamoter.

La bivalence profonde de toute l'élaboration sur le symbolisme du vêtement, je vous prie d'en prendre la mesure et comme d'un exercice concernant l'impasse que comporte un certain maniement de la notion du symbole, telle qu'elle a été maniée jusqu'ici dans l'analyse.

Je vous prie de toucher du doigt une fois de plus, si vous pouvez mettre la main dessus, dans le N°2-3 de l'année 10 de l'*International Journal of Psychoanalysis*, gros volume qui a été fait en mémoire du 50^{ème} anniversaire de JONES, et dans lequel un article de FLÜGEL nous parle de symbolisme des vêtements.

Vous y trouverez encore plus éclatantes, presque caricaturalement exagérées, les impasses que dans le dernier numéro paru dans notre revue⁵¹, où je mets en évidence l'articulation que JONES a faite concernant les symbolismes.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui s'est dit de bêtises autour de ce symbolisme nous mène tout de même quelque part. Il y a quelque chose qui se cache là-derrrière, et c'est, paraît-il, en fin de compte, quelque chose toujours autour de ce sacré *phallus*.

Nous voici ramenés à quelque chose dont on aurait peut-être pu attendre qu'on y pense dès l'abord, à savoir au rapport de *l'étoffe* avec *le poil* qui manque, mais qui ne nous manque pas partout !

Et ici il y a bien un auteur psychanalytique pour nous dire que toute cette étoffe, ce n'est rien d'autre qu'une extrapolation, un développement de la toison féminine en tant qu'elle nous cache que celle-là n'en a pas.

Ces sortes d'effets, de révélations de la conscience, portent toujours leur dimension de comique. Ça n'est pas complètement zinzin pourtant.

Je trouve cela tout de même un assez joli apologue.

Peut-être ceci comporterait-il un tout petit peu de phénoménologie, concernant la fonction de la nudité, c'est à savoir que la nudité est un phénomène purement et simplement naturel.

51 À la mémoire d'Ernest Jones : sur la théorie du symbolisme in *La Psychanalyse*, N°5, PUF 1960.

Il est hors de doute que toute la pensée analytique est là pour nous montrer que ce n'est pas un phénomène naturel puisque, justement, ce qu'elle a de particulièrement naturel, exaltant, signifiant par elle-même, c'est ce qu'il y a encore au-delà d'elle et qu'elle cache.

Mais nous n'avons pas besoin de faire de phénoménologie. J'aime mieux les fables.

Et la fable, à cette occasion, sera la suivante, Adam et Ève, à cette seule condition que la dimension du signifiant, je vous le rappelle, introduite par le Père dans ses indications bienveillantes :

« Adam, donnez des noms à tout ce qui est autour de vous. »

Adam...

ces *fameux poils* d'une Ève que nous souhaitons à la hauteur de la beauté qu'évoque ce premier geste ...arrache un poil.

Tout est autour de ce poil, de ce poil de grenouille, autour de quoi sans doute pivote ce que je suis en train d'essayer de vous montrer ici.

On arrache un poil à celle qui vous est donnée comme *la conjointe attendue de toute éternité*, et le lendemain...

trois tours d'histoire
...elle vous revient avec un manteau de vison sur les épaules !

Là est le ressort de la nature de l'étoffe.

Ça n'est pas parce que l'homme a moins de poils que les autres animaux qu'il faut que nous consultations tout ce qui va se déchaîner à travers les âges de son industrie, de cette chose qui, s'il faut en croire les linguistes, est à l'intérieur de cette structure, au dehors de quoi va se poser le premier problème, le problème des biens.

Au début, c'est comme signifiant que s'articule quoi que ce soit, fût-ce une chaîne de poils.

Ce *textile* est un *texte* d'abord.

Il y a l'étoffe et il est impossible...

ici, des esprits les plus secs, j'invoquerai MARX
...il est impossible...

sauf à faire une fable psychologique
...de poser comme premier je ne sais quelle coopération
de producteurs.

Au début, il y a l'invention productrice, à savoir
que le fait que seul l'homme...

et pourquoi seul lui ?

...se met à tresser quelque chose, quelque chose qui
n'est pas dans un rapport d'enveloppement de cocon
par rapport à son propre corps, mais quelque chose
qui va se cavalier indépendamment dans le monde
comme l'étoffe, qui va circuler.

Pourquoi ? Parce que cette étoffe est *valeur de temps*.
C'est là ce qui la distingue de toute *production naturelle*.

On pourrait la rapprocher, dans les créations du
règne animal, mais elle est originée en tant que
fabriquée, ouverte à la mode, à l'ancienneté,
à la nouveauté, elle est valeur d'usage, de temps,
elle est réserve de besoins, elle est là,
qu'on en ait besoin ou qu'on n'en ait pas besoin, et
c'est autour de cette étoffe que va s'organiser toute
cette dialectique de rivalités et de partages, dans
laquelle vont se constituer les besoins comme tels.

Pour le saisir, mettez simplement à l'horizon, dans
l'opposition à cette fonction, la parole évangélique,
la parole stupéfiante où le Messie fait montre
aux hommes de ce qu'il en est de ceux qui se fient
à la Providence du Père :

*« Ils ne tissent ni ne filent, ils proposent aux hommes
l'imitation de la robe des lis et du plumage des oiseaux ».*

Stupéfiante abolition du texte par la parole !
Comme je vous l'ai fait remarquer la dernière fois,
c'est bien en effet ceci qui caractérise cette
parole, c'est qu'il faut l'arracher à tout le texte
pour pouvoir y avoir foi.

Mais l'histoire de l'humain se poursuit dans *le texte*, et dans *le texte* nous avons *l'étoffe*, *l'étoffe* et le geste de Saint MARTIN qui à l'origine veut dire ceci : c'est l'homme comme tel...

l'homme avec des droits donc, des formes donc ...qui commence à s'individualiser, pour autant que, dans cette étoffe, on fait des trous par où il passe la tête, et puis les bras, par où il commence en effet à s'organiser comme vêtu, c'est-à-dire comme quelque chose dont les besoins étant satisfaits, il reste encore : « *Que peut-il bien y avoir derrière* »

À savoir qu'est-ce qu'il peut bien, malgré cela...
je dis malgré cela, parce qu'à partir de ce moment-là, on le sait de moins en moins ...qu'est-ce qu'il peut bien, malgré cela, continuer à désirer ?

Nous voici au carrefour de l'utilitarisme et de la fonction de l'utile et de l'utilité.

La pensée de BENTHAM - Jeremy - n'est pas la pure et simple continuation de l'élaboration gnoséologique à laquelle toute une lignée s'est exténuée pour réduire le transcendant, le surnaturel d'un progrès, soi-disant à élucider, de la connaissance.

BENTHAM...

comme le montre la *Théorie des fictions* récemment mise en valeur dans son œuvre ...est l'homme qui aborde la question *au niveau du signifiant*.

À propos de toutes *les institutions*...

mais dans *ce qu'elles ont de foncièrement verbal*, à savoir fictif ...sa recherche est non pas de réduire à rien tous ces droits multiples, incohérents, contradictoires dont la jurisprudence anglaise lui donnait l'exemple, mais au contraire, à partir de *l'artifice symbolique* de ces termes, créateurs de textes eux aussi, de voir ce qu'il y a au total, dans tout cela, qui puisse servir à quelque chose, c'est-à-dire faire justement ce dont je vous ai parlé à l'instant, à savoir l'objet du partage.

La longue élaboration historique du problème du *bien* aboutit à se centrer sur la notion de ce que c'est, comment sont créés *les biens*, les biens en tant qu'ils s'organisent non à partir de besoins soi-disant naturels prédéterminés, mais en tant qu'ils fournissent la matière à une répartition par rapport à quoi va commencer à s'articuler la dialectique du bien comme tel, pour autant qu'elle prend son sens effectif pour l'homme.

Les besoins d'homme se logent dans l'utile, dans la partie symbolique. C'est la part prise à ce qui, du texte symbolique, peut être, comme on dit, de quelque utilité.

C'est pourquoi, à ce stade et à ce niveau, il est bien certain, pour BENTHAM, qu'il n'y a pas de problème. *Le maximum d'utilité pour le plus grand nombre*, telle est bien la loi selon laquelle s'organise à ce niveau le problème de la fonction de ces biens.

Pour tout dire, à ce niveau, nous sommes avant que le *sujet* ait passé la tête dans les trous de l'étoffe, et l'étoffe est faite pour que *le plus grand nombre de sujets possible* passent leur tête et leurs membres.

Seulement, bien entendu, tout ce discours n'aurait pas de sens si les choses ne se mettaient pas à fonctionner autrement. C'est justement parce que, dans cette chose rare ou pas rare, mais dans cette chose produite, dans cette richesse en fin de compte... de quelque pauvreté qu'elle soit corrélative ...il y a au départ autre chose que sa valeur d'usage et que son utilisation de jouissance.

Il est clair que le *bien* s'articule d'une façon toute différente.

Le *bien* n'est pas au niveau de l'usage de l'étoffe.

Le *bien* est au niveau de ceci, c'est qu'un sujet peut en disposer.

Le domaine du *bien* est la naissance du pouvoir :

« *Je puis le bien.* »

La notion de cette disposition du *bien* est essentielle, et si on la met au premier plan, tout vient au jour dans l'histoire de ce que signifie la revendication de l'homme...

parvenu à un certain point de son histoire
...à disposer de lui-même.

Ça n'est pas moi, mais FREUD, qui s'est chargé de démasquer ce que ceci veut dire dans l'affectivité historique.

Ceci veut dire *disposer de ses biens*.

Et chacun sait que cette disposition ne va pas sans un certain désordre, et que ce désordre montre assez quelle est sa véritable nature.

Disposer de ses biens, c'est avoir le droit d'en priver les autres.

C'est bien autour de cela qu'il est inutile, je pense, que je vous fasse toucher du doigt, que c'est bien autour de cela que se joue *le destin historique*. Toute la question est de savoir à quel moment on peut envisager que ce processus a son terme, car, bien entendu, cette fonction du bien comme tel engendre toute une dialectique.

Je veux dire que le pouvoir d'en priver les autres, voilà où va se situer un lien très fort d'où va surgir l'autre comme tel.

Si vous vous souvenez de ce que je vous ai dit en son temps concernant la fonction de la privation...

qui a bien fait, encore, pour quelques uns,
depuis, quelques problèmes
...je vous prie de toucher du doigt, à ce propos,
que je ne vous avance rien au hasard.

Vous vous rappellerez qu'articulant *la privation*, pour l'opposer à *la frustration* et à *la castration*, je vous ai dit que *la privation* était une fonction instituée comme telle dans le *symbolique*, en ce sens que rien n'est privé de rien, ce qui n'empêche que le bien dont on est privé est tout à fait réel.

Mais l'important c'est de savoir que celui qui est le privateur est une fonction *imaginaire*. C'est le petit autre comme tel, le semblable, tel qu'il est donné dans ce rapport, à demi enraciné dans le naturel et le stade du miroir, et qui se présente à nous au niveau où les choses s'articulent au niveau du *symbolique*, il se présente à nous comme le privateur.

Ce qui s'appelle défendre nos biens n'est...
c'est un fait d'expérience dont il faut que vous vous souveniez constamment dans l'analyse...qu'une seule et même chose, n'a qu'une seule et même dimension avec ceci, nous défendre à nous-mêmes d'en jouir.

La dimension du *bien* comme telle est celle qui dresse une muraille puissante et essentielle sur la voie de notre désir. C'est la première à laquelle nous avons, à chaque instant et toujours, affaire.

Comment nous pouvons concevoir de passer au-delà ?

Comment il faut que nous identifions à une certaine répudiation des plus radicales un certain idéal du *bien* pour que nous puissions même comprendre dans quelle voie se développe notre expérience.

C'est ce que je poursuivrai pour vous la prochaine fois.

18 Mai 1960

Table des séances

Il m'a semblé ce matin qu'il n'était pas excessif de commencer mon séminaire en posant cette question : avons-nous passé la ligne ?

Il ne s'agit pas de ce que nous faisons ici, il s'agit de *ce qui se passe dans ce monde où nous vivons*. Ce n'est pas parce que ce qu'il s'y profère fait du bruit assez vulgaire pour que nous ne l'entendions pas.

Au moment où je vous parle du paradoxe du désir, en ce qu'il consiste, en ce que *les biens* le masquent, vous pouvez entendre dehors les discours effroyables de la puissance.

Il n'y a pas à se demander s'ils sont *sincères* ou *hypocrites*, s'ils veulent la paix, s'ils calculent les risques. S'il y a une impression, dans un pareil moment, qui domine, c'est bien celle de ce qui peut passer pour un bien prescriptible.

L'information servira d'appel, de capture pour les foules impuissantes auxquelles on la déverse comme une liqueur qui étourdit, au moment où elles glisseront vers l'abattoir. On en est à se demander si on oserait faire éclater le cataclysme, si d'abord on ne lâchait pas bride à ce grand bruit de voix.

Y a-t-il plus consternant que cet écho répercuté dans ces petits appareils dont nous sommes tous pourvus, de ce qu'on appelle une conférence de presse ? À savoir ces questions stupidement répétées, auxquelles le leader répond avec une fausse aisance, appelant des questions plus intéressantes, et se permettant à l'occasion de faire de l'esprit.

Hier, il y en a un, je ne sais où, à Paris ou à Bruxelles, qui nous a parlé de « *lendemains qui déchantent* ». C'est drôle!

Il ne vous semble pas que la seule façon d'accommoder votre oreille à ce qui a retenti ne peut se formuler que sous la forme :

- *Qu'est-ce que ça veut ?*
- *Où est-ce que ça veut en venir ?*

Cependant, chacun s'endort avec le mol oreiller de « *Ça n'est pas possible* », alors qu'il n'y a rien de plus possible.

Que c'est même cela par excellence *le possible*.
Que le domaine du *possible*, que l'homme vise dans le possible, c'est pour que cela soit possible.
Cela est possible parce que *le possible*, c'est ce qui peut répondre à la demande de l'homme et que l'homme ne sait pas ce qu'il met en mouvement avec sa demande.

Le redoutable inconnu au-delà de la ligne, c'est ce quelque chose qui en l'homme est ce que nous appelons *l'inconscient*, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'il oublie.

Et ce qu'il oublie, après tout, vous pouvez voir dans quelle direction c'est, ce qu'il oublie :

- c'est ce à quoi *tout est fait* pour qu'il ne pense pas,
- c'est la puanteur,
- c'est *la corruption* toujours ouverte comme un abîme,
- c'est la vie,
- c'est la pourriture.

C'est plus encore depuis quelque temps, c'est vraiment actuel pour nous, cette *anarchie des formes*, cette *destruction seconde* dont SADE vous parlait l'autre jour dans la citation que j'en ai extraite, celle qui fait appel à la subversion au-delà même du cycle de la génération-corruption.

Avec cette *destruction seconde*, ce mouvement des formes en tant qu'elles se réengendrent, avec cette possibilité soudain pour nous tangible, avec l'effet menaçant d'anarchie chromosomique, que même les amarres des formes de la vie soient rompues.

Les monstres obsédaient beaucoup ceux qui
- les derniers au XVIII^{ème} siècle - parlaient encore,
donnaient un sens à ce mot de la Nature.

Il y a longtemps qu'on n'accorde plus d'importance
aux veaux à six pattes, aux enfants à deux têtes que
pourtant - peut-être, maintenant - nous allons voir
reparaître, si les choses commencent, par milliers !

C'est pourquoi, quand nous demandons ici :

- qu'est-ce qu'il y a au-delà de cette barrière
gardée par la structure du monde du bien
et où est pourtant ce point qui fait virer,
tourner, graviter, pivoter sur lui-même ce monde
du bien pour attendre qu'il nous entraîne tous
à notre perte ?

C'est pourquoi notre question a un sens dont je crois
qu'il n'était pas vain de vous rappeler le caractère
terriblement actuel.

Qu'est-ce qu'il y a au-delà de cette barrière ?

N'oublions pas au départ que :

- si nous savons qu'il y a barrière
- et qu'il y a au-delà,
- ce qu'il y a au-delà, nous n'en savons rien.

Il est faux, il est un faux départ de dire...
comme certains l'ont dit, partant
de la psychologie individuelle,
en partant de notre expérience
...que c'est le monde de la peur.

Centrer notre vie, c'est centrer même notre culte
sur ceci comme terme dernier, la peur, et c'est
une erreur que nous n'avons pas le droit de faire,
parce que nous savons que le monde de la peur
et de ses fantômes est une défense déjà localisable,
déjà pour nous a un sens, est déjà pour l'homme
une protection contre quelque chose qui est au-delà
et qui est précisément ce que nous ne savons pas.

C'est bien le moment...

le moment où ces choses sont là possibles,
possibles et pourtant enveloppées d'une sorte
d'interdit d'y penser

...de vous faire remarquer la distance et la proximité
qui lie ce *possible* avec ces textes extravagants...

que j'ai pris cette année comme
pivot d'une certaine démonstration

...les textes de SADE et de vous faire remarquer
que si la lecture de ces textes et leur accumulation
d'horreurs n'engendrent...

ne disons pas « *à la longue* », simplement « *à l'usage* »

...chez nous qu'incrédulité et dégoût...

et ce n'est en quelque sorte qu'au passage,
en un bref *flash*, en un éclair, ce que de telles
images peuvent en nous faire vibrer ce quelque
chose d'étrange qui s'appelle le désir pervers

...c'est pour autant :

- que pour nous y rentre l'arrière plan de
l'*ἔρως* [erôs] naturel,
- qu'en fin de compte tout rapport, toute relation
imaginaire, voire réelle de la recherche propre
au désir pervers n'est rien là que pour nous
suggérer l'impuissance du *désir naturel*, du *désir de nature
des sens* à aller bien loin dans ce sens.

C'est lui qui sur ce chemin, *cède vite* et *cède le premier*.

C'est bien là ce à quoi se voit que :

- s'il est certain que c'est à juste titre que la
pensée de *l'homme moderne* cherche là l'amorce, la
trace, le départ, un sentier vers la connaissance
de soi-même, vers le mystère du désir,
- d'autre part il semble que toute la fascination
que cette amorce exerce sur les études, tant
scientifiques que littéraires, sur les ébats
du *Sexus*, du *Plexus* et du *Nexus* d'un écrivain, certes
non sans talent,

...en fin de compte tout ceci échoue sur une sorte de
délectation assez stérile.

Assurément, il faut bien que le fil de la méthode nous manque pour qu'après tout, nous voyions que tout ce qui a pu - scientifique et littéraire - être élucubré dans ce sens est depuis longtemps dépassé d'avance et radicalement périmé par les *élucubrations*, de ce qui n'était après tout qu'*un petit hobereau de province*, manifestant *un exemplaire social de la décomposition du type de noble* au moment où allaient être radicalement abolis ces privilèges.

Il n'en reste pas moins que toute cette formidable élucubration d'horreurs...

devant lesquelles non seulement les sens et la possibilité humaine, mais *l'imagination* fléchissent ...ne sont strictement *rien* auprès de ce qui se passera, se verra, sera effectivement sous nos yeux à l'échelle collective si le *grand*, le *réel* déchaînement qui nous menace, éclate.

La seule différence qu'il y a entre l'exorbitance des descriptions de SADE et ce que représentera une telle catastrophe, c'est que dans la modification de la seconde ne sera entré aucun motif de plaisir.

Ce n'est pas des pervers qui la déclencheront :

- ce sera des bureaucrates dont il n'est même pas question de savoir s'ils seront bien ou mal intentionnés.
- Ce sera déclenché sur ordre, et cela se perpétuera selon les règles, les rouages, les échelons qui obéiront, les volontés étant ployées, abolies, courbées vers une tâche qui perd ici son sens. [...] Cette tâche sera la résorption d'un insondable déchet.

Car n'oublions pas que c'est là depuis toujours une des dimensions dans laquelle pourrait se définir, se reconnaître ce que l'autre, le doux rêveur, appelait gentiment l'hominisation de la planète⁵².

52 Cf. Pierre Teilhard de Chardin : *Le Phénomène humain*, Points Seuil, 2007.

Pour ce qui est de reconnaître le passage, le *pas*, la *marque*, la *trace*, la *paume* de l'homme, nous pouvons être tranquilles : si nous trouvons une accumulation titanesque d'écaillés d'huîtres⁵³, ça ne peut *manifestement* être que des hommes qui sont passés par là, je veux dire une accumulation de déchets en désordre. Il y a des époques géologiques qui ont laissé, elles aussi, leurs déchets - ils nous permettent de reconnaître quelque chose : un ordre. Le *tas d'ordures*, voilà une des faces qu'il conviendrait de ne pas méconnaître de la dimension humaine.

Maintenant, après avoir profilé ce *tumulus* à l'horizon possible de la politique du *bien*, du *bien* général, du *bien* de la communauté, nous allons reprendre notre marche où nous l'avons laissée la dernière fois et tâcher de comprendre ce que veut dire, ce que signifie, ce que comporte l'horizon de la recherche du *bien*, à partir du moment où il a été démystifié, de cette erreur de jugement dont je vous ai donné le terme dans le passage de Saint AUGUSTIN.

À savoir que c'est par le procédé mental de *la soustraction du bien au bien* qu'on arriverait à cette méthode qui consisterait à réfuter l'existence de tout autre chose que du bien dans l'être, sous prétexte que l'irréductible, étant alors comme tel plus parfait que ce qui était avant, ne saurait être le mal.

Le raisonnement de Saint AUGUSTIN est bien quelque chose qui nous surprend.

Je dirai que je laisse ouverte la question.

Que signifie l'apparition historique d'une telle forme de pensée ?

Il faut bien penser - pour nous - *la laisser en arrière*.

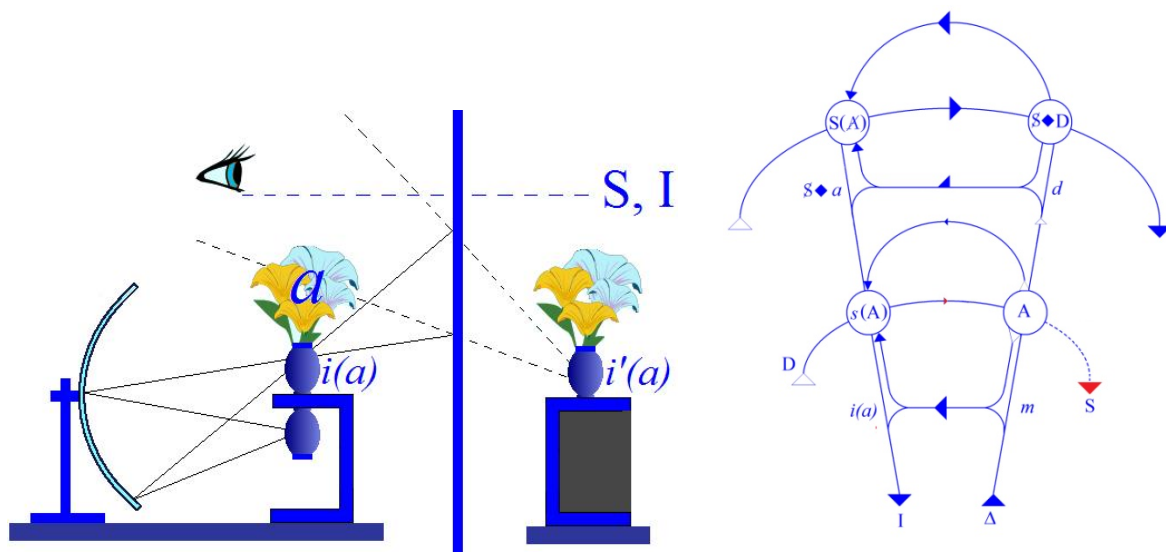
Que signifie la position du *bien* définie, telle que nous l'avons définie la dernière fois ?

⁵³ Lacan évoque le Kjökkenmödding : Amas coquiller résultant généralement de la consommation de mollusques sur une longue période (et à qui sont associés divers objets et parfois du charbon de bois) par des populations mésolithiques et néolithiques, de la Baltique, de l'Écosse, de France, du Portugal, d'Amérique du Sud, etc.

Du *bien* comme de ce quelque chose qui, dans la création symbolique, est considéré comme l'*initium*, d'où part la destinée du sujet humain dans son explication avec le signifiant, ce qui dans ce *bien* se présente comme l'objet du partage et du même coup manifeste sa véritable nature, sa duplicité profonde de bien, qui est qu'il n'est pas purement et simplement le bien naturel, ce qui répond à un besoin, mais ce qui est pouvoir possible, puissance de satisfaire et qui, de ce fait, organise tout le rapport de l'homme avec le réel des biens, par rapport à ce pouvoir qui est le pouvoir qu'a l'autre, l'autre imaginaire - vous ai-je dit - de l'en priver.

Pour reprendre les termes qui sont ceux autour desquels j'ai organisé la première année de mon commentaire de FREUD, *le moi idéal* et *l'idéal du moi*, et que j'ai repris dans mon graphe⁵⁴ :

- d'une part, grand *I* y désigne l'identification au signifiant de la toute puissance, de *l'idéal du moi*,
- d'autre part, en tant qu'*image de l'autre* [*i(a)*], il est l'*Urbild* du moi, la forme primitive sur laquelle le moi se modèle, s'installe, s'instaure dans ses fonctions de pseudo-maîtrise.



54 S'agit-il ici du « schéma optique » que Lacan vient de reprendre dans ses « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache... » ou du « graphe du désir » ?

Nous définirons dans ce cas, *l'idéal du moi* du sujet...
dans la perspective des biens comme tels
...comme représentant précisément *ce pouvoir de faire le bien* qui,
en soi-même, contient cette dimension tout entière
qui se creuse, et ouvre cet au-delà qui aujourd'hui
fait notre question.

À savoir : Qu'est-ce qu'il en résulte ?
Comment ?

À partir du moment où tout s'organise autour de
ce pouvoir de faire le bien, ce quelque chose totalement *énigmatique*
se propose à nous et nous revient sans cesse de notre
propre action comme la menace toujours croissante
en nous d'une exigence aux conséquences inconnues.

Quant au *moi idéal*, il est l'« *autre imaginaire* » que nous
avons en face de nous, au même niveau que celui pour
lequel je ne sais si j'ai introduit la dernière fois
le terme de « *privateur* », l'« *autre* » en tant qu'il *représente*
par lui-même, dans son existence, celui qui nous *prive*.

Je dirai qu'aux deux pôles de cette structuration
du *monde des biens* se profile ce qui fait d'une part...
depuis le moment du dévoilement auquel aboutit
toute la révélation de la philosophie classique,
à savoir le moment où HEGEL est, comme on le dit,
remis sur ses pieds⁵⁵

- d'un côté, dis-je, ce fond de guerre sociale se
révèle seulement à partir de ce moment comme
étant le fil rouge qui donne son sens au segment
éclairé de l'histoire au sens classique du terme,
- et d'autre part, à l'autre bout, ce *quelque chose*...
où pour la pensée qui pour nous se présente
avec *la forme de l'interrogation* permettant l'espoir
...ce que quelque chose d'une pensée scientifique,
s'exerçant sur le terrain de ce qu'on appelle
problématiquement l'humain, nous a découvert,
c'est que dès longtemps...

55 Cf. Marx, Le Capital, Livre I, Postface : « ...Hegel défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête ; il suffit de la remettre sur les pieds... »

bien longtemps et hors
du champ de cette histoire
...quelque chose avait été, par l'homme de sociétés
non historiques croit-on, enfanté, qui a été aperçu,
conçu par eux comme ayant...
dans le maintien du rapport intersubjectif
...une fonction salutaire, une fonction essentielle.

Et ceci - miraculeusement après tout, à nos yeux -
ceci est là *comme la petite pierre* faite pour nous indiquer :

- que tout n'est pas pris dans cette *dialectique*
nécessaire de la lutte pour les biens, du conflit
entre les biens et de la catastrophe nécessaire
qu'il engendre,
- et qu'il a existé, du monde que nous sommes en
train de rechercher, des traces où positivement
il a été conçu que *la destruction des biens* comme tels
pouvait être une fonction *révélatrice de valeur*.

Le « *Potlatch* »...

je pense que vous êtes tous au moins au niveau
élémentaire pour que je n'aie pas...
en tout cas, ce n'est pas aujourd'hui mon
objet ni le champ de ce que j'ai à vous
enseigner
...à vous rappeler ce qu'est le « *Potlatch* ».

J'indique, simplement brièvement, qu'il s'agit de
cérémonies rituelles comportant la destruction
étendue de biens divers qui sont, les uns, biens de
consommation, les autres, biens de représentation et
de luxe, qui se constituent dans les sociétés qui, du
reste, ne sont plus pour nous que des reliquats et
des vestiges de l'existence sociale d'un mode humain
que notre expansion tend à abolir

le « *Potlatch* » est là pour nous témoigner que l'homme
a pu déjà avoir...

par rapport à cette *destinée* à l'endroit des biens
...ce recul, cette perception, cette perspective
possible, qui a pu lui faire lier le maintien,
la discipline si l'on peut dire, de son désir...

en tant qu'il est ce à quoi
il a affaire dans son destin
...à faire dépendre cette discipline de quelque chose
qui se manifestait de façon positive, avouée, avérée
comme liée à la destruction comme telle de ce qu'il
en est des biens.

Qu'il s'agisse très spécialement de propriété
collective ou individuelle, ou de propriété *proprivus*,
pour le privé, c'est quelque chose autour de quoi
tourne le problème, le drame, les ricochets et
les retours de l'économie du bien.

Au reste, à partir du moment où *cette clé* nous est donnée,
bien sûr nous voyons que ce n'est pas là le privilège
des sociétés primitives.

Je ne vais pas retrouver d'ailleurs aujourd'hui
la fiche sur laquelle j'avais noté de la façon
la plus précise qu'à cette étape historique
à laquelle je vous ai arrêtés un instant cette année,
pour autant qu'elle marquait à la surface de notre
histoire bien historisée...

dans ce début du XII^{ème} siècle
...l'émergence à la surface de la culture européenne
d'une problématique du désir comme telle.

Et à propos de *l'amour courtois* précisément, à ce moment
nous voyons apparaître dans tel rite féodal...
représenté par une sorte de fête, de réunion de
barons quelque part du côté de Narbonne
...une manifestation tout à fait analogue comportant
l'énorme destruction, non seulement de biens
immédiatement consommés sous forme de festin,
mais de bêtes et de harnais détruits.

Comme si, du seul fait que vienne au premier plan
cette problématique du désir, quelque chose comme
un corrélatif nécessaire apparaissait dans le besoin
de ces destructions qu'on appelle *destructions de prestige*,
pour autant qu'en effet elles se manifestent comme
telles.

C'est-à-dire que ces façons gratuites sont effectuées par des sujets face à face, s'affrontant, et représentant ceux qui, dans la collectivité, se manifestent alors comme les sujet élus, et c'est ce qui donne son sens à la cérémonie.

Face à face, les seigneurs et ceux qui, dans cette cérémonie, s'affirment comme tels, se défient, rivalisent à qui se montrera capable de détruire le plus de ces biens.

Tel est l'autre pôle, le seul que nous ayons parmi les exemples de la manifestation d'une certaine *maîtrise*, d'une certaine *conscience* dans *le rapport de l'homme à ses biens*, le seul exemple que nous ayons de quelque chose qui, dans cet ordre :

- se passe consciemment,
- se passe d'une façon maîtrisée,
- se passe, en d'autres termes, d'une façon différente de ce que causent et déterminent les immenses destructions auxquelles vous tous... puisque nous sommes, à quelques années près, des générations pas tellement distantes ...vous avez déjà pu assister, de consommation de biens, de destructions immenses.

Ces modes qui nous apparaissent comme quelques inexplicables accidents, retours de sauvagerie, alors qu'il s'agit bien plutôt de quelque chose d'aussi nécessairement lié que possible à ce qui est pour nous l'avance de notre discours.

Car il est clair qu'un problème nouveau se pose pour nous qui, même pour HEGEL, n'était pas clair. HEGEL a essayé longuement dans la *Phénoménologie de l'esprit*, d'articuler la tragédie de l'histoire humaine en termes de conflits de discours.

Il s'est complu, entre toutes les tragédies, à celle d'*Antigone*, pour autant qu'il lui semblait y voir s'y opposer de la façon la plus claire le discours de la famille à celui de l'État.

Les choses, comme nous le verrons, seront pour nous beaucoup moins claires.

Pour nous, pour ce discours de la communauté,
ce discours du bien général, nous avons affaire
aux *effets d'un discours de la science*, où se montre...

pour la première fois dévoilée
...une question qui est proprement la nôtre.
C'est à savoir ce que veut dire ce qui s'y manifeste
de la puissance du signifiant comme tel.

Je veux dire que pour nous se pose la question
qui est sous-jacente à l'ordre de pensée que j'essaie
de dérouler ici devant vous, à savoir :
si du développement soudain prestigieux de cette
puissance du signifiant, de cet ordre, *un discours surgit des petites lettres
des mathématiques* :

- discours qui se soutient,
- discours qui se différencie de tous les discours
tenus jusqu'alors,
- discours qui, par rapport à nous, devient en
quelque sorte une aliénation supplémentaire.

En quoi ?

En ceci, c'est que *le discours issu des mathématiques* est un
discours qui - par structure, par définition -
n'oublie rien.

À la différence du discours de cette mémorisation
première...

celle qui se poursuit au fond de nous à notre
insu, du discours mémorial de l'inconscient
...dont le centre est absent, dont la place et
l'organisation sont situées par le « *il ne savait pas* »,
qui est proprement le signe de cette omission
fondamentale où le sujet vient se situer.

Et l'homme, à un moment, a appris à se servir,
à *lancer*, à *faire circuler*, dans le réel et dans le monde,
ce discours des mathématiques qui, lui, ne saurait
procéder à moins que *rien* ne soit oublié.

Quand seulement *une petite chaîne signifiante* commence à fonctionner sur ce principe, il semble bien que les choses se poursuivent tout comme si elles fonctionnaient toutes seules, puisque aussi bien, là nous en sommes à ceci, c'est à pouvoir nous demander si ce discours de la physique...

ce discours engendré par la
toute-puissance du signifiant
...ce discours de la physique va confiner à *l'intégration*
de la Nature ou à sa *désintégration*.

Tel est ce qui pour nous, complique et *singulièrement*...
encore que sans doute ce ne
soit qu'une de ses phases

...le problème de notre désir.

Disons que, pour celui qui vous parle, c'est là à proprement parler que se situe la révélation du caractère décisivement original de la place où se situe le désir humain comme tel, dans *ce rapport de l'homme au signifiant*, et dans le fait *de savoir si, ce rapport, il doit ou non le détruire*.

Il n'y a pas d'autre sens...

et je pense que vous avez pu entendre dans ce qui vous a été rapporté de la méditation d'un disciple simplement très fin, ouvert, cultivé, mais pas autrement génial, de FREUD
...c'est à savoir que c'est là que se tend la question du sens de *la pulsion de mort*.

C'est très exactement en tant que cette pulsion est liée à l'histoire que se pose le problème. C'est une question « *ici et maintenant* », et non pas ici une question « *ad aeternum* » C'est en fonction de cela que *le mouvement du désir* est en train de passer la ligne d'une sorte de dévoilement, que l'avènement de la notion freudienne de *la pulsion de mort* a son sens pour nous.

En disant ceci donc, nous ne savons rien, sinon qu'il y a la question et qu'elle se pose en ces termes, celle du *rapport de l'être humain vivant avec le signifiant* comme tel, avec le signifiant en tant qu'au niveau du signifiant peut être pour lui remise en question tout cycle possible de l'étant, y étant compris le mouvement de perte et le retour de la vie elle-même.

Assurément, c'est bien là ce qui donne son sens,
non moins tragique, à ce de quoi - nous analystes -
nous nous trouvons être les porteurs.

Car à la vérité, nul pas réel...

à partir du moment où ceci est su
...n'est fait, sinon de savoir que cet inconscient,
dans son cycle propre, se présente actuellement...

pour nous-même repéré comme tel
...comme *le champ d'un non-savoir*.

Et pourtant, c'est le champ dans lequel nous avons
à opérer tous les jours, et à partir du moment où
nous l'avons repéré, nous ne pouvons pas ne pas
reconnaître ce qui est à la portée d'un enfant,
d'un simple, concernant la position, la situation
de tout « *homme de bonne volonté* », de celui dont le désir
est de bien faire.

C'est à savoir :

- que sans doute il veut faire le bien,
- que sans doute c'est là comme cela aussi
qu'il est venu vous trouver,
- que c'est pour se trouver bien,
- c'est pour se trouver d'accord avec lui-même,
- c'est pour être identique avec quelques normes.

Et pourtant vous savez ce que nous trouvons en marge..
mais pourquoi pas à l'horizon de tout ce
qui se développe devant nous comme dialectique
...de ce progrès de la connaissance de son inconscient.

C'est cette marge irréductible qui fait que toujours,
à l'horizon, cette quête de cette poursuite de son
propre bien, le sujet se révèle au mystère jamais
entièrement résolu de ce qu'est son désir.

La référence du sujet à tout *autre*, quel qu'il soit,
a quelque chose de dérisoire, quand nous le voyons...

nous qui en voyons tout de même quelques uns, voire beaucoup
...se référer toujours à l'autre comme à quelqu'un
qui lui, *vit dans l'équilibre*, en tout cas en plus heureux
lui-même, *ne se pose pas de question, dort sur les deux oreilles*.

Nous n'avons pas besoin d'avoir vu l'*autre*, si solide,
si bien assis soit-il, venir s'étendre sur notre
divan pour savoir ce que ce mirage...

cette distance, cette référence de la dialectique
du *bien* à quelque chose au-delà, à quelque chose
que, pour illustrer ce que je veux vous dire,
j'appellerai « *le bien, n'y touchez pas* »
...est le texte même de notre expérience.

Je dirai plus : ce registre d'une jouissance comme
étant ce qui comme tel, n'est accessible qu'à l'*autre*,
est la seule dimension dans laquelle nous puissions
situer *ce malaise singulier* et si fondamental que seule...

je crois - et je me trompe peut-être
...mais en tout cas que la langue allemande,
avec d'autres nuances psychologiques très singulières
de *la béance humaine*, a su noter sous le terme *Lebensleid*.

Ce n'est pas *une jalousie ordinaire*...

c'est même la chose la plus étrange et la plus singulière
...c'est cette *jalousie* qui peut naître dans un sujet
par rapport à un autre, pour autant que l'autre est
justement perçu comme pouvant participer d'une
certaine forme de jouissance, de surabondance vitale
en tant qu'elle est, à proprement parler, conçue
et aperçue par le sujet comme étant ce qu'il ne peut
lui-même appréhender par la voie de quelque mouvement
futile *le plus affectif, le plus élémentaire*.

Est-ce qu'il n'y a pas là *quelque chose de vraiment singulier* :
qu'un être s'avère, s'avoue, se manifeste comme
jalousant chez l'autre...

et jusqu'à en faire surgir la haine
et le besoin de destruction
...ce qu'il n'est d'aucune façon capable même d'appréhender par aucune voie intuitive ?

Le repérage, si on peut dire, quasiment conceptuel

de cet autre comme tel, peut suffire à lui tout seul à provoquer ce mouvement, ce mouvement de malaise dont je ne crois pas qu'il soit nécessaire seulement d'être analyste pour voir courir à travers la trame des sujets les ondulations perturbantes.

Nous voici là sur la frontière même où nous allons nous demander qu'est-ce qui va nous permettre, en fin de compte, de la franchir ?

Je vous l'ai dit, il est une autre *marque*, un autre *point* de franchissement sur cette frontière qui peut nous permettre d'y repérer avec précision un élément du champ, du champ de *l'au-delà du principe du bien*.

Cet élément, je vous l'ai dit, c'est *le beau*.

Sur *le beau*...

je voudrais simplement aujourd'hui vous en introduire la problématique ...sur *le beau*, il faut, je crois, nous en tenir aux articulations qui nous sont données, et *les plus proches*.

Assurément, nous pouvons noter là que FREUD s'est manifesté avec une prudence singulière.

Il nous a dit ici :

- que l'analyste n'avait véritablement, sur le fond, sur la nature de ce qui se manifestait de création dans *le beau*, rien à dire.
- Que dans le domaine *chiffré*, à proprement parler, de *la valeur de l'œuvre d'art* comme telle, nous nous trouvons en position, je ne dirai même pas d'écoliers, en position de gens qui pourront ramasser les indices, les miettes et assurément pas à même d'articuler ce dont il s'agit dans *la création elle-même*.

Ceci n'est pas tout.

Et le texte là-dessus, de FREUD se montre *très faible*.

C'est à ce titre que les choses deviennent tout à fait claires dès l'abord, dès que nous devons approcher les définitions qu'il donne de *la sublimation...*

pour autant que c'est elle qui est en jeu dans la création de l'artiste

...il ne fait strictement rien d'autre que nous montrer le contrecoup, je dirai la revenue des effets de ce qui se passe quelque part au niveau de la sublimation de la pulsion ou de l'instinct quand le résultat, l'œuvre du créateur, de *beau* revient - où ? - dans ce champ *des biens*, à savoir *quand ils sont devenus marchandises*.

Le caractère quasi grotesque de cette espèce de résumé que nous donne FREUD de ce qu'est en somme la carrière de l'artiste, c'est à savoir de donner forme belle au désir interdit pour que chacun, en lui achetant son petit produit d'art, lui donne, en quelque sorte, *la récompense* et *la sanction* de son audace.

C'est bien là une façon de court-circuiter tout ce problème et d'une façon si manifestement visible quand s'y ajoute le fait que FREUD écarte de lui...

comme une question qui est hors de la portée de notre expérience

...le problème de la création, qu'elle soit littéraire ou de toute autre façon artistique : il a parfaitement conscience des limites dans lesquelles il se confîne.

Nous voici donc renvoyés à tout ce qui sur *le beau*, au cours des siècles, a pu se dire de diversement *pédant*. Tout pédant que ce soit, il y a de quoi le clamer : chacun sait que dans nul domaine, ceux qui ont quelque chose à dire...

à savoir les créateurs du *beau*,

...dans nul autre domaine il est plus légitime qu'ils ne soient moins satisfaits quant à ce que, là-dessus, il a pu se formuler de pédantesque.

Néanmoins, il est certain que quelque chose court qui a été articulé par presque tous, sûrement par les meilleurs, mais aussi bien au niveau de l'expérience la plus commune, c'est qu'il y a un certain rapport du *beau* avec *le désir*.

Mais ce rapport est singulier car il est ambigu.
Il ne semble pas que dans tout le champ où nous en
puissions découvrir le terme, la catégorie,
le registre du *beau* puisse jamais être éliminé
de cet horizon du *désir*.

Et pourtant, il est non moins clair, non moins
manifeste que le *beau*...

comme cela s'est dit depuis la pensée antique
jusqu'à Saint THOMAS, qui vous fournit
des formules avec beaucoup de précision
...que *le beau* a pour effet de suspendre, d'abaisser,
de désarmer, dirai-je, le désir :
le beau, pour autant qu'il se manifeste, intimide,
interdit le désir.

Ce n'est pas dire qu'il ne puisse au désir,
à tel ou tel moment, être conjoint.

Mais très mystérieusement et singulièrement, c'est
toujours sous cette forme, pour laquelle je ne crois
pas trouver de meilleur terme linguistique
pour la désigner que celle de « *l'outrage* », pour autant
que ce terme en lui-même porte en lui la structure
du passage de je ne sais quelle invisible ligne.

Il semble au reste qu'il soit de la nature du beau
de rester, comme on dit, insensible à *l'outrage*,
et ce n'est pas là non plus un des éléments les moins
significatifs de sa structure.

Aussi vous montrerai-je dans le texte, dans le détail
de l'expérience analytique...

- je veux dire avec des *repères* qui vous permettront
d'être éveillés au moment de son passage,
- je veux dire dans une séance d'analyse et
à propos de choses qui vous seront racontées,
...comment vous pourrez le situer...

avec une certitude de *compteur GEIGER* comme on dit
...aux références que le sujet dans ses associations,
dans son monologue dénoué, rompu, vous donnera à
la référence, au registre esthétique, soit sous forme
de citation, soit de souvenirs scolaires.

Car bien entendu, vous n'avez pas tout le temps affaire à des créateurs, mais vous avez affaire à des gens qui ont eu quelque rapport avec le champ conventionnel, dirai-je, de la beauté.

Vous pouvez être sûrs que ces sortes de références...
et à mesure qu'elles apparaîtront plus
singulièrement sporadiques, tranchantes
par rapport aux textes du discours
...sont corrélatives de quelque chose qui, à ce moment,
se présentifie, et qui est toujours du registre
d'une *pulsion destructive*.

Vous pouvez être sûrs que c'est au moment où le sujet va vous parler d'un rêve où il va apparaître manifestement qu'il s'agit d'une pensée qu'on appelle agressive à l'endroit de l'un des termes fondamentaux de sa constellation subjective, qu'il va vous sortir, selon sa nationalité :

- telle citation de la Bible,
- telle référence à un auteur classique ou pas,
- ou telle évocation musicale.

Je vous l'indique aujourd'hui pour vous dire que nous ne sommes pas loin du terme de notre expérience, il s'agit de ce *beau*...

ce *beau* dans sa fonction
singulière par rapport au désir
...dont la fonction, contrairement à la fonction du *bien*,
ne nous *leurre* pas dans ce sens qu'elle nous éveille,
et peut-être nous accommode sur *le désir* en tant qu'il
est lui-même lié à une certaine structure de *leurre*.

C'est cela dans quoi je voudrais essayer de vous diriger pour que cette place, telle qu'elle est, cette place pour autant que vous la voyez déjà illustrée par le fantasme. Le fantasme en tant que...

s'il était un « *bien* : n'y touchez-pas » vous disais-je
tout à l'heure, ici c'est un « *beau* : ne touchez-pas »
...le fantasme peut être dans la structure de ce champ énigmatique, dont la première marge - nous la connaissons - c'est celle qui nous empêche d'y entrer dans le principe du plaisir, c'est *la marge de la douleur*.

Ce champ, il nous faut nous interroger sur ce qui le constitue, *pulsion de mort*, a dit FREUD, *masochisme* primaire. Est-ce que cela n'est pas là déjà faire un trop grand saut dans la question ?

La douleur qui défend la marge est-elle tout le contenu du champ ? Tout ceux qui se manifestent comme ayant pénétré, comme manifestant les exigences de ce champ, sont-ils en fin de compte des *masochistes* ?

Je vous dis tout de suite que je ne le crois pas.

Le masochisme - phénomène marginal - a en lui quelque chose de quasi caricatural qu'après tout les explorations moralistes de la fin du XIX^{ème} siècle ont assez bien dénudé.

C'est qu'en quelque sorte cette *douleur masochiste* finit par ressembler, dans son économie, à celle des biens. On veut partager la douleur comme on partage des tas d'autres choses, du reste, c'est tout juste si on ne se bat pas autour.

Mais est-ce qu'il ne s'agit pas là de quelque chose où intervient la reprise, reprise panique, dans cette dialectique, des biens ?

À vrai dire, tout dans le comportement du masochiste...
je parle du masochiste pervers
...nous indique que c'est bien là quelque chose qui est structural dans son comportement.

Lisez Monsieur DE SACHER MASOCH, auteur fortement instructif encore que de beaucoup moins grande envergure que SADE.

Vous y verrez qu'au dernier terme, le désir de se réduire soi-même à ce *rien* qu'est un *bien*, cette *chose* qu'on traite comme un *objet*, cet *esclave* qu'on se transmet et qu'on partage et qu'on tient pour ce rien qui est un bien, est véritablement la véritable pointe d'horizon où se projette la position du *masochiste pervers*.

Il ne faut jamais aller trop vite dans la rupture des homonymies inventives. Que le masochisme ait été appelé masochisme aussi loin que la psychanalyse l'a fait, n'est sans doute pas sans raison.

Je crois que l'unité qui se dégage de tous les champs où la pensée analytique a étiqueté le masochisme, est très précisément fait de ce quelque chose qui, toujours dans tous ces champs, fait participer la douleur du caractère d'un bien.

Nous nous interrogerons la prochaine fois à partir d'un document. Ce document n'est pas précisément *neuf*, il est celui sur lequel *les discours* se sont déjà faits, tout au long des siècles, les dents et les ongles.

Ce qui nous apparaît comme le jeu, le champ où s'est élaborée la morale du bonheur...

et les Grecs, nous le savons déjà depuis un moment, n'ont pas un champ où l'horizon soit resté fermé à *la sous-structure*

...est comme toujours, là où *la sous-structure* est la plus éclatante. C'est là où elle se voit le plus *en surface*.

Ce qui a fait le plus de problèmes au cours des âges, depuis ARISTOTE jusqu'à HEGEL, et vous le verrez : jusqu'à GOETHE, c'est une tragédie, c'est la tragédie que HEGEL considérerait lui-même comme la plus parfaite pour les plus mauvaises raisons, c'est *Antigone* et sa position qui se situent par rapport au bien criminel.

Il faut assurément un caractère profondément inconsideré des raideurs de notre temps pour avoir pu se rattaquer, si j'ose dire, à ce sujet, en focalisant la lumière sur la figure du tyran.

Nous reprendrons ensemble ce texte d'*Antigone* qui nous permettra de pointer...

et je pense vous en convaincre

...de pointer un moment essentiel dans ce que signifie un certain choix absolu, un certain choix qu'aucun bien ne motive, qui nous permet de nous assurer pour notre investigation concernant ce que l'homme veut et ce contre quoi il se défend, un repère essentiel.

Je vous ai dit que je parlerai aujourd'hui d'*Antigone*. Ça n'est pas nous qui faisons, par quelque décret, d'*Antigone*, un point tournant en notre matière.

Il y a bien longtemps que ce point, même pour ceux pour qui il peut être sinon invisible, du moins même pas remarqué, ils le savent tout de même exister quelque part dans la discussion des doctes.

Pour tous donc...

pour *tous*, disons par l'intermédiaire des *presque tous* cette *Antigone* est effectivement en notre matière, la matière de *l'éthique*, un point tournant.

Qui ne sait ce qu'elle représente ?

Qui ne peut en tout conflit qui nous déchire dans notre rapport avec une loi qui se présente comme juste au nom de la communauté, qui n'est capable d'évoquer ANTIGONE ?

Ce que les doctes ont apporté sur ce sujet, qu'en penser ? Qu'en penser quand on en a fait pour soi, pour ceux à qui l'on parle, à nouveau le parcours, quand on a eu l'impression, souvent, de s'égarer dans tant de détours aberrants ?

Car elles sont bien étranges les *opinions* et les *pensées* qu'on voit sous les plumes *des plus grands* se formuler au cours des âges, au cours de cet exemple critique. C'est bien l'impression que j'ai eu souvent, tous ces temps ci, en essayant, pour vous, de ne pas laisser échapper, dans ce que je croyais être important d'articulé autour de cet exemple, tant ce que j'avais à articuler était venu pour moi me rappeler que cet exemple était après tout le meilleur.

Ne pas vous priver ni me priver de l'aide que je pouvais tirer de ce long parcours historique de la question autour d'*Antigone*.

Antigone est La tragédie.

La tragédie, pour nous analystes, est présente au premier plan de notre expérience, manifestée comme telle par les références que FREUD, poussé par la nécessité des biens offerts par le contenu mystique des références qu'il a trouvées dans *Œdipe*, mais aussi bien, vous le savez, dans d'autres tragédies, et s'il n'a pas plus expressément mis en avant celle d'*Antigone*, ce n'est pas pour dire qu'elle ne puisse ici, au tournant, au pied de ce carrefour où je vous mène, ne pas nous apparaître ce qu'elle était déjà pour HEGEL...
et vous le verrez, très probablement
pas dans le même sens que pour nous
...à savoir, des tragédies de SOPHOCLE, celle peut-être qui est à mettre tout en avant.

La tragédie est liée...
plus profondément, plus originellement encore
que par son lien à ce complexe d'ŒDIPE
...à la racine de notre expérience.

Car enfin ne l'oublions pas, ce mot essentiel, ce mot clef, ce mot pivot de *κάθαρσις* [catharsis], qui pour vous, pour vos oreilles, représente sans doute un mot plus ou moins étroitement lié au terme d'abréaction avec ce qu'il suppose de déjà franchi des problèmes que FREUD, dans son ouvrage inaugural avec BREUER articule, à savoir la décharge...

la décharge en acte, voire la décharge motrice, de ce quelque chose qui n'est pas si simple à définir, qui est pourtant là et nous ne pouvons pas dire que le problème soit pour nous résolu
...d'une émotion restée suspendue.

Est-ce que la notion d'insatisfaction suffit pour en remplir le rôle de compréhensibilité qui est ici requis quand il s'agit, si on peut dire, qu'une émotion, un traumatisme, peut laisser pour lui - pour le sujet - quelque chose en suspens, en restant en suspens aussi longtemps qu'un accord ne sera pas retrouvé ?

Sans doute, relisez ces premières pages de BREUER, de FREUD, et vous verrez à la lumière de ce que j'ai essayé pour vous de cliver dans notre expérience, combien il est impossible à l'heure actuelle de s'en satisfaire, de ne pas interroger, sur le mot de satisfaction admis dans la matière, de ne pas interroger, de ne pas voir par exemple quel problème pose le fait que l'action, dit FREUD, puisse être *déchargée* dans les paroles qui l'articulent.

Aussi bien cette *catharsis*, si elle est liée dans ce texte particulièrement au problème de l'abréaction, quand nous l'invoquons...

car elle est déjà invoquée ici à l'arrière plan, expressément à des origines antiques ...est comme telle, toujours centrée sur la formule d'ARISTOTE, sur ce qu'il donna au début du *VIème chapitre* de la *Poétique*, de la définition de la tragédie.

Il l'articule d'une façon longue...

et sur laquelle nous aurons à revenir ...il l'articule en en donnant la définition, et ce qui est exigible dans l'ordre des genres pour qu'elle soit, comme telle, définie comme une tragédie.

Je vous dis, le passage est long, nous aurons à y revenir. Il s'agit des caractéristiques de la tragédie, de sa composition, de ce qui la distingue, par exemple, du discours épique.

Je ne vous ai reproduit là que la chute, les derniers termes de ce passage, ceux où singulièrement ARISTOTE donne sa *fin finale*, ce qu'on appelle son *τέλος*, dans l'articulation causale. Il le formule ainsi⁵⁶ :

« ...δι' ἐλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν. »

«...moyen accomplissant par la pitié et par la crainte la catharsis des passions semblables à celle-ci. »

[Ch-Émile Ruelle traduisait : ... La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète, ayant une certaine étendue, présentée dans un langage rendu agréable et de telle sorte que chacune des parties qui la composent subsiste séparément, se développant avec des personnages qui agissent, et non au moyen d'une narration, et opérant par la pitié et la terreur la purgation des passions de la même nature.]

56 Cf. Aristote, *Poétique*, VI, 6, [le site de philippe Remacle](#) particulièrement la note 23, et Émile Egger : [L'hellénisme en France](#)

Ces mots qui ont l'air simples, ont provoqué, entraîné au cours des âges un flot, un tel monde de commentaires, que je ne peux même pas songer à vous en faire ici l'histoire.
Ce que je vous apporte ici, dans cet ordre, de mes recherches, est toujours choisi, ponctuel.

Cette **κάθαρσις** [catharsis], qu'est-ce qu'elle est ?
Nous la traduisons habituellement par quelque chose comme *purgation*.

Et aussi bien pour nous...

surtout pour nous médecins
...derrière cette abréaction se profile, depuis toujours, la résonance sémantique que ce terme a pris pour nous depuis les bancs de cette école par lesquels tous ici nous sommes plus ou moins passés, de l'école secondaire, que nous traînons derrière nous le terme de purgation, avec ce qu'il évoque presque de moliéresque, pour autant que le moliéresque ici ne fait que traduire l'écho d'un concept médical très ancien, celui qui...
pour employer les termes de MOLIERE
...comporte l'élimination des *humeurs peccantes*.

Ce n'est pas pourtant bien loin de ce que le terme par lui-même est fait pour évoquer, et après tout, je peux bien, pour vous le faire sentir tout de suite, faire état de ce que le parcours de notre travail a présentifié récemment pour vous sous le nom des Cathares.

Les Cathares, qu'est-ce que c'est ?
Je pense vous l'avoir dit au passage, c'est les *purs*.
Καθαρός [catharos], c'est un *pur*, et le terme, dans sa résonance originelle, n'est pas un terme qui signifie avant tout illumination, décharge, mais *purification*.

Dans le contexte antique, le terme de **κάθαρσις** [catharsis] est employé sans doute d'une part, déjà dans une tradition médicale, dans HIPPOCRATE, avec un sens expressément médical, lié plus ou moins à des éliminations, des décharges, à un *retour à la normale*.

Mais d'un autre côté, dans d'autres contextes, il est lié à *la purification* et à *la purification rituelle* tout à fait spécialement, d'où une ambiguïté que nous ne sommes pas, bien sûr, vous vous en doutez, les premiers à découvrir.

Et pour évoquer un nom, je vous dirai qu'au XVI^{ème} siècle, un nommé Denis LAMBIN, reprenant ARISTOTE, met au premier plan la fonction rituelle de la tragédie, dans l'occasion, donnant au sens cérémoniel de la purification le premier plan en la matière.

Il ne s'agit pas de dire qu'il a plus ou moins raison qu'un autre. Il s'agit simplement de vous ponctuer dans quel espace se pose *l'interrogation* et *le problème*.

En fait, ne l'oublions pas, ce terme de *κάθαρσις* [catharsis], dans la *Poétique* où nous le recueillons au niveau de ce passage, reste singulièrement isolé. Non pas qu'il n'y soit commenté, développé et traité, mais nous n'en saurons, *jusqu'à un nouveau papyrus découvert*, rien.

Car, vous le savez je suppose, la *Poétique*, nous n'en avons qu'une partie. On peut évaluer ce que nous avons, à peu près à la moitié, et dans la moitié que nous avons, il n'y a rien de plus que ce passage pour nous parler de la *κάθαρσις* [catharsis].

Nous savons qu'il y en avait plus, parce que quand ARISTOTE parle, dans certains termes, de la *κάθαρσις* [catharsis], au *livre VIII* dans la numérotation de la grande édition classique de la *Politique*, il dit :

« Cette *κάθαρσις* sur laquelle je me suis expliqué ailleurs dans la *Poétique*. »

Quand vous allez à la *Poétique*, vous ne trouvez que cela, de sorte que vous êtes suffisamment éclairé, si vous savez que la *Poétique* est incomplète, sur le fait qu'évidemment il en manque.

Il est question de la *κάθαρσις* dans la *Politique*, au *livre VIII* de l'édition DIDOT, là où l'on parle de la musique, et de la *κάθαρσις* à propos de la musique.

Et c'est là que, du fait du sort des choses,
nous en savons beaucoup plus long, et nommément
sur le fait que ce que signifie pour ARISTOTE,
à propos de la musique, l'apaisement.

C'est un apaisement qu'il articule très spécialement
en le centrant sur une certaine sorte de musique,
celle dont il attend non pas tel effet éthique,
ni non plus tel effet pratique...

je suis forcé d'aller un peu vite
...mais l'effet d'*enthousiasme*.

C'est autour de l'*enthousiasme*, c'est-à-dire de la musique
la plus inquiétante à cet effet, disons, qu'on peut
imaginer. Après tout, la musique autour de laquelle
mène son débat sur la sagesse antique, est-elle
une bonne ou une mauvaise musique ?

Appelons-la pour nous le « *hot* », ou le « *rock'n roll* ».
C'est de cela qu'il s'agit, d'une musique qui leur
arrachait les tripes, qui les faisait sortir
d'eux-mêmes, et dont il s'agissait de savoir
s'il fallait ou non l'interdire.

Au niveau des enthousiasmes, après être passé par
l'épreuve de l'*exaltation*, de l'*arrachement dionysiaque*
de cette musique, ils sont plus calmes.

Voilà ce que veut dire la *κάθαρσις* au point où
elle est évoquée au *VIII^{ème} livre* de la *Politique*.

Et à ce propos, je vous fais remarquer que
tout le monde ne se met pas dans ces états d'*enthousiasme*,
tout le monde est à portée d'en être un tant soit peu
susceptible, mais il y en a d'autres, il y a les
παθητικούς [*pathétikous*]⁵⁷ s'opposant aux *ἐνθουσιαστικός* [*enthousiastikas*].
Ceux-là sont à portée d'être la proie d'autres *passions*,
nommément ces passions de la crainte et de la pitié.

Et à ceux-là aussi, une certaine musique...

la musique, peut-on penser, qui est en cause
dans la tragédie, où elle joue son rôle
...apportera aussi une catharsis, un apaisement.

57 Cf. Jeanne Croissant : Aristote et les mystères. Aristote : [La Politique 1342 a 5-7 et 12 et 1340 a](#).

κάθαρσις, tel est le terme employé pour cet *apaisement* au niveau de la *Poétique*, et il ajoute *par le plaisir* : *apaisement par le plaisir* nous laissant une fois de plus nous interroger sur ce que ceci peut vouloir dire, à quel niveau, et pourquoi, et quel plaisir à cette occasion est invoqué.

Je le souligne puisque notre topologie concernant ce retour au plaisir dans une crise qui se déploie dans une autre dimension, dans une dimension qui à l'occasion le menace : on sait à quels extrêmes la musique enthousiasmante peut nous porter.

Quel est donc ce plaisir ?

C'est ici que je vous dis que la topologie que nous avons définie du plaisir comme la loi de ce qui se déroule *en-deçà* de l'appareil où nous appelle ce centre d'aspiration redoutable du désir, nous permet peut-être de rejoindre, mieux qu'on ne le fit jusqu'ici, l'intuition aristotélicienne.

Quoi qu'il en soit, avant d'en revenir à articuler cette visée, ce point de l'au-delà de l'appareil comme point central de cette gravitation, je veux encore ponctuer latéralement à des fins érudites, à rassembler ce qui dans la littérature moderne a donné corps et substance à l'usage du terme de *κάθαρσις*, tel qu'il est pour nous reçu, c'est-à-dire avec son acception médicale.

J'entends dans un champ et dans un domaine qui déborde de beaucoup le champ à proprement parler de nos confrères, je veux dire que la notion médicale de la catharsis aristotélicienne est admise à peu près généralement, aussi bien dans le domaine des littérateurs, des critiques, de ceux qui articulent le problème au niveau de la théorie littéraire, si l'on cherche à déterminer l'étape du triomphe de cette conception de la *κάθαρσις*, on arrive à un point originel au-delà duquel, vous l'ai-je dit, je n'ai fait que vous l'indiquer tout à l'heure, la discussion est au contraire très large.

Je veux dire qu'il est loin d'être acquis que le mot *κάθαρσις* ait seulement cette connotation médicale. Cette connotation médicale, *son triomphe, sa suprématie*, a une origine qui vaut la peine d'être notée ici.

C'est pour cela que je fais ce petit arrêt érudit. L'origine en est Jacob BERNAYS en 1857, dans un ouvrage paru dans une revue à Breslau.

Je suis bien incapable de vous dire pourquoi à Breslau, n'ayant pas pu réunir assez de documents biographiques sur Jacob BERNAYS.

Si j'en crois ce que j'ai demandé à quelqu'un hier de me rapporter, à savoir le livre de JONES, Jacob BERNAYS, qui fait partie...

vous avez, je pense, reconnu au passage la famille où FREUD a choisi sa femme ...d'une famille de juifs grands bourgeois émérites, je veux dire ayant déjà depuis de très grands siècles au moins acquis leurs titres de noblesse dans la culture allemande.

JONES se réfère à Michael BERNAYS comme étant quelqu'un à qui sa famille fit longuement le reproche d'une apostasie politique, d'une conversion destinée pour lui à assurer sa carrière. Il était professeur à Munich.

Quant à Jacob BERNAYS, si j'en crois celui qui a bien voulu faire cette recherche pour moi, il n'est pas mentionné autrement que comme quelqu'un ayant fait, lui aussi, une carrière émérite comme latiniste et comme helléniste, et c'est en effet fort vrai. Il n'en est rien dit non plus, sinon que lui ne paye pas du même prix son *accession* aux cadres d'université.

Voici une réimpression, en 1880, à Berlin, de deux contributions à la théorie aristotélicienne du drame, par Jacob BERNAYS⁵⁸. C'est excellent. Il est rare d'avoir autant de satisfaction à la lecture d'un ouvrage universitaire en général, et universitaire allemand en particulier.

58 Cf. Jean Bollack : Jacob Bernays: Un homme entre deux mondes, p.47, Presses universitaires du Septentrion 1998.

C'est d'une clarté cristalline, et ça n'est certainement pas pour rien qu'on puisse dire que ce soit à cette date que se situe l'adoption quasiment universelle de ce qu'on peut appeler la version médicale de la notion de la [κάθαρσις](#).

Il est regrettable que JONES, pourtant si érudit lui-même, n'ait pas cru autrement devoir mettre en valeur la personnalité ni l'œuvre...

dont on ne semble pas faire du tout état
...de Jacob BERNAYS, en une matière dont je crois que tout de même il est très difficile de ne pas penser que FREUD...

qui n'était certainement pas
insensible à la renommée des BERNAYS
...FREUD n'ait pas eu quelque audition, quelque vent, par conséquent faisant par là remonter aux meilleures sources l'usage originel qu'il a pu faire de ce mot de [κάθαρσις](#).

Ceci donc étant indiqué, nous voici à revenir à ce dont il va s'agir dans notre commentaire d'*Antigone*, à savoir de l'essence de la tragédie.

La tragédie, nous dit-on, atteint son but...
et nous avons peine à ne pas tenir compte d'une définition qui après tout ne vient qu'un siècle, même pas, après cette époque qui, pour nous, est celle de la naissance de la tragédie

...a pour but la [κάθαρσις](#) [catharsis], la purgation de ces [παθήματα](#) [Pathémata] de ces passions, de *la crainte* et de *la pitié*.

Comment pouvons-nous concevoir cette formule ?

Nous abordons ici le problème dans notre perspective, je veux dire dans celle où nous axe ce que nous avons déjà tenté de formuler, d'articuler, concernant la place propre, dans une économie qui est celle de la *Chose Freudienne*, du *désir*.

Est-ce que ceci va nous permettre de faire le pas de plus qui est bien nécessité en cette révélation historique ?

De cette formulation dont nous ne pouvons plus dire qu'elle nous soit si fermée...

nous le devons à la perte d'une partie de l'œuvre d'ARISTOTE, ou à quelque chose qui, dans la nature même des possibilités de la pensée est conditionné d'une façon telle que ceci nous soit présenté fermé

...ce pas en avant dans le domaine de l'éthique...

qui s'articule dans ce que nous développons ici depuis deux ans et plus concernant le désir

...est ce qui nous permet d'aborder l'élément nouveau à la compréhension du sens de la tragédie, et par cette voie...

il y a sûrement une voie plus directe

...exemplaire, la fonction de la [κάθαρσις](#) [catharsis].

Nous allons voir dans *Antigone* ce point de visée qui définit le désir, ce point de visée qui va vers une image centrale sans aucun doute, qui détient je ne sais quel mystère jusqu'ici inarticulable puisqu'il faisait ciller les yeux au moment qu'on la regardait, et qui pourtant, cette image, est bien là au centre de la tragédie, puisque c'est l'image d'ANTIGONE elle-même dans tout son éclat fascinant, dont nous savons bien qu'au-delà des dialogues de la famille et de la patrie, qu'au-delà de tous les développements moralisants, c'est bien elle qui nous fascine, dans cet éclat insupportable, dans ce qu'elle a qui nous retient et qui à la fois nous interdit, au sens où cela nous intimide, dans ce quelque chose de déroutant, au dernier terme, qu'a l'image de cette victime si terriblement volontaire.

C'est du côté de cet *attrait* que nous devons chercher le vrai sens, le vrai mystère, la vraie portée de la tragédie. C'est dans le côté d'émoi qu'il comporte, du côté des passions sans doute, mais d'une passion singulière où la crainte et la pitié sont bien

« ...δι' ἑλέου καὶ φόβου... ». Par l'intermédiaire de la pitié et de la crainte, nous sommes purgés, purifiés de tout ce qui est de cet ordre, de cet ordre là que nous pouvons d'emblée, d'ores et déjà, reconnaître c'est la série de l'imaginaire à proprement parler.

Et si nous en sommes purgés par l'intermédiaire d'une image entre autres, c'est bien là où nous devons nous poser la question, quelle est alors la place occupée par cette image autour de laquelle toutes les autres semblent tout d'un coup s'évanouir, se déplier, se rabattre en quelque sorte ?

N'est-ce pas parce que cette image centrale d'*Antigone*, de sa beauté...

ceci je ne l'invente pas, car je vous montrerai le passage du chant du Chœur où elle est évoquée comme telle, et je vous montrerai que c'est le passage pivot

...ne nous éclaire pas, par l'articulation de l'action tragique, sur ce qui fait son pouvoir dissipant par rapport à toutes les autres images ?

À savoir la place qu'elle occupe, sa place dans l'entre-deux de deux champs symboliquement différenciés.

C'est sans doute de tirer tout son éclat de cette *place*, cet éclat que tous ceux qui ont parlé dignement de la beauté n'ont jamais pu éliminer de leur définition.

C'est cette *place*, vous le savez, que nous cherchons à définir et que nous avons déjà, dans nos leçons précédentes, approchée, tenté de saisir la première fois par la voie de cette seconde mort imaginée par les héros de SADE, la mort pour autant qu'elle est appelée comme le point où s'annihile le cycle même des transformations naturelles.

Nous en retrouverons...

de ce point où se distinguent les métaphores

fausses de *l'étant*, de ce qui est la position *de l'être*

...nous en retrouverons la place articulée comme telle, comme une limite, nous en retrouverons, tout au long du texte d'*Antigone*, je veux dire dans la bouche de tous les personnages, d'abord du message de TIRÉSIAS, sans cesse la présence et la définition.

Mais aussi bien comment ne pas la voir dans l'action même, pour autant que le point central, le milieu de la pièce, est constitué par le moment de ce qui s'articule comme gémissement, comme commentaire, comme débat, comme appel autour d'ANTIGONE en tant qu'elle est condamnée au supplice ?

Quel supplice ?

Celui d'être enfermée vivante en un tombeau.

Le tiers central de la pièce est constitué par cette manifestation, cette apophonie, ce détail qui nous est donné de ce que signifie la position d'une vie qui va se confondre avec la mort certaine, une mort vécue si l'on peut dire d'une façon *anticipée*, une mort empiétant sur le domaine de la vie, d'une vie empiétant sur la mort.

Le champ comme tel de ce sort est ce qu'on s'étonne que les dialecticiens, voire des *esthètes aussi éminents* qu'un HEGEL ou qu'un GOETHE, n'aient pas cru devoir, dans leur appréciation de l'effet de la pièce, retenir.

Et pour vous suggérer que cette dimension n'est pas une particularité d'*Antigone*, je peux facilement vous proposer de regarder dès lors de-ci, de-là, où vous pouvez en retrouver les correspondants. Vous n'aurez pas besoin de chercher bien loin pour vous apercevoir de la fonction singulière, dans l'*effet* de la tragédie, de la zone ainsi définie.

C'est ici, dans la traversée de cette zone, de ce milieu, que le rayon du désir se réfléchit et se réfracte à la fois, aboutissant en somme à nous donner l'idée de cet effet si singulier, et qui est l'effet le plus profond, que nous appelons l'effet du beau sur le désir, c'est à savoir ce quelque chose qui semble singulièrement le dédoubler là où il poursuit sa route.

Car on ne peut dire que le désir soit complètement éteint par *l'appréhension de la beauté*, il continue sa course, mais il a là, plus qu'ailleurs, le sentiment du *leurre*, en quelque sorte, manifesté par la zone d'éclat et de splendeur où il se laisse entraîner.

D'autre part, non réfracté mais réfléchi, repoussé, son émoi, il le sait bien le plus réel. Mais là il n'y a plus d'objet du tout.

D'où les deux faces de cette sorte d'extinction ou de tempérament du désir par l'effet de la beauté, sur lequel insistent certains penseurs, Saint THOMAS que je vous citai la dernière fois et, de l'autre côté, cette disruption de tout objet sur laquelle l'analyse de KANT, dans la *Critique du Jugement*, insiste.

Je vous parlais tout à l'heure d'émoi, et ici j'en profite pour vous arrêter, et proprement sur l'usage intempestif qui est fait de ce mot dans la traduction courante, en français, de *Triebregung*, d'émoi pulsionnel.

Pourquoi avoir choisi si mal ce mot ? Pourquoi ne pas s'être souvenu qu'*émoi* n'a rien à voir, à faire avec l'émotion, ni l'émouvoir ?

L'*émoi* est un mot français qui est lié à un très vieux verbe : « *émoyer* » ou « *esmayer* » qui veut proprement dire faire perdre à quelqu'un... j'allais dire ses moyens si en français ce n'était pas un jeu de mot, mais c'est bien de la puissance qu'il s'agit, car « *esmayer* » se rattache au vieux gothique « *magnan* », *mögen* en allemand moderne. Un *émoi*, comme chacun sait, est quelque chose qui s'inscrit dans l'ordre de vos rapports de puissances et nommément ce qui vous les fait perdre.

Nous voici maintenant en devoir d'entrer dans ce texte d'*Antigone* en y cherchant autre chose qu'une leçon de morale. Car il me paraît difficile...

je ne sais pourquoi quelqu'un de tout à fait irresponsable en la matière écrivit, il y a peu de temps, que je suis sans résistance concernant les séductions de la dialectique hégélienne, je ne sais pas si ce reproche était alors mérité, comme il fut écrit au moment que je commençai ici à articuler pour vous la dialectique du désir dans les termes où je le poursuis depuis, on ne peut pas dire que l'auteur en question soit un personnage qui ait spécialement du nez

...quoi qu'il en soit il n'est pas, assurément, de domaine où HEGEL me paraisse plus faible que dans celui de sa poétique, et spécialement, ou autant, que tout ce qu'il peut articuler autour d'*Antigone* vienne se raccorder pour lui autour de l'idée d'un conflit de discours, sans doute au sens où ces discours comportent l'enjeu le plus essentiel, et qui plus est vont toujours vers je ne sais quelle *conciliation*.

Je demande quelle peut être la conciliation qu'il y a à la fin d'ANTIGONE ? Et aussi bien ça n'est pas sans stupeur que cette conciliation est dite subjective par-dessus le marché.

Je lis, dans le texte de la *Poétique*, l'affirmation, à propos d'*Œdipe à Colone*...

dont nous avons déjà parlé ici
...d'*Œdipe à Colone* qui se résume en ceci, ne l'oublions pas, c'est la dernière pièce de SOPHOCLE, que c'est de là que porte la dernière malédiction d'ŒDIPE sur ses fils, celle donc qui va engendrer toute la suite catastrophique des drames sur lesquels nous allons nous retrouver avec ANTIGONE, et qui se termine sur ce qu'on peut bien appeler la malédiction terminale d'ŒDIPE :

« Oh! N'être jamais né... » [μή φῦναι [mè phunai]]

Comment parler de conciliation dans un tel registre ? Je ne suis pas enclin, de mon indignation, de m'en faire un mérite.

D'autres, d'ailleurs, s'en sont aperçu avant moi. GOETHE, nommément, semble l'avoir un tant soit peu soupçonné, ou bien encore Erwin ROHDE dans *Psyché*.

J'ai eu le plaisir ces temps-ci, en allant fouiller en ce qui pouvait tout de même servir pour moi de lieu de rassemblement sur les conceptions antiques concernant l'immortalité de l'âme, de rencontrer dans ce texte tout à fait recommandable, voire admirable de *Psyché*, au tournant, son étonnement devant l'interprétation généralement reçue de l'*Œdipe à Colone* de SOPHOCLE.

Essayons de nous laver un peu la cervelle de tout ce bruit autour d'*Antigone*, et d'aller regarder dans le détail qu'est-ce qui s'y passe.
Qu'est-ce qu'il y a dans *Antigone* ?
Il y a d'abord ANTIGONE.

Est-ce que vous vous êtes aperçu...
je vous le dis au passage
...que dans toute la pièce on n'en parle jamais qu'en l'appelant « *ή παῖς* », ce qui veut dire « *la gosse* » ?
Ceci, pour mettre les choses au point, pour vous permettre d'accommoder votre pupille sur le style de la chose.
Et puis il y a une action. La question de l'action dans la tragédie est très importante.

Je ne sais pas pourquoi quelqu'un...
que je n'aime pas beaucoup, peut-être parce qu'on me l'envoie toujours dans les dents
...qui s'appelait LA BRUYÈRE, a dit que nous venions trop tard, dans un monde trop vieux, ou que tout avait été dit.

Moi, je ne m'aperçois pas de cela.
Je crois que sur l'action dans la tragédie il y a encore beaucoup à dire.

Je veux dire que ce n'est pas du tout résolu.

Et que, pour prendre notre Erwin ROHDE auquel je donnais tout à l'heure un bon point, je suis étonné...
en un autre chapitre, quand il en parle, car il en parle beaucoup dans son livre sur SOPHOCLE
...de voir qu'il nous explique une sorte de curieux conflit entre l'auteur tragique et son sujet qui consisterait en ceci que les lois de la chose...
on ne sait d'ailleurs pas trop bien dans cette perspective pourquoi
...lui imposent de prendre une belle action comme support, de préférence une action mythique.

J'imagine que c'est pour que tout le monde soit déjà dans le bain, soit au courant, et en quelque sorte de faire valoir cette action, si l'on peut dire, avec ambiance et les caractères, les personnages, les problèmes, tout ce que vous voudrez, du temps. Et ce serait là que serait le problème. Il résulterait en somme que Monsieur ANOUILH a eu bien raison de nous donner sa petite ANTIGONE *fasciste*.

Ce conflit, qui résulterait en somme du débat du poète avec son sujet, ce serait susceptible - nous dit Erwin ROHDE - d'engendrer je ne sais quels *conflits de l'action à la pensée*, pour lesquels il évoque, non sans une certaine pertinence, je veux dire en faisant écho à beaucoup de choses déjà dites avant nous, le profil d'HAMLET. C'est amusant.

Je pense que c'est difficile à soutenir pour vous. Si vraiment ça a servi à quelque chose ce que j'ai essayé de vous expliquer l'année dernière au sujet d'HAMLET, à savoir de vous montrer qu'HAMLET n'est pas le drame du tout de la puissance, de *l'impuissance* de la pensée au regard de l'action. Pourquoi, au seuil des temps modernes, HAMLET ferait-il ici le témoignage d'une spéciale débilité de l'homme à venir au regard de l'action ?

Je ne suis pas si noir, je dirai plus : rien ne nous oblige à l'être, sinon une sorte de cliché de la décadence dans laquelle, je vous l'avais signalé au passage, FREUD lui-même tombe quand il fait le rapport des attitudes diverses d'HAMLET et d'ŒDIPE au regard du désir.

Je ne crois pas que ce soit dans une telle divergence de l'action et de la pensée que réside le drame d'HAMLET, ni le problème de l'extinction de son *désir*. J'ai essayé de vous montrer que la singulière apathie d'HAMLET tient au ressort de l'action même, que c'est dans le mythe choisi que nous devons en trouver les motifs, que c'est dans son rapport au désir de la mère, à la science du père concernant sa propre mort, que nous devons en trouver la source.

Et pour faire un pas de plus je vous désigne ici le recoupement où nous pouvons trouver notre analyse d'HAMLET avec ce point où je vous mène de *la seconde mort*. Ceci, que je ne pouvais point vous montrer l'année dernière, je vous le désigne maintenant au passage, et par l'intermédiaire de cette évocation de la réflexion d'Erwin ROHDE, si intempestive soit-elle.

N'oubliez pas un des effets où se reconnaît la topologie que je vous désigne.

C'est que si HAMLET s'*arrête* au moment de tuer CLAUDIUS, c'est qu'il se préoccupe de ce point précis que j'essaie de vous définir, il ne lui suffit pas de le tuer, il veut pour lui la torture éternelle de l'*enfer*.

Pourquoi, sous prétexte que nous en avons fait notre affaire de cet *enfer*, est-ce que dans l'analyse d'un texte, nous nous croirions déshonorés de faire entrer en jeu ceci, c'est que même s'il n'en est pas sûr, s'il n'y croit pas plus que nous à l'enfer, HAMLET, d'une certaine façon, puisqu'il se questionne :

« *Dormir, rêver peut-être...* »

Il n'en reste pas moins qu'il s'arrête dans son acte parce qu'il veut que CLAUDIUS aille en enfer.

C'est quand même à ne pas vouloir serrer de près les textes, je veux dire à rester dans l'ordre de ce qui nous paraît admissible, c'est-à-dire exactement dans l'ordre des préjugés, qu'à tout instant nous ratons l'occasion de désigner, dans les sentiers que nous suivons, *les limites propres, les points de franchissement*.

Ne vous eussé-je rien enseigné ici autre chose que cette méthode implacable de commentaire des signifiants, qu'il vous en resterait quelque chose, du moins je l'espère, et j'espère même qu'il ne vous en restera rien d'autre, à savoir que, si tant est que ce que j'enseigne ait la valeur d'un *enseignement*, je n'y laisserai après moi aucune de ces prises qui vous permettent d'y ajouter le suffixe « isme ».

En d'autres termes, que d'aucun des termes que j'aurai successivement poussés devant vous, mais dont heureusement votre embarras me montre qu'aucun d'entre eux n'a pu encore suffire à vous paraître l'essentiel, qu'il s'agisse du *symbolique*, du *signifiant* ou du *désir*, qu'aucun de ces termes, en fin de compte, ne pourra jamais, de mon fait, servir à quiconque de « gri-gri » intellectuel.

Après il y a, dans une tragédie, le Chœur.
Le Chœur, qu'est-ce que c'est ?
On vous dit c'est vous, ou bien c'est pas vous.

Je crois que la question n'est pas là, puisqu'il s'agit de moyens, et de moyens émotionnels.
Je dirai, le Chœur, ce sont les gens qui s'émeuvent.
Donc, regardez-y à deux fois avant de vous dire que c'est vos émotions qui sont en jeu dans cette *purification*.

Elles sont en jeu quant à la fin, à savoir que non seulement elles, mais bien d'autres, doivent être par quelque artifice apaisées, mais ce n'est pas pour autant qu'elles sont plus ou moins directement mises en jeu. Elles y sont sans aucun doute, vous êtes là à l'état, en principe, de matière disponible, mais d'un autre côté aussi, de matière tout à fait *indifférente*.

Quand vous êtes le soir au théâtre, vous pensez à vos petites affaires, au stylo que vous avez perdu dans la journée et au chèque que vous aurez à signer le lendemain. Ne nous faisons donc pas trop de crédit. Vos émotions *sont prises en charge* dans une saine disposition de la scène. C'est le Chœur qui s'en charge.

Le commentaire *émotionnel* est fait, c'est ce qui fait la plus grande chance de survie de la tragédie antique. Il est fait, il est juste ce qu'il faut bêta, il n'est pas sans fermeté non plus, il est bien humain. Vous êtes donc délivrés de tous soucis.
Même si vous ne sentez rien, le Chœur aura senti à votre place. Et même, après tout, pourquoi ne pas imaginer que l'effet peut être obtenu, là en effet, la petite dose, sur vous-même, si vous n'avez pas tellement palpité que cela ?

À la vérité, je ne suis pas tellement sûr que le spectateur participe tellement, palpite. Je suis bien sûr par contre qu'il est, par l'image d'ANTIGONE, fasciné.

J'ai dit, fasciné.

Ici, il est spectateur.

Mais je vous le demande encore, spectateur de quoi ?

Quelle est l'image que présente ANTIGONE ?

Là est la question.

Ne confondons pas ce rapport à l'image privilégiée et l'ensemble du spectacle. Le terme de spectateur, communément employé pour discuter l'effet de la tragédie, me paraît tout à fait problématique si nous ne limitons pas quel est le champ de ce qu'il engage.

Au niveau de ce qui se passe dans le réel, il est bien plutôt l'auditeur, et là-dessus je ne saurais trop me féliciter d'être en accord avec ARISTOTE pour qui tout le développement des arts du théâtre se produit au niveau de l'audition. Le spectacle étant arrangé pour lui dans l'ordre des choses en marge de ce qui est à proprement parler la technique.

Ça n'est certainement pas rien pour autant, mais ça n'est pas l'essentiel, comme l'élocution dans la rhétorique, le spectacle n'est ici que comme moyen secondaire.

Ceci pour remettre à leur place les soucis modernes dits de la mise en scène. Les mérites de la mise en scène sont grands, je les apprécie toujours, que ce soit au théâtre ou au cinéma. Mais quand même n'oublions pas qu'ils ne sont si essentiels que pour autant que, si vous me permettez quelque liberté de langage, notre troisième oeil ne bande pas assez, on le branle un tout petit peu avec la mise en scène.

Ce n'est pas non plus pour, à ce propos, me livrer au plaisir morose que je dénonçais tout à l'heure dans les conceptions d'une quelconque décadence du spectateur. Je n'en crois rien. Le public a dû toujours être, au même niveau, sous un certain angle.

Sub specie aeternitatis, tout se vaut, tout est toujours là, simplement pas toujours à la même place. Et je le dis en passant, il faut vraiment être un élève de mon séminaire, je veux dire être spécialement éveillé pour arriver à trouver quelque chose au spectacle de *la Dolce Vita*.

Je suis émerveillé du bruissement de plaisir qu'il semble avoir provoqué chez un nombre important de membres de cette assemblée. Je veux croire que cet effet n'est dû qu'au moment illusionnel produit par le fait que les choses que je dis sont bien faites pour mettre en valeur une certaine sorte de mirage, celui, effectivement, qui est à peu près le seul qui, dans cette succession d'images, soit visé, qui n'est jamais atteint nulle part, sauf, je dois dire, en un moment.

Il me semble que le moment où, au petit matin, les viveurs, au milieu des fûts des pins, au bord de la plage, après être restés immobiles et comme disparaissant de la vibration de la lumière, se mettent tout d'un coup en marche vers je ne sais quel but, qui est celui qui a fait tellement plaisir à beaucoup qui y ont retrouvé ma fameuse *Chose*, c'est à dire je ne sais quoi de dégueulasse qu'on extrait de la mer avec un filet.

Dieu merci, on n'a pas encore vu cela à ce moment-là. Seulement les viveurs se mettent à marcher, et ils seront presque toujours aussi invisibles et ils sont tout à fait semblables en effet à des statues qui se déplaceraient au milieu d'arbres d'UCCELLO. Il y a là en effet un moment privilégié et unique à lui tout seul. Il faut que les autres, ceux qui n'ont pas encore été reconnaître l'enseignement de mon séminaire, y aillent. C'est tout à la fin, ce qui vous permettra de prendre vos places, s'il en reste, au bon moment.

Nous voici donc au point de notre *Antigone*. Notre *Antigone* donc, la voici au moment d'entrer dans l'action où nous allons la suivre. Que vous en dirais-je de plus aujourd'hui ? J'hésite.

Il est tard. Je voudrais prendre ce texte de bout en bout pour vous en faire saisir les ressorts. Il est quand même quelque chose que vous pourriez faire d'ici la prochaine fois, c'est de le lire.

Je ne crois pas que de vous en avoir à la fois sonné la cloche en vous disant que je vous parlerai d'*Antigone* ait suffi, vu le niveau ordinaire de votre zèle, à vous le faire même parcourir. Il ne serait pas tout à fait inintéressant que vous le fassiez pour la prochaine fois. Il y a mille façons de le faire.

Il y a d'abord une édition critique de Monsieur Robert PIGNARRE. Pour ceux qui savent vraiment le grec, je recommanderai la traduction juxtalinéaire, car à bien voir le mot à mot, en somme, des textes grecs, c'est follement instructif. C'est sur ce plan, la prochaine fois, que je vous ferai voir à quel point nos repères sont là dans le texte parfaitement articulés par des signifiants que je n'ai pas besoin d'aller chercher *un par-ci, par-là*.

Je veux dire qu'il serait en quelque sorte une sorte de sanction vraiment arbitraire si je trouvais de temps en temps un mot pour faire écho à ce que je prononce. Je vous montrerai que les mots que je prononce sont ceux que vous retrouvez de bout en bout comme un fil unique et qui donne véritablement l'armature de la pièce.

Donc si vous pouvez regarder de près ce texte d'*Antigone* paru chez Hachette, vous en aurez déjà, je pense, suffisamment de fruits à pouvoir anticiper sur ce que je pourrai vous montrer.

Il y a quelque chose encore que je veux vous *signaler*. Un jour, GOETHE, parlant avec ECKERMANN, musardait un peu autour de toutes sortes de choses. Quelques jours avant, il avait inventé le canal de Suez et le canal de Panama. Je dois dire que c'est assez brillant de lire cela et de voir qu'en 1827 il avait eu, sur le sujet de la fonction historique de ces deux ustensiles, une vue extrêmement claire.

Puis un beau jour, on lit un livre qui vient de paraître, complètement oublié, du nommé IRISCH, qui fait d'*Antigone* un très joli commentaire que je connais à travers GOETHE. Je ne vois pas en quoi il se distingue du commentaire hégélien, en plus bêta. Il y a des choses très amusantes.

Je dois dire que ceux qui reprochent à HEGEL de temps en temps l'extraordinaire difficulté de ses *énonciations*, triompheront là, bien sûr, sous l'autorité de GOETHE, à confirmer leurs railleries.

GOETHE rectifie assurément ce dont il s'agit pour HEGEL quand il s'agit d'opposer CRÉON à ANTIGONE comme deux principes opposés de la loi, du discours, de conflit en quelque sorte qui serait lié aux structures.

Il montre assez que CRÉON sort manifestement de son chemin, pour tout dire poussé par son désir, cherche, lui, à rompre la barrière, à viser son ennemi POLYNICE au-delà des limites où il lui est permis de l'atteindre, et c'est pour autant qu'il veut le frapper précisément de cette *seconde mort* qu'il n'a aucun droit de lui infliger, que c'est en ce sens que CRÉON développe tout son discours, et par là, à soi tout seul, il court à sa perte.

Si ce n'est pas dit exactement comme cela, c'est impliqué, entrevu par le discours de GOETHE. Il ne s'agit pas d'un droit qui s'oppose à un droit, mais d'un tort qui s'oppose à quoi ?

À autre chose qui est bien pour nous le véritable problème, à savoir ce que dans cette occasion représente ANTIGONE.

Vous le verrez, je vous le dirai, ce n'est pas simplement la défense des droits sacrés du mort ou de la famille, ni non plus tout ce qu'on a voulu représenter d'une sorte de sainteté d'ANTIGONE.

ANTIGONE est portée par une passion, et nous tâcherons de savoir laquelle.

Mais il y a une chose singulière, c'est que GOETHE, quel que soit ce qu'à ce moment il articule, nous dit avoir été choqué, heurté par un moment de son discours, où...

au-delà de tout ce calvaire dont nous suivrons le parcours, alors que tout est franchi, sa prise, son défi, sa condamnation, son gémissement même, qu'elle est vraiment au bord de ce fameux tombeau ...Antigone s'arrête pour se justifier.

Alors que déjà elle-même a semblé fléchir dans une sorte de désir :

« Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

elle se reprend, et aussi bien, dit :

« Sachez-le, je n'aurais pas défié la loi des citoyens pour un mari ou un enfant à qui on eût refusé la sépulture, parce qu'après tout, dit-elle, si j'eusse perdu un mari dans ces conditions, j'aurais pu en prendre un autre, que si même j'avais perdu un enfant, avec le mari j'aurais pu refaire un autre enfant avec un autre mari, mais ce frère...

αὐτάδελφος, le terme grec se liant soi-même avec le frère, parcourt toute la pièce, il apparaît au premier vers, quand elle parle à ISMÈNE

...ce frère né du même père et de la même mère, maintenant le père et la mère sont cachés dans l'Hadès, il n'y a plus aucune chance que quelque frère en renaisse jamais.

*μητρὸς δ' ἐν Αἴδου καὶ πατρὸς κεκευθότιν
οὐκ ἔστ' ἀδελφὸς ὅστις ἂν βλάστοι ποτέ.* [911-912]

Là, le sage de Weimar trouve que quand même c'est un peu drôle. Il n'est pas le seul. Et au cours des âges, le ressort, la raison de cette extraordinaire justification a toujours laissé les gens vacillants.

Il faut bien que toujours quelque folie frappe les plus sages discours, et GOETHE ne peut pas manquer de laisser échapper un vœu.

C'est la vérité de l'homme de retenue, et qui sait quel est le prix d'un texte, de toujours se garder de formuler d'une façon anticipée, car n'est-ce pas là introduire tous les risques ?

Il dit, je souhaite qu'un érudit nous montre un jour que ce passage est interpolé.

Naturellement, quand on fait pareil vœu, on peut toujours espérer qu'il sera comblé.

Il y a eu au moins quatre ou cinq érudits au cours du XIX^{ème} siècle pour dire que ce n'était pas tenable.

Une des meilleurs façons dont les choses ont été avancées, c'est que, paraît-il, une histoire qu'on dirait pareille serait dans HÉRODOTE, au troisième livre.

À la vérité, ça n'a pas beaucoup de rapport, à part qu'il s'agit de vie et de mort et aussi de frère, de père, d'époux et d'enfant.

À part ça, qui est vrai, il ne s'agit pas du tout de la même chose, car c'est une femme à qui on offre, à la suite de ses lamentations, le choix entre une personne à gracier, de toute sa famille qui se trouve toute entière impliquée dans une condamnation globale comme cela pouvait se faire à la cour des Perses, et elle explique pourquoi elle préfère son frère à son mari.

D'autre part, ce n'est pas parce que deux passages se ressemblent, qu'on pense que l'autre est une copie du premier.

Et après tout, pourquoi est-ce que cette copie est introduite là ?

En d'autres termes, ce passage est si peu apocryphe que les deux vers cités précédemment, qui sont choisis dans le passage, sont choisis parce qu'ARISTOTE, environ quatre-vingt ans après SOPHOCLE, les cite au troisième livre de sa *Rhétorique*.

Il est quand même difficile, si ces vers portent en eux-mêmes la charge de tellement de scandale, de penser que quelqu'un qui vivait quatre-vingt ans après SOPHOCLE, aurait cité, à titre d'exemple littéraire, et pas dans un endroit peu important...

car il s'agit de ce que du point de vue de la *Rhétorique* on doit faire pour expliquer ses actes, et de tous les exemples qui peuvent venir dans une pareille matière qui paraît assez commune ...il se trouve qu'ARISTOTE cite justement ces deux vers.

Cela risque de rendre tout de même le passage et la thèse de l'interpolation un tant soit peu douteuse.

En fin de compte, ce passage, justement parce qu'il porte avec lui ce caractère de scandale, est peut-être de nature à nous retenir.

Nous verrons d'ailleurs...

je pense que vous pouvez déjà l'entrevoir ...qu'il n'est là, semble-t-il, que pour fournir un appui de plus à ce que nous essaierons de définir tout à fait strictement la prochaine fois concernant la visée d'ANTIGONE.

Je voudrais aujourd'hui, essayer de vous parler
d'[Antigone](#)...

à savoir de la pièce de SOPHOCLE
écrite en 441 avant J.C.
...de l'économie de cette pièce.

Je crois que c'est un texte qui mérite à tous points
de vue de jouer pour nous ce *rôle d'exemple* autour de quoi
tourne ce que KANT nous donne comme étant la base
de cette communication essentielle...

en tant qu'elle est possible,
qu'elle est même exigée
...dans *la catégorie du beau*.

Seul l'exemple...

c'est tout différent de l'objet
...est ce qui peut dans cette catégorie nous permettre
la transmission.

Vous savez que d'autre part, nous remettons ici
en question la fonction, la place de cette catégorie,
par rapport à ce que nous avons essayé d'approcher
comme la visée du *désir*.

Pour tout dire, quelque chose sur la fonction du *beau*,
de nouveau peut à notre recherche ici, venir au jour.
C'est là que nous en sommes.
Ce n'est qu'un point de notre chemin.

« Ne t'étonne pas... »

dit quelque part PLATON, dans le *Phèdre*,
qui est justement un dialogue sur le *beau*

« ne t'étonne pas de la longueur du chemin, si grand est le détour, car c'est un détour nécessaire. »

Aujourd'hui donc, avançons-nous dans le commentaire d'*Antigone*, pour autant qu'il illustre, et d'une façon vraiment admirable...

lisez ce texte pour y voir une espèce de sommet inimaginable dans une sorte de rigueur anéantissante qui, je crois, n'a d'équivalent dans l'œuvre de SOPHOCLE que dans *l'Œdipe à Colone*, qui est sa dernière œuvre
...il l'a fait en 455.

Quant à la date que j'ai mise au tableau : 441, je voudrais essayer de vous rapprocher de ce texte pour vous en faire apprécier *la frappe extraordinaire*.

Donc, nous avons dit la dernière fois :

- il y a ANTIGONE.
- Il y a quelque chose qui se passe.
- Il y a le CHŒUR.

D'autre part de la nature de la tragédie, je vous avais apporté la chute de cette phrase d'ARISTOTE concernant les lois, ses normes, que j'ai laissée dans l'ombre, nous n'avons pas ici à discuter de la classification des genres littéraires, passage qui se terminait par *la pitié et la crainte* accomplissant cette *κάθαρσις* [catharsis], cette fameuse *κάθαρσις* dont à la fin...
ce sera la conclusion de ce que nous avons à formuler ici dans l'ordre de l'*œdipe*
...nous essaierons de voir quel est le véritable sens, la *κάθαρσις* des passions de cette espèce.

Les auteurs, et notamment GOETHE, étrangement, ont voulu voir la fonction de *cette crainte* et de *cette pitié* dans l'action même.

Je veux dire que dans cette action nous serait fourni le modèle d'une sorte d'équilibre trouvé entre *cette crainte* et *cette pitié*.

Ce n'est sûrement pas là ce que nous dit ARISTOTE.

Je vous l'ai dit, ce que nous dit ARISTOTE nous reste encore comme un chemin fermé, par ce curieux destin qui veut que nous ayons si peu de quoi étayer ce qu'il a dit dans son propre texte, en raison des défauts, des pertes en route qui se sont produites.

Mais je vais tout de suite vous faire une remarque. Des deux protagonistes, au premier regard, que sont CRÉON et ANTIGONE, veuillez bien remarquer :

- au premier aspect que ni l'un ni l'autre ne semble connaître *la crainte* ni *la pitié*. C'est une remarque qui a tout de même bien *son sens*. Si vous en doutez, c'est que vous n'avez pas lu *Antigone*, et comme nous allons le lire ensemble, je pense vous le faire toucher du doigt.
- Au second aspect, d'ailleurs, ce n'est pas « *il semble* », c'est qu'« *il est sûr* ». C'est pour cela, entre autres, qu'ANTIGONE est le véritable héros. *Il est sûr* qu'au moins un des deux protagonistes, jusqu'au bout, ne connaît ni crainte, ni pitié, et c'est ANTIGONE. À la fin, CRÉON - vous le verrez - se laisse toucher par la crainte, et si ce n'est pas la cause, c'est assurément le signal de sa perte.

Reprenons maintenant les choses au départ. Ce n'est même pas que CRÉON ait, si je puis dire, les premiers mots à dire. La pièce, telle qu'elle est construite par SOPHOCLE, nous présente d'abord ANTIGONE dans son dialogue avec ISMÈNE, affirmant dès les premières répliques son propos, les raisons de ce propos. Le style de ce propos, nous allons le reprendre tout à l'heure.

C'est *secondairement* que nous voyons donc apparaître CRÉON. Il n'est même pas là en repoussoir, néanmoins il est essentiel à notre démonstration. CRÉON...

pour autant qu'il vient là illustrer ce que nous avançons quant à la structure de l'éthique tragique, qui est celle de la psychanalyse

...CRÉON illustre ceci : il veut *le bien*.
Ce qui après tout est bien son rôle.

Le chef, c'est celui qui conduit la communauté.
Il est là pour *le bien de tous*.
Quelle est sa faute ?

ARISTOTE nous le dit, et d'un terme qu'il promeut
comme essentiel à l'action tragique, c'est le terme
d'*ἁμαρτία* [hamartia]⁵⁹.

Ce terme, nous avons quelque peine à le traduire :
erreur, et...

 infléchi dans la direction
 éthicienne, éthique par instant
...*erreur de jugement*, en venons-nous à l'interpréter.
Ça n'est peut-être pas si simple.

Et ARISTOTE la fait...
 cette *erreur de jugement*
...essentielle au ressort tragique.

Je vous l'ai dit la dernière fois, près d'un siècle
sépare l'époque de la grande création tragique de
son interprétation dans une pensée philosophante.
MINERVE ne se lève - comme l'avait déjà dit HEGEL -
qu'au crépuscule.⁶⁰

Après tout, je n'en suis pas si sûr.

Mais nous pouvons rappeler ce terme souvent évoqué,
pour penser qu'il y a tout de même quelque chose
qui sépare l'enseignement propre des rites tragiques,
de son interprétation postérieure dans l'ordre
d'une *éthique* qui est dans ARISTOTE, *science du bonheur*.

Nous pouvons tout de même remarquer ceci...
 et je me ferais volontiers fort de trouver dans
 les autres tragédies, notamment celles de
 SOPHOCLE

...qu'ici l'*ἁμαρτία* [hamartia], elle existe, elle est vraie,
elle est avouée.

59 *ἁμαρτάνω* [hamartia], déverbal de *ἁμαρτάνω* [hamartanō] : « manquer la cible » et par extension, erreur, *faute, péché*...

60 Cf. Hegel, *Principes de la Philosophie du Droit*, Préface : « ...l'oiseau de Minerve qui ne prend son envol qu'à la tombée du crépuscule. ».

Le termes d'*ἁμαρτήματα* se retrouve dans le discours de CRÉON lui-même, quand à la fin, sous les coups du sort, il s'abat.

Ça n'est pas au niveau du vrai *héros* qu'est l' *ἁμαρτία*, c'est au niveau de CRÉON qu'est cette *erreur de jugement*.

Son *erreur de jugement*...

je crois qu'ici nous pouvons serrer de plus près que ne l'a fait jamais encore *la pensée « amie de la sagesse »*, la pensée philosophante

...est justement...

avant la lettre sans doute, car n'oublions pas que c'est très vieux quand même, 441 avant J. C., le « *Souverain Bien* » l'ami PLATON ne nous en avait pas encore forgé le mirage

...pour lui CRÉON, de vouloir faire de ce *bien* la loi sans limites, la loi souveraine, la loi qui déborde, qui dépasse une certaine limite, qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il franchit cette fameuse limite dont on croit bien sûr en avoir dit assez en disant qu'ANTIGONE la défend, qu'il s'agit des *lois non écrites* de la *δίκη* [diké]⁶¹, cette *δίκη* dont on fait la justice, le dire des dieux. On croit en avoir dit assez, on n'en a pas dit grand chose.

Et assurément c'est un autre champ, un champ sur lequel CRÉON, comme un innocent, par *ἁμαρτία* lui, à proprement parler *erreur* sinon de *jugement*, *erreur de quelque chose*, déborde.

Remarquez, à la lumière des questions que nous pouvions poser, concernant la nature de *la loi morale*, que son langage est parfaitement conforme à ce qui, dans KANT, s'appelle le *Begriff* - le *concept* - du *bien*.

C'est le langage de la *Raison pratique*.

Son commandement, son interdiction concernant la sépulture refusée à POLYNICE, indigne, traître, ennemi de la patrie, est fondée sur le fait qu'on ne peut pas également honorer ceux qui ont défendu la patrie et ceux qui l'ont attaquée.

61 *δίκη* [diké] : coutume, manière, mode ; Ordre, loi, droit. (du radical indoeuropéen *deyǵ-* (« montrer, pointer ») d'où *dico* (« dire »), *deceit* (« il convient de »), *digitus* (« doigt (qui sert à montrer) ») en latin, *teach* (« enseigner ») en anglais.

Et du point de vue kantien, c'est bien une maxime qui peut être donnée comme règle de raison ayant valeur universelle.

C'est que donc, avant la lettre...

avant ce cheminement éthique qui, d'ARISTOTE
à KANT, nous mène à dégager, dans une sorte
d'identité dernière, la LOI et la RAISON

...avant la lettre, *le spectacle tragique* ne nous montre-t-il pas
l'objection fondamentale, première :

le *bien* ne saurait vouloir régner sur tout,
sans qu'apparaisse là un excès, dont la tragédie
nous avertit que les conséquences en seront fatales ?

Ce fameux champ sur lequel il s'agit de ne point
déborder, quel est-il ?

Je vous l'ai dit tout à l'heure.

On nous dit, c'est là que règnent *les lois non écrites*,
la volonté, ou mieux la *δίκη* [diké] des dieux.

Mais voilà, nous ne savons plus du tout ce que c'est
que les dieux. N'oublions pas que nous sommes,
depuis quelque temps, sous la loi chrétienne.
Et pour retrouver ce que c'est que les dieux,
il faut que nous fassions de l'ethnographie.

Si vous lisez ce Phèdre dont je vous parlais tout à l'heure,
qui est un cheminement concernant *la nature de l'amour...*

c'est comme cela que ça s'appelle
...cet amour, nous avons bien changé aussi l'axe
des mots qui nous servent à le viser.

Qu'est-ce que c'est que cet amour ?

Est-ce que c'est ce qui ici après les oscillations de
l'aventure chrétienne, nous avons appelé *l'amour sublime* ?
Vous le verrez c'en est, en effet, fort proche,
encore qu'atteint par d'autres voies.

- Est-ce que c'est *le désir* ?
- Est-ce que c'est ce que certains croient que
j'identifie à ce champ central ici, à savoir
je ne sais quel mal naturel dans l'homme ?
- Est-ce que c'est *ce que quelque part* CRÉON appelle *l'anarchie* ?

Quoi qu'il en soit, dans le *Phèdre*, vous verrez...
en un passage que vous retrouverez avec facilité
...que la façon dont les amants réagissent, agissent
l'amour, varie selon l'*époptie*⁶² à laquelle *ils ont participé*...
ce qui veut dire les initiations, au sens
propre qu'a ce terme dans le monde antique
...des cérémonies très précises au cours desquelles se
produisent - disons vite et en gros - ce même
phénomène qu'au cours des âges...
et encore actuellement, pourvu qu'on fasse
sur la surface du globe les déplacements
de latitude nécessaires
...on peut trouver sous la forme de ces *trances*
ou des phénomènes de *possession* au cours de quoi un être
divin se manifeste par la bouche de celui qui donne,
si l'on peut dire, son concours.

C'est pour cela que PLATON nous dit que ceux qui ont
eu l'initiation de ZEUS ne réagissent pas dans
l'amour comme ceux qui ont eu l'initiation d'ARÈS.
Remplacez les noms par ceux qui dans telle province
du Brésil peuvent servir à désigner tel esprit
de la terre, de la guerre, telle divinité souveraine,
nous ne sommes pas là pour faire de l'exotisme,
mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

En d'autres termes, il s'agit de quelque chose qui
ne nous est plus guère accessible que *du point de vue de*
l'extérieur, de la science, de l'objectivation, mais qui *ne fait pas partie*...

pour nous chrétiens, formés par le christianisme
...du texte dans lequel se pose effectivement la
question de ce champ, ce champ, que nous, chrétiens,
nous avons balayé de ses dieux comme chacun sait.

C'est justement de *ce que nous avons mis à la place* qu'il est
question ici à la lumière de la psychanalyse.
En d'autres termes de *ce qui, dans ce champ, reste comme limites*, comme
limites qui étaient là sans doute depuis toujours,
mais qui seules sans doute, restent, ont marqué leur
arrêt dans ce champ déserté pour nous chrétiens,
c'est là la question qu'ici j'ose poser.

⁶² Epopte : Terme d'antiquité grecque signifiant : celui qui voit.. Celui qui était arrivé au troisième et dernier grade dans l'initiation aux mystères d'Eleusis.

Dans ce champ, la limite dont il s'agit, essentielle pour qu'en apparaisse par réflexion un certain phénomène que, dans une première approximation, j'ai appelé *le phénomène du beau*, c'est ce que j'ai commencé de pointer, de définir comme celle de *la seconde mort*.

Celle que je vous ai d'abord produite dans SADE comme étant celle qui voudrait traquer la nature dans le principe même de sa puissance formatrice, celle qui règle les alternances de la corruption et de la génération.

Au-delà de cet ordre...

qu'il ne nous est déjà pas si facile de penser,
d'assumer dans la connaissance

...au-delà nous dit SADE...

ici pris comme repère d'un
moment de la pensée chrétienne

...au-delà de cet ordre il y a quelque chose,
une transgression est possible qu'il appelle *le crime*,
en tant que le sens de ce *crime*, je vous l'ai montré,
ne peut être qu'un fantasme dérisoire.

Ce dont il s'agit, c'est de ce que la pensée désigne comme *le crime* en ce sens, en tant...

proprement, pour user de termes qui lui donnent son poids

...qu'il ne respecte pas *l'ordre naturel*, et que la pensée de SADE peut aller jusqu'à forger *cet excès vraiment singulier, inédit...*

pour autant que sans doute avant lui ce n'était
guère venu, au moins apparemment, je veux dire
dans une pensée qui s'articule, car nous ne
savons pas ce qu'ont pu formuler depuis longtemps
les sectes mystiques

...SADE peut venir à formuler et à penser que *par le crime*
il est au pouvoir de l'homme qui l'assume de délivrer
la nature des chaînes de ses propres lois.

Car ses propres lois sont des chaînes.

La reproduction des formes autour de quoi viennent
s'étouffer en une impasse de conflits ses
possibilités à la fois harmoniques et inconciliables,
c'est tout cela qu'il y a besoin d'écarter pour la
forcer, si l'on peut dire, à recommencer *à partir de rien*.

Telle est la visée de ce crime dont ce n'est pas pour rien qu'il est pour nous tellement un horizon de notre exploration du désir, et que ce soit à partir d'un crime originel que FREUD ait dû tenter de reconstruire toute la généalogie de la loi.

Ces frontières du « *à partir de rien* », du *ex nihilo*, c'est là vous dis-je...

vous ai-je dit dans les premiers pas de notre propos de cette année ...que se tient nécessairement une pensée qui veut être rigoureusement athée. Une pensée rigoureusement athée se situe dans une perspective qui est celle du *créationnisme*, et dans nulle autre.

Aussi bien, pour illustrer que la pensée sadique se tient justement sur cette limite, rien n'est plus exemplaire que le fantasme fondamental dans SADE.

Je veux dire que celui que *les mille images épuisantes* qu'il nous donne de la manifestation du désir ne font qu'illustrer, c'est justement le fantasme d'une souffrance éternelle, car fondamentale à l'image de la souffrance infligée dans le scénario sadique.

Typique est ceci que la souffrance ne peut mener, ne mène pas la victime à ce point qui la disperse, et qui l'anéantit.

Il semble que *l'objet des tourments* doive, dans le fantasme, conserver la possibilité d'être un support *indestructible*.

Effectivement c'est bien un fantasme, où l'analyse montre clairement que le sujet détache *un double de soi* qu'il fait inaccessible à l'anéantissement, pour lui faire supporter ce qu'on doit appeler dans l'occasion...

d'un terme emprunté au domaine de l'esthétique ...« *les jeux de la douleur* ».

Car c'est bien là de la même région qu'il s'agit, que celle où s'ébattent les phénomènes de *l'esthétique*, un certain espace libre.

Et c'est en cela que gît cette conjonction jamais soulignée...

comme si je ne sais quel tabou, interdiction parente de cette difficulté que nous connaissons bien chez nos patients à avouer ce qui est à proprement parler de l'ordre du fantasme ...cette conjonction dis-je, qu'il y a entre ces « *jeux de la douleur* » et les phénomènes de « *la beauté* ».

Je vous les montrerai très manifestement, tellement étalés qu'on finit par ne plus le voir dans le texte de SADE, où les victimes sont toujours parées, non seulement de toutes *les beautés*, mais de *la grâce même* qui en est la fleur dernière.

Comment expliquer cette sorte de nécessité, si ce n'est d'abord qu'il nous faut la retrouver cachée, toujours imminente, de quelque côté que nous abordions le phénomène, du côté de l'exposition émouvante de la victime ou du côté aussi bien de toute beauté trop exposée, trop bien produite, qui laisse l'homme interdit devant l'image, derrière elle profilée, de ce qui la menace. Mais de quoi ? Car ce n'est pas de l'anéantissement.

Je crois que ceci est si *essentiel* que j'ai l'intention de vous faire reparcourir les textes de KANT dans la *Critique du jugement* si extraordinairement rigoureux concernant la nature de la beauté. Je les élude ici. Je veux dire que je les mets entre parenthèses.

Néanmoins, ce rapport à *l'objet*...

qui intéresse sans doute les mêmes forces qui sont à l'œuvre dans *la connaissance*, mais qui - nous dit KANT - sont intéressées dans le phénomène du *beau* sans que l'objet soit concerné ...est-ce que vous n'en saisissez pas, vous n'en touchez pas du doigt l'analogie avec le fantasme sadique lui-même, où l'objet n'est là que comme pouvoir d'une souffrance qui n'est elle-même que le signifiant d'une limite, à savoir le point où elle est conçue comme une stase, comme quelque chose qui nous affirme que ce qui est ne peut pas rentrer dans cet anéantissement d'où il est sorti.

Et c'est bien là cette limite que le christianisme a érigée à la place de tous les autres dieux, et sous la forme de cette image exemplaire, tirant à elle secrètement tous les fils de notre désir, l'image de la crucifixion, en tant qu'après tout, si nous osons, je ne dis pas la regarder en face...

depuis le temps qu'il y a des mystiques
qui s'y absorbent, pensez que tout de même
on peut espérer qu'elle a été affrontée

...il est plus difficile sans doute d'en parler
d'une façon directe, et d'oser dire que c'est là
quelque chose que nous pouvons appeler...

avant la lettre bien sûr

...*apothéose du sadisme*, divinisation de tout ce qui reste dans ce champ, à savoir cette limite où l'être subsiste dans la souffrance, parce qu'il ne le peut autrement que par un *concept* qui d'ailleurs représente la mise hors de jeu de tous les concepts, celui justement de l'« *ex nihilo* ».

Qu'il me suffise, pour *illustrer* ce que je viens de dire, de rappeler ce que vous, analystes, vous pouvez toucher du doigt, à savoir à quel point...

des rêveries des pures jeunes filles
jusqu'aux accouplements des matrones
...le fantasme qui guide le désir féminin peut être,
par cette image promue du Christ dessus la croix,
littéralement empoisonné.

Dois-je aller plus loin ? Dois-je dire qu'autour de cette image, la chrétienté, saintement, crucifie l'homme depuis des siècles ? Saintement !

Depuis quelque temps, nous découvrons que les administrateurs sont des saints.
Est-ce qu'on ne peut pas aussi renverser les choses, et dire que les saints sont des administrateurs ?
Les saints sont les administrateurs en effet de l'accès au *désir*.

Car cette opération de la chrétienté sur l'homme se poursuit au niveau collectif.
Les dieux morts dans le cœur des chrétiens sont traqués de par le monde par la mission chrétienne.

L'image centrale de la divinité chrétienne absorbe toutes les autres images du désir chez l'homme, avec quelques conséquences. C'est peut-être ce au bord de quoi nous sommes dans l'histoire. C'est ce qu'en langage d'administrateur, on vous désigne à notre époque sous le terme des problèmes culturels des pays sous-développés.

Je ne suis pas là pour vous promettre, à la suite de cela, une surprise, bonne ou mauvaise : elles vous viendront - comme on dit dans ANTIGONE - bien assez tôt.

Maintenant, venons en à ANTIGONE.

ANTIGONE, c'est l'héroïne.
C'est celle qui porte la voix des dieux.
C'est celle...

traduit-on le grec
...qui est plus faite pour l'amour que pour la haine.

Bref, c'est une véritablement tendre et charmante petite personne si on en croit cette sorte de « *commentaire en eau-de-bidet* » qui fait le style de ce qu'en disent les bons auteurs.

Je voudrais simplement, pour l'introduire, vous faire quelques remarques.

Et pour tout de suite aller au but, vous dire le terme autour de quoi se situe le drame d'ANTIGONE, ce terme que vous pourrez retrouver dans le texte *répété vingt fois*. Dans un texte aussi court, une chose *répétée vingt fois*, ça bruit comme quarante. Cela n'empêche pas bien sûr qu'on peut aussi ne pas le lire.

[*ἄτης*, *ἄτερ* (4), *ἄτιμόν* (5), *ἄταφον* (29), *ἄτιμα* (78), *ἄτην* (185), *ἄτα* (533), *ἄτερ* (566), *ἄτας* (583), *ἄτας* (614), *ἄταν* (623), *ἄτας* (625), *ἄτη* (1097), *ἄτην* (1260)]

Ce terme c'est celui-ci : *ἄτη* [Até].

Il est irremplaçable.

C'est lui à proprement parler qui désigne la limite que la vie humaine ne saurait trop longtemps franchir. Le texte du CHŒUR à cet endroit est significatif et insistant, *ἐκτὸς ἄτας* [614, 625].

Au-delà de cet ἄτη [Até] :

- c'est là où on ne peut passer *qu'un très court temps*,
- c'est là que veut aller ANTIGONE.

Et il ne s'agit pas d'une expédition attendrissante, d'abord parce que vous pouvez avoir dans la bouche d'ANTIGONE *tous les témoignages* du point où elle en est. Littéralement, elle ne nous cache rien de ce dont il s'agit : elle n'en peut plus !

Sa vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Elle vit dans la mémoire du drame intolérable de celui dont a surgi cette *souche* qui vient d'achever de s'anéantir sous la figure de ses deux frères. Elle vit au foyer de CRÉON, soumise à sa loi, et c'est cela qu'elle ne peut supporter.

Elle ne peut supporter de dépendre - direz-vous - d'un personnage qu'elle exècre. Qu'elle exècre. Après tout pourquoi ?

Elle est nourrie, logée...
et même - dans SOPHOCLE - on ne la marie pas...
comme ÉLECTRE dans GIRAUDOUX. Et ne croyez pas
que ce soit GIRAUDOUX qui l'ait inventé,
c'est EURIPIDE. ÉLECTRE, dans EURIPIDE,
...on ne la marie pas au jardinier
...pourtant, elle ne peut pas supporter cela.

Et ça joue bien son rôle. Et non seulement ça joue bien son rôle, mais dans le texte ça joue de tout son poids pour nous expliquer, si l'on peut dire *sa résolution*, cette résolution affirmée dès le départ dans son dialogue avec ISMÈNE.

Son dialogue avec ISMÈNE est quelque chose qui, dès le départ, est d'une cruauté exceptionnelle. Car quand ISMÈNE lui fait remarquer :

« Écoute, vraiment, dans la situation où nous sommes,
ce n'est pas déjà très libre aux entourures, n'en remettons pas. »

Elle saute immédiatement là-dessus :

*« Surtout, maintenant, ne reviens plus sur ce que tu viens de dire,
car même si tu voulais, c'est moi qui ne veux plus de toi. »*

Et le termes de *ἐχθαρεῖ* [echtarei], *ἐχθρὰ* [echtra] [vers 93-94], d' *inimitié* concernant ses rapports à elle avec sa soeur, concernant ce qu'elle retrouvera au-delà quand elle retrouvera son frère mort, sont tout de suite produits.

Celle qui dira plus tard :

« Je suis faite pour partager l'amour et non pas la haine. »

ce sont les mêmes mots d'inimitié avec lesquels elle se présente tout de suite.

Dans la suite des événements, quand sa soeur reviendra vers elle pour partager son sort, quoique n'ayant pas commis l'action interdite, elle la repoussera également avec une cruauté qui dépasse toutes les limites dans le raffinement, car elle lui dit :

« Reste avec CRÉON que tu aimes tant. »

Elle met le comble à son mépris.

Voici donc tout de même silhouettée disons « l'énigme » que nous présente ANTIGONE. Cette énigme est celle d'un être inhumain. Nous ne la situons pas, car qu'est-ce que ça voudrait dire pour nous, de notre part, de la situer dans le registre de la monstruosité ?

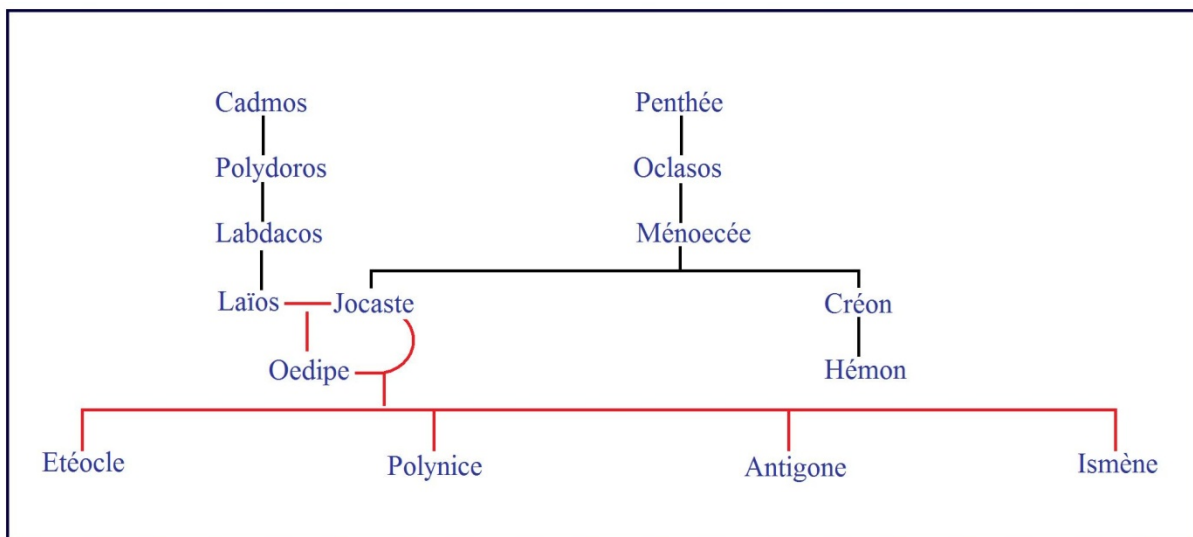
C'est bon pour le Chœur qui est là, en toute cette histoire, et qui, à un moment d'une de ces répliques à vous couper le souffle, qui sont celles d'ANTIGONE, s'écrie, elle est *ἐμός* [émos], c'est le terme employé.

On traduit cela comme on peut par inflexible. Cela veut dire littéralement quelque chose de cru, de non-civilisé.

C'est le terme de crudité qui correspond le mieux quand on l'utilise pour parler des *mangeurs de chair crue*. C'est le point de vue du CHEUR. Il n'y comprend rien. Autrement dit elle est aussi ἐμός [émos] que son père. Voilà ce qu'on dit.

Pour nous il s'agit de ceci :
c'est de savoir qu'est-ce que veut dire *cette sortie des limites humaines* chez ANTIGONE, si ce n'est parce que son désir vise très précisément ceci au-delà de l'ἄτη [Até] .
Le même mot ἄτη [Até] qui sert dans *atroce*.
C'est là ce dont il s'agit.

C'est ce que le Chœur répète avec insistance à tel moment que je vous désignerai de son intervention, avec une insistance technique.
Je veux dire que c'est cela que ça veut dire, on s'approche ou on ne s'approche pas d'ἄτη [Até] , et quand on s'en approche, c'est en raison de quelque chose qui est lié dans l'occasion à un commencement, à une chaîne qui est celle du malheur de la famille des LABDACIDES.



Quand on a commencé de s'en approcher, les choses s'enchaînent en cascade. Ce qui se trouve au fond de ce qui se passe à tous les niveaux de cette lignée, c'est ce quelque chose, nous dit le texte, qui est déterminé par un μέριμνα.

C'est presque le même mot que *μνήμη*, avec l'accent de *ressentiment*.

Mais c'est très faux de le traduire par *ressentiment*, car le *ressentiment* est une notion psychologique, alors que *μέριμνα* est une notion de ces termes ambigus entre le subjectif et l'objectif qui nous donnent à proprement parler les termes de l'articulation signifiante.

Ce *μέριμνα* des LABDACIDES, c'est cela qui pousse ANTIGONE sur ces frontières de l'*ἄτη* [Até] qu'on peut traduire sans doute par malheur.

Mais cela n'a rien à faire avec le malheur.

C'est ce sens imparti sans doute, peut-elle dire, par les dieux assurément implacables, celui-là même qui la fait sans pitié ni crainte, et qui, pour nous, la fait apparaître au moment même de son acte, dicte au poète qu'est SOPHOCLE cette image fascinante : une première fois, dans la ténèbre, elle est allé recouvrir le corps de son frère de cette fine couche de poussière, cette poussière légère qui le couvre assez pour qu'il devienne voilé à la vue.

Car c'est de cela qu'il s'agit.

On ne peut laisser s'étaler à la face du monde cette pourriture où les chiens et les oiseaux viennent arracher des lambeaux pour les porter, nous dit le texte, sur les *autels*, au cœur des villes, où ils vont disséminer à la fois *l'horreur* et *l'épidémie*.

ANTIGONE a donc fait ce geste une fois.

Ce qui se passe au-delà d'une certaine limite ne doit pas être vu. Le messenger va dire ce qui s'est passé, en disant, nous n'avons trouvé nulle trace, on ne peut pas savoir qui a fait cela. L'ordre a été donné de disperser à nouveau cette poussière.

Et cette fois, ANTIGONE se fait surprendre.

Le messenger qui revient nous décrit dans les termes suivants ce qui s'est passé, ils ont d'abord nettoyé le cadavre de ce qui le couvrait, puis se sont mis sous le vent parce que ça pue.

Il faut au moins éviter les émanations épouvantables de ce cadavre.

Mais il s'est mis à souffler un grand vent, et la poussière, cette fois, s'est mise à emplir l'atmosphère, remplissant même, dit le texte, le grand éther.

Et dans ce moment où tous, se réfugiant comme ils peuvent, *s'encapuchonnent* dans leurs propres bras, se terrent devant cette sorte de changement de visage de la nature, à cette approche de l'obscurcissement total, du cataclysme, c'est là que se manifeste la petite ANTIGONE.

Elle réapparaît auprès du cadavre en poussant, nous dit le texte, les gémissements de l'oiseau à qui ses petits ont été ravis. *Singulière image*. Plus *singulière* d'être reprise, et répétée par les auteurs.

J'en ai extrait les quatre vers des *Phéniciennes* d'EURIPIDE où, là aussi, on la compare à la mère délaissée d'une couvée dispersée, poussant ses cris pathétiques, qui, littéralement, nous montrent ce qui toujours, dans la poésie antique, symbolise cette évocation de l'oiseau.

N'oublions pas combien nous sommes proches, dans les mythes païens, de la pensée de la métamorphose, et à proprement parler c'est ici la transformation de PHILÉMON et de BAUCIS.

C'est le rossignol qui, comme tel, se profile, tout au moins dans le texte d'EURIPIDE, sans ambiguïté, comme étant l'image dans laquelle l'être humain semble se muer au niveau de cette plainte.

La limite où nous sommes ici situés est la limite même où se situe la possibilité de la métamorphose, celle qui, véhiculée au cours des siècles comme cachée dans l'œuvre d'OVIDE, reprend à ce tournant de la sensibilité européenne qu'est la *Renaissance* toute sa vigueur, sa virulence, pour que nous la voyions resurgir, voire exploser dans le théâtre de SHAKESPEARE.

Voilà ce qu'est ANTIGONE.

L'ascension de la pièce, dès lors, va - je pense - vous être accessible. Nous avons d'abord le dialogue d'ANTIGONE et d'ISMÈNE. Il faut tout de même que je vous déblaie cela. Impossible pourtant de ne pas faire état au passage de quelques vers.

Les vers 48, 70 et 73, dans lesquels, dans le discours d'ANTIGONE, éclate une espèce d'idiotisme qui se manifeste dans la chute, à la fin de la phrase, du mot **μέτα**. **Μέτα** est *avec*, et c'est aussi *après*.

Μέτα, c'est exactement...

parce que les prépositions n'ont pas la même fonction en grec qu'en français, de même que les particules jouent un rôle en anglais que vous ne connaissez pas en français

... **μέτα** c'est à proprement parler ce qui vise *la coupure*.

[« ...ἀλλ' οὐδὲν αὐτῷ τῶν ἐμῶν μ' εἶργειν μέτα ... » Vers 48]

« Mais il n'a rien à faire avec ce qui me concerne » ,

réplique-t-elle concernant l'édit de CRÉON,
l'interdiction de toucher au cadavre de POLYNICE.
À un autre moment, quand elle dit à sa sœur :

[« ...εἰ θέλοις ἔτι πράσσειν, ἐμοῦ γ' ἂν ἡδέως δρώης μέτα. » Vers 70]

« Si tu voulais maintenant encore venir avec moi faire ce sacré boulot je ne t'accepterais plus » ,

cet « avec » à la chute, ou quand elle dit à son frère :

[« ...φίλη μετ' αὐτοῦ κείσομαι, φίλου μέτα, ... » vers 73]

« Je reposerai, ami aimant, presque amant, ici auprès de toi » ,

μέτα : « avec », encore une fois à la chute du vers, est mis dans cette position inversée. Car d'habitude, **μέτα** est mis, comme avec en français, avant le mot.

Voilà quelque chose qui, en quelque sorte, nous signifie d'une façon signifiante le mode de présence tranchant de notre ANTIGONE.

Je vous passe les détails de son dialogue avec ISMÈNE. Ce serait un commentaire interminable. Ça vaudrait une année.

Je regrette de ne pas pouvoir faire tenir dans les limites du séminaire l'extraordinaire substance de ce *style* et de sa scansion. Je franchis.

Après ce dialogue avec ISMÈNE, et l'assurance qu'elle lui donne de sa résolution, nous avons le CHŒUR. Cette alternance *action*-CHŒUR que nous retrouverons au cours du drame cinq fois, je crois. Qu'est-ce que le Chœur vient dire tout de suite après cette entrée en matière qui nous montre bien que les dés sont déjà jetés ?

On dit que la tragédie, c'est une action. Attention, est-ce ἄγειν ? Est-ce πράττειν ? En fait, il faut choisir.

Le signifiant introduit deux ordres dans le monde, la vérité et l'événement. Mais si on veut le tenir au niveau des rapports de l'homme avec la dimension de la vérité, on ne peut pas le faire servir en même temps à la ponctuation de l'événement.

Il n'y a, dans *la tragédie* en général, aucune espèce de véritable événement. Le héros et ce qui l'entoure se situent par rapport à ce point de visée du *désir*.

Ce qui se passe, c'est quelque chose que j'appellerai comme des « *effondrements* » ou « *tassements* » des diverses couches de la présence des héros dans le temps. C'est ceci qui reste indéterminé. Car, qu'une chose se *tasse* avant une autre dans cette espèce d'« *effondrement* » du château de cartes que représente *la tragédie*, et ce qu'on retrouve à la fin quand on retourne le tout, peut se présenter bien sûr différemment.

Illustration de ceci :

CRÉON, après avoir claironné le fait qu'il ne cédera jamais en rien sur ses positions de responsable quand papa TIRÉSIAS lui a suffisamment sonné les cloches, commence d'avoir les foies.

À ce moment-là, il dit au Chœur, alors, quand même, faut-il que je cède ? Faut-il pas ?

Et je vous assure qu'il le dit dans des termes qui, du point de vue que je vous développe, sont d'une beaucoup plus extraordinaire précision.

Car l'*ἄτη* [Até] vient encore là...

je ne me rapporte pas au texte pour
ne pas vous faire perdre de temps
...avec une particulière opportunité :
à ce moment-là, il est clair que, s'il avait d'abord
été au tombeau avant de rendre enfin sur le tard
les honneurs funèbres au cadavre...
ce qui tout de même prend du temps
...peut-être que le pire aurait été évité.

Seulement voilà, c'est justement probablement pas
sans raisons qu'il commence par le cadavre,
qu'il veut d'abord en être quitte comme on dit avec
sa conscience. C'est toujours, croyez-moi,
ce qui perd quiconque dans la voie des réparations.

Ceci n'est qu'une petite illustration.
Car dans le développement du drame, à tout instant,
la question de cette temporalité, de la façon dont se
rejoignent les fils déjà tous prêts, est là décisive,
essentielle, mais pas plus comparable à une action
que ce que j'ai appelé tout à l'heure « *tassement* »,
« *effondrement* » sur les prémisses.

Donc, voici le premier dialogue ANTIGONE et ISMÈNE.
Qu'est-ce qui va venir après ? La musique. Le Chœur.
C'est le chant de la libération. Thèbes est hors de
prise de ce qu'on peut bien appeler les barbares.

Le style du poème, qui est celui du CHŒUR, nous
représente même curieusement les troupes de POLYNICE
et son ombre, peut-on dire, comme celle d'un grand
oiseau tournant autour des maisons.

L'image même qui est celle de nos guerres modernes,
à savoir de quelque chose qui plane, est déjà,
en 441, rendue sensible.

Toutefois cette première entrée de musique accomplie...
et on sent qu'il y a là de
la part de l'auteur quelque ironie
...c'est fini, c'est-à-dire que ça commence.

Qu'est-ce que nous voyons ?
Nous voyons la suite, qui est CRÉON qui vient
nous faire un long discours pour se justifier.
Et, à la vérité, il n'a là pour se faire entendre
qu'un CHŒUR docile, la secte des *béni-oui-oui*.

Dialogue, à ce moment-là, entre CRÉON et le CHŒUR.
Le CHŒUR n'est pas absolument sans conserver de par
lui-même l'idée qu'il y a peut-être dans les propos
de CRÉON quelque excès, mais au seul moment où il va
le laisser paraître...

c'est à savoir quand le messenger
arrive et raconte ce qui s'est passé
...il se fait - j'aime mieux vous le dire - vertement rabrouer.

Mais nous, nous ne pouvons pas le faire.
Et ce que je veux produire c'est ceci.
C'est que le personnage du messenger se présente dans
cette tragédie comme une formidable présence.
Car ce messenger s'amène avec toutes sortes de
tortillements de la langue et du torse pour dire :

« *Ce que j'ai pu réfléchir sur la route, et combien de fois je me suis retourné pour prendre mes
jambes à mon cou, et c'est comme ça qu'une route courte devient un long chemin.* » .

C'est un formidable discoureur. Il va même jusqu'à
parler à un moment donné de la façon suivante :

« *Je suis désolé, dit-il, de voir que tu as l'opinion d'avoir l'opinion de croire des mensonges.* »
[ἡ δεινὸν ᾧ δοκῇ γε καὶ ψευδῇ δοκεῖν. 323]

Bref, je suis suspecté d'être suspect.
Ce style du « *δοκῇ... ψευδῇ δοκεῖν* » est quelque chose
qui a sa vibration dans le discours des *sophistes* mêmes,
puisque aussi bien aussitôt CRÉON lui rétorque :

[κόμψυέ νυν τὴν δόξαν. 324]
« *Tu es en train de faire des pointes sur la δόξα.* »

Bref, pendant toute une scène dérisoire, le messager, avant de lâcher son paquet, à savoir ce qu'il a à raconter, se livre à toutes ces considérations concernant tout ce qui s'est passé, à savoir des considérations de sécurité, au cours de quoi les gardiens sont entrés dans une panique proche du colletage mutuel pour arriver à cette députation concertée, pour celui qui en est l'objet, après un tirage au sort, et après qu'ayant lâché son paquet il reçoit d'abondantes menaces de CRÉON, les accusations excessivement bornées du personnage au pouvoir en l'occasion, à savoir qu'ils passeront tous un mauvais quart d'heure si on ne trouve pas promptement le coupable.

Et il se tire des pieds avec ces mots :

[...ἐὰν δέ τοι ληφθῇ τε καὶ μή, τοῦτο γὰρ τύχη κρινεῖ, οὐκ ἔσθ' ὅπως ὄψει σὺ δεῦρ' ἐλθόντα με· καὶ νῦν γὰρ ἐκτὸς ἐλπίδος γνώμης τ' ἐμῆς σωθεῖς ὀφείλω τοῖς θεοῖς πολλὴν χάριν. 327-331]

« Je m'en tire d'assez bon compte puisqu'on ne me met pas tout de suite au bout d'une branche.
On ne me reverra pas de si tôt. »

L'important est de savoir ce qui éclate tout de suite après : après éclate tout de suite le CHŒUR.
Et le CHŒUR entonne quoi, après cette espèce d'entrée de *clowns*...

car je crois qu'on peut bien ici décrire ce dialogue entre CRÉON et le messager. Ce subtil messager, il a de très grands raffinements, il dit à CRÉON, qu'est ce qui est offensé pour l'instant ? Est-ce que c'est ton cœur ou tes oreilles ? Il le dit littéralement. Il le fait tourner en rond. CRÉON est, bien malgré lui, forcé de faire face. Il lui explique, si c'est ton cœur, c'est celui qui a fait cela qui l'offense, moi je n'offense que tes oreilles. Nous sommes déjà au sommet de la cruauté, mais on s'amuse.

Tout de suite après, qu'est-ce qui se passe ?
Un éloge de l'homme, Le CHŒUR n'entreprend rien d'autre qu'un éloge de l'homme.

Je vois que l'heure me limite, que je ne peux pas prolonger, je prendrai donc la prochaine fois cet éloge de l'homme, avec son caractère que je vous montrerai. Car il faut quand même analyser un peu le texte pour lui donner sa portée.

Que vienne là ceci, prendra, je crois, si nous entrons un petit peu dans le détail, tout son sens.

Mais comme il est nécessaire de *serrer de près* le texte je serai donc forcé d'y revenir la prochaine fois. Tout de suite après, c'est-à-dire après cette formidable galéjade - vous le verrez - que constitue cet éloge de l'homme, nous voyons rappliquer, sans aucune espèce de souci de la vraisemblance, je veux dire *temporelle*, le gardien traînant ANTIGONE.

Le gardien est à la fois épanoui...

c'est une chance comme on en a peu de pouvoir mettre sa responsabilité à l'abri en ayant coincé à temps la coupable
...je ne peux pas m'étendre si je veux finir sur la portée de ce qui se passe à ce moment dans l'interrogatoire de CRÉON, mais ce que je veux pointer, c'est ce que dit le CHŒUR, ce qui commence, dans le CHŒUR, à venir immédiatement à la suite.

Ce que le CHŒUR, à ce moment-là, nous donne, c'est à proprement parler le chant d'ἄτη [Até].

Les paroles de l'homme avec ἄτη [Até], c'est là ce qui fait à ce moment-là l'objet du chant du CHŒUR. Nous y reviendrons également, j'espère, la prochaine fois.

Que se passe-t-il après l'arrivée d'HÉMON, c'est-à-dire du fils de CRÉON, et du fiancé d'ANTIGONE ?

Le dialogue entre le père et le fils...

avec ce qu'il démontre de la dimension de ce que j'ai commencé de vous avancer concernant les rapports de l'homme avec son bien, et l'espèce de fléchissement, d'oscillation qui apparaît de la seule confrontation du père et du fils

...voilà un point qui est extrêmement important pour la fixation de la stature de CRÉON, à savoir de ce que nous verrons par la suite être ce qu'il est, c'est-à-dire de ce que sont toujours les bourreaux, les tyrans, en fin de compte des personnages humains. Il n'y a que les martyrs pour être sans pitié ni crainte.

Mais, croyez-moi, le jour du triomphe des martyrs, c'est le jour de l'incendie universel, c'est bien ce que la pièce est, là, faite pour nous démontrer.

Mais que voyons-nous à mesure que la pièce monte ? CRÉON ne s'est pas, à ce moment-là, dégonflé. Bien loin de là. Il laisse partir bien entendu son fils sur les pires menaces.

Qu'est-ce qui éclate à ce moment-là de nouveau ? Le CHŒUR. Et pour quoi dire ?

Ἐγὼς ἀνίκατε μάχαν [784]

Je pense que même ceux qui ne savent pas le grec ont entendu à quelque moment ces trois mots qui ont traversé les siècles, entraînant après eux diverses mélodies. Ceci veut dire proprement :

« Amour invincible au combat. »

À ce moment où CRÉON a décrété à quel supplice ANTIGONE va être vouée, c'est-à-dire à entrer toute vivante au tombeau, ce qui n'est pas une imagination des plus réjouissantes, je vous assure que dans SADE c'est mis tout à fait au septième ou huitième degré des épreuves des héros.

Il faut peut-être ces perspectives pour comprendre, pour qu'on s'en rende compte, mais effectivement c'est quelque chose qui a toute sa portée, c'est précisément à ce moment, et je dirai dans cette mesure, que le CHŒUR dit littéralement ce quelque chose qui veut dire, cette histoire nous rend fous, nous lâchons tout, nous perdons la tête.

À savoir, pour cette enfant, nous sommes saisis de ce que le texte appelle dans un terme dont je vous prie de retenir la propriété *...ἐναργῆς βλεφάρων ἥμερος* [795].

ἥμερος, c'est le même terme qui, dans le *Phèdre*, est fait pour désigner à proprement parler ce que j'essaie de vous saisir ici comme étant ce reflet du désir en tant qu'il est ce qui enchaîne même les dieux.

Le terme a été désigné par JUPITER pour désigner ses rapports avec GANYMÈDE. *ἥμερος ἐναργῆς*, c'est littéralement *le désir rendu visible*.

Tel est ce qui apparaît au moment - et *corrélativement* - où va se dérouler ce qu'on peut appeler la longue scène de la montée d'ANTIGONE au supplice.

Ici ANTIGONE reste affrontée au CHŒUR et, après ce chant d'ANTIGONE dans lequel s'insère le passage discuté par GOETHE dont je vous ai parlé l'autre jour, le CHŒUR reprend dans un chant mythologique ou en trois temps il fait apparaître trois destinées spécialement dramatiques qui sont toutes orchestrées à cette limite de la vie et de la mort, du cadavre encore animé.

Dans la bouche même d'ANTIGONE, l'image de NIOBÉ, pour autant qu'elle est saisie dans la sorte de resserrement du rocher et qu'elle va rester éternellement exposée aux injures de la pluie et du temps, telle est cette image limite autour de laquelle tourne l'axe de la pièce.

Au moment où de plus en plus elle monte vers je ne sais quelle explosion de délire divin, c'est à ce moment que, dirai-je, TIRÉSIAS apparaît, *l'aveugle*.

Et il ne parle pas simplement pour annoncer l'avenir, mais le dévoilement de sa prophétie joue son rôle dans l'avènement de l'avenir.

Car, dans le dialogue qu'il a avec CRÉON, il retient ce qu'il a à dire jusqu'à ce que CRÉON, dans sa pensée, formée d'un personnage pour qui tout est affaire de politique, c'est-à-dire de profit, CRÉON fait l'imprudence de dire à TIRÉSIAS assez de choses injurieuses pour que l'autre enfin déclenche sa prophétie avec cette valeur qui fait, dans toute dimension traditionnelle donnée aux paroles de l'inspiré, une valeur suffisamment décisive pour que, du même coup, ce soit le moment où CRÉON perd de sa résistance et se résigne à revenir sur ses ordres, ce qui va être la catastrophe.

Une avant dernière entrée du CHEUR, significativement, nous fait éclater là l'hymne au dieu le plus caché, le plus suprême. Les choses montent encore d'un ton. C'est l'hymne à DIONYSOS.

Les auteurs croient que cet hymne est l'hymne, une fois de plus, de la *libération* dans un autre sens, c'est-à-dire qu'on est bien soulagé, que tout va s'arranger.

Pour quiconque sait ce que représente DIONYSOS et son cortège farouche, c'est bien au contraire parce qu'à ce moment-là les limites du champ de l'incendie sont franchies qu'éclate cet hymne.

Il ne reste plus après que la place pour la dernière péripétie, celle où CRÉON, leurré, va frapper désespérément aux portes d'un tombeau derrière lequel ANTIGONE s'est pendue.

HÉMON qui l'embrasse, pousse ses derniers *gémissements* sans que, remarquons-le, nous puissions savoir vraiment, pas plus que dans la sépulture où descend HAMLET, ce qui s'est vraiment passé.

Car enfin, cette ANTIGONE, elle a été...
ce sont les ordres de CRÉON

...emmurée, elle a été aux limites de l'*ἄτη* [Até], et si HÉMON se trouve là avec elle, on peut se demander à juste titre à quel moment il y est entré.

Tout comme la figure des acteurs se détourne du lieu où disparaît ŒDIPE, on ne sait pas ce qui s'est passé dans ce tombeau. Quoi qu'il en soit, quand HÉMON en ressort, il est possédé de la *μανία* divine.

Il a tous les signes de quelqu'un qui, dit le texte, est hors de lui. Il se précipite sur son père et le manque, puis s'assassine.

Et quand son père rentrera, il trouvera...

le messenger, un messenger l'ayant déjà devancé
...sa femme morte.

À ce moment-là le texte, avec les termes les plus propres, ceux qui sont exactement faits pour nous rappeler où est la limite, nous montre CRÉON démonté demandant qu'on l'emporte : « *Tirez-moi par les pieds.* »

Et le CHŒUR trouve encore la force pour dire et faire des jeux de mots, et dire à ce moment-là, t'as bien raison de dire cela, les valeurs qu'on a dans les pieds sont encore les meilleures, ce sont les plus courtes. Ce n'est pas un cuistre de collègue qu'il y a dans SOPHOCLE, ce sont malheureusement les cuistres qui le traduisent. Quoi qu'il en soit, c'est bien à ce moment-là la fin de la corrida :

ratissez la piste comme on dit, enlevez le bœuf et coupez-lui ce que vous pensez, s'il en reste, c'est le style, et qu'il s'en aille en soulevant un gai tintement de clochettes.

Car c'est ainsi, et presque en ces termes, que se traduit la pièce d'ANTIGONE.

Je prendrai la prochaine fois quelque temps pour vous pointer les quelques points essentiels qui vous permettront d'amarrer très strictement mon interprétation aux termes mêmes de SOPHOCLE.

J'espère que cela me prendra la moitié du temps, et que je pourrai, après, vous parler de ce que KANT articule concernant la situation du *beau*.

Vous verrez alors la relation de ce que je vous ai ici décrit avec ce que je veux vous démontrer.

Pour ceux qui savent assez le grec pour se débrouiller avec un texte, je vous ai conseillé une traduction juxtalinéaire, mais elle est introuvable. Prenez la traduction de chez GARNIER⁶³, qui n'est pas mal faite.

Et je vous renvoie aux vers suivants :
vers 4-7, 323-325, 332-333, 360-375, 450-470, 559-560, 581-584, 611-614, 620-625, 649-650, 780-805, 839-841, 852-862, 875, 916-924, 1259-1260.

Les vers 559-560 sont importants pour nous donner la position d'ANTIGONE à l'égard de la vie.

θάρσει· σὺ μὲν ζῆς, ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ πάλαι
τέθνηκεν, ὥστε τοῖς θανοῦσιν ὠφελεῖν. [559-560]

« Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts. »

Elle dit à proprement parler que son âme est morte depuis longtemps, qu'elle est destinée à venir en aide aux ὠφελεῖν [ophélein]...
c'est le même ὠφελεῖν dont nous avons parlé à propos d'OPHÉLIE
...à venir en aide aux morts.

Les vers 611-614 et 620-625 concernent ce que dit le CHŒUR concernant la limite autour de laquelle se joue en somme ce qu'ANTIGONE veut.

τό τ' ἔπειτα καὶ τὸ μέλλον καὶ τὸ πρὶν ἐπαρκέσει
νόμος ὅδ', οὐδὲν ἔρπει θνατῶν βίῳ πάμπόλῳ γ' ἐκτὸς ἄτας. [611-614]

« Sans jamais vieillir, tu règnes éternellement dans la splendeur du flamboyant Olympe !
Une loi, en effet, prévaudra toujours, comme elle a toujours prévalu parmi les hommes. »

63 Théâtre de Sophocle, Tome premier, trad. Robert Pignarre, Classiques Garnier (avec texte grec) 1947.

τὸ κακὸν δοκεῖν ποτ' ἐσθλὸν τῷδ' ἔμμεν ὅτῳ φρένας
θεὸς ἄγει πρὸς ἅταν· πράσσει δ' ὀλίγιστον χρόνον ἐκτὸς ἄτας. [620-625]

*« L'Espérance mensongère est utile aux mortels, mais elle déjoue les désirs de beaucoup.
Elle les excite au mal, à leur insu, avant qu'ils aient mis le pied sur le feu ardent. »*

C'est autour de cette *limite* de l'ἄτη [Até] que la destinée d'ANTIGONE se joue. Et le terme qui termine chacun de ces deux passages, qui est ἐκτὸς ἄτας [ektos atas], j'en ai signalé l'importance la dernière fois. ἐκτὸς, c'est bien un « *en dehors* », je veux dire une chose qui se passe une fois franchie la limite de l'ἄτη [Até].

Quelque part[vers 330] - par exemple - le messager, le gardien qui est venu raconter l'événement attentatoire à l'autorité de CRÉON, dit à la fin qu'il est ἐκτὸς ἐλπίδος [330], « *au-delà de toute espérance* » : il n'espérait plus être sauvé.

Cet ἐκτὸς ἄτας [ektos atas] a vraiment dans le texte, de la façon la plus claire, ce sens du franchissement d'une limite.

Et c'est bien autour de cela que le chant du CHŒUR à ce moment-là se développe.

De même qu'il dit qu'il se dirige πρὸς ἅταν [pros atan], c'est-à-dire vers l'ἄτη [Até].

Il y a là un choc avec les directions indiquées. Tout le système prépositionnel des Grecs est tellement là-dessus vif, et suggestif.

C'est en tant, nous dit-on, que l'homme prend le mal pour le bien...

et là aussi il faut l'intégrer
dans notre registre

...c'est parce que quelque chose qui est là au-delà des limites de l'ἄτη [Até] est devenu pour ANTIGONE son bien à elle...

c'est-à-dire un bien qui n'est
pas celui de tous les autres

...qu'elle se dirige πρὸς ἅταν [pros atan].

Pour reprendre le problème d'une façon qui me permette d'intégrer nos remarques, il faut une fois de plus revenir à la notion...

à une vue simple, lavée, dégagée
...du *héros de la tragédie*, et pas de n'importe quel héros, de celui que nous avons devant nous : ANTIGONE.

C'est une chose qui a tout de même frappé certain commentateur de SOPHOCLE, au singulier, car j'ai avec surprise trouvé que sous la plume d'un auteur d'un livre récent sur SOPHOCLE qui est Karl REINHARDT⁶⁴...

c'est le seul qui s'est en somme aperçu de quelque chose d'assez important, encore que je crois qu'il n'est pas à proprement parler ce dont il s'agit
...c'est quelque chose que Karl REINHARDT souligne sous la forme de la solitude particulière du héros sophocléen.

Μονοῦμενοι, souligne-t-il, est ce très joli terme qu'on trouve sous la plume de SOPHOCLE, *φρενός ορώται* [?], celui qui emmène pâture à l'écart ses pensées. Il est certain que ce n'est pas de cela qu'il s'agit, parce qu'en fin de compte, le héros de la tragédie participe toujours de cet isolement. Il est toujours *hors des limites*, toujours *en flèche*, et par conséquent il est, par quelque côté, arraché à la structure.

C'est drôle qu'on ne voie pas quelque chose de tout à fait clair, et de tout à fait évident. La liste des sept pièces de SOPHOCLE, sur les *quelques cent vingt* qu'on dit que fut sa production pendant ses quatre-vingt-dix années d'âge, et soixante qu'il consacra à la tragédie, c'est :

Ajax, *ANTIGONE*, *Électre*, *Oedipe roi*, *les Trachiniennes*, *Philoctète* et cet *Oedipe à Colone*. Un certain nombre de ces pièces vivent elles-mêmes dans votre esprit.

Par contre, peut-être ne vous rendez-vous pas compte qu'*Ajax* est un drôle de truc.

⁶⁴ Karl REINHARDT, *Sophocle*, trad. E. Martineau, éd. de Minuit, 1971.

Ajax, ça commence par une sorte de massacre du troupeau des Grecs par *Ajax* qui, du fait qu'ATHÉNA ne lui veut pas de bien, agit là comme un fou. Il croit massacrer toute l'armée grecque, et il massacre les troupeaux. Il se réveille après ça, il sombre dans la honte, et il va se tuer de douleur dans un coin. Il n'y a, dans la pièce, absolument rien d'autre.

C'est quand même assez drôle.
Comme je vous le disais l'autre jour, il n'y a pas l'ombre d'une péripétie. Tout est donné au départ, et les courbes n'ont plus qu'à s'écraser les unes sur les autres comme elles peuvent.

Antigone est ce dont nous parlons, par conséquent laissons ça de côté.

Électre, c'est tout de même aussi quelque chose d'assez curieux dans SOPHOCLE...

dans ESCHYLE, ça engendre toutes sortes de choses. Il y a les CHOÉPHORES et les EUMÉNIDES. Après que le meurtre d'AGAMEMNON ait été vengé, il faut qu'ORESTE s'arrange avec les divinités vengeresses qui protègent le sang maternel ...rien de pareil dans SOPHOCLE.

Électre est un personnage qui est, à proprement parler... je ne peux pas trop m'étendre là-dessus, mais par certains côtés que je vais vous développer tout à l'heure ...un véritable doublet d'ANTIGONE dans le sens que, dans le texte, elle est morte dans la vie : « *Je suis déjà morte à tout* ». Et d'ailleurs au moment suprême, au moment où ORESTE fait sauter le pas à ÉGISTHE, il lui dit, est-ce que tu te rends compte que tu parles à des gens qui sont comme des morts ? Tu ne parles pas à des vivants.

C'est une note excessivement curieuse.
Et la chose se termine sec, comme cela, pas la moindre trace de chose qui court après, de superflu. Les choses se terminent de la façon la plus sèche. C'est une exécution au sens propre du terme, la fin de l'*Électre*.

L'*Œdipe roi*, laissons-le de côté du point de vue que je veux aborder ici. D'ailleurs nous ne prétendrons pas faire une loi générale. Nous ignorons la plus grande partie de ce qu'a fait SOPHOCLE. Je parle de ce qui reste comme proportion de certaines formules que je vais dégager dans ce qui nous reste de SOPHOCLE.

Les Trachiniennes, c'est la fin d'HERCULE.

HERCULE est vraiment au bout de ses travaux.

Il le sait d'ailleurs. On lui dit qu'il va aller se reposer. Il en a fini. Malheureusement, dans le dernier de ses travaux, il a mêlé dangereusement la question de son désir pour une captive, et sa femme, par amour pour lui, envoie cette délicieuse tunique qu'elle conserve là depuis toujours en cas de besoin. Elle est sûre que c'est une arme à garder pour le bon moment. Et c'est le bon moment. Elle la lui envoie, et vous savez ce qu'il arrive, c'est-à-dire que toute la fin de la pièce est uniquement occupée par les gémissements, les rugissements d'HERCULE qui est dévoré par ce tissu enflammé.

Puis il y a *Philoctète*.

PHILOCTÈTE est un personnage qu'on a abandonné.

Là, évidemment, l'isolement est bien manifeste.

On l'a abandonné dans une île. Il est là à pourrir tout seul depuis dix ans, et on vient encore lui demander de rendre service à la communauté.

Il se passe toutes sortes de choses dans PHILOCTÈTE et tout le pathétique du drame de conscience que représente pour le jeune NÉOPTOLÈME le fait d'être chargé de servir d'appât pour le tromper.

Puis il y a *Œdipe à Colone*.

Est-ce que vous ne remarquez pas ceci :

c'est que s'il y a un trait différentiel de ce que nous appelons du SOPHOCLE, mis à part *Œdipe roi*, c'est la position à bout de course de tous les héros. Ils sont portés sur un extrême qui se situe dans un rapport que la solitude, définie par rapport au prochain, est très loin d'épuiser. C'est d'*autre chose* qu'il s'agit. Bref, ce sont des personnages d'ores et déjà, et d'emblée, situés dans une zone limite, une zone entre la vie et la mort à proprement parler.

Le thème de l'« *entre la vie et la mort* » est d'ailleurs formulé comme tel dans le texte, articulé, mais il est éclatant, manifeste dans les situations.

Je dirai qu'on pourrait faire entrer dans cette voie générale la position d'*Œdipe roi*, pour autant que lui, il est par un côté singulier, unique, paradoxal, par rapport aux autres, il est, comme nous le montre le poète, au début de ce drame, au *comble du bonheur*.

C'est de ce *comble du bonheur* que, ce que nous voyons dans SOPHOCLE, c'est à proprement parler ce personnage acharné à sa propre perte par son acharnement à résoudre une énigme, à vouloir *la vérité*.

Tout le monde essaie de le retenir, et en particulier JOCASTE. Elle essaie à chaque instant de lui dire, en voilà assez, on en sait assez.
Seulement il veut savoir.
Et il finit par savoir.

Enfin je conviens que l'*Œdipe roi* ne rentre pas dans la formule générale du personnage sophocléen qui est tout de même très exceptionnellement marqué par ce que je désigne dans cette première approximation par l'« *à bout de course* ».

Maintenant revenons-en à notre ANTIGONE qui, elle, l'est de la façon la plus claire, la plus avouée.
Un jour je vous ai montré ici une anamorphose, la plus belle que j'aie trouvée à votre usage.
Elle était vraiment exemplaire, « *au-delà de toute espérance* ».

Vous vous souvenez de cette sorte de cylindre autour de quoi se produit ce singulier phénomène qui fait qu'en tant qu'à proprement parler on ne peut pas dire que du point de vue optique il y ait une image...

je ne vais pas entrer dans la
définition optique de la chose

...mais c'est pour autant que sur chaque génératrice du cylindre se produit un fragment infinitésimal d'image que nous voyons se produire quelque part ce qui est là, puis quelque part qui est là, une superposition d'une série de trames, d'images.



Moyennant quoi vous avez vu là une très belle image de *La passion* se produire dans l'au-delà du miroir, alors que quelque chose d'assez dissous et dégueulasse s'étalait autour, sous la forme de ce qui produisait finalement cette merveilleuse illusion.

C'est un peu de cela qu'il s'agit.
Il s'agit de savoir, si vous voulez, quelle est cette surface pour que cette image d'ANTIGONE en tant qu'image d'une passion surgisse.

J'ai évoqué l'autre jour, à son propos, le :

« *Père, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?* »

Il est littéralement dit dans un vers.
Et la tragédie, c'est quelque chose qui se répand en avant pour produire cette image.

Ce que nous faisons, en en faisant l'analyse, c'est le processus inverse. C'est à savoir de *voir comment* il a fallu construire cette image pour produire cet effet.

Eh bien commençons.
Et d'abord ceci que je vous ai déjà souligné :
c'est le côté implacable, *sans crainte et sans pitié* qui se manifeste à tout instant de façon si frappante chez ANTIGONE.

Quelque part, et certes pour le déplorer,
le CHEUR l'appelle...

cela doit correspondre au vers 875

...« *αὐτόγνωτος* ».

Et il faut vraiment le faire retentir là,
derrière le « *γνώθι σεαυτόν* » de l'ORACLE DE DELPHES.

Cette sorte d'entière connaissance d'elle-même, c'est là quelque chose dont on ne saurait pas ne pas retenir le sens. Quand, au départ, elle donne son projet à ISMÈNE, je vous ai déjà indiqué son mouvement d'une extrême dureté.

« *Est-ce que tu te rends compte de ce qui se passe ?* »

Il vient de promulguer ce qu'on appelle *κήρυγμα* qui joue un grand rôle dans la théologie protestante moderne dans la dimension de l'énoncé religieux. Le style est celui-ci :

« *En somme voilà, c'est ce qu'il a proclamé pour toi et pour moi.* »

Elle ajoute d'ailleurs, dans ce style vivant, je dis pour moi. Et elle dit :

« *Moi, j'enterrerai mon frère.* »

Qu'est-ce que ça veut dire, et pourquoi, nous le verrons. Les choses vont en effet très vite. Puis, vous l'avez vu, le gardien vient annoncer que le frère est enterré.

À ce moment-là, je vais vous arrêter quelques instants sur quelque chose qui, je crois, est essentiel et donne la portée pour nous de l'œuvre sophocléenne, c'est ceci...

certaines l'ont dit, je crois même que cela fait partie du titre d'un des nombreux ouvrages que j'ai plus ou moins dépouillés pour me rendre compte de ce qu'on avait dit au cours des âges sur notre SOPHOCLE

...c'est évidemment : « *SOPHOCLE, c'est l'humanisme* ».

On le trouve plus humain, donnant l'idée d'une sorte de mesure proprement humaine entre je ne sais quel enracinement dans les idéaux archaïques que représenterait ESCHYLE, et je ne sais quoi qui s'infléchirait vers le pathos, la sentimentalité, la critique, les sophismes, pour tout dire, comme déjà ARISTOTE va le reprocher à EURIPIDE.

Il y a quelque chose qui me frappe.

Je veux bien en effet que SOPHOCLE occupe cette sorte de position médiane, mais quant à y voir je ne sais quel parent de l'humanisme, je veux bien aussi : cela donnera un sens nouveau au mot d'*humanisme* alors.

Car je dirai que :

- si nous nous sentons, quant à nous, au bout si l'on peut dire de cette veine du thème humaniste,
- si l'homme pour nous est en train de se décomposer, c'est comme par l'effet d'une analyse spectrale dont ici ce que je vous donne est un exemple.
- Si nous sommes en train de cheminer dans ce joint qui s'exprime sous divers registres, c'est le même point entre l'*imaginaire* et le *symbolique* où nous poursuivons ici le rapport de l'homme au signifiant, et le *splitting* qu'il engendre chez lui.

C'est bien *la même chose* que cherche un Claude LÉVI-STRAUSS dans cette formalisation qu'il essaie de donner au passage de *la nature* à *la culture*, et plus exactement de *la faille entre la nature et la culture*.

Il est assez curieux de voir qu'à l'orée de l'humanisme, c'est aussi dans cette sorte d'analyse, de béance d'analyse, de confins dans ce côté à bout de course que surgit l'image ou les images, sans aucun doute, qui ont été les plus fascinantes pour toute cette période de l'histoire que nous pouvons mettre sous l'accolade humaniste.

Je crois par exemple très frappant ce moment dont vous avez là un morceau important - vers 360-375 - où le CHŒUR éclate, juste après le départ de ce messenger dont je vous ai montré les évolutions bouffonnes, les tortillements, pour venir annoncer une nouvelle qui peut lui coûter très cher.

Là, vous avez les vers 323-325 :

[φεῦ· ἢ δεινὸν ᾧ δοκῇ γε καὶ ψευδῇ δοκεῖν.³²³] dont je vous parlai l'autre jour, c'est-à-dire que c'est vraiment terrible de voir quelqu'un s'obstiner à croire. À croire quoi ? Ce que personne pour l'instant n'a le droit d'imaginer : le jeu du δοκῇ δοκεῖν. C'est là ce que j'ai voulu souligner dans ce vers. Et l'autre [Créon] réplique :

[κόμψενέ νυν τὴν δόξαν.³²⁴]

« Tu fais le malin avec des histoires concernant la δόξα ».

Allusion évidente aux jeux philosophiques autour d'un thème à l'époque.

Tout de suite après cette scène...

qui est assez dérisoire, parce qu'enfin nous ne nous intéressons pas beaucoup au fait que le gardien va pouvoir être étripé pour la mauvaise nouvelle qu'il véhicule. Il s'en tire - il est bien heureux - avec une pirouette

...tout de suite après, c'est là qu'éclate cette sorte de chant du CHŒUR qui est ce que j'ai appelé l'autre jour « *éloge de l'homme* », et qui commence par quelque chose comme ceci :

πολλὰ τὰ δεινὰ κούδὲν ἀνθρώπου δεινότερον πέλει.^[334]

Ce qui veut dire littéralement :

« Il y a pas mal de choses formidables dans le monde,
mais il n'y a rien de plus formidable que l'homme. »

Là-dessus, il y a un long morceau dont, par un certain côté, Claude LÉVI-STRAUSS est frappé par ceci, c'est que ce que le CHŒUR dit de l'homme est vraiment la définition de ce qui est de la culture comme opposée à la nature :

- il cultive la parole et les sciences sublimes,
- il sait préserver sa demeure des glaces de l'histoire, et des traits de l'orage,
- il sait ne pas se mouiller.

Ici, il y a tout de même une espèce de glissement, je dois dire, l'apparition de je ne sais quelle *ironie* qui me paraît tout à fait incontestable dans ce qui va suivre, ce fameux παντοπόρος, ἄπορος qui a pu servir de discussion quant à la ponctuation.

Cette ponctuation me semble généralement admise :

Παντοπόρος, ἄπορος ἐπ' οὐδὲν ἔρχεται τὸ μέλλον [358-359].

Tâchons de comprendre un peu ce qu'il dit là.

Évidemment, cela passe très vite au théâtre.

Παντοπόρος, cela veut dire : « *qui connaît des tas de trucs* ».

Il en connaît des trucs, l'homme.

ἄπορος, c'est le contraire, c'est quand on est sans ressources et sans moyens devant quelque chose.

Aporie, ça vous est tout de même familier.

ἄπορος donc, c'est quand il est couillonné.

Comme dit le proverbe vaudois :

« *Rien n'est impossible à l'homme, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse.* »

C'est le style.

Ensuite nous avons ...ἐπ' οὐδὲν ἔρχεται τὸ μέλλον :

- ἔρχεται, cela veut dire il marche.
- ἐπ' οὐδὲν, cela veut dire il va être sur le rien.
- τὸ μέλλον, cela peut se traduire tout innocemment comme *avenir*, et c'est aussi *ce qui doit venir*.
Dans d'autres cas, cela veut dire μέλλειν, *tarder*.
Ce sont des sens courants. Donc, vous voyez que, sémantiquement, τὸ μέλλον ouvre un champ qui n'est pas facile à strictement identifier dans un terme français correspondant.

Évidemment, d'habitude, on s'en tire en disant :

« *Comme il est plein de ressources, il ne sera sans ressource vers rien de ce qui peut arriver.* »

Ce qui est une sentence somme toute qui me semble un petit peu *prudhommesque* et dont il n'est pas sûr que...

l'employant dans un texte qui a tant de relief ...il n'est pas sûr que pour dire une platitude pareille ce soit là l'intention du poète.

Nous trouvons plus bas quelque chose d'autre :

ὕψιπολις ἄπολις, c'est-à-dire celui qui est *au-dessus de la vie* ou *de la cité*, et qui est aussi *en dehors de la cité*.

Je vous dirai pourquoi il se trouve ainsi défini, ce personnage qu'on identifie généralement dans le discours du CHEUR comme une sorte de commencement de dévoiement de CRÉON.

En tout cas, ce *παντοπόρος, ἄπορος* me paraît difficile à ne pas disjoindre là où ils sont rapprochés : en tête de la phrase.

Et je ne suis pas sûr d'autre part que :

« ...*ἄπορος ἐπ' οὐδὲν ἔρχεται* » peut se traduire en français par : « *parce qu'il n'est sans ressources devant rien* », que ce soit tout à fait conforme avec ce que le génie de la langue grecque, ici, suppose.

Ce n'est pas « *il n'est sans ressources devant rien* ».

Cet *ἔρχεται* exige d'entraîner ce quelque chose qui est *ἐπ' οὐδὲν* avec lui.

Le *ἐπ'*, c'est quelque chose qui s'accroche bien à l'*ἔρχεται*, et non pas à l'*ἄπορος*. C'est nous qui voyons là une espèce de bon à tout.

Il va littéralement vers rien de ce qui peut arriver. Il n'y va pas autrement qu'il n'est, c'est-à-dire *παντοπόρος*, roublard, et toujours couillonné.

Il n'en rate pas une. Cela veut dire qu'il s'arrange toujours à ce que des trucs lui tombent sur la tête. Je crois que c'est dans le style à proprement parler de PREVERT qu'il faut sentir cette espèce de moment tournant.

Et je vais vous en donner un exemple, une confirmation qui me semble la suivante :

« *Ἄϊδα μόνον φεῦξιν οὐκ ἐπάξεται* ³⁶¹⁻⁶² »

Cela veut dire qu'il n'y a qu'une chose dont il ne se tire pas, c'est de l'affaire de l'HADÈS.
Là, pour ce qui est de ne pas mourir, il n'en est pas venu à bout.

Ce qui va de soi, ce qui est important, c'est que ce qui suit, à savoir :

« ...νόσων δ' ἀμηχάνων φυγὰς...³⁶³ »

Après avoir dit qu'il y a en tout cas quelque chose dont il n'est pas venu à bout, c'est la mort, il dit, il a imaginé, a combiné un truc absolument formidable qui est - quoi ? - qui est tout de même quelque chose qui est bien fait pour nous *intéresser* :

«... νόσων δ' ἀμηχάνων φυγὰς ...³⁶³ », qui veut dire *littéralement*, *la fuite devant des maladies impossibles* .

Car essayez de faire rentrer ça dans le bon sens en disant quoi ? Il n'a aucun moyen de donner à ça un autre sens que celui que je lui donne.
Les traductions, d'habitude, essaient de dire qu'avec les maladies encore il s'en arrange, mais ce n'est pas ça du tout.

Il n'en est pas arrivé au bout avec la mort, mais pour trouver des trucs formidables, des maladies qui ne sont pas à la portée d'aucun.

C'est lui qui les a construites, fabriquées, c'est tout de même assez énorme, en 441 avant J. C., de voir produire comme une des dimensions de l'homme, essentielle, de nous voir manifester non pas...

ce qui n'aurait aucun sens à la place où ça est ...la fuite devant les maladies, on ajoute bien que c'est une maladie ἀμηχάνων, c'est un sacré truc. Débrouillez-vous avec cela, c'est cela qu'il a inventé.

D'ailleurs, le texte répète qu'il n'a pas réussi devant l'HADÈS et, tout de suite après, nous entrons dans le μηχανόεν à proprement parler, dans ceci qu'est le μηχανον.

Il y a quelque chose de σοφόν.

Ce σοφόν, à ce niveau là, n'est pas si simple.

Je vous prie de vous rappeler...

dans le texte que j'ai traduit moi-même

pour le premier numéro de *La Psychanalyse*

...le sens de :

σοφόν dans HÉRACLITE, σοφόν c'est « *il est sage* »,

et de ομολογείν qui veut dire, la même chose.

Ce σοφόν, c'est là quelque chose qui a encore toute sa verdeur primitive.

Il y a *quelque chose de* σοφόν dans ce *mécanisme* des μηχανόεν.

Il y a là quelque chose qui : ὑπὲρ ἐλπίδ' ἔχων,

« *va au-delà de tout espoir* », et qui ἔρπει, ἔρπει c'est *le même mot*.

C'est cela qui le conduit, qui le dirige tantôt vers le mal, tantôt vers le bien, c'est-à-dire que ce pouvoir, cette sorte de...

je traduis moi σοφόν par « *mandat* »

dans l'article dont je vous parle

...de ce qui est déferé à lui par ce bien, est quelque chose d'éminemment ambigu.

Et tout de suite après nous avons le passage :

νόμους παρείρων... [χθονὸς θεῶν τ' ἔνορκον δίκαν 368]

qui est en somme ce autour de quoi va tourner toute la pièce. Car ce παρείρων incontestablement veut dire « *combinant de travers* ».

χθονὸς c'est *la terre*.

θεῶν τ' ἔνορκον δίκαν, la δίκη [diké] : *ce qui est formulé, dit dans la loi*.

C'est ce « *Dites* » qui est ce que nous appelons dans le silence de l'analyse. On ne dit pas « *Parlez* », on ne leur dit pas « *Énoncez, racontez* », on leur dit « *Dites* ».

C'est bien justement ce qu'il ne faut pas faire.

Cette δίκη [diké] est essentielle, et a cette dimension proprement énonciatrice : ἔνορκον δίκαν, confirmée par serment des dieux.

Il y a là deux dimensions très nettes qui sont suffisamment distinguées :

- il y a *les lois de la terre*,
- puis il y a *ce que commandent les dieux*,

mais on peut les mêler.

C'est évidemment pas du même ordre et de les *embrouiller*, c'est à partir de là que ça va pouvoir aller mal. Ça va tellement mal que d'ores et déjà le CHŒUR qui, lui, tout vacillant qu'il soit, a quand même sa petite ligne de navigation, dit :
« en aucun cas, celui-là, je veux m'associer à lui ».

Car s'avancer dans cette direction est à très proprement parler *τὸ μὴ καλὸν* [370], *ce qui n'est pas beau*. Et non pas ce qui n'est pas bien comme on le traduit, à cause de l'audace que cela comporte.

Et il ne veut pas l'avoir, le CHŒUR, ce personnage, pour *παρέστιος*, *compagnon* ou voisin de foyer. Il ne veut pas être avec lui dans le même point central dont nous parlons. Avec celui-là il préfère n'avoir pas des relations de prochain, ni non plus *ἴσον φρονῶν* [375], avoir le même *désir*. C'est ce *désir* de l'autre dont il sépare son *désir*.

Je ne crois pas forcer les choses en y trouvant *l'écho de certaines des formules* que je vous ai données ici.

Mais la question devient d'importance alors.

Car *qui est-ce qui confond* *νόμους χθονὸς*, avec la *δίκη* des dieux ?

Naturellement l'interprétation classique est très claire : c'est CRÉON qui serait là celui qui *représente les lois du pays*, et qui les identifie aux *décrets des dieux*. Du moins est-ce ainsi qu'au premier abord on voit les choses. Mais ce n'est pas si sûr que cela, car on ne peut tout de même pas nier que *νόμους χθονὸς*, *les lois chthoniennes*, les lois du niveau de la terre, c'est tout de même bien ce dont se mêle ANTIGONE.

C'est à savoir que c'est pour son frère...

je le souligne sans cesse
...qui est passé dans le monde souterrain, c'est au nom
des attaches les plus radicalement chtoniennes
des liens du sang, qu'elle se pose en opposante
au *κήρυγμα*, au commandement de CRÉON.
Et en somme, elle se trouve, elle, en position
de mettre de son côté la *δίκη* des dieux.

L'*ambiguïté* en tous les cas est nettement ici *discernable*.
Et c'est ce que nous allons voir maintenant, je
crois, mieux confirmé.
Je vous ai déjà indiqué ceci, c'est comment, dans le
style du CHŒUR, après la condamnation d'ANTIGONE,
éclate quelque chose qui met tout l'accent sur le
fait qu'elle a été chercher son *Ἄτη* [Atè].

De même quand ÉLECTRE dit :

« Pourquoi est ce que tu remues, tu te fourres sans cesse dans l' *Ἄτη* de ta maison,
pourquoi tu t'obstines à réveiller sans cesse, devant ÉGISTHE et devant ta mère, son meurtre fatal ?
Est-ce que ce n'est pas toi qui t'attires tout ce qui en résulte comme maux sur ta tête ? »

À quoi l'autre répond :

« Je suis bien d'accord, mais je ne peux pas faire autrement. »

Ici c'est bien pour autant qu'elle va vers cet *Ἄτη*,
et qu'il s'agit même d'aller *ἐκτὸς ἄτας* [ektos atas],
de franchir la limite de l'*Ἄτη* qu'ANTIGONE est
considérée, intéresse le CHŒUR. Le commentaire du
CHŒUR c'est ceci, c'est celle qui par son désir viole
les limites de l'*Ἄτη*, et c'est très exactement à quoi
se rapportent les vers [614, 625] dont je vous ai donné
l'*indication*, et spécialement ceux qui se terminent par
la formule *ἐκτὸς ἄτας* [ektos atas], passer la limite de l'*Ἄτη*.

L'*Ἄτη*, ce n'est pas l'*ἁμαρτία*, la faute, l'erreur,
ça n'est pas faire une bêtise. La distinction est
très nette.

Quand, à la fin, CRÉON va revenir tenant dans ses bras quelque chose, nous dit le CHŒUR, et il semble bien que ce ne soit rien d'autre que le corps de son fils qui s'est suicidé, le CHŒUR dit :

[καὶ μὴν ὅδ' ἄναξ αὐτὸς ἐφήκει μνῆμ' ἐπίσημον διὰ χειρὸς ἔχων,
εἰ θέμις εἰπεῖν, οὐκ ἄλλοτρίαν ἄτην, ἀλλ' αὐτὸς ἁμαρτῶν.]

« ...s'il est permis de le dire, son fils a été, il ne s'agit pas là d'un malheur qui lui soit étranger, mais αὐτὸς ἁμαρτῶν de sa propre erreur. » [1259-1260]

Lui-même s'étant foutu dedans, il a fait une bêtise. Il y a d'autres éléments dans le texte qui nous permettent, littéralement, de donner ce sens à ἁμαρτία : l'erreur, la bétise.

C'est là le sens sur lequel insiste ARISTOTE. À mon avis, il a tort de la prendre comme caractéristique de ce qui mène *le héros tragique* à sa perte. Ceci n'est vrai que pour ce que je pourrais appeler *le contre-héros*, ou *le héros secondaire*, que pour CRÉON.

C'est vrai, il est ἁμαρτῶν.

Au moment où EURYDICE va se suicider, le CHŒUR dit un mot qui est aussi ἁμαρτάνειν.

Il espère, qu'on nous dit, qu'elle va pas faire une bêtise. Et naturellement, ils tendent le dos parce qu'on entend pas de bruit.

Il dit :

[οὐκ οἶδ'· ἐμοὶ δ' οὖν ἢ τ' ἄγαν σιγὴ βαρὺ δοκεῖ προσεῖναι χὴ μάτην πολλὴ βοή.]

« On n'entend pas de bruit, c'est mauvais signe. »

Et le terme qu'il emploie, c'est ἁμαρτῶν, espérons qu'il ne va pas faire une *bêtise*. Le fruit mortel que recueille de son obstination et de ses commandements insensés, CRÉON, c'est ce fils mort qu'il a encore dans ses bras.

Il a été ἁμαρτῶν.

Il a fait une erreur.

Il ne s'agit pas de l' ἄλλοτρίαν ἄτην.

Pourquoi parler de cela si ça n'a pas un sens.

L'*Ἀτη*, en tant qu'elle est ce quelque chose qui relève de l'Autre, du champ de l'Autre, voilà ce qui est là souligné, et ce qui ne lui appartient pas à lui et qui, par contre, est à proprement parler le lieu où se situe ANTIGONE.

Voilà où il nous faut bien en venir, c'est à savoir ANTIGONE. Qu'est-ce que c'est ?

- Est-ce que c'est, selon l'interprétation classique, la servante d'un ordre sacré, ou d'un respect de la substance vivante ?
- Est-ce que c'est le représentant, l'image en elle-même de la charité ?

Peut-être. Mais c'est assurément au prix de donner au mot « *charité* » une dimension brute, et aussi de voir que tout de même, le chemin est long à parcourir de la passion d'ANTIGONE à son avènement.

La façon dont ANTIGONE se montre à nous, se présente à nous...

je veux dire quand elle s'explique sur ce qu'elle a fait devant celui auquel elle s'oppose, c'est à savoir CRÉON
...c'est à proprement parler quelque chose qui s'affirme comme « *C'est comme ça parce que c'est comme ça* ».

ANTIGONE se manifeste comme la présentification de ce qu'on peut appeler l'individualité absolue.

Au nom de quoi ?

Plus exactement d'abord, sur quel appui ?

C'est là qu'il faut que je vous cite le texte. Elle dit très nettement ceci :

« *Toi tu as fait des lois.* »

Et là encore on élude le sens.

Parce que, qu'est-ce qu'elle dit ?

Pour traduire mot à mot :

[οὐ γὰρ τί μοι Ζεὺς ἦν ὁ κηρύξας τάδε, 450]

« Car nullement Zeus était celui qui a proclamé ces choses à moi » .

Naturellement on comprend...

je vous ai toujours dit qu'il est important
de ne pas comprendre pour comprendre
...qu'elle veut dire :

« Ce n'est pas Zeus qui te donne le droit de dire cela. »

Mais ce n'est pas ce qu'elle dit.

Elle répudie que ce soit Jupiter qui lui ait ordonné
de faire cela.

Ni non plus la **δίκη** [diké], celle qui est la compagne,
la collaboratrice des dieux d'en bas.

Ceci est important, parce que ce ne sont pas
les dieux d'en bas dont il s'agit.

C'est la **δίκη** des dieux d'en bas.

« Je ne suis pas là non plus pour la **δίκη**. »

Précisément elle se désolidarise de la **δίκη** .

« Tu t'en mêles à tort et à travers. Il se peut même que tu aies tort
dans ta façon de l'éviter cette **δίκη**, de tout mêler. Mais moi justement...

Elle, s'en distingue :

...je ne m'en mêle pas, de tous ces dieux d'en bas
qui ont fixé ces lois parmi les hommes. »

ὠρισεν, οριξω, ὄρος, c'est précisément l'image de l'*horizon*,
de la limite. Il ne s'agit de rien d'autre que de
la situation d'une limite sur laquelle elle se campe,
et sur laquelle elle se sent inattaquable,
et sur laquelle rien ne peut faire que quelqu'un
de mortel puisse **ὑπερβαίνειν**, passer au-delà **νόμιμα**.

Ce ne sont plus les lois, νόμους, mais une certaine légalité conséquence des lois ἀγραπτα, qu'on traduit toujours par *non écrites*, et qui veut dire en effet cela, *des dieux*. Il ne s'agit de rien d'autre que de l'évocation de ce qui est en effet de l'ordre de la loi, mais qui n'est nullement développé dans aucune chaîne signifiante, dans rien.

Il s'agit de cette limite, de cet horizon en tant qu'il est déterminé par un rapport structural qui est très exactement ceci : qu'il n'existe qu'à partir du langage de mots, mais qu'il en montre la conséquence infranchissable.

C'est qu'à partir du moment où les mots, le langage et le signifiant entrent en jeu, quelque chose peut être dit qui se dit comme ceci :

« *que mon frère il est tout ce que vous voudrez...
le criminel, celui qui a voulu incendier,
ruiner les murs de la patrie, et emmener ses compatriotes en esclavage,
qui a amené les ennemis autour du territoire de la cité
...mais enfin il est ce qu'il est, et ce dont il s'agit c'est de lui rendre les honneurs funéraires.*

*Sans doute il n'a pas le même droit que l'autre, vous pouvez bien me raconter ce que vous voudrez,
que l'un est le héros et l'ami, et que l'autre est l'ennemi, mais moi je vous réponds ceci...*

car elle le répond, elle lui dit ceci :

*...ça n'est pas du tout probablement... ça n'a pas la même valeur qu'en bas.
En bas les choses se jugent autrement, et en tout cas pour moi, à moi à qui vous osez intimer cet ordre,
cet ordre ne compte en rien pour moi, car pour moi mon frère est mon frère, et sa valeur est là . »*

C'est le paradoxe autour de quoi achoppe et vacille la pensée de GOETHE.

C'est son argumentation [vers 904 et suivants] qui est à proprement parler celle-ci, exactement ce que je vous souligne, c'est à savoir :

« *Mon frère est ce qu'il est, c'est parce qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'y a que lui qui peut l'être, cela, c'est en raison de cela que je m'avance vers cette limite fatale. Si c'était qui que ce soit d'autre avec qui je puisse avoir une relation humaine, à savoir mon mari, à savoir mes enfants, qui fussent en cause, ceux-là sont remplaçables. Ce sont des relations. Mais ce frère, celui qui est ἀδελφός, qui a cette chose commune avec moi d'être né dans la même matrice...*

ἀδελφός très précisément, le mot dans sa structure, son étymologie, fait allusion à la matrice [912]

...et qui est né du même père...

à savoir dans l'occasion ce père criminel dont, dans toute la pièce, que le CHŒUR évoque. Ce n'est rien d'autre que les suites de ce crime qu'ANTIGONE est en train d'essuyer

...Ce frère, pour autant qu'il est ce qu'il est, l'est, ce quelque chose, d'unique. C'est cela seul qui motive que je m'oppose à vos édits. »

Nulle part ailleurs n'est la position d'ANTIGONE. Elle n'évoque aucun autre droit que ceci qui surgit dans le langage du caractère ineffaçable de ce qui est à partir du moment où le signifiant qui surgit permet de l'arrêter comme une chose fixe à travers tout flux de transformations possibles.

« *Ce qui est, est* » et c'est à cela, c'est autour de cela, de cette surface que se fixe la position imbrisable, infranchissable d'ANTIGONE. Elle repousse tout le reste.

Je crois que, ici, le « *à bout de course* » n'est nulle part mieux illustré, et que tout ce qu'on met autour n'est qu'une façon de faire flotter, d'éluder le caractère absolument radical de la façon dont est posé, dans le texte, le problème.

Aussi bien, c'est là ce qui le fonde, ce qu'on peut appeler, dans l'ensemble, cette caractéristique humaine évoquée discrètement au passage, qui fait que l'homme a inventé la sépulture.

Il ne s'agit pas d'en finir avec celui qui est un homme, comme d'avec un chien. Il ne s'agit pas d'en finir avec ses restes en le rejetant sous une forme quelconque qui fait le registre de l'être de celui qui a pu être situé par un nom, qui est préservé par l'acte des funérailles. Toutes sortes de choses, sans doute, s'y rajoutent.

Autour de ça viennent s'accumuler tous les nuages de l'imaginaire, et toutes les influences qui peuvent se dégager des fantômes qui s'accumulent dans les environs de la mort.

Mais le fond apparaît justement dans la mesure où les funérailles sont refusées à POLYNICE. C'est précisément parce que POLYNICE est livré aux chiens et aux oiseaux...

et va finir son apparition sur la terre
dans l'impureté d'une sorte de dispersion
de ses membres qui offense la terre et le ciel
...c'est justement parce que ceci se passe qu'on voit bien que ce que représente par sa position, ANTIGONE, c'est cette limite tout à fait radicale qui, au-delà de tous les contenus, si l'on peut dire, tout ce qu'a pu faire de bien et de mal, tout ce qui peut être infligé à POLYNICE, maintient radicalement la valeur unique de son être.

Cette valeur est essentiellement de langage. Hors du langage, elle ne saurait même être conçue. L'être de celui qui a vécu ne saurait être ainsi détaché de tout ce qu'il a véhiculé comme bien et comme mal, comme destin, comme conséquences pour les autres, et comme sentiments pour lui-même.

Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement cette *limite*, cet *ex nihilo* autour de quoi se tient ANTIGONE, et qui n'est rien d'autre que la même coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage.

Cette coupure, elle est manifeste à tout instant par là : que le langage scande et coupe tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie.

αὐτόνομος, c'est là encore ce comme quoi le CHŒUR va définir, situer ANTIGONE.
Il lui dit :

« Tu t'en vas vers la mort, ne connaissant que ta propre loi. »

À ce moment-là, les choses en sont allées assez loin pour qu'ANTIGONE ait *franchi la limite* de la condamnation. Elle sait à quoi elle est condamnée, c'est-à-dire à jouer, si l'on peut dire, dans un jeu dont, je m'excuse, le résultat est connu d'avance, mais qui est effectivement posé comme un jeu par CRÉON.

Elle est condamnée à cette chambre close du tombeau où doit se jouer l'épreuve, à savoir si effectivement les dieux d'en bas lui seront, là, de quelque *secours*. C'est sur ce point d'*ordalie* que se propose la condamnation de CRÉON. Il lui dit :

« On verra bien ce à quoi ça te servira cette fidélité aux dieux d'en bas.
Tu auras ce quelque chose de nourriture qui est toujours là mis auprès des morts
en manière d'offrande, on verra bien combien de temps tu vivras avec ça. »

C'est à partir de ce moment-là que se produit le quelque chose qui est le véritable changement d'éclairage de la tragédie, à savoir ce dont...
très curieusement, et d'une façon
en même temps très significative
...se sont scandalisés certains commentateurs,
c'est à savoir le *κομμός*, la plainte, la lamentation d'ANTIGONE.

À partir de ce moment...
franchi ce qui incarne chez elle l'entrée
dans ce qui est, si l'on peut dire, le symétrique
de cette zone au-delà, *entre la mort et la vie*, entre
la mort physique et l'effacement de l'être
...elle, sans être encore morte, elle est déjà rayée
du nombre des vivants.

Je veux dire que prend forme au dehors ce qu'elle a déjà dit qu'elle était. Il y a longtemps qu'elle nous a dit que, pour elle, elle était déjà dans le royaume des morts.

Mais cette fois-ci, la chose est consacrée *dans le fait*. Son supplice va consister à être enfermée, suspendue dans cette zone entre la vie et la mort, et c'est à partir de là seulement que va se développer sa plainte, à savoir la lamentation de la vie.

Longuement ANTIGONE va se plaindre de s'en aller
ἄταφος, dit-elle, encore qu'elle doit être enfermée
dans un tombeau, sans demeure, pleurée par aucun ami.

Sa séparation alors est vécue comme un regret,
une lamentation sur tout ce qui, de la vie, lui est
refusé, et elle va, à partir de ce moment-là, évoquer
même qu'elle n'aura pas le lit conjugal, elle n'aura
pas le lien de l'hymen, elle n'aura pas d'enfants.

Ceci est très long dans la pièce.

La pensée même qui peut venir à je ne sais quel auteur
de mettre en doute la légitimité de cette face
de la tragédie au nom de je ne sais quelle unité
de caractère de *l'inflexible* ANTIGONE, *la froide* ANTIGONE...
n'oublions pas que le terme de *ψυχρὸν* [650] est celui
de *la froideur* et de *la frigidité*, un *objet de caresses froid*
...c'est ainsi que l'appelle CRÉON dans le dialogue
avec son fils, pour lui dire qu'il n'y perd rien.

Tout ceci - le caractère d'ANTIGONE - nous est *opposé*,
en quelque sorte, comme marquant l'invraisemblance
de ce qui serait à ce moment-là une incursion dont
on voudrait épargner *la responsabilité* et *la paternité* au poète.

Insensé contresens car, effectivement, pour ANTIGONE
la vie n'est abordable, ne peut être *vécue*, *réfléchie*,
que de cette *limite* où déjà elle a perdu, où déjà elle
est au-delà, mais de là elle peut la voir.

De là, si l'on peut dire, elle peut la vivre sous
la forme de *ce qui est perdu*, et c'est aussi de là que
l'image d'ANTIGONE nous apparaît sous l'aspect qui,
littéralement nous dit le CHEUR, lui fait perdre la
tête, rend, dit-il, les justes injustes, et lui-même
lui fait franchir toutes les limites, lui fait jeter
aux orties tout le respect qu'il peut avoir,
lui le CHEUR, pour les édits de la cité.

Rien dès lors n'est plus *touchant* que cette *ἔμερος ἐναργής*,
ce *désir visible* qui se dégage des paupières, dit-il,
de l'admirable jeune fille [vers 795 et suivants].

Ce côté d'illumination violente, de *lueur de la beauté*,
coïncidant très précisément à *ce moment de franchissement*,
à *ce moment de passage* à la réalisation de l'Ἀτη d'ANTIGONE,
c'est là le trait sur lequel, vous le savez,
j'ai mis éminemment l'accent.

C'est celui qui nous a, en lui-même, comme tel,
introduit à l'intérêt du problème d'ANTIGONE,
comme à sa fonction exemplaire pour déterminer
la fonction, certains effets de ce qui nous définit
la nature d'un certain rapport dans l'au-delà
du champ central, avec aussi ce qui nous interdit
d'en voir la véritable nature, ce qui, en quelque
sorte, est fait pour nous éblouir, et nous séparer
de sa véritable fonction, c'est à savoir ce côté
touchant de la beauté autour de quoi tout vacille,
tout jugement critique arrête l'analyse et qui,
en somme, des différents effets, des différentes
forces mises en jeu, plonge tout dans quelque chose
qu'on pourrait presque appeler une certaine *confusion*,
sinon un aveuglement essentiel.

Il y a là quelque chose qui ne peut être regardé
que par rapport à quoi ?

L'effet de beauté, un effet d'aveuglement.
Il se passe quelque chose encore au-delà.
En effet :

- si c'est bien d'une espèce d'illustration
de l'instinct de mort qu'il s'agit,
- si c'est ce qu'a déclaré d'elle-même ANTIGONE
et depuis toujours : « *Je suis morte et je veux la mort* ».
Vous en verrez l'articulation dans le texte.

Si là elle se dépeint comme s'identifiant à cet
inanimé dans lequel FREUD nous apprend à reconnaître
la forme dans laquelle se manifeste l'instinct de
mort, s'identifiant à cette NIOBÉ pour autant qu'elle
se pétrifie, c'est à ce moment-là que vient
la louange du CHEUR qui lui dit alors :

« *Tu es une demi-déesse.* »

C'est à ce moment-là aussi qu'éclate la riposte d'ANTIGONE qui n'est nullement une demi-déesse, à savoir :

« Ceci est une dérision, vous vous moquez de moi. »

Et le terme de l'*outrage* dont j'avais déjà devant vous manifesté la corrélation essentielle à ce moment de ce passage est employé dans sa forme propre qui est exactement calquée sur le même terme de *franchissement*, de *passage*.

L'*outrage*, aller *outré* quelque chose, *outrépasser* le droit qu'on a de faire bon marché de ce qui arrive, au plus grand malheur, ὑβρίσεις voilà ce qu'ANTIGONE oppose au CHŒUR pour lui dire :

« Là vous ne savez plus ce que vous dites, vous m'outragez. »

Sa stature est loin d'en être diminuée, puisque tout ce qui est la plainte, le κομμός...

la longue plainte d'ANTIGONE
qui suit immédiatement

...c'est après ceci que nous voyons arriver dans le CHŒUR cette référence énigmatique à trois épisodes tout à fait singuliers de l'histoire mythologique qui sont, dans leur disparité :

- DANAË, d'une part, qui fut elle aussi enfermée dans une chambre d'airain,
- LYCURGUE, fils de DRYAS, roi des Edoniens, qui eut la folie de s'opposer et même de persécuter les servantes de DIONYSOS, à savoir de poursuivre et d'effrayer les femmes, voire de les violenter, de faire sauter le dieu DIONYSOS dans la mer.

C'est la première mention que nous avons comme mention de quelque chose de dionysiaque.

C'est au *Chant II* de l'*Illiade* que nous voyons DIONYSOS mort. Il se vengera, après, en frappant LYCURGUE de folie.

Selon les différents modes du *mythe* nous saurons :
que lui aussi peut-être a été enfermé,
que lui, il lui est arrivé autre chose, à savoir
que dans sa folie il a tué son propre fils,
qu'il a pris, et proprement, pour des sarments
de vigne, aveuglé par la folie de DIONYSOS,
et qu'il s'est tranché ses propres membres.
Peu importe. Tout ceci n'est point dans le texte.
C'est seulement le fait de la vengeance du dieu
DIONYSOS.

- Troisièmement, exemple encore plus obscur, ce quelque chose qui se passe autour du héros PHINÉE qui, pour nous est aussi le centre d'une foison de légendes extraordinairement contradictoires, et très difficiles à concilier.



Ce héros, nous le voyons sur une coupe,
très bizarrement, l'objet d'une sorte de conflit
entre les HARPYES *qui le harcèlent*, et les BORÉADES,
à savoir les deux fils du vent BORÉE, *qui le protègent*.
L'horizon qui passe corrélativement à cette
scène, très curieusement, c'est le cortège
des noces de DIONYSOS et d'ARIANE.
Pour sûr, nous avons encore beaucoup à gagner
dans le déchiffrement de ces mythes, si tant est
que c'est possible. Et leur disparate, on dirait
presque même leur peu d'appropriation à ce dont
il s'agit, est certainement une des croix que
les *textes tragiques* peuvent proposer aux commentateurs.
Je ne me fais pas fort de les résoudre.

C'est bien pour attirer l'attention de mon ami Claude LÉVI-STRAUSS sur les difficultés particulières de ce passage, que je fus amené à l'intéresser récemment à ANTIGONE.

Néanmoins il y a tout de même quelque chose qu'on peut mettre en relief, en valeur, dans toute cette fin d'ANTIGONE...

je veux dire cette irruption de tragédies au sens vulgarisé du terme, d'épisodes tragiques, qui sont évoqués par le CHEUR quand ANTIGONE est sur les confins

...c'est que dans tous les cas il s'agit de quelque chose qui concerne le rapport des mortels avec les dieux :

- DANAË, mise au tombeau à cause de l'amour d'un dieu,
 - LYCURGUE, subissant un châtement pour avoir voulu faire violence à un dieu,
 - c'est aussi très évidemment par son appartenance à une lignée divine, par le fait d'être une BORÉADE, que CLÉOPATRE, à savoir la compagne répudiée de PHINÉE est ici intéressée.
- On l'appelle *αμιππος*, à savoir rapide comme les chevaux, et on dit qu'elle file *αμιππος*, plus rapide que tous les coursiers sur la glace qui résiste aux pieds, c'est une patineuse.

Ce qui frappe c'est ceci...

que je serai amené à reprendre la prochaine fois ce qui frappe dans toute la fin d'ANTIGONE, c'est qu'ANTIGONE subit un *malheur*, si l'on peut dire, égal à tous ceux qui sont pris dans ce qu'on pourrait appeler *le jeu cruel des dieux*.

Elle y apparaît même du dehors, et pour nous en tant que victime, au centre du cylindre anamorphique de la tragédie. Mais c'est en quelque sorte victime, et holocauste, complètement malgré elle, qu'elle est là.

ANTIGONE se présente comme *αὐτόνομος*, pur et simple rapport de l'être humain avec ce quelque chose dont il se trouve être miraculeusement porteur, à savoir la coupure signifiante, ce pouvoir infranchissable d'être envers et contre tout ce qu'il est.

Tout peut être invoqué autour, et c'est ce que fait le CHŒUR dans le cinquième acte, à savoir l'invocation du dieu sauveur.

Car c'est cela qu'est DIONYSOS dont, autrement, on ne comprend pas pourquoi il vient là. Rien de moins dionysiaque que l'acte d'ANTIGONE et sa figure. C'est pour autant qu'ANTIGONE mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler *le désir pur*...

le pur et simple désir de mort comme tel
...c'est pour autant qu'elle l'incarne.

Car réfléchissez-y bien, si son désir doit être le désir de l'Autre et se brancher sur *le désir de la mère*...

le désir de la mère, le texte y fait allusion
...c'est là l'origine de tout.

Le *désir de la mère* est un désir qui a eu cette singulière propriété d'être à la fois le désir fondateur de toute la structure et de ce qui a fait venir au jour ces frères uniques, ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, ISMÈNE, mais c'est en même temps un désir criminel. Nous retrouverons là...

à l'origine de la tragédie et de l'humanisme
...une impasse différente et, chose singulière : plus radicale, une impasse semblable à celle d'HAMLET.

Aucune médiation n'est possible de ce désir, si ce n'est son caractère radicalement destructif. La descendance de l'union incestueuse s'est dédoublée en deux frères, l'un qui représente la puissance et l'autre qui représente le crime.

Il n'y a personne pour *assumer* le crime et la validité du crime, si ce n'est ANTIGONE. ANTIGONE choisit entre les deux d'être purement et simplement la gardienne de l'être du criminel comme tel.

Sans doute les choses auraient-elles pu avoir *un terme*,
si le corps social avait bien voulu *pardonner, oublier*,
couvrir tout cela des mêmes honneurs funéraires.

C'est dans la mesure où la communauté s'y refuse
qu'ANTIGONE doit faire le sacrifice de son être au
maintien de cet être essentiel qu'est l'*Ἄτη* familial,
ce quelque chose qui est le véritable motif,
le véritable axe autour de quoi tourne toute
la tragédie d'ANTIGONE.

Elle perpétue, elle éternise, immortalise cet *Ἄτη*.

[KAUFMANN](#)

LACAN

Je voudrais pointer quel est le sens que je donne à une pareille exploration. Évidemment cela peut paraître à plus d'un, éprouvant.

Je me suis longtemps servi de la métaphore du lapin et du chapeau à propos d'une certaine façon de sortir du discours analytique ce qui n'y est pas. Je pourrais dire maintenant que je vous expose quelquefois à l'épreuve de vous donner à manger des lapins crus. Remettez-vous. Prenez leçon du boa, dormez un peu, puis ça passera. Vous vous apercevrez au réveil que vous avez quand même digéré quelque chose.

C'est très important, ANTIGONE.

C'est justement par ce procédé...

un peu dur évidemment, un peu coriace
...qui consiste à vous mettre avec moi à casser les cailloux sur la route du texte, c'est tout de même là que ça vous passera dans la peau.

Je veux dire que vous vous apercevrez *rétrospectivement* que cette image d'ANTIGONE...

même si vous ne vous en doutiez pas
...elle est absolument là, latente, fondamentale, elle est essentielle et fait partie de votre morale, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas.

Et c'est pour cela qu'il est important d'en réinterroger le sens. Si ce sens justement n'est pas le sens, en fin de compte, édulcoré à travers quoi d'habitude en est véhiculé la leçon.

Il s'agit de rien moins que de la réinterprétation de tout le sens du message sophocléen.

Et je crois qu'en avoir entendu certaines choses, même si vous pouvez, je dirai, résister à ce réaiguïsment des arêtes du texte, vous ne pouvez pas ne pas sentir de quoi il s'agit.

Et si vous voulez maintenant relire SOPHOCLE, vous vous apercevrez de la distance que ce discours, même si on peut m'arrêter sur tel ou tel point, je n'exclus pas que je puisse, à l'occasion, moi aussi faire un contresens, mais je ne pense pas qu'il puisse nous arrêter sur la révélation de ce *non sens* global dans lequel SOPHOCLE, par le soin d'une certaine tradition, est conservé.

Enfin, alors que j'en discutais avec certains d'entre vous qui m'opposaient certains souvenirs qu'ils ont de la lecture d'*Œdipe à Colone*...

souvenirs évidemment influencés
par l'interprétation scolaire

...je me suis souvenu d'une *petite note en bas de page*.

Il y a ici des gens qui aiment *les notes en bas de page*.

Je vais vous en lire une dans un ouvrage dont il conviendrait tout de même que des analystes comme vous aient au moins la connaissance totale pour l'avoir lu une fois, qui est le *Psyche* d'Erwin ROHDE dont nous avons une traduction française excellente.

Dans l'ensemble, vous y apprendrez plus...

et des choses plus certaines sur ce
que nous lègue la civilisation grecque

...que dans aucun ouvrage original en français.

Le peuple le plus spirituel de la terre n'a pas toutes les cordes à son arc. Nous avons déjà le malheur d'avoir un romantisme qui ne s'est pas élevé beaucoup plus haut que le niveau d'une certaine *sottise*, dans l'ordre de l'érudition nous n'avons pas non plus tous les privilèges.

À la page 463 d'Erwin ROHDE, il y a une *petite note en bas de page* sur l'*Œdipe à Colone* pour résumer ce dont il s'agit.

Je vous ai déjà parlé de l'*Œdipe à Colone* dans des termes qui sont exactement dans la ligne de ce que je poursuis aujourd'hui.

« Il suffit de lire la pièce sans parti pris, écrit-il, pour voir que ce vieillard sauvage irrité, impitoyable, qui prononce sur ses fils les malédictions horribles - c'est juste au terme de la pièce, vingt minutes avant il est encore à écraser Polynice sous ses malédictions - et qui jouit d'avance en homme assoiffé de vengeance, des malheurs qui vont fondre sur sa ville natale, n'a rien de cette profonde paix des dieux, de cette transfiguration du pénitent que l'exégèse traditionnelle se plaît à constater surtout en lui.

Le poète, qui n'a pas l'habitude de voiler les réalités de la vie, s'est clairement rendu compte que la misère et le malheur n'ont pas pour effet ordinaire de transfigurer l'homme, mais de le déprimer et de lui enlever sa noblesse, son Œdipe est pieux. Il l'était dès l'origine même dans l'Œdipe roi, mais il est devenu sauvage dans sa détresse. »

Voilà en tout cas le témoignage d'un lecteur qui n'est pas spécialement orienté sur les problèmes de la tragédie dans cet ouvrage qui est l'historique des concepts que les grecs se font de l'âme.

Pour nous, ce que j'essaie de vous montrer, c'est qu'avant tout, l'élaboration éthique qui nous est léguée de la morale...

avant SOCRATE, ARISTOTE

et PLATON, avant « les Grecs »

...montre l'homme et l'interroge dans les voies de la solitude, et nous situe le héros dans cette zone d'*empiètement de la mort sur la vie* qui est le champ où il s'exerce concernant la zone de son véritable rapport, qui est du rapport à ce que j'ai appelé ici *la seconde mort* :

- ce rapport à *l'être*, en tant qu'il suspend tout ce qui a rapport à la transformation, au cycle des générations et des corruptions, à l'histoire même qui nous porte à un niveau plus radical que tout,
- et en tant que comme tel il est suspendu au langage.

Si vous voulez, pour s'exprimer dans les termes de Monsieur LÉVI-STRAUSS, et je suis sûr de ne pas me tromper en l'invoquant ici, car - comme je vous l'ai dit - incité par moi à la relecture d'ANTIGONE, c'est proprement en ces termes qu'il s'est exprimé parlant à ma personne :

« ANTIGONE, en face de CRÉON, se situe comme la synchronie opposée au rapport de la diachronie. »

J'ai laissé à mi-chemin en fin de compte tout ce que j'aurais pu vous dire sur le texte d'ANTIGONE. Comme nous ne pouvons pas l'épuiser, ne serait-ce que pour des raisons de temps cette année, il est clair que la question est posée à la fin de ce que j'appellerai « *l'utilisation divine d'ANTIGONE* ».

Et qu'on pourrait à cet égard aborder plus d'un rapprochement, plus d'un témoignage, qu'ANTIGONE pendue dans son tombeau nous évoque autre chose que l'acte du suicide, mais le rapport à toutes sortes d'héroïnes pendues, de mythes de la jeune fille pendue, d'un certain mythe d'ÉRIGONE par exemple, liée à l'avènement du culte de DIONYSOS.

Son père, à qui DIONYSOS a donné le vin, en a, faute d'en connaître bien l'usage, abusé. Il est mort, et sa fille vient de se pendre sur son tombeau. C'est là un mythe explicatif de tout un rite où nous voyons des images de jeunes filles plus ou moins simplifiées, symbolisées, suspendues à des arbres.

Bref tout l'arrière-plan rituel et mythique est là qui revient pour reprendre dans son harmonie religieuse ce qui nous est ici promu sur la scène.

Il n'en reste pas moins que dans la perspective sophocléenne, le héros n'a rien à faire avec cette utilisation, et qu'ANTIGONE est celle qui a déjà choisi sa visée vers la mort.

L'invocation qui s'enroule autour de cette espèce de tige est autre chose, elle ne rejoint pas le défi humain dans l'occasion.

J'en resterai là aujourd'hui, car ce dont il s'agit au moment où j'ai achevé ce que j'ai à vous transmettre sur la *catharsis*, c'est de *l'effet de beau* qui résulte de ce rapport du héros à cette limite définissable en cette occasion par une certaine Ἀτῆ.

Ici je vous demande de comprendre pourquoi...
usant des définitions mêmes
de la structure du séminaire

...je veux passer la parole :

Je ne veux pas être celui qui se charge à lui tout seul - tel maître Jacques - de remuer toutes les zones plus ou moins hétérogènes de ce qui nous est légué de l'élaboration traditionnelle en ces matières.

Il est bien entendu que, je le souligne, c'est là un mode pour toute une certaine zone d'entre vous, je veux dire chacun de vous, qui, à un certain moment de sa pensée, peut résister bien souvent à ce que j'essaie de vous faire entendre en commentant sympathiquement...

d'une façon plus ou moins ambiguë d'ailleurs ...ce qu'il est convenu d'appeler l'ampleur de mon information ou, comme on dit encore, de ma culture.

Je n'aime pas du tout cela d'ailleurs.

Cela a une contrepartie : on se demande où je prends le temps de rassembler tout cela.

Vous admettez quand même que j'ai sur vous un peu d'avance dans l'existence. J'ai pas tout à fait deux cents ans de tondeuse comme une pelouse anglaise, mais ça commence à s'approcher. Enfin j'en suis plus près que vous. J'ai eu le temps d'oublier plusieurs fois les choses dont je vous parle.

Je voudrais donc, aujourd'hui, concernant *le beau*, céder la parole à quelqu'un qui m'a paru particulièrement compétent pour le faire dans un champ, en un point d'articulation que je considère comme essentiel pour la poursuite de mon discours, la définition du *beau* et du *sublime*, telle qu'elle a été posée par KANT.

Il y a là, en effet, vous le verrez, *un mode d'analyse catégoriel* qui est d'une haute portée pour rejoindre la structuration topologique du discours qui est le mien, qui est l'effort de celui que je poursuis devant vous.

Le rapport, le rappel, pour ceux d'entre vous qui auront déjà ouvert la *Critique du jugement*, des aperçus donnés, pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, me paraît une étape, un temps essentiel et c'est pour cela que je vais demander à Monsieur KAUFMANN de prendre tout de suite la parole.

Vous verrez ensuite l'usage que nous pourrons faire du travail qu'il a apporté aujourd'hui à votre intention.

Il y a évidemment bien des manières d'aborder la *Critique du jugement* :

- de l'aborder d'une manière dogmatique,
- ou à partir de l'histoire du kantisme,
- ou à partir de l'histoire de l'art.

La voie que j'ai choisie consiste à partir de WERTHER. De deux passages de WERTHER qui m'ont paru situer en somme les thèmes d'existence par rapport auxquels KANT a situé sa propre entreprise de *conceptualisation*.

En effet, ce sont deux passages...

je ne sais pas historiquement si KANT les a interrogés dans son élaboration du concept de *beau* et de *sublime*

...où il transparaît trois points essentiels de la notion que KANT s'est faite de ces deux expériences esthétiques.

En effet, ce sont deux passages où nous voyons le héros de GOETHE d'abord pris par le sentiment de la beauté, puis s'abandonnant à l'expansion de ce sentiment qui le met au contact d'une nature foisonnant de pleine divinité.

Nous voyons progressivement, au moment où ce sentiment d'expansion culmine en une ivresse de divinisation, apparaître chez WERTHER *l'angoisse de mort*.

Je vais tout à l'heure vous lire ces deux passages dans la traduction. Mais voyez tout de suite pourquoi je pars de ce texte de GOETHE.

C'est qu'au fond l'entreprise de KANT a été de chercher une solution philosophique à l'impasse dans laquelle s'est engagé le héros de GOETHE.

En effet, à travers ces textes il vous apparaîtra sans doute que le suicide de WERTHER est dû à l'impuissance où il s'est trouvé d'atteindre à une position d'équilibre entre la vie...

et le sentiment même de la vie qui nous est donné au départ avec le sentiment du beau ...entre *la vie*, *la transcendance du sens de la vie* qui culmine dans l'ivresse de la divinisation, et enfin *la mort*.

Ces trois dimensions de l'expérience, WERTHER n'a pas été en mesure de les articuler l'une à l'autre.

Or, KANT nous propose une esthétique du *beau*, une esthétique du *sublime*.

Mais sans doute, ce qui est le plus important dans la *Critique du jugement*, c'est l'articulation à laquelle il accède entre *l'esthétique du beau* et *l'esthétique du sublime*. Autrement dit, il y a un *progrès* dans la *Critique du jugement*, et ce progrès figure en somme une sublimation de l'expérience de WERTHER.

En somme, on peut dire que la *Critique du jugement*, c'est, assez précisément, WERTHER sublimé. Je vais donc lire assez rapidement quelques fragments de ces deux textes en scandant les différentes articulations.

Au *Livre I*, d'abord :

« Une merveilleuse sérénité a pris possession de toute mon âme, à l'égard de cette douce matinée de printemps que de tout cœur je goûte. Je suis seul et je me réjouis de vivre dans cette contrée créée pour des âmes comme la mienne... Je suis, mon très cher, si absorbé dans ce sentiment de charme existant que ma production artistique en souffre. »

Voici donc le premier moment, c'est-à-dire un contact qu'on peut qualifier d'instinctif avec la nature, quoiqu'on puisse déjà noter que WERTHER ici fait état d'une paralysie de sa puissance de création, paralysie qui va peu à peu se développer à mesure que l'exigence même de création va se faire de plus en plus aiguë.

Nous allons ensuite assister à l'expansion de ce sentiment de beauté.

« Je ne pourrais actuellement dessiner pas même un trait, et jamais je n'ai été plus grand peintre qu'en ces instants, lorsque l'aimable vallée autour de moi se couvre de vapeurs, sanctuaire au sein duquel ne peuvent pénétrer que quelques rayons furtifs. Alors, couché dans l'herbe auprès de la chute du ruisseau, mille plantes diverses, tout près du sol, attirent mon attention. Lorsque je sens plus près de mon cœur le fourmillement du petit monde qui vit entre ces brins d'herbe, les innombrables, les insondables forces de ces vermisseaux, de ces moucheron... »

nous assistons ici à l'expansion indéfinie du sentiment de beauté, puis à sa divinisation

...et que je sens la présence du Tout-puissant qui nous a créés à son image, le souffle de l'être, tout amour, qui nous porte et nous garde planant dans les éternelles délices, quand alors autour de mes yeux il se fait comme un crépuscule, le ciel plane dans mon âme comme l'image d'un amant. Je soupire, souffrant, et je songe, ah, si on pouvait exprimer tout cela. »

On voit ici comment l'indéfini se convertit dans une exigence de création :

« Ah, si tu pouvais exhaler sur le papier ce qui, avec tant de plénitude et tant de chaleur, vit en toi, miroir du dieu infini. »

Puis tout à coup nous avons cette chute :

« Mon ami, en ces pensées je m'abîme, je suis comme terrassé sous la puissance de ces magnifiques visions. »

Vous voyez comment nous assistons à partir d'un *sentiment d'accord* avec le spectacle de la nature...

un spectacle auquel d'ailleurs WERTHER participe
...à une dilatation infinie qui se manifeste comme exigence de création, et comment tout à coup un abîme surgit du fait même de ce déploiement à l'infini.

Nous pouvons dire que le premier thème est celui de la critique du sentiment du *beau* chez KANT, et que le second répondra à la critique du sentiment du *sublime*. Il y aurait un autre passage, daté du 18 Août, dont je vais seulement vous donner un petit extrait de manière à faire sentir qu'il s'agit bien d'un thème fondamental dans WERTHER.

« Quelle fatalité a voulu que ce qui fait la félicité de l'homme devienne la source de sa misère. Le sentiment si plein, si chaleureux que mon cœur a de la vivante nature, ce sentiment qui m'inondait de tant de volupté, qui du monde qui m'entourait me faisait un paradis, devient maintenant un intolérable bourreau, un démon tourmenteur qui me poursuit » .

Suit une description équivalente de celle que je lisais. Nous voyons comment le sentiment ici de germination s'accorde avec le sentiment de l'infini. Nous voyons peu à peu cette infinité se déployer, puis au paragraphe suivant :

« Frère, le souvenir de ces heures à lui seul me fait du bien... encore que par la suite je ressente doublement l'angoisse de l'état où je suis tombé. Devant mon âme s'est en quelque sorte levé un rideau, et la scène où je contempiais la vie infinie se transforme sous mes yeux en l'abîme de la tombe éternellement ouverte. »

À partir de cette première indication, voici les moments de la recherche que je vous propose.

- Tout d'abord, je voudrais donner une esquisse conceptuelle très générale de la *Critique du jugement*, c'est-à-dire les quatre moments d'abord de l'analyse chez KANT du beau, puis du sublime.
- Ensuite pour donner en somme une toile de fond à ces premières analyses, nous pourrions, si nous avons le temps, nous référer à deux groupes de problèmes.
- Tout d'abord la relation de la *Critique du jugement* avec la Physiologie esthétique de BURKE. Le libéral anglais a publié en 1757 une *Physiologie du beau et du sublime* qui est une des sources de la *Critique du jugement*. BURKE, précisément se place, pour faire l'analyse de ces sentiments, à un point de vue *physiologique*.
- Et en second lieu il pourrait être intéressant de poser le problème des relations entre l'*esthétique kantienne* et l'histoire au XVIII^{ème} siècle, et la position historique du problème des signes.

Car on voit comment, chez LESSING, chez MENDELSSOHN, peu à peu se prépare une formulation des problèmes esthétiques qui amène KANT, au fond, à s'intéresser et à s'interroger sur ce qui sera la question fondamentale de son esthétique, à savoir le problème de la constitution transcendante des signes.

Alors que l'esthétique du XVIII^{ème} siècle, chez MENDELSSOHN et chez LESSING, s'en tient à des interrogations sur le sens des signes, on peut dire que le progrès essentiel marqué par KANT, consistera à s'interroger sur la condition de possibilité des signes dans leur acception esthétique.

Donc je vais commencer, sous réserve d'y revenir, par vous donner d'emblée quelques indications sur le sentiment du *beau* et du *sublime* chez KANT. Prenons d'abord le sentiment du *beau*. Comment est-ce que KANT formule le problème de l'analyse du *beau* ?

Il part au fond d'une description du sentiment esthétique, mais cette description tourne autour d'un problème essentiel qui est l'universel absolu, l'universalisation du plaisir esthétique.

En effet, si nous rapportons l'entreprise kantienne, ici à ce que nous pouvons appeler l'échec de WERTHER, nous voyons que ce que recherche KANT, c'est de sauver WERTHER en universalisant à la fois le plaisir esthétique d'une part et, d'autre part, le sentiment du sublime. Autrement dit, il s'agit de prêter un sens positif à l'expérience de WERTHER, et ce sens positif reviendra à cette expérience de l'*universalité* qui sera prêtée au *plaisir*. Comment peut-il y avoir un plaisir universalisable ? C'est le problème du *beau*.

D'autre part, en ce qui concerne le problème du *sublime*, il est plus complexe, car ce qui fondamentalement va faire la différence du *beau* et du *sublime* chez KANT, c'est que le *sublime* est conflictuel.

L'expérience du *beau* est une certaine espèce de repos dans le plaisir de la contemplation.

Au contraire, l'expérience du *sublime* est l'expérience d'un déchirement entre notre sensibilité d'une part et, d'autre part, notre destination supra-sensible.

Autrement dit, nous sommes arrachés du sensible mais, arrachés que nous sommes du sensible, nous nous défendons contre cet arrachement et c'est ce conflit même qui caractérise le *sublime*.

C'est ce conflit dont précisément WERTHER nous rendait témoignage, mais c'est ce conflit auquel il s'agira, pour KANT, de garantir l'universalité. L'universalité de ce conflit...

constitutif en somme de la condition humaine,
constitutif de la finitude humaine comme telle
...l'universalisation de ce sentiment c'est le *sublime*.

Il s'agit donc d'universaliser le pur plaisir, et d'universaliser le conflit entre notre attachement au monde naturel et le sentiment de notre destination supra-sensible.

Pour poser le problème du beau, KANT se réfère à l'analyse générale qu'il donne du jugement, et aux moments qui, dans la *Critique de la raison pure*, permettent de déterminer d'une manière générale tout jugement, c'est-à-dire qu'il va se placer au point de vue de, en langage technique, de *la qualité*, de *la quantité*, de *la relation* et de *la modalité*. Je fais abstraction de cette terminologie et viens aux choses elles-mêmes.

Le premier point d'où part KANT est le problème de l'existence de l'objet dont nous avons jouissance esthétique. Autrement dit, est-ce que le jugement de goût, en tant qu'il se fonde sur le plaisir esthétique, se rapporte à une réalité existante ?

La réponse kantienne est négative, c'est-à-dire que le jugement de goût et le plaisir esthétique sont de telle nature qu'ils surmontent l'opposition introduite par la *Critique de la raison pure* entre l'apparence et la réalité.

Le plaisir esthétique, selon le premier moment du jugement esthétique, est un plaisir que nous goûtons du fait que nous ne déterminons, au-delà de la simple apparence de l'objet, aucune réalité existante qui l'outrepasserait. Autrement dit, nous voyons que ce premier moment est une certaine solution à l'opposition entre la chose et l'apparence, entre la *Ding* et l'*Erscheinung*. On peut dire qu'à l'intérieur du plaisir esthétique intervient une coïncidence entre *la chose* et *l'apparence*.

La chose, en tant que chose existante venant en quelque façon se résorber dans sa pure apparence, ce que KANT exprimera en disant que le goût est la faculté de juger un objet ou un mode de représentation par *la satisfaction du plaisir*, d'une façon toute désintéressée. D'une façon toute désintéressée, c'est-à-dire que, dans le plaisir esthétique, nous ne prenons aucun intérêt à l'existence même de la chose. Comment est-ce possible ?

Un texte de KANT concernant cette satisfaction désintéressée nous suggère que nous devons distinguer dans l'apparence de l'objet entre d'une part la présence même de la chose et d'autre part le comment de cette présence, c'est-à-dire le mode selon lequel cette chose nous apparaît.

Si nous pouvons goûter une satisfaction esthétique désintéressée c'est dans la mesure où l'accent de l'expérience se déplace de la chose présente au mode sous lequel cette chose nous apparaît. Voici ce que nous dit KANT :

« Toute relation des représentations et même toute relation entre les impressions peut être objective mais il n'y a que le sentiment de plaisir et de déplaisir par lequel rien n'est déterminé dans l'objet. Mais au contraire l'étant, le sujet, selon que le sujet ressent le mode dans lequel le « comment vit-il » est affecté par la représentation. »

Nous pouvons donner un caractère tout à fait concret à cette expérience. Si je m'interroge sur la présence devant moi de cette carafe, ou bien je peux me rapporter à la carafe prise comme chose existante, c'est-à-dire que je serai amené à diviser dans le sentiment de cette existence entre l'apparent pur et simple, entre l'aspect de la chose d'une part et d'autre part la chose elle-même, c'est-à-dire qu'au-delà de l'*Erscheinung*, il y aura la *Ding*.

Mais il y a une autre manière dont je puis envisager cette expérience et cette seconde manière est précisément *l'attitude esthétique* qui consiste non plus à rapporter *l'état de la conscience* à la chose existante hors de moi, mais simplement à faire l'épreuve de la manière, du mode selon lequel je suis affecté.

Bien entendu je m'abstiens ici de toute analogie.
Mais ceci éveille très certainement des résonances
dans votre esprit.

Dans quelle mesure maintenant cette analyse que nous
donne KANT du désintéressement dans la satisfaction
esthétique, nous prépare-t-elle à comprendre comment
il peut y avoir une universalisation du plaisir ?
Comment il peut y avoir un plaisir qui vaille
non seulement pour moi, mais pour tout homme ?

Eh bien, c'est justement ici le comment que nous
avons à préciser. En effet, il s'agit de fixer le
statut de ce mode selon lequel l'objet nous est
donné. Or, nous savons que dans la perspective
transcendantale de KANT, c'est dans le cadre de
conditions *a priori* que se constitue l'objet.

Autrement dit, le mode selon lequel l'objet, la chose
existante nous est donnée, peut nous être donnée.
Ce mode selon lequel la chose nous apparaît n'est pas
empirique mais il est *a priori*, c'est-à-dire qu'il relève
non pas de l'expérience mais des conditions mêmes,
subjectives, de la perception.

Autrement dit, il peut y avoir satisfaction
désintéressée parce que nous déplaçons l'accent
de l'épreuve de la chose au mode de cette épreuve,
et d'autre part il peut y avoir universalisation,
comme nous allons le voir, du plaisir ainsi goûté
dans ce sens que ce mode selon lequel nous sommes
affectés par la chose à des conditions qui ne sont
pas empiriques, mais qui sont *a priori*, autrement dit
transcendantales, d'ordre transcendantal.

Voici donc en ce qui touche le premier moment.
Ce désintéressement vis-à-vis de la chose existante
nous donne accès au second moment, à savoir à
l'universalité. Où est le problème ici pour KANT ?
Autrement dit, pourquoi y a-t-il difficulté à
comprendre comment il peut y avoir *un plaisir universel* ?
Cela tient à la nature même du plaisir,
c'est à savoir à ce fait que le plaisir est un état.
En effet, toute connaissance porte sur des objets.

La *Critique de la raison pure* a déterminé les conditions *a priori* de la constitution des objets mais on ne comprend pas...

s'il est vrai que l'universalité
propre au savoir s'attache à l'objet
...comment une certaine espèce d'universalité peut
s'attacher à un état.

Eh bien, tel est le problème précisément que KANT
va se poser dans cette analyse du second moment.
Comment universaliser le plaisir esthétique ?

Partons du premier moment.

Nous avons dit que la satisfaction goûtée dans *le beau*
est une satisfaction désintéressée qui nous rend
témoignage d'un mode selon lequel l'objet est donné.
Plus précisément, KANT nous dit que le plaisir
esthétique est issu du sentiment d'un libre jeu entre
l'imagination et l'entendement.

Cela signifie qu'ainsi que l'a montré l'analyse de la
connaissance dans la *Critique de la raison pure*, deux facultés
doivent intervenir en toute détermination d'objet.
Ces facultés sont *la sensibilité* et *l'entendement*, et *l'imagination*
est une faculté intermédiaire entre la sensibilité
et l'entendement.

Nous avons donc ainsi à nous préoccuper, non pas
du rapport entre l'entendement et la sensibilité,
mais du rapport entre l'entendement et l'imagination.

Eh bien, que nous apporte l'imagination ?

Et que nous apporte l'entendement ?

Il s'agit ici bien entendu non pas de l'imagination
créatrice, mais de la capacité que nous avons de nous
former des images des choses sans poser la question
d'une existence adéquate à cette image.

L'imagination nous apporte une multiplicité et la
diversité qui est en elle vient de la sensibilité,
des formes de la sensibilité, et l'unité qui est en
elle vient du moi jugeant. Autrement dit, et dans la
perspective très générale de l'esthétique classique,
KANT fait du beau l'unité d'une diversité.

Et le sentiment du *beau*, le sentiment de plaisir esthétique sera donc le sentiment d'un libre accord entre la diversité et l'unité.

Nous voyons donc par là que, dans la constitution même de l'expérience esthétique, interviennent les facultés de la connaissance d'objet. Autrement dit :

- c'est dans la mesure où la *connaissance* requiert cette double polarité, à savoir une diversité d'une part, une unité d'autre part,
- c'est dans la mesure où il y a une scission entre la sensibilité et l'entendement, et par conséquent entre l'imagination et l'entendement,
- c'est dans la mesure, donc, où nous avons cette double polarité que nous pouvons goûter un plaisir esthétique, puisque nous goûterons le libre accord entre ces deux facultés distinctes.

Mais cette structure de la connaissance par laquelle doivent nécessairement coopérer, dans notre connaissance, deux facultés, cette structure est le cadre de notre connaissance universelle.

KANT pense que c'est l'universalité des conditions de la connaissance qui garantit l'universalité du plaisir esthétique. Je reprends ceci.

La *Critique de la raison pure* nous a montré que collaborent, pour la constitution d'un objet, de cette carafe objet, *deux facultés*. La collaboration, le concours de ces *deux facultés* est une condition de la *détermination d'objet*.

Il ne peut y avoir d'objet commun.
Il ne peut y avoir d'objet qui soit objet pour tous.
Il ne peut y avoir de carafe qui soit carafe objective pour vous et pour moi que sous la condition précisément de ce concours entre les deux facultés de la sensibilité et de l'entendement.

Autrement dit, que sous la condition d'une liaison de la diversité par l'unité du *moi* pensant.

Tel est, précisément, le cadre à l'intérieur duquel nous goûtons le plaisir esthétique. Sans doute, dans le plaisir esthétique, nous n'avons pas détermination de la multiplicité sensible donnée, de la diversité sensible donnée, nous n'avons pas détermination de cette diversité sensible par le jugement, c'est-à-dire que nous ne déterminons pas d'objet.

Ce qui reviendra pour KANT à dire que nous n'avons pas de concept de l'objet beau, nous ne déterminons pas l'objet. Cependant, ce sont ces mêmes facultés qui coopèrent dans la connaissance, dont la *coopération* est garante de l'universalité de la connaissance. Ce sont donc ces deux facultés qui, dans la connaissance sont déterminées et déterminantes qui, dans le cas du plaisir esthétique, constitueront les deux pôles entre lesquels va s'instaurer l'accord que nous goûtons dans le plaisir esthétique.

Au regard de la connaissance :

- nous avons deux facultés qui coopèrent,
- nous avons une détermination de la diversité par le jugement,
- nous avons ces mêmes facultés dans le cas du plaisir esthétique, mais nous ne pouvons plus dire que le jugement détermine un objet.

Nous avons seulement un accord, un libre accord, un libre jeu, comme dit KANT, entre la diversité et l'unité, et l'universalité du plaisir esthétique, la possibilité que nous avons d'universaliser, donc, un plaisir, au moins sous les espèces du plaisir esthétique, repose, dit KANT, sur l'universalité du cadre de connaissance.

Autrement dit, je porte en moi la fonction d'objectivation. C'est dans cette mesure même qu'il y a universalité possible du plaisir esthétique, entre les pôles constitués par les deux fonctions de la connaissance.

Enfin prenons, si vous voulez, à nouveau l'exemple de la carafe. Dans la connaissance d'objet il y a une diversité donnée et il y a une liaison par le jugement qui fait que je pense, ceci est une carafe. Il y a une diversité et dans *l'espace* et dans *le temps*. Et cette diversité est reliée sous un concept, le concept de la carafe qui détermine l'objet.

J'ai donc ainsi deux facultés, sensibilité et imagination plus ou moins liées, d'une part, et d'autre part l'entendement. Et l'entendement détermine la sensibilité. C'est la condition, comme je le disais, grâce à laquelle cette carafe peut être non seulement carafe pour moi, mais pour tous. Il y a constitution d'une objectivité. C'est à l'intérieur de ce cadre d'objectivation que nous avons le plaisir esthétique, dans la mesure où les facultés interviennent, mais seulement selon leur accord.

Si je considère une carafe de CÉZANNE au lieu d'avoir une détermination de la diversité donnée par le concept, il y aura un libre jeu entre le foisonnement des impressions spatiales qui me viennent d'une part, et d'autre part la manière dont elles se rassemblent dans l'unité d'un tableau. J'aurai ainsi un plaisir qui sera universalisable. Pourquoi ?

Parce que vous et moi avons les mêmes cadres de constitution de l'objectivité, c'est-à-dire que c'est la communauté du cadre de constitution de l'objectivité qui fait qu'il peut y avoir un plaisir non objectif, purement subjectif, mais qui vient s'insérer à l'intérieur de ce cadre. Voici donc ce qui concerne le moment de l'*universalité*.

Le troisième moment, qui est désigné sous la catégorie de la relation, techniquement, désigne ce qui retient l'interprétation qu'il convient de donner de la finalité dans le cas du jugement esthétique. KANT nous dit que le deuxième moment que je viens de citer est :

« *Est beau ce qui plaît universellement sans concept .* »

Le troisième moment concerne la finalité de l'objet. Quel intérêt d'abord y a-t-il à introduire ici, dans l'analyse...

je ne me place pas au point de vue de KANT,
mais à un point de vue plus général
...à introduire la notion de finalité ?

C'est qu'au fond, à travers ce problème de la finalité esthétique, se trouve posé le problème des relations entre le beau et le bon ou le bien. De même que tout à l'heure pouvait se poser le problème des relations entre *le beau* et l'objectivité, en effet, si nous supposons que l'objet beau est un objet proportionné à sa destination naturelle, nous pouvons dire que la finalité dans la relation des moyens à une fin, sera caractéristique du jugement esthétique.

Ce que KANT au contraire nous dit, c'est que le *le beau*, le jugement de goût, se caractérise par *une finalité sans fin*.

Nous pouvons comprendre cette formule à l'aide de la formule précédente relative à l'objectivité. Ce que nous trouvons tout à l'heure dans l'*universalité* du plaisir esthétique, c'est le cadre de l'*objectivation*.

Eh bien, ce que nous trouvons ici c'est, en quelque façon, le cadre de la finalisation, c'est-à-dire que nous éprouvons dans le jugement esthétique, non pas la relation de certaines données à une fin effectivement donnée, mais simplement un rapport de finalité qui n'est pas lui-même rapporté à une fin déterminée.

Ceci se comprend très aisément à partir de ce que nous disions il y a un instant sur le libre accord des facultés de la connaissance à l'intérieur d'un plaisir universalisable. Car cette finalité sans fin est précisément cet accord entre la faculté qui nous donne la diversité et la faculté par laquelle se trouve assurée la liaison de nos *impressions diverses*.

Pourquoi parler ici de finalité ?

Précisément parce que ni l'une ni l'autre de ces facultés ne peut être réduite, identifiée à son opposé. Nous avons en somme ici, dans le plaisir esthétique, le sentiment d'une sorte de fait *a priori*, c'est-à-dire que nous avons un accord sous *Stimmung*, comme dit KANT.

Nous avons un accord qui ne correspond à aucune nécessité logique qui est bien une certaine espèce de fait et c'est cet accord libre dont nous faisons l'épreuve dans le plaisir.

Car KANT nous dit que nous ne devons pas distinguer entre le plaisir d'une part et d'autre part cette finalité. Le plaisir, c'est le simple fait que nous tendons à nous maintenir dans cet état d'harmonie entre les deux facultés de l'imagination et de l'entendement.

Pour KANT, la caractéristique éminente du plaisir, c'est qu'il nous porte à nous maintenir dans l'état où nous sommes, à l'inverse pour la douleur.

Donc, nous avons un état dans lequel nous cherchons à nous maintenir, et nous tendons à nous maintenir dans cet état parce qu'il répond objectivement même pour nous, de la constitution de l'expérience.

Le quatrième moment sera celui de la nécessité, c'est-à-dire que ce sera le problème du principe subjectif du sentiment du plaisir.

KANT se pose ici la question de savoir s'il y a véritablement une nécessité du jugement de goût au sens où il y a une nécessité de la connaissance.

Autrement dit, si le jugement de goût est un jugement apodictique. La réponse de KANT va très profondément dans l'analyse du sentiment du beau, car il tient que l'universalité du jugement de goût n'étant en rien comparable à l'universalité d'une connaissance, l'universalité du jugement de goût est une communicabilité fondée.

Autrement dit, nous n'éprouvons rien d'autre, dans le sentiment du *plaisir esthétique*, que ce fait allant de droit, que notre plaisir est aussi valable pour tous.

Mais nous pouvons avoir ici une nécessité de type apodictique, pour cette seule raison que nous n'avons pas d'objet conceptualisable, nous n'avons pas d'objet conceptuellement déterminé sur lequel porte le jugement.

Ça n'est pas le jugement sur l'objet qui est ici universalisé, c'est-à-dire que notre sentiment de nécessité ne vient pas se confondre avec la notion d'une nécessité logique, mais nous avons le sentiment que l'universalité est fondée d'une manière *nécessaire*.

Eh bien, en quoi consiste donc cette nécessité distinguée de la nécessité de connaissance ? Elle se fonde sur la relation que nous avons envisagée tout à l'heure, entre le cadre de l'objectivité et le plaisir esthétique, c'est-à-dire que si l'*universalité* est fondée selon ce quatrième moment, c'est en vertu du caractère *a priori* de cette relation entre les conditions de constitution en général de l'expérience et le plaisir esthétique qui vient s'insérer entre ces deux pôles de l'imagination et de l'entendement.

Autrement dit, c'est dans la structure même de la subjectivité que vient se fonder ici le caractère de nécessité propre au jugement de goût. Nous pouvons marquer de suite quelles sont, d'un point de vue esthétique, les deux limites de cette analyse *kantienne*.

D'abord, il s'agit d'une esthétique de la forme. Il s'agit d'une esthétique dite classique. KANT, très expressément, récuse toute participation des impressions sensorielles à l'élaboration du plaisir esthétique. D'autre part, le jugement de goût porte sur une forme arrêtée.

Autrement dit, il est essentiel que le jugement de goût entendu comme jugement de beauté, vise une apparence délimitée.

Ce qui va faire précisément le passage de l'expérience du beau à l'expérience du sublime, c'est que l'expérience du sublime sera d'abord une expérience de l'informe.

Comment est-ce que nous pouvons relier cette expérience du sublime à l'expérience du beau ?

Il y a un passage dans la *Critique du jugement* qui nous montre qu'en vérité ces deux moments de la critique kantienne doivent être ramenés l'un à l'autre. C'est un passage où KANT nous dit que dans *le sublime*, notre imagination est en quelque façon dessaisie de sa puissance, et que nous avons...

c'est le terme dont il se sert
...à en faire le sacrifice.

Nous sacrifions dans le sentiment du sublime ce bel accord qui règne dans le sentiment du beau entre notre subjectivité et l'expérience.

Nous sommes dessaisis de la puissance de notre imagination, nous faisons le sacrifice de cette puissance, et dans cette mesure notre imagination se raccorde, dit-il, à une loi qui est *la loi de la raison*.

Autrement dit, dans le sentiment du beau, dans le plaisir esthétique du beau, nous éprouvons l'harmonie entre l'entendement et l'imagination, c'est-à-dire que nous éprouvons une heureuse collaboration entre nos facultés de connaissance.

Au contraire, dans le sentiment du sublime, nous sommes dessaisis de ce bonheur d'une imagination accordée à notre propre subjectivité et, de même, notre propre subjectivité reconnaît qu'elle est impuissante à saisir heureusement la diversité des impressions sensibles.

Autrement dit, il y a ici un conflit qui intervient entre nous-mêmes et le sensible. Dans ce conflit, nous avons à sacrifier quelque chose - c'est le terme même - notre imagination, à sacrifier sa prétention à se saisir du sensible.

Car dans le sentiment du *sublime*, nous sommes, cela est caractéristique, débordés par le spectacle du *sublime*, donc nous devons nous reconnaître impuissants.

Mais que se produit-il ici dans le sentiment du *sublime* ? Il se produit une conversion du sentiment de nos impuissances en un sentiment de puissance, c'est-à-dire que nous reconnaissons que nous sommes empiriquement impuissants, nous reconnaissons que notre capacité d'appréhension est bornée, nous reconnaissons que notre puissance est bornée vis-à-vis de la puissance des choses extérieures.

Mais, dit KANT, ce sentiment d'impuissance réveille en nous le sentiment d'une autre puissance qui est la puissance de l'infini dont notre *raison* est la faculté.

L'analyse que fait KANT du sentiment du sublime se partage entre deux domaines, le domaine qu'il appelle mathématique, c'est-à-dire le domaine de la grandeur, et le domaine qu'il appelle dynamique, c'est-à-dire le domaine de la causalité.

Prenons déjà la grandeur au sens mathématique.

Il nous dit que nous éprouvons le sentiment du sublime devant un spectacle naturel lorsque nous reconnaissons que nous ne disposons d'aucune mesure qui soit propre à déterminer les grandeurs de la nature, c'est-à-dire qu'indéfiniment nous rapportons notre mesure à ce qui est mesuré, puis ce qui est ainsi mesuré à autre chose en le prenant comme mesure, autre chose qui devra être mesuré.

Mais nous reconnaissons que c'est indéfiniment que ce progrès s'accomplira. Autrement dit, nous sommes dépouillés de toute capacité de détermination de la grandeur. Donc, à cet égard, nous sommes dans un sentiment d'impuissance.

Mais, dit KANT, pourquoi avons-nous ce sentiment d'impuissance ? Nous n'avons ce sentiment d'impuissance que pour autant que nous savons que nous pouvons indéfiniment poursuivre l'opération.

D'où tenons-nous ce sentiment d'une poursuite indéfinie, d'une poursuite indéfinie d'opérations, sinon de la raison elle-même et de la loi de la raison ?

C'est ainsi que l'incapacité où nous avons été de mesurer, de déterminer quantitativement la nature elle-même, va se trouver convertie dans le sentiment de la puissance infinie de notre raison en tant que notre raison est source des opérations que nous accomplissons dans le domaine de la quantité.

Sans doute KANT ici a-t-il pensé au *calcul infinitésimal*. Ces textes ne sont pas parfaitement explicites, mais on trouve chez le critique anglais HUME, la même idée rapportée au *calcul infinitésimal* à propos justement de *la grandeur et de la sublimité*. Bien entendu, nous pouvons avoir ce sentiment à la fois dans *l'infiniment grand* et dans *l'infiniment petit*. Et d'ailleurs vous voyez comment ces textes de KANT recouvrent très exactement les textes de GOETHE que nous lisions tout à l'heure.

LACAN

Entre un fourmillement naturel et un signifiant, ou un problème du signifiant non complètement élucidé à l'époque de KANT, le calcul infinitésimal recelait encore je ne sais quel mystère qui a totalement disparu depuis. Vous avez certainement raison en disant que c'est le calcul infinitésimal qui est évoqué derrière cette expérience du sublime.

Pierre KAUFMANN

Il y a aussi sans doute à faire intervenir ici la distinction entre l'espace et toute détermination d'espace. KANT nous montre dans la *Critique de la raison pure* que toute détermination de l'espace est une limitation de l'espace, de telle sorte qu'il y a ici une résorption dans l'espace pris comme infini des déterminations particulières de l'espace.

Enfin en ce qui concerne le sublime dynamique, nous n'avons pas une détermination de grandeur, mais une détermination de puissance. On peut relire les textes de KANT :

- « - *Des roches surplombant audacieusement et comme menaçants,*
- *des nuages s'amoncelant avec un cortège d'éclairs et de tonnerre,*

- des ouragans qui laissent après toute la dévastation,
- l'océan sans borne dans sa fureur,
- les hautes cascades du fleuve puissant,

voilà des choses qui réduisent à l'insignifiance notre force de résistance comparée à notre puissance. Mais l'aspect est d'autant plus attrayant qu'il est plus terrible. Si nous nous trouvons en sûreté, nous disons facilement de ces choses qu'elles sont sublimes, parce qu'elles nous font découvrir en nous-mêmes une faculté de résistance d'un tout autre genre qui nous donne le courage de nous mesurer avec l'apparente toute-puissance de la nature » .

Cette faculté, c'est la liberté.

Disons plutôt l'autonomie dont la puissance nous apparaît ici comme supérieure à la puissance de la nature extérieure. Vous voyez en somme que, dans la mesure où ce mouvement de notre imagination dans le sublime est porté par la raison, c'est-à-dire par une certaine espèce de loi, le mouvement que nous décrit KANT est très exactement le suivant.

Il y a une puissance extérieure qui menace de nous écraser, mais au moment même où nous éprouvons cette menace, elle se convertit dans le sentiment d'une loi intérieure. Nous avons une puissance qui est celle de choses singulières, des nuages, des volcans, etc.

Le sentiment du sublime intervient lorsque nous opposons à cette puissance extérieure une loi, cette fois, qui est plus forte qu'elles, c'est-à-dire qu'on ne force pas beaucoup les termes de KANT en disant qu'il se produit une sorte de dépersonnalisation et d'intériorisation de cette puissance extérieure, sous réserve, bien entendu, que pour KANT nous n'avons pas une intégration au sujet de la force extérieure, mais que nous avons une sorte de contestation entre la puissance extérieure et la puissance intérieure.

Nous voyons donc dans quel sens, et dans le cadre des relations de cette dernière indication, va se produire ce que KANT désigne comme dessaisissement ou sacrifice de quelque chose par notre imagination.

Nous renonçons à la capacité de fixer une forme extérieurement donnée, nous renonçons à une capacité de la délimiter, en somme de nous en emparer par l'appréhension dans ce qui était le plaisir du beau.

Notre imagination en fait le sacrifice, mais la contrepartie, alors positive de ce sacrifice, c'est l'épreuve que nous faisons de la loi de notre liberté dans l'assomption de la loi de la raison.

Voilà donc quel serait le premier moment de notre recherche portant sur ces concepts kantien. Et bien entendu il faudrait y revenir. Mais maintenant on pourrait essayer de les situer, et notamment par rapport à des textes antérieurs de KANT.

D'abord en ce qui concerne l'esprit général de la doctrine et ce qui atteste en somme que la relation qu'on peut établir entre les thèmes de WERTHER et ce texte de KANT n'est pas purement spéculative.

Nous trouvons dans les *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime* cette image caractéristique.
C'est un texte de 1764 :

« *Le lever du soleil n'est pas moins magnifique que son coucher, mais celui-là ressortit au beau, et celui-ci au tragique et au sublime.* » .

Autrement dit, nous voyons que KANT rapporte explicitement à l'origine les sentiments de beau et de sublime au sentiment de la naissance et du déclin, de la naissance et de la mort.

Ce texte est tiré de *Remarques posthumes* qui ont été écrites par KANT sur ses propres *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime*. C'est de ces remarques que nous pouvons tirer des indications sur l'arrière-fond de la recherche kantienne.

Et tout d'abord sur le dessein même qu'a eu KANT de fonder l'universalité du plaisir esthétique.

Il nous dit que les divers sentiments de plaisir et de déplaisir, de satisfaction et de contrariété ne dépendent point de la nature des choses qui les suscitent, l'amour est souvent un mystère pour tout le monde, et ce qui contrarie l'un vivement laisse l'autre indifférent.

Et cette diversité, KANT ne s'en accommode pas, comme le montre une remarque comme celle-ci :

« Tout s'écoule en nous comme l'eau d'un fleuve, et le cours inconstant rend le jeu inconstant et fallacieux. Où trouver dans la nature des points d'appui que l'homme ne saurait changer et qui lui indiqueraient sur quelles rives il faudrait se tenir ? »

Spéculativement, ce sont ces rives que KANT a cherchées, et qu'il a cherchées dans ce qu'il appelle quelque part la dignité de l'humanité.

« Je suis par goût un chercheur, je sens la soif de connaître, le désir inquiet d'étendre mon savoir et la satisfaction de tout progrès accompli. Il fut un temps où je croyais que tout cela pouvait constituer l'honneur de l'humanité, et je méprisais le peuple, qui est ignorant de tout. C'est ROUSSEAU qui m'a désabusé. J'apprends à adorer les hommes, et je me trouverais bien plus inutile que le commun des hommes si je ne m'efforçais à donner à tous les autres une valeur qui consiste à faire ressortir les droits de l'humanité. »

Cette formule kantienne peut être prise comme *épigraphe* du dessein kantien dans le domaine du plaisir. Il s'agit très précisément de faire ressortir les droits de l'humanité dans les domaines du plaisir. Autrement dit, de fonder, comme nous avons vu qu'il a cherché à faire, l'universalité du plaisir.

Comment est-ce que se posera ici alors la question de cette recherche d'unité ? Il est très caractéristique qu'à l'époque où KANT écrit ces *Observations*, en 1764, il soit encore sous l'influence directe de ROUSSEAU. Et cette universalité, il semble parfois la chercher du côté de la nature comme le faisait ROUSSEAU.

On peut dire que tout le progrès de KANT a consisté à se rendre compte que l'universalité ne pouvait pas être trouvée du côté de la nature et qu'il fallait la chercher dans un ordre d'*a priori* qui, lui, sera radicalement opposé.

Mais dès le moment où il écrit ces *Observations*, on voit comment il va se séparer de ROUSSEAU. Il oppose l'idée de nature à l'état civilisé. Et il nous dit que de revenir à la nature ne consistera pas à rejeter toutes les acquisitions de la civilisation, mais à apprécier en somme ces acquisitions en relation aux exigences de la nature.

« Il est nécessaire d'examiner comment l'art et l'élégance de l'état civilisé se produisent, et comment ils ne se trouvent jamais dans certaines contrées afin d'apprendre à distinguer ce qui est factice, étranger à la nature, de ce qui lui appartient en propre. Si l'on parle du bonheur de l'homme sauvage, ce n'est pas pour retourner dans les forêts, c'est seulement pour voir ce que l'homme a perdu d'un côté, tandis qu'on gagne de l'autre. Et cela afin que, dans la jouissance et l'usage du luxe social, on n'aille pas s'attarder de tout son être aux goûts qui en dérivent et qui sont contraires à la nature comme à notre bonheur, afin qu'on reste avec la civilisation un homme de la nature. Voilà la considération qui sert de règle au jugement, car jamais la nature ne crée l'homme pour la vie civile. Ses inclinaisons et ses efforts n'ont pour fin que la vie dans son état simple. »

LACAN

C'est vraiment un passage à communiquer à Claude LÉVI-STRAUSS, car c'est vraiment l'éthique de l'ethnographe déjà fondée au niveau de KANT qui est très remarquable.

Tout le discours de Claude LÉVI-STRAUSS d'inauguration de sa chaire au *Collège de France* est déjà là indiqué, c'est-à-dire pas forcément antidaté, mais précisé d'une manière que l'on ne trouve nulle part accentuée comme cela dans ROUSSEAU.

Pierre KAUFMAN

Il oppose ici nature et civilisation, ou culture, comme on dit aujourd'hui. Mais ce qui est à remarquer, c'est que, dans la *Critique du jugement*, il s'efforce d'aller au-delà de la culture elle-même. Ceci est attesté par des textes de la *Critique du jugement* où il se préoccupe, s'interroge sur l'intérêt social du beau.

Nous avons vu que le beau et le sentiment du beau, le plaisir esthétique est universellement communicable, mais est-ce que cela veut dire, comme le pensait par exemple Burke, que le plaisir esthétique soit en relation avec la sociabilité ?

Autrement dit, est ce que nous devons considérer cette société qui est rendue possible par la participation à un plaisir esthétique commun comme représentant simplement une sociabilité ?

Et KANT répond par la négative, et c'est dans cet esprit qu'il fait l'analyse de la transmission par signe de la beauté, c'est-à-dire que, pour KANT, nous avons à distinguer entre *la nature* et *la civilisation* prise comme humanité de fait, et enfin cette humanité de droit qui est liée à la constitution même de notre expérience, autrement dit de la communauté des conditions de constitution de l'expérience humaine.

Ce sentiment d'insécurité que nous venons d'indiquer se transforme dans ces *Observations sur le Beau et le Sublime* d'une manière intéressante en vertu de l'application qui est faite dans ce thème précritique des concepts de beau et de sublime, à la femme et à l'homme.

Pour KANT, *la femme relève de la catégorie du beau, et l'homme de la catégorie du sublime*, en ce sens que le beau et la femme, dit KANT, risquent toujours de nous tromper, autrement dit en ce sens que ce sont des apparences.

Il y a dans la psychologie, dans ces remarques de KANT sur la femme et le sentiment esthétique une primauté de l'apparence.

On ne s'éprend, dit-il, que de l'apparence, mais on aime la vérité. Il dit encore, la vérité est plutôt obligation que beauté.

Alors nous voyons comment cette première esquisse qui est donnée dans ce texte d'une psychologie empirique et moraliste au sens français, des sentiments de beauté et de sublime, nous voyons comment cette opposition permet de rendre compte de cette notion d'apparence que l'homme trouve dans le premier moment de la *Critique du jugement*.

On peut dire que le beau, pour KANT, est une belle apparence fondée. La femme, d'après les *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime*, est une belle apparence sans fondement, et le beau est une apparence fondée.

Le parallèle ici est tout à fait indiqué, puisqu'il poursuit, dans tout un chapitre des *Observations*, ces oppositions entre femme, homme, beauté et sublime. Les qualités viriles, au contraire, dit-il, sont du côté, en tant qu'elles sont viriles, de la vérité.

Après avoir introduit, donc, cet arrière-plan kantien, il faudrait en venir à l'insertion de KANT dans l'histoire des arts au XVI^{ème} siècle et, notamment, faire intervenir l'évolution du *baroque* ou du *rococo* au *classique* d'une part, et d'autre part l'analyse du sentiment de la mort dans l'art classique.

Si vous voulez, l'opposition entre les vestales en tant qu'elles ont été exhumées à Pompéi, c'est-à-dire « *le beau naissant de l'oubli* » selon les formules de WINKELMANN ou de LESSING, d'une part, et d'autre part l'antique au sens mortel qui est celui des ruines de PIRANÈSE.

Ceci donnerait sa toile de fond à KANT et permettrait de faire une interprétation de sa philosophie de l'art comme une critique d'art.

LACAN

Vous ne pouvez ici que nous ouvrir les perspectives d'un sujet de travail que vous nous avez donné aujourd'hui, qui a consisté à faire sentir à notre assemblée...

qui est diverse, hétérogène dans sa formation
...l'idée de structure autour de laquelle KANT
à la fois regroupe et dissocie l'idée de *beau*.

Nous aurions pu mettre, dans le fond, l'idée du plaisir chez ARISTOTE, et retrouver un texte très joli de la définition du plaisir qu'il donne dans la *Rhétorique*.

Enfin, ceci va nous servir comme de point pivot...
comme il est naturel en toute matière
philosophique traditionnelle
...pour reprendre au point où nous l'avons laissée,
la question de l'effet de la tragédie, laquelle...
malgré ce que nous croyons toujours
...doit en référer à ARISTOTE et ne saurait se suffire de l'idée...
de quelque façon que ce soit interprété
...de *κάθαρσις* [catharsis] morale.

Dans un *Rapport* qui doit paraître dans le prochain numéro de notre revue...

qui est le rapport que j'ai fait il y a deux ans à Royaumont, rapport qui était un peu jeté, comme je l'ai expliqué, puisque je l'ai composé entre deux séminaires d'ici, j'en garderai la forme improvisée, tout en essayant quand même de compléter et de rectifier certaines des choses qui y sont contenues

...je dis quelque part :

- que l'analyste doit payer quelque chose pour tenir sa fonction.
- Qu'il paye de mots ses interprétations.
- Qu'il paye de sa personne en ceci dont on peut dire que toute l'évolution présente de l'analyse est la méconnaissance, que, par le transfert, il en est littéralement dépossédé. Je veux dire que, quoi qu'il en pense, et quel que soit son recours panique à « *the counter-transference* », il faut bien qu'il en passe par là. Ce n'est pas seulement lui qui est là avec celui vis-à-vis de qui il a pris un certain engagement.
- Et enfin, qu'il faut qu'il paye d'un jugement concernant son action.

C'est quand même tout de même un minimum d'exigence. L'analyse est un jugement.

Je dirai que ce qu'il fait, c'est exigible partout ailleurs et qu'à la vérité...

ce qui peut paraître scandaleux de l'avancer ...c'est probablement pour quelque raison.

C'est pour la raison que, par un certain côté, il a hautement conscience qu'il ne peut pas le *savoir*, ce qu'il fait en psychanalyse. Il y a une part de cette action qui lui reste à lui-même voilée.

C'est ce qui justifie le point où je voulais vous amener, où je vous ai amenés cette année. Je veux dire que si je vous ai proposé de me suivre cette année sur ce point...

point qui pose la question de ce qu'une pareille possibilité...

celle qui nous est donnée par *le rapport à l'inconscient* tel qu'il a été ouvert par FREUD

...de ce que ça comporte comme conséquences éthiques générales

...c'est bien évidemment pour nous rapprocher de la nôtre, d'éthique.

D'où cet aspect tout de même de détour, qui fait qu'il n'a pas pu ne pas vous apparaître, cet intérêt des notions kantiennees qui ont été apportées la dernière fois, mais qu'avant même de demander à celui qui vous a parlé la dernière fois d'y apporter quelques compléments que je crois utiles, je ne crois pas moins utile de resituer pour vous, en fin de compte, au moment où nous nous approchons de la fin de notre détour de cette année, ce qu'il veut dire.

Je rappellerai simplement des choses très simples, articulées dans les termes qui sont ceux que j'ai produits pour vous les années précédentes.

Ce dont il s'agit...

ce que j'ai voulu vous rappeler avant de vous ramener d'une façon plus proche à la pratique de l'analyse, aux problèmes techniques qui ne sauraient tout de même, dans l'état actuel des choses, être résolus sans ces rappels

...ce sont des choses simples que je vais vous rappeler tout de suite.

Premièrement, la fin de l'analyse est-elle ce qu'on nous demande ? Si ce qu'on nous demande est en fin de compte ce qu'il faut bien appeler d'un mot simple, qui est bien effectivement ce que l'on nous demande, le « *bonheur* ». Je n'apporte là rien de nouveau. Cette demande du « *bonheur* », ou encore de la *happiness*, comme écrivent les auteurs anglais dans leur langage, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Dans le *Rapport*⁶⁵...

auquel je faisais allusion tout à l'heure
...évidemment dans cette rédaction, il m'a paru...
maintenant, à le publier
...un tout petit peu trop aphorismatique.
J'essaie de mettre un peu d'huile dans les gonds.
Je fais allusion au fait, sans m'expliquer autrement.

L'affaire n'est pas autrement facilitée du fait...
comme on l'a dit un jour

...que « *Le bonheur est devenu un facteur de la politique* »⁶⁶.
Je n'en dis pas plus long.

Je voudrais tout de même ici vous faire sentir ce que
ça veut dire. C'est la même chose qui m'a fait
terminer la conférence par laquelle j'avais terminé
une certaine ère de mon activité dans un certain
groupe dont nous nous sommes séparés depuis par ce
propos sur lequel je terminais « *La psychanalyse, dialectique* ».
Tel était le titre que j'avais donné à ce que
je profèrai ce jour-là. Je terminai par le propos
suivant :

« *Il ne saurait y avoir de satisfaction d'aucun hors de la satisfaction de tous.* »

Mon propos, qui consistait à faire recentrer
l'analyse sur ce nom de dialectique, vient
présentifier pour nous que l'affaire apparaîtrait,
le but, comme indéfiniment reculé.

Ce n'est donc pas la faute de l'analyse, si vous
voulez, qu'à l'heure actuelle, la question du bonheur
ne puisse pas s'articuler autrement. Je dirai que
c'est dans la mesure où, comme le dit SAINT-JUST :
« *Le bonheur est devenu un facteur de la politique* », c'est un corrélatif,
ce n'est pas nouveau que les choses en sont ainsi,
que la question du bonheur n'a pas pour nous
de solution aristotélicienne possible.
Qu'il n'est pas possible que d'aucun isole
son bonheur de la satisfaction de tous.
Ce qui veut dire quoi ?

65 Jacques Lacan, rapport d'ouverture au colloque de Royaumont, 10-13 Juillet 1958 : « De la direction de la cure et des principes de son pouvoir » paru dans *La Psychanalyse* N°6, Puf 1961, pp. 149-206. Écrits pp. 585-645 ou t.2 pp. 62-123.
66 Saint-Just : « le bonheur est devenu un facteur de la politique ». Cf. Paul-Laurent Assoun, [De Freud à Lacan : le sujet du politique](#).

C'est que du fait de l'entrée du bonheur dans la politique, ces choses pour l'instant, pour nous, concernant le bonheur, sont rejetées comme sur une étape nécessaire, préalable, primordiale au niveau de la satisfaction des besoins pour tous les hommes.

La dialectique du maître...

telle qu'elle permet à ARISTOTE de faire un choix entre les biens qu'il offre au maître, et de lui dire qu'il y a seulement certain de ces biens qui sont dignes de sa dévotion, à savoir la contemplation

...est quelque chose qui pour nous est dévalorisé, j'y insiste, pour des raisons historiques, pour des raisons du moment historique que nous vivons, et qui s'expriment dans la politique par la formule suivante :

« Il ne saurait y avoir de satisfaction d'aucun sans la satisfaction de tous. »

C'est dans ce contexte que l'analyse...

sans que nous puissions savoir bien exactement ce qui justifie que ce soit dans ce contexte qu'elle soit apparue

...c'est dans ce contexte que l'analyse se produit, que l'analyste s'offre à recevoir...

il la reçoit, c'est un fait

...la demande du bonheur.

Tout ce que j'ai articulé cette année a consisté à montrer comme j'ai pu...

je veux dire à choisir parmi quelques termes parmi les plus saillants qui peuvent vous permettre de vous rendre compte que la distance parcourue, disons depuis ARISTOTE

...j'ai essayé de vous montrer à quel point nous prenons les choses à un niveau différent, combien, en fin de compte, nous sommes loin de toute formulation d'une discipline du bonheur.

Car il est bien clair que, dans ARISTOTE...

pour le prendre comme exemple, et il le mérite au plus haut degré, il est exemplaire

...il y a une discipline du bonheur.

Il y a des chemins qui sont montrés...
où il entend conduire quiconque
le suit dans sa problématique
...qui sont des voies qui, dans chacun des versants
de l'activité possible de l'homme, réalisent une
fonction de la vertu qui s'obtient par un [μεσότης](#)
[mésothes], qui est loin d'être seulement un juste milieu,
un procès lié au principe de l'évitement de tout
excès dans un sens comme dans l'autre, mais qui peut
permettre à l'homme de choisir ce qui raisonnablement
est fait pour le faire se réaliser dans ce qui lui
apparaît être son bien propre.

Il n'y a rien de semblable dans l'analyse.
Observez-le bien, nous prétendons, par des voies
dont, pour quelqu'un qui arriverait du *Lycée* [[Λύκειον](#)],
si je puis dire, paraîtraient surprenantes, des voies
qui doivent permettre au sujet, en quelque sorte,
de se mettre dans une sorte de position pour que les
choses, mystérieusement, je dirai presque *miraculeusement*,
lui arrivent à bien, qu'il les prenne *par le bon bout*.

Dieu sait tout de même que nous pouvons sentir
quelles *obscurités* restent dans une pareille prétention,
tel l'avènement de ce que nous appelons « *l'objectalité
génitale* » et comme on ajoute...
avec Dieu sait quelle imprudence
...de nous mettre en accord avec une réalité.

Une seule chose fait allusion à une possibilité
heureuse de satisfaction de la tendresse,
c'est la notion de [sublimation](#).
Je ne vais pas reprendre aujourd'hui les différentes
formules, mais il est tout à fait clair que,
pour prendre, premièrement, sa formulation la plus
exotérique dans FREUD, je veux dire, quand il nous la
représente comme éminemment réalisée par l'artiste,
par l'activité de l'artiste par exemple, eh bien,
qu'est-ce que ça veut dire ?

C'est littéralement dans FREUD :
je n'ai pas besoin de vous rappeler le passage,
je vous l'ai mâché assez cette année.

Ça veut dire la possibilité pour l'homme de rendre ses désirs, commerciaux, vendables, sous forme de bouquins ou de produits quelconques, d'une activité esthétique, d'une production de l'art, c'est cela que ça veut dire.

Je dirai, la franchise, le cynisme d'une telle formulation, à mes yeux, garde un mérite immense, bien entendu, quoiqu'elle n'épuise pas du tout le fond de la question : comment cela est-il possible, bien sûr ?

L'autre formulation consiste à nous dire que *la sublimation* est la satisfaction de la tendance dans le changement de son objet, ceci sans refoulement. Définition plus profonde, mais qui, assurément, ouvre, me semble-t-il, une problématique plus épineuse si ce que je vous enseigne ne vous permettait, disons, de voir où gît le lièvre.

La satisfaction dont il s'agit, s'il y en a une, pouvant consister, son progrès, son procès, ou ce dont il s'agit, pour qu'il puisse y avoir d'une façon valable une tendance accompagnée de son changement de ce qui par définition soit satisfaction à la fois de la tendance dans le changement de l'objet, c'est qu'effectivement la tendance est liée à quelque chose qui déjà met, en elle-même, le lapin qu'il s'agit de sortir du chapeau.

Ce n'est pas un nouvel objet, c'est le changement d'objet en lui-même. C'est parce que la tendance est déjà profondément marquée par l'articulation du signifiant, qu'elle contient en elle-même ce quelque chose qui permet le changement d'objet.

Autrement dit, c'est parce que dans le graphe, la tendance se situe au niveau de l'articulation inconsciente d'une succession signifiante qui la constitue de ce fait dans une *aliénation fondamentale*, qu'il peut y avoir quelque chose qui, en retour, lie par un facteur commun chacun des signifiants composant cette succession typique.

Que ce rapport proprement métonymique...
d'un signifiant à l'autre
...que nous appelons le désir, c'est justement non pas
le nouvel objet, ni l'objet d'avant,
c'est le changement d'objet en soi-même.

Que la satisfaction dont il s'agit donc...
puisque dans la définition de la
sublimation, le refoulement est éliminé
...consiste en ceci, c'est qu'ici il y a implicite
ou explicite passage du non-savoir au savoir
sous la forme de la reconnaissance de ceci :
c'est que le désir n'est rien d'autre
que la métonymie de ce discours de la demande,
que le désir c'est ce changement comme tel.

Et si vous me permettez de prendre un exemple,
je le prendrai où il me passait par la tête au moment
où je préparais ces propos pour vous. J'ai cherché
un exemple de quelque chose qui imagerait ce que
je veux dire pour vous faire comprendre *la sublimation*,
le passage, disons, d'un verbe à ce que la grammaire
appelle son complément, à ce qu'une grammaire
plus philologique appellera son déterminatif.

Et prenons le verbe le plus radical dans l'évolution
des phases de la tendance, le verbe « *manger* ».
Il y a du « *manger* ». C'est comme ça que dans beaucoup
de langues se propose d'abord, bille en tête, *le verbe et
l'action*, avant qu'on détermine de quoi il s'agit.

Ce en quoi se voit bien le facteur secondaire qui
compose le sujet. Nous n'avons même pas le sujet,
ici, qui nous permette d'exprimer ce quelque chose
qu'il peut bien y avoir à manger.

Disons qu'il y a du manger. Quoi ? Le livre.
Quand nous voyons dans l'*Apocalypse*, cette image
de « *manger le livre* », qu'est-ce que cela veut dire,
sinon ceci que quelque chose s'est appliqué à donner
au livre lui-même la valeur d'une incorporation,
que le livre devient, dans cette image puissante,
l'incorporation du signifiant lui-même.

Il devient le support de *la création* proprement *apocalyptique*.
Je veux dire que le signifiant devient dans cette occasion Dieu, l'objet de l'incorporation elle-même.

Ce que donc nous apportons, pour autant que nous osons formuler quelque chose qui ressemble à une satisfaction qui ne soit pas payée d'un refoulement, c'est le thème mis au centre, promu dans sa *primauté* : qu'est-ce que le désir ?

Et à ce propos je ne puis ici que vous rappeler...
ce que j'ai articulé en son temps
...que réaliser son désir se pose toujours
nécessairement dans une perspective de *condition absolue*.

C'est pour autant :

- que la demande, comme je l'ai dit, est à la fois au-delà et en-deçà d'elle-même, du fait qu'elle s'articule avec du signifiant,
- qu'elle demande toujours *autre chose*, et dans toute satisfaction du besoin, elle exige *autre chose*

...que la satisfaction formulée s'étend, se cadre dans cette béance, dans ce creux et que le désir se forme comme ce qui supporte, comme telle, cette métonymie, à savoir ce que veut dire la demande au-delà de ce qu'elle formule.

Aussi bien, ça n'est pas pour rien qu'il est naturel que la question de la réalisation du désir se formule nécessairement dans ce que j'appellerai *une perspective* de jugement dernier.

Essayez vous-mêmes de demander ce que ceci peut vouloir dire : « *avoir réalisé son désir* », si ce n'est l'avoir réalisé, si l'on peut dire, à la fin.

Cet empiètement de la mort sur la vie, c'est cela qui donne son dynamisme à toute question quand elle essaie de se formuler sur le sujet de la réalisation du désir.

Pour illustrer ce que nous disons, disons que pour juger la question du désir, nous la posons directement à partir de l'absolutisme parméniidien, en tant que précisément il annule tout ce qui n'est pas l'être.

« L'être est, dit-il, le non-être n'est pas. Rien n'est, affirme-t-il, de ce qui n'est pas né, et tout ce qui existe, donc, ne vit que dans le manque-à-être. »

FREUD a posé la question de savoir si la vie peut être comme la mort, si le support de ce rapport à la mort est ce qui sous-tend, comme la corde l'arc, le *sinus* de la montée et de la retombée de la vie, si la vie a quelque chose à faire, en somme, *avec la mort*.

Vous savez qu'il suffit que FREUD, en fin de compte, ait cru pouvoir...

à partir de l'expérience
...poser la question, et ceci prouve qu'elle est posée par notre expérience.

Dans ce que je vous dis à l'instant, ce n'est pas de cette mort là qu'il s'agit.

Il s'agit de *la seconde mort* :

- celle qu'on peut encore *viser*, comme je vous l'ai montré dans un contenu concret, dans le texte de SADE, après que la mort soit accomplie,
- celle que toute la tradition humaine, après tout, n'a jamais cessé de conserver présente devant elle en y voyant le terme des souffrances.

Ce qui est la même chose que ceci :
que toute cette tradition n'a jamais cessé d'imaginer, elle aussi, une seconde souffrance, souffrance d'au-delà de la mort, indéfiniment soutenue sur l'impossibilité que soit franchie cette limite de *la seconde mort*.

C'est pour cela que la tradition des enfers est toujours restée si vivante.

Comme je vous l'ai montré, elle est encore présente dans SADE avec cette idée de faire se perpétuer les souffrances infligées à la victime...

car il y a ce raffinement, ce détail,
attribué à l'un des héros du roman sadique
...à les perpétuer en s'assurant de la damnation
de celui qu'il fait passer de vie à trépas.

Quelle que soit donc la portée de cette imagination métapsychologique de l'instinct de mort...

et donc que le fait de l'avoir
forgé soit fondé ou pas
...la question, par le seul fait qu'elle a été posée
pour nous, s'articule sous la forme suivante :
comment l'homme, c'est-à-dire un vivant, peut-il
accéder, cet instant de mort, à en connaître ?

La réponse, elle est simple : *par la vertu du signifiant*,
et je dirai, sous sa forme la plus radicale.
C'est dans le signifiant...

et pour autant qu'il articule une *chaîne signifiante*
...qu'il peut toucher du doigt, qu'il peut manquer
à la chaîne de ce qu'il est.

À la vérité, c'est bête comme chou de dire cela.
Et après tout, le fait de ne pas le reconnaître,
de ne pas le promouvoir comme étant ce qui est
l'articulation essentielle du non-savoir comme valeur
dynamique, je veux dire de reconnaître que c'est là
la découverte de l'inconscient, que littéralement,
sous la forme de cette parole dernière, ceci veut
seulement dire :

« *Ils ne savent pas ce qu'ils font.* »

Ceci, tout bête que ce soit, paraît la chose
essentielle à rappeler quand nous constatons que,
du point de vue de la théorie, ne pas le rappeler
comme principe fondamental entraîne littéralement
cette pullulation comme jungle, comme pluie.
Il pleut...

comme qui la jette, comme on dit en Charente
...de ces références dont on ne peut pas ne pas être
frappé de la note de *désorientation* dont elles résonnent.

J'ai lu, sans doute un peu rapidement, la traduction qui nous a été donnée du dernier ouvrage de BERGLER. Ça n'est assurément pas dépourvu de mordant, ni d'intérêt, tout ce qu'il nous apporte, à ceci près qu'on ne peut vraiment qu'avoir l'impression d'une sorte de *déchaînement délirant* de notions immaîtrisées.

Et donc...

pour dire ce que je veux dire
quand je parle de cette réponse
...comment l'homme, c'est-à-dire un vivant,
peut-il accéder à son propre rapport à la mort ?

Réponse : par la vertu du signifiant, je veux vous montrer aussi bien que l'accès est plus tangible que cette référence connotatrice.

Et c'est ceci que, dans ces dernières rencontres, j'ai essayé de vous faire reconnaître sous une forme esthétique à proprement parler, c'est-à-dire *sensible*, en vous priant de reconnaître à cet endroit la fonction du *beau*, le *beau* étant précisément ce qui nous indique cette place du rapport de l'homme à sa propre mort et qui ne nous l'indique que dans un *éblouissement*.

J'ai demandé à Monsieur KAUFMANN la dernière fois de vous rappeler les termes dans lesquels KANT lui-même...
à l'orée de cette étape où nous sommes
des rapports de l'homme au bonheur
...a cru devoir définir la relation du beau.

Certainement, les choses...

j'ai pu le contrôler
...vous sont parvenues aux oreilles, à cette plainte
près que j'ai pu entendre, que la chose ne vous avait pas été, en quelque sorte, animée par un exemple.
Eh bien, je vais essayer de vous donner un exemple.

Rappelez-vous les quatre moments du beau tels qu'ils vous ont été articulés la dernière fois.

Je vais essayer de vous montrer, par un procès gradué, ce qui permet de l'illustrer, de le rejoindre. Je l'emprunterai, le premier échelon, à un fait de mon expérience la plus familière.

Mon expérience n'est pas immense, tel est ce que je me dis bien souvent. Peut-être n'ai-je pas eu pour l'expérience toujours le goût qui convient, les choses ne me paraissent pas toujours assez amusantes.

Mais tout de même, il se trouve toujours à l'occasion quelque ressource pour imaginer ce chemin de *l'entre-deux* où j'essaie de vous mener. Disons, à la différence de Monsieur TESTE, si la bêtise n'est pas mon fort, je n'en suis pas plus fier pour ça. C'est donc un tout petit fait que je vais vous raconter.

J'étais un jour à Londres dans une sorte de *home*, comme on dit là-bas, destiné à me recevoir à titre d'invité dans un *Institut* qui répand *la culture française*, dans un de ces charmants petits quartiers éloignés, vers la fin d'octobre, où le temps est radieux souvent à Londres. C'est ainsi que je reçus une hospitalité dans un charmant petit édifice marqué du style d'un certain *conventualisme*, et d'un *conventualisme victorien*. Une bonne odeur de *toast* grillé et l'ombre de ces *gelées immanquables* dont il est d'usage là-bas de se repaître, était ce qui donnait à cette maison son style.

Je n'y étais pas seul. J'étais avec quelqu'un qui veut bien m'accompagner dans la vie, et dont une caractéristique est une extrême présence à l'unicité, et qui, au matin, me dit tout à trac :

- « *Le Professeur D. est là.*⁶⁷ »

Il s'agit d'un de mes maîtres, quelqu'un qui fut mon maître à l'*École des langues orientales*. C'était fort tôt le matin.

- « *Comment le savez-vous ?* »

On me répondit : ...

je puis vous dire que le
Professeur D. n'est pas un intime

... « *J'ai vu ses chaussures* ».

Je dois dire que je ne manquais pas d'éprouver à cette réponse un certain frisson, et d'autre part quelque ombre de scepticisme.

⁶⁷ Paul Demiéville 1894-1979, Professeur à l'école des Langues Orientales, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, IVème section, où il enseigne la philosophie bouddhique, Professeur au Collège de France.

Je veux dire que le caractère *hautement caractéristique* d'une individualité dans une paire de croquenots posée là, à une porte, ne me paraissait pas porter des caractères d'évidence suffisants.

Mais rien, d'autre part, ne m'avait laissé pressentir que le Professeur D. pût être à Londres.

Je trouvais plutôt la chose du type humoristique sans y attacher d'importance.

À l'heure précoce qu'il était, je me rendis sans plus y penser le long des couloirs. C'est alors qu'à ma stupeur je vis se glisser en robe de chambre, laissant voir par l'intervalle de ses pans un caleçon long hautement universitaire, le professeur D. en personne qui, effectivement, sortait.

Cette expérience me paraît hautement instructive.

Je veux dire que c'est par elle que j'entends vous amener à la notion de ce que c'est que *le beau*.

Il fallait une expérience où fut aussi intensément conjointe :

- l'universalité comportant le propre des chaussures chez l'universitaire,
- avec ce qui pouvait se présenter d'absolument particulier, étant donné la personne du professeur D.,

pour que je puisse vous faire simplement remarquer que...

pensez maintenant aux vieux souliers de VAN GOGH dont il nous fit l'image émerveillante qui fait que c'est une œuvre de beauté

...il faut que vous imaginiez les croquenots du professeur D. :

- « *ohne Begriff* », sans la conception de l'universitaire,
- « *ohne Begriff* », sans aucun rapport avec sa personnalité si attachante,

...pour que vous commenciez à voir vivre les croquenots de VAN GOGH dans leur incommensurable *qualité de beau*.

C'est-à-dire qu'ils sont là, qu'ils nous font un signe d'intelligence si je puis dire, situé très précisément à cette égale distance qu'on vous a indiquée la dernière fois :
entre la puissance de l'imagination et le signifiant.

Que ce signifiant n'est même plus là un signifiant de la marche, de la fatigue...

de tout ce que vous voudrez, de
la passion, de la chaleur humaine
...il est seulement signifiant de ce que signifie
une paire de croquenots abandonnée, c'est-à-dire
à la fois d'une présence et d'une absence pure :
- une chose, si l'on peut dire, inerte,
qui est faite pour tous,
- une chose, par certains côtés, toute muette
qu'elle est, qui parle, une empreinte qui émerge
à la fonction de l'organique et, pour tout dire,
d'un déchet qui évoque le commencement d'une
génération spontanée.

C'est ce quelque chose qui fait de ces croquenots une sorte d'envers et d'analogue d'une paire de bourgeons qu'il s'agit, comme par magie, de faire que, pour nous, ce n'est pas de l'imitation.

Et c'est cela qui a toujours trompé les auteurs de la paire de croquenots, la saisie de ce quelque chose par quoi, de par leur position dans un certain rapport temporel, ils sont eux-mêmes la manifestation visible du beau.

Si cet exemple ne vous paraît pas convaincant, cherchez-en d'autres. Je veux dire que ce dont il s'agit, c'est de montrer ici que le beau n'a rien à faire avec ce qu'on appelle le beau idéal, que c'est à partir de cette appréhension du beau, dans cette ponctualité, cette transition de la vie à la mort, c'est à partir de là seulement que nous pouvons essayer de restaurer, de restituer ce qu'est le beau idéal, à savoir la fonction que peut y prendre, à l'occasion, ce qui se présente à nous comme forme idéale du beau, et nommément, au premier plan, la fameuse forme humaine.

Si vous lisez *Laocoon* de LESSING, qui est une lecture précieuse, assurément riche de toutes sortes de pressentiments, vous le voyez arrêté pourtant au départ devant cette conception de « *la dignité de l'objet* » et tout prêt à nous faire sentir non pas que c'est l'effet d'un progrès historique, mais que cette fameuse dignité de l'objet a enfin, Dieu merci, été abandonnée car elle l'a été toujours.

Je veux dire que tout le laisse apparaître. Il y a là-dessus des textes d'ARISTOPHANE, l'activité des Grecs ne se limitait pas à faire des images de dieux, et l'on achetait très cher les tableaux représentant des oignons. Ce n'est donc pas depuis même les peintres hollandais qu'on s'est aperçu que *n'importe quel objet* peut être le signifiant en question, celui par quoi vient vibrer ce reflet, ce mirage, cet éclat plus ou moins insoutenable qui s'appelle *le beau*.

Mais si j'ai évoqué les Hollandais, que cela vous soit une occasion de vous rappeler que, si vous prenez un autre exemple, à savoir la nature morte, vous y trouverez précisément, en sens contraire de celui des croquenots de tout à l'heure, commencer à *bourgeonner* le même passage de la ligne, à savoir que... comme l'a admirablement démontré CLAUDEL quand il a fait son étude sur la peinture hollandaise ...c'est vraiment pour autant que la nature morte nous *montre* à la fois et nous *cache* profondément ce qui en elle menace de dénouement, de déroulement, de décomposition, qu'elle présentifie pour nous *le beau* comme fonction d'un rapport temporel.

Aussi bien *la question du beau*, pour autant qu'elle fait entrer en fonction *la question de l'idéal*, ne peut se retrouver, à prendre les choses à ce niveau, qu'en fonction d'un passage à la limite. Je veux dire que :

- c'est pour autant que *la forme du corps se présente comme l'enveloppe de tous les fantasmes possibles du désir humain*,
- c'est pour autant que dans cette *forme*, j'entends *forme extérieure*, *du corps* est forcément enveloppé tout ce qui, des *fleurs du désir*, peut être contenu dans ce *certain vase* dont nous essayons de fixer les parois.

- C'est pour autant qu'elle est, pour tout dire qu'elle a été, car elle n'est plus forme divine, que la forme humaine peut encore, au temps de KANT, nous être présentée comme l'*idéal*, *Erscheinen*, comme la limite des possibilités du *beau*.

Voici donc où nous sommes amenés.

C'est à poser la relation de la forme du corps...

très précisément de *l'image* telle que je l'ai déjà articulée ici dans la fonction du narcissisme ...comme étant proprement ce qui représente, dans un certain rapport de l'homme, le rapport à sa *seconde mort*, le signifiant de son désir.

Son désir visible *ἰμερος ἐναργής* [iméros énergès 795], c'est là qu'est le mirage central qui indique à la fois la place de ce désir en tant qu'il est désir de rien, qui est rapport de l'homme à son manque-à-être, qui indique à la fois cette place et celui qui l'empêche de l'avoir.

C'est ici que quelque chose nous permet de redoubler cette question. S'il en est ainsi :

- est-ce cette même place, ce même support, cette image, cette *ombre* que représente *la forme du corps*,
- est-ce cette même *image* qui fait barrière concernant tout de même l'*autre chose* qui est au-delà et qui n'est pas seulement ce rapport avec *la seconde mort*, avec l'homme en tant que *le langage* exige de lui de rendre compte de ceci qu'il n'est pas ?

Eh bien, il y a la *libido*. À savoir très précisément ceci qui nous importe, qu'il nous emporte en des instants fugitifs au-delà de cet affrontement qui nous la fait oublier, cette *libido*, pour autant que FREUD, le premier, articule avec autant d'audace et de puissance qu'après tout le seul moment de jouissance que connaisse l'homme, est à la même place où se produisent les fantasmes, qui, pour nous, représentent la même barrière, quant à l'accès à cette jouissance où tout est oublié.

C'est ici que je voudrais introduire comme parallèle à la fonction du *beau* par rapport à ce que nous désignerons...

pour abréger, la fonction de quelque chose que j'ai déjà ici nommé à plusieurs reprises et sans jamais trop insister, et qui me paraît pourtant essentiel à produire...que nous appellerons, si vous le voulez bien, ensemble, l'*Αἰδώς* [Aidôs], autrement dit *la pudeur*.

L'omission de ce quelque chose qui garde l'appréhension directe de ce qu'il y a au centre de la conjonction sexuelle, l'omission de cette barrière me paraît à la source de toutes sortes de questions sans issue et nommément concernant ce que nous pouvons dire d'articulé concernant *la sexualité féminine*.

Vous voyez ici que l'indication...

puisque aussi bien c'est là un sujet, je n'y suis pas absolument pour rien...est celle qui est mise à l'ordre du jour de nos recherches.

Ce que je veux simplement aujourd'hui produire c'est que, comme nous l'avons vu à propos du problème que nous pose la fin de l'ANTIGONE, à savoir *cette substitution* de je ne sais quelle *image sanglante* de sacrifice qui est celle que réalise *le suicide mystique*, pour autant assurément, à partir d'un certain moment, que nous ne savons plus ce qui se passe au tombeau d'ANTIGONE

- et que tout nous indique que celui qui vient se meurtrir sur elle le fait dans une crise de *μανία*
- que tout nous indique qu'il parvient à ce niveau où périssent également AJAX, HERCULE, je laisse de côté le sens de la fin d'ŒDIPE.

Ceci nous mène à la question pour laquelle je n'ai pas trouvé de meilleure référence que ces aphorismes héraclitéens que nous devons à la référence persécutive de Saint Clément D'ALEXANDRIE, qui y voit le signe des abominations païennes.

Grâce à cela, nous gardons ce petit morceau qui dit :

εἰ μὴ γὰρ Διονύσῳ πομπὴν ἐποιῶντο καὶ ὕμνεον ᾄσμα...

« Si, certes, ils ne faisaient cortèges et fêtes à DIONYSOS en chantant les hymnes...

et c'est ici que commence l'ambiguïté :

...αἰδοίοισιν, ἀναιδέστατα εἴργαστ' ἄν·

...qu'est-ce qu'ils feraient ? Les hommages les plus déshonorants à ce qui est honteux .

Voilà comment on peut le lire dans un sens,
et - continue HÉRACLITE - :

ὧτὸς δὲ Αἰδῆς καὶ Διόνυσος, ὅτεω μαίνονται καὶ ληναῖζουσιν.

c'est la même chose qu'HADÈS et DIONYSOS, pour autant que l'un et l'autre **μαίνονται** ils délirent
et qu'ils se livrent aux manifestations des hyènes.

On ne peut pas traduire autrement.
C'est ce dont il s'agit dans les cortèges liés à
l'apparition de toutes sortes de formes de transes,
c'est à proprement parler les cortèges bachiques.

Voici donc que la position héraclitéenne...

qui comme vous le savez, est une opposition par
rapport à toute manifestation religieuse radicale
...nous amène à l'identification, à la conjonction,
à dire que s'il ne s'agissait pas en fin de compte
d'une référence à l'HADÈS, toute cette manifestation
d'extase...

pour lequel il n'a qu'éloignement, mais sans
doute un éloignement qui n'a rien à faire avec
l'éloignement chrétien, ni avec *l'éloignement rationaliste*,
c'est bien d'autre chose dont il s'agit
...ce ne serait qu'odieuses manifestations phalliques
et objet de dégoût.

Cependant, il n'est pas certain non plus qu'on puisse
s'en tenir à cette traduction pour autant que le jeu
de mots est évidemment entre **αἰδοίοισιν, ἀναιδέστατα**
et **Αἰδῆς**, pour autant qu'**Αἰδῆς** veut dire aussi *invisible*,
mais que **αἰδοῖα** veut dire *les parties honteuses*, peuvent vouloir
dire aussi respectueuses et vénérables et que
le terme même de chant n'est pas absent.

Je veux dire qu'en fin de compte, ce dont il s'agit, est de dire qu'en rendant à DIONYSOS cette pompe et en chantant ces hymnes, ses sectateurs le font sans voir, ni sans vraiment savoir ce qu'ils font en chantant ses louanges, et que si HADÈS et DIONYSOS sont une seule et même chose, c'est bien là en effet que la question, aussi pour nous se pose, c'est à savoir que :

- si c'est au même niveau que le fantasme du *phallus* et *la beauté* de l'image humaine ont leur place légitime,
- si au contraire, il y a entre eux cette imperceptible distinction, cette différence irréductible qui est celle sur laquelle ont achoppé toute l'entreprise freudienne, celle autour de quoi FREUD, à la fin d'un de ses derniers articles, celui sur *l'Analyse finie et infinie*, nous dit finalement, se brise en une nostalgie irréductible, l'aspiration du patient au terme dernier, c'est à savoir sur ceci que ce phallus, d'aucune façon, il ne saurait l'être et que pour ne pas l'être, il ne saurait l'avoir qu'à la condition du *penisneid* chez la femme et de la *castration* chez l'homme.

Voici donc ce qu'il convient de rappeler au moment où l'analyste se trouve en somme en position de répondre à qui lui demande le *bonheur*.

Lui demander le *bonheur*, il ne peut oublier que ceci, ancestralement, pour l'homme, pose la question du *Souverain Bien*, et que lui l'analyste, sait que cette question est une question fermée.

Non seulement ce qu'on lui demande, le *Souverain Bien*, il ne l'a pas bien sûr, mais il sait qu'il n'y en a pas, parce que rien d'autre n'est d'avoir mené à son terme une analyse, sinon d'avoir saisi, d'avoir rencontré, de s'être heurté à cette limite qui est celle où se pose toute la problématique du désir.

Que cette problématique devienne centrale dans tout accès à une réalisation quelconque de soi-même, c'est là la nouveauté de l'analyse.

Sans doute, c'est sur le chemin de cette gravitation que le sujet rencontrera beaucoup de bien...

tout ce qu'il peut faire de bien, *si l'on peut dire* ...mais ne l'oublions pas tout de même...

ce que nous savons fort bien parce que
c'est ce que nous disons tous les jours
et de la façon la plus claire

...c'est que c'est en somme en extrayant à tout instant de son vouloir ce qu'on peut bien appeler *les faux biens*, à savoir en épuisant non seulement *la vanité de ses demandes*, pour autant que toutes, après tout ne sont jamais pour nous que des *demandes régressives*, mais en épuisant aussi ce qu'on peut appeler la vanité de ses dons.

La psychanalyse fait tourner tout l'accomplissement du bonheur autour de l'acte génital.

Il convient tout de même d'en tirer les conséquences. C'est entendu, dans cet acte, en un seul moment, quelque chose peut être atteint par quoi un être, pour un autre, est à la place vivante et morte à la fois de *la Chose*.

Dans cet acte, et à ce seul moment, il peut simuler avec sa chair l'accomplissement de ce qu'il n'est nulle part. C'est que la possibilité de cet accomplissement, si elle est polarisante, si elle est centrale, ne saurait être considérée comme *ponctuelle*.

Il est clair que ce que conquiert le sujet, dans l'analyse, ça n'est pas seulement cet accès, une fois même répété toujours ouvert, c'est dans le transfert quelque chose d'autre qui donne à tout ce qui vit sa forme. C'est sa propre loi, dont, si je puis dire, le sujet dépouille le scrutin.

Cette loi est d'abord toujours acceptation de quelque chose qui est à proprement parler ce que nous avons appelé atè de quelque chose qui a commencé de s'articuler avant lui, dans les générations précédentes, de cet *Ἀτη* qui, pour ne pas toujours atteindre au tragique de l' *Ἀτη* d'ANTIGONE n'en est pas moins parente du malheur. Ce que l'analyste a à donner...

contrairement au partenaire de l'amour
...c'est ce que la plus belle mariée du monde ne peut
dépasser, c'est à savoir : ce qu'il a.

Et ce qu'il a c'est, comme l'analysé, rien d'autre
que son désir, à ceci près que c'est un désir averti.

Ceci comporte la question de ce que peut être un tel
désir, et le désir de l'analyste nommément.

Mais dès maintenant, nous pouvons tout de même dire
ce qu'il ne peut pas être.
Il ne peut pas désirer l'impossible, et je vais vous
en donner un exemple.

Si je vous lis la définition que, dans un article en
anglais...

et celle-là plus serrée qu'il réussit
à donner avant de disparaître
...un analyste nous donne, par exemple, de cette
fonction, pour lui placée comme essentielle dans le
rapport duel à l'analyste, et c'est ce rapport dans
l'occasion que je vise, ce rapport n'épuise pas
l'analyse, mais ce rapport duel existe pour autant
que nous répondons à la demande de bonheur.

Voici la définition de la distance qui est donnée :
la béance qui sépare la façon dans laquelle un sujet
s'exprime, exprime ses *tendances*, ses *drives* instinctuels,
de ce comment il pourrait les exprimer, si le procès
d'*arranger* et d'*aménager* ses *expressions* n'intervenait pas.

Je pense que vous sentez, après ce que je vous
enseigne, le caractère vraiment aberrant, en impasse,
d'une pareille formulation.

Si *la tendance* comme telle est ce que je vous enseigne,
à savoir l'effet de *la marque du signifiant* sur les besoins,
leur transformation par l'effet du *signifiant* de
ce quelque chose marquant les termes de morcelé et
d'affolé qu'est la pulsion, de ce fait, qu'est-ce que
peut vouloir dire cette définition de la distance ?

De même :

- il est impossible au psychanalyste, si son désir est averti, qu'il consente à s'arrêter au leurre.
- Il est impossible que l'aspiration à une réduction jusqu'au rien de cette *distance* à la fonction de l'analyse, comme étant essentiellement d'un *rapprocher*...

comme également dans cet article

le même théoricien s'exprime

...serait ce qui donnerait au sujet, dans une sorte d'incorporation d'un fantasme puisque c'est toujours dans cette occasion le même fantasme qui intervient, à savoir celui de l'incorporation, de la manducation, de l'image phallique en tant qu'elle se présentifie dans un rapport entièrement orienté dans l'*imaginaire*, soit ce quelque chose où le sujet puisse d'aucune façon réaliser autre chose qu'une forme quelconque de psychose ou de perversion, si atténuée soit-elle, soit une telle mise en rapport, une telle conjonction de quelque chose que l'analyste méconnaît dans la nature de son désir.

Car ce terme de *rapprocher*, mis par cet auteur au centre de la dialectique analytique dans cet article, n'exprime rien d'autre qu'un reflet d'un *désir méconnu* dans une position insuffisante :

le rapprochement jusqu'à se confondre avec celui dont il a là la présence et la charge.

Quelque chose, sans doute, qui porte en soi tous les traits d'une aspiration dont on ne peut pas ne pas dire qu'elle est pathétique, je dirai presque, dans sa naïveté même.

On est surpris que dans une perspective, si mince soit-elle, de l'expérience analytique, elle ait pu être formulée autrement que comme une *impasse* à rejeter.

Voilà ce qu'aujourd'hui je voulais vous rappeler, simplement pour vous donner le sens, ici, de ce que signifie notre recherche concernant la nature du beau, et j'ajouterai du sublime.

C'est parce que sur *le sublime* nous n'avons pas encore tiré toute la substance de ce que nous pourrions tirer des définitions kantiennees et de leur conjonction avec l'usage...

qui n'est probablement pas seulement de hasard
ni homonymique avec le terme de sublimation
au centre de la seule satisfaction permise
par la promesse analytique

...c'est parce que nous ne l'avons pas tiré encore
que j'espère que nous pourrons, là-dessus, revenir
avec fruit la prochaine fois.

Donc, au moment de clore ce sujet difficile, risqué, où j'ai choisi de vous promener cette année, je crois ne pouvoir trop faire dans le sens de vous articuler la limite du pas que j'ai entendu vous faire faire.

Je poursuis l'année prochaine autour de quelque chose dont ce n'est pas du tout forcément le titre que je vous donne, mais qui est le sens d'articuler les unes par rapport aux autres ce qu'on peut appeler les fins et les moyens de l'analyse.

Il me semble indispensable au moins que nous nous soyions arrêtés un instant sur ce quelque chose de toujours voilé qu'il y a dans ce qu'on peut appeler les buts moraux de l'analyse.

Du fait que nous puissions articuler, promouvoir, dans le progrès de l'analyse, dans son ordonnance, quelque chose qui s'appelle *normalisation psychologique*, quelque chose y est inclus que nous pouvons appeler *moralisation rationalisante*.

Aussi bien en est-il de ce qui s'articule dans le sens d'un achèvement de ce qu'on appelle le stade génital, de cette maturation de la tendance et de l'objet, qui donnerait la mesure d'un rapport juste au réel, une certaine implication morale est certainement incluse.

Est-ce que ce que l'articulation idéale d'*harmonisation psychologique* nous montre est ce quelque chose où doit se réduire la perspective théorique et pratique de notre action ?

En fin de compte, devrions-nous...

 dans cet espoir d'accès à une possibilité
 de bonheur en fin de compte sans ombres
...penser que la *réduction* peut être totale de cette *antinomie*
que FREUD lui-même a articulée d'autre part *si puissamment*,
par laquelle il dit, dans le *Malaise dans la civilisation*,
que la forme sous laquelle, concrètement,
dans l'homme, s'inscrit l'instance morale...
 et qui n'est rien moins
 que rationnelle à son dire
...que cette forme qu'il a appelée le *surmoi* est telle
dans son économie qu'elle devient d'autant plus...
 comme FREUD dit
...exigeante qu'on lui fait plus de sacrifice ?

Est-ce que cette menace, ce déchirement de l'être
moral chez l'homme, est quelque chose que,
dans la doctrine et dans la pratique analytique,
il nous soit permis d'oublier ?

À la vérité, en effet, c'est bien ce qui se passe.
Nous ne sommes que trop portés à oublier, autant dans
les promesses que nous croyons pouvoir faire,
qu'à celles qu'aussi nous croyons pouvoir nous faire,
de telle ou telle issue de notre thérapeutique.

C'est grave et je ne peux pas, pour moi, *me dissimuler*
que c'est d'autant plus grave que nous nous mettons
en posture de donner à l'analyse sa portée pleine,
je veux dire que nous sommes en face de *l'issue possible*
concevable de ce qu'au plein sens du terme on doit
appeler l'analyse dans sa fonction didactique.

Est-ce que la fin d'une analyse...

 si nous devons la concevoir comme pleinement
 terminée, pour quelqu'un qui doit se trouver
 ensuite, par rapport à l'analyse, en position
 responsable, c'est-à-dire lui-même analyste
...est-ce qu'elle doit idéalement, je dirai en droit,
se terminer sur cette perspective de confort qui est
celle qui est promue dans ce que, tout à l'heure,
j'ai épinglé de la note de cette sorte de
rationalisation moralisante où elle tend à s'exprimer
aujourd'hui trop souvent ?

Est-ce que vraiment est tenable...

pour nous partisans, du moment où nous avons articulé - et je crois dans la droite ligne de l'expérience freudienne - cette année la dialectique de la demande, du besoin et du désir ...est-ce qu'il est tenable de réduire, si l'on peut dire, le succès de l'analyse, à ce quelque chose que nous pouvons décrire comme une sorte de position de confort individuel liée à quelque chose d'assurément fondé et de légitime, que nous pouvons appeler, pour donner à ces termes tout leur poids, le service d'un certain nombre de biens : biens privés, biens de la famille, biens de la maison, d'autres biens dont nous savons aussi qu'ils nous sollicitent, biens du métier, de la profession, de la cité ?

Est-ce que cette cité, même, nous pouvons, de nos jours, si facilement la clore ?
Qu'importe !

Il n'est que trop manifeste que *l'aspiration au bonheur* de ceux qui viennent recourir à nous concrètement, effectivement, dans notre société, implique comme un miracle, comme une promesse que...

quelque régularisation que nous apportions à leur situation

...la place restera encore ouverte pour qu'il se trouve un mirage de génie original, d'excursion vers la liberté - caricaturons ! - :

- de possessions de *toutes les femmes* pour un homme,
- de l'homme idéal pour une femme,

dont assurément en toute rigueur on pensait que, vous faire les garants que le sujet puisse d'aucune façon y trouver son bien même, est une sorte d'escroquerie.

Disons qu'il n'y a aucune raison que nous nous fassions les garants de la rêverie bourgeoise. Un peu plus de rigueur, un peu plus de fermeté est exigible dans notre affrontement de *la condition humaine*.

Et c'est pourquoi j'ai rappelé la dernière fois :

- que le service des biens a des exigences,
- que le passage de l'exigence du bonheur sur le plan politique a des conséquences,
- que tout un mouvement dans lequel est entraîné le monde où nous vivons, en promouvant jusqu'à ses dernières conséquences la mise en ordre universelle de ce service des biens, implique une amputation, les sacrifices que nous connaissons, à savoir ce style de puritanisme dans le rapport au désir qui s'instaure historiquement, et actuellement qui s'impose dans tout un secteur du monde engagé dans cette mise en ordre du service des biens sur le plan universel.
- Qu'aussi bien le problème n'est pas pour autant résolu du rapport actuel de chaque homme pour autant qu'il ne s'agit pas du bonheur des générations futures, mais de son rapport à lui dans ce court espace de temps entre sa naissance et sa mort, avec son propre désir.

Ici, comme je crois vous l'avoir montré dans la région que j'ai pour vous cette année dessinée, cette fonction du désir doit rester dans un rapport fondamental avec la mort.

Je pose la question de savoir que la terminaison de l'analyse...

la véritable, j'entends celle
qui prépare à devenir analyste
...ne soit pas - à son terme - affronter celui qui
la subit à la réalité de *la condition humaine* qui est
proprement ceci que FREUD, parlant de l'angoisse,
a désigné comme étant le fond où se produit son *signal*,
à savoir cette *Hilflosigkeit*, cette *détresse*, qui s'articule
proprement en allemand dans ce terme en ceci que
l'homme, à ce niveau, dans ce rapport à lui-même
qui est sa propre mort...

mais entendons, au sens que je vous
ai appris à la dédoubler cette année

...n'a à attendre d'aide de personne, c'est-à-dire, doit finalement atteindre, et connaître...

j'entends au terme de cette analyse didactique ...le champ, le niveau de l'expérience de ce *désarroi absolu*, de ce désarroi au-delà de celui au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection, non pas *Abwartung*, mais *Erwartung*.

L'angoisse déjà se déploie en le laissant se profiler à un danger. Il n'y a même pas de danger au niveau de cette expérience de l'*Hilflosigkeit* dernière. La limite de cette région, je vous l'ai dit, elle s'exprime en ces termes derniers, pour l'homme, de toucher au terme de *ce qu'il est* et de *ce qu'il n'est pas*. C'est bien pourquoi le mythe d'ŒDIPE prend ici sa portée complète.

Je vais une fois de plus aujourd'hui vous ramener à la traversée de cette région intermédiaire en vous rappelant le temps qui, dans l'histoire d'ŒDIPE, n'est point à négliger, celui qui s'écoule entre le moment où il est aveugle, et le moment de cette mort privilégiée, unique, dont je vous ai déjà arrêté l'attention sur l'énigme, dans SOPHOCLE, qu'elle constitue.

Ne l'oublions pas tout de même, si ŒDIPE en un sens n'a pas fait de complexe d'ŒDIPE, il faut *s'en souvenir*. Qu'est-ce qu'ŒDIPE ?

En se punissant d'une faute qu'il n'a pas commise, il n'a tué qu'un père dont *il ne savait pas* que c'était son père, bien plus il l'a rencontré sur la route...

pour prendre un mode tout à fait vraisemblable selon lequel nous est présenté son mythe ...pour autant que déjà, ayant eu vent de quelque chose qui lui était promis de peu reluisant à l'endroit de son père, il fuit justement ceux qu'il croit ses parents, qui l'ont élevé et, sur la route où il veut éviter le crime, il le rencontre.

Il ne sait pas non plus qu'en atteignant, lui, le bonheur, le bonheur conjugal, le bonheur de son métier de roi, le bonheur d'être le guide d'une cité heureuse, c'est avec sa mère qu'il couche.

On peut donc poser la question de ce que signifie le traitement qu'il s'inflige.
Le traitement que s'inflige ŒDIPE veut dire justement qu'il renonce à ceci qui l'a captivé, et qui est proprement qu'il a été joué, dupé par son accès même au bonheur, qu'au delà du service des biens, et même de la pleine réussite de ses services, il entre dans la zone où il va chercher son désir.

Car observez bien les dispositions d'ŒDIPE : à l'article de la mort, il n'a pas bronché.
L'ironie de l'expression « *bon pied, bon œil* » ne saurait dans son cas prendre trop de portée puisque l'homme aux pieds enflés, à ce moment a les yeux crevés.
Mais cela ne l'empêche pas de pouvoir encore exiger tout. C'est à savoir, ne l'oublions pas, les honneurs dus à son rang.

Le souvenir de la légende nous laisse là apercevoir ce que l'ethnographie la plus moderne souligne.
Parce qu'on lui a envoyé, après le sacrifice, la cuisse de la victime au lieu de l'épaule...
à moins que ce soit l'inverse
...il relève ce manquement comme une *injure* intolérable, et il rompt avec ceux - ses fils - à qui il a remis le pouvoir. Mais au terme, sa malédiction éclate, à l'endroit de ses fils, absolue.

Il convient de reconnaître, d'explorer, ce que peut contenir ce moment :

- où ce à quoi ŒDIPE ayant renoncé, c'est-à-dire au *service des biens*, rien pourtant n'est abandonné de la prééminence de sa dignité sur ces biens mêmes.
- Où là, dans cette liberté tragique, ce à quoi il a affaire, c'est à la suite de ce désir qui l'a porté à franchir ce terme, et qui est chez ŒDIPE le désir de savoir :
il a su, il veut savoir plus loin encore.

Est-ce que, pour me faire comprendre, il faut que j'évoque une autre *figure tragique*, sans doute plus proche de nous, c'est à savoir le Roi LEAR ?

Je ne puis ici m'étendre sur la portée du Roi LEAR, mais je veux simplement produire, pour vous faire entendre ce que j'appelle ce franchissement d'ŒDIPE, ce que c'est.

Dans le Roi LEAR, sous une forme dérisoire, nous avons ce franchissement. Il renonce lui aussi au service des biens, aux devoirs royaux, il croit qu'il est fait pour être aimé, ce vieux crétin, il remet donc le service des biens à ses filles.

Mais il ne faut pas croire qu'il renonce pour autant à quoi que ce soit. C'est la liberté qui commence, la vie de fête avec cinquante chevaliers, la rigolade jusqu'au terme, il est reçu alternativement par l'une et par l'autre des deux mégères auxquelles il a cru pouvoir remettre les charges du pouvoir.

Dans l'intervalle, le voilà avec cette seule garantie de la fidélité due au pacte d'honneur. C'est *librement* qu'il a transmis ce qui lui assurait la force.

Ici, il faut la formidable ironie shakespearienne, et vous savez que c'est tout le contenu de cette pullulation de destinées qui s'entre-dévorent dans ce Roi LEAR, c'est que ce n'est pas seulement au niveau de LEAR, mais au niveau de tous ceux qui sont des gens biens dans la pièce, que nous voyons l'absolue condamnation au malheur de tous ceux qui se fondent sur la seule fidélité et sur le pacte d'honneur. Je n'ai pas besoin d'insister, rouvrez la pièce.

L'important c'est ceci, c'est que LEAR, comme ŒDIPE, nous montre que tout ce qui s'avance dans cette zone...
qu'il s'y avance par la voie dérisoire
de LEAR ou par la voie tragique d'ŒDIPE
...s'y avancera seul et trahi.

Au terme de ce qu'ŒDIPE nous montre, sa parole dernière, c'est - vous le savez - ce μή φῦναι [mé phunai] que j'ai devant vous tant de fois répété, qui comporte toute cette exégèse de la négation.

J'ai essayé de vous montrer l'approche, en français, et dans ce petit « ne », dont on ne sait rien faire...

ce « ne » dit *explétif*, qui est là suspendu dans l'expression : « *Je crains qu'il ne vienne* »

...qui s'accommoderait si bien que le « ne » ne soit pas là comme une particule se baladant entre la crainte et la venue qui n'a aucune raison d'être, si ce n'est que c'est le sujet lui-même, que c'est le *représentant*, le reste en français de ce que veut dire en Grec le μή [mé] qui n'est pas de la négation.

Je pourrais avec vous reprendre n'importe quel texte pour vous en montrer les manifestations :

ἀλλ' ἄσημος οὐργάτης τις ἦν [253], dit le gardien dans ANTIGONE.
« *Il est parti sans laisser de traces* ».

Il s'agit effectivement de celui dont ils ne savent pas encore que c'est ANTIGONE.

Ils en donnent ἀλλ' ἔφευγε μὴ εἰδέναι, en principe, cela veut dire qu'on évite qu'on sache que c'est lui, τὸ μὴ εἰδέναι, si l'on prenait les choses au pied de la lettre, deux négations, on dirait qu'il a évité qu'on ne sache pas que c'est lui.

Cela ne veut pas dire cela.

Le μή [mé] est là pour ce quelque chose qui est justement la *Spaltung* de *l'énonciation* et de *l'énoncé* que je vous ai déjà expliquée.

Le μὴ φῦναι [mé phunai], cela veut dire « *plutôt ne pas naître* ».
Oui, plutôt ne pas naître.

C'est là la préférence sur laquelle doit se terminer une existence humaine parfaitement achevée, celle d'ŒDIPE. Si achevée que ce n'est pas de la mort de tous qu'il meurt, à savoir d'une mort accidentelle, de la vraie mort, de celle dans laquelle il raille lui-même son être.

C'est ce que j'appellerai une malédiction consentie, de cette vraie subsistance qu'est *la subsistance de l'être humain, cette subsistance dans la soustraction de lui-même à l'ordre du monde*.

Cette attitude est belle, comme on dit dans le madrigal, deux fois belle d'être belle.

C'est ici qu'ŒDIPE nous montre où *s'arrête*, où *se définit* la zone limite intérieure du rapport au désir, celle en fin de compte pour toute expérience humaine, qui est toujours rejetée au-delà de la mort, puisque la plupart des choses autour de quoi l'être humain commun règle sa conduite est simplement de faire ce qu'il faut pour ne pas risquer l'autre mort, celle qui consiste simplement à claquer le bec.

Primum vivere. Les questions d'être sont toujours rejetées à plus tard, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas là à l'horizon. Voici les notions *topologiques* qu'il conviendra de rappeler, parce qu'aussi bien, il est tout à fait impossible de s'y retrouver dans des rapports assurément fondamentaux dans notre expérience, et de dire quelque chose qui ne soit pas simplement tournage en rond et confusion, même sous des plumes éminentes.

Quand vous lisez, par exemple, cet article en tous points d'ailleurs remarquable de JONES sur HAINE, *Culpabilité et crainte*, en montrant leur disposition *circulaire*, non pas d'ailleurs d'une circularité absolue, mais beaucoup de choses à l'intérieur de cet article...

je vous prie de l'étudier la plume à la main
car, sans aucun doute, nous aurons affaire
à lui l'année prochaine

...combien de choses s'éclaireraient à condition de mettre en avant des principes, ceux que nous sommes en train d'essayer d'articuler.

Reprenons-les donc, ces principes, au niveau de cet homme du commun auquel nous avons affaire, et tâchons de voir ce qu'ils impliquent.

JONES, par exemple, a *senti*, comme bien d'autres, a peut-être mieux *exprimé* que d'autres, ce qu'on peut appeler *l'alibi moral*.

Il a appelé cela *moralisches Entgegenkommen*, c'est-à-dire la complaisance de l'exigence morale. Il montre en effet que, bien souvent, dans ce que l'homme s'impose de devoirs, il n'y a que l'alibi de la crainte des risques à prendre si on ne se l'imposait pas. Il faut tout de même bien appeler les choses par leur nom. Ce n'est pas parce que l'on met là-dedans une triple voile analytique, ce n'est pas cela que ça veut dire. En d'autres termes, ce que l'analyse articule, c'est que dans le fond, il est plus commode d'encourir, de subir l'interdit, que d'encourir la castration.

Et puis encore, essayons un tout petit peu de nous laver la cervelle :

qu'est-ce que ça veut dire, dans FREUD, et avant qu'on approfondisse comme on dit la question...

ce qui est bien souvent une façon de l'éviter ...qu'est-ce que ça veut dire que le *surmoi* qui se produit au moment du déclin de l'ŒDIPE ?

On incorpore sans aucun doute l'instance interdisante. Alors, ceci devrait peut-être vous mettre quand même sur la voie, parce que ailleurs, dans un article célèbre qui s'appelle *Deuil et mélancolie*, FREUD dit aussi que le deuil et son travail s'appliquent à un *objet incorporé*, à un *objet* que, pour une raison ou une autre, auquel on ne veut pas tellement de bien.

Je veux dire qu'il est proprement articulé que cet être aimé dont nous faisons, par notre deuil, si grand cas, ça n'est pas uniquement des louanges que nous lui adressons, ne serait-ce que pour cette saloperie qu'il nous a faite en nous quittant.

Alors, peut-être que la naissance, la structure, la condition du *surmoi*, j'entends *œdipien*, puisque bien sûr on a fait quelque pas en avant depuis, et qu'on a montré qu'il y a pas eu avant...

personne non plus est capable de justifier dans l'état actuel des choses pourquoi c'est toujours le même surmoi, bien qu'il soit né paraît-il avant, en rétorsion des pulsions sadiques selon Madame Mélanie KLEIN

...tenons-nous en donc d'abord à méditer sur ce que ce peut être alors ce *surmoi œdipien*.

Si nous incorporons le père, pour être si méchant avec nous-mêmes, c'est peut-être, comme dans le cas du deuil, que nous avons, à ce père, beaucoup de reproches à faire .

Et c'est ici que peut vous servir quelque distinction à laquelle, dans les années précédentes, je vous ai introduits, c'est à savoir que choses différentes sont *la castration, la frustration la privation .*

Agent	Manque	Objet
Père <i>réel</i>	Castration : Dette <i>symbolique</i>	<i>Imaginaire</i> : Phallus
Mère <i>symbolique</i>	Frustration : Dam <i>imaginaire</i>	<i>Réel</i> : sein, pénis
Père <i>imaginaire</i>	Privation : Trou <i>réel</i>	<i>Symbolique</i> : enfant

Et que si *la frustration* est l'affaire propre de *la mère symbolique*, je vous ai expliqué que sans aucun doute, *naturellement* sans pouvoir toujours pousser jusqu'au terme ce qu'impliquent ces articulations, que le responsable de la castration dans FREUD, à le lire, et si nous devons donner un sens à ce que c'est *la castration*, c'est *le père réel*, qu'au niveau de *la privation* c'est *le père imaginaire*.

Tâchons justement bien de voir la fonction de l'un et de l'autre de ces pères au déclin de l'ŒDIPE, et dans la formation du *surmoi*, peut-être cela nous apportera-t-il quelque clarté.

Peut-être n'aurons-nous pas l'impression de jouer deux lignes écrites sur la même portée quand nous faisons entrer en ligne de compte *le père* comme *castrateur* et d'autre part *le père* comme *origine du surmoi*.

Pour tout dire, je crois qu'en effet cette distinction est essentielle.

Que tout ce que FREUD a articulé d'abord concernant la castration, quand il s'est mis...

par un phénomène véritablement stupéfiant
je dois dire, parce qu'il n'avait jamais,
même, été esquissé avant lui
...quand il s'est mis à épeler le phénomène.

Le *père réel*, nous dit FREUD, est *castrateur*.

En quoi ?

Pour sa présence de père réel, comme effectivement
« *besognant* » le personnage vis-à-vis de qui l'enfant
est en rivalité avec lui : la mère.

Le *père réel* est promu...

que ce soit comme cela *dans l'expérience* ou pas,
mais *dans la théorie* assurément, ça ne fait aucun doute
...comme « *Grand Fouteur* », et pas devant l'Éternel, croyez-
moi, il n'est même pas là pour compter les coups.

Seulement, est-ce que ce *père réel* et mythique,
précisément au déclin de l'ŒDIPE, ne s'efface pas
si je puis dire, derrière celui que l'enfant,
à cet âge...

et c'est pour cela que c'est un
âge avancé tout de même, cinq ans
...peut très bien avoir découvert, à savoir *le père imaginaire*,
à savoir celui qui l'a, en fin de compte - lui le
gosse - si mal foutu.

Observez, je vous en prie, ce que l'analyse de
l'expérience analytique épelle en ânonnant,
et dites-moi si ce n'est pas là que gît la nuance,
si ce n'est pas justement pour autant que
l'expérience, à ce tournant, est faite de tout ce
qui, dans ce petit enfant...

non pas tant parce qu'il est petit,
mais parce qu'il est homme
...est pour lui *privation*, si ce n'est point autour de cela
que se forge, se foment ce deuil du *père imaginaire*,
c'est-à-dire d'un père qui serait vraiment quelqu'un.

Ce en quoi naît d'une façon plus ou moins définitive et bien formée selon les cas ce perpétuel reproche qui reste fondamental dans la structure du sujet d'être si mal.

Ce *père imaginaire*, c'est lui et non pas *le père réel*, qui est le fondement de l'image providentielle de Dieu, et la fonction du *surmoi*, à son dernier terme, à son horizon, dans sa perspective dernière, est haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les choses.

Tel est ce qui, je crois, témoigne de *la vraie structure* de l'articulation *du complexe d'ŒDIPE*, et si vous la répartissez ainsi, vous trouverez beaucoup plus *clairs tous les détours, toutes les hésitations, tous les tâtonnements* que font les auteurs pour s'en expliquer, les accidents et les détails.

Avec cette clef en particulier, et jamais autrement, vous pourrez voir ce que vraiment JONES veut dire quand il parle autant de la genèse du *surmoi*, du rapport entre les trois : *haine, crainte et culpabilité*.

Pour reprendre donc les choses, nous dirons que, plutôt au ciel que le drame se passe à ce niveau sanglant de la castration et que le pauvre petit homme inondât de son sang, comme CRONOS-URANOS, le monde entier.

Chacun sait que cette castration est là, à l'horizon, ce qui ne se produit, bien entendu, jamais nulle part et que ce qui s'effectue est quelque chose qui a beaucoup plus de rapport avec le fait que de *cet organe*, de ce signifiant, le petit homme est un support plutôt piètre, qu'il apparaît avant tout plutôt *privé*, et que c'est là que nous pouvons entrevoir la communauté de son sort avec ce que la petite fille éprouve, et qui, dans cette perspective, s'inscrit également d'une façon beaucoup plus claire.

En fin de compte, ce dont il s'agit, c'est de ce tournant où le sujet s'aperçoit tout simplement, chacun le sait, que son père est un idiot,

- ou un voleur selon les cas,
- ou simplement un pauvre type,

- ou ordinairement un croulant, comme dans le cas de FREUD, croulant sans doute bien sympathique et bien bon, mais qui, quand même, comme tous les pères, a bien dû communiquer malgré lui les mouvements, comme ça, en bousculade, de ce qu'on appelle les antinomies du capitalisme, c'est-à-dire qu'il a quitté FREIBERG, où il n'y avait plus rien à faire, pour s'installer à Vienne.

Et c'est une chose qui ne passe pas inaperçue dans l'esprit d'un enfant, même quand il avait trois ans. C'est bien parce que FREUD aimait son père qu'il a fallu qu'il lui redonne une stature, et pour l'achever, cette stature, lui donner cette taille du géant de la horde primitive. Mais bien entendu ce n'est pas là ce qui résout les questions de fond.

À la vérité, pour ŒDIPE, comme je vous l'ai dit, et c'est en cela que, prouvant qu'il est un homme complet, il nous montre du même coup que ce n'est pas là la question essentielle...

car c'est justement pour ça qu'ŒDIPE
n'a pas de complexe d'ŒDIPE
...c'est que dans son histoire, remarquez-le bien,
il n'y a pas de père du tout.

Je veux dire que celui qui lui a servi de père, c'est son père adoptif, et nous en sommes tous là mes bons amis, parce qu'après tout :

« *Pater is est quem Justae nuptiae demonstrant* », ce qui veut dire que *le père c'est celui qui nous a reconnu*. Foncièrement, nous en sommes au même point qu'ŒDIPE, encore que nous ne le sachions pas et que, quant au père qu'ŒDIPE a connu, lui, ça n'est très précisément...

comme le mythe de FREUD l'indique
...que le père une fois mort.

Aussi est-ce là, comme je vous l'ai cent fois indiqué, qu'est la fonction du père, puisque la seule fonction du père, dans notre articulation d'être un mythe, c'est justement, comme je vous l'explique, toujours et uniquement le *Nom du Père*, c'est-à-dire rien d'autre que le père mort, comme FREUD nous l'explique dans *Totem et Tabou*.

Mais, bien entendu, pour que ceci soit pleinement développé, il faut que l'aventure humaine...

ne serait-ce qu'en esquisse
...soit poussée jusqu'à son terme, à savoir que la zone où ŒDIPE s'avance, après s'être déchiré les yeux, soit explorée.

C'est donc toujours par quelque franchissement de la limite, bénéfique, que l'homme fait l'expérience de son désir. Et en fait, comme d'autres avant moi l'ont articulé, c'est tout le sens de ce que JONES spécialement produit quand il parle d' *ἀφάνις* [aphanisis], étant essentiellement lié à ce risque majeur qui est le risque tout simplement de ne pas désirer.

Le désir d'ŒDIPE, c'est ce désir d'en savoir le fin mot sur le désir. Quand je vous dis que :

« *Le désir de l'homme est le désir de l'Autre.* »

quelque chose me revient dans l'esprit qui, je crois, chante dans Paul ELUARD sous le terme du *dur désir de durer*. Ce *dur désir de durer* n'est rien d'autre que ce *désir de désirer*.

Pour l'homme du commun, donc, en tant que le deuil de l'ŒDIPE est à la source, à l'origine du *surmoi*, la double limite au-delà de la mort réelle risquée... jusqu'à *la mort préférée*, assumée, jusqu'à *l'Être pour la mort* ...ne se présente que sous un voile.

Ce voile, c'est précisément ceci qui s'appelle, dans JONES, la haine, qui fait que c'est dans l'ambivalence de l'amour et de la haine que tout auteur analytique conscient, si je puis dire, met le dernier terme de la réalité psychique à laquelle nous avons affaire.

La limite extérieure qui est celle qui retient l'homme dans le service du bien est le *primum vivere*. C'est bien la crainte, comme on nous le dit. Mais vous voyez combien son incidence est en quelque sorte superficielle.

C'est *entre les deux*, et dans la zone *intermédiaire*, que gît, pour l'homme du commun l'exercice de sa culpabilité, reflet de cette haine pour celui...

car l'homme est créationniste
...créateur, quel qu'il soit, qui l'a fait si faible et si insuffisante créature.

Bien sûr, ces balivernes ne sont rien pour le *héros*, pour lui, qui s'est effectivement avancé dans cette zone, pour ŒDIPE. Pour ŒDIPE, qui va jusqu'au méphunai du véritable « *Être pour la mort* », les épousailles avec l'anéantissement considéré comme le terme de son vœu, de cette *malédiction consentie* du μή φῦναι [mé phunai]. Ici il n'y a rien d'autre que cette véritable et invisible disparition qui est la sienne.

L'entrée dans cette zone est celle, pour lui, de ce renoncement aux biens et au pouvoir en quoi consiste la punition qui n'en est pas une.

L'acte d'arrachement au monde qui est constitué par le geste de s'être aveuglé, celui-là seul...

les anciens le savaient
...qui échappe aux apparences, peut arriver à *la vérité*.

Le grand HOMÈRE est aveugle, TIRÉSIAS aussi.
C'est entre les deux que, pour ŒDIPE, se joue le règne absolu de son désir.

Ce qui est suffisamment souligné par le fait qu'on nous le montre jusqu'à son terme : irréductible, exigeant tout, n'ayant renoncé absolument à rien, et absolument irréconcilié.

Cette topologie, qui est la topologie tragique en l'occasion, je vous en ai montré l'envers et la dérision, parce qu'elle est illusoire, parce que ce pauvre LEAR n'y comprend rien, et fait retentir...

pour avoir voulu entrer, lui, d'une façon *bénéfique* avec l'accord de tous, dans cette même région
...l'océan et le monde, pour nous apparaître toujours n'ayant rien compris, tenant morte dans ses bras l'objet, bien entendu méconnu par lui, de son amour.

Tels sont les termes autour desquels se définit cette région qui nous permet de poser les limites qui nous permettent enfin de faire la clarté sur un certain nombre d'énigmes, de problèmes que pose notre propre théorie et notre expérience, en particulier ceci : l'intériorisation de la Loi...

nous ne faisons que le dire
...n'a rien à faire avec la Loi.

Encore faudrait-il dire tout de même pourquoi.
Il est possible que ce *surmoi* serve d'appui à la *conscience morale*, mais chacun sait bien que le *surmoi* n'a rien à faire avec la *conscience morale* en ce qui concerne ses exigences les plus obligatoires.
Ce qu'il exige n'a rien à faire avec ce que nous serions en droit de faire la règle universelle de notre action. C'est véritablement le *b-a ba* de la vérité analytique.

Mais il ne suffit pas de le constater, il faut en rendre raison. Je pense que le schéma que je vous propose en est capable, et que si vous vous y tenez fermement vous y trouverez occasion, dans ce dédale, à ne pas vous perdre.

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

La prochaine fois, je grouperai autour de ce quelque chose qui amorcera en fin de compte la voie vers quoi tout ceci est dirigé, c'est-à-dire une appréhension plus sûre de ce qui peut être considéré comme *κάθαρσις* [catharsis] et des conséquences de ce rapport de l'homme au désir.

Nous voici à notre dernier entretien sur ce que j'ai cru pouvoir avancer devant vous concernant *l'Éthique de la psychanalyse*.

Pour les conclure, ces entretiens, je vais vous proposer aujourd'hui un certain nombre de remarques, les unes conclusives, les autres d'expérience suggestive, et je pense aussi laisser ouverte l'indication que nous n'avons pas clos...

je pense que vous ne vous en étonnerez pas ...notre discours.

Bref, il n'est pas facile de trouver un médium quand il s'agit de terminer sur un sujet *par essence excentrique*. Disons que ce que je vous apporte aujourd'hui, c'est un *mixed grill*.

Donc, l'éthique, en somme...

il faut toujours repartir des définitions ...consiste essentiellement - comme éthique - en un jugement sur notre action, à ceci près qu'elle n'a de portée que pour autant que cette action impliquée en elle comporte jugement.

Elle est en tous cas toujours censée comporter ce jugement implicite, dès lors qu'on se mêle de porter des jugements sur l'action, c'est-à-dire de faire de l'éthique. La présence du jugement des deux côtés de cet objet est essentielle à la structure.

S'il y a une éthique de la psychanalyse...

la question se pose ...c'est précisément pour autant qu'en quelque façon, si peu que ce soit, l'analyse peut nous apporter quelque chose, ou simplement le prétend, qui se pose comme mesure de notre action.

Bien sûr, et c'est un moment déjà depuis longtemps périmé, l'idée peut venir à première inspection que cette mesure de notre action, elle va nous proposer comme un retour à nos instincts. Il y en a peut-être encore quelques uns, par ci par-là, à qui cela peut faire peur.

À la vérité j'ai même entendu, dans une société philosophique, quelqu'un qui m'a apporté des objections de cette espèce qui me paraissaient évanouies depuis une quarantaine d'années.

À la vérité tout le monde est assez rassuré sur ce sujet. Je veux dire que personne ne songe à craindre un ravalement moral de cette espèce dans la suite de l'analyse.

Mais ce qui s'est passé, vous montrais-je souvent, le soulignant, c'est que ce qu'elle semble avoir fait dans le fait, en bâtissant, si je puis dire, ces instincts, en en faisant la loi naturelle de la réalisation de l'harmonie morale, prend la tournure d'un *alibi* assez inquiétant, d'*esbrouffe* moralisante, d'un *bluff* dont je crois qu'on ne saurait trop montrer les dangers. C'est ici un lieu commun, je ne m'y arrête donc pas plus.

Pour nous tenir à ce qui peut se dire au premier pas, c'est que tout de même depuis longtemps chacun sait que ce qu'il y a de plus modeste dans l'analyse, c'est qu'elle procède par un retour au sens de cette action. Et voilà qui, à soi seul, justifie que nous soyons dans la dimension morale.

C'est que l'homme - sain ou malade - l'hypothèse freudienne de l'inconscient, suppose que ce qui fait son action, quelle qu'elle soit, normale ou morbide, a un sens caché auquel on peut aller.

Et dans cette dimension se conçoit d'emblée la notion d'une *κάθαρσις* [catharsis] qui ne veut dire, dans cet ordre, que *purification*, ce qui veut dire *décantation*, *isolement de plans*. Il y a, à ce qui se passe à un niveau de vécu, *un sens plus profond* qui le guide, auquel on peut accéder.

Les choses ne doivent pas être les mêmes quand les deux couches sont séparées. Voilà ce qui n'est pas une découverte il me semble. Et il y a la position minimale, celle qui, heureusement, ne me paraît pas trop obscurcie dans la notion commune qu'on peut avoir de l'analyse.

Cela ne va pas tellement loin. Je dirai presque que ça rejoint une forme excessivement générale de toute espèce de progrès qu'on peut appeler intérieur. C'est vraiment la forme embryonnaire d'un très vieux « *γνώθι σεαυτόν* » et évidemment avec un accent tout de même particulier.

Simplement déjà là, se met à sa place ce qui justifie ce sur quoi j'ai insisté tellement cette année, à savoir une abrupte différence apportée par l'expérience analytique, en tout cas par la pensée freudienne, et qui consiste en ceci : c'est qu'une fois opéré ce retour au sens, une fois le sens profond libéré...

c'est-à-dire simplement séparé, *κάθαρσις* [catharsis] au sens de *décantation*, c'est aussi la question que les gens du commun se posent et à laquelle nous répondons d'une façon plus ou moins directe ...une fois cette affaire faite, *tout va-t-il tout seul* ?

Et pour mettre les points sur les « i », n'y a-t-il plus que bienveillance ? Cela nous met sur la plus vieille question. Un nommé MENCIVS, comme l'ont appelé les jésuites, nous dit que la question de la bienveillance de l'homme se juge de la façon suivante : sa bienveillance est naturelle à l'origine, elle est comme une montagne couverte d'arbres.

Seulement, il y a des habitants dans les environs qui ont commencé par couper les arbres, le bienfait de la nuit est de rapporter un nouveau foisonnement de surgeons, mais au matin les troupes viennent qui les dévorent, et finalement la montagne est une surface chauve sur laquelle rien ne pousse. Vous voyez que le problème ne date pas d'hier.

Ce n'est pas pour rien que je vous parle de MENCIVS.
Nous aurons à y revenir.

Quoi qu'il en soit, cette bienveillance pour nous,
par l'expérience, est si peu assurée, que c'est
précisément autour de ce qu'on appelle pudiquement
la réaction thérapeutique négative, c'est de ce que...
d'une façon plus relevée
par sa généralité littéraire

...je vous ai appelé la dernière fois *la malédiction assumée*
que nous partons, de la malédiction consentie
du μή φῦναι [mé phunai] d'ŒDIPE.

Non que le problème ne reste entier et que tout
ce qui se décide se décide au-delà du retour au sens.
Ce dans quoi je vous ai incité à entrer comme en
une expérience mentale, *experimentum mentis*, comme dit
GALILÉE...

contrairement à ce que vous croyez, il avait
beaucoup plus d'expérience mentale que de
laboratoire, en tout cas il n'aurait certainement
pas fait le pas décisif qu'il a fait
sans l'expérience mentale

...cet *experimentum mentis* que je vous propose ici parce que
je crois que c'est celui qui est dans la droite ligne
de ce à quoi nous incite l'analyse, je veux dire
notre expérience, quand nous essayons non pas de
la ramener à un commun dénominateur, à une commune
mesure, la faire rentrer dans les tiroirs déjà
établis, mais de l'articuler dans sa topologie
propre, dans sa structure propre, je vous assure que
cela suppose ce dont je vous ai déjà désigné
la place, le *ru* où se situe le désir.

Ce que je vous ai proposé, donc, le long de mon
discours de cette année comme un *experimentum mentis*,
c'est ceci, c'est de prendre comme ce que j'ai appelé
la perspective du jugement dernier, de prendre comme
étant l'étalon, cette révision de l'Éthique à quoi
nous incite l'analyse, proprement le rapport de
l'action au désir qui l'habite.

Et, pour vous le faire entendre, j'ai pris l'exemple,
le support de la tragédie.

En quoi j'avais une suffisante garantie dans le fait que cette référence n'est pas évitable, et pour la simple *preuve* qui peut en être donnée que précisément, dès ses premiers pas, FREUD a dû la prendre.

La question éthique de l'analyse se pose, non dans une spéculation d'ordonnance, d'arrangement, de ce que j'appelle « *service des biens* », mais à proprement parler implique cette dimension qui s'exprime dans ce qu'on appelle « *l'expérience tragique de la vie* ».

C'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs. C'est aussi bien d'ailleurs dans la dimension comique, et aussi bien quand j'ai commencé de vous parler des *formations de l'inconscient*, vous le savez, c'est *le comique* que j'avais à l'horizon.

Disons que ce rapport de l'action au *désir* qui l'habite dans la dimension tragique se situe, s'exerce dans le sens, disons en première approximation, d'un triomphe de la mort. C'est le caractère fondamental de toute action tragique.

Je vous ai appris à rectifier, à corriger : triomphe de « *l'Être pour la mort* ».

Qu'importe le *μή φῦναι* [mé phunai] tragique : ce *μή*, cette négation est identique à l'entrée du sujet comme tel sur le support du signifiant.

Pour le comique, en première approximation, c'est, sinon le triomphe, du moins le jeu futile, dérisoire de la vision. Là aussi, et si nous y regardons de plus près, si dans ce comique, si peu que j'ai pu jusqu'à présent l'aborder devant vous, vous voyez bien que ce dont il s'agit, c'est aussi le rapport de l'action au désir et de son échec fondamental à le rejoindre.

Ce qui crée la dimension comique, c'est quelque chose qui est marqué par la présence, au centre, d'un signifiant caché. Mais, je vous l'ai dit, dans l'ancienne comédie, il est là en personne *le phallus*.

Mais peu importe qu'on nous l'escamote par la suite, simplement, il faut que nous nous souvenions que dans la comédie, ce qui nous satisfait, qui nous fait rire, qui nous la fait apprécier dans sa pleine dimension humaine...

à savoir l'inconscient non excepté
...c'est non pas le triomphe de la vie, mais que la vie s'y glisse, si l'on peut dire, se dérobe, fuit, échappe à tout ce qui lui est opposé de barrière, et précisément des plus essentielles, celles qui sont constituées par l'instance du signifiant.

Ce que *le phallus* signifie lui aussi, c'est qu'il n'est rien d'autre qu'un signifiant, c'est le signifiant de cette échappée, de ce triomphe du fait que la vie passe tout de même, quoi qu'il arrive : quand le héros comique même a trébuché, est tombé dans la mélasse, eh bien, quand même petit bonhomme vit encore.

Voilà dans quelle dimension...

dont le pathétique, vous le voyez, est exactement l'opposé, le pendant du tragique, et après tout pas incompatible, le tragi-comique existe
...gît l'expérience de l'action humaine.

Et c'est parce que nous savons mieux que ceux qui nous ont précédé, reconnaître la nature du désir qui est au cœur de cette expérience, qu'une *révision éthique* est possible, qu'un jugement éthique est possible, qui répercute cette valeur de jugement dernier :

« Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? »

Ceci n'est pas une question facile à soutenir. C'est une question, je le prétends, qui n'a jamais été posée dans cette pureté ailleurs qu'elle ne peut l'être, c'est-à-dire dans le contexte analytique.

À ce pôle du désir s'oppose la tradition, non pas dans son entier bien sûr...
rien n'est nouveau et tout l'est,
dans l'articulation humaine

...mais ce que j'ai voulu, à l'opposé, vous faire sentir, et justement en prenant dans une tragédie l'exemple de l'antithèse du héros tragique qui, comme antithèse, ne participe pas moins dans la tragédie d'un certain caractère héroïque, et c'est CRÉON, sur ce support, autour de ce support, je vous l'ai rappelé aussi, préparé par un rappel : je vous ai parlé de ce qu'on appelle la position du « *service des biens* ».

Cette position du « *service des biens* » est la position de l'éthique traditionnelle.

Tout ce qui est ravalement du désir, toute cette modestie, ce tempérament, cette voie médiane que nous voyons si éminemment remarquablement articulée dans ARISTOTE, il s'agit de savoir de quoi elle prend mesure, si sa mesure peut être quelque part fondée.

Il suffit d'un examen articulé et attentif pour voir que sa mesure est toujours profondément marquée d'ambiguïté.

En fin de compte, l'ordre des choses sur lequel elle entend, elle prétend se fonder, c'est l'ordre du pouvoir, d'un pouvoir trop humain, et non pas parce que nous disons qu'il est *humain* et *trop humain*, mais parce qu'il ne peut pas même faire trois pas pour s'articuler sans dessiner la [circonvallation](#) qui la serve du lieu où règne, disons-nous, le déchaînement des signifiants et où pour ARISTOTE il s'agit du caprice des dieux, pour autant qu'à ce niveau dieux et bêtes se réunissent pour signifier le monde de l'impensable.

Certainement, ce dieu n'est pas le premier moteur. Il s'agit des dieux de la mythologie.

Nous savons depuis, quant à nous, réduire ce déchaînement du signifiant.

Mais ce n'est pas parce que nous l'avons mis presque tout entier, notre jeu, sur le [Nom du Père](#), que la question en est simplifiée.

Donc voyons-le bien, la morale d'ARISTOTE, c'est tout à fait clair...

cela vaut la peine d'aller y voir de près
...se fonde toute entière sur *un ordre* d'ailleurs arrangé,
idéal, mais qui tout de même est celui qui répond
à la politique de son temps, je veux dire au point
où les choses étaient structurées dans la cité.

Sa morale est une morale du maître, faite pour
les vertus du maître, elle est essentiellement
liée à un ordre des pouvoirs.

L'ordre des pouvoirs n'est point à mépriser.
Ce ne sont point ici à vous tenir propos d'*anarchisme*,
simplement il faut en savoir la limite concernant
le champ offert à notre *investigation*, à notre *réflexion*.

Concernant ce dont il s'agit...

à savoir ce qui se rapporte au désir,
à son arroi et à son désarroi
...la position du pouvoir...
quel qu'il soit, en toute circonstance,
dans toute incidence historique, ou pas
...a toujours été la même, c'est celle d'ALEXANDRE
arrivant à Persépolis, ou d'HITLER arrivant à Paris.

C'est la proclamation suivante - le préambule, peu
importe - :

« *Je suis venu vous libérer.* »

de ceci ou de cela, peu importe, l'essentiel est ceci :

« *Continuez à travailler, que le travail ne s'arrête pas* ».

Ce qui veut dire :

« *Qu'il soit bien entendu que ce ne soit pas là en aucun cas
une occasion de manifester le moindre désir* ».

La morale du pouvoir, du « *service des biens* », est comme
telle :

« *Pour les désirs, vous repasserez, qu'ils attendent* ».

Cela vaut la peine qu'on trace la ligne de démarcation par rapport à laquelle les questions peuvent se poser dans un esprit qui marque un terme essentiel, qui a une fonction linéaire dans l'articulation de la philosophie, celui de KANT. Il nous rend le plus grand service, simplement de poser cette borne topologique qui distingue le phénomène moral, je veux dire le champ qui intéresse le jugement moral comme tel, en le purifiant, c'est la *κάθαρσις* [catharsis].

Opposition catégorielle limite, purement idéale, mais il est essentiel que quelqu'un un jour l'ait articulé en le purifiant de tout intérêt qu'il appelle pathologique, *pathologisches*, ce qui ne veut pas dire que ce soient des intérêts liés à la pathologie mentale, mais qu'il s'agit simplement d'un intérêt humain, sensible, vital quelconque.

Pour qu'il s'agisse du champ qui peut être valorisé comme proprement *éthique*, il faut que nous n'y soyons, par aucun biais, intéressé en rien.

Un pas est franchi quand même.
La morale traditionnelle s'installait dans ce qu'on devait faire dans la mesure du possible, comme on dit encore, et comme on est bien forcé de le dire. Ce qu'il y a à démasquer, c'est que le point pivot par où elle se situe ainsi, c'est *l'impossible* où nous reconnaissons la topologie de notre désir. Le franchissement nous est donné par KANT. Il nous dit :

« *L'impératif moral ne se préoccupe pas de ce qui se peut ou ne se peut pas.* »

Le témoignage de l'obligation, en tant qu'elle nous impose la nécessité d'une raison pratique, c'est un « *Tu dois* » inconditionnel. C'est fort intéressant pour nous, parce que ce que je vous ai montré, c'est que ce champ prend sa portée, précisément, du vide où le laisse, à l'appliquer en toute rigueur, la définition kantienne, et que cette place où nous, analystes, nous pouvons dire que c'est la place occupée par le désir.

Le cœur, le centre du *désir éthique*, c'est le problème de cette mesure incommensurable, de ce renversement qui met en place, au centre, le départ de quelque chose qui se pose comme une mesure infinie et qui s'appelle le désir.

Je vous ai montré combien, aisément, au « *Tu dois* » de KANT se substitue le fantasme sadien de *la jouissance* érigée en impératif, pur fantasme bien sûr, et presque dérisoire, mais qui n'exclut nullement la possibilité de l'érection ici d'une *loi universelle*. C'est bien la portée du commentaire sadien.

Ici tout de même, arrêtons-nous, et pour voir ce qui reste toujours à l'horizon. Car aussi bien, si KANT n'avait fait que nous désigner ce point crucial, tout serait bien. Mais on voit aussi sur quoi se termine l'horizon de la *raison pratique* : sur le respect et l'admiration que lui inspire ce ciel étoilé au-dessus de nous et cette loi morale au-dedans.

On peut se demander pourquoi *le respect* et *l'admiration* suggèrent un rapport personnel et c'est bien là que tout est à la fois subsistant et démystifié, subsistant quoique démystifié.

C'est ici je crois que les remarques qui sont celles que je vous propose concernant le fondement qui nous est donné par l'expérience analytique de la dimension du sujet dans le signifiant sont essentielles.

Permettez-moi de vous l'illustrer rapidement pour dire ici ce que je veux dire.

KANT prétend trouver la preuve singulière, renouvelée de l'immortalité de l'âme en ceci, c'est que ces exigences de l'action morale, rien ici bas ne saurait les satisfaire, et que donc, c'est pour autant qu'elle sera restée sur sa faim qu'il lui faut une vie au-delà pour que cet accord inachevé puisse trouver quelque part, on ne sait où, sa résolution.

Qu'est-ce que tout ceci veut dire ?

Ce respect et cette admiration pour les cieux étoilés peut être encore un instant de l'histoire fragile. A-t-il pu encore subsister à l'époque de KANT quelque chose qui, pour nous, ne nous semble-t-il pas, à considérer ce vaste univers que nous sommes plutôt en présence d'un vaste chantier en construction, de nébuleuses diverses, avec un coin bizarre, celui que nous habitons, qui ressemble un peu, comme on l'a toujours montré, à une montre ici abandonnée dans un coin ?

Mais à part cela il est clair, évident, simple que nous regardions s'il n'y a personne, si tant est, bien sûr, que nous donnions son sens à ce qui peut y constituer une présence, et il n'y a pas d'autre sens articulable à cette présence divine, sinon celle qui nous sert pour critère du sujet, à savoir la dimension du signifiant.

Les philosophes peuvent spéculer sur cet *Être* dont l'acte et la connaissance se confondent, la tradition religieuse, elle, ne s'y trompe pas. Elle n'a à proprement parler, droit à *la reconnaissance* de une ou plusieurs personnes divines que de ce qui peut s'articuler dans une révélation.

Une seule chose peut faire que pour nous les espaces soient habités par une personne transcendante, c'est que ce soit dans les cieux que nous apparaisse le signal...

et non pas le signal au sens de la théorie de la communication qui passe son temps à nous raconter qu'on peut interpréter en termes de signes ce qui se véhicule à travers l'espace de rayons avertisseurs

...nous commencerions à nous apercevoir que quelque chose habite les espaces...

et si nous prenons ces espaces, vous allez le voir, au nom de quels mirages créés par la distance

...car justement, si c'était près, ça serait évident, parce que cela nous vient de très loin on croit que c'est un message que nous recevons des astres à des trois cents années lumières.

D'où qu'ils viennent, ce n'est pas plus un message que quand nous regardons cette bouteille.
Ce qui en serait un c'est, si à quelque explosion d'étoile se passant à ces myriades distancielles, correspondait quelque part quelque chose qui s'inscrirait sur le Grand Livre, en d'autres termes, qui ferait de ce qui se passe une réalité.

Un certain nombre d'entre vous, récemment, ont vu un film dont je n'ai pas été complètement enchanté... mais avec le temps, je reviens sur mon impression. Il y a de bons détails...C'est le film de DASSIN⁶⁸.

Dans le film de DASSIN :

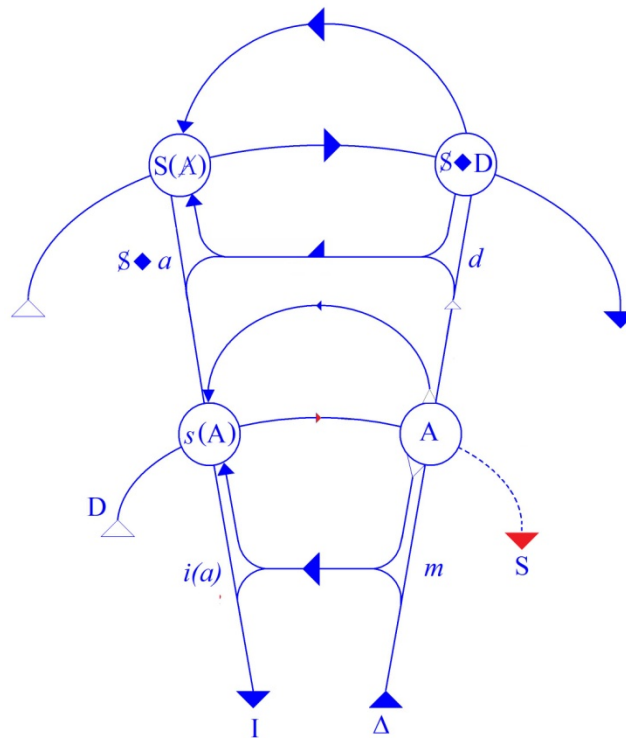
- de temps en temps le personnage qui nous est présenté comme merveilleusement lié à l'immédiateté de ses sentiments, prétendus primitifs, dans un petit bar du Pirée, se met à casser la gueule à ceux qui l'entourent pour ne pas avoir parlé convenablement, c'est-à-dire selon les normes morales du personnage.
- À d'autres moments, il prend un verre pour marquer l'excès de son enthousiasme et de sa satisfaction et le fracasse sur le sol. Chaque fois qu'un de ces fracas se produit, nous voyons...
je trouve cela très beau et même génial...s'agiter frénétiquement ce qu'on appelle *le comptabilisateur, la caisse enregistreuse*. Et c'est cette caisse qui définit la structure à laquelle nous avons affaire. Et ce qui fait qu'il peut y avoir désir humain et que ce champ existe, c'est cette supposition que pour nous, pour compter, tout ce qui se passe de réel est *comptabilisé quelque part*.

⁶⁸ « *Jamais le dimanche* », film de Jules Dassin, présenté au Festival de Cannes en Mai 1960. Prix d'interprétation féminine pour Melina Mercouri. Oscar de la meilleure musique de film 1961 : Mános Hadjidákis, chanson « *Les Enfants du Pirée* ».

KANT a pu réduire à sa pureté toute l'essence du champ moral en son point central, il reste...
et ce n'est rien d'autre que signifie
l'horizon de son immortalité de l'âme
...qu'il faut qu'il y ait quelque part place pour la comptabilisation.

Nous n'avons pas été assez emmerdés sur cette terre avec le désir, il faut qu'une partie de l'éternité s'emploie à faire de tout cela les comptes.

Bien entendu, dans ces fantasmes, ne se projette rien d'autre que précisément ce rapport structural, celui que j'ai essayé d'inscrire à vos yeux sur *le graphe* avec la ligne du signifiant.



C'est en tant que le sujet se situe, et se constitue par rapport au signifiant, que se produit en lui cette rupture, cette division, cette ambivalence au niveau de laquelle se place la tension du désir, à ceci près, nous pouvons voir que le film auquel j'ai fait allusion à l'instant et qui...
je ne l'ai appris qu'après
...est joué par le metteur en scène...

c'est DASSIN qui joue le rôle de l'Américain
...nous présente un bien joli, curieux modèle
de quelque chose qui, du point de vue structural,
peut s'exprimer ainsi : c'est à savoir que celui qui
joue en position de satire...

je veux dire en position satirique
...le personnage qui est à proposer à la dérision,
DASSIN nommément, en tant qu'il joue l'américain,
se trouve, en tant que *producer*...

personnage qui a conçu le film,
...dans une position plus américaine que ce qu'il livre
à la dérision, à savoir que les américains eux-mêmes.

Entendez-moi bien. Il est là entreprenant *la rééducation*,
voire le salut d'une aimable fille publique et *l'ironie*
du scénariste nous le montre dans la position de se
trouver, dans cette œuvre pie, à la solde de celui
qu'on peut appeler le grand-maître du bordel.
Comme il convient, ce n'est pas quelque sens profond
de sa figure...

nous le savons, et il nous le signale assez pour
ne pas le savoir en nous mettant sous les yeux
une énorme paire de lunettes noires
...que c'est celui, et pour cause, dont personne ne
voit jamais la figure.

Bien sûr, au moment où la fille apprend que c'est ce
personnage, lequel est son ennemi juré, qui paie les
frais de la fête, elle nous vide la belle âme de
l'américain en question qui se retrouve quinaud après
avoir conçu les plus grands espoirs.

Ce qui est amusant est évidemment ceci :
c'est que s'il y a quelque dimension, dans *ce symbolisme*,
de critique sociale, à savoir que ce n'est rien
d'autre que les forces de l'ordre, si je puis dire,
qui se dissimulent derrière le bordel.

Il y a sans doute quelque naïveté à montrer...
en queue du scénario et de l'histoire
...que ce qu'on espère dans la question, c'est qu'il
suffirait de la suppression du bordel pour résoudre
la question des rapports entre la vertu et le désir.

Je veux dire que, perpétuellement, dans ce film court cette ambiguïté véritablement fin du dernier siècle, qui consiste à confondre l'antiquité avec le champ du désir libre, si l'on peut dire, d'en être encore à Pierre LOUÏS⁶⁹ et de croire que c'est ailleurs que dans sa position que l'aimable putain athénienne peut concentrer sur elle tout le feu des mirages au centre desquels elle se trouve.

Reprenons donc notre thème.

Pour tout dire, DASSIN n'a pas à confondre ce qu'il y a d'*effusif* à la vue de cette aimable silhouette avec un retour à la morale aristotélicienne, dont *heureusement*, on ne nous donne pas là la leçon détaillée.

Revenons à notre voie, et à ceci qui nous montre qu'à l'horizon de la culpabilité, pour autant qu'elle occupe le champ du désir, il y a ces chaînes, ces limites de la comptabilité permanente.

Ceci est tout à fait *indépendant* d'aucune articulation qui puisse lui en être donnée. Une part du monde s'est orientée d'une façon résolue dans *le service des biens*, rejetant tout ce qui concerne le rapport de l'homme au désir, dans ce qu'on appelle *la perspective post-révolutionnaire*.

Assurément, la seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'on n'a pas l'air de se rendre compte qu'en formulant les choses ainsi, on ne fait que perpétuer ce que je vous ai appelé tout à l'heure la tradition éternelle du pouvoir, à savoir :

« *Continuons à travailler, pour le désir, vous repasserez...* ». Mais qu'importe.

Dans cette tradition, laquelle, je vous le dis, pose une question, je veux dire que l'horizon communiste ne se distingue, ne peut se distinguer de celui de CRÉON, de celui de la cité, de celui qui distingue amis ou ennemis en fonction du bien de la cité, il ne s'en distingue qu'à supposer...

ce qui n'est pas rien en effet

...que le champ des biens, au service desquels nous avons à nous mettre, n'englobe à un certain moment tout l'univers.

69 Cf. Pierre Louÿs : Les chansons de Bilitis, 1894.

En d'autres termes, cette opération ne se justifie que pour autant qu'à l'horizon nous avons *l'État universel*.

Rien pourtant ne nous dit qu'à cette limite, le problème qui subsiste, qui subsiste même dans la conscience de ceux qui vivent dans cette perspective... puisque, ou bien il laissent entendre que les valeurs proprement étatiques de l'État, à savoir *l'organisation et la police* s'évanouiront, ou bien ils introduisent un terme comme celui *d'État universel concret*, ce qui ne veut rien dire d'autre qu'à ce moment les choses changeront au *niveau moléculaire*...je veux dire que quelque chose sera profondément changé au rapport qui constitue la position de l'homme en face des biens, pour autant que jusqu'à maintenant, là n'est pas son désir.

Eh bien, quoi qu'il en soit de cette perspective, *le signe* même qui montre qu'en tout cas dans *le chemin* qu'elle nous propose, rien structuralement n'est changé, est assurément ceci, c'est que, quoique de façon orthodoxe, la présence divine en soit absente, la comptabilité ne l'est assurément pas.

Et ceci se voit à ce thème tout à fait précis, qu'à cet inexhaustible qui nécessite pour KANT encore l'immortalité de l'âme s'est substitué dans cette perspective la notion de culpabilité objective, notion bel et bien articulée comme telle et qui nous montre qu'en tout cas, du point de vue structural, rien dans ce champ n'est résolu.

Je pense avoir assez fait le tour de cette opposition du centre désirant avec *le service des biens* sur lequel procède, s'avance, mon discours.

Prenons donc au vif du sujet ces propositions que j'avance devant vous au titre expérimental, formulons-les en manière de paradoxe, voyons ce que ça donne, au moins pour des oreilles d'analystes.

Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir *cédé sur son désir*.

Cette proposition, recevable ou non dans telle ou telle éthique, a tout de même cette importance d'exprimer assez bien ce que nous constatons dans notre expérience, c'est qu'au dernier terme, ce dont...
de façon recevable ou non
pour le directeur de conscience
...le sujet se sent effectivement coupable, et quand il fait de la *culpabilité*, c'est toujours, à l'origine, à la racine, pour autant qu'il a *cédé sur son désir*.

Allons plus loin.

Souvent il a cédé sur son désir pour le bon motif et même pour le meilleur. Ceci non plus n'est pas pour nous étonner.

Depuis que *la culpabilité* existe, on a pu s'apercevoir déjà depuis longtemps que cette question du bon motif, de la bonne intention, pour constituer certaines zones de l'expérience historique, pour avoir été promue au premier plan des discussions de théologie morale...

disons au temps d'ABÉLARD
...n'en ont pourtant pas laissé les gens plus avancés, c'est à savoir que la question, à l'horizon, se reproduit toujours la même, et c'est bien pour cela que les chrétiens de la plus commune observance ne sont jamais bien tranquilles.

Car s'il faut faire les choses « *pour le bien* »...
et c'est ce qui se passe en pratique
...c'est bel et bien qu'on a toujours à se demander pour le bien *de qui*, et qu'à partir de là les choses ne vont pas toutes seules.

Faire les choses au nom du bien, et plus encore au nom du bien de l'autre, voilà qui est bien loin de nous mettre à l'abri non seulement de la culpabilité, mais de toutes sortes de catastrophes intérieures, en particulier certainement pas à l'abri de *la névrose* et de ses conséquences.

Si l'analyse a un sens et si le désir est ce qui supporte le thème inconscient, l'articulation propre de ce qui nous fait nous enraciner dans une destinée particulière...

laquelle exige avec insistance
que sa dette soit payée
...revient, retourne pour nous ramener dans un certain sillage, dans quelque chose qui est proprement notre affaire.

Si pour chacun de nous...

quelqu'un s'est offensé la dernière fois que j'ai
opposé le héros à l'homme du commun, je ne les
distingue pas comme deux espèces humaines
...en chacun de nous il y a la voie tracée pour un
héros, et c'est justement comme homme du commun
qu'il l'accomplit.

Les deux champs que je vous ai tracés la dernière fois...

en appelant le cercle interne « *l'Être pour la mort* »,
et les désirs dans le milieu, et le renoncement
à l'entrée dans le cercle externe
...ne s'opposent pas au triple champ de *la haine*,
de *la culpabilité* et de *la crainte* comme à ce qui serait ici
l'homme du commun, et ici *le héros*.

C'est pas ça du tout.

C'est que cette forme générale, elle est bel et bien tracée par la structure dans et pour *l'homme du commun*, et que c'est précisément pour autant que *le héros* s'y guide correctement, qu'il va passer par toutes les passions où s'embrouille *l'homme du commun*, à ceci près que chez lui elles sont pures et qu'il s'y soutient entièrement.

Je pense que vos vacances vous permettront de dire effectivement si la rigueur de la topologie que je vous ai dessinée cette année et que quelqu'un ici a baptisée, non sans bonheur d'expression, encore que non sans une note humoristique, *la zone de l'entre-deux-morts*, vous paraît quelque chose d'efficace.
Je vous prie d'y revenir.

Eh bien, vous reverrez dans SOPHOCLE ce dont il s'agit. Vous verrez mieux la danse dont il s'agit entre CRÉON et ANTIGONE, et qu'il est clair que *le héros*, pour autant qu'il indique par sa présence dans cette zone, que quelque chose est défini et libéré, y entraîne déjà, dans ANTIGONE, son partenaire.

À la fin, bel et bien, CRÉON parle de lui-même comme étant quelqu'un qui, désormais, est *un mort parmi les vivants*, pour autant que, dans cette *affaire*, il a littéralement perdu tous ses biens. À l'intérieur de l'acte tragique, le héros libère son adversaire lui-même.

Il ne faut pas que vous limitiez l'exploration de ce champ à la seule ANTIGONE.

Prenez PHILOCTÈTE, vous y apprendrez bien d'autres dimensions, à savoir qu'un héros n'a pas besoin d'être héroïque pour être un héros.

Le pauvre PHILOCTÈTE, c'est un pauvre type. Il était parti tout chaud, plein d'ardeur, mourir pour la patrie sur les rives de Troie. On n'a même pas voulu de lui pour cela. On l'a vidé dans une île parce qu'il sentait trop mauvais. Il y a passé dix ans à se consumer de haine.

Le premier type qui vient le retrouver, qui est un gentil jeune homme, NÉOPTOLÈME, il se laisse couillonner par lui comme un bébé et, en fin de compte, vous le savez, il ira quand même aux rives de Troie, parce que le *deus ex machina*, HERCULE, apparaît pour lui proposer la solution de tous ses maux.

Le *deus ex machina*, qui n'est pas rien, chacun pourtant depuis longtemps conçoit qu'il constitue une sorte de limite, de cadre de la tragédie, dont nous n'avons pas plus à tenir compte que des portants qui s'y cernent, de ce qui soutient l'endroit de la scène.

Qu'est-ce qui fait que PHILOCTÈTE est un héros ? Rien d'autre qu'il adhère, qu'il tient avec acharnement, jusqu'à la fin, jusqu'à la limite du *deus ex machina*, qui est là comme le rideau à sa haine.

Disons même quelque chose que ceci nous découvre,
il est trahi, mais il est aussi détrompé.
Je veux dire qu'il n'est pas seulement détrompé sur
le fait qu'il est trahi, il est trahi impunément.

Ceci, dans la pièce, nous est souligné par le fait
que NÉOPTOLÈME, plein de remords d'avoir trahi
le héros...

en quoi il se montre une âme noble
...vient faire amende honorable et lui rend cet arc qui
joue un rôle si essentiel dans la dimension tragique,
pour autant qu'il est là, à proprement parler, comme
un sujet duquel et auquel *on parle*, auquel *on s'adresse*.
C'est une dimension du héros, et pour cause.

La *trahison*, ce qui caractérise en effet essentiellement
ce que j'appelle *céder sur son désir*, est toujours quelque
chose, vous l'observerez, notez-en la dimension
dans chaque cas, qui s'accompagne toujours dans la
destinée du sujet de quelque *trahison*. Je veux dire :

- ou que le sujet trahit sa voie, et c'est sensible
pour le sujet lui-même,
- ou beaucoup plus simplement...

il n'y a pas du tout besoin de se trahir soi-
même pour qu'une trahison exerce ses effets
...que quelqu'un avec qui il s'est plus ou moins
voué à quelque chose, ait trahi son attente,
n'ait pas fait à son moment ce que comportait le
pacte. Pacte quel qu'il soit, qui peut être un
pacte faste ou néfaste, précaire, à courtes vues,
voire de révolte, voire de fuite, qu'importe.
Autour de la trahison quelque chose se joue,
quand on la tolère.

Celui qui, poussé même par l'idée du bien...

j'entends *du bien de celui qui l'a trahi* à ce moment
...cède au point de rabattre ses propres prétentions,
au point de se dire, eh bien puisque c'est comme ça,
renonçons à notre perspective, ni l'un ni l'autre,
mais sans doute pas moi, nous ne valons mieux,
retrouvons dans la voie ordinaire, c'est là que vous
pouvez être sûr que se retrouve la structure qui
s'appelle *céder sur son désir*.

Et pour ce franchissement, cette limite où je vous ai lié en un même terme le mépris de l'autre et de soi-même, il n'y a pas de retour.

Il peut s'agir de réparer, mais non pas de défaire. Ne voilà-t-il pas un fait de l'expérience qui peut bien nous montrer que l'analyse est capable de nous fournir une boussole efficace dans le champ de la direction éthique ?

Je vous ai articulé ce que je viens de vous dire, donc, en trois termes :

- la seule chose dont on puisse être coupable, c'est d'avoir *céder sur son désir*.
- Deuxièmement que la définition du héros c'est celui qui peut impunément être trahi. Ceci n'est point à la portée de tout le monde. C'est là la différence entre l'homme du commun et le héros. Elle est donc plus mystérieuse qu'on ne le croit. Pour l'homme du commun, la trahison, qui se produit presque toujours a pour effet de le rejeter de façon décisive au *service des biens*, mais à cette condition qu'il n'en retrouvera jamais ce qui vraiment dans ce service, l'oriente.
- La troisième proposition est celle-ci : c'est qu'en fin de compte, les biens, naturellement ça existe, leur champ et leur domaine, il ne s'agit pas de les nier, mais que renversant la perspective, je vous propose ceci, il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir, en tant précisément que ce désir, nous l'avons défini ailleurs comme *la métonymie de notre être*.

Non pas seulement la modulation de *la chaîne signifiante*, *ce qui court sous cette chaîne*, qui est à proprement parler *ce que nous sommes et aussi ce que nous ne sommes pas, notre être et notre non-être*, ce qui dans l'acte est signifié, passe d'un signifiant à l'autre de la chaîne sous toutes les significations et que je vous ai expliqué la dernière fois dans *la métonymie* du « *manger le livre* » que j'ai prise, sans doute avec un peu d'inspiration, comme cela.

Mais à la regarder de près, vous verrez que c'est *la métonymie* la plus extrême qu'on puisse pousser, ce qui ne nous étonne pas de la part de Saint JEAN, de celui qui a mis *le Verbe* au commencement.

C'est tout de même une idée d'écrivain...

il l'était comme pas un
...mais enfin, « *manger le livre* » c'est quand même ce quelque chose qui confronte ce qu'imprudemment FREUD nous a dit qui n'était pas susceptible de substitution et de déplacement, à savoir la faim, avec quelque chose qui n'est pas tout à fait fait, qui est plutôt pas fait pour qu'on le mange, c'est-à-dire un livre.
« *Manger le livre* », c'est bien en effet où nous touchons du doigt ce que veut dire FREUD quand il parle de *la sublimation* non pas comme d'un changement d'objet, mais d'un changement de but. Mais cela ne se voit pas tout de suite.

La faim dont il s'agit, la faim sublimée, tombe là dans l'intervalle entre les deux, parce qu'il est bien évident que ce n'est pas le livre qui nous remplit l'estomac.

Quand j'ai mangé le livre je ne suis pas pour autant devenu livre, ni non plus le livre devenu chair. Le livre *me* devient, si je puis dire, mais pour que cette opération puisse se produire...

et elle se produit tous les jours
...il faut bien que *je paye* quelque chose, très exactement la différence que pèse FREUD dans un coin du *Malaise dans la civilisation*, sublimez tout ce que vous voudrez, mais il faut *le payer* avec quelque chose.

Ce quelque chose s'appelle *la jouissance* et cette opération mystique, je la paie avec une « *livre de chair* ». Ça, c'est l'objet, le bien qu'on paie pour la satisfaction du désir.

Et c'est là que je voulais vous mener pour vous donner une petite lumière sur quelque chose qui est essentiel et qu'on ne voit pas assez, c'est que c'est là que gît à proprement parler l'opération religieuse toujours si intéressante pour nous à repérer.

C'est que ce qui est sacrifié de *bien* pour le *désir*...
et vous observerez que ça veut dire la même chose
que ce qui est perdu de *désir* pour le *bien*
...c'est justement cette « *livre de chair* » que la religion
se fait office et emploi de récupérer.

C'est le seul trait commun à toutes les religions,
et qui s'étende à toute la religion, à tout
le secteur religieux.

Je ne peux pas, bien entendu, m'étendre plus, mais
je vais vous en donner deux applications expressives
autant que sommaires.

Ce qui est, dans l'office religieux, offert au Dieu,
de chair sur l'autel, le sacrifice animal ou autre,
peu importe, ce sont des gens de la communauté
religieuse, en général tout simplement le prêtre,
qui se l'envoie, je veux dire qui le bâfre :
forme exemplaire.

Mais c'est tout aussi vrai au niveau du saint,
car ce qui est payé pour l'accès au désir sublime,
qui est effectivement la visée du saint, ce n'est pas
du tout forcément de son désir qu'il s'agit.

Car le saint vit et paie pour les autres,
il est certain que l'essentiel de sa sainteté tient
en ceci qu'il consomme le prix payé sous la forme
de la souffrance aux deux points les plus extrêmes,
sur le point classique des pires ironies faites sur
la mystification religieuse, à savoir le gueuleton
des prêtres derrière l'autel et aussi bien,
à l'extrême, sur la dernière frontière de l'héroïsme
religieux, nous y trouvons le même processus de
récupération.

C'est en ceci que le grand œuvre religieux se
distingue de ce dont il s'agit dans une *κάθαρσις* [catharsis]
qui soit à proprement parler de nature éthique,
et pour autant qu'elle réunit des choses en apparence
aussi étrangères que le spectacle tragique des Grecs
et la psychanalyse.

Si nous y avons trouvé notre module,
ce n'est pas sans raison.

Κάθαρσις...

je vous l'ai dit tout à l'heure
...a le sens de purification du désir.

Cette purification, comme il est clair à lire
simplement la phrase d'ARISTOTE, ne peut se produire,
s'accomplir que pour autant qu'à quelque titre,
à tout le moins, on a situé le franchissement de
ses limites qui s'appellent *la crainte* et *la pitié*.

C'est pour autant :

- que le spectateur éprouve, voit se dérouler, se
déployer dans l'histoire, dans l' *έπος* [épos] tragique,
qu'il voit devant lui le déroulement temporel,
- pour autant qu'il ne peut pas ignorer désormais
où est le pôle du désir et qu'il nécessite de
franchir non seulement toute crainte mais toute
pitié,

...que la voix du héros ne tremble devant rien et tout
spécialement pas devant le bien de l'autre.

C'est pour autant que ceci est montré que le sujet
en sait sur le plus profond de lui-même un petit peu
plus qu'avant.

Ça dure ce que ça dure, pour celui
qui va au Théâtre-Français ou au Théâtre d'Athènes.

Mais enfin, si les formules d'ARISTOTE signifient
quelque chose, ça veut dire cela. On sait ce qu'il en
coûte de s'avancer dans une certaine direction.
Et, mon Dieu, si on n'y va pas, on sait pourquoi.

On peut même pressentir que, si on n'est pas tout à
fait au clair de ses comptes avec son désir,
c'est parce qu'on n'a pas pu faire mieux.

Je veux dire que ça n'est pas une voie où l'on puisse s'avancer sans rien payer. Ainsi je vous en donne là, de la tragédie et de son effet, une interprétation presque prosaïque.

Le spectateur est détrompé - *peut-être penserez-vous* - sur ceci que, même pour celui qui s'avance à l'extrême de son désir, tout n'est pas rose, mais il est également détrompé sur ceci, et c'est essentiel :

sur la valeur aussi de la prudence qui s'y oppose et sur la valeur toute relative des raisons bénéfiques, des attachements, des intérêts *pathologiques*, comme dit quelque part KANT, qui peuvent le retenir sur cette voie risquée.

Je ne suis pas enchanté de réduire...

quelle qu'en soit la vivacité des arêtes
...cette interprétation à un niveau qui pourrait vous faire croire que ce qui me paraît essentiel dans la *κάθαρσις* [catharsis] est pacifiant.

Ceci peut n'être pas pacifiant pour tout le monde. Je vous signale simplement que c'est après tout la façon la plus directe de concilier ce que certains ont vu comme « *face moralisatrice de la tragédie* », et le fait que la leçon de la tragédie, dans son essence, n'est pas, au sens commun du mot, morale du tout.

Il est bien clair que toute *κάθαρσις* ne se réduit pas à quelque chose d'ordre d'une démonstration *topologique*. Je dirai aussi extérieure.

La valeur de la *κάθαρσις*, quand il s'agit des pratiques que les grecs appellent *μαϊνόμενοι* [mainomenoi], ceux qui se rendent *fous* de la transe, de l'expérience religieuse, de la passion, de tout ce que vous voudrez, il est bien clair que c'est pour autant que le sujet entre d'une façon plus ou moins dirigée, ou plus ou moins sauvage dans cette même zone ici décrite et que le retour de la zone comporte des acquis qu'on appellera comme on voudra, possession ou autre...

vous savez que PLATON n'hésite pas à faire état de la possession dans les procédés cathartiques ...ce sera là toute une gamme, tout un éventail de possibilités sur lequel, bien entendu, il faudrait toute une longue année pour que nous puissions seulement en faire le catalogue.

L'important est de savoir dans quel champ cela se place. Et c'est celui-là même dont je vous ai marqué la dernière fois les limites.

Seulement un mot de conclusion sur ceci. Ce champ qui est le nôtre, et pour autant que nous pouvons l'explorer, se trouve donc faire de quelque façon, allez-vous me dire, l'objet d'une science. Est-ce que la science du désir va rentrer dans le cadre qu'on nous prépare et qui, je vous assure, va être *soigné*, le cadre des « *Sciences humaines* » ? Je désirerais bien une bonne fois, et pour vous quitter cette année, prendre position là-dessus.

Je ne conçois pas qu'au train dont il se prépare, ce cadre, il puisse représenter autre chose qu'une méconnaissance systématique et principielle de tout ce dont il s'agit dans l'affaire, à savoir de ce dont je vous parle ici.

Je ne vois pas d'autre fonction dans les programmes qui se dessinent comme devant être ceux des *Sciences humaines*, que d'être une branche sans doute avantageuse, quoique accessoire, du « *service des biens* ».

Autrement dit du service de pouvoirs plus ou moins branlants dans le manche, et en tous les cas dans une méconnaissance non moins systématique de tous les phénomènes de violence qui peuvent montrer dans le monde justement que la voie de cet avènement des biens n'est pas tracée comme sur des roulettes.

Autrement dit, je veux simplement rappeler ici, selon la formule d'un des rares hommes politiques qui ait fonctionné à la tête de la France, j'ai nommé MAZARIN :

« *La politique est la politique, mais l'amour reste l'amour.* »

Et quant à ce qui peut se situer à cette place que je désigne comme celle du désir comme science, quoi ça peut-il être ?

Eh bien, vous n'avez pas à chercher très loin. Je crois que ce qui occupe actuellement la place qui est celle que je vous désigne comme celle du désir, en fait de science, c'est tout simplement ce qu'on appelle couramment la science, celle que vous voyez pour l'instant cavalier si allégrement dans le champ de toutes sortes de conquêtes dites physiques.

Je crois qu'au long de cette période historique, le désir de l'homme...

longuement tâté, anesthésié, endormi par
les moralistes, domestiqué par des éducateurs,
trahi par les académies

...s'est tout simplement réfugié et refoulé dans la passion la plus subtile et la plus aveugle aussi...

comme nous le montre l'histoire d'ŒDIPE
...celle du savoir, et que celle-là est en train de mener un train qui n'a pas dit son dernier mot.

L'un des traits les plus amusants de *l'histoire des sciences* est *la propagande*, qu'au temps où ils commençaient à battre un petit peu de l'aile, les savants, les alchimistes, ont fait *auprès des pouvoirs* pour leur dire :

« *Donnez nous de l'argent, vous ne vous rendez pas compte que, si vous nous donniez un peu d'argent, qu'est-ce qu'on mettrait comme machines, comme trucs et machins à votre service !* »

C'est vraiment un problème d'effondrement de *la sagesse* de savoir comment les pouvoirs ont pu laisser faire. Il est un fait qu'ils se sont laissés faire et que la science a obtenu des crédits.

Moyennant quoi, actuellement, nous avons cette vengeance sur le dos, c'est une chose fascinante, mais on ne peut pas dire que, pour ceux qui sont au point le plus avancé de la science, la chose n'aille pas sans une vive conscience qu'ils sont *au pied du mur* de la haine et qu'ils ne soient eux-mêmes chavirés par l'écoulement le plus vacillant d'une lourde culpabilité.

Mais cela n'a aucune importance parce que, à la vérité, ça n'est pas non plus une aventure qui, pour la simple raison des remords de Monsieur OPPENHEIMER, puisse s'arrêter du jour au lendemain. C'est tout de même là que pour l'avenir, gît le secret du problème du désir.

L'organisation universelle a affaire avec le problème de savoir ce qu'elle va faire de cette science où, manifestement, se poursuit quelque chose dont la nature lui échappe, comme de bien entendu. Si cette science, qui occupe la place du désir, ne peut guère être une science du désir que sous la forme d'un formidable point d'interrogation, c'est pas sans doute sans un motif structural.

Autrement dit que la science...

 en tant que poussée, qu'animée
 par quelque mystérieux désir
...ne sait bien entendu...

 pas plus que rien dans l'inconscient
...ce que veut dire ce désir, et l'avenir nous le révélera, et peut-être du côté de ceux qui par la grâce de Dieu, ont *mangé* le plus récemment *le livre*.

Je veux dire ceux qui n'ont pas hésité, ce livre de la science occidentale, de l'écrire avec leurs efforts, voire avec leur sang. Il n'en est pas moins un livre comestible.

Je vous ai parlé tout à l'heure de MENCIOUS.

MENCIOUS explique très bien...

 après avoir tenu ces propos que vous auriez tort
 de croire optimistes sur la bonté de l'homme
...comment il se fait que ce sur quoi on est le plus ignorant, c'est sur les lois en tant qu'elles viennent du ciel, les mêmes lois qu'ANTIGONE.

Il en donne une démonstration absolument rigoureuse. Il est trop tard pour que je vous la dise ici. Les lois du ciel en question, ce sont bien les lois du désir.

Celui qui a *mangé le livre* et ce qu'il soutient de mystère, on peut en effet se poser la question : est-il bon, est-il méchant ?

C'est une question qui apparaît maintenant sans aucune importance. L'important, ce n'est pas de savoir si l'homme est bon ou mauvais d'une façon originelle, l'important est de savoir ce que donnera le livre quand il aura été tout à fait mangé.

[Table des séances](#)

Infantile anxiety-situations reflected in a work of art and in the creative impulse (1929)

MY first subject is the highly interesting psychological material underlying an opera of Ravel's, now being revived in Vienna. My account of its content is taken almost word for word from a review by Eduard Jakob in the *Berliner Tageblatt*.

A child of six years old is sitting with his homework before him, but he is not doing any work. He bites his pen-holder and displays that final stage of laziness, in which *ennui* has passed into *cafard*. 'Don't want to do the stupid lessons/ he cries in a sweet soprano. 'Want to go for a walk in the park! I'd like best of all to eat up all the cake in the world, or pull the cat's tail or pull out all the parrot's feathers! I'd like to scold every one! Most of all I'd like to put mama in the corner!' The door now opens. Everything on the stage is shown very large—in order to emphasize the smallness of the child—so all that we see of his mother is a skirt, an apron and a hand. A finger points and a voice asks affectionately whether the child has done his work. He shuffles rebelliously on his chair and puts out his tongue at his mother. She goes away. All that we hear is the rustle of her skirts and the words: 'You shall have dry bread and no sugar in your tea!' The child flies into a rage. He jumps up, drums on the door, sweeps the tea-pot and cup from the table, so that they are broken into a thousand pieces. He climbs on the window-seat, opens the cage and tries to stab the squirrel with his pen. The squirrel escapes through the open window. The child jumps down from the window and seizes the cat. He yells and swings the tongs, pokes the fire furiously in the open grate, and with his hands and feet hurls the kettle into the room. A cloud of ashes and steam escapes. He swings the tongs like a sword and begins to tear the wallpaper. Then he opens the case of the grandfather-clock and snatches out the copper pendulum. He pours the ink over the table. Exercise-books and other books fly through the air. Hurrah! . The things he has maltreated come to life. An armchair refuses to let him sit in it or have the cushions to sleep on. Table, chair, bench and sofa suddenly lift up their arms and cry : 'Away with the dirty little creature!' The clock has a dreadful stomachache and begins to strike the hours like mad. The tea-pot leans over the cup, and they begin to talk Chinese. Everything undergoes a terrifying change. The child falls back against the wall and shudders with fear and desolation. The stove spits out a shower of sparks at him. He hides behind the furniture. The shreds of the torn wallpaper begin to sway and stand up, showing shepherdesses and sheep. The shepherd's pipe sounds a heart-breaking lament; the rent in the paper, which separates Corydon from his Amaryllis, has become a rent in the fabric of the world! But the doleful tale dies away. From under the cover of a book, as though out of a dog's kennel, there emerges a little old man. His clothes are made of numbers, and his hat is like a pi. He holds a ruler and clatters about with little dancing steps. He is the spirit of mathematics, and begins to put the child through an examination: millimetre, centimetre, barometer, trillion—eight and eight are forty. Three times nine is twice six. The child falls down in a faint!

Half suffocated he takes refuge in the park round the house. But there again the air is full of terror, insects, frogs (lamenting in muted thirds), a wounded tree-trunk, which oozes resin in long-drawn-out bass notes, dragon-flies and oleander-flies all attack the newcomer. Owls, cats and squirrels come along in hosts. The dispute as to who is to bite the child becomes a hand-to-hand fight. A squirrel which has been bitten falls to the ground, screaming beside him. He instinctively takes off his scarf and binds up the little creature's paw. There is great amazement amongst the animals, who gather together hesitatingly in the background. The child has whispered: 'Mama!' He is restored to the human world of helping, 'being good'. 'That's a good child, a very well-behaved child,' sing the animals very seriously in a soft march—the finale of the piece—as they leave the stage. Some of them cannot refrain from themselves calling out 'Mama'.

I will now examine more closely the details in which the child's pleasure in destruction expresses itself. They seem to me to recall the early infantile situation which in my most recent writings I have described as being of fundamental importance both for neurosis in boys and for their normal development. I refer to the attack on the mother's body and on the father's penis in it. The squirrel in the cage and the pendulum wrenched out of the clock are plain symbols of the penis in the mother's body. The fact that it is the *father's* penis and that it is in the act of coitus with the mother is indicated by the rent in the wallpaper 'which separates Corydon from his Amaryllis'⁵, of which it has been said that to the boy it has become a rent in the fabric of the world'. Now what weapons does the child employ in this attack on his united parents? The ink poured over the table, the emptied kettle, from which a cloud of ashes and steam escapes, represent the weapon which very little children have at their disposal: namely the device of soiling with excrement.

Smashing things, tearing them up, using the tongs as a sword— these represent the other weapons of the child's primary sadism, which employs his teeth, nails, muscles and so on.

In my paper at the last Congress (1927) and on other occasions in our society I have described this early phase of development, the content of which is the attack made on the mother's body with all the weapons that the child's

sadism has at its disposal, Now, however, I can add to this earlier statement and say more exactly where this phase is to be inserted in the scheme of sexual development proposed by Abraham. My result leads me to conclude that the phase in which sadism is at its zenith in all the fields whence it derives, precedes the earlier anal stage and acquires a special significance from the fact that it is also the stage of development at which the Oedipus tendencies first appear. That is to say, that the Oedipus conflict begins under the complete dominance of sadism. My supposition that the formation of the super-ego follows closely on the beginning of the Oedipus tendencies, and that, therefore, the ego falls under the sway of the super-ego even at this early period, explains, I think, why this sway is so tremendously powerful. For, when the objects are introjected, the attack launched upon them with all the weapons of sadism rouses the subject's dread of an analogous attack upon himself from the external and the internalized objects. I wanted to recall these concepts of mine to your minds because I can make a bridge from them to a concept of Freud: one of the most important of the new conclusions which he has put before us in *Inhibitions, Symptoms, and Anxiety*, namely the hypothesis of an early infantile situation of anxiety or danger. I think that this places analytic work on a yet more exactly defined and firmer basis than heretofore, and thus gives our methods an even plainer direction. But in my view it also makes a fresh demand upon analysis. Freud's hypothesis is that there is an infantile danger-situation which undergoes modification in the course of development, and which is the source of the influence exercised by a series of *anxiety-situations*. Now the new demand upon the analyst is this—that analysis should fully uncover these anxiety-situations right back to that which lies deepest of all. This demand for a *complete* analysis is allied to that which Freud suggests as a new demand at the conclusion of his 'History of an Infantile Neurosis', where he says that a complete analysis must reveal the primal scene. This latter requirement can have its full effect only in conjunction with that which I have just put forward. If the analyst succeeds in the task of discovering the infantile danger-situations, working at their resolution and elucidating in each individual case the relations between the anxiety-situations and the neurosis on the one hand and the ego-development on the other—then, I think, he will achieve more completely the main aim of psycho-analytic therapy: removal of the neuroses. It seems to me, therefore, that everything that can contribute to the elucidation and exact description of the infantile danger-situations is of great value, not only from the theoretical, but also from the therapeutic point of view. Freud assumes that the infantile danger-situation can be reduced ultimately to the loss of the beloved (longed-for) person. In girls, he thinks, the loss of the object is the danger-situation which operates most powerfully; in boys it is castration. My work has proved to me that both these danger-situations are a modification of yet earlier ones. I have found that in boys the dread of castration by the father is connected with a very special situation which, I think, proves to be the earliest anxiety-situation of all. As I pointed out, the attack on the mother's body, which is timed psychologically at the zenith of the sadistic phase, implies also the struggle with the father's penis in the mother. A special intensity is imparted to this danger-situation by the fact that a union of the two parents is in question. According to the early sadistic super-ego, which has already been set up, these united parents are extremely cruel and much dreaded assailants. Thus the anxiety-situation relating to castration by the father is a modification, in the course of development, of the earliest anxiety situation as I have described it.

Now I think that the anxiety engendered in this situation is plainly represented in the libretto of the opera which was the starting-point of my paper. In discussing the libretto, I have already dealt in some detail with the *one* phase—that of the sadistic attack. Let us now consider what happens after the child has given rein to his lust for destruction. At the beginning of his review the writer mentions that all the things on the stage are made very large, in order to emphasize the smallness of the child. But the child's anxiety makes things and people seem gigantic to him—far beyond the actual difference in size. Moreover, we see what we discover in the analysis of every child: that things represent human beings, and therefore are objects of anxiety. The writer of the review writes as follows: "The maltreated things begin to live⁵. The armchair, the cushion, table, chair, etc., attack the child, refuse to serve him, banish him outside. We find that things to sit and lie upon, as well as beds, occur regularly in children's analyses as symbols for the protecting and loving mother. The strips of the torn wallpaper represent the injured interior of the mother's body, while the little old number-man who comes out of the book-cover is the father (represented by his penis), now in the character of judge, and about to call the child, who faints with anxiety, to his reckoning for the damage he has done and the theft he had committed in the mother's body. When the boy flees into the world of nature, we see how it takes on the role of the mother whom he has assaulted. The hostile animals represent a multiplication of the father, whom he has also attacked, together with the children assumed to be in the mother. We see the incidents which took place inside the room now reproduced on a bigger scale in a wider space and in larger numbers. The world, transformed into the mother's body, is in hostile array against the child and persecutes him. In ontogenetic development sadism is overcome when the subject advances to the genital level. The more powerfully this phase sets in, the more capable does the child become of object-love, and the more able is he to conquer his sadism by means of pity and sympathy. This step in development is also shown in the libretto of Ravel's opera; when the boy feels pity for the wounded squirrel and comes to its aid, the hostile world changes into a friendly one. The child has learnt to love and believes in love. The animals conclude: "That is a good child— a very well-behaved child." The profound psychological insight of Colette—the author of the libretto of the opera—is shown in the way in which the conversion in the child's attitude takes place. As he cares for the wounded squirrel, he whispers: 'Mama.' The animals round him repeat this word. It is this redeeming word which has given the opera its title: "The Magic Word" (*Das Zauberwort*). But we also learn from the text what is the factor which has ministered to the child's sadism. He says: "I want to go for a walk in the park! I want most of all to eat up all the cakes in the world!" But his mother

threatens to give him tea without sugar and dry bread. The oral frustration which turns the indulgent 'good mother' into the "bad mother" stimulates his sadism.

I think we can now understand why the child, instead of peace-ably doing his homework, has become involved in such an unpleasant situation. It *had* to be so, for he was driven to it by the pressure of the old anxiety-situation which he had never mastered. His anxiety enhances the repetition-compulsion, and his need for punishment ministers to the compulsion (now grown very strong) to secure for himself actual punishment in order that the anxiety may be allayed by a chastisement less severe than that which the anxiety-situation causes him to anticipate. We are quite familiar with the fact that children are naughty because they wish to be punished, but it seems of the greatest importance to find out what part anxiety plays in this craving for punishment and what is the ideational content at the bottom of this urgent anxiety.

I will now illustrate from another literary example the anxiety which I have found connected with the earliest danger-situation in a girl's development.

In an article entitled 'The Empty Space', Karin Michaelis gives an account of the development of her friend, the painter Ruth Kjar. Ruth Kjar possessed remarkable artistic feeling, which she employed especially in the arrangement of her house, but she had no pronounced creative talent. Beautiful, rich and independent, she spent a great part of her life travelling, and was constantly leaving her house upon which she had expended so much care and taste. She was subject at times to fits of deep depression, which Karin Michaelis describes as follows: "There was only one dark spot in her life. In the midst of the happiness which was natural to her, and seemed so untroubled, she would suddenly be plunged into the deepest melancholy. A melancholy that was suicidal. If she tried to account for this, she would say something to this effect: "There is an empty space in me, which I can never fill!" "

The time came when Ruth Kjar married, and she seemed perfectly happy. But after a short time the fits of melancholy recurred. In Karin Michaelis's words: "The accursed empty space was once more empty." I will let the writer speak for herself: "Have I already told you that her home was a gallery of modern art? Her husband's brother was one of the greatest painters in the country, and his best pictures decorated the walls of the room. But before Christmas this brother-in-law took away one picture, which he had only lent to her. The picture was sold. This left an empty space on the wall, which in some inexplicable way seemed to coincide with the empty space within her. She sank into a state of the most profound sadness. The blank space on the wall caused her to forget her beautiful home, her happiness, her friends, everything. Of course, a new picture could be got, and would be got, but it took time; one had to look about to find just the right one.

The empty space grinned hideously down at her.

"The husband and wife were sitting opposite one another at the breakfast table. Ruth's eyes were clouded with hopeless despair. Suddenly, however, her face was transfigured with a smile: "I'll tell you what! I think I will try to daub a little on the wall myself, until we get a new picture!" "Do, my darling," said her husband. It was quite certain that whatever daub she made would not be too monstrously ugly.

"He had hardly left the room when, in a perfect fever, she had rung up the colour-shop to order the paints which her brother-in-law generally used, brushes, palette, and all the rest of the "gear", to be sent up at once. She herself had not the remotest idea of how to begin. She had never squeezed paint out of a tube, laid the ground-colour on a canvas or mixed colours on a palette. Whilst the things were coming, she stood before the empty wall with a piece of black chalk in her hand and made strokes at random as they came into her head. Should she have the car and rush wildly to her brother-in-law to ask how one paints? No, she would rather die!

"Towards evening her husband returned, and she ran to meet him with a hectic brilliance in her eyes. She was not going to be ill, was she? She drew him with her, saying: "Come, you will see!" And he saw. He could not take his eyes from the sight; could not take it in, did not believe it, *could* not believe it. Ruth threw herself on a sofa in a state of deadly exhaustion: "Do you think it at all possible?"

"The same evening they sent for the brother-in-law. Ruth palpitated with anxiety as to the verdict of the connoisseur. But the artist exclaimed immediately: "You don't imagine you can persuade me that you painted that! What a damned lie! This picture was painted by an old and experienced artist. Who the devil is he? I don't know him!"

"Ruth could not convince him. He thought they were making game of him. And when he went, his parting words were: "If *you* painted that, I will go and conduct a Beethoven Symphony in the Chapel Royal tomorrow, though I don't know a note of music!"

"That night Ruth could not sleep much. The picture on the wall had been painted, that was certain—it was not a dream. But how had it happened? And what next?

"She was on fire, devoured by ardour within. She must prove to herself that the divine sensation, the unspeakable sense of happiness that she had felt could be repeated."

Karin Michaelis then adds that after this first attempt, Ruth Kjär painted several masterly pictures, and had them exhibited to the critics and the public.

Karin Michaelis anticipates one part of my interpretation of the anxiety relating to the empty space on the wall when she says: 'On the wall there was an empty space, which in some inexplicable way seemed to coincide with the empty space within her.' Now, what is the meaning of this empty space within Ruth, or rather, to put it more exactly, of the feeling that there was something lacking in her body?

Here there has come into consciousness one of the ideas connected with that anxiety which, in the paper I read at the last Congress (1927), I described as the most profound anxiety experienced by girls. It is the equivalent of

castration-anxiety in boys. The little girl has a sadistic desire, originating in the early stages of the Oedipus conflict, to rob the mother's body of its contents, namely, the father's penis, faeces, children, and to destroy the mother herself. This desire gives rise to anxiety lest the mother should in her turn rob the little girl herself of the contents of her body (especially of children) and lest her body should be destroyed or mutilated. In my view, this anxiety, which I have found in the analyses of girls and women to be the deepest anxiety of all, represents the little girl's earliest danger-situation. I have come to see that the dread of being alone, of the loss of love and loss of the love-object, which Freud holds to be the basic infantile danger-situation in girls, is a modification of the anxiety-situation I have just described. When the little girl who fears the mother's assault upon her body cannot *see* her mother, this intensifies the anxiety. The presence of the real, loving mother diminishes the dread of the terrifying mother, whose introjected image is in the child's mind. At a later stage of development the content of the dread changes from that of an attacking mother to the dread that the real, loving mother may be lost and that the girl will be left solitary and forsaken.

In seeking the explanation of these ideas, it is instructive to consider what sort of pictures Ruth Kjar has painted since her first attempt, when she filled the empty space on the wall with the life-sized figure of a naked negress. Apart from one picture of flowers, she had confined herself to portraits. She has twice painted her younger sister, who came to stay with her and sat for her, and, further, the portrait of an old woman and one of her mother. The two last are described by Karin Michaelis as follows: 'And now Ruth cannot stop. The next picture represents an old woman, bearing the mark of years and disillusion-ments. Her skin is wrinkled, her hair faded, her gentle, tired eyes are troubled. She gazes before her with the disconsolate resignation of old age, with a look that seems to say: "Do not trouble about me any more. My time is so nearly at an end!"'

'This is not the impression we receive from Ruth's latest work—the portrait of her Irish-Canadian mother. This lady has a long time before her before she must put her lips to the cup of renunciation. Slim, imperious, challenging, she stands there with a moonlight-coloured shawl draped over her shoulders: she has the effect- of a magnificent woman of primitive times, who could any day engage in combat with the children of the desert with her naked hands. What a chin! What force there is in the haughty gaze!

'The blank space has been filled.'

It is obvious that the desire to make reparation, to make good the injury psychologically done to the mother and also to restore herself was at the bottom of the compelling urge to paint these portraits of her relatives. That of the old woman, on the threshold of death, seems to be the expression of the primary, sadistic desire to destroy. The daughter's wish to destroy her mother, to see her old, worn out, marred, is the cause of the need to represent her in full possession of her strength and beauty. By so doing the daughter can allay her own anxiety and can endeavour to restore her mother and make her new through the portrait. In the analyses of children, when the representation of destructive wishes is succeeded by an expression of reactive tendencies, we constantly find that drawing and painting are used as means to restore people. The case of Ruth Kjär shows plainly that this anxiety of the little girl is of greatest importance in the ego-development of women, and is one of the incentives to achievement. But, on the other hand, this anxiety may be the cause of serious illness and many inhibitions. As with the boy's castration-dread, the effect of his anxiety on the ego-development depends on the maintenance of a certain optimum and a satisfactory interplay between the separate factors.

Das Unbehagen in der Kultur

(1930)

I.

[Gefühl der Hilflosigkeit als Ursache des Bedürfnisses nach Religion]

Man kann sich des Eindrucks nicht erwehren, daß die Menschen gemeinhin mit falschen Maßstäben messen, Macht, Erfolg und Reichtum für sich anstreben und bei anderen bewundern, die wahren Werte des Lebens aber unterschätzen. Und doch ist man bei jedem solchen allgemeinen Urteil in Gefahr, an die Buntheit der Menschenwelt und ihres seelischen Lebens zu vergessen. Es gibt einzelne Männer, denen sich die Verehrung ihrer Zeitgenossen nicht versagt, obwohl ihre Größe auf Eigenschaften und Leistungen ruht, die den Zielen und Idealen der Menge durchaus fremd sind. Man wird leicht annehmen wollen, daß es doch nur eine Minderzahl ist, welche diese großen Männer anerkennt, während die große Mehrheit nichts von ihnen wissen will. Aber es dürfte nicht so einfach zugehen, dank den Unstimmigkeiten zwischen dem Denken und dem Handeln der Menschen und der Vielstimmigkeit ihrer Wunschregungen.

Einer dieser ausgezeichneten Männer nennt sich in Briefen meinen Freund. Ich hatte ihm meine kleine Schrift zugeschickt, welche die Religion als Illusion behandelt, und er antwortete, er wäre mit meinem Urteil über die Religion ganz einverstanden, bedauerte aber, daß ich die eigentliche Quelle der Religiosität nicht gewürdigt hätte. Diese sei ein besonderes Gefühl, das ihn selbst nie zu verlassen pflege, das er von vielen anderen bestätigt gefunden und bei Millionen Menschen voraussetzen dürfe. Ein Gefühl, das er die Empfindung der »Ewigkeit« nennen möchte, ein Gefühl wie von etwas Unbegrenztem, Schrankenlosem, gleichsam »Ozeanischem«. Dies Gefühl sei eine rein subjektive Tatsache, kein Glaubenssatz; keine Zusicherung persönlicher Fortdauer knüpfe sich daran, aber es sei die Quelle der religiösen Energie, die von den verschiedenen Kirchen und Religionssystemen gefaßt, in bestimmte Kanäle geleitet und gewiß auch aufgezehrt werde. Nur auf Grund dieses ozeanischen Gefühls dürfe man sich religiös heißen, auch wenn man jeden Glauben und jede Illusion ablehne.

Diese Äußerung meines verehrten Freundes, der selbst einmal den Zauber der Illusion poetisch gewürdigt hat, brachte mir nicht geringe Schwierigkeiten.¹⁾ Ich selbst kann dies »ozeanische« Gefühl nicht in mir entdecken. Es ist nicht bequem, Gefühle wissenschaftlich zu bearbeiten. Man kann versuchen, ihre physiologischen Anzeichen zu beschreiben. Wo dies nicht angeht — ich fürchte, auch das ozeanische Gefühl wird sich einer solchen Charakteristik entziehen —, bleibt doch nichts übrig, als sich an den Vorstellungsinhalt zu halten, der sich assoziativ am ehesten zum Gefühl gesellt. Habe ich meinen Freund richtig verstanden, so meint er dasselbe, was ein origineller und ziemlich absonderlicher Dichter seinem Helden als Trost vor dem freigewählten Tod mitgibt: »Aus dieser Welt können wir nicht fallen.«²⁾ Also ein Gefühl der unauflösbaren Verbundenheit, der Zusammengehörigkeit mit dem Ganzen der Außenwelt. Ich möchte sagen, für mich hat dies eher den Charakter einer intellektuellen Einsicht, gewiß nicht ohne begleitenden Gefühlston, wie er aber auch bei anderen Denkakten von ähnlicher Tragweite nicht fehlen wird. An meiner Person könnte ich mich von der primären Natur eines solchen Gefühls nicht überzeugen. Darum darf ich aber sein tatsächliches Vorkommen bei anderen nicht bestreiten. Es fragt sich nur, ob es richtig gedeutet wird und ob es als »*fons et origo*« aller religiösen Bedürfnisse anerkannt werden soll.

Ich habe nichts vorzubringen, was die Lösung dieses Problems entscheidend beeinflussen würde. Die Idee, daß der Mensch durch ein unmittelbares, von Anfang an hierauf gerichtetes Gefühl Kunde von seinem Zusammenhang mit der Umwelt erhalten sollte, klingt so fremdartig, fügt sich so übel in das Gewebe unserer Psychologie, daß eine psychoanalytische, d. i. genetische Ableitung eines solchen Gefühls versucht werden darf. Dann stellt sich uns folgender Gedankengang zur Verfügung: Normalerweise ist uns nichts gesicherter als das Gefühl unseres Selbst, unseres eigenen Ichs. Dies Ich erscheint uns selbständig, einheitlich, gegen alles andere gut abgesetzt. Daß dieser Anschein ein Trug ist, daß das Ich sich vielmehr nach innen ohne scharfe Grenze in ein unbewußt seelisches Wesen fortsetzt, das wir als Es bezeichnen, dem es gleichsam als Fassade dient, das hat uns erst die psychoanalytische Forschung gelehrt, die uns noch viele Auskünfte über das Verhältnis des Ichs zum Es schuldet. Aber nach außen wenigstens scheint das Ich klare und scharfe Grenzlinien zu behaupten. Nur in einem Zustand, einem außergewöhnlichen zwar, den man aber nicht als krankhaft verurteilen kann, wird es anders. Auf der Höhe der Verliebtheit droht die Grenze zwischen Ich und Objekt zu verschwimmen. Allen Zeugnissen der Sinne entgegen behauptet der Verliebte, daß Ich und Du eines seien, und ist bereit, sich, als ob es so wäre, zu benehmen. Was vorübergehend durch eine physiologische Funktion aufgehoben werden kann, muß natürlich auch durch krankhafte Vorgänge gestört werden können. Die Pathologie lehrt uns eine große Anzahl von Zuständen kennen, in denen die Abgrenzung des Ichs gegen die Außenwelt unsicher wird oder die Grenzen wirklich unrichtig gezogen werden; Fälle, in denen uns Teile des eigenen Körpers, ja Stücke des eigenen Seelenlebens, Wahrnehmungen, Gedanken, Gefühle wie fremd und dem Ich nicht zugehörig erscheinen, andere, in denen man der Außenwelt zuschiebt, was offenbar im Ich entstanden ist und von ihm anerkannt werden sollte. Also ist auch das Ichgefühl Störungen unterworfen, und die Ichgrenzen sind nicht beständig.

Eine weitere Überlegung sagt: Dies Ichgefühl des Erwachsenen kann nicht von Anfang an so gewesen sein. Es muß eine Entwicklung durchgemacht haben, die sich begreiflicherweise nicht nachweisen, aber mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit konstruieren läßt.³⁾ Der Säugling sondert noch nicht sein Ich von einer Außenwelt als Quelle der auf ihn einströmenden Empfindungen. Er lernt es allmählich auf verschiedene Anregungen hin. Es muß ihm den stärksten Eindruck machen, daß manche der Erregungsquellen, in denen er später seine Körperorgane erkennen wird, ihm jederzeit Empfindungen zusenden können, während andere sich ihm zeitweise entziehen — darunter das Begehrteste: die Mutterbrust — und erst durch ein Hilfe heischendes Schreien herbeigeholt werden. Damit stellt sich dem Ich zuerst ein »Objekt« entgegen, als etwas, was sich »außerhalb« befindet und erst durch eine besondere Aktion in die Erscheinung gedrängt wird. Einen weiteren Antrieb zur Loslösung des Ichs von der Empfindungsmasse, also zur Anerkennung eines »Draußen«, einer Außenwelt, geben die häufigen, vielfältigen, unvermeidlichen Schmerz- und Unlustempfindungen, die das unumschränkt herrschende Lustprinzip aufheben und vermeiden heißt. Es entsteht die Tendenz, alles, was Quelle solcher Unlust werden kann, vom Ich abzusondern, es nach außen zu werfen, ein reines Lust-Ich zu bilden, dem ein fremdes, drohendes Draußen gegenübersteht. Die Grenzen dieses primitiven Lust-Ichs können der Berichtigung durch die Erfahrung nicht entgehen. Manches, was man als lustspendend nicht aufgeben möchte, ist doch nicht Ich, ist Objekt, und manche Qual, die man hinausweisen will, erweist sich doch als unabtrennbar vom Ich, als innerer Herkunft. Man lernt ein Verfahren kennen, wie man durch absichtliche Lenkung der Sinnesstätigkeit und geeignete Muskelaktion Innerliches — dem Ich Angehöriges — und Äußerliches — einer Außenwelt Entstammendes — unterscheiden kann, und tut damit den ersten Schritt zur Einsetzung des Realitätsprinzips, das die weitere Entwicklung beherrschen soll. Diese Unterscheidung dient natürlich der praktischen Absicht, sich der verspürten und der drohenden Unlustempfindungen zu erwehren. Daß das Ich zur Abwehr gewisser Unlusterregungen aus seinem Inneren keine anderen Methoden zur Anwendung bringt, als deren es sich gegen Unlust von außen bedient, wird dann der Ausgangspunkt bedeutsamer krankhafter Störungen. Auf solche Art löst sich also das Ich von der Außenwelt. Richtiger gesagt: Ursprünglich enthält das Ich alles, später scheidet es eine Außenwelt von sich ab. Unser heutiges Ichgefühl ist also nur ein eingeschrumpfter Rest eines weit umfassenderen, ja — eines allumfassenden Gefühls, welches einer innigeren Verbundenheit des Ichs mit der Umwelt entsprach. Wenn wir annehmen dürfen, daß dieses primäre Ichgefühl sich im Seelenleben vieler Menschen — in größerem oder geringerem Ausmaße — erhalten hat, so würde es sich dem enger und schärfer umgrenzten Ichgefühl der Reifezeit wie eine Art Gegenstück an die Seite stellen, und die zu ihm passenden Vorstellungsinhalte wären gerade die der Unbegrenztheit und der Verbundenheit mit dem All, dieselben, mit denen mein Freund das »ozeanische« Gefühl erläutert. Haben wir aber ein Recht zur Annahme des Überlebens des Ursprünglichen neben dem Späteren, das aus ihm geworden ist?

Unzweifelhaft; ein solches Vorkommnis ist weder auf seelischem noch auf anderen Gebieten befremdend. Für die Tierreihe halten wir an der Annahme fest, daß die höchstentwickelten Arten aus den niedrigsten hervorgegangen sind. Doch finden wir alle einfachen Lebensformen noch heute unter den Lebenden. Das Geschlecht der großen Saurier ist ausgestorben und hat den Säugetieren Platz gemacht, aber ein richtiger Vertreter dieses Geschlechts, das Krokodil, lebt noch mit uns. Die Analogie mag zu entlegen sein, krankt auch an dem Umstand, daß die überlebenden niedrigen Arten zumeist nicht die richtigen Ahnen der heutigen, höher entwickelten sind. Die Zwischenglieder sind in der Regel ausgestorben und nur durch Rekonstruktion bekannt. Auf seelischem Gebiet hingegen ist die Erhaltung des Primitiven neben dem daraus entstandenen Umgewandelten so häufig, daß es sich erübrigt, es durch Beispiele zu beweisen. Meist ist dieses Vorkommen Folge einer Entwicklungsspaltung. Ein quantitativer Anteil einer Einstellung, einer Triebregung, ist unverändert erhalten geblieben, ein anderer hat die weitere Entwicklung erfahren. Wir rühren hiermit an das allgemeinere Problem der Erhaltung im Psychischen, das kaum noch Bearbeitung gefunden hat, aber so reizvoll und bedeutsam ist, daß wir ihm auch bei unzureichendem Anlaß eine Weile Aufmerksamkeit schenken dürfen. Seitdem wir den Irrtum überwunden haben, daß das uns geläufige Vergessen eine Zerstörung der Gedächtnisspur, also eine Vernichtung bedeutet, neigen wir zu der entgegengesetzten Annahme, daß im Seelenleben nichts, was einmal gebildet wurde, untergehen kann, daß alles irgendwie erhalten bleibt und unter geeigneten Umständen, z. B. durch eine so weit reichende Regression, wieder zum Vorschein gebracht werden kann. Man versuche sich durch einen Vergleich aus einem anderen Gebiete klarzumachen, was diese Annahme zum Inhalt hat. Wir greifen etwa die Entwicklung der Ewigen Stadt als Beispiel auf.⁴⁾ Historiker belehren uns, das älteste Rom war die *Roma Quadrata*, eine umzäunte Ansiedlung auf dem Palatin. Dann folgte die Phase des *Septimontium*, eine Vereinigung der Niederlassungen auf den einzelnen Hügeln, darauf die Stadt, die durch die Servianische Mauer begrenzt wurde, und noch später, nach all den Umwandlungen der republikanischen und der früheren Kaiserzeit die Stadt, die Kaiser Aurelianus durch seine Mauern umschloß. Wir wollen die Wandlungen der Stadt nicht weiter verfolgen und uns fragen, was ein Besucher, den wir mit den vollkommensten historischen und topographischen Kenntnissen ausgestattet denken, im heutigen Rom von diesen frühen Stadien noch vorfinden mag. Die Aurelianische Mauer wird er bis auf wenige Durchbrüche fast unverändert sehen. An einzelnen Stellen kann er Strecken des Servianischen Walles durch Ausgrabung zutage gefördert finden. Wenn er genug weiß — mehr als die heutige Archäologie —, kann er vielleicht den ganzen Verlauf dieser Mauer und den Umriß der *Roma Quadrata* ins Stadtbild einzeichnen. Von den Gebäuden, die einst diese alten Rahmen ausgefüllt haben, findet er nichts oder geringe Reste, denn sie bestehen nicht mehr. Das Äußerste, was ihm die beste Kenntnis des Roms der Republik leisten kann, wäre, daß er die Stellen anzugeben weiß, wo die Tempel und öffentlichen Gebäude dieser Zeit gestanden hatten. Was jetzt diese Stellen einnimmt, sind Ruinen, aber nicht ihrer selbst, sondern ihrer Erneuerungen

aus späteren Zeiten nach Bränden und Zerstörungen. Es bedarf kaum noch einer besonderen Erwähnung, daß alle diese Überreste des alten Roms als Einsprengungen in das Gewirre einer Großstadt aus den letzten Jahrhunderten seit der Renaissance erscheinen. Manches Alte ist gewiß noch im Boden der Stadt oder unter ihren modernen Bauwerken begraben. Dies ist die Art der Erhaltung des Vergangenen, die uns an historischen Stätten wie Rom entgegentritt.

Nun machen wir die phantastische Annahme, Rom sei nicht eine menschliche Wohnstätte, sondern ein psychisches Wesen von ähnlich langer und reichhaltiger Vergangenheit, in dem also nichts, was einmal zustande gekommen war, untergegangen ist, in dem neben der letzten Entwicklungsphase auch alle früheren noch fortbestehen. Das würde für Rom also bedeuten, daß auf dem Palatin die Kaiserpaläste und das Septizonium des Septimius Severus sich noch zur alten Höhe erheben, daß die Engelsburg noch auf ihren Zinnen die schönen Statuen trägt, mit denen sie bis zur Gotenbelagerung geschmückt war, usw. Aber noch mehr: an der Stelle des Palazzo Caffarelli stünde wieder, ohne daß man dieses Gebäude abzutragen brauchte, der Tempel des Kapitolinischen Jupiter, und zwar dieser nicht nur in seiner letzten Gestalt, wie ihn die Römer der Kaiserzeit sahen, sondern auch in seiner frühesten, als er noch etruskische Formen zeigte und mit tönernen Antifixen geziert war. Wo jetzt das Coliseo steht, könnten wir auch die verschwundene Domus aurea des Nero bewundern; auf dem Pantheonplatze fänden wir nicht nur das heutige Pantheon, wie es uns von Hadrian hinterlassen wurde, sondern auf demselben Grund auch den ursprünglichen Bau des M. Agrippa; ja, derselbe Boden trüge die Kirche Maria sopra Minerva und den alten Tempel, über dem sie gebaut ist. Und dabei brauchte es vielleicht nur eine Änderung der Blickrichtung oder des Standpunktes von Seiten des Beobachters, um den einen oder den anderen Anblick hervorzurufen.

Es hat offenbar keinen Sinn, diese Phantasie weiter auszuspinnen, sie führt zu Unvorstellbarem, ja zu Absurdem. Wenn wir das historische Nacheinander räumlich darstellen wollen, kann es nur durch ein Nebeneinander im Raum geschehen; derselbe Raum verträgt nicht zweierlei Ausfüllung. Unser Versuch scheint eine müßige Spielerei zu sein; er hat nur eine Rechtfertigung; er zeigt uns, wie weit wir davon entfernt sind, die Eigentümlichkeiten des seelischen Lebens durch anschauliche Darstellung zu bewältigen.

Zu einem Einwand sollten wir noch Stellung nehmen. Er fragt uns, warum wir gerade die Vergangenheit einer Stadt ausgewählt haben, um sie mit der seelischen Vergangenheit zu vergleichen. Die Annahme der Erhaltung alles Vergangenen gilt auch für das Seelenleben nur unter der Bedingung, daß das Organ der Psyche intakt geblieben ist, daß sein Gewebe nicht durch Trauma oder Entzündung gelitten hat. Zerstörende Einwirkungen, die man diesen Krankheitsursachen gleichstellen könnte, werden aber in der Geschichte keiner Stadt vermißt, auch wenn sie eine minder bewegte Vergangenheit gehabt hat als Rom, auch wenn sie, wie London, kaum je von einem Feind heimgesucht wurde. Die friedlichste Entwicklung einer Stadt schließt Demolierungen und Ersetzungen von Bauwerken ein, und darum ist die Stadt von vorneherein für einen solchen Vergleich mit einem seelischen Organismus ungeeignet.

Wir weichen diesem Einwand, wenden uns unter Verzicht auf eine eindrucksvolle Kontrastwirkung zu einem immerhin verwandteren Vergleichsobjekt, wie es der tierische oder menschliche Leib ist. Aber auch hier finden wir das nämliche. Die früheren Phasen der Entwicklung sind in keinem Sinn mehr erhalten, sie sind in den späteren, zu denen sie den Stoff geliefert haben, aufgegangen. Der Embryo läßt sich im Erwachsenen nicht nachweisen, die Thymusdrüse, die das Kind besaß, ist nach der Pubertät durch Bindegewebe ersetzt, aber selbst nicht mehr vorhanden; in den Röhrenknochen des reifen Mannes kann ich zwar den Umriß des kindlichen Knochens einzeichnen, aber dieser selbst ist vergangen, indem er sich streckte und verdickte, bis er seine endgültige Form erhielt. Es bleibt dabei, daß eine solche Erhaltung aller Vorstufen neben der Endgestaltung nur im Seelischen möglich ist und daß wir nicht in der Lage sind, uns dies Vorkommen anschaulich zu machen.

Vielleicht gehen wir in dieser Annahme zu weit. Vielleicht sollten wir uns zu behaupten begnügen, daß das Vergangene im Seelenleben erhalten bleiben *kann*, nicht *notwendigerweise* zerstört werden muß. Es ist immerhin möglich, daß auch im Psychischen manches Alte — in der Norm oder ausnahmsweise — so weit verwischt oder aufgezehrt wird, daß es durch keinen Vorgang mehr wiederhergestellt und wiederbelebt werden kann, oder daß die Erhaltung allgemein an gewisse günstige Bedingungen geknüpft ist. Es ist möglich, aber wir wissen nichts darüber. Wir dürfen nur daran festhalten, daß die Erhaltung des Vergangenen im Seelenleben eher Regel als befremdliche Ausnahme ist.

Wenn wir so durchaus bereit sind anzuerkennen, es gebe bei vielen Menschen ein »ozeanisches« Gefühl, und geneigt, es auf eine frühe Phase des Ichgefühls zurückzuführen, erhebt sich die weitere Frage, welchen Anspruch hat dieses Gefühl, als die Quelle der religiösen Bedürfnisse angesehen zu werden.

Mir erscheint dieser Anspruch nicht zwingend. Ein Gefühl kann doch nur dann eine Energiequelle sein, wenn es selbst der Ausdruck eines starken Bedürfnisses ist. Für die religiösen Bedürfnisse scheint mir die Ableitung von der infantilen Hilflosigkeit und der durch sie geweckten Vatersehnsucht unabweisbar, zumal da sich dies Gefühl nicht einfach aus dem kindlichen Leben fortsetzt, sondern durch die Angst vor der Übermacht des Schicksals dauernd erhalten wird. Ein ähnlich starkes Bedürfnis aus der Kindheit wie das nach dem Vaterschutz wüßte ich nicht anzugeben. Damit ist die Rolle des ozeanischen Gefühls, das etwa die Wiederherstellung des uneingeschränkten Narzißmus anstreben könnte, vom Vordergrund abgedrängt. Bis zum Gefühl der kindlichen Hilflosigkeit kann man den Ursprung der religiösen Einstellung in klaren Umrissen verfolgen. Es mag noch anderes dahinterstecken, aber das verhüllt einstweilen der Nebel.

Ich kann mir vorstellen, daß das ozeanische Gefühl nachträglich in Beziehungen zur Religion geraten ist. Dies Eins-Sein mit dem All, was als Gedankeninhalt ihm zugehört, spricht uns ja an wie ein erster Versuch einer religiösen Tröstung, wie ein anderer Weg zur Ablehnung der Gefahr, die das Ich als von der Außenwelt drohend erkennt. Ich wiederhole das Bekenntnis, daß es mir sehr beschwerlich ist, mit diesen kaum faßbaren Größen zu arbeiten. Ein anderer meiner Freunde, den ein unstillbarer Wissensdrang zu den ungewöhnlichsten Experimenten getrieben und endlich zum Allwissender gemacht hat, versicherte mir, daß man in den Yogapraktiken durch Abwendung von der Außenwelt, durch Bindung der Aufmerksamkeit an körperliche Funktionen, durch besondere Weisen der Atmung tatsächlich neue Empfindungen und Allgemeingefühle in sich erwecken kann, die er als Regressionen zu uralten, längst überlagerten Zuständen des Seelenlebens auffassen will. Er sieht in ihnen eine sozusagen physiologische Begründung vieler Weisheiten der Mystik. Beziehungen zu manchen dunklen Modifikationen des Seelenlebens, wie Trance und Ekstase, lägen hier nahe. Allein mich drängt es, auch einmal mit den Worten des Schillerschen Tauchers auszurufen:

»Es freue sich, wer da atmet im rosigen Licht.«

¹⁾ *Liluli*. — Seit dem Erscheinen der beiden Bücher *La vie de Ramakrishna* und *La vie de Vivekananda* (1930) brauche ich nicht mehr zu verbergen, daß der im Text gemeinte Freund Romain Rolland ist.

²⁾ D. Chr. Grabbe, *Hannibal*: »Ja, aus der Welt werden wir nicht fallen. Wir sind einmal darin.«

³⁾ S. die zahlreichen Arbeiten über Ichentwicklung und Ichgefühl von Ferenczi, Entwicklungsstufen des Wirklichkeitssinnes« (1913), bis zu den Beiträgen von P. Federn 1926, 1927 und später.

⁴⁾ Nach *The Cambridge Ancient History*, Bd. 7 (1928): »The Founding of Rome« by Hugh Last.

II.

[Das Glück als Ziel des menschlichen Strebens]

In meiner Schrift *Die Zukunft einer Illusion* handelte es sich weit weniger um die tiefsten Quellen des religiösen Gefühls, als vielmehr um das, was der gemeine Mann unter seiner Religion versteht, um das System von Lehren und Verheißungen, das ihm einerseits die Rätsel dieser Welt mit beneidenswerter Vollständigkeit aufklärt, andererseits ihm zusichert, daß eine sorgsame Vorsehung über sein Leben wachen und etwaige Versagungen in einer jenseitigen Existenz gutmachen wird. Diese Vorsehung kann der gemeine Mann sich nicht anders als in der Person eines großartig erhöhten Vaters vorstellen. Nur ein solcher kann die Bedürfnisse des Menschenkinde kennen, durch seine Bitten erweicht, durch die Zeichen seiner Reue beschwichtigt werden. Das Ganze ist so offenkundig infantil, so wirklichkeitsfremd, daß es einer menschenfreundlichen Gesinnung schmerzlich wird zu denken, die große Mehrheit der Sterblichen werde sich niemals über diese Auffassung des Lebens erheben können. Noch beschämender wirkt es zu erfahren, ein wie großer Anteil der heute Lebenden, die es einsehen müssen, daß diese Religion nicht zu halten ist, doch Stück für Stück von ihr in kläglichen Rückzugsgefechten zu verteidigen sucht. Man möchte sich in die Reihen der Gläubigen mengen, um den Philosophen, die den Gott der Religion zu retten glauben, indem sie ihn durch ein unpersönliches, schattenhaft abstraktes Prinzip ersetzen, die Mahnung vorzuhalten: »Du sollst den Namen des Herrn nicht zum Eiteln anrufen!« Wenn einige der größten Geister vergangener Zeiten das gleiche getan haben, so darf man sich hierin nicht auf sie berufen. Man weiß, warum sie so mußten.

Wir kehren zum gemeinen Mann und zu seiner Religion zurück, der einzigen, die diesen Namen tragen sollte. Da tritt uns zunächst die bekannte Äußerung eines unserer großen Dichter und Weisen entgegen, die sich über das Verhältnis der Religion zur Kunst und Wissenschaft ausspricht. Sie lautet:

»Wer Wissenschaft und Kunst besitzt,
hat auch Religion;
Wer jene beiden nicht besitzt,
der habe Religion!«¹⁾

Dieser Spruch bringt einerseits die Religion in einen Gegensatz zu den beiden Höchstleistungen des Menschen, andererseits behauptet er, daß sie einander in ihrem Lebenswert vertreten oder ersetzen können. Wenn wir auch dem gemeinen Mann die Religion bestreiten wollen, haben wir offenbar die Autorität des Dichters nicht auf unserer Seite. Wir versuchen einen besonderen Weg, um uns der Würdigung seines Satzes zu nähern. Das Leben, wie es uns auferlegt ist, ist zu schwer für uns, es bringt uns zuviel Schmerzen, Enttäuschungen, unlösbare Aufgaben. Um es zu ertragen, können wir Linderungsmittel nicht entbehren. (»Es geht nicht ohne Hilfskonstruktionen«, hat uns Theodor Fontane gesagt.) Solcher Mittel gibt es vielleicht dreierlei: mächtige Ablenkungen, die uns unser Elend geringschätzen lassen. Ersatzbefriedigungen, die es verringern, Rauschstoffe, die uns für dasselbe unempfindlich machen. Irgend etwas dieser Art ist unerläßlich.²⁾ Auf die Ablenkungen zielt Voltaire, wenn er seinen *Candide* in den Rat ausklingen läßt, seinen Garten zu bearbeiten; solch eine Ablenkung ist auch die wissenschaftliche Tätigkeit. Die

Ersatzbefriedigungen, wie die Kunst sie bietet, sind gegen die Realität Illusionen, darum nicht minder psychisch wirksam dank der Rolle, die die Phantasie im Seelenleben behauptet hat. Die Rauschmittel beeinflussen unser Körperliches, ändern seinen Chemismus. Es ist nicht einfach, die Stellung der Religion innerhalb dieser Reihe anzugeben. Wir werden weiter ausholen müssen.

Die Frage nach dem Zweck des menschlichen Lebens ist ungezählte Male gestellt worden; sie hat noch nie eine befriedigende Antwort gefunden, läßt eine solche vielleicht überhaupt nicht zu. Manche Fragesteller haben hinzugefügt: wenn sich ergeben sollte, daß das Leben keinen Zweck hat, dann würde es jeden Wert für sie verlieren. Aber diese Drohung ändert nichts. Es scheint vielmehr, daß man ein Recht dazu hat, die Frage abzulehnen. Ihre Voraussetzung scheint jene menschliche Überhebung, von der wir soviel andere Äußerungen bereits kennen. Von einem Zweck des Lebens der Tiere wird nicht gesprochen, wenn deren Bestimmung nicht etwa darin besteht, dem Menschen zu dienen. Allein auch das ist nicht haltbar, denn mit vielen Tieren weiß der Mensch nichts anzufangen — außer, daß er sie beschreibt, klassifiziert, studiert —, und ungezählte Tierarten haben sich auch dieser Verwendung entzogen, indem sie lebten und ausstarben, ehe der Mensch sie gesehen hatte. Es ist wiederum nur die Religion, die die Frage nach einem Zweck des Lebens zu beantworten weiß. Man wird kaum irren zu entscheiden, daß die Idee eines Lebenszweckes mit dem religiösen System steht und fällt.

Wir wenden uns darum der anspruchsloseren Frage zu, was die Menschen selbst durch ihr Verhalten als Zweck und Absicht ihres Lebens erkennen lassen, was sie vom Leben fordern, in ihm erreichen wollen. Die Antwort darauf ist kaum zu verfehlen; sie streben nach dem Glück, sie wollen glücklich werden und so bleiben. Dies Streben hat zwei Seiten, ein positives und ein negatives Ziel, es will einerseits die Abwesenheit von Schmerz und Unlust, andererseits das Erleben starker Lustgefühle. Im engeren Wortsinne wird »Glück« nur auf das letztere bezogen. Entsprechend dieser Zweiteilung der Ziele entfaltet sich die Tätigkeit der Menschen nach zwei Richtungen, je nachdem sie das eine oder das andere dieser Ziele — vorwiegend oder selbst ausschließlich — zu verwirklichen sucht.

Es ist, wie man merkt, einfach das Programm des Lustprinzips, das den Lebenszweck setzt. Dies Prinzip beherrscht die Leistung des seelischen Apparates vom Anfang an; an seiner Zweckdienlichkeit kann kein Zweifel sein, und doch ist sein Programm im Hader mit der ganzen Welt, mit dem Makrokosmos ebensowohl wie mit dem Mikrokosmos. Es ist überhaupt nicht durchführbar, alle Einrichtungen des Alls widerstreben ihm; man möchte sagen, die Absicht, daß der Mensch »glücklich« sei, ist im Plan der »Schöpfung« nicht enthalten. Was man im strengsten Sinne Glück heißt, entspringt der eher plötzlichen Befriedigung hoch aufgetauter Bedürfnisse und ist seiner Natur nach nur als episodisches Phänomen möglich. Jede Fortdauer einer vom Lustprinzip ersehnten Situation ergibt nur ein Gefühl von lauem Behagen; wir sind so eingerichtet, daß wir nur den Kontrast intensiv genießen können, den Zustand nur sehr wenig.³⁾ Somit sind unsere Glücksmöglichkeiten schon durch unsere Konstitution beschränkt. Weit weniger Schwierigkeiten hat es, Unglück zu erfahren. Von drei Seiten droht das Leiden, vom eigenen Körper her, der, zu Verfall und Auflösung bestimmt, sogar Schmerz und Angst als Warnungssignale nicht entbehren kann, von der Außenwelt, die mit übermächtigen, unerbittlichen, zerstörenden Kräften gegen uns wüten kann, und endlich aus den Beziehungen zu anderen Menschen. Das Leiden, das aus dieser Quelle stammt, empfinden wir vielleicht schmerzlicher als jedes andere; wir sind geneigt, es als eine gewissermaßen überflüssige Zutat anzusehen, obwohl es nicht weniger schicksalsmäßig unabwendbar sein dürfte als das Leiden anderer Herkunft.

¹⁾ Goethe in den *Zahmen Xenien* IX (Gedichte aus dem Nachlaß).

²⁾ Auf erniedrigtem Niveau sagt Wilhelm Busch in der *Frommen Helene* dasselbe: »Wer Sorgen hat, hat auch Likör.«

³⁾ Goethe mahnt sogar: »Nichts ist schwerer zu ertragen als eine Reihe von schönen Tagen.«

Das mag immerhin eine Übertreibung sein.

[II.: Techniken der Leidabwehr und Glücksgewinnung: Intoxikation, Sublimierung u.a.]

Kein Wunder, wenn unter dem Druck dieser Leidensmöglichkeiten die Menschen ihren Glücksanspruch zu ermäßigen pflegen, wie ja auch das Lustprinzip selbst sich unter dem Einfluß der Außenwelt zum bescheideneren Realitätsprinzip umbildete, wenn man sich bereits glücklich preist, dem Unglück entgangen zu sein, das Leiden überstanden zu haben, wenn ganz allgemein die Aufgabe der Leidvermeidung die der Lustgewinnung in den Hintergrund drängt. Die Überlegung lehrt, daß man die Lösung dieser Aufgabe auf sehr verschiedenen Wegen versuchen kann; alle diese Wege sind von den einzelnen Schulen der Lebensweisheit empfohlen und von den Menschen begangen worden. Uneingeschränkte Befriedigung aller Bedürfnisse drängt sich als die verlockendste Art der Lebensführung vor, aber das heißt den Genuß vor die Vorsicht setzen und straft sich nach kurzem Betrieb. Die anderen Methoden, bei denen die Vermeidung von Unlust die vorwiegende Absicht ist, scheiden sich je nach der Unlustquelle, der sie die größere Aufmerksamkeit zuwenden. Es gibt da extreme und gemäßigte Verfahren, einseitige und solche, die zugleich an mehreren Stellen angreifen. Gewollte Vereinsamung, Fernhaltung von den anderen ist der nächstliegende Schutz gegen das Leid, das einem aus menschlichen Beziehungen erwachsen kann. Man versteht: das Glück, das man auf diesem Weg erreichen kann, ist das der Ruhe. Gegen die gefürchtete Außenwelt kann man sich nicht anders als durch irgendeine Art der Abwendung verteidigen, wenn man diese Aufgabe für sich allein lösen will. Es gibt freilich einen anderen und besseren Weg, indem man als ein Mitglied der menschlichen Gemeinschaft mit Hilfe der von der Wissenschaft geleiteten Technik zum Angriff auf die Natur übergeht und sie menschlichem Willen unterwirft. Man arbeitet dann mit allen am Glück aller. Die interessantesten Methoden zur Leidverhütung

sind aber die, die den eigenen Organismus zu beeinflussen versuchen. Endlich ist alles Leid nur Empfindung, es besteht nur, insofern wir es verspüren, und wir verspüren es nur infolge gewisser Einrichtungen unseres Organismus. Die roheste, aber auch wirksamste Methode solcher Beeinflussung ist die chemische, die Intoxikation. Ich glaube nicht, daß irgendwer ihren Mechanismus durchschaut, aber es ist Tatsache, daß es körperfremde Stoffe gibt, deren Anwesenheit in Blut und Geweben uns unmittelbare Lustempfindungen verschafft, aber auch die Bedingungen unseres Empfindungslebens so verändert, daß wir zur Aufnahme von Unlustregungen untauglich werden. Beide Wirkungen erfolgen nicht nur gleichzeitig, sie scheinen auch innig miteinander verknüpft. Es muß aber auch in unserem eigenen Chemismus Stoffe geben, die ähnliches leisten, denn wir kennen wenigstens einen krankhaften Zustand, die Manie, in dem dies rauschähnliche Verhalten zustande kommt, ohne daß ein Rauschgift eingeführt worden wäre. Überdies zeigt unser normales Seelenleben Schwankungen von erleichterter oder erschwerter Lustentbindung, mit denen eine verringerte oder vergrößerte Empfänglichkeit für Unlust parallel geht. Es ist sehr zu bedauern, daß diese toxische Seite der seelischen Vorgänge sich der wissenschaftlichen Erforschung bisher entzogen hat. Die Leistung der Rauschmittel im Kampf um das Glück und zur Fernhaltung des Elends wird so sehr als Wohltat geschätzt, daß Individuen wie Völker ihnen eine feste Stellung in ihrer Libidoökonomie eingeräumt haben. Man dankt ihnen nicht nur den unmittelbaren Lustgewinn, sondern auch ein heiß ersehntes Stück Unabhängigkeit von der Außenwelt. Man weiß doch, daß man mit Hilfe des »Sorgenbrechers« sich jederzeit dem Druck der Realität entziehen und in einer eigenen Welt mit besseren Empfindungsbedingungen Zuflucht finden kann. Es ist bekannt, daß gerade diese Eigenschaft der Rauschmittel auch ihre Gefahr und Schädlichkeit bedingt. Sie tragen unter Umständen die Schuld daran, daß große Energiebeträge, die zur Verbesserung des menschlichen Loses verwendet werden könnten, nutzlos verlorengehen.

Der komplizierte Bau unseres seelischen Apparats gestattet aber auch eine ganze Reihe anderer Beeinflussungen. Wie Triebbefriedigung Glück ist, so wird es Ursache schweren Leidens, wenn die Außenwelt uns darben läßt, die Sättigung unserer Bedürfnisse verweigert. Man kann also hoffen, durch Einwirkung auf diese Triebregungen von einem Teil des Leidens frei zu werden. Diese Art der Leidabwehr greift nicht mehr am Empfindungsapparat an, sie sucht der inneren Quellen der Bedürfnisse Herr zu werden. In extremer Weise geschieht dies, indem man die Triebe ertötet, wie die orientalische Lebensweisheit lehrt und die Yogapraxis ausführt. Gelingt es, so hat man damit freilich auch alle andere Tätigkeit aufgegeben (das Leben geopfert), auf anderem Wege wieder nur das Glück der Ruhe erworben. Den gleichen Weg verfolgt man bei ermäßigten Zielen, wenn man nur die Beherrschung des Triebens anstrebt. Das Herrschende sind dann die höheren psychischen Instanzen, die sich dem Realitätsprinzip unterworfen haben. Hierbei wird die Absicht der Befriedigung keineswegs aufgegeben; ein gewisser Schutz gegen Leiden wird dadurch erreicht, daß die Unbefriedigung der in Abhängigkeit gehaltenen Triebe nicht so schmerzlich empfunden wird wie die der ungehemmten. Dagegen steht aber eine unleugbare Herabsetzung der Genußmöglichkeiten. Das Glücksgefühl bei Befriedigung einer wilden, vom Ich ungebändigten Triebregung ist unvergleichlich intensiver als das bei Sättigung eines gezähmten Triebes. Die Unwiderstehlichkeit perverser Impulse, vielleicht der Anreiz des Verbotenen überhaupt, findet hierin eine ökonomische Erklärung.

Eine andere Technik der Leidabwehr bedient sich der Libidoverschiebungen, welche unser seelischer Apparat gestattet, durch die seine Funktion so viel an Geschmeidigkeit gewinnt. Die zu lösende Aufgabe ist, die Triebziele solcherart zu verlegen, daß sie von der Versagung der Außenwelt nicht getroffen werden können. Die Sublimierung der Triebe leiht dazu ihre Hilfe. Am meisten erreicht man, wenn man den Lustgewinn aus den Quellen psychischer und intellektueller Arbeit genügend zu erhöhen versteht. Das Schicksal kann einem dann wenig anhaben. Die Befriedigung solcher Art, wie die Freude des Künstlers am Schaffen, an der Verkörperung seiner Phantasiegebilde, die des Forschers an der Lösung von Problemen und am Erkennen der Wahrheit, haben eine besondere Qualität, die wir gewiß eines Tages werden metapsychologisch charakterisieren können. Derzeit können wir nur bildweise sagen, sie erscheinen uns »feiner und höher«, aber ihre Intensität ist im Vergleich mit der aus der Sättigung grober, primärer Triebregungen gedämpft; sie erschüttern nicht unsere Leiblichkeit. Die Schwäche dieser Methode liegt aber darin, daß sie nicht allgemein verwendbar, nur wenigen Menschen zugänglich ist. Sie setzt besondere, im wirksamen Ausmaß nicht gerade häufige Anlagen und Begabungen voraus. Auch diesen wenigen kann sie nicht vollkommenen Leidenschutz gewähren, sie schafft ihnen keinen für die Pfeile des Schicksals undurchdringlichen Panzer, und sie pflegt zu versagen, wenn der eigene Leib die Quelle des Leidens wird.⁴⁾

Wenn schon bei diesem Verfahren die Absicht deutlich wird, sich von der Außenwelt unabhängig zu machen, indem man seine Befriedigungen in inneren, psychischen Vorgängen sucht, so treten die gleichen Züge noch stärker bei dem nächsten hervor. Hier wird der Zusammenhang mit der Realität noch mehr gelockert, die Befriedigung wird aus Illusionen gewonnen, die man als solche erkennt, ohne sich durch deren Abweichung von der Wirklichkeit im Genuß stören zu lassen. Das Gebiet, aus dem diese Illusionen stammen, ist das des Phantasielebens; es wurde seinerzeit, als sich die Entwicklung des Realitätssinnes vollzog, ausdrücklich den Ansprüchen der Realitätsprüfung entzogen und blieb für die Erfüllung schwer durchsetzbarer Wünsche bestimmt. Obenan unter diesen Phantasiebefriedigungen steht der Genuß an Werken der Kunst, der auch dem nicht selbst Schöpferischen durch die Vermittlung des Künstlers zugänglich gemacht wird.⁵⁾ Wer für den Einfluß der Kunst empfänglich ist, weiß ihn als Lustquelle und Lebenströstung nicht hoch genug einzuschätzen. Doch vermag die milde Narkose, in die uns die Kunst versetzt, nicht mehr als eine flüchtige Entrückung aus den Nöten des Lebens herbeizuführen und ist nicht stark genug, um reales Elend vergessen zu machen.

Energischer und gründlicher geht ein anderes Verfahren vor, das den einzigen Feind in der Realität erblickt, die die Quelle alles Leids ist, mit der sich nicht leben läßt, mit der man darum alle Beziehungen abbrechen muß, wenn man in irgendeinem Sinne glücklich sein will. Der Eremit kehrt dieser Welt den Rücken, er will nichts mit ihr zu schaffen haben. Aber man kann mehr tun, man kann sie umschaffen wollen, anstatt ihrer eine andere aufbauen, in der die unerträglichsten Züge ausgetilgt und durch andere im Sinne der eigenen Wünsche ersetzt sind. Wer in verzweifelter Empörung diesen Weg zum Glück einschlägt, wird in der Regel nichts erreichen; die Wirklichkeit ist zu stark für ihn. Er wird ein Wahnsinniger, der in der Durchsetzung seines Wahns meist keine Helfer findet. Es wird aber behauptet, daß jeder von uns sich in irgendeinem Punkte ähnlich wie der Paranoiker benimmt, eine ihm unleidliche Seite der Welt durch eine Wunschbildung korrigiert und diesen Wahn in die Realität einträgt. Eine besondere Bedeutung beansprucht der Fall, daß eine größere Anzahl von Menschen gemeinsam den Versuch unternimmt, sich Glücksversicherung und Leidenschutz durch wahnhafte Umbildung der Wirklichkeit zu schaffen. Als solchen Massenwahn müssen wir auch die Religionen der Menschheit kennzeichnen. Den Wahn erkennt natürlich niemals, wer ihn selbst noch teilt.

Ich glaube nicht, daß diese Aufzählung der Methoden, wie die Menschen das Glück zu gewinnen und das Leiden fernzuhalten bemüht sind, vollständig ist, weiß auch, daß der Stoff andere Anordnungen zuläßt. Eines dieser Verfahren habe ich noch nicht angeführt; nicht daß ich daran vergessen hätte, sondern weil es uns noch in anderem Zusammenhange beschäftigen wird. Wie wäre es auch möglich, gerade an diese Technik der Lebenskunst zu vergessen! Sie zeichnet sich durch die merkwürdigste Vereinigung von charakteristischen Zügen aus. Sie strebt natürlich auch die Unabhängigkeit vom Schicksal — so nennen wir es am besten — an und verlegt in dieser Absicht die Befriedigung in innere seelische Vorgänge, bedient sich dabei der vorhin erwähnten Verschiebbarkeit der Libido, aber sie wendet sich nicht von der Außenwelt ab, klammert sich im Gegenteil an deren Objekte und gewinnt das Glück aus einer Gefühlsbeziehung zu ihnen. Sie gibt sich dabei auch nicht mit dem gleichsam müde resignierenden Ziel der Unlustvermeidung zufrieden, eher geht sie achtlos an diesem vorbei und hält am ursprünglichen, leidenschaftlichen Streben nach positiver Glückserfüllung fest. Vielleicht kommt sie diesem Ziele wirklich näher als jede andere Methode. Ich meine natürlich jene Richtung des Lebens, welche die Liebe zum Mittelpunkt nimmt, alle Befriedigung aus dem Lieben und Geliebtwerden erwartet. Eine solche psychische Einstellung liegt uns allen nahe genug; eine der Erscheinungsformen der Liebe, die geschlechtliche Liebe, hat uns die stärkste Erfahrung einer überwältigenden Lustempfindung vermittelt und so das Vorbild für unser Glücksstreben gegeben. Was ist natürlicher, als daß wir dabei beharren, das Glück auf demselben Wege zu suchen, auf dem wir es zuerst begegnet haben. Die schwache Seite dieser Lebenstechnik liegt klar zutage; sonst wäre es auch keinem Menschen eingefallen, diesen Weg zum Glück für einen anderen zu verlassen. Niemals sind wir ungeschützter gegen das Leiden, als wenn wir lieben, niemals hilfloser unglücklich, als wenn wir das geliebte Objekt oder seine Liebe verloren haben. Aber die auf den Glückswert der Liebe gegründete Lebenstechnik ist damit nicht erledigt, es ist viel mehr darüber zu sagen. Hier kann man den interessanten Fall anschließen, daß das Lebensglück vorwiegend im Genüsse der Schönheit gesucht wird, wo immer sie sich unseren Sinnen und unserem Urteil zeigt, der Schönheit menschlicher Formen und Gesten, von Naturobjekten und Landschaften, künstlerischen und selbst wissenschaftlichen Schöpfungen. Diese ästhetische Einstellung zum Lebensziel bietet wenig Schutz gegen drohende Leiden, vermag aber für vieles zu entschädigen. Der Genuß an der Schönheit hat einen besonderen, milde berausenden Empfindungscharakter. Ein Nutzen der Schönheit liegt nicht klar zutage, ihre kulturelle Notwendigkeit ist nicht einzusehen, und doch könnte man sie in der Kultur nicht vermissen. Die Wissenschaft der Ästhetik untersucht die Bedingungen, unter denen das Schöne empfunden wird; über Natur und Herkunft der Schönheit hat sie keine Aufklärung geben können; wie gebräuchlich, wird die Ergebnislosigkeit durch einen Aufwand an volltönenden, inhaltsarmen Worten verhüllt. Leider weiß auch die Psychoanalyse über die Schönheit am wenigsten zu sagen. Einzig die Ableitung aus dem Gebiet des Sexualempfindens scheint gesichert; es wäre ein vorbildliches Beispiel einer zielgehemmten Regung. Die »Schönheit« und der »Reiz« sind ursprünglich Eigenschaften des Sexualobjekts. Es ist bemerkenswert, daß die Genitalien selbst, deren Anblick immer erregend wirkt, doch fast nie als schön beurteilt werden, dagegen scheint der Charakter der Schönheit an gewissen sekundären Geschlechtsmerkmalen zu haften.

Trotz dieser Unvollständigkeit getraue ich mich bereits einiger unsere Untersuchung abschließenden Bemerkungen. Das Programm, welches uns das Lustprinzip aufdrängt, glücklich zu werden, ist nicht zu erfüllen, doch darf man — nein, kann man — die Bemühungen, es irgendwie der Erfüllung näherzubringen, nicht aufgeben. Man kann sehr verschiedene Wege dahin einschlagen, entweder den positiven Inhalt des Ziels, den Lustgewinn, oder den negativen, die Unlustvermeidung, voranstellen. Auf keinem dieser Wege können wir alles, was wir begehren, erreichen. Das Glück in jenem ermäßigten Sinn, in dem es als möglich erkannt wird, ist ein Problem der individuellen Libidoökonomie. Es gibt hier keinen Rat, der für alle taugt; ein jeder muß selbst versuchen, auf welche besondere Fassung er selig werden kann. Die mannigfachsten Faktoren werden sich geltend machen, um seiner Wahl die Wege zu weisen. Es kommt darauf an, wieviel reale Befriedigung er von der Außenwelt zu erwarten hat und inwieweit er veranlaßt ist, sich von ihr unabhängig zu machen; zuletzt auch, wieviel Kraft er sich zutraut, diese nach seinen Wünschen abzuändern. Schon dabei wird außer den äußeren Verhältnissen die psychische Konstitution des Individuums entscheidend werden. Der vorwiegend erotische Mensch wird die Gefühlsbeziehungen zu anderen Personen voranstellen, der eher selbstgenügsame Narzißische die wesentlichen Befriedigungen in seinen inneren seelischen Vorgängen suchen, der Tatenmensch von der Außenwelt nicht ablassen, an der er seine Kraft erproben kann. Für den mittleren dieser Typen wird die Art seiner Begabung und das Ausmaß der ihm möglichen

Triebsublimierung dafür bestimmend werden, wohin er seine Interessen verlegen soll. Jede extreme Entscheidung wird sich dadurch strafen, daß sie das Individuum den Gefahren aussetzt, die die Unzulänglichkeit der ausschließend gewählten Lebenstechnik mit sich bringt. Wie der vorsichtige Kaufmann es vermeidet, sein ganzes Kapital an einer Stelle festzulegen, so wird vielleicht auch die Lebensweisheit raten, nicht alle Befriedigung von einer einzigen Strebung zu erwarten. Der Erfolg ist niemals sicher, er hängt vom Zusammentreffen vieler Momente ab, von keinem vielleicht mehr als von der Fähigkeit der psychischen Konstitution, ihre Funktion der Umwelt anzupassen und diese für Lustgewinn auszunützen. Wer eine besonders ungünstige Triebkonstitution mitgebracht und die zur späteren Leistung unerläßliche Umbildung und Neuordnung seiner Libidokomponenten nicht regelrecht durchgemacht hat, wird es schwer haben, aus seiner äußeren Situation Glück zu gewinnen, zumal wenn er vor schwierigere Aufgaben gestellt wird. Als letzte Lebenstechnik, die ihm wenigstens Ersatzbefriedigungen verspricht, bietet sich ihm die Flucht in die neurotische Krankheit, die er meist schon in jungen Jahren vollzieht. Wer dann in späterer Lebenszeit seine Bemühungen um das Glück vereitelt sieht, findet noch Trost im Lustgewinn der chronischen Intoxikation, oder er unternimmt den verzweifelten Auflehnungsversuch der Psychose.⁴⁾

Die Religion beeinträchtigt dieses Spiel der Auswahl und Anpassung, indem sie ihren Weg zum Glückserwerb und Leidensschutz allen in gleicher Weise aufdrängt. Ihre Technik besteht darin, den Wert des Lebens herabzudrücken und das Bild der realen Welt wahnhaft zu entstellen, was die Einschüchterung der Intelligenz zur Voraussetzung hat. Um diesen Preis, durch gewaltsame Fixierung eines psychischen Infantilismus und Einbeziehung in einen Massenwahn gelingt es der Religion, vielen Menschen die individuelle Neurose zu ersparen. Aber kaum mehr; es gibt, wie wir gesagt haben, viele Wege, die zu dem Glück führen können, wie es dem Menschen erreichbar ist, keinen, der sicher dahin leitet. Auch die Religion kann ihr Versprechen nicht halten. Wenn der Gläubige sich endlich genötigt findet, von Gottes »unerforschlichem Ratschluß« zu reden, so gesteht er damit ein, daß ihm als letzte Trostmöglichkeit und Lustquelle im Leiden nur die bedingungslose Unterwerfung übriggeblieben ist. Und wenn er zu dieser bereit ist, hätte er sich wahrscheinlich den Umweg ersparen können.

⁴⁾ Wenn nicht besondere Veranlagung den Lebensinteressen gebieterisch die Richtung vorschreibt, kann die gemeine, jedermann zugängliche Berufsarbeit an die Stelle rücken, die ihr von dem weisen Ratschlag Voltaires angewiesen wird. Es ist nicht möglich, die Bedeutung der Arbeit für die Libidoökonomie im Rahmen einer knappen Übersicht ausreichend zu würdigen. Keine andere Technik der Lebensführung bindet den Einzelnen so fest an die Realität als die Betonung der Arbeit, die ihn wenigstens in ein Stück der Realität, in die menschliche Gemeinschaft sicher einfügt. Die Möglichkeit, ein starkes Ausmaß libidinöser Komponenten, narzißtische, aggressive und selbst erotische, auf die Berufsarbeit und auf die mit ihr verknüpften menschlichen Beziehungen zu verschieben, leiht ihr einen Wert, der hinter ihrer Unerläßlichkeit zur Behauptung und Rechtfertigung der Existenz in der Gesellschaft nicht zurücksteht. Besondere Befriedigung vermittelt die Berufstätigkeit, wenn sie eine frei gewählte ist, also bestehende Neigungen, fortgeführte oder konstitutionell verstärkte Triebregungen durch Sublimierung nutzbar zu machen gestattet. Und dennoch wird Arbeit als Weg zum Glück von den Menschen wenig geschätzt. Man drängt sich nicht zu ihr wie zu anderen Möglichkeiten der Befriedigung. Die große Mehrzahl der Menschen arbeitet nur notgedrungen, und aus dieser natürlichen Arbeitsscheu der Menschen leiten sich die schwierigsten sozialen Probleme ab.

⁵⁾ Vgl. Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens (1911 b), und *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (1916-17), XXIII.

⁶⁾ Es drängt mich, wenigstens auf eine der Lücken hinzuweisen, die in obiger Darstellung geblieben sind. Eine Betrachtung der menschlichen Glücksmöglichkeiten sollte es nicht unterlassen, das relative Verhältnis des Narzißmus zur Objektlibido in Rechnung zu bringen. Man verlangt zu wissen, was es für die Libidoökonomie bedeutet, im wesentlichen auf sich selbst gestellt zu sein. —

III.

[Gründe für das Unbehagen in der Kultur]

Unsere Untersuchung über das Glück hat uns bisher nicht viel gelehrt, was nicht allgemein bekannt ist. Auch wenn wir sie mit der Frage fortsetzen, warum es für die Menschen so schwer ist, glücklich zu werden, scheint die Aussicht, Neues zu erfahren, nicht viel größer. Wir haben die Antwort bereits gegeben, indem wir auf die drei Quellen hinwiesen, aus denen unser Leiden kommt: die Übermacht der Natur, die Hinfälligkeit unseres eigenen Körpers und die Unzulänglichkeit der Einrichtungen, welche die Beziehungen der Menschen zueinander in Familie, Staat und Gesellschaft regeln. In betreff der beiden ersten kann unser Urteil nicht lange schwanken; es zwingt uns zur Anerkennung dieser Leidensquellen und zur Ergebung ins Unvermeidliche. Wir werden die Natur nie vollkommen beherrschen, unser Organismus, selbst ein Stück dieser Natur, wird immer ein vergängliches, in Anpassung und Leistung beschränktes Gebilde bleiben. Von dieser Erkenntnis geht keine lähmende Wirkung aus; im Gegenteil, sie weist unserer Tätigkeit die Richtung. Können wir nicht alles Leiden aufheben, so doch manches, und anderes lindern, mehrtausendjährige Erfahrung hat uns davon überzeugt. Anders verhalten wir uns zur dritten, zur sozialen Leidensquelle. Diese wollen wir überhaupt nicht gelten lassen, können nicht einsehen, warum die von uns selbst geschaffenen Einrichtungen nicht vielmehr Schutz und Wohltat für uns alle sein sollten. Allerdings, wenn wir bedenken, wie schlecht uns gerade dieses Stück der Leidverhütung gelungen ist, erwacht der Verdacht, es könnte auch hier ein Stück der unbesiegbaren Natur dahinterstecken, diesmal unserer eigenen psychischen Beschaffenheit.

Auf dem Wege, uns mit dieser Möglichkeit zu beschäftigen, treffen wir auf eine Behauptung, die so erstaunlich ist, daß wir bei ihr verweilen wollen. Sie lautet, einen großen Teil der Schuld an unserem Elend trage unsere sogenannte Kultur; wir wären viel glücklicher, wenn wir sie aufgeben und in primitive Verhältnisse zurückfinden würden. Ich heiße sie erstaunlich, weil — wie immer man den Begriff Kultur bestimmen mag — es doch feststeht, daß alles, womit wir uns gegen die Bedrohung aus den Quellen des Leidens zu schützen versuchen, eben der nämlichen Kultur zugehört.

Auf welchem Weg sind wohl so viele Menschen zu diesem Standpunkt befremdlicher Kulturfeindlichkeit gekommen? Ich meine, eine tiefe, lang bestehende Unzufriedenheit mit dem jeweiligen Kulturzustand stellte den Boden her, auf dem sich dann bei bestimmten historischen Anlässen eine Verurteilung erhob. Den letzten und den vorletzten dieser Anlässe glaube ich zu erkennen; ich bin nicht gelehrt genug, um die Kette derselben weit genug in die Geschichte der menschlichen Art zurückzuverfolgen. Schon beim Sieg des Christentums über die heidnischen Religionen muß ein solcher kulturfeindlicher Faktor beteiligt gewesen sein. Der durch die christliche Lehre vollzogenen Entwertung des irdischen Lebens stand er ja sehr nahe. Die vorletzte Veranlassung ergab sich, als man im Fortschritt der Entdeckungsreisen in Berührung mit primitiven Völkern und Stämmen kam. Bei ungenügender Beobachtung und mißverständlicher Auffassung ihrer Sitten und Gebräuche schienen sie den Europäern ein einfaches, bedürfnisarmes, glückliches Leben zu führen, wie es den kulturell überlegenen Besuchern unerreichbar war. Die spätere Erfahrung hat manches Urteil dieser Art berichtigt; in vielen Fällen hatte man irrtümlich ein Maß von Lebenserleichterung, das der Großmut der Natur und der Bequemlichkeit in der Befriedigung der großen Bedürfnisse zu danken war, der Abwesenheit von verwickelten kulturellen Anforderungen zugeschrieben. Die letzte Veranlassung ist uns besonders vertraut; sie trat auf, als man den Mechanismus der Neurosen kennenlernte, die das bißchen Glück des Kulturmenschen zu untergraben drohen. Man fand, daß der Mensch neurotisch wird, weil er das Maß von Versagung nicht ertragen kann, das ihm die Gesellschaft im Dienste ihrer kulturellen Ideale auferlegt, und man schloß daraus, daß es eine Rückkehr zu Glücksmöglichkeiten bedeutete, wenn diese Anforderungen aufgehoben oder sehr herabgesetzt würden.

Es kommt noch ein Moment der Enttäuschung dazu. In den letzten Generationen haben die Menschen außerordentliche Fortschritte in den Naturwissenschaften und in ihrer technischen Anwendung gemacht, ihre Herrschaft über die Natur in einer früher unvorstellbaren Weise befestigt. Die Einzelheiten dieser Fortschritte sind allgemein bekannt, es erübrigt sich, sie aufzuzählen. Die Menschen sind stolz auf diese Errungenschaften und haben ein Recht dazu. Aber sie glauben bemerkt zu haben, daß diese neu gewonnene Verfügung über Raum und Zeit, diese Unterwerfung der Naturkräfte, die Erfüllung jahrtausendealter Sehnsucht, das Maß von Lustbefriedigung, das sie vom Leben erwarten, nicht erhöht, sie nach ihren Empfindungen nicht glücklicher gemacht hat. Man sollte sich begnügen, aus dieser Feststellung den Schluß zu ziehen, die Macht über die Natur sei nicht die einzige Bedingung des Menschenglücks, wie sie ja auch nicht das einzige Ziel der Kulturbestrebungen ist, und nicht die Wertlosigkeit der technischen Fortschritte für unsere Glücksökonomie daraus ableiten. Man möchte einwenden, ist es denn nicht ein positiver Lustgewinn, ein unzweideutiger Zuwachs an Glücksgefühl, wenn ich beliebig oft die Stimme des Kindes hören kann, das Hunderte von Kilometern entfernt von mir lebt, wenn ich die kürzeste Zeit nach der Landung des Freundes erfahren kann, daß er die lange, beschwerliche Reise gut bestanden hat? Bedeutet es nichts, daß es der Medizin gelungen ist, die Sterblichkeit der kleinen Kinder, die Infektionsgefahr der gebärenden Frauen so außerordentlich herabzusetzen, ja die mittlere Lebensdauer des Kulturmenschen um eine beträchtliche Anzahl von Jahren zu verlängern? Und solcher Wohltaten, die wir dem vielgeschmähten Zeitalter der wissenschaftlichen und technischen Fortschritte verdanken, können wir noch eine große Reihe anführen; — aber da läßt sich die Stimme der pessimistischen Kritik vernehmen und mahnt, die meisten dieser Befriedigungen folgten dem Muster jenes »billigen Vergnügens«, das in einer gewissen Anekdote angepriesen wird. Man verschafft sich diesen Genuß, indem man in kalter Winternacht ein Bein nackt aus der Decke herausstreckt und es dann wieder einzieht. Gäbe es keine Eisenbahn, die die Entfernungen überwindet, so hätte das Kind die Vaterstadt nie verlassen, man brauchte kein Telephon, um seine Stimme zu hören. Wäre nicht die Schifffahrt über den Ozean eingerichtet, so hätte der Freund nicht die Seereise unternommen, ich brauchte den Telegraphen nicht, um meine Sorge um ihn zu beschwichtigen. Was nützt uns die Einschränkung der Kindersterblichkeit, wenn gerade sie uns die äußerste Zurückhaltung in der Kinderzeugung aufnötigt, so daß wir im ganzen doch nicht mehr Kinder aufziehen als in den Zeiten vor der Herrschaft der Hygiene, dabei aber unser Sexualleben in der Ehe unter schwierige Bedingungen gebracht und wahrscheinlich der wohltätigen, natürlichen Auslese entgegengearbeitet haben? Und was soll uns endlich ein langes Leben, wenn es beschwerlich, arm an Freuden und so leidvoll ist, daß wir den Tod nur als Erlöser bewillkommen können?

Es scheint festzustehen, daß wir uns in unserer heutigen Kultur nicht wohl fühlen, aber es ist sehr schwer, sich ein Urteil darüber zu bilden, ob und inwieweit die Menschen früherer Zeiten sich glücklicher gefühlt haben und welchen Anteil ihre Kulturbedingungen daran hatten. Wir werden immer die Neigung haben, das Elend objektiv zu erfassen, d. h. uns mit unseren Ansprüchen und Empfänglichkeiten in jene Bedingungen zu versetzen, um dann zu prüfen, welche Anlässe zu Glücks- und Unglücksempfindungen wir in ihnen fänden. Diese Art der Betrachtung, die objektiv erscheint, weil sie von den Variationen der subjektiven Empfindlichkeit absieht, ist natürlich die subjektivste, die möglich ist, indem sie an die Stelle aller anderen unbekannten seelischen Verfassungen die eigene einsetzt. Das Glück ist aber etwas durchaus Subjektives. Wir mögen noch so sehr vor gewissen Situationen zurückschrecken, der des antiken Galeerensklaven, des Bauern im 30jährigen Krieg, des Opfers der heiligen Inquisition, des Juden, der den

Pogrom erwartet, es ist uns doch unmöglich, uns in diese Personen einzufühlen, die Veränderungen zu erraten, die ursprüngliche Stumpfheit, allmähliche Abstumpfung, Einstellung der Erwartungen, gröbere und feinere Weisen der Narkotisierung in der Empfänglichkeit für Lust- und Unlustempfindungen herbeigeführt haben. Im Falle äußerster Leidmöglichkeit werden auch bestimmte seelische Schutzvorrichtungen in Tätigkeit versetzt. Es scheint mir unfruchtbar, diese Seite des Problems weiter zu verfolgen.

[III.: Das Wesen der Kultur]

Es ist Zeit, daß wir uns um das Wesen dieser Kultur kümmern, deren Glückswert in Zweifel gezogen wird. Wir werden keine Formel fordern, die dieses Wesen in wenigen Worten ausdrückt, noch ehe wir etwas aus der Untersuchung erfahren haben. Es genügt uns also zu wiederholen, daß das Wort »Kultur« die ganze Summe der Leistungen und Einrichtungen bezeichnet, in denen sich unser Leben von dem unserer tierischen Ahnen entfernt und die zwei Zwecken dienen: dem Schutz des Menschen gegen die Natur und der Regelung der Beziehungen der Menschen untereinander. Um mehr zu verstehen, werden wir die Züge der Kultur im einzelnen zusammensuchen, wie sie sich in menschlichen Gemeinschaften zeigen. Wir lassen uns dabei ohne Bedenken vom Sprachgebrauch, oder wie man auch sagt: Sprachgefühl, leiten im Vertrauen darauf, daß wir so inneren Einsichten gerecht werden, die sich dem Ausdruck in abstrakten Worten noch widersetzen.

Der Eingang ist leicht: Als kulturell anerkennen wir alle Tätigkeiten und Werte, die dem Menschen nützen, indem sie ihm die Erde dienstbar machen, ihn gegen die Gewalt der Naturkräfte schützen u. dgl. Über diese Seite des Kulturellen besteht ja am wenigsten Zweifel. Um weit genug zurückzugehen, die ersten kulturellen Taten waren der Gebrauch von Werkzeugen, die Zähmung des Feuers, der Bau von Wohnstätten. Unter ihnen ragt die Zähmung des Feuers als eine ganz außerordentliche, vorbildlose Leistung hervor,¹⁾ mit den anderen schlug der Mensch Wege ein, die er seither immer weiter verfolgt hat, zu denen die Anregung leicht zu erraten ist. Mit all seinen Werkzeugen vervollkommenet der Mensch seine Organe — die motorischen wie die sensorischen — oder räumt die Schranken für ihre Leistung weg. Die Motoren stellen ihm riesige Kräfte zur Verfügung, die er wie seine Muskeln in beliebige Richtungen schicken kann, das Schiff und das Flugzeug machen, daß weder Wasser noch Luft seine Fortbewegung hindern können. Mit der Brille korrigiert er die Mängel der Linse in seinem Auge, mit dem Fernrohr schaut er in entfernte Weiten, mit dem Mikroskop überwindet er die Grenzen der Sichtbarkeit, die durch den Bau seiner Netzhaut abgesteckt werden. In der photographischen Kamera hat er ein Instrument geschaffen, das die flüchtigen Seheindrücke festhält, was ihm die Grammophonplatte für die ebenso vergänglichen Schalleindrücke leisten muß, beides im Grunde Materialisationen des ihm gegebenen Vermögens der Erinnerung, seines Gedächtnisses. Mit Hilfe des Telephons hört er aus Entfernungen, die selbst das Märchen als unerreichbar respektieren würde; die Schrift ist ursprünglich die Sprache des Abwesenden, das Wohnhaus ein Ersatz für den Mutterleib, die erste, wahrscheinlich noch immer ersehnte Behausung, in der man sicher war und sich so wohl fühlte.

Es klingt nicht nur wie ein Märchen, es ist direkt die Erfüllung aller — nein, der meisten — Märchenwünsche, was der Mensch durch seine Wissenschaft und Technik auf dieser Erde hergestellt hat, in der er zuerst als ein schwaches Tierwesen auftrat und in die jedes Individuum seiner Art wiederum als hilfloser Säugling — *»ob inch of nature!«* — eintreten muß. All diesen Besitz darf er als Kulturerwerb ansprechen. Er hatte sich seit langen Zeiten eine Idealvorstellung von Allmacht und Allwissenheit gebildet, die er in seinen Göttern verkörperte. Ihnen schrieb er alles zu, was seinen Wünschen unerreichbar schien — oder ihm verboten war. Man darf also sagen, diese Götter waren Kulturideale. Nun hat er sich der Erreichung dieses Ideals sehr angenähert, ist beinahe selbst ein Gott geworden. Freilich nur so, wie man nach allgemeinem menschlichem Urteil Ideale zu erreichen pflegt. Nicht vollkommen, in einigen Stücken gar nicht, in anderen nur so halbwegs. Der Mensch ist sozusagen eine Art Prothesengott geworden, recht großartig, wenn er alle seine Hilfsorgane anlegt, aber sie sind nicht mit ihm verwachsen und machen ihm gelegentlich noch viel zu schaffen. Er hat übrigens ein Recht, sich damit zu trösten, daß diese Entwicklung nicht gerade mit dem Jahr 1930 A. D. abgeschlossen sein wird. Ferne Zeiten werden neue, wahrscheinlich unvorstellbar große Fortschritte auf diesem Gebiete der Kultur mit sich bringen, die Gottähnlichkeit noch weiter steigern. Im Interesse unserer Untersuchung wollen wir aber auch nicht daran vergessen, daß der heutige Mensch sich in seiner Gottähnlichkeit nicht glücklich fühlt.

Wir anerkennen also die Kulturhöhe eines Landes, wenn wir finden, daß alles in ihm gepflegt und zweckmäßig besorgt wird, was der Ausnützung der Erde durch den Menschen und dem Schutz desselben vor den Naturkräften dienlich, also kurz zusammengefaßt: ihm nützlich ist. In einem solchen Land seien Flüsse, die mit Überschwemmungen drohen, in ihrem Lauf reguliert, ihr Wasser durch Kanäle hingeleitet, wo es entbehrt wird. Der Erdboden werde sorgfältig bearbeitet und mit den Gewächsen beschickt, die er zu tragen geeignet ist, die mineralischen Schätze der Tiefe emsig zutage gefördert und zu den verlangten Werkzeugen und Geräten verarbeitet. Die Verkehrsmittel seien reichlich, rasch und zuverlässig, die wilden und gefährlichen Tiere seien ausgerottet, die Zucht der zu Haustieren gezähmten sei in Blüte. Wir haben aber an die Kultur noch andere Anforderungen zu stellen und hoffen bemerkenswerterweise sie in denselben Ländern verwirklicht zu finden. Als wollten wir unseren zuerst erhobenen Anspruch verleugnen, begrüßen wir es auch als kulturell, wenn wir sehen, daß sich die Sorgfalt der Menschen auch Dingen zuwendet, die ganz und gar nicht nützlich sind, eher unnütz erscheinen, z. B. wenn die in einer Stadt als Spielplätze und Luftreservoirs notwendigen Gartenflächen auch Blumenbeete tragen oder wenn die Fenster der Wohnungen mit Blumentöpfen geschmückt sind. Wir merken bald, das Unnütze, dessen Schätzung wir von der Kultur erwarten, ist die Schönheit; wir fordern, daß der Kulturmensch die Schönheit verehere, wo sie ihm in

der Natur begegnet, und sie herstelle an Gegenständen, soweit seiner Hände Arbeit es vermag. Weit entfernt, daß unsere Ansprüche an die Kultur damit erschöpft wären. Wir verlangen noch die Zeichen von Reinlichkeit und Ordnung zu sehen. Wir denken nicht hoch von der Kultur einer englischen Landstadt zur Zeit Shakespeares, wenn wir lesen, daß ein hoher Misthaufen vor der Türe seines väterlichen Hauses in Stratford lagerte; wir sind ungehalten und schelten es »barbarisch«, was der Gegensatz zu kulturell ist, wenn wir die Wege des Wiener Waldes mit weggeworfenen Papieren bestreut finden. Unsauberkeit jeder Art scheint uns mit Kultur unvereinbar; auch auf den menschlichen Körper dehnen wir die Forderung der Reinlichkeit aus, hören mit Erstaunen, welch üblen Geruch die Person des *Roi Soleil* zu verbreiten pflegte, und schütteln den Kopf, wenn uns auf Isola Bella die winzige Waschschüssel gezeigt wird, deren sich Napoleon bei seiner Morgentoilette bediente. Ja, wir sind nicht überrascht, wenn jemand den Gebrauch von Seife direkt als Kulturmesser aufstellt. Ähnlich ist es mit der Ordnung, die ebenso wie die Reinlichkeit sich ganz auf Menschenwerk bezieht. Aber während wir Reinlichkeit in der Natur nicht erwarten dürfen, ist die Ordnung vielmehr der Natur abgelauscht; die Beobachtung der großen astronomischen Regelmäßigkeiten hat dem Menschen nicht nur das Vorbild, sondern die ersten Anhaltspunkte für die Einführung der Ordnung in sein Leben gegeben. Die Ordnung ist eine Art Wiederholungszwang, die durch einmalige Einrichtung entscheidet, wann, wo und wie etwas getan werden soll, so daß man in jedem gleichen Falle Zögern und Schwanken erspart. Die Wohltat der Ordnung ist ganz unleugbar, sie ermöglicht dem Menschen die beste Ausnützung von Raum und Zeit, während sie seine psychischen Kräfte schont. Man hätte ein Recht zu erwarten, daß sie sich von Anfang an und zwanglos im menschlichen Tun durchsetzt, und darf erstaunen, daß dies nicht der Fall ist, daß der Mensch vielmehr einen natürlichen Hang zur Nachlässigkeit, Unregelmäßigkeit und Unzuverlässigkeit in seiner Arbeit an den Tag legt und erst mühselig zur Nachahmung der himmlischen Vorbilder erzogen werden muß. Schönheit, Reinlichkeit und Ordnung nehmen offenbar eine besondere Stellung unter den Kulturanforderungen ein. Niemand wird behaupten, daß sie ebenso lebenswichtig seien wie die Beherrschung der Naturkräfte und andere Momente, die wir noch kennenlernen sollen, und doch wird niemand gern sie als Nebensächlichkeiten zurückstellen wollen. Daß die Kultur nicht allein auf Nutzen bedacht ist, zeigt schon das Beispiel der Schönheit, die wir unter den Interessen der Kultur nicht vermissen wollen. Der Nutzen der Ordnung ist ganz offenbar; bei der Reinlichkeit haben wir zu bedenken, daß sie auch von der Hygiene gefordert wird, und können vermuten, daß dieser Zusammenhang den Menschen auch vor der Zeit einer wissenschaftlichen Krankheitsverhütung nicht ganz fremd war. Aber der Nutzen erklärt uns das Streben nicht ganz; es muß noch etwas anderes im Spiele sein.

Durch keinen anderen Zug verneinen wir aber die Kultur besser zu kennzeichnen als durch die Schätzung und Pflege der höheren psychischen Tätigkeiten, der intellektuellen, wissenschaftlichen und künstlerischen Leistungen, der führenden Rolle, welche den Ideen im Leben der Menschen eingeräumt wird. Unter diesen Ideen stehen obenan die religiösen Systeme, auf deren verwickelten Aufbau ich an anderer Stelle Licht zu werfen versuchte; neben ihnen die philosophischen Spekulationen und endlich, was man die Idealbildungen der Menschen heißen kann, ihre Vorstellungen von einer möglichen Vollkommenheit der einzelnen Person, des Volkes, der ganzen Menschheit und die Anforderungen, die sie auf Grund solcher Vorstellungen erheben. Daß diese Schöpfungen nicht unabhängig voneinander sind, vielmehr innig untereinander verwoben, erschwert sowohl ihre Darstellung wie ihre psychologische Ableitung. Wenn wir ganz allgemein annehmen, die Triebfeder aller menschlichen Tätigkeiten sei das Streben nach den beiden zusammenfließenden Zielen, Nutzen und Lustgewinn, so müssen wir dasselbe auch für die hier angeführten kulturellen Äußerungen gelten lassen, obwohl es nur für die wissenschaftliche und künstlerische Tätigkeit leicht ersichtlich ist. Man kann aber nicht bezweifeln, daß auch die anderen starken Bedürfnissen der Menschen entsprechen, vielleicht solchen, die nur bei einer Minderzahl entwickelt sind. Auch darf man sich nicht durch Werturteile über einzelne dieser religiösen, philosophischen Systeme und dieser Ideale beirren lassen; ob man die höchste Leistung des Menschengenies in ihnen sucht oder ob man sie als Verirrungen beklagt, man muß anerkennen, daß ihr Vorhandensein, besonders ihre Vorherrschaft, einen Hochstand der Kultur bedeutet. Als letzten, gewiß nicht unwichtigsten Charakterzug einer Kultur haben wir zu würdigen, in welcher Weise die Beziehungen der Menschen zueinander, die sozialen Beziehungen, geregelt sind, die den Menschen als Nachbarn, als Hilfskraft, als Sexualobjekt eines anderen, als Mitglied einer Familie, eines Staates betreffen. Es wird hier besonders schwer, sich von bestimmten Idealforderungen frei zu halten und das, was überhaupt kulturell ist, zu erfassen. Vielleicht beginnt man mit der Erklärung, das kulturelle Element sei mit dem ersten Versuch, diese sozialen Beziehungen zu regeln, gegeben. Unterbliebe ein solcher Versuch, so wären diese Beziehungen der Willkür des Einzelnen unterworfen, d. h. der physisch Stärkere würde sie im Sinne seiner Interessen und Triebregungen entscheiden. Daran änderte sich nichts, wenn dieser Stärkere seinerseits einen einzelnen noch Stärkeren fände. Das menschliche Zusammenleben wird erst ermöglicht, wenn sich eine Mehrheit zusammenfindet, die stärker ist als jeder Einzelne und gegen jeden Einzelnen zusammenhält. Die Macht dieser Gemeinschaft stellt sich nun als »Recht« der Macht des Einzelnen, die als »rohe Gewalt« verurteilt wird, entgegen. Diese Ersetzung der Macht des Einzelnen durch die der Gemeinschaft ist der entscheidende kulturelle Schritt. Ihr Wesen besteht darin, daß sich die Mitglieder der Gemeinschaft in ihren Befriedigungsmöglichkeiten beschränken, während der Einzelne keine solche Schranke kannte. Die nächste kulturelle Anforderung ist also die der Gerechtigkeit, d. h. die Versicherung, daß die einmal gegebene Rechtsordnung nicht wieder zu Gunsten eines Einzelnen durchbrochen werde. Über den ethischen Wert eines solchen Rechts wird hiermit nicht entschieden. Der weitere Weg der kulturellen Entwicklung scheint dahin zu streben, daß dieses Recht nicht mehr der Willensausdruck einer kleinen Gemeinschaft — Kaste, Bevölkerungsschichte, Volksstammes — sei, welche sich zu anderen und vielleicht umfassenderen solchen Massen wieder wie ein

gewalttätiges Individuum verhält. Das Endergebnis soll ein Recht sein, zu dem alle — wenigstens alle Gemeinschaftsfähigen — durch ihre Triebopfer beigetragen haben und das keinen — wiederum mit der gleichen Ausnahme — zum Opfer der rohen Gewalt werden läßt.

Die individuelle Freiheit ist kein Kulturgut. Sie war am größten vor jeder Kultur, allerdings damals meist ohne Wert, weil das Individuum kaum imstande war, sie zu verteidigen. Durch die Kulturentwicklung erfährt sie Einschränkungen, und die Gerechtigkeit fordert, daß keinem diese Einschränkungen erspart werden. Was sich in einer menschlichen Gemeinschaft als Freiheitsdrang rührt, kann Auflehnung gegen eine bestehende Ungerechtigkeit sein und so einer weiteren Entwicklung der Kultur günstig werden, mit der Kultur verträglich bleiben. Es kann aber auch dem Rest der ursprünglichen, von der Kultur ungebändigten Persönlichkeit entstammen und so Grundlage der Kulturfeindseligkeit werden. Der Freiheitsdrang richtet sich also gegen bestimmte Formen und Ansprüche der Kultur oder gegen Kultur überhaupt. Es scheint nicht, daß man den Menschen durch irgendwelche Beeinflussung dazu bringen kann, seine Natur in die eines Termiten umzuwandeln, er wird wohl immer seinen Anspruch auf individuelle Freiheit gegen den Willen der Masse verteidigen. Ein gut Teil des Ringens der Menschheit staut sich um die eine Aufgabe, einen zweckmäßigen, d. h. beglückenden Ausgleich zwischen diesen individuellen und den kulturellen Massenansprüchen zu finden, es ist eines ihrer Schicksalsprobleme, ob dieser Ausgleich durch eine bestimmte Gestaltung der Kultur erreichbar oder ob der Konflikt unversöhnlich ist.

Indem wir uns vom gemeinen Empfinden sagen ließen, welche Züge im Leben der Menschen kulturell zu nennen sind, haben wir einen deutlichen Eindruck vom Gesamtbild der Kultur bekommen, freilich zunächst nichts erfahren, was nicht allgemein bekannt ist. Dabei haben wir uns gehütet, dem Vorurteil beizustimmen, Kultur sei gleichbedeutend mit Vervollkommenheit, sei der Weg zur Vollkommenheit, die dem Menschen vorgezeichnet ist. Nun aber drängt sich uns eine Auffassung auf, die vielleicht anderswohin führt. Die Kulturentwicklung erscheint uns als ein eigenartiger Prozeß, der über die Menschheit abläuft, an dem uns manches wie vertraut anmutet. Diesen Prozeß können wir durch die Veränderungen charakterisieren, die er mit den bekannten menschlichen Triebanlagen vornimmt, deren Befriedigung doch die ökonomische Aufgabe unseres Lebens ist. Einige dieser Triebe werden in solcher Weise aufgezehrt, daß an ihrer Stelle etwas auftritt, was wir beim Einzelindividuum als Charaktereigenschaft beschreiben. Das merkwürdigste Beispiel dieses Vorganges haben wir an der Analerotik des jugendlichen Menschen gefunden. Sein ursprüngliches Interesse an der Exkretionsfunktion, ihren Organen und Produkten wandelt sich im Lauf des Wachstums in die Gruppe von Eigenschaften um, die uns als Sparsamkeit, Sinn für Ordnung und Reinlichkeit bekannt sind, die, an und für sich wertvoll und willkommen, sich zu auffälliger Vorherrschaft steigern können und dann das ergeben, was man den Analcharakter heißt. Wie das zugeht, wissen wir nicht, an der Richtigkeit dieser Auffassung ist kein Zweifel.²⁾ Nun haben wir gefunden, daß Ordnung und Reinlichkeit wesentliche Kulturansprüche sind, obgleich ihre Lebensnotwendigkeit nicht gerade einleuchtet, ebenso wenig wie ihre Eignung als Genußquellen. An dieser Stelle mußte sich uns die Ähnlichkeit des Kulturprozesses mit der Libidoentwicklung des Einzelnen zuerst aufdrängen. Andere Triebe werden dazu veranlaßt, die Bedingungen ihrer Befriedigung zu verschieben, auf andere Wege zu verlegen, was in den meisten Fällen mit der uns wohlbekannten *Sublimierung* (der Triebziele) zusammenfällt, in anderen sich noch von ihr sondern läßt. Die Triebsublimierung ist ein besonders hervorstechender Zug der Kulturentwicklung, sie macht es möglich, daß höhere psychische Tätigkeiten, wissenschaftliche, künstlerische, ideologische, eine so bedeutsame Rolle im Kulturleben spielen. Wenn man dem ersten Eindruck nachgibt, ist man versucht zu sagen, die Sublimierung sei überhaupt ein von der Kultur erzwungenes Triebchicksal. Aber man tut besser, sich das noch länger zu überlegen. Drittens endlich, und das scheint das Wichtigste, ist es unmöglich zu übersehen, in welchem Ausmaß die Kultur auf Triebverzicht aufgebaut ist, wie sehr sie gerade die Nichtbefriedigung (Unterdrückung, Verdrängung oder sonst etwas?) von mächtigen Trieben zur Voraussetzung hat. Diese »Kulturversagung« beherrscht das große Gebiet der sozialen Beziehungen der Menschen; wir wissen bereits, sie ist die Ursache der Feindseligkeit, gegen die alle Kulturen zu kämpfen haben. Sie wird auch an unsere wissenschaftliche Arbeit schwere Anforderungen stellen, wir haben da viel Aufklärung zu geben. Es ist nicht leicht zu verstehen, wie man es möglich macht, einem Trieb die Befriedigung zu entziehen. Es ist gar nicht so ungefährlich; wenn man es nicht ökonomisch kompensiert, kann man sich auf ernste Störungen gefaßt machen. Wenn wir aber wissen wollen, welchen Wert unsere Auffassung der Kulturentwicklung als eines besonderen Prozesses, vergleichbar der normalen Reifung des Individuums, beanspruchen kann, müssen wir offenbar ein anderes Problem in Angriff nehmen, uns die Frage stellen, welchen Einflüssen die Kulturentwicklung ihren Ursprung dankt, wie sie entstanden ist und wodurch ihr Lauf bestimmt wurde.

¹⁾ Psychoanalytisches Material, unvollständig, nicht sicher deutbar, läßt doch wenigstens eine — phantastisch klingende — Vermutung über den Ursprung dieser menschlichen Großtat zu. Als wäre der Urmensch gewohnt gewesen, wenn er dem Feuer begegnete, eine infantile Lust an ihm zu befriedigen, indem er es durch seinen Harnstrahl auslöschte. An der ursprünglichen phallischen Auffassung der züngelnden, sich in die Höhe reckenden Flamme kann nach vorhandenen Sagen kein Zweifel sein. Das Feuerlöschen durch Urinieren — auf das noch die späten Riesenkinder Gulliver in Liliput und Rabelais' Gargantua zurückgreifen — war also wie ein sexueller Akt mit einem Mann, ein Genuß der männlichen Potenz im homosexuellen Wettkampf. Wer zuerst auf diese Lust verzichtete, das Feuer verschonte, konnte es mit sich forttragen und in seinen Dienst zwingen. Dadurch daß er das Feuer seiner eigenen sexuellen Erregung dämpfte, hatte er die Naturkraft des Feuers gezähmt. Diese große kulturelle

Eroberung wäre also der Lohn für einen Triebverzicht. Und weiter, als hätte man das Weib zur Hüterin des auf dem häuslichen Herd gefangengehaltenen Feuers bestellt, weil ihr anatomischer Bau es ihr verbietet, einer solchen Lustversuchung nachzugeben. Es ist auch bemerkenswert, wie regelmäßig die analytischen Erfahrungen den Zusammenhang von Ehrgeiz, Feuer und Harnerotik bezeugen. —

²⁾ S. »Charakter und Analerotik« (1908 *b*) und zahlreiche weitere Beiträge von E. Jones u.a.

IV.

[Zwei Säulen der Kultur: Eros und Ananke, Liebe und Not]

Diese Aufgabe scheint übergroß, man darf seine Verzagtheit eingestehen. Hier das wenige, was ich erraten konnte. Nachdem der Urmensch entdeckt hatte, daß es — wörtlich so verstanden — in seiner Hand lag, sein Los auf der Erde durch Arbeit zu verbessern, konnte es ihm nicht gleichgültig sein, ob ein anderer mit oder gegen ihn arbeitete. Der andere gewann für ihn den Wert des Mitarbeiters, mit dem zusammen zu leben nützlich war. Noch vorher, in seiner affenähnlichen Vorzeit, hatte er die Gewohnheit angenommen, Familien zu bilden; die Mitglieder der Familie waren wahrscheinlich seine ersten Helfer. Vermutlich hing die Gründung der Familie damit zusammen, daß das Bedürfnis genitaler Befriedigung nicht mehr wie ein Gast auftrat, der plötzlich bei einem erscheint und nach seiner Abreise lange nichts mehr von sich hören läßt, sondern sich als Dauermieter beim Einzelnen niederließ. Damit bekam das Männchen ein Motiv, das Weib oder allgemeiner: die Sexualobjekte bei sich zu behalten; die Weibchen, die sich von ihren hilflosen Jungen nicht trennen wollten, mußten auch in deren Interesse beim stärkeren Männchen bleiben.¹⁾ In dieser primitiven Familie vermissen wir noch einen wesentlichen Zug der Kultur; die Willkür des Oberhauptes und Vaters war unbeschränkt. In *Totem und Tabu* habe ich versucht, den Weg aufzuzeigen, der von dieser Familie zur nächsten Stufe des Zusammenlebens in Form der Bröderbünde führte. Bei der Überwältigung des Vaters hatten die Söhne die Erfahrung gemacht, daß eine Vereinigung stärker sein kann als der Einzelne. Die totemistische Kultur ruht auf den Einschränkungen, die sie zur Aufrechthaltung des neuen Zustandes einander auferlegen mußten. Die Tabuvorschriften waren das erste »Recht«. Das Zusammenleben der Menschen war also zweifach begründet durch den Zwang zur Arbeit, den die äußere Not schuf, und durch die Macht der Liebe, die von seiten des Mannes das Sexualobjekt im Weibe, von Seiten des Weibes das von ihr abgelöste Teilstück des Kindes nicht entbehren wollte. Eros und Ananke sind auch die Eltern der menschlichen Kultur geworden. Der erste Kulturerfolg war, daß nun auch eine größere Anzahl von Menschen in Gemeinschaft bleiben konnten. Und da beide großen Mächte dabei zusammenwirkten, könnte man erwarten, daß sich die weitere Entwicklung glatt vollziehen würde, zu immer besserer Beherrschung der Außenwelt wie zur weiteren Ausdehnung der von der Gemeinschaft umfaßten Menschenzahl. Man versteht auch nicht leicht, wie diese Kultur auf ihre Teilnehmer anders als beglückend wirken kann.

Ehe wir noch untersuchen, woher eine Störung kommen kann, lassen wir uns durch die Anerkennung der Liebe als einer Grundlage der Kultur ablenken, um eine Lücke in einer früheren Erörterung auszufüllen. Wir sagten, die Erfahrung, daß die geschlechtliche (genitale) Liebe dem Menschen die stärksten Befriedigungserlebnisse gewähre, ihm eigentlich das Vorbild für alles Glück gebe, müßte es nahegelegt haben, die Glücksbefriedigung im Leben auch weiterhin auf dem Gebiet der geschlechtlichen Beziehungen zu suchen, die genitale Erotik in den Mittelpunkt des Lebens zu stellen. Wir setzten fort, daß man sich auf diesem Wege in bedenklichster Weise von einem Stück der Außenwelt, nämlich vom gewählten Liebesobjekt, abhängig mache und dem stärksten Leiden aussetze, wenn man von diesem verschmäht werde oder es durch Untreue oder Tod verliere. Die Weisen aller Zeiten haben darum nachdrücklichst von diesem Lebensweg abgeraten; er hat dennoch für eine große Anzahl von Menschenkindern seine Anziehung nicht verloren.

Einer geringen Minderzahl wird es durch ihre Konstitution ermöglicht, das Glück doch auf dem Wege der Liebe zu finden, wobei aber weitgehende seelische Abänderungen der Liebesfunktion unerlässlich sind. Diese Personen machen sich von der Zustimmung des Objekts unabhängig, indem sie den Hauptwert vom Geliebtwerden auf das eigene Lieben verschieben, sie schützen sich gegen dessen Verlust, indem sie ihre Liebe nicht auf einzelne Objekte, sondern in gleichem Maße auf alle Menschen richten, und sie vermeiden die Schwankungen und Enttäuschungen der genitalen Liebe dadurch, daß sie von deren Sexualziel ablenken, den Trieb in eine *zielgehemmte* Regung verwandeln. Was sie auf diese Art bei sich zustande bringen, der Zustand eines gleichschwebenden, unbeirrbaren, zärtlichen Empfindens, hat mit dem stürmisch bewegten, genitalen Liebesleben, von dem es doch abgeleitet ist, nicht mehr viel äußere Ähnlichkeit. Der heilige Franciscus von Assisi mag es in dieser Ausnützung der Liebe für das innere Glücksgefühl am weitesten gebracht haben; was wir als eine der Techniken der Erfüllung des Lustprinzips erkennen, ist auch vielfach in Beziehung zur Religion gebracht worden, mit der es in jenen entlegenen Regionen zusammenhängen mag, wo die Unterscheidung des Ichs von den Objekten und dieser voneinander vernachlässigt wird. Eine ethische Betrachtung, deren tiefere Motivierung uns noch offenbar werden wird, will in dieser Bereitschaft zur allgemeinen Menschen- und Weltliebe die höchste Einstellung sehen, zu der sich der Mensch erheben kann. Wir möchten schon hier unsere zwei hauptsächlichen Bedenken nicht zurückhalten. Eine Liebe, die nicht auswählt, scheint uns einen Teil ihres eigenen Werts einzubüßen, indem sie an dem Objekt ein Unrecht tut. Und weiter: es sind nicht alle Menschen liebenswert.

Jene Liebe, welche die Familie gründete, bleibt in ihrer ursprünglichen Ausprägung, in der sie auf direkte sexuelle Befriedigung nicht verzichtet, sowie in ihrer Modifikation als *zielgehemmte* Zärtlichkeit in der Kultur weiter

wirksam. In beiden Formen setzt sie ihre Funktion fort, eine größere Anzahl von Menschen aneinander zu binden und in intensiverer Art, als es dem Interesse der Arbeitsgemeinschaft gelingt. Die Nachlässigkeit der Sprache in der Anwendung des Wortes »Liebe« findet eine genetische Rechtfertigung. Liebe nennt man die Beziehung zwischen Mann und Weib, die auf Grund ihrer genitalen Bedürfnisse eine Familie gegründet haben, Liebe aber auch die positiven Gefühle zwischen Eltern und Kindern, zwischen den Geschwistern in der Familie, obwohl wir diese Beziehung als zielgehemmte Liebe, als Zärtlichkeit, beschreiben müssen. Die zielgehemmte Liebe war eben ursprünglich vollsinnliche Liebe und ist es im Unbewußten des Menschen noch immer. Beide, vollsinnliche und zielgehemmte Liebe, greifen über die Familie hinaus und stellen neue Bindungen an bisher Fremde her. Die genitale Liebe führt zu neuen Familienbildungen, die zielgehemmte zu »Freundschaften«, welche kulturell wichtig werden, weil sie manchen Beschränkungen der genitalen Liebe, z. B. deren Ausschließlichkeit, entgegen. Aber das Verhältnis der Liebe zur Kultur verliert im Verlaufe der Entwicklung seine Eindeutigkeit. Einerseits widersetzt sich die Liebe den Interessen der Kultur, andererseits bedroht die Kultur die Liebe mit empfindlichen Einschränkungen.

Diese Entzweiung scheint unvermeidlich; ihr Grund ist nicht sofort zu erkennen. Sie äußert sich zunächst als ein Konflikt zwischen der Familie und der größeren Gemeinschaft, der der Einzelne angehört. Wir haben bereits erraten, daß es eine der Hauptbestrebungen der Kultur ist, die Menschen zu großen Einheiten zusammenzuballen. Die Familie will aber das Individuum nicht freigeben. Je inniger der Zusammenhalt der Familienmitglieder ist, desto mehr sind sie oft geneigt, sich von anderen abzuschließen, desto schwieriger wird ihnen der Eintritt in den größeren Lebenskreis. Die phylogenetisch ältere, in der Kindheit allein bestehende Weise des Zusammenlebens wehrt sich, von der später erworbenen, kulturellen abgelöst zu werden. Die Ablösung von der Familie wird für jeden Jugendlichen zu einer Aufgabe, bei deren Lösung ihn die Gesellschaft oft durch Pubertäts- und Aufnahmearten unterstützt. Man gewinnt den Eindruck, dies seien Schwierigkeiten, die jeder psychischen, ja im Grunde auch jeder organischen Entwicklung anhängen.

Ferner treten bald die Frauen in einen Gegensatz zur Kulturströmung und entfalten ihren verzögernden und zurückhaltenden Einfluß, dieselben, die anfangs durch die Forderungen ihrer Liebe das Fundament der Kultur gelegt hatten. Die Frauen vertreten die Interessen der Familie und des Sexuallebens; die Kulturarbeit ist immer mehr Sache der Männer geworden, stellt ihnen immer schwierigere Aufgaben, nötigt sie zu Triebsublimierungen, denen die Frauen wenig gewachsen sind. Da der Mensch nicht über unbegrenzte Quantitäten psychischer Energie verfügt, muß er seine Aufgaben durch zweckmäßige Verteilung der Libido erledigen. Was er für kulturelle Zwecke verbraucht, entzieht er größtenteils den Frauen und dem Sexualleben: das beständige Zusammensein mit Männern, seine Abhängigkeit von den Beziehungen zu ihnen entfremden ihn sogar seinen Aufgaben als Ehemann und Vater. So sieht sich die Frau durch die Ansprüche der Kultur in den Hintergrund gedrängt und tritt zu ihr in ein feindliches Verhältnis.

Von Seiten der Kultur ist die Tendenz zur Einschränkung des Sexuallebens nicht minder deutlich als die andere zur Ausdehnung des Kulturkreises. Schon die erste Kulturphase, die des Totemismus, bringt das Verbot der inzestuösen Objektwahl mit sich, vielleicht die einschneidendste Verstümmelung, die das menschliche Liebesleben im Laufe der Zeiten erfahren hat. Durch Tabu, Gesetz und Sitte werden weitere Einschränkungen hergestellt, die sowohl die Männer als die Frauen betreffen. Nicht alle Kulturen gehen darin gleich weit; die wirtschaftliche Struktur der Gesellschaft beeinflußt auch das Maß der restlichen Sexualfreiheit. Wir wissen schon, daß die Kultur dabei dem Zwang der ökonomischen Notwendigkeit folgt, da sie der Sexualität einen großen Betrag der psychischen Energie entziehen muß, die sie selbst verbraucht. Dabei benimmt sich die Kultur gegen die Sexualität wie ein Volksstamm oder eine Schichte der Bevölkerung, die eine andere ihrer Ausbeutung unterworfen hat. Die Angst vor dem Aufstand der Unterdrückten treibt zu strengen Vorsichtsmaßnahmen. Einen Höhepunkt solcher Entwicklung zeigt unsere westeuropäische Kultur. Es ist psychologisch durchaus berechtigt, daß sie damit einsetzt, die Äußerungen des kindlichen Sexuallebens zu verpönen, denn die Eindämmung der sexuellen Gelüste der Erwachsenen hat keine Aussicht, wenn ihr nicht in der Kindheit vorgearbeitet wurde. Nur läßt es sich auf keine Art rechtfertigen, daß die Kulturgesellschaft so weit gegangen ist, diese leicht nachweisbaren, ja auffälligen Phänomene auch zu leugnen. Die Objektwahl des geschlechtsreifen Individuums wird auf das gegenteilige Geschlecht eingeengt, die meisten außergenitalen Befriedigungen als Perversionen untersagt. Die in diesen Verboten kundgegebene Forderung eines für alle gleichartigen Sexuallebens setzt sich über die Ungleichheiten in der angeborenen und erworbenen Sexualkonstitution der Menschen hinaus, schneidet eine ziemliche Anzahl von ihnen vom Sexualgenuß ab und wird so die Quelle schwerer Ungerechtigkeit. Der Erfolg dieser einschränkenden Maßnahmen könnte nun sein, daß bei denen, die normal, die nicht konstitutionell daran verhindert sind, alles Sexualinteresse ohne Einbuße in die offenen gelassenen Kanäle einströmt. Aber was von der Ächtung frei bleibt, die heterosexuelle genitale Liebe, wird durch die Beschränkungen der Legitimität und der Eihe weiter beeinträchtigt. Die heutige Kultur gibt deutlich zu erkennen, daß sie sexuelle Beziehungen nur auf Grund einer einmaligen, unauflösbaren Bindung eines Mannes an ein Weib gestatten will, daß sie die Sexualität als selbständige Lustquelle nicht mag und sie nur als bisher unersetzte Quelle für die Vermehrung der Menschen zu dulden gesinnt ist.

Das ist natürlich ein Extrem. Es ist bekannt, daß es sich als undurchführbar, selbst für kürzere Zeiten, erwiesen hat. Nur die Schwächlinge haben sich einem so weitgehenden Einbruch in ihre Sexualfreiheit gefügt, stärkere Naturen nur unter einer kompensierenden Bedingung, von der später die Rede sein kann. Die Kulturgesellschaft hat sich genötigt gesehen, viele Überschreitungen stillschweigend zuzulassen, die sie nach ihren Satzungen hätte verfolgen müssen. Doch darf man nicht nach der anderen Seite irgehen und annehmen, eine solche kulturelle Einstellung sei

überhaupt harmlos, weil sie nicht alle ihre Absichten erreiche. Das Sexualleben des Kulturmenschen ist doch schwer geschädigt, es macht mitunter den Eindruck einer in Rückbildung befindlichen Funktion, wie unser Gebiß und unsere Kopfhare als Organe zu sein scheinen. Man hat wahrscheinlich ein Recht anzunehmen, daß seine Bedeutung als Quelle von Glücksempfindungen, also in der Erfüllung unseres Lebenszweckes, empfindlich nachgelassen hat.²⁾ Manchmal glaubt man zu erkennen, es sei nicht allein der Druck der Kultur, sondern etwas am Wesen der Funktion selbst versage uns die volle Befriedigung und dränge uns auf andere Wege. Es mag ein Irrtum sein, es ist schwer zu entscheiden.³⁾

¹⁾ Die organische Periodizität des Sexualvorgangs ist zwar erhalten geblieben, aber ihr Einfluß auf die psychische Sexualerregung hat sich eher ins Gegenteil verkehrt. Diese Veränderung hängt am ehesten zusammen mit dem Zurücktreten der Geruchsreize, durch welche der Menstruationsvorgang auf die männliche Psyche einwirkte. Deren Rolle wurde von Gesichtserregungen übernommen, die im Gegensatz zu den intermittierenden Geruchsreizen eine permanente Wirkung unterhalten konnten. Das Tabu der Menstruation entstammt dieser »organischen Verdrängung« als Abwehr einer überwundenen Entwicklungsphase; alle anderen Motivierungen sind wahrscheinlich sekundärer Natur. (Vgl. C. D. Daly, 1927.) Dieser Vorgang wiederholt sich auf anderem Niveau, wenn die Götter einer überholten Kulturperiode zu Dämonen werden. Das Zurücktreten der Geruchsreize scheint aber selbst Folge der Abwendung des Menschen von der Erde, des Entschlusses zum aufrechten Gang, der nun die bisher gedeckten Genitalien sichtbar und schutzbedürftig macht und so das Schämen hervorruft. Am Beginne des verhängnisvollen Kulturprozesses stünde also die Aufrichtung des Menschen. Die Verkettung läuft von hier aus über die Entwertung der Geruchsreize und die Isolierung der Periode zum Obergewicht der Gesichtserreize, Sichtbarwerden der Genitalien, weiter zur Kontinuität der Sexualerregung, Gründung der Familie und damit zur Schwelle der menschlichen Kultur. Dies ist nur eine theoretische Spekulation, aber wichtig genug, um eine exakte Nachprüfung an den Lebensverhältnissen der dem Menschen nahestehenden Tiere zu verdienen.

Auch in dem Kulturstreben nach Reinlichkeit, das in hygienischen Rücksichten eine nachträgliche Rechtfertigung findet, aber sich bereits vor dieser Einsicht geäußert hat, ist ein soziales Moment unverkennbar. Der Antrieb zur Reinlichkeit entspringt dem Drang nach Beseitigung der Exkremente, die der Sinneswahrnehmung unangenehm geworden sind. Wir wissen, daß es in der Kinderstube anders ist. Die Exkremente erregen beim Kinde keinen Abscheu, erscheinen ihm als losgelöster Teil seines Körpers wertvoll. Die Erziehung dringt hier besonders energisch auf die Beschleunigung des bevorstehenden Entwicklungsganges, der die Exkremente wertlos, ekelhaft, abscheulich und verwerflich machen soll. Eine solche Umwertung wäre kaum möglich, wenn diese dem Körper entzogenen Stoffe nicht durch ihre starken Gerüche verurteilt wären, an dem Schicksal teilzunehmen, das nach der Aufrichtung des Menschen vom Boden den Geruchsreizen vorbehalten ist. Die Analerotik erliegt also zunächst der »organischen Verdrängung«, die den Weg zur Kultur gebahnt hat. Der soziale Faktor, der die weitere Umwandlung der Analerotik besorgt, bezeugt sich durch die Tatsache, daß trotz aller Entwicklungsfortschritte dem Menschen der Geruch der eigenen Exkremente kaum anstößig ist, immer nur der der Ausscheidungen des anderen. Der Unreinliche, d. h. der, der seine Exkremente nicht verbirgt, beleidigt also den anderen, zeigt keine Rücksicht für ihn, und dasselbe besagen ja auch die kräftigsten, gebräuchlichsten Beschimpfungen. Es wäre auch unverständlich, daß der Mensch den Namen seines treuesten Freundes in der Tierwelt als Schimpfwort verwendet, wenn der Hund nicht durch zwei Eigenschaften die Verachtung des Menschen auf sich zöge, daß er ein Geruchstier ist, das sich vor Exkrementen nicht scheut, und daß er sich seiner sexuellen Funktionen nicht schämt.

²⁾ Unter den Dichtungen des feinsinnigen Engländers J. Galsworthy, der sich heute allgemeiner Anerkennung erfreut, schätzte ich früh eine kleine Geschichte, betitelt: 'The Apple-Tree'. Sie zeigt in eindringlicher Weise, wie im Leben des heutigen Kulturmenschen für die einfache, natürliche Liebe zweier Menschenkinder kein Raum mehr ist.

³⁾ Folgende Bemerkungen, um die oben ausgesprochene Vermutung zu stützen: Auch der Mensch ist ein Tierwesen von unzweideutig bisexueller Anlage. Das Individuum entspricht einer Verschmelzung zweier symmetrischer Hälften, von denen nach Ansicht mancher Forscher die eine rein männlich, die andere weiblich ist. Ebensovohl ist es möglich, daß jede Hälfte ursprünglich hermaphroditisch war. Die Geschlechtlichkeit ist eine biologische Tatsache, die, obwohl von außerordentlicher Bedeutung für das Seelenleben, psychologisch schwer zu erfassen ist. Wir sind gewohnt zu sagen: jeder Mensch zeige sowohl männliche als weibliche Triebregungen, Bedürfnisse, Eigenschaften, aber den Charakter des Männlichen und Weiblichen kann zwar die Anatomie, aber nicht die Psychologie aufzeigen. Für sie verblaßt der geschlechtliche Gegensatz zu dem von Aktivität und Passivität, wobei wir allzu unbedenklich die Aktivität mit der Männlichkeit, die Passivität mit der Weiblichkeit zusammenfallen lassen, was sich in der Tierreihe keineswegs ausnahmslos bestätigt. Die Lehre von der Bisexualität liegt noch sehr im dunkeln, und daß sie noch keine Verknüpfung mit der Trieblehre gefunden hat, müssen wir in der Psychoanalyse als schwere Störung verspüren. Wie dem auch sein mag, wenn wir als tatsächlich annehmen, daß der Einzelne in seinem Sexualleben männliche wie weibliche Wünsche befriedigen will, sind wir für die Möglichkeit vorbereitet, daß diese Ansprüche nicht durch das nämliche Objekt erfüllt werden und daß sie einander stören, wenn es nicht gelingt, sie auseinanderzuhalten und jede Regung in eine besondere, ihr angemessene Bahn zu leiten. Eine andere Schwierigkeit ergibt sich daraus, daß der erotischen Beziehung außer der ihr eigenen sadistischen Komponente so häufig ein Betrag von direkter Aggressionsneigung beigesellt ist. Das Liebesobjekt wird diesen Komplikationen nicht immer soviel Verständnis und

Toleranz entgegenbringen wie jene Bäuerin, die sich beklagt, daß ihr Mann sie nicht mehr liebt, weil er sie seit einer Woche nicht mehr geprügelt hat.

Am tiefsten reicht aber die Vermutung, die an die Ausführungen in der Anmerkung S. 229 f. anknüpft, daß mit der Aufrichtung des Menschen und der Entwertung des Geruchssinnes die gesamte Sexualität, nicht nur die Analerotik, ein Opfer der organischen Verdrängung zu werden drohte, so daß seither die sexuelle Funktion von einem weiter nicht zu begründenden Widerstreben begleitet wird, das eine volle Befriedigung verhindert und vom Sexualziel wegdrängt zu Sublimierungen und Libidoverschiebungen. Ich weiß, daß Bleuler (1913) einmal auf das Vorhandensein einer solchen ursprünglichen abweisenden Einstellung zum Sexualleben hingewiesen hat. An der Tatsache des »*Inter urinas et faeces nascimur*« [wir werden zwischen Urin und Faeces geboren] nehmen alle Neurotiker und viele außer ihnen Anstoß. Die Genitalien erzeugen auch starke Geruchsempfindungen, die vielen Menschen unerträglich sind und ihnen den Sexualverkehr verleiden. So ergäbe sich als tiefste Wurzel der mit der Kultur fortschreitenden Sexualverdrängung die organische Abwehr der mit dem aufrechten Gang gewonnenen neuen Lebensform gegen die frühere animalische Existenz, ein Resultat wissenschaftlicher Erforschung, das sich in merkwürdiger Weise mit oft laut gewordenen banalen Vorurteilen deckt. Immerhin sind dies derzeit nur ungesicherte, von der Wissenschaft nicht erhärtete Möglichkeiten. Wir wollen auch nicht vergessen, daß trotz der unleugbaren Entwertung der Geruchsreize es selbst in Europa Völker gibt, die die starken, uns so widrigen Genitalgerüche als Reizmittel der Sexualität hochschätzen und auf sie nicht verzichten wollen. (Siehe die folkloristischen Erhebungen auf die »Umfrage« von Iwan Bloch »Über den Geruchssinn in der *vita sexualis*« in verschiedenen Jahrgängen der *Anthropophyteia* von Friedrich S. Krauß.)

V.

[Einschränkung der Sexualität und Agression zugunsten der Sicherheit]

Die psychoanalytische Arbeit hat uns gelehrt, daß gerade diese Versagungen des Sexuallebens von den sogenannten Neurotikern nicht vertragen werden. Sie schaffen sich in ihren Symptomen Ersatzbefriedigungen, die aber entweder an sich Leiden schaffen oder Leidensquelle werden, indem sie ihnen Schwierigkeiten mit Umwelt und Gesellschaft bereiten. Das letztere ist leicht verständlich, das andere gibt uns ein neues Rätsel auf. Die Kultur verlangt aber noch andere Opfer als an Sexualbefriedigung.

Wir haben die Schwierigkeiten der Kulturentwicklung als eine allgemeine Entwicklungsschwierigkeit aufgefaßt, indem wir sie auf die Trägheit der Libido zurückführten, auf deren Abneigung, eine alte Position gegen eine neue zu verlassen. Wir sagen ungefähr dasselbe, wenn wir den Gegensatz zwischen Kultur und Sexualität davon ableiten, daß die sexuelle Liebe ein Verhältnis zwischen zwei Personen ist, bei dem ein Dritter nur überflüssig oder störend sein kann, während die Kultur auf Beziehungen unter einer größeren Menschenanzahl ruht. Auf der Höhe eines Liebesverhältnisses bleibt kein Interesse für die Umwelt übrig; das Liebespaar genügt sich selbst, braucht auch nicht das gemeinsame Kind, um glücklich zu sein. In keinem anderen Falle verrät der Eros so deutlich den Kern seines Wesens, die Absicht, aus mehreren eines zu machen, aber wenn er dies, wie es sprichwörtlich geworden ist, in der Verliebtheit zweier Menschen zueinander erreicht hat, will er darüber nicht hinausgehen.

Wir können uns bisher sehr gut vorstellen, daß eine Kulturgemeinschaft: aus solchen Doppelindividuen bestünde, die, in sich libidinös gesättigt, durch das Band der Arbeits- und Interessengemeinschaft miteinander verknüpft sind. In diesem Falle brauchte die Kultur der Sexualität keine Energie zu entziehen. Aber dieser wünschenswerte Zustand besteht nicht und hat niemals bestanden; die Wirklichkeit zeigt uns, daß die Kultur sich nicht mit den ihr bisher zugestandenen Bindungen begnügt, daß sie die Mitglieder der Gemeinschaft auch libidinös aneinander binden will, daß sie sich aller Mittel hiezu bedient, jeden Weg begünstigt, starke Identifizierungen unter ihnen herzustellen, im größten Ausmaße zielgehemmte Libido anbietet, um die Gemeinschaftsbande durch Freundschaftsbeziehungen zu kräftigen. Zur Erfüllung dieser Absichten wird die Einschränkung des Sexuallebens unvermeidlich. Uns fehlt aber die Einsicht in die Notwendigkeit, welche die Kultur auf diesen Weg drängt und ihre Gegnerschaft zur Sexualität begründet. Es muß sich um einen von uns noch nicht entdeckten störenden Faktor handeln.

Eine der sogenannten Idealforderungen der Kulturgesellschaft kann uns hier die Spur zeigen. Sie lautet: »Du sollst den Nächsten lieben wie dich selbst«; sie ist weltberühmt, gewiß älter als das Christentum, das sie als seinen stolzesten Anspruch vorweist, aber sicherlich nicht sehr alt; in historischen Zeiten war sie den Menschen noch fremd. Wir wollen uns naiv zu ihr einstellen, als hörten wir von ihr zum ersten Male. Dann können wir ein Gefühl von Überraschung und Befremden nicht unterdrücken. Warum sollen wir das? Was soll es uns helfen? Vor allem aber, wie bringen wir das zustande? Wie wird es uns möglich? Meine Liebe ist etwas mir Wertvolles, das ich nicht ohne Rechenschaft verwerfen darf. Sie legt mir Pflichten auf, die ich mit Opfern zu erfüllen bereit sein muß. Wenn ich einen anderen liebe, muß er es auf irgendeine Art verdienen. (Ich sehe von dem Nutzen, den er mir bringen kann, sowie von seiner möglichen Bedeutung als Sexualobjekt für mich ab; diese beiden Arten der Beziehung kommen für die Vorschrift der Nächstenliebe nicht in Betracht.) Er verdient es, wenn er mir in wichtigen Stücken so ähnlich ist, daß ich in ihm mich selbst lieben kann; er verdient es, wenn er so viel vollkommener ist als ich, daß ich mein Ideal von meiner eigenen Person in ihm lieben kann; ich muß ihn lieben, wenn er der Sohn meines Freundes ist, denn der Schmerz des Freundes, wenn ihm ein Leid zustößt, wäre auch mein Schmerz, ich müßte ihn teilen. Aber wenn er mir fremd ist und mich durch keinen eigenen Wert, keine bereits erworbene Bedeutung für mein Gefühlsleben anziehen kann, wird es mir schwer, ihn zu lieben. Ich tue sogar unrecht damit, denn meine Liebe wird von all den Meinen als

Bevorzugung geschätzt; es ist ein Unrecht an ihnen, wenn ich den Fremden ihnen gleichstelle. Wenn ich ihn aber lieben soll, mit jener Weltliebe, bloß weil er auch ein Wesen dieser Erde ist, wie das Insekt, der Regenwurm, die Ringelnatter, dann wird, fürchte ich, ein geringer Betrag Liebe auf ihn entfallen, unmöglich so viel, als ich nach dem Urteil der Vernunft berechtigt bin, für mich selbst zurückzubehalten. Wozu eine so feierlich auftretende Vorschrift, wenn ihre Erfüllung sich nicht als vernünftig empfehlen kann?

Wenn ich näher zusehe, finde ich noch mehr Schwierigkeiten. Dieser Fremde ist nicht nur im allgemeinen nicht liebenswert, ich muß ehrlich bekennen, er hat mehr Anspruch auf meine Feindseligkeit, sogar auf meinen Haß. Er scheint nicht die mindeste Liebe für mich zu haben, bezeugt mir nicht die geringste Rücksicht. Wenn es ihm einen Nutzen bringt, hat er kein Bedenken, mich zu schädigen, fragt sich dabei auch nicht, ob die Höhe seines Nutzens der Größe des Schadens, den er mir zufügt, entspricht. Ja, er braucht nicht einmal einen Nutzen davon zu haben; wenn er nur irgendeine Lust damit befriedigen kann, macht er sich nichts daraus, mich zu verspotten, zu beleidigen, zu verleumden, seine Macht an mir zu zeigen, und je sicherer er sich fühlt, je hilfloser ich bin, desto sicherer darf ich dies Benehmen gegen mich von ihm erwarten. Wenn er sich anders verhält, wenn er mir als Fremdem Rücksicht und Schonung erweist, bin ich ohnedies, ohne jene Vorschrift bereit, es ihm in ähnlicher Weise zu vergelten. Ja, wenn jenes großartige Gebot lauten würde: »Liebe deinen Nächsten, wie dein Nächster dich liebt«, dann würde ich nicht widersprechen. Es gibt ein zweites Gebot, das mir noch unfaßbarer scheint und ein noch heftigeres Sträuben in mir entfesselt. Es heißt: »Liebe deine Feinde.« Wenn ich's recht überlege, habe ich unrecht, es als eine noch stärkere Zumutung abzuweisen. Es ist im Grunde dasselbe.¹⁾

Ich glaube nun von einer würdevollen Stimme die Mahnung zu hören: »Eben darum, weil der Nächste nicht liebenswert und eher dein Feind ist, sollst du ihn lieben wie dich selbst.« Ich verstehe dann, das ist ein ähnlicher Fall wie das *Credo quia absurdum*.

Es ist nun sehr wahrscheinlich, daß der Nächste, wenn er aufgefordert wird, mich so zu lieben wie sich selbst, genauso antworten wird wie ich und mich mit den nämlichen Begründungen abweisen wird. Ich hoffe, nicht mit demselben objektiven Recht, aber dasselbe wird auch er meinen. Immerhin gibt es Unterschiede im Verhalten der Menschen, die die Ethik mit Hinwegsetzung über deren Bedingtheit als »gut« und »böse« klassifiziert. Solange diese unleugbaren Unterschiede nicht aufgehoben sind, bedeutet die Befolgung der hohen ethischen Forderungen eine Schädigung der Kulturabsichten, indem sie direkte Prämien für das Bösessein aufstellt. Man kann hier die Erinnerung an einen Vorgang nicht abweisen, der sich in der französischen Kammer zutrug, als über die Todesstrafe verhandelt wurde; ein Redner hatte sich leidenschaftlich für ihre Abschaffung eingesetzt und erntete stürmischen Beifall, bis eine Stimme aus dem Saale die Worte dazwischenrief: «*Que messieurs les assassins commencent !*»

Das gern verleugnete Stück Wirklichkeit hinter alledem ist, daß der Mensch nicht ein sanftes, liebebedürftiges Wesen ist, das sich höchstens, wenn angegriffen, auch zu verteidigen vermag, sondern daß er zu seinen Triebbegabungen auch einen mächtigen Anteil von Aggressionsneigung rechnen darf. Infolgedessen ist ihm der Nächste nicht nur möglicher Helfer und Sexualobjekt, sondern auch eine Versuchung, seine Aggression an ihm zu befriedigen, seine Arbeitskraft ohne Entschädigung auszunützen, ihn ohne seine Einwilligung sexuell zu gebrauchen, sich in den Besitz seiner Habe zu setzen, ihn zu demütigen, ihm Schmerzen zu bereiten, zu martern und zu töten. *Homo homini lupus*; wer hat nach allen Erfahrungen des Lebens und der Geschichte den Mut, diesen Satz zu bestreiten? Diese grausame Aggression wartet in der Regel eine Provokation ab oder stellt sich in den Dienst einer anderen Absicht, deren Ziel auch mit milderen Mitteln zu erreichen wäre. Unter ihr günstigen Umständen, wenn die seelischen Gegenkräfte, die sie sonst hemmen, weggefallen sind, äußert sie sich auch spontan, enthüllt den Menschen als wilde Bestie, der die Schonung der eigenen Art fremd ist. Wer die Greuel der Völkerwanderung, der Einbrüche der Hunnen, der sogenannten Mongolen unter Dschengis Khan und Timurlenk, der Eroberung Jerusalems durch die frommen Kreuzfahrer, ja selbst noch die Schrecken des letzten Weltkriegs in seine Erinnerung ruft, wird sich vor der Tatsächlichkeit dieser Auffassung demütig beugen müssen.

Die Existenz dieser Aggressionsneigung, die wir bei uns selbst verspüren können, beim anderen mit Recht voraussetzen, ist das Moment, das unser Verhältnis zum Nächsten stört und die Kultur zu ihrem Aufwand nötigt. Infolge dieser primären Feindseligkeit der Menschen gegeneinander ist die Kulturgesellschaft beständig vom Zerfall bedroht. Das Interesse der Arbeitsgemeinschaft würde sie nicht zusammenhalten, triebhafte Leidenschaften sind stärker als vernünftige Interessen. Die Kultur muß alles aufbieten, um den Aggressionstrieben der Menschen Schranken zu setzen, ihre Äußerungen durch psychische Reaktionsbildungen niederzuhalten. Daher also das Aufgebot von Methoden, die die Menschen zu Identifizierungen und zielgehemmten Liebesbeziehungen antreiben sollen, daher die Einschränkung des Sexuallebens und daher auch das Idealebot, den Nächsten so zu lieben wie sich selbst, das sich wirklich dadurch rechtfertigt, daß nichts anderes der ursprünglichen menschlichen Natur so sehr zuwiderläuft. Durch alle ihre Mühen hat diese Kulturbestrebung bisher nicht sehr viel erreicht. Die größten Ausschreitungen der brutalen Gewalt hofft sie zu verhüten, indem sie sich selbst das Recht beilegt, an den Verbrechern Gewalt zu üben, aber die vorsichtigeren und feineren Äußerungen der menschlichen Aggression vermag das Gesetz nicht zu erfassen. Jeder von uns kommt dahin, die Erwartungen, die er in der Jugend an seine Mitmenschen geknüpft, als Illusionen fallenzulassen, und kann erfahren, wie sehr ihm das Leben durch deren Übelwollen erschwert und schmerzhaft gemacht wird. Dabei wäre es ein Unrecht, der Kultur vorzuwerfen, daß sie Streit und Wettkampf aus den menschlichen Betätigungen ausschließen will. Diese sind sicherlich unentbehrlich, aber Gegnerschaft ist nicht notwendig Feindschaft, wird nur zum Anlaß für sie mißbraucht.

Die Kommunisten glauben den Weg zur Erlösung vom Übel gefunden zu haben. Der Mensch ist eindeutig gut, seinem Nächsten wohlgesinnt, aber die Einrichtung des privaten Eigentums hat seine Natur verdorben. Besitz an privaten Gütern gibt dem einen die Macht und damit die Versuchung, den Nächsten zu mißhandeln; der vom Besitz Ausgeschlossene muß sich in Feindseligkeit gegen den Unterdrücker auflehnen. Wenn man das Privateigentum aufhebt, alle Güter gemeinsam macht und alle Menschen an deren Genuß teilnehmen läßt, werden Übelwollen und Feindseligkeit unter den Menschen verschwinden. Da alle Bedürfnisse befriedigt sind, wird keiner Grund haben, in dem anderen seinen Feind zu sehen; der notwendigen Arbeit werden sich alle bereitwillig unterziehen. Ich habe nichts mit der wirtschaftlichen Kritik des kommunistischen Systems zu tun, ich kann nicht untersuchen, ob die Abschaffung des privaten Eigentums zweckdienlich und vorteilhaft ist.²⁾ Aber seine psychologische Voraussetzung vermag ich als haltlose Illusion zu erkennen. Mit der Aufhebung des Privateigentums entzieht man der menschlichen Aggressionslust eines ihrer Werkzeuge, gewiß ein starkes und gewiß nicht das stärkste. An den Unterschieden von Macht und Einfluß, welche die Aggression für ihre Absichten mißbraucht, daran hat man nichts geändert, auch an ihrem Wesen nicht. Sie ist nicht durch das Eigentum geschaffen worden, herrschte fast uneingeschränkt in Urzeiten, als das Eigentum noch sehr armselig war, zeigt sich bereits in der Kinderstube, kaum daß das Eigentum seine anale Urform aufgegeben hat, bildet den Bodensatz aller zärtlichen und Liebesbeziehungen unter den Menschen, vielleicht mit alleiniger Ausnahme der einer Mutter zu ihrem männlichen Kind. Räumt man das persönliche Anrecht auf dingliche Güter weg, so bleibt noch das Vorrecht aus sexuellen Beziehungen, das die Quelle der stärksten Mißgunst und der heftigsten Feindseligkeit unter den sonst gleichgestellten Menschen werden muß. Hebt man auch dieses auf durch die völlige Befreiung des Sexuallebens, beseitigt also die Familie, die Keimzelle der Kultur, so läßt sich zwar nicht vorhersehen, welche neuen Wege die Kulturentwicklung einschlagen kann, aber eines darf man erwarten, daß der unzerstörbare Zug der menschlichen Natur ihr auch dorthin folgen wird.

Es wird den Menschen offenbar nicht leicht, auf die Befriedigung dieser ihrer Aggressionsneigung zu verzichten; sie fühlen sich nicht wohl dabei. Der Vorteil eines kleineren Kulturkreises, daß er dem Trieb einen Ausweg an der Befriedigung der Außenstehenden gestattet, ist nicht geringzuschätzen. Es ist immer möglich, eine größere Menge von Menschen in Liebe aneinander zu binden, wenn nur andere für die Äußerung der Aggression übrigbleiben. Ich habe mich einmal mit dem Phänomen beschäftigt, daß gerade benachbarte und einander auch sonst nahestehende Gemeinschaften sich gegenseitig befehden und verspotten, so Spanier und Portugiesen, Nord- und Süddeutsche, Engländer und Schotten usw. Ich gab ihm den Namen »Narzißmus der kleinen Differenzen«, der nicht viel zur Erklärung beiträgt. Man erkennt nun darin eine bequeme und relativ harmlose Befriedigung der Aggressionsneigung, durch die den Mitgliedern der Gemeinschaft das Zusammenhalten erleichtert wird. Das überallhin versprengte Volk der Juden hat sich in dieser Weise aner kennenswerte Verdienste um die Kulturen seiner Wirtsvölker erworben; leider haben alle Judengemetzel des Mittelalters nicht ausgereicht, dieses Zeitalter friedlicher und sicherer für seine christlichen Genossen zu gestalten. Nachdem der Apostel Paulus die allgemeine Menschenliebe zum Fundament seiner christlichen Gemeinde gemacht hatte, war die äußerste Intoleranz des Christentums gegen die draußen Verbliebenen eine unvermeidliche Folge geworden; den Römern, die ihr staatliches Gemeinwesen nicht auf die Liebe begründet hatten, war religiöse Unduldsamkeit fremd gewesen, obwohl die Religion bei ihnen Sache des Staates und der Staat von Religion durchtränkt war. Es war auch kein unverständlicher Zufall, daß der Traum einer germanischen Weltherrschaft zu seiner Ergänzung den Antisemitismus aufrief, und man erkennt es als begreiflich, daß der Versuch, eine neue kommunistische Kultur in Rußland aufzurichten, in der Verfolgung der Bourgeois seine psychologische Unterstützung findet. Man fragt sich nur besorgt, was die Sowjets anfangen werden, nachdem sie ihre Bourgeois ausgerottet haben.

Wenn die Kultur nicht allein der Sexualität, sondern auch der Aggressionsneigung des Menschen so große Opfer auferlegt, so verstehen wir es besser, daß es dem Menschen schwer wird, sich in ihr beglückt zu finden. Der Urmensch hatte es in der Tat darin besser, da er keine Triebeinschränkungen kannte. Zum Ausgleich war seine Sicherheit, solches Glück lange zu genießen, eine sehr geringe. Der Kulturmensch hat für ein Stück Glücksmöglichkeit ein Stück Sicherheit eingetauscht. Wir wollen aber nicht vergessen, daß in der Urfamilie nur das Oberhaupt sich solcher Triebfreiheit erfreute; die anderen lebten in sklavischer Unterdrückung. Der Gegensatz zwischen einer die Vorteile der Kultur genießenden Minderheit und einer dieser Vorteile beraubten Mehrzahl war also in jener Urzeit der Kultur aufs Äußerste getrieben. Über den heute lebenden Primitiven haben wir durch sorgfältigere Erkundung erfahren, daß sein Triebleben keineswegs ob seiner Freiheit beneidet werden darf; es unterliegt Einschränkungen von anderer Art, aber vielleicht von größerer Strenge als das des modernen Kulturmenschen.

Wenn wir gegen unseren jetzigen Kulturzustand mit Recht einwenden, wie unzureichend er unsere Forderungen an eine beglückende Lebensordnung erfüllt, wieviel Leid er gewähren läßt, das wahrscheinlich zu vermeiden wäre, wenn wir mit schonungsloser Kritik die Wurzeln seiner Unvollkommenheit aufzudecken streben, üben wir gewiß unser gutes Recht und zeigen uns nicht als Kulturfeinde. Wir dürfen erwarten, allmählich solche Abänderungen unserer Kultur durchzusetzen, die unsere Bedürfnisse besser befriedigen und jener Kritik entgehen. Aber vielleicht machen wir uns auch mit der Idee vertraut, daß es Schwierigkeiten gibt, die dem Wesen der Kultur anhaften und die keinem Reformversuch weichen werden. Außer den Aufgaben der Triebeinschränkung, auf die wir vorbereitet sind, drängt sich uns die Gefahr eines Zustandes auf, den man »das psychologische Elend der Masse« benennen kann. Diese Gefahr droht am ehesten, wo die gesellschaftliche Bindung hauptsächlich durch Identifizierung der Teilnehmer untereinander hergestellt wird, während Führerindividualitäten nicht zu jener Bedeutung kommen, die ihnen bei der

Massenbildung zufallen sollte.³⁾ Der gegenwärtige Kulturzustand Amerikas gäbe eine gute Gelegenheit, diesen befürchteten Kulturschaden zu studieren. Aber ich vermeide die Versuchung, in die Kritik der Kultur Amerikas einzugehen; ich will nicht den Eindruck hervorrufen, als wollte ich mich selbst amerikanischer Methoden bedienen.

¹⁾ Ein großer Dichter darf sich gestatten, schwer verpönte psychologische Wahrheiten wenigstens scherzend zum Ausdruck zu bringen. So gesteht H. Heine: »Ich habe die friedlichste Gesinnung. Meine Wünsche sind: eine bescheidene Hütte, ein Strohdach, aber ein gutes Bett, gutes Essen, Milch und Butter, sehr frisch, vor dem Fenster Blumen, vor der Tür einige schöne Bäume, und wenn der liebe Gott mich ganz glücklich machen will, läßt er mich die Freude erleben, daß an diesen Bäumen etwa sechs bis sieben meiner Feinde aufgehängt werden. Mit gerührtem Herzen werde ich ihnen vor ihrem Tode alle Unbill verzeihen, die sie mir im Leben zugefügt — ja, man muß seinen Feinden verzeihen, aber nicht früher, als bis sie gehenkt werden.« (Heine, *Gedanken und Einfälle*.)

²⁾ Wer in seinen eigenen jungen Jahren das Elend der Armut verkostet, die Gleichgiltigkeit und den Hochmut der Besitzenden erfahren hat, sollte vor dem Verdacht geschützt sein, daß er kein Verständnis und kein Wohlwollen für die Bestrebungen hat, die Besitzungleichheit der Menschen und was sich aus ihr ableitet, zu bekämpfen. Freilich, wenn sich dieser Kampf auf die abstrakte Gerechtigkeitsforderung der Gleichheit aller Menschen berufen will, liegt der Einwand zu nahe, daß die Natur durch die höchst ungleichmäßige körperliche Ausstattung und geistige Begabung der Einzelnen Ungerechtigkeiten eingesetzt hat, gegen die es keine Abhilfe gibt.

³⁾ S.: *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1921 c).

VI.

[Der Todes- und Destruktionstrieb]

Ich habe bei keiner Arbeit so stark die Empfindung gehabt wie diesmal, daß ich allgemein Bekanntes darstelle, Papier und Tinte, in weiterer Folge Setzerarbeit und Druckerschwärze aufbiete, um eigentlich selbstverständliche Dinge zu erzählen. Darum greife ich es gerne auf, wenn sich der Anschein ergibt, daß die Anerkennung eines besonderen, selbständigen Aggressionstriebes eine Abänderung der psychoanalytischen Trieblehre bedeutet.

Es wird sich zeigen, daß dem nicht so ist, daß es sich bloß darum handelt, eine Wendung, die längst vollzogen worden ist, schärfer zu fassen und in ihre Konsequenzen zu verfolgen. Von allen langsam entwickelten Stücken der analytischen Theorie hat sich die Trieblehre am mühseligsten vorwärts getastet. Und sie war doch dem Ganzen so unentbehrlich, daß irgend etwas an ihre Stelle gerückt werden mußte. In der vollen Ratlosigkeit der Anfänge gab mir der Satz des Dichterphilosophen Schiller den ersten Anhalt, daß »Hunger und Liebe« das Getriebe der Welt zusammenhalten. Der Hunger konnte als Vertreter jener Triebe gelten, die das Einzelwesen erhalten wollen, die Liebe strebt nach Objekten; ihre Hauptfunktion, von der Natur in jeder Weise begünstigt, ist die Erhaltung der Art. So traten zuerst Ichtriebe und Objekttriebe einander gegenüber. Für die Energie der letzteren, und ausschließlich für sie, führte ich den Namen Libido ein; somit lief der Gegensatz zwischen den Ichtrieben und den aufs Objekt gerichteten »libidinösen« Trieben der Liebe im weitesten Sinne. Einer von diesen Objekttrieben, der sadistische, tat sich zwar dadurch hervor, daß sein Ziel so gar nicht liebevoll war, auch schloß er sich offenbar in manchen Stücken den Ichtrieben an, konnte seine nahe Verwandtschaft mit Bemächtigungstrieben ohne libidinöse Absicht nicht verbergen, aber man kam über diese Unstimmigkeit hinweg; der Sadismus gehörte doch offenbar zum Sexualleben, das grausame Spiel konnte das zärtliche ersetzen. Die Neurose erschien als der Ausgang eines Kampfes zwischen dem Interesse der Selbstbewahrung und den Anforderungen der Libido, ein Kampf, in dem das Ich gesiegt hatte, aber um den Preis schwerer Leiden und Verzichtes.

Jeder Analytiker wird zugeben, daß dies auch heute nicht wie ein längst überwundener Irrtum klingt. Doch wurde eine Abänderung unerlässlich, als unsere Forschung vom Verdrängten zum Verdrängenden, von den Objekttrieben zum Ich fortschritt. Entscheidend wurde hier die Einführung des Begriffes Narzißmus, d. h. die Einsicht, daß das Ich selbst mit Libido besetzt ist, sogar deren ursprüngliche Heimstätte sei und gewissermaßen auch ihr Hauptquartier bleibe. Diese narzißtische Libido wendet sich den Objekten zu, wird so zur Objektlibido und kann sich in narzißtische Libido zurückverwandeln. Der Begriff Narzißmus machte es möglich, die traumatische Neurose sowie viele den Psychosen nahestehende Affektionen und diese selbst analytisch zu erfassen. Die Deutung der Übertragungsneurosen als Versuche des Ichs, sich der Sexualität zu erwehren, brauchte nicht verlassen zu werden, aber der Begriff der Libido geriet in Gefahr. Da auch die Ichtriebe libidinös waren, schien es eine Weile unvermeidlich, Libido mit Triebenergie überhaupt zusammenfallen zu lassen, wie C. G. Jung schon früher gewollt hatte. Doch blieb etwas zurück wie eine noch nicht zu begründende Gewißheit, daß die Triebe nicht alle von gleicher Art sein können. Den nächsten Schritt machte ich in *Jenseits des Lustprinzips* (1920 g), als mir der Wiederholungszwang und der konservative Charakter des Trieblebens zuerst auffiel. Ausgehend von Spekulationen über den Anfang des Lebens und von biologischen Parallelen zog ich den Schluß, es müsse außer dem Trieb, die lebende Substanz zu erhalten und zu immer größeren Einheiten zusammenzufassen,¹⁾ einen anderen, ihm gegensätzlichen geben, der diese Einheiten aufzulösen und in den uranfänglichen, anorganischen Zustand zurückzuführen strebe. Also außer dem Eros einen Todestrieb; aus dem Zusammen- und Gegeneinanderwirkendieser beiden ließen sich die Phänomene des Lebens erklären. Nun war es nicht leicht, die Tätigkeit dieses angenommenen Todestriebs aufzuzeigen. Die Äußerungen des Eros waren auffällig und geräuschvoll genug; man konnte annehmen, daß der Todestrieb stumm im Inneren des Lebewesens an dessen Auflösung arbeite, aber das war natürlich kein Nachweis. Weiter führte die Idee,

daß sich ein Anteil des Triebes gegen die Außenwelt wende und dann als Trieb zur Aggression und Destruktion zum Vorschein komme. Der Trieb würde so selbst in den Dienst des Eros gezwängt, indem das Lebewesen anderes, Belebtes wie Unbelebtes, anstatt seines eigenen Selbst vernichtete. Umgekehrt würde die Einschränkung dieser Aggression nach außen die ohnehin immer vor sich gehende Selbstzerstörung steigern müssen. Gleichzeitig konnte man aus diesem Beispiel erraten, daß die beiden Triebarten selten — vielleicht niemals — voneinander isoliert auftreten, sondern sich in verschiedenen, sehr wechselnden Mischungsverhältnissen miteinander legieren und dadurch unserem Urteil unkenntlich machen. Im längst als Partialtrieb der Sexualität bekannten Sadismus hätte man eine derartige besonders starke Legierung des Liebesstrebens mit dem Destruktionstrieb vor sich, wie in seinem Widerpart, im Masochismus, eine Verbindung der nach innen gerichteten Destruktion mit der Sexualität, durch welche die sonst unwahrnehmbare Strebung eben auffällig und fühlbar wird.

Die Annahme des Todes- oder Destruktionstriebes hat selbst in analytischen Kreisen Widerstand gefunden; ich weiß, daß vielfach die Neigung besteht, alles, was an der Liebe gefährlich und feindselig gefunden wird, lieber einer ursprünglichen Bipolarität ihres eigenen Wesens zuzuschreiben. Ich hatte die hier entwickelten Auffassungen anfangs nur versuchsweise vertreten, aber im Laufe der Zeit haben sie eine solche Macht über mich gewonnen, daß ich nicht mehr anders denken kann. Ich meine, sie sind theoretisch ungleich brauchbarer als alle möglichen anderen, sie stellen jene Vereinfachung ohne Vernachlässigung oder Vergewaltigung der Tatsachen her, nach der wir in der wissenschaftlichen Arbeit streben. Ich erkenne, daß wir im Sadismus und Masochismus die stark mit Erotik legierten Äußerungen des nach außen und nach innen gerichteten Destruktionstriebes immer vor uns gesehen haben, aber ich verstehe nicht mehr, daß wir die Ubiquität der nicht erotischen Aggression und Destruktion übersehen und versäumen konnten, ihr die gebührende Stellung in der Deutung des Lebens einzuräumen. (Die nach innen gewendete Destruktionssucht entzieht sich ja, wenn sie nicht erotisch gefärbt ist, meist der Wahrnehmung.) Ich erinnere mich meiner eigenen Abwehr, als die Idee des Destruktionstriebes zuerst in der psychoanalytischen Literatur auftauchte, und wie lange es dauerte, bis ich für sie empfänglich wurde. Daß andere dieselbe Ablehnung zeigten und noch zeigen, verwundert mich weniger. Denn die Kindlein, sie hören es nicht gerne, wenn die angeborene Neigung des Menschen zum »Bösen«, zur Aggression, Destruktion und damit auch zur Grausamkeit erwähnt wird. Gott hat sie ja zum Ebenbild seiner eigenen Vollkommenheit geschaffen, man will nicht daran gemahnt werden, wie schwer es ist, die — trotz der Beteuerungen der Christian Science — unleugbare Existenz des Bösen mit seiner Allmacht oder seiner Allgüte zu vereinen. Der Teufel wäre zur Entschuldigung Gottes die beste Auskunft, er würde dabei dieselbe ökonomisch entlastende Rolle übernehmen wie der Jude in der Welt des arischen Ideals. Aber selbst dann: man kann doch von Gott ebensowohl Rechenschaft für die Existenz des Teufels verlangen wie für die des Bösen, das er verkörpert. Angesichts dieser Schwierigkeiten ist es für jedermann ratsam, an geeigneter Stelle eine tiefe Verbeugung vor der tief sittlichen Natur des Menschen zu machen; es verhilft einem zur allgemeinen Beliebtheit, und es wird einem manches dafür nachgesehen.²⁾

Der Name Libido kann wiederum für die Kraftäußerungen des Eros verwendet werden, um sie von der Energie des Todestriebes zu sondern.³⁾ Es ist zuzugestehen, daß wir letzteren um so viel schwerer erfassen, gewissermaßen nur als Rückstand hinter dem Eros erraten und daß er sich uns entzieht, wo er nicht durch die Legierung mit dem Eros verraten wird. Im Sadismus, wo er das erotische Ziel in seinem Sinne umbiegt, dabei doch das sexuelle Streben voll befriedigt, gelingt uns die klarste Einsicht in sein Wesen und seine Beziehung zum Eros. Aber auch wo er ohne sexuelle Absicht auftritt, noch in der blindesten Zerstörungswut läßt sich nicht verkennen, daß seine Befriedigung mit einem außerordentlich hohen narzißtischen Genuß verknüpft ist, indem sie dem Ich die Erfüllung seiner alten Allmachtswünsche zeigt. Gemäßigt und gebändigt, gleichsam zielgehemmt, muß der Destruktionstrieb, auf die Objekte gerichtet, dem Ich die Befriedigung seiner Lebensbedürfnisse und die Herrschaft über die Natur verschaffen. Da seine Annahme wesentlich auf theoretischen Gründen ruht, muß man zugeben, daß sie auch gegen theoretische Einwendungen nicht voll gesichert ist. Aber so erscheint es uns eben jetzt beim gegenwärtigen Stand unserer Einsichten; zukünftige Forschung und Überlegung wird gewiß die entscheidende Klarheit bringen. Für alles Weitere stelle ich mich also auf den Standpunkt, daß die Aggressionsneigung eine ursprüngliche, selbständige Triebanlage des Menschen ist, und komme darauf zurück, daß die Kultur ihr stärkstes Hindernis in ihr findet. Irgendeinmal im Laufe dieser Untersuchung hat sich uns die Einsicht aufgedrängt, die Kultur sei ein besonderer Prozeß, der über die Menschheit abläuft, und wir stehen noch immer unter dem Banne dieser Idee. Wir fügen hinzu, sie sei ein Prozeß im Dienste des Eros, der vereinzelte menschliche Individuen, später Familien, dann Stämme, Völker, Nationen zu einer großen Einheit, der Menschheit, zusammenfassen wolle. Warum das geschehen müsse, wissen wir nicht; das sei eben das Werk des Eros. Diese Menschenmengen sollen libidinös aneinander gebunden werden; die Notwendigkeit allein, die Vorteile der Arbeitsgemeinschaft werden sie nicht zusammenhalten. Diesem Programm der Kultur widersetzt sich aber der natürliche Aggressionstrieb der Menschen, die Feindseligkeit eines gegen alle und aller gegen einen. Dieser Aggressionstrieb ist der Abkömmling und Hauptvertreter des Todestriebes, den wir neben dem Eros gefunden haben, der sich mit ihm in die Weltherrschaft teilt. Und nun, meine ich, ist uns der Sinn der Kulturentwicklung nicht mehr dunkel. Sie muß uns den Kampf zwischen Eros und Tod, Lebenstrieb und Destruktionstrieb zeigen, wie er sich an der Menschenart vollzieht. Dieser Kampf ist der wesentliche Inhalt des Lebens überhaupt, und darum ist die Kulturentwicklung kurzweg zu bezeichnen als der Lebenskampf der Menschenart.⁴⁾ Und diesen Streit der Giganten wollen unsere Kinderfrauen beschwichtigen mit dem »Eiapoepia vom Himmel!«

¹⁾ Der Gegensatz, in den hierbei die rastlose Ausbreitungstendenz des Eros zur allgemeinen konservativen Natur der Triebe tritt, ist auffällig und kann der Ausgangspunkt weiterer Problemstellungen werden.

²⁾ Ganz besonders überzeugend wirkt die Identifizierung des bösen Prinzips mit dem Destruktionstrieb in Goethes Mephistopheles:

»Denn alles, was entsteht,
Ist wert, daß es zugrunde geht.

.....

So ist denn alles, was Ihr Sünde,
Zerstörung, kurz das Böse nennt,
Mein eigentliches Element.«

Als seinen Gegner nennt der Teufel selbst nicht das Heilige, das Gute, sondern die Kraft der Natur zum Zeugen, zur Mehrung des Lebens, also den Eros.

.....

»Der Luft, dem Wasser, wie der Erden
Entwinden tausend Keime sich,
Im Trocknen, Feuchten, Warmen, Kalten!
Hätt' ich mir nicht die Flamme vorbehalten,
Ich hätte nichts Aparts für mich.«

³⁾ Unsere gegenwärtige Auffassung kann man ungefähr in dem Satz ausdrücken, daß an jeder Triebäußerung Libido beteiligt ist, aber daß nicht alles an ihr Libido ist.

⁴⁾ Wahrscheinlich mit der näheren Bestimmung: wie er sich von einem gewissen» noch zu erratenden Ereignis an gestalten mußte.

VII.

[Entwicklung des Über-Ichs und seiner Strenge]

Warum zeigen unsere Verwandten, die Tiere, keinen solchen Kulturkampf? Oh, wir wissen es nicht. Sehr wahrscheinlich haben einige unter ihnen, die Bienen, Ameisen, Termiten durch Jahrhunderttausende gerungen, bis sie jene staatlichen Institutionen, jene Verteilung der Funktionen, jene Einschränkung der Individuen gefunden haben, die wir heute bei ihnen bewundern. Kennzeichnend für unseren gegenwärtigen Zustand ist es, daß unsere Empfindungen uns sagen, in keinem dieser Tierstaaten und in keiner der dort dem Einzelwesen zugeteilten Rollen würden wir uns glücklich schätzen. Bei anderen Tierarten mag es zum zeitweiligen Ausgleich zwischen den Einflüssen der Umwelt und den in ihnen sich bekämpfenden Trieben, somit zu einem Stillstand der Entwicklung gekommen sein. Beim Urmenschen mag ein neuer Vorstoß der Libido ein neuerliches Sträuben des Destruktionstriebes angefacht haben. Es ist da sehr viel zu fragen, worauf es noch keine Antwort gibt.

Eine andere Frage liegt uns näher. Welcher Mittel bedient sich die Kultur, um die ihr entgegenstehende Aggression zu hemmen, unschädlich zu machen, vielleicht auszuschalten? Einige solcher Methoden haben wir bereits kennengelernt, die anscheinend wichtigste aber noch nicht. Wir können sie an der Entwicklungsgeschichte des Einzelnen studieren. Was geht mit ihm vor, um seine Aggressionslust unschädlich zu machen? Etwas sehr Merkwürdiges, das wir nicht erraten hätten und das doch so naheliegt. Die Aggression wird introjiziert, verinnerlicht, eigentlich aber dorthin zurückgeschickt, woher sie gekommen ist, also gegen das eigene Ich gewendet. Dort wird sie von einem Anteil des Ichs übernommen, das sich als Über-Ich dem übrigen entgegenstellt und nun als »Gewissen« gegen das Ich dieselbe strenge Aggressionsbereitschaft ausübt, die das Ich gerne an anderen, fremden Individuen befriedigt hätte. Die Spannung zwischen dem gestrengen Über-Ich und dem ihm unterworfenen Ich heißen wir Schuldbewußtsein; sie äußert sich als Strafbedürfnis. Die Kultur bewältigt also die gefährliche Aggressionslust des Individuums, indem sie es schwächt, entwaffnet und durch eine Instanz in seinem Inneren, wie durch eine Besatzung in der eroberten Stadt, überwachen läßt.

Über die Entstehung des Schuldgefühls denkt der Analytiker anders als sonst die Psychologen; auch ihm wird es nicht leicht, darüber Rechenschaft zu geben. Zunächst, wenn man fragt, wie kommt einer zu einem Schuldgefühl, erhält man eine Antwort, der man nicht widersprechen kann: man fühlt sich schuldig (Fromme sagen: sündig), wenn man etwas getan hat, was man als »böse« erkennt. Dann merkt man, wie wenig diese Antwort gibt. Vielleicht nach einigem Schwanken wird man hinzusetzen, auch wer dies Böse nicht getan hat, sondern bloß die Absicht, es zu tun, bei sich erkennt, kann sich für schuldig halten, und dann wird man die Frage aufwerfen, warum hier die Absicht der Ausführung gleichgeachtet wird. Beide Fälle setzen aber voraus, daß man das Böse bereits als verwerflich, als von der Ausführung auszuschließen erkannt hat. Wie kommt man zu dieser Entscheidung? Ein ursprüngliches, sozusagen natürliches Unterscheidungsvermögen für Gut und Böse darf man ablehnen. Das Böse ist oft gar nicht das dem Ich Schädliche oder Gefährliche, im Gegenteil auch etwas, was ihm erwünscht ist, ihm Vergnügen bereitet. Darin zeigt sich also fremder Einfluß; dieser bestimmt, was Gut und Böse heißen soll. Da eigene Empfindung den Menschen nicht auf denselben Weg geführt hätte, muß er ein Motiv haben, sich diesem fremden Einfluß zu unterwerfen. Es ist in seiner Hilflosigkeit und Abhängigkeit von anderen leicht zu entdecken, kann am besten als Angst vor dem Liebesverlust bezeichnet werden. Verliert er die Liebe des anderen, von dem er abhängig ist, so büßt er auch den Schutz vor mancherlei Gefahren ein, setzt sich vor allem der Gefahr aus, daß dieser Übermächtige ihm in der Form

der Bestrafung seine Überlegenheit erweist. Das Böse ist also anfänglich dasjenige, wofür man mit Liebesverlust bedroht wird; aus Angst vor diesem Verlust muß man es vermeiden. Darum macht es auch wenig aus, ob man das Böse bereits getan hat oder es erst tun will; in beiden Fällen tritt die Gefahr erst ein, wenn die Autorität es entdeckt, und diese würde sich in beiden Fällen ähnlich benehmen.

Man heißt diesen Zustand »schlechtes Gewissen«, aber eigentlich verdient er diesen Namen nicht, denn auf dieser Stufe ist das Schuldbewußtsein offenbar nur Angst vor dem Liebesverlust, »soziale« Angst. Beim kleinen Kind kann es niemals etwas anderes sein, aber auch bei vielen Erwachsenen ändert sich nicht mehr daran, als daß an Stelle des Vaters oder beider Eltern die größere menschliche Gemeinschaft tritt. Darum gestatten sie sich regelmäßig, das Böse, das ihnen Annehmlichkeiten verspricht, auszuführen, wenn sie nur sicher sind, daß die Autorität nichts davon erfährt oder ihnen nichts anhaben kann, und ihre Angst gilt allein der Entdeckung.¹⁾ Mit diesem Zustand hat die Gesellschaft unserer Tage im allgemeinen zu rechnen.

Eine große Änderung tritt erst ein, wenn die Autorität durch die Aufrichtung eines Über-Ichs verinnerlicht wird. Damit werden die Gewissensphänomene auf eine neue Stufe gehoben, im Grunde sollte man erst jetzt von Gewissen und Schuldgefühl sprechen.²⁾ Jetzt entfällt auch die Angst vor dem Entdecktwerden und vollends der Unterschied zwischen Böses tun und Böses wollen, denn vor dem Über-Ich kann sich nichts verbergen, auch Gedanken nicht. Der reale Ernst der Situation ist allerdings vergangen, denn die neue Autorität, das Über-Ich, hat unseres Glaubens kein Motiv, das Ich, mit dem es innig zusammengehört, zu mißhandeln. Aber der Einfluß der Genese, der das Vergangene und Überwundene weiterleben läßt, äußert sich darin, daß es im Grunde so bleibt, wie es zu Anfang war. Das Über-Ich peinigt das sündige Ich mit den nämlichen Angstempfindungen und lauert auf Gelegenheiten, es von der Außenwelt bestrafen zu lassen.

Auf dieser zweiten Entwicklungsstufe zeigt das Gewissen eine Eigentümlichkeit, die der ersten fremd war und die nicht mehr leicht zu erklären ist. Es benimmt sich nämlich um so strenger und mißtrauischer, je tugendhafter der Mensch ist, so daß am Ende gerade die es in der Heiligkeit am weitesten gebracht, sich der ärgsten Sündhaftigkeit beschuldigen. Die Tugend büßt dabei ein Stück des ihr zugesagten Lohnes ein, das gefügte und enthaltsame Ich genießt nicht das Vertrauen seines Mentors, bemüht sich, wie es scheint, vergeblich, es zu erwerben. Nun wird man bereit sein einzuwenden: das seien künstlich zurechtgemachte Schwierigkeiten. Das strengere und wachsamere Gewissen sei eben der ihn kennzeichnende Zug des sittlichen Menschen, und wenn die Heiligen sich für Sünder ausgeben, so täten sie es nicht mit Unrecht unter Berufung auf die Versuchungen zur Triebbefriedigung, denen sie in besonders hohem Maße ausgesetzt sind, da Versuchungen bekanntlich durch beständige Versagung nur wachsen, während sie bei gelegentlicher Befriedigung wenigstens zeitweilig nachlassen. Eine andere Tatsache des an Problemen so reichen Gebiets der Ethik ist die, daß Mißgeschick, also äußere Versagung die Macht des Gewissens im Über-Ich so sehr fördert. Solange es dem Menschen gut geht, ist auch sein Gewissen milde und läßt dem Ich allerlei angehen; wenn ihn ein Unglück getroffen hat, hält er Einkehr in sich, erkennt seine Sündhaftigkeit, steigert seine Gewissensansprüche, legt sich Enthaltungen auf und bestraft sich durch Bußen.³⁾ Ganze Völker haben sich ebenso benommen und benehmen sich noch immer so. Aber dies erklärt sich bequem aus der ursprünglichen infantilen Stufe des Gewissens, die also nach der Introjektion ins Über-Ich nicht verlassen wird, sondern neben und hinter ihr fortbesteht. Das Schicksal wird als Ersatz der Elterninstanz angesehen; wenn man Unglück hat, bedeutet es, daß man von dieser höchsten Macht nicht mehr geliebt wird, und von diesem Liebesverlust bedroht, beugt man sich von neuem vor der Elternvertretung im Über-Ich, die man im Glück vernachlässigen wollte. Dies wird besonders deutlich, wenn man in streng religiösem Sinne im Schicksal nur den Ausdruck des göttlichen Willens erkennt. Das Volk Israel hatte sich für Gottes bevorzugtes Kind gehalten, und als der große Vater Unglück nach Unglück über dies sein Volk hereinbrechen ließ, wurde es nicht etwa irre an dieser Beziehung oder zweifelte an Gottes Macht und Gerechtigkeit, sondern erzeugte die Propheten, die ihm seine Sündhaftigkeit vorhielten, und schuf aus seinem Schuldbewußtsein die überstrengen Vorschriften seiner Priesterreligion. Es ist merkwürdig, wie anders sich der Primitive benimmt! Wenn er Unglück gehabt hat, gibt er nicht sich die Schuld, sondern dem Fetisch, der offenbar seine Schuldigkeit nicht getan hat, und verprügelt ihn, anstatt sich selbst zu bestrafen.

Wir kennen also zwei Ursprünge des Schuldgefühls, den aus der Angst vor der Autorität und den späteren aus der Angst vor dem Über-Ich. Das erstere zwingt dazu, auf Triebbefriedigungen zu verzichten, das andere drängt, da man den Fortbestand der verbotenen Wünsche vor dem Über-Ich nicht verbergen kann, außerdem zur Bestrafung. Wir haben auch gehört, wie man die Strenge des Über-Ichs, also die Gewissensforderung, verstehen kann. Sie setzt einfach die Strenge der äußeren Autorität, die von ihr abgelöst und teilweise ersetzt wird, fort. Wir sehen nun, in welcher Beziehung der Triebverzicht zum Schuldbewußtsein steht. Ursprünglich ist ja der Triebverzicht die Folge der Angst vor der äußeren Autorität; man verzichtet auf Befriedigungen, um deren Liebe nicht zu verlieren. Hat man diesen Verzicht geleistet, so ist man sozusagen mit ihr quitt, es sollte kein Schuldgefühl erübrigen. Anders ist es im Falle der Angst vor dem Über-Ich. Hier hilft der Triebverzicht nicht genug, denn der Wunsch bleibt bestehen und läßt sich vor dem Über-Ich nicht verheimlichen. Es wird also trotz des erfolgten Verzichts ein Schuldgefühl zustande kommen, und dies ist ein großer ökonomischer Nachteil der Über-Ich-Einsetzung, wie man sagen kann, der Gewissensbildung. Der Triebverzicht hat nun keine voll befreiende Wirkung mehr, die tugendhafte Enthaltung wird nicht mehr durch die Sicherung der Liebe gelohnt, für ein drohendes äußeres Unglück — Liebesverlust und Strafe von Seiten der äußeren Autorität — hat man ein andauerndes inneres Unglück, die Spannung des Schuldbewußtseins, eingetauscht.

Diese Verhältnisse sind so verwickelt und zugleich so wichtig, daß ich sie trotz der Gefahren der Wiederholung noch von anderer Seite angreifen möchte. Die zeitliche Reihenfolge wäre also die: zunächst Triebverzicht infolge der Angst vor der Aggression der *äußeren* Autorität — darauf läuft ja die Angst vor dem Liebesverlust hinaus, die Liebe schützt vor dieser Aggression der Strafe —, dann Aufrichtung der *inneren* Autorität, Triebverzicht infolge der Angst vor ihr, Gewissensangst. Im zweiten Falle Gleichwertung von böser Tat und böser Absicht, daher Schuldbewußtsein, Strafbedürfnis. Die Aggression des Gewissens konserviert die Aggression der Autorität. Soweit ist es wohl klar geworden, aber wo bleibt Raum für den das Gewissen verstärkenden Einfluß des Unglücks (des von außen auferlegten Verzichts), für die außerordentliche Strenge des Gewissens bei den Besten und Fügsamsten? Wir haben beide Besonderheiten des Gewissens bereits erklärt, aber wahrscheinlich den Eindruck übrigbehalten, daß diese Erklärungen nicht bis zum Grunde reichen, einen Rest unerklärt lassen. Und hier greift endlich eine Idee ein, die durchaus der Psychoanalyse eigen und dem gewöhnlichen Denken der Menschen fremd ist. Sie ist von solcher Art, daß sie uns verstehen läßt, wie uns der Gegenstand so verworren und undurchsichtig erscheinen mußte. Sie sagt nämlich, anfangs ist zwar das Gewissen (richtiger: die Angst, die später Gewissen wird) Ursache des Triebverzichts, aber später kehrt sich das Verhältnis um. Jeder Triebverzicht wird nun eine dynamische Quelle des Gewissens, jeder neue Verzicht steigert dessen Strenge und Intoleranz, und wenn wir es nur mit der uns bekannten Entstehungsgeschichte des Gewissens besser in Einklang bringen könnten, wären wir versucht, uns zu dem paradoxen Satz zu bekennen: Das Gewissen ist die Folge des Trieb Verzichts; oder: Der (uns von außen auferlegte) Triebverzicht schafft das Gewissen, das dann weiteren Triebverzicht fordert.

Eigentlich ist der Widerspruch dieses Satzes gegen die gegebene Genese des Gewissens nicht so groß, und wir sehen einen Weg, ihn weiter zu verringern. Greifen wir zum Zwecke einer leichteren Darstellung das Beispiel des Aggressionstriebes heraus und nehmen wir an, es handle sich in diesen Verhältnissen immer um Aggressionsverzicht. Dies soll natürlich nur eine vorläufige Annahme sein. Die Wirkung des Triebverzichts auf das Gewissen geht dann so vor sich, daß jedes Stück Aggression, dessen Befriedigung wir unterlassen, vom Über-Ich übernommen wird und dessen Aggression (gegen das Ich) steigert. Es stimmt dazu nicht recht, daß die ursprüngliche Aggression des Gewissens die fortgesetzte Strenge der äußeren Autorität ist, also mit Verzicht nichts zu tun hat. Diese Unstimmigkeit bringen wir aber zum Schwinden, wenn wir für diese erste Aggressionsausstattung des Über-Ichs eine andere Ableitung annehmen. Gegen die Autorität, welche das Kind an den ersten, aber auch bedeutsamsten Befriedigungen verhindert, muß sich bei diesem ein erhebliches Maß von Aggressionsneigung entwickelt haben, gleichgiltig welcher Art die geforderten Triebentsagungen waren. Notgedrungen mußte das Kind auf die Befriedigung dieser rachsüchtigen Aggression verzichten. Es hilft sich aus dieser schwierigen ökonomischen Situation auf dem Wege bekannter Mechanismen, indem es diese unangreifbare Autorität durch Identifizierung in sich aufnimmt, die nun das Über-Ich wird und in den Besitz all der Aggression gerät, die man gern als Kind gegen sie ausgeübt hätte. Das Ich des Kindes muß sich mit der traurigen Rolle der so erniedrigten Autorität — des Vaters — begnügen. Es ist eine Umkehrung der Situation, wie so häufig. »Wenn ich der Vater wäre und du das Kind, ich würde dich schlecht behandeln.« Die Beziehung zwischen Über-Ich und Ich ist die durch den Wunsch entstellte Wiederkehr realer Beziehungen zwischen dem noch ungeteilten Ich und einem äußeren Objekt. Auch das ist typisch. Der wesentliche Unterschied aber ist, daß die ursprüngliche Strenge des Über-Ichs nicht — oder nicht so sehr — die ist, die man von ihm erfahren hat oder die man ihm zumutet, sondern die eigene Aggression gegen ihn vertritt. Wenn das zutrifft, darf man wirklich behaupten, das Gewissen sei im Anfang entstanden durch die Unterdrückung einer Aggression und verstärke sich im weiteren Verlauf durch neue solche Unterdrückungen.

Welche der beiden Auffassungen hat nun recht? Die frühere, die uns genetisch so unanfechtbar erschien, oder die neuere, welche die Theorie in so willkommener Weise abrundet? Offenbar, auch nach dem Zeugnis der direkten Beobachtung, sind beide berechtigt; sie widerstreiten einander nicht, treffen sogar an einer Stelle zusammen, denn die rachsüchtige Aggression des Kindes wird durch das Maß der strafenden Aggression, die es vom Vater erwartet, mitbestimmt werden. Die Erfahrung aber lehrt, daß die Strenge des Über-Ichs, das ein Kind entwickelt, keineswegs die Strenge der Behandlung, die es selbst erfahren hat, wiedergibt.⁴⁾ Sie erscheint unabhängig von ihr, bei sehr milder Erziehung kann ein Kind ein sehr strenges Gewissen bekommen. Doch wäre es auch unrichtig, wollte man diese Unabhängigkeit übertreiben; es ist nicht schwer, sich zu überzeugen, daß die Strenge der Erziehung auch auf die Bildung des kindlichen Über-Ichs einen starken Einfluß übt. Es kommt darauf hinaus, daß bei der Bildung des Über-Ichs und Entstehung des Gewissens mitgebrachte konstitutionelle Faktoren und Einflüsse des Milieus der realen Umgebung zusammenwirken, und das ist keineswegs befremdend, sondern die allgemeine ätiologische Bedingung all solcher Vorgänge.⁵⁾

Man kann auch sagen, wenn das Kind auf die ersten großen Triebversagungen mit überstarker Aggression und entsprechender Strenge des Über-Ichs reagiert, folgt es dabei einem phylogenetischen Vorbild und setzt sich über die aktuell gerechtfertigte Reaktion hinaus, denn der Vater der Vorzeit war gewiß fürchterlich, und ihm durfte man das äußerste Maß von Aggression zumuten. Die Unterschiede der beiden Auffassungen von der Genese des Gewissens verringern sich also noch mehr, wenn man von der individuellen zur phylogenetischen Entwicklungsgeschichte übergeht. Dafür zeigt sich ein neuer, bedeutsamer Unterschied in diesen beiden Vorgängen. Wir können nicht über die Annahme hinaus, daß das Schuldgefühl der Menschheit aus dem Ödipuskomplex stammt und bei der Tötung des Vaters durch die Brüdervereinigung erworben wurde. Damals wurde eine Aggression nicht unterdrückt, sondern ausgeführt, dieselbe Aggression, deren Unterdrückung beim Kinde die Quelle des Schuldgefühls sein soll. Nun würde ich mich nicht verwundern, wenn ein Leser ärgerlich ausriefe: »Es ist also ganz gleichgültig, ob man den Vater

umbringt oder nicht, ein Schuldgefühl bekommt man auf alle Fälle! Da darf man sich einige Zweifel erlauben. Entweder ist es falsch, daß das Schuldgefühl von unterdrückten Aggressionen herrührt, oder die ganze Geschichte von der Vätertötung ist ein Roman, und die Urmenschenkinder haben ihre Väter nicht häufiger umgebracht, als es die heutigen pflegen. Übrigens, wenn es kein Roman, sondern plausible Historie ist, so hätte man einen Fall, in dem das geschieht, was alle Welt erwartet, nämlich, daß man sich schuldig fühlt, weil man wirklich etwas, was nicht zu rechtfertigen ist, getan hat. Und für diesen Fall, der sich immerhin alle Tage ereignet, ist uns die Psychoanalyse die Erklärung schuldig geblieben.«

Das ist wahr und soll nachgeholt werden. Es ist auch kein besonderes Geheimnis. Wenn man ein Schuldgefühl hat, nachdem und weil man etwas verbrochen hat, so sollte man dies Gefühl eher *Reue* nennen. Es bezieht sich nur auf eine Tat, setzt natürlich voraus, daß ein *Gewissen*, die Bereitschaft, sich schuldig zu fühlen, bereits vor der Tat bestand. Eine solche Reue kann uns also nie dazu verhelfen, den Ursprung des Gewissens und des Schuldgefühls überhaupt zu finden. Der Hergang dieser alltäglichen Fälle ist gewöhnlich der, daß ein Triebbedürfnis die Stärke erworben hat, seine Befriedigung gegen das in seiner Stärke auch nur begrenzte Gewissen durchzusetzen, und daß mit der natürlichen Abschwächung des Bedürfnisses durch seine Befriedigung das frühere Kräfteverhältnis wiederhergestellt wird. Die Psychoanalyse tut also recht daran, den Fall des Schuldgefühls aus Reue von diesen Erörterungen auszuschließen, so häufig er auch vorkommt und so groß seine praktische Bedeutung auch ist. Aber wenn das menschliche Schuldgefühl auf die Tötung des Urvaters zurückgeht, das war doch ein Fall von »Reue«, und damals soll der Voraussetzung nach Gewissen und Schuldgefühl vor der Tat nicht bestanden haben? Woher kam in diesem Fall die Reue? Gewiß, dieser Fall muß uns das Geheimnis des Schuldgefühls aufklären, unseren Verlegenheiten ein Ende machen. Und ich meine, er leistet es auch. Diese Reue war das Ergebnis der uranfänglichen Gefühlsambivalenz gegen den Vater, die Söhne haßten ihn, aber sie liebten ihn auch; nachdem der Haß durch die Aggression befriedigt war, kam in der Reue über die Tat die Liebe zum Vorschein, richtete durch Identifizierung mit dem Vater das Über-Ich auf, gab ihm die Macht des Vaters wie zur Bestrafung für die gegen ihn verübte Tat der Aggression, schuf die Einschränkungen, die eine Wiederholung der Tat verhüten sollten. Und da die Aggressionsneigung gegen den Vater sich in den folgenden Geschlechtern wiederholte, blieb auch das Schuldgefühl bestehen und verstärkte sich von neuem durch jede unterdrückte und dem Über-Ich übertragene Aggression. Nun, meine ich, erfassen wir endlich zweierlei in voller Klarheit, den Anteil der Liebe an der Entstehung des Gewissens und die verhängnisvolle Unvermeidlichkeit des Schuldgefühls. Es ist wirklich nicht entscheidend, ob man den Vater getötet oder sich der Tat enthalten hat, man muß sich in beiden Fällen schuldig finden, denn das Schuldgefühl ist der Ausdruck des Ambivalenzkonflikts, des ewigen Kampfes zwischen dem Eros und dem Destruktions- oder Todestrieb. Dieser Konflikt wird angefacht, sobald den Menschen die Aufgabe des Zusammenlebens gestellt wird; solange diese Gemeinschaft nur die Form der Familie kennt, muß er sich im Ödipuskomplex äußern, das Gewissen einsetzen, das erste Schuldgefühl schaffen. Wenn eine Erweiterung dieser Gemeinschaft versucht wird, wird derselbe Konflikt in Formen, die von der Vergangenheit abhängig sind, fortgesetzt, verstärkt und hat eine weitere Steigerung des Schuldgefühls zur Folge. Da die Kultur einem inneren erotischen Antrieb gehorcht, der sie die Menschen zu einer innig verbundenen Masse vereinigen heißt, kann sie dies Ziel nur auf dem Wege einer immer wachsenden Verstärkung des Schuldgefühls erreichen. Was am Vater begonnen wurde, vollendet sich an der Masse. Ist die Kultur der notwendige Entwicklungsgang von der Familie zur Menschheit, so ist unablässig mit ihr verbunden, als Folge des mitgeborenen Ambivalenzkonflikts, als Folge des ewigen Haders zwischen Liebe und Todesstreben, die Steigerung des Schuldgefühls vielleicht bis zu Höhen, die der Einzelne schwer erträglich findet. Man gedenkt der ergreifenden Anklage des großen Dichters gegen die »himmlischen Mächte«:

«Ihr führt ins Leben uns hinein,
Ihr laßt den Armen schuldig werden,
Dann überlaßt Ihr ihn der Pein,
Denn jede Schuld rächt sich auf Erden.»¹⁾

Und man darf wohl aufseufzen bei der Erkenntnis, daß es einzelnen Menschen gegeben ist, aus dem Wirbel der eigenen Gefühle die tiefsten Einsichten doch eigentlich mühelos heraufzuholen, zu denen wir anderen uns durch qualvolle Unsicherheit und rastloses Tasten den Weg zu bahnen haben.

¹⁾ Man denke an Rousseaus berühmten Mandarin!

²⁾ Daß in dieser übersichtlichen Darstellung scharf getrennt wird, was sich in Wirklichkeit in fließenden Übergängen vollzieht, daß es sich nicht um die Existenz eines Über-Ichs allein, sondern um dessen relative Stärke und Einflußsphäre handelt, wird jeder Einsichtige verstehen und in Rechnung bringen. Alles Bisherige über Gewissen und Schuld ist ja allgemein bekannt und nahezu unbestritten.

³⁾ Diese Förderung der Moral durch Mißgeschick behandelt Mark Twain in einer köstlichen kleinen Geschichte: *The First Melon I ever Stole*. Diese erste Melone ist zufällig unreif. Ich hörte Mark Twain diese kleine Geschichte selbst vortragen. Nachdem er ihren Titel ausgesprochen hatte, hielt er inne und fragte sich wie zweifelnd: »Was ist die erste?« Damit hatte er alles gesagt. Die erste war also nicht die einzige geblieben.

⁴⁾ Wie von Melanie Klein und anderen, englischen Autoren richtig hervorgehoben wurde.

⁵⁾ Fr. Alexander hat in der *Psychoanalyse der Gesamtpersönlichkeit* (1927) die beiden Haupttypen der pathogenen Erziehungsmethoden, die Überstrenge und die Verwöhnung, im Anschluß an Aichhorns Studie über die Verwahrlosung zutreffend gewürdigt. Der »übermäßig weiche und nachsichtige« Vater wird beim Kinde Anlaß zur Bildung eines überstrengen Über-Ichs werden, weil diesem Kind unter dem Eindruck der Liebe, die es empfängt, kein anderer Ausweg für seine Aggression bleibt als die Wendung nach innen. Beim Verwahrlosten, der ohne Liebe erzogen wurde, entfällt die Spannung zwischen Ich und Über-Ich, seine ganze Aggression kann sich nach außen richten. Sieht man also von einem anzunehmenden konstitutionellen Faktor ab, so darf man sagen, das strenge Gewissen entstehe aus dem Zusammenwirken zweier Lebenseinflüsse, der Triebversagung, welche die Aggression entfesselt, und der Liebeserfahrung, welche diese Aggression nach innen wendet und dem Über-Ich überträgt.

⁶⁾ Goethe, Lieder des Harfners in *Wilhelm Meister*.

VIII.

[Schlussfolgerungen]

Am Ende eines solchen Weges angelangt, muß der Autor seine Leser um Entschuldigung bitten, daß er ihnen kein geschickter Führer gewesen, ihnen das Erlebnis öder Strecken und beschwerlicher Umwege nicht erspart hat. Es ist kein Zweifel, daß man es besser machen kann. Ich will versuchen, nachträglich etwas gutzumachen.

[VIII. Schlussfolgerungen: Glückseinbuße durch die Steigerung des Schuldgefühls als Preis für den Kulturfortschritt]

Zunächst vermute ich bei den Lesern den Eindruck, daß die Erörterungen über das Schuldgefühl den Rahmen dieses Aufsatzes sprengen, indem sie zuviel Raum für sich einnehmen und ihren anderen Inhalt, mit dem sie nicht immer innig zusammenhängen, an den Rand drängen. Das mag den Aufbau der Abhandlung gestört haben, entspricht aber durchaus der Absicht, das Schuldgefühl als das wichtigste Problem der Kulturentwicklung hinzustellen und darzutun, daß der Preis für den Kulturfortschritt in der Glückseinbuße durch die Erhöhung des Schuldgefühls bezahlt wird.¹⁾ Was an diesem Satz, dem Endergebnis unserer Untersuchung, noch befremdlich klingt, läßt sich wahrscheinlich auf das ganz sonderbare, noch durchaus unverstandene Verhältnis des Schuldgefühls zu unserem Bewußtsein zurückführen. In den gemeinen, uns als normal geltenden Fällen von Reue macht es sich dem Bewußtsein deutlich genug wahrnehmbar; wir sind doch gewöhnt, anstatt Schuldgefühl »Schuldbewußtsein« zu sagen. Aus dem Studium der Neurosen, denen wir doch die wertvollsten Winke zum Verständnis des Normalen danken, ergeben sich widerspruchsvolle Verhältnisse. Bei einer dieser Affektionen, der Zwangsneurose, drängt sich das Schuldgefühl überlaut dem Bewußtsein auf, es beherrscht das Krankheitsbild wie das Leben der Kranken, läßt kaum anderes neben sich aufkommen. Aber in den meisten anderen Fällen und Formen von Neurose bleibt es völlig unbewußt, ohne darum geringfügigere Wirkungen zu äußern. Die Kranken glauben uns nicht, wenn wir ihnen ein »unbewußtes Schuldgefühl« zumuten; um nur halbwegs von ihnen verstanden zu werden, erzählen wir ihnen von einem unbewußten Strafbedürfnis, in dem sich das Schuldgefühl äußert. Aber die Beziehung zur Neurosenform darf nicht überschätzt werden; es gibt auch bei der Zwangsneurose Typen von Kranken, die ihr Schuldgefühl nicht wahrnehmen oder es als ein quälendes Unbehagen, eine Art von Angst erst dann empfinden, wenn sie an der Ausführung gewisser Handlungen verhindert werden. Diese Dinge sollte man endlich einmal verstehen können, man kann es noch nicht. Vielleicht ist hier die Bemerkung willkommen, daß das Schuldgefühl im Grunde nichts ist als eine topische Abart der Angst, in seinen späteren Phasen fällt es ganz mit der *Angst vor dem Über-Ich* zusammen. Und bei der Angst zeigen sich im Verhältnis zum Bewußtsein dieselben außerordentlichen Variationen. Irgendwie steckt die Angst hinter allen Symptomen, aber bald nimmt sie lärmend das Bewußtsein ganz für sich in Anspruch, bald verbirgt sie sich so vollkommen, daß wir genötigt sind, von unbewußter Angst oder — wenn wir ein reineres psychologisches Gewissen haben wollen, da ja die Angst zunächst nur eine Empfindung ist — von Angstmöglichkeiten zu reden. Und darum ist es sehr wohl denkbar, daß auch das durch die Kultur erzeugte Schuldbewußtsein nicht als solches erkannt wird, zum großen Teil unbewußt bleibt oder als ein Unbehagen, eine Unzufriedenheit zum Vorschein kommt, für die man andere Motivierungen sucht. Die Religionen wenigstens haben die Rolle des Schuldgefühls in der Kultur nie verkannt. Sie treten ja, was ich an anderer Stelle nicht gewürdigt hatte,²⁾ auch mit dem Anspruch auf, die Menschheit von diesem Schuldgefühl, das sie Sünde heißen, zu erlösen. Aus der Art, wie im Christentum diese Erlösung gewonnen wird, durch den Opfertod eines Einzelnen, der damit eine allen gemeinsame Schuld auf sich nimmt, haben wir ja einen Schluß darauf gezogen, welches der erste Anlaß zur Erwerbung dieser Urschuld, mit der auch die Kultur begann, gewesen sein mag.³⁾ Es kann nicht sehr wichtig werden, mag aber nicht überflüssig sein, daß wir die Bedeutung einiger Worte wie: Über-Ich, Gewissen, Schuldgefühl, Strafbedürfnis, Reue erläutern, die wir vielleicht oft zu lose und eines fürs andere gebraucht haben. Alle beziehen sich auf dasselbe Verhältnis, benennen aber verschiedene Seiten desselben. Das Über-Ich ist eine von uns erschlossene Instanz, das Gewissen eine Funktion, die wir ihm neben anderen zuschreiben, die die Handlungen und Absichten des Ichs zu überwachen und zu beurteilen hat, eine zensorische Tätigkeit ausübt. Das Schuldgefühl, die Härte des Über-Ichs, ist also dasselbe wie die Strenge des Gewissens, ist die dem Ich zugeteilte Wahrnehmung, daß es in solcher Weise überwacht wird, die Abschätzung der Spannung zwischen seinen Strebungen und den Forderungen des Über-Ichs, und die der ganzen Beziehung zugrunde liegende Angst vor dieser kritischen Instanz, das Strafbedürfnis, ist eine Triebäußerung des Ichs, das unter dem Einfluß des sadistischen

Über-Ichs masochistisch geworden ist, d. h. ein Stück des in ihm vorhandenen Triebes zur inneren Destruktion zu einer erotischen Bindung an das Über-Ich verwendet. Vom Gewissen sollte man nicht eher sprechen, als bis ein Über-Ich nachweisbar ist; vom Schuldbewußtsein muß man zugeben, daß es früher besteht als das Über-Ich, also auch als das Gewissen. Es ist dann der unmittelbare Ausdruck der Angst vor der äußeren Autorität, die Anerkennung der Spannung zwischen dem Ich und dieser letzteren, der direkte Abkömmling des Konflikts zwischen dem Bedürfnis nach deren Liebe und dem Drang nach Triebbefriedigung, dessen Hemmung die Neigung zur Aggression erzeugt. Die Übereinanderlagerung dieser beiden Schichten des Schuldgefühls — aus Angst vor der äußeren und vor der inneren Autorität — hat uns manchen Einblick in die Beziehungen des Gewissens erschwert. Reue ist eine Gesamtbezeichnung für die Reaktion des Ichs in einem Falle des Schuldgefühls, enthält das wenig umgewandelte Empfindungsmaterial der dahinter wirkenden Angst, ist selbst eine Strafe und kann das Straßbedürfnis einschließen; auch sie kann also älter sein als das Gewissen.

Es kann auch nichts schaden, daß wir uns nochmals die Widersprüche vorführen, die uns eine Weile bei unserer Untersuchung verwirrt haben. Das Schuldgefühl sollte einmal die Folge unterlassener Aggressionen sein, aber ein andermal und gerade bei seinem historischen Anfang, der Vätertötung, die Folge einer ausgeführten Aggression. Wir fanden auch den Ausweg aus dieser Schwierigkeit. Die Einsetzung der inneren Autorität, des Über-Ichs, hat eben die Verhältnisse gründlich geändert. Vorher fiel das Schuldgefühl mit der Reue zusammen; wir merken dabei, daß die Bezeichnung Reue für die Reaktion nach wirklicher Ausführung der Aggression zu reservieren ist. Nachher verlor infolge der Allwissenheit des Über-Ichs der Unterschied zwischen beabsichtigter und erfüllter Aggression seine Kraft; nun konnte sowohl eine wirklich ausgeführte Gewalttat Schuldgefühl erzeugen — wie alle Welt weiß — als auch eine bloß beabsichtigte — wie die Psychoanalyse erkannt hat. Über die Veränderung der psychologischen Situation hinweg hinterläßt der Ambivalenzkonflikt der beiden Urtriebe die nämliche Wirkung. Die Versuchung liegt nahe, hier die Lösung des Rätsels von der wechsellvollen Beziehung des Schuldgefühls zum Bewußtsein zu suchen. Das Schuldgefühl aus Reue über die böse Tat müßte immer bewußt sein, das aus Wahrnehmung des bösen Impulses könnte unbewußt bleiben. Allein so einfach ist das nicht, die Zwangsneurose widerspricht dem energisch. Der zweite Widerspruch war, daß die aggressive Energie, mit der man das Über-Ich ausgestattet denkt, nach einer Auffassung bloß die Strafenergie der äußeren Autorität fortsetzt und für das Seelenleben erhält, während eine andere Auffassung meint, es sei vielmehr die nicht zur Verwendung gelangte eigene Aggression, die man gegen diese hemmende Autorität aufbringt. Die erste Lehre schien sich der Geschichte, die zweite der Theorie des Schuldgefühls besser anzupassen. Eingehendere Überlegung hat den anscheinend unversöhnlichen Gegensatz beinahe allzuviel verwischt; es blieb als wesentlich und gemeinsam übrig, daß es sich um eine nach innen verschobene Aggression handelt. Die klinische Beobachtung gestattet wiederum, wirklich zwei Quellen für die dem Über-Ich zugeschriebene Aggression zu unterscheiden, von denen im einzelnen Fall die eine oder die andere die stärkere Wirkung ausübt, die im allgemeinen aber zusammenwirken.

Hier ist, meine ich, der Ort, eine Auffassung ernsthaft zu vertreten, die ich vorhin zur vorläufigen Annahme empfohlen hatte. In der neuesten analytischen Literatur zeigt sich eine Vorliebe für die Lehre, daß jede Art von Versagung, jede verhinderte Triebbefriedigung eine Steigerung des Schuldgefühls zur Folge habe oder haben könnte.⁴⁾ Ich glaube, man schafft sich eine große theoretische Erleichterung, wenn man das nur von den *aggressiven* Trieben gelten läßt, und man wird nicht viel finden, was dieser Annahme widerspricht. Wie soll man es denn dynamisch und ökonomisch erklären, daß an Stelle eines nicht erfüllten *erotischen* Anspruchs eine Steigerung des Schuldgefühls auftritt? Das scheint doch nur auf dem Umwege möglich, daß die Verhinderung der erotischen Befriedigung ein Stück Aggressionsneigung gegen die Person hervorruft, welche die Befriedigung stört, und daß diese Aggression selbst wieder unterdrückt werden muß. Dann aber ist es doch nur die Aggression, die sich in Schuldgefühl umwandelt, indem sie unterdrückt und dem Überich zugeschoben wird. Ich bin überzeugt, wir werden viele Vorgänge einfacher und durchsichtiger darstellen können, wenn wir den Fund der Psychoanalyse zur Ableitung des Schuldgefühls auf die aggressiven Triebe einschränken. Die Befragung des klinischen Materials gibt hier keine eindeutige Antwort, weil unserer Voraussetzung gemäß die beiden Triebarten kaum jemals rein, voneinander isoliert, auftreten; aber die Würdigung extremer Fälle wird wohl nach der Richtung weisen, die ich erwarte. Ich bin versucht, von dieser strengeren Auffassung einen ersten Nutzen zu ziehen, indem ich sie auf den Verdrängungsvorgang anwende. Die Symptome der Neurosen sind, wie wir gelernt haben, wesentlich Ersatzbefriedigungen für unerfüllte sexuelle Wünsche. Im Laufe der analytischen Arbeit haben wir zu unserer Überraschung erfahren, daß vielleicht jede Neurose einen Betrag von unbewußtem Schuldgefühl verhüllt, der wiederum die Symptome durch ihre Verwendung zur Strafe befestigt. Nun liegt es nahe, den Satz zu formulieren: wenn eine Triebstreben der Verdrängung unterliegt, so werden ihre libidinösen Anteile in Symptome, ihre aggressiven Komponenten in Schuldgefühl umgesetzt. Auch wenn dieser Satz nur in durchschnittlicher Annäherung richtig ist, verdient er unser Interesse.

¹⁾ »So macht Gewissen Feige aus uns allen...«

Daß sie dem jugendlichen Menschen verheimlicht, welche Rolle die Sexualität in seinem Leben spielen wird, ist nicht der einzige Vorwurf, den man gegen die heutige Erziehung erheben muß. Sie sündigt außerdem darin, daß sie ihn nicht auf die Aggression vorbereitet, deren Objekt er zu werden bestimmt ist. Indem sie die Jugend mit so unrichtiger psychologischer Orientierung ins Leben entläßt, benimmt sich die Erziehung nicht anders, als wenn man Leute, die auf eine Polarexpedition gehen, mit Sommerkleidern und Karten der oberitalischen Seen ausrüsten würde.

Dabei wird ein gewisser Mißbrauch der ethischen Forderungen deutlich. Die Strenge derselben würde nicht viel schaden, wenn die Erziehung sagte: »So sollten die Menschen sein, um glücklich zu werden und andere glücklich zu machen; aber man muß damit rechnen, daß sie nicht so sind.« Anstatt dessen läßt man den Jugendlichen glauben, daß alle anderen die ethischen Vorschriften erfüllen, also tugendhaft sind. Damit begründet man die Forderung, daß er auch so werde.

²⁾ Ich meine: *Die Zukunft einer Illusion* (1927c).

³⁾ *Totem und Tabu* (1912-13).

⁴⁾ Insbesondere bei E. Jones, Susan Isaacs, Melanie Klein; wie ich verstehe, aber auch bei Reik und Alexander.

[VIII. Schlussfolgerungen: Analogie zwischen der Entwicklung der Kultur und des Individuums]

Manche Leser dieser Abhandlung mögen auch unter dem Eindruck stehen, daß sie die Formel vom Kampf zwischen Eros und Todestrieb zu oft gehört haben. Sie sollte den Kulturprozeß kennzeichnen, der über die Menschheit abläuft, wurde aber auch auf die Entwicklung des Einzelnen bezogen und sollte überdies das Geheimnis des organischen Lebens überhaupt enthüllt haben. Es scheint unabweisbar, die Beziehungen dieser drei Vorgänge zueinander zu untersuchen. Nun ist die Wiederkehr derselben Formel durch die Erwägung gerechtfertigt, daß der Kulturprozeß der Menschheit wie die Entwicklung des Einzelnen auch Lebensvorgänge sind, also am allgemeinsten Charakter des Lebens Anteil haben müssen. Andererseits trägt gerade darum der Nachweis dieses allgemeinen Zuges nichts zur Unterscheidung bei, solange dieser nicht durch besondere Bedingungen eingeengt wird. Wir können uns also erst bei der Aussage beruhigen, der Kulturprozeß sei jene Modifikation des Lebensprozesses, die er unter dem Einfluß einer vom Eros gestellten, von der Ananke, der realen Not angeregten Aufgabe erfährt, und diese Aufgabe ist die Vereinigung vereinzelter Menschen zu einer unter sich libidinös verbundenen Gemeinschaft. Fassen wir aber die Beziehung zwischen dem Kulturprozeß der Menschheit und dem Entwicklungs- oder Erziehungsprozeß des einzelnen Menschen ins Auge, so werden wir uns ohne viel Schwanken dafür entscheiden, daß die beiden sehr ähnlicher Natur sind, wenn nicht überhaupt derselbe Vorgang an andersartigen Objekten. Der Kulturprozeß der Menschheit ist natürlich eine Abstraktion von höherer Ordnung als die Entwicklung des Einzelnen, darum schwerer anschaulich zu erfassen, und die Aufspürung von Analogien soll nicht zwanghaft übertrieben werden; aber bei der Gleichartigkeit der Ziele — hier die Einreihung eines Einzelnen in eine menschliche Masse, dort die Herstellung einer Masseneinheit aus vielen Einzelnen — kann die Ähnlichkeit der dazu verwendeten Mittel und der zustande kommenden Phänomene nicht überraschen. Ein die beiden Vorgänge unterscheidender Zug darf wegen seiner außerordentlichen Bedeutsamkeit nicht lange unerwähnt bleiben. Im Entwicklungsprozeß des Einzelmenschen wird das Programm des Lustprinzips, Glücksbefriedigung zu finden, als Hauptziel festgehalten, die Einreihung in oder Anpassung an eine menschliche Gemeinschaft erscheint als eine kaum zu vermeidende Bedingung, die auf dem Wege zur Erreichung dieses Glücksziels erfüllt werden soll. Ginge es ohne diese Bedingung, so wäre es vielleicht besser. Anders ausgedrückt: die individuelle Entwicklung erscheint uns als ein Produkt der Interferenz zweier Strebungen, des Strebens nach Glück, das wir gewöhnlich »egoistisch«, und des Strebens nach Vereinigung mit den anderen in der Gemeinschaft, das wir »altruistisch« heißen. Beide Bezeichnungen gehen nicht viel über die Oberfläche hinaus. In der individuellen Entwicklung fällt, wie gesagt, der Hauptakzent meist auf die egoistische oder Glücksstrebung, die andere, »kulturell« zu nennende, begnügt sich in der Regel mit der Rolle einer Einschränkung. Anders beim Kulturprozeß; hier ist das Ziel der Herstellung einer Einheit aus den menschlichen Individuen bei weitem die Hauptsache, das Ziel der Beglückung besteht zwar noch, aber es wird in den Hintergrund gedrängt; fast scheint es, die Schöpfung einer großen menschlichen Gemeinschaft würde am besten gelingen, wenn man sich um das Glück des Einzelnen nicht zu kümmern brauchte. Der Entwicklungsprozeß des Einzelnen darf also seine besonderen Züge haben, die sich im Kulturprozeß der Menschheit nicht wiederfinden; nur insofern dieser erstere Vorgang den Anschluß an die Gemeinschaft: zum Ziel hat, muß er mit dem letzteren zusammenfallen. Wie der Planet noch um seinen Zentralkörper kreist, außer daß er um die eigene Achse rotiert, so nimmt auch der einzelne Mensch am Entwicklungsgang der Menschheit teil, während er seinen eigenen Lebensweg geht. Aber unserem blöden Auge scheint das Kräftespiel am Himmel zu ewig gleicher Ordnung erstarrt; im organischen Geschehen sehen wir noch, wie die Kräfte miteinander ringen und die Ergebnisse des Konflikts sich beständig verändern. So haben auch die beiden Strebungen, die nach individuellem Glück und die nach menschlichem Anschluß, bei jedem Individuum miteinander zu kämpfen, so müssen die beiden Prozesse der individuellen und der Kulturentwicklung einander feindlich begegnen und sich gegenseitig den Boden bestreiten. Aber dieser Kampf zwischen Individuum und Gesellschaft ist nicht ein Abkömmling des wahrscheinlich unversöhnlichen Gegensatzes der Urtriebe, Eros und Tod, er bedeutet einen Zwist im Haushalt der Libido, vergleichbar dem Streit um die Aufteilung der Libido zwischen dem Ich und den Objekten, und er läßt einen endlichen Ausgleich zu beim Individuum, wie hoffentlich auch in der Zukunft der Kultur, mag er gegenwärtig das Leben des Einzelnen noch so sehr beschweren.

Die Analogie zwischen dem Kulturprozeß und dem Entwicklungsweg des Individuums läßt sich um ein bedeutsames Stück erweitern. Man darf nämlich behaupten, daß auch die Gemeinschaft ein Über-Ich ausbildet, unter dessen Einfluß sich die Kulturentwicklung vollzieht. Es mag eine verlockende Aufgabe für einen Kenner menschlicher Kulturen sein, diese Gleichstellung ins einzelne zu verfolgen. Ich will mich auf die Hervorhebung einiger auffälliger Punkte beschränken. Das Überich einer Kulturepoche hat einen ähnlichen Ursprung wie das des Einzelmenschen, es ruht auf dem Eindruck, den große Führerpersönlichkeiten hinterlassen haben, Menschen von überwältigender

Geisteskraft oder solche, in denen eine der menschlichen Strebungen die stärkste und reinste, darum oft auch einseitigste Ausbildung gefunden hat. Die Analogie geht in vielen Fällen noch weiter, indem diese Personen — häufig genug, wenn auch nicht immer — zu ihrer Lebenszeit von den anderen verspottet, mißhandelt oder selbst auf grausame Art beseitigt wurden, wie ja auch der Urvater erst lange nach seiner gewaltsamen Tötung zur Göttlichkeit aufstieg. Für diese Schicksalsverknüpfung ist gerade die Person Jesu Christi das ergreifendste Beispiel, wenn sie nicht etwa dem Mythos angehört, der sie in dunkler Erinnerung an jenen Urvorgang ins Leben rief. Ein anderer Punkt der Übereinstimmung ist, daß das Kultur-Über-Ich ganz wie das des Einzelnen strenge Idealforderungen aufstellt, deren Nichtbefolgung durch »Gewissensangst« gestraft wird. Ja, hier stellt sich der merkwürdige Fall her, daß die hierher gehörigen seelischen Vorgänge uns von der Seite der Masse vertrauter, dem Bewußtsein zugänglicher sind, als sie es beim Einzelmenschen werden können. Bei diesem machen sich nur die Aggressionen des Über-Ichs im Falle der Spannung als Vorwürfe überlaut vernehmbar, während die Forderungen selbst im Hintergrunde oft unbewußt bleiben. Bringt man sie zur bewußten Erkenntnis, so zeigt sich, daß sie mit den Vorschriften des jeweiligen Kultur-Über-Ichs zusammenfallen. An dieser Stelle sind sozusagen beide Vorgänge, der kulturelle Entwicklungsprozeß der Menge und der eigene des Individuums, regelmäßig miteinander verklebt. Manche Äußerungen und Eigenschaften des Über-Ichs können darum leichter an seinem Verhalten in der Kulturgemeinschaft als beim Einzelnen erkannt werden.

Das Kultur-Über-Ich hat seine Ideale ausgebildet und erhebt seine Forderungen. Unter den letzteren werden die, welche die Beziehungen der Menschen zueinander betreffen, als Ethik zusammengefaßt. Zu allen Zeiten wurde auf diese Ethik der größte Wert gelegt, als ob man gerade von ihr besonders wichtige Leistungen erwartete. Und wirklich wendet sich die Ethik jenem Punkt zu, der als die wundeste Stelle jeder Kultur leicht kenntlich ist. Die Ethik ist also als ein therapeutischer Versuch aufzufassen, als Bemühung, durch ein Gebot des Über-Ichs zu erreichen, was bisher durch sonstige Kulturarbeit nicht zu erreichen war. Wir wissen bereits, es fragt sich hier darum, wie das größte Hindernis der Kultur, die konstitutionelle Neigung der Menschen zur Aggression gegeneinander, wegzuräumen ist, und gerade darum wird uns das wahrscheinlich jüngste der kulturellen Über-Ich-Gebote besonders interessant, das Gebot: »Liebe deinen Nächsten wie dich selbst.« In der Neurosenforschung und Neurosenherapie kommen wir dazu, zwei Vorwürfe gegen das Über-Ich des Einzelnen zu erheben: Es kümmert sich in der Strenge seiner Gebote und Verbote zu wenig um das Glück des Ichs, indem es die Widerstände gegen die Befolgung, die Triebstärke des Es und die Schwierigkeiten der realen Umwelt, nicht genügend in Rechnung bringt. Wir sind daher in therapeutischer Absicht sehr oft genötigt, das Über-Ich zu bekämpfen, und bemühen uns, seine Ansprüche zu erniedrigen. Ganz ähnliche Einwendungen können wir gegen die ethischen Forderungen des Kultur-Über-Ichs erheben. Auch dies kümmert sich nicht genug um die Tatsachen der seelischen Konstitution des Menschen, es erläßt ein Gebot und fragt nicht, ob es dem Menschen möglich ist, es zu befolgen. Vielmehr, es nimmt an, daß dem Ich des Menschen alles psychologisch möglich ist, was man ihm aufträgt, daß dem Ich die unumschränkte Herrschaft über sein Es zusteht. Das ist ein Irrtum, und auch bei den sogenannten normalen Menschen läßt sich die Beherrschung des Es nicht über bestimmte Grenzen steigern. Fordert man mehr, so erzeugt man beim Einzelnen Auflehnung oder Neurose oder macht ihn unglücklich. Das Gebot »Liebe deinen Nächsten wie dich selbst« ist die stärkste Abwehr der menschlichen Aggression und ein ausgezeichnetes Beispiel für das unpsychologische Vorgehen des Kultur-Über-Ichs. Das Gebot ist undurchführbar; eine so großartige Inflation der Liebe kann nur deren Wert herabsetzen, nicht die Not beseitigen. Die Kultur vernachlässigt all das; sie mahnt nur, je schwerer die Befolgung der Vorschrift ist, desto verdienstvoller ist sie. Allein wer in der gegenwärtigen Kultur eine solche Vorschrift einhält, setzt sich nur in Nachteil gegen den, der sich über sie hinaussetzt. Wie gewaltig muß das Kulturhindernis der Aggression sein, wenn die Abwehr derselben ebenso unglücklich machen kann wie die Aggression selbst! Die sogenannte natürliche Ethik hat hier nichts zu bieten außer der narzißtischen Befriedigung, sich für besser halten zu dürfen, als die anderen sind. Die Ethik, die sich an die Religion anlehnt, läßt hier ihre Versprechungen eines besseren Jenseits eingreifen. Ich meine, solange sich die Tugend nicht schon auf Erden lohnt, wird die Ethik vergeblich predigen. Es scheint auch mir unzweifelhaft, daß eine reale Veränderung in den Beziehungen der Menschen zum Besitz hier mehr Abhilfe bringen wird als jedes ethische Gebot; doch wird diese Einsicht bei den Sozialisten durch ein neuerliches idealistisches Verkennen der menschlichen Natur getrübt und für die Ausführung entwertet.

Die Betrachtungsweise, die in den Erscheinungen der Kulturentwicklung die Rolle eines Über-Ichs verfolgen will, scheint mir noch andere Aufschlüsse zu versprechen. Ich eile zum Abschluß. Einer Frage kann ich allerdings schwer ausweichen. Wenn die Kulturentwicklung so weitgehende Ähnlichkeit mit der des Einzelnen hat und mit denselben Mitteln arbeitet, soll man nicht zur Diagnose berechtigt sein, daß manche Kulturen — oder Kulturepochen — möglicherweise die ganze Menschheit — unter dem Einfluß der Kulturstrebungen »neurotisch« geworden sind? An die analytische Zergliederung dieser Neurosen könnten therapeutische Vorschläge anschließen, die auf großes praktisches Interesse Anspruch hätten. Ich könnte nicht sagen, daß ein solcher Versuch zur Übertragung der Psychoanalyse auf die Kulturgemeinschaft unsinnig oder zur Unfruchtbarkeit verurteilt wäre. Aber man müßte sehr vorsichtig sein, nicht vergessen, daß es sich doch nur um Analogien handelt und daß es nicht nur bei Menschen, sondern auch bei Begriffen gefährlich ist, sie aus der Sphäre zu reißen, in der sie entstanden und entwickelt worden sind. Auch stößt die Diagnose der Gemeinschaftsneurosen auf eine besondere Schwierigkeit. Bei der Einzelneurose dient uns als nächster Anhalt der Kontrast, in dem sich der Kranke von seiner als »normal« angenommenen Umgebung abhebt. Ein solcher Hintergrund entfällt bei einer gleichartig affizierten Masse, er müßte anderswoher geholt werden. Und was die therapeutische Verwendung der Einsicht betrifft, was hülfe die zutreffendste Analyse

der sozialen Neurose, da niemand die Autorität besitzt, der Masse die Therapie aufzudrängen? Trotz aller dieser Erschwerungen darf man erwarten, daß jemand eines Tages das Wagnis einer solchen Pathologie der kulturellen Gemeinschaften unternehmen wird.

[VIII. Schlussfolgerungen: Schicksalsfrage der Beherrschung des Aggressions- und Selbstvernichtungstrieb]

Eine Wertung der menschlichen Kultur zu geben liegt mir aus den verschiedensten Motiven sehr ferne. Ich habe mich bemüht, das enthusiastische Vorurteil von mir abzuhalten, unsere Kultur sei das Kostbarste, was wir besitzen oder erwerben können und ihr Weg müsse uns notwendigerweise zu Höhen ungeahnter Vollkommenheit führen. Ich kann wenigstens ohne Entrüstung den Kritiker anhören, der meint, wenn man die Ziele der Kulturstrebung und die Mittel, deren sie sich bedient, ins Auge faßt, müsse man zu dem Schlüsse kommen, die ganze Anstrengung sei nicht der Mühe wert und das Ergebnis könne nur ein Zustand sein, den der Einzelne unerträglich finden muß. Meine Unparteilichkeit wird mir dadurch leicht, daß ich über all diese Dinge sehr wenig weiß, mit Sicherheit nur das eine, daß die Werturteile der Menschen unbedingt von ihren Glückswünschen geleitet werden, also ein Versuch sind, ihre Illusionen mit Argumenten zu stützen. Ich verstehe es sehr wohl, wenn jemand den zwangsläufigen Charakter der menschlichen Kultur hervorheben und z. B. sagen würde, die Neigung zur Einschränkung des Sexuallebens oder zur Durchsetzung des Humanitätsideals auf Kosten der natürlichen Auslese seien Entwicklungsrichtungen, die sich nicht abwenden und nicht ablenken lassen und denen man sich am besten beugt, wie wenn es Naturnotwendigkeiten wären. Ich kenne auch die Einwendung dagegen, daß solche Strebungen, die man für unüberwindbar hielt, oft im Laufe der Menschheitsgeschichte beiseite geworfen und durch andere ersetzt worden sind. So sinkt mir der Mut, vor meinen Mitmenschen als Prophet aufzustehen, und ich beuge mich ihrem Vorwurf, daß ich ihnen keinen Trost zu bringen weiß, denn das verlangen sie im Grunde alle, die wildesten Revolutionäre nicht weniger leidenschaftlich als die bravsten Frommgläubigen.

Die Schicksalsfrage der Menschenart scheint mir zu sein, ob und in welchem Maße es ihrer Kulturentwicklung gelingen wird, der Störung des Zusammenlebens durch den menschlichen Aggressions- und Selbstvernichtungstrieb Herr zu werden. In diesem Bezug verdient vielleicht gerade die gegenwärtige Zeit ein besonderes Interesse. Die Menschen haben es jetzt in der Beherrschung der Naturkräfte so weit gebracht, daß sie es mit deren Hilfe leicht haben, einander bis auf den letzten Mann auszurotten. Sie wissen das, daher ein gut Stück ihrer gegenwärtigen Unruhe, ihres Unglücks, ihrer Angststimmung. Und nun ist zu erwarten, daß die andere der beiden »himmlischen Mächte«, der ewige Eros, eine Anstrengung machen wird, um sich im Kampf mit seinem ebenso unsterblichen Gegner zu behaupten. Aber wer kann den Erfolg und Ausgang voraussehen?

[Erstveröffentlichung: Wien, *Internationaler Psychoanalytischer Verlag*, 1930a. — Gesammelte Werke, Bd. 14, S. 419-506.]

Sophocle
ANTIGONE
traduction de Leconte de Lisle

[\[Retour texte 01-06 \]](#)

ANTIGONE.

Ô chère tête fraternelle d'ISMÈNE, sais-tu quels sont les maux venus d'Oïdipous que Zeus ne nous inflige pas, à nous qui vivons encore ? En effet, il n'est rien de cruel, d'amer, de honteux et d'ignominieux que je n'aie vu parmi tes maux et les miens. Et, maintenant, quel est cet édit récent que le maître de la ville a imposé à tous les citoyens ? Le connais-tu ? L'as-tu entendu ? Ou les maux te sont-ils cachés qu'on médite contre nos amis et qu'on a coutume de souffrir de la part d'un ennemi ?

ISMÈNE.

Aucune nouvelle de nos amis, ANTIGONE, n'est venue à moi, joyeuse ou triste, depuis que nous avons été privées de nos deux frères, morts en un seul jour, l'un par l'autre. L'armée des Argiens s'en étant allée cette nuit, je ne sais rien de plus qui puisse me rendre plus heureuse ou plus malheureuse.

ANTIGONE.

Je le sais bien ; mais je t'ai demandé de sortir de la demeure, afin que tu m'entendisses seule.

ISMÈNE.

Qu'est-ce ? Il est manifeste que tu roules quelque chose dans ton esprit.

ANTIGONE.

CRÉON n'a-t-il pas décrété les honneurs de la sépulture pour l'un de nos frères, en les refusant indignement à l'autre ? On dit qu'il a enfermé Étéoklès dans la terre, pour qu'il fût honoré des morts ; mais il a défendu aux citoyens de mettre au tombeau le misérable cadavre de Polyneikès mort et de le pleurer. Et on doit le livrer, non enseveli, non pleuré, en proie aux oiseaux carnassiers à qui cette pâture est agréable. On dit que le bon CRÉON a décrété cela pour toi et pour moi, certes, pour moi, et qu'il va venir ici afin de l'annoncer hautement à ceux qui l'ignorent. Et il ne pense point que ce soit une chose vaine. Celui qui agira contre ce décret devra être écrasé de pierres par le peuple, dans la ville. Voilà ce qui te menace, et tu montreras avant peu si tu es bien née ou si tu es la fille lâche de pères irréprochables.

ISMÈNE.

Ô malheureuse ! si la chose est telle, à quoi me résoudre ?

ANTIGONE.

Vois si tu veux agir avec moi et m'aider !

ISMÈNE.

Que médites-tu ? Quelle est ta pensée ?

ANTIGONE.

Veux-tu enlever le cadavre avec moi ?

ISMÈNE.

Penses-tu à l'ensevelir, quand cela est défendu aux citoyens ?

ANTIGONE.

Certes, j'ensevelirai mon frère qui est le tien, si tu ne le veux pas. Jamais on ne m'accusera de trahison.

ISMÈNE.

Ô malheureuse ! Puisque CRÉON l'a défendu ?

ANTIGONE.

Il n'a nul droit de me repousser loin des miens.

ISMÈNE.

Hélas ! songe, ô sœur, que notre père est mort détesté et méprisé, et qu'ayant connu ses actions impies, il s'est arraché les deux yeux de sa propre main ; que celle qui portait le double nom de sa mère et de son épouse, s'affranchit de la vie à l'aide d'un lacet terrible ; et que nos deux frères enfin, en un même jour, se tuant eux-mêmes, les malheureux ! se sont donné la mort l'un l'autre. Maintenant que nous voici toutes deux seules, songe que nous devons mourir plus lamentablement encore, si, contre la loi, nous méprisons la force et la puissance des maîtres. Il faut penser que nous sommes femmes, impuissantes à lutter contre des hommes, et que, soumises à ceux qui sont les plus forts, nous devons leur obéir, même en des choses plus dures. Pour moi, ayant prié les ombres souterraines de me pardonner, parce que je suis contrainte par la violence, je céderai à ceux qui possèdent la puissance, car il est insensé de tenter au delà de ses forces.

ANTIGONE.

Je ne demanderai plus rien. Même si tu voulais agir avec moi, je ne me servirai pas volontiers de toi. Fais ce que tu veux, mais moi, je l'ensevelirai, et il me sera beau de mourir pour cela. Ayant commis un crime pieux, chère je me coucherai auprès de qui m'est cher ; car j'aurai plus longtemps à plaire à ceux qui sont sous la terre qu'à ceux qui sont ici. C'est là que je serai couchée pour toujours. Mais toi, méprise à ton gré ce qu'il y a de plus sacré pour les dieux.

ISMÈNE.

Je ne le méprise pas, mais je n'ai pas la force de rien faire malgré les citoyens.

ANTIGONE.

Prends ce prétexte. Moi j'irai élever un tombeau à mon très cher frère.

ISMÈNE.

Hélas ! combien je crains pour toi, malheureuse !

ANTIGONE.

Ne crains rien pour moi ; ne t'inquiète que de ce qui te regarde.

ISMÈNE.

Ne confie au moins ton dessein à personne. Agis secrètement. Je me tairai aussi.

ANTIGONE.

Hélas ! parle hautement. Tu me seras plus odieuse si tu te tais que si tu révéles ceci à tous.

ISMÈNE.

Tu as un cœur chaud pour ce qui exige le sang-froid.

ANTIGONE.

Je plais ainsi, je le sais, à ceux auxquels il convient que je plaise.

ISMÈNE.

Si tu le peux, pourtant ; mais tu tentes au-delà de tes forces.

ANTIGONE.

Je m'arrêterai donc quand je ne pourrai faire plus.

ISMÈNE.

Quand les choses sont au-dessus de nos forces, il convient de ne pas les tenter.

ANTIGONE.

Si tu parles ainsi, je te prendrai en haine et tu seras justement odieuse à celui qui est mort. Mais laisse-moi braver ce que j'ose, car, certes, quelque destinée cruelle que je subisse, je mourrai glorieusement.

ISMÈNE.

Si cela te semble ainsi, va ! Sache que tu es insensée, mais que tu aimes sincèrement tes amis.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Clarté splendide ! La plus belle des lumières qui aient lui sur Thèba aux sept portes, tu as enfin paru au-dessus des sources Dirkaïennes. Œil du jour d'or ! Tu as repoussé et contraint de fuir, lâchant les rênes, l'homme au bouclier blanc, sorti tout armé d'Argos, et qui, levé contre notre terre pour la cause douteuse de Polyneïkès, et poussant des cris aigus, s'est abattu ici comme un aigle à l'aile de neige, avec d'innombrables armes et des casques chevelus.

Antistrophe I.

Plus haut que nos demeures, il était là, dévorant, de toute part, avec ses lances avides de meurtre, autour des sept portes ; et il s'en est allé avant de s'être rassasié de notre sang, et avant que Hèphaïstos résineux ait saisi nos tours crénelées ; tant a éclaté derrière lui le ressentiment d'Arès, invincible pour le Drakôn ennemi. Car Zeus hait l'impudence d'une langue orgueilleuse, et, les ayant vus se ruier impétueusement, très fiers de leur or strident, il a renversé, de la foudre dardée, celui qui se préparait à pousser le cri de la victoire au faite de nos murailles.

Strophe II.

Renversé, il tomba, retentissant contre terre et portant le feu, lui qui, naguère, ivre d'une fureur insensée, avait le souffle des vents les plus terribles. Et Arès, grand et impétueux, détourna ces maux et leur en infligea d'autres en les bouleversant tous. Et les sept chefs, dressés aux sept portes contre sept autres, laissèrent leurs armes d'airain à Zeus qui met en fuite, excepté ces deux malheureux qui, nés du même père et de la même mère, se sont frappés l'un l'autre de leurs lances et ont reçu une commune mort.

Antistrophe II.

Mais Nika, au nom illustre, est venue sourire à Thèba aux chars innombrables. Oublions donc ces combats, et menons des chœurs nocturnes dans tous les temples des dieux, et que Bakkhos les conduise, lui qui ébranle la terre Thèbaïenne ! Voici le roi du pays, CRÉON Ménoïkéïde. Il vient à cause des faits récents qu'ont voulu les dieux, roulant quelque dessein, puisqu'il a convoqué cette assemblée de vieillards réunis par un appel commun.

CRÉON.

Hommes ! Les dieux ont enfin sauvé cette ville qu'ils avaient battue de tant de flots. Je vous ai ordonné par des envoyés de vous réunir ici, choisis entre tous, parce que vous avez, je le sais, toujours honoré la puissance de Laios, et gardé la même foi constante à Oïdipous quand il commandait dans la ville, et, lui mort, à ses enfants. Puisqu'ils ont péri tous deux en un même jour, tués l'un par l'autre en un meurtre mutuel et impie, je possède maintenant la puissance et le trône, étant le plus proche parent des morts. L'esprit, l'âme et les desseins d'un homme ne peuvent être connus avant qu'il ait mené la chose publique et appliqué les lois. Quiconque régit la ville et ne se conforme point aux meilleurs principes, mais réprime sa langue par frayeur, celui-là est le pire des hommes, je l'ai toujours pensé et je le pense encore ; et je n'estime en aucune façon celui qui préfère un ami à sa patrie. J'en atteste Zeus qui voit toutes choses ! Je ne me tais point quand je vois qu'une calamité menace le salut des citoyens, et jamais je n'ai en amitié un ennemi de la patrie ; car je sais que c'est le salut de la patrie qui sauve les citoyens, et que nous ne manquons point d'amis tant qu'elle est en sûreté. C'est par de telles pensées que j'accroîtrai cette ville. Et j'ai ordonné

par un édit qu'on enfermât dans un tombeau Étéoklès qui, en combattant pour cette ville, est mort bravement, et qu'on lui rendit les honneurs funèbres dus aux ombres des vaillants hommes. Mais, pour son frère Polyneïkès qui, revenu de l'exil, a voulu détruire par la flamme sa patrie et les dieux de sa patrie, qui a voulu boire le sang de ses proches et réduire les citoyens en servitude, je veux que nul ne lui donne un tombeau, ni ne le pleure, mais qu'on le laisse non enseveli, et qu'il soit honteusement déchiré par les oiseaux carnassiers et par les chiens. Telle est ma volonté. Les impies ne recevront jamais de moi les honneurs dus aux justes ; mais quiconque sera l'ami de cette ville, vivant, ou mort, sera également honoré par moi.

LE CHŒUR.

Il te plaît d'agir ainsi, CRÉON, fils de Ménoïkeus, envers l'ennemi de cette ville et envers son ami. Tous, tant que nous sommes, vivants ou morts, nous sommes soumis à ta loi, quelle qu'elle soit.

CRÉON.

Veillez donc à ce que l'édit soit respecté.

LE CHŒUR.

Confie ce soin à de plus jeunes.

CRÉON.

Il y a déjà des gardiens du cadavre.

LE CHŒUR.

Que nous ordonnes-tu donc de plus ?

CRÉON.

De ne point permettre qu'on désobéisse.

LE CHŒUR.

Nul n'est assez insensé pour désirer mourir.

CRÉON.

Certes, telle est la récompense promise ; mais l'espoir d'un gain a souvent perdu les hommes.

LE GARDIEN.

Roi, je ne dirai pas sans doute que je suis venu, haletant, d'un pas rapide et pressé. Je me suis attardé en proie à beaucoup de soucis, et retournant souvent en arrière sur mon chemin. En effet, je me suis dit bien des fois : – Malheureux ! pourquoi courir à ton propre châtiment ? Mais t'arrêteras-tu, malheureux ? Si CRÉON apprend ceci de quelque autre, comment échapperas-tu à ta perte ? – Roulant ces choses dans mon esprit, j'ai marché lentement de sorte que la route est devenue longue, bien qu'elle soit courte. Enfin j'ai résolu de venir à toi, et quoique je ne rapporte rien de certain, je parlerai cependant. En effet, je viens dans l'espoir de ne souffrir que ce que la destinée a décidé.

CRÉON.

Qu'est-ce ? Pourquoi es-tu inquiet dans ton esprit ?

LE GARDIEN.

Je veux avant tout te révéler ce qui me concerne. Je n'ai point fait ceci et je n'ai point vu qui l'a fait. Je ne mérite donc pas d'en souffrir.

CRÉON.

Certes, tu parles avec précaution et tu te garantis de toute façon. Je vois que tu as à m'annoncer quelque chose de grave.

LE GARDIEN.

Le danger inspire beaucoup de crainte.

CRÉON.

Ne parleras-tu point afin de sortir, la chose dite ?

LE GARDIEN.

Je te dirai tout. Quelqu'un a enseveli le mort, et s'en est allé après avoir jeté de la poussière sèche sur le cadavre et accompli les rites funèbres selon la coutume.

CRÉON.

Que dis-tu ? Qui a osé faire cela ?

LE GARDIEN.

Je ne sais, car rien n'avait été tranché par la bêche ni creusé par la houe. La terre était dure, âpre, intacte, non sillonnée par les roues d'un char ; et celui qui a fait la chose n'a point laissé de trace. Dès que le premier veilleur du matin nous eut appris le fait, ceci nous sembla un triste prodige. Le mort n'était plus visible, non qu'il fût enfermé sous terre cependant, mais entièrement couvert d'une poussière légère afin d'échapper à toute souillure. Et il n'y avait aucune trace de bête fauve ou de chien qui fût venu et qui eût traîné le cadavre. Alors, nous commençâmes à nous injurier, chaque gardien en accusant un autre. Et la chose en serait venue aux coups, car nul n'était là pour s'y opposer, et tous semblaient coupables ; mais rien n'était prouvé contre personne et chacun se défendait du crime. Nous étions prêts à saisir de nos mains un fer rouge, à traverser les flammes, à jurer par les dieux que nous n'avions rien fait, que nous ne savions ni qui avait médité le crime, ni qui l'avait commis. Enfin, comme en cherchant nous ne trouvions rien, un d'entre nous dit une parole qui fit que nous baissâmes tous la tête de terreur ; car nous ne pouvions ni la contredire, ni savoir si cela tournerait heureusement pour nous. Et cette parole était qu'il fallait t'annoncer la chose et ne rien te cacher. Cette résolution l'emporta, et le sort m'a condamné, moi, malheureux, à

porter cette belle nouvelle ! Je suis ici contre mon gré et contre votre gré à tous. Personne n'aime à être un messager de malheur.

LE CHŒUR.

Certes, ô roi, j'y pense depuis longtemps : ceci n'a-t-il point été fait par les dieux ?

CRÉON.

Tais-toi, avant que tes paroles aient excité ma colère et de peur d'être pris pour vieux et insensé. Tu dis une chose intolérable en disant que les daimones s'inquiètent de ce mort. Lui ont-ils donc accordé comme à un bienfaiteur l'honneur de la sépulture, à lui qui est venu brûler leurs temples soutenus de colonnes et les dons sacrés, dévaster leur terre et détruire leurs lois ? Vois-tu les dieux honorer les pervers ? Cela n'est pas. Mais depuis longtemps quelques citoyens, supportant ceci avec peine, murmuraient contre moi, secouant silencieusement leurs têtes ; et ils ne courbaient point le cou sous le joug, comme il convient, et ils n'obéissaient point à mon commandement. Je sais qu'ils ont excité par une récompense ces gardiens à faire cela ; car l'argent est la plus funeste des inventions des hommes. Il dévaste les villes, il chasse les hommes de leurs demeures, et il pervertit les esprits sages, afin de les pousser aux actions honteuses ; il enseigne les ruses aux hommes et les accoutume à toutes les impiétés. Mais ceux qui ont fait ceci pour une récompense ne se sont attiré que des châtiments certains. Si le respect de Zeus est encore puissant sur moi, sachez-le sûrement : je dis et jure que, si vous n'amenez point devant moi l'auteur de cet ensevelissement, vous ne serez point seulement punis de mort, mais pendus vivants, tant que vous n'aurez point révélé qui a commis ce crime ; vous apprendrez désormais où il faut chercher le gain désiré, et qu'on ne doit point l'obtenir par tous les moyens ; car beaucoup sont plutôt perdus que sauvés par les gains honteux.

LE GARDIEN.

Permetts-tu que je parle encore, ou m'en retournerai-je ?

CRÉON.

Ne sais-tu pas que tu me blesses par tes paroles ?

LE GARDIEN.

Ton oreille est-elle blessée, ou ton âme ?

CRÉON.

Pourquoi cherches-tu où est mon mal ?

LE GARDIEN.

Celui qui a commis le crime blesse ton âme, et moi, je blesse ton oreille.

CRÉON.

Ah ! tu es né pour mon malheur.

LE GARDIEN.

Certes, je n'ai point commis le crime.

CRÉON.

Tu as donné ta vie pour le désir de l'argent.

LE GARDIEN.

Ah ! c'est un malheur, quand on soupçonne, de soupçonner fausement.

CRÉON.

Argumente autant que tu le voudras contre le soupçon ; mais si vous ne révélez ceux qui ont fait cela, vous apprendrez, l'ayant éprouvé, que les maux sont engendrés par les gains iniques.

LE GARDIEN.

Certes, je désire ardemment qu'on trouve le coupable ; mais qu'il soit découvert ou non, et c'est à la destinée d'en décider, tu ne me verras plus revenir ici. En effet, sauvé maintenant contre mon espérance et ma pensée, je dois rendre mille grâces aux dieux.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme. Il est porté par le Notos orageux à travers la sombre mer, au milieu de flots qui grondent autour de lui ; il dompte, d'année en année, sous les socs tranchants, la plus puissante des déesses, Gaia, immortelle et infatigable, et il la retourne à l'aide du cheval.

Antistrophe I.

L'homme, plein d'adresse, enveloppe, dans ses filets faits de cordes, la race des légers oiseaux et les bêtes sauvages et la génération marine de la mer ; et il asservit par ses ruses la bête farouche des montagnes ; et il met sous le joug le cheval chevelu et l'infatigable taureau montagnard, et il les contraint de courber le cou.

Strophe II.

Il s'est donné la parole et la pensée rapide et les lois des cités, et il a mis ses demeures à l'abri des gelées et des pluies fâcheuses. Ingénieux en tout, il ne manque jamais de prévoyance en ce qui concerne l'avenir. Il n'y a que le Hadès auquel il ne puisse échapper, mais il a trouvé des remèdes aux maladies dangereuses.

Antistrophe II.

Plus intelligent en inventions diverses qu'on ne peut l'espérer, il fait tantôt le bien, tantôt le mal, violant les lois de la patrie et le droit sacré des dieux. Celui qui excelle dans la ville mérite d'en être rejeté, quand, par audace, il agit honteusement. Que je n'aie ni le même toit, ni les mêmes pensées que celui qui agit ainsi ! Par un prodige incroyable,

ce ne peut être ANTIGONE, bien que ce soit elle que je vois. Ô malheureuse fille du malheureux Oidipous, qu'y a-t-il ? Ceux-ci t'amènent-ils pour avoir méprisé la loi royale et avoir osé une action insensée ?

LE GARDIEN.

Celle-ci a commis le crime. Nous l'avons saisie ensevelissant le cadavre. Mais où est CRÉON ?

LE CHEUR.

Le voici qui sort de la demeure, et à propos.

CRÉON.

Qu'est-ce ? Qu'est-il arrivé qui rende ma venue opportune ?

LE GARDIEN.

Roi, les mortels ne doivent rien nier par serment, car une seconde pensée dément la première. Je n'aurais certes point cru que je dusse jamais revenir ici, troublé que j'étais par tes menaces ; mais la joie qui arrive inespérée et inattendue ne peut être surpassée par aucun autre bonheur. Je reviens donc, ayant abjuré mon serment et menant ici cette jeune fille qui a été surprise préparant la sépulture. En ceci le sort n'a point été interrogé, mais c'est moi seul qui ai le mérite de l'action, et non un autre. Et maintenant, roi, puisque je l'ai prise, questionne-la et convaincs-la, comme il te plaira.

Moi je suis absous et justement affranchi du châtement.

CRÉON.

Comment et où as-tu pris celle que tu amènes ?

LE GARDIEN.

Elle ensevelissait l'homme. Tu sais tout.

CRÉON.

Comprends-tu ce que tu dis, et dis-tu vrai ?

LE GARDIEN.

Je l'ai vue ensevelissant le cadavre que tu avais défendu d'ensevelir. Ai-je parlé assez ouvertement et clairement ?

CRÉON.

Et comment a-t-elle été aperçue et surprise commettant le crime ?

LE GARDIEN.

La chose s'est passée ainsi. Dès que nous fûmes retournés, pleins de terreur à cause de tes menaces terribles, ayant enlevé toute la poussière qui couvrait le corps et l'ayant mis à nu tout putréfié, nous nous assîmes au sommet des collines, contre le vent, pour fuir l'odeur et afin qu'elle ne nous atteignît pas, et nous nous excitions l'un l'autre par des injures, dès qu'un d'entre nous négligeait de veiller. La chose fut ainsi jusqu'à l'heure où l'orbe de Hélios s'arrêta au milieu de l'aithèr et que son ardeur brûla. Alors un brusque tourbillon, soulevant une tempête sur la terre et obscurcissant l'air, emplit la plaine et dépouilla tous les arbres de leur feuillage, et le grand aithèr fut enveloppé d'une épaisse poussière. Et, les yeux fermés, nous subissions cette tempête envoyée par les dieux. Enfin, après un long temps, quand l'orage eut été apaisé, nous aperçûmes cette jeune fille qui se lamentait d'une voix aiguë, telle que l'oiseau désolé qui trouve le nid vide de ses petits. De même celle-ci, dès qu'elle vit le cadavre nu, hurla des lamentations et des imprécations terribles contre ceux qui avaient fait cela. Aussitôt elle apporte de la poussière sèche, et, à l'aide d'un vase d'airain forgé au marteau, elle honore le mort d'une triple libation. L'ayant vue, nous nous sommes élancés et nous l'avons saisie brusquement sans qu'elle en fût effrayée. Et nous l'avons interrogée sur l'action déjà commise et sur la plus récente, et elle n'a rien nié. Et ceci m'a plu et m'a attristé en même temps. Car, s'il est très doux d'échapper au malheur, il est triste d'y mener ses amis. Mais tout est d'un moindre prix que mon propre salut.

CRÉON.

Et toi qui courbes la tête contre terre, je te parle : Avoues-tu ou nies-tu avoir fait cela ?

ANTIGONE.

Je l'avoue, je ne nie pas l'avoir fait.

CRÉON.

Pour toi, va où tu voudras ; tu es absous de ce crime. Mais toi, réponds-moi en peu de mots et brièvement :

Connaissais-tu l'édit qui défendait ceci ?

ANTIGONE.

Je le connaissais. Comment l'aurais-je ignoré ? Il est connu de tous.

CRÉON.

Et ainsi, tu as osé violer ces lois ?

ANTIGONE.

C'est que Zeus ne les a point faites, ni la justice qui siège auprès des dieux souterrains. Et je n'ai pas cru que tes édits pussent l'emporter sur les lois non écrites et immuables des dieux, puisque tu n'es qu'un mortel. Ce n'est point d'aujourd'hui, ni d'hier, qu'elles sont immuables ; mais elles sont éternellement puissantes, et nul ne sait depuis combien de temps elles sont nées. Je n'ai pas dû, par crainte des ordres d'un seul homme, mériter d'être châtiée par les dieux. Je savais que je dois mourir un jour, comment ne pas le savoir ? même sans ta volonté, et si je meurs avant le temps, ce me sera un bien, je pense. Quiconque vit comme moi au milieu d'innombrables misères, celui-là n'a-t-il pas profit à mourir ? Certes, la destinée qui m'attend ne m'afflige en rien. Si j'avais laissé non enseveli le cadavre de l'enfant de ma mère, cela m'eût affligé ; mais ce que j'ai fait ne m'afflige pas. Et si je te semble avoir agi follement, peut-être suis-je accusée de folie par un insensé.

LE CHŒUR.

L'esprit inflexible de cette enfant vient d'un père semblable à elle. Elle ne sait point céder au malheur.

CRÉON.

Sache cependant que ces esprits inflexibles sont domptés plus souvent que d'autres. C'est le fer le plus solidement forgé au feu et le plus dur que tu vois se rompre le plus aisément. Je sais que les chevaux fougueux sont réprimés par le moindre frein, car il ne convient point d'avoir un esprit orgueilleux à qui est au pouvoir d'autrui. Celle-ci savait qu'elle agissait injurieusement en osant violer des lois ordonnées ; et, maintenant, ayant accompli le crime, elle commet un autre outrage en riant et en se glorifiant de ce qu'elle a fait. Que je ne sois plus un homme, qu'elle en soit un elle-même, si elle triomphe impunément, ayant osé une telle chose ! Mais, bien qu'elle soit née de ma sœur, bien qu'elle soit ma plus proche parente, ni elle, ni sa sœur n'échapperont à la plus honteuse destinée, car je soupçonne cette dernière non moins que celle-ci d'avoir accompli cet ensevelissement. Appelez-la. Je l'ai vue dans la demeure, hors d'elle-même et comme insensée. Le cœur de ceux qui ourdissent le mal dans les ténèbres a coutume de les dénoncer avant tout. Certes, je hais celui qui, saisi dans le crime, se garantit par des belles paroles.

ANTIGONE.

Veux-tu faire plus que me tuer, m'ayant prise ?

CRÉON.

Rien de plus. Ayant ta vie, j'ai tout ce que je veux.

ANTIGONE.

Que tardes-tu donc ? De toutes tes paroles aucune ne me plaît, ni ne saurait me plaire jamais, et, de même, aucune des miennes ne te plaît non plus. Pouvais-je souhaiter une gloire plus illustre que celle que je me suis acquise en mettant mon frère sous la terre ? Tous ceux-ci diraient que j'ai bien fait, si la terreur ne fermait leur bouche ; mais, entre toutes les félicités sans nombre de la tyrannie, elle possède le droit de dire et de faire ce qui lui plaît.

CRÉON.

Tu penses ainsi, seule de tous les Kadméiens.

ANTIGONE.

Ils pensent de même, mais ils complimentent leur bouche pour te complaire.

CRÉON.

N'as-tu donc point honte de ne point faire comme eux ?

ANTIGONE.

Certes, non ! car il n'y a aucune honte à honorer ses proches.

CRÉON.

N'était-il pas ton frère aussi celui qui est tombé en portant les armes pour une cause opposée ?

ANTIGONE.

De la même mère et du même père.

CRÉON.

Pourquoi donc, en honorant celui-là, es-tu impie envers celui-ci ?

ANTIGONE.

Celui qui est mort ne rendrait pas ce témoignage.

CRÉON.

Il le ferait sans doute, puisque tu honores l'impie autant que lui.

ANTIGONE.

Polyneikès est mort son frère et non son esclave.

CRÉON.

Il est mort en dévastant cette terre, tandis que l'autre combattait vaillamment pour elle.

ANTIGONE.

Aidès applique à tous les mêmes lois.

CRÉON.

Mais le bon et le mauvais n'ont pas le même traitement.

ANTIGONE.

Qui peut savoir si cela est ainsi dans le Hadès ?

CRÉON.

Jamais un ennemi, même mort, ne devient un ami.

ANTIGONE.

Je suis née non pour une haine mutuelle, mais pour un mutuel amour.

CRÉON.

Si ta nature est d'aimer, va chez les morts et aime-les. Tant que je vivrai, une femme ne commandera pas.

LE CHŒUR.

Voici, devant les portes, ISMÈNE qui verse des larmes à cause de sa sœur. Le nuage qui tombe de ses sourcils altère son visage qui rougit, et sillonne de larmes ses belles joues.

CRÉON.

Holà ! toi, qui es entrée secrètement dans ma demeure, comme une vipère, pour boire tout mon sang, car je ne savais pas que je nourrissais deux calamités, deux pestes de mon trône, viens ! Parle enfin : avoueras-tu que tu as aidé à cet ensevelissement, ou jureras-tu que tu l'ignoris ?

ISMÈNE.

J'ai commis ce crime, si celle-ci l'avoue pour sa part. J'ai participé au fait et au crime.

ANTIGONE.

La justice ne consent point à cela, car tu n'as point voulu agir et je n'ai rien fait en commun avec toi.

ISMÈNE.

Mais je n'ai point honte, dans ton malheur, de partager ta destinée.

ANTIGONE.

Aidès et les ombres savent qui a fait cela. Je n'aime pas qui ne m'aime qu'en paroles.

ISMÈNE.

Je te supplie, sœur, de ne point dédaigner que je meure avec toi pour avoir rendu de légitimes devoirs au mort.

ANTIGONE.

Tu ne mourras pas avec moi et tu n'auras point l'honneur que tu n'as pas mérité. C'est assez que je meure.

ISMÈNE.

Comment la vie peut-elle m'être douce sans toi ?

ANTIGONE.

Demande-le à CRÉON, puisque tu t'es inquiétée de lui.

ISMÈNE.

Pourquoi m'affliges-tu ainsi sans profit pour toi ?

ANTIGONE.

Certes, je gémis de te railler ainsi.

ISMÈNE.

De quelle façon puis-je te venir en aide maintenant ?

ANTIGONE.

Sauve ta propre vie. Je ne t'envie point d'échapper à la mort.

ISMÈNE.

Oh ! malheureuse que je suis ! je ne partagerai point ta destinée.

ANTIGONE.

Tu as souhaité de vivre, et j'ai souhaité de mourir.

ISMÈNE.

Mes conseils du moins ne t'ont pas manqué.

ANTIGONE.

Tu parlais sagement pour ceux-ci, et moi je semblais sage aux morts.

ISMÈNE.

Mais cette faute est la nôtre à toutes deux.

ANTIGONE.

Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts.

CRÉON.

Je pense que l'une de ces jeunes filles a perdu l'esprit et que l'autre est née insensée.

ISMÈNE.

L'esprit des malheureux, ô roi, ne reste pas ce qu'il a été et change de nature.

CRÉON.

Certes, le tien est changé, puisque tu veux avoir mal agi de moitié avec les impies.

ISMÈNE.

Comment pourrai-je vivre seule et sans elle ?

CRÉON.

Ne parle plus d'elle, car elle n'est plus désormais.

ISMÈNE.

Tueras-tu donc la fiancée de ton propre fils ?

CRÉON.

On peut ensemercer d'autres seins.

ISMÈNE.

Rien ne convenait mieux à l'un et à l'autre.

CRÉON.

Je hais de mauvaises épouses pour mes fils.

ANTIGONE.

Ô très cher HÉMON, combien ton père t'outrage !

CRÉON.

Vous m'êtes importunes, toi et tes noces.

LE CHŒUR.

Priveras-tu ton fils de celle-ci ?

CRÉON.

Aidès mettra fin à ces noces.

LE CHŒUR.

Il est résolu, semble-t-il, qu'elle recevra la mort.

CRÉON.

Il te semble comme à moi. Que tout retard cesse, et menez-les dans la demeure, esclaves ! Il convient de garder ces femmes avec vigilance et de ne pas les laisser aller librement, car les audacieux s'échappent, quand ils voient que le

Hadès est proche.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Heureux ceux qui ont vécu à l'abri des maux ! Quand une demeure, en effet, a été frappée divinement, il ne manque, jusqu'à leur dernière postérité, aucune calamité à ceux-ci. De même, lorsque le flot de la mer, poussé par les vents Thrèkiens, parcourt l'obscurité sous-marine, il fait monter du fond la vase noire et bouillonnante, et les rivages qu'il frappe sont pleins de clameurs.

Antistrophe I.

Je vois, dès un temps ancien, dans la maison des Labdakides, les calamités s'ajouter aux calamités de ceux qui sont morts. Une génération n'en sauve pas une autre génération, mais toujours quelque dieu l'accable et ne lui laisse aucun repos. Une lumière brillait encore, dans la maison d'Oidipous, sur la fin de sa race ; mais voici qu'elle est moissonnée, insensée et furieuse, par la faux sanglante des dieux souterrains.

Strophe II.

Ô Zeus, quel homme orgueilleux peut réprimer ta puissance qui n'est domptée ni par le sommeil maître de toutes choses, ni par les années infatigables des dieux ? Sans jamais vieillir, tu règnes éternellement dans la splendeur du flamboyant Olympos ! Une loi, en effet, prévaudra toujours, comme elle a toujours prévalu parmi les hommes.

Antistrophe II.

L'espérance mensongère est utile aux mortels, mais elle déjoue les désirs de beaucoup. Elle les excite au mal, à leur insu, avant qu'ils aient mis le pied sur le feu ardent. Je ne sais qui a dit cette parole célèbre : – Celui qu'un dieu pousse à sa perte prend souvent le mal pour le bien, et il n'est garanti de la ruine que pour très peu de temps. – Mais voici HÉMON, le dernier de tes enfants. Vient-il, gémissant sur la destinée d'ANTIGONE, affligé à cause du lit nuptial qui lui est refusé ?

CRÉON.

Nous le saurons bientôt et plus sûrement que des divinateurs. Ô enfant, ayant appris la sentence irrévocable qui est rendue contre ta fiancée, viens-tu en ennemi de ton père ? Ou, quoi que nous fassions, te sommes-nous chers ?

HÉMON.

Père, je t'appartiens ; tu me diriges par tes sages conseils, et je les suis. Le désir d'aucun mariage ne sera plus puissant sur moi que ta sagesse.

CRÉON.

Certes, ô enfant, il convient que tu aies ceci dans le cœur de mettre la volonté de ton père avant toutes choses. Si les hommes désirent avoir des enfants dans leur demeure, c'est afin qu'ils vengent leur père de ses ennemis et qu'ils honorent ses amis autant que lui-même. Mais celui qui a des enfants inutiles, que dire de lui, sinon qu'il a engendré sa propre injure et ce qui le livre en risée à ses ennemis ? Maintenant, ô enfant, vaincu par la volupté, ne sacrifie pas ta sagesse à une femme. Sache bien qu'il est glacé l'embrassement de la femme perverse qu'on a dans sa demeure pour compagne de son lit. Quelle plus grande misère, en effet, qu'un mauvais ami ? Dédaigne donc cette jeune fille, comme une ennemie, et laisse-la se marier chez Aidès. Après l'avoir saisie, seule entre tous les citoyens, désobéissant à mes ordres, je ne passerai point pour menteur devant la ville, je la tuerai. Qu'elle implore Zeus, protecteur de la famille ! Si je laisse faire à ceux qui sont de mon sang, que sera-ce pour les étrangers ? Celui qui est équitable dans les choses domestiques se montrera équitable aussi dans la ville ; mais celui qui viole insolemment les lois et qui pense commander à ses chefs, ne sera point loué par moi. Il faut obéir à celui que la ville a pris pour maître, dans les choses petites ou grandes, justes ou iniques. Je ne douterai jamais d'un tel homme : il commandera bien et se laissera commander. En quelque lieu qu'il soit placé, dans la tempête du combat, il y restera avec loyauté et soutiendra vaillamment ses compagnons. Il n'est point de mal pire que l'anarchie : elle ruine les villes, elle rend les demeures désertes, elle pousse, dans le combat, les troupes à la fuite ; tandis que l'obéissance fait le salut de tous ceux qui sont disciplinés. Ainsi les règles stables doivent être défendues, et il ne faut en aucune façon céder à une femme. Il vaut mieux, si cela est nécessaire, reculer devant un homme, afin qu'on ne dise pas que nous sommes au-dessous des femmes.

LE CHŒUR.

À moins que nous nous abusions à cause de notre vieillesse, il nous semble que tu parles sagement.

HÉMON.

Père, les dieux ont donné aux hommes la raison qui est, pour tous, tant que nous sommes, la richesse la plus précieuse. Pour moi, je ne puis ni penser, ni dire que tu n'as point bien parlé. Cependant, d'autres paroles seraient sages aussi. En effet, je sais naturellement, avant que tu le saches, ce que chacun dit, fait, ou blâme, car ton aspect frappe le peuple de terreur, et il tait ce que tu n'entendrais pas volontiers. Mais il m'est donné d'entendre ce qu'on dit

en secret et de savoir combien la ville plaint la destinée de cette jeune fille, digne des plus grandes louanges pour ce qu'elle a fait, et qui, de toutes les femmes, a le moins mérité de mourir misérablement. Celle qui n'a point voulu que son frère tué dans le combat, et non enseveli, servît de pâture aux chiens mangeurs de chair crue et aux oiseaux carnassiers, n'est-elle pas digne d'un prix d'or ? Telle est la rumeur qui court dans l'ombre. Père, rien ne m'est plus à cœur que ton heureuse destinée. Quelle plus grande gloire y a-t-il pour des enfants que la prospérité d'un père, ou pour un père que celle de ses enfants ? Ne te mets donc pas dans l'esprit qu'il n'y a que tes seules paroles qui soient sages. En effet, quiconque s' imagine que lui seul est sage, et que nul ne le vaut par l'âme et par la langue, est le plus souvent vide quand on l'examine. Il n'est point honteux à un homme, quelque sage qu'il soit, de beaucoup apprendre et de ne point résister outre mesure. Vois comme les arbres, le long des cours d'eau gonflés par les pluies hivernales, se courbent afin de conserver leurs rameaux, tandis que tous ceux qui résistent meurent déracinés. De même le navigateur qui tient résolument tête au vent et ne cède pas, voit sa nef renversée et flotte sur les bancs de rameurs. Apaise-toi donc et change de résolution. Si je puis en juger, bien que je sois jeune, je dis que le mieux pour un homme est de posséder une abondante sagesse, sinon – car la coutume n'est pas qu'il en soit ainsi – il est beau d'en croire de sages conseillers.

LE CHŒUR.

Roi, s'il a bien parlé, il est juste que tu te laisses instruire, et toi par ton père, car vos paroles sont bonnes à tous deux.

CRÉON.

Apprenons-nous la sagesse, à notre âge, d'un homme si jeune ?

HÉMON.

N'écoute rien qui ne soit juste. Si je suis jeune, il convient que tu considères mes actions, non mon âge.

CRÉON.

Faut-il donc honorer ceux qui n'obéissent point aux lois ?

HÉMON.

Certes, je ne serai jamais cause que tu honores les mauvais.

CRÉON.

Celle-ci n'a-t-elle pas été atteinte par ce mal ?

HÉMON.

Tout le peuple de Thèbe le nie.

CRÉON.

Ainsi la ville me prescrirait ce que je dois vouloir ?

HÉMON.

Ne vois-tu pas que tes paroles sont celles d'un homme encore trop jeune ?

CRÉON.

Cette terre est-elle soumise à la puissance d'un autre, et non à la mienne ?

HÉMON.

Il n'est point de ville qui soit à un seul homme.

CRÉON.

La ville n'est-elle pas censée appartenir à qui la commande ?

HÉMON.

Certes, tu régnerais fort bien seul dans une terre déserte.

CRÉON.

Il combat, semble-t-il, pour cette femme.

HÉMON.

Si tu es femme, car je prends souci de toi.

CRÉON.

Ô le pire de tous les hommes, est-ce en plaidant contre ton père ?

HÉMON.

Je te vois en effet faillir contre la justice.

CRÉON.

Je faillis donc, en respectant ma propre puissance ?

HÉMON.

Tu ne la respectes pas en foulant aux pieds les droits des dieux.

CRÉON.

Ô cœur impie et dompté par une femme !

HÉMON.

Tu ne m'accuseras jamais d'être dompté par de honteuses pensées.

CRÉON.

Cependant toutes tes paroles sont pour elle.

HÉMON.

Pour toi, pour moi, et pour les dieux souterrains.

CRÉON.

Jamais tu ne l'épouseras vivante.

HÉMON.
Elle mourra donc, et sa mort tuera quelqu'un.
CRÉON.
Es-tu audacieux au point de me menacer ?
HÉMON.
Blâmer des choses insensées, est-ce menacer ?
CRÉON.
Tu ne m'instruiras pas sans peine, étant toi-même insensé.
HÉMON.
Si tu n'étais mon père, je dirais que tu délirés.
CRÉON.
Esclave d'une femme, épargne-moi ton bavardage.
HÉMON.
Veux-tu toujours parler et ne rien écouter ?
CRÉON.
Est-ce ainsi ? J'atteste l'Olympos que voilà, sache-le bien : tu ne te réjouiras pas de m'avoir insulté. Amenez ici celle que je hais, afin qu'elle meure aussitôt devant son fiancé, à ses côtés, sous ses yeux !
HÉMON.
Non, certes, pas devant moi ! Non, ne crois point ceci. Elle ne mourra jamais devant moi, et jamais aussi tu ne me reverras de tes yeux, afin que tu puisses délirer au milieu de tes amis qui y consentent.
LE CHŒUR.
Cet homme s'en va plein de colère, ô roi ! Dans un tel esprit, une ardente et cruelle douleur est chose redoutable.
CRÉON.
Qu'il s'en aille, et qu'il fasse ou médite de faire au-delà de ce que peut un homme : il n'affranchira point ces jeunes filles de leur destinée.
LE CHŒUR.
Tu les destines donc toutes deux à la mort ?
CRÉON.
Non celle qui n'a point touché le cadavre. Tu m'as bien averti.
LE CHŒUR.
Par quel supplice as-tu décidé que l'autre périrait ?
CRÉON.
Je l'emmènerai en un lieu non foulé par les hommes. Je l'enfermerai vivante dans un antre de pierres, avec aussi peu de nourriture qu'il en faut à l'expiation afin que la ville ne soit point souillée de sa mort. Là, par ses prières, elle obtiendra peut-être d'Aidès le seul des dieux qu'elle honore, de ne point mourir ; et alors elle apprendra enfin combien la tâche est vaine d'honorer le Hadès.
LE CHŒUR.
Strophe I.
Érôs ! invincible Érôs, qui t'abats sur les puissants, qui te reposes sur les joues délicates de la jeune fille, qui te transportes par delà les mers et dans les étables agrestes, aucun des immortels ne peut te fuir, ni aucun des hommes qui vivent peu de jours ; mais qui te possède est plein de fureur !
Antistrophe I.
Tu entraînes à l'iniquité les pensées des justes, et tu pousse à la dissension les hommes du même sang. Le charme désirable qui resplendit dans les yeux d'une jeune femme est victorieux et l'emporte sur les grandes lois. La déesse Aphrodita est invincible et se rit de tout. Et moi-même, devant ceci, j'enfreins ce qui est permis et je ne puis retenir les sources de mes larmes, lorsque je vois ANTIGONE s'avancer vers le lit où tous vont dormir.
ANTIGONE.
Strophe II.
Voyez-moi, ô citoyens de la terre de ma patrie, faisant mon dernier chemin et regardant le dernier éclat du jour pour ne plus jamais le regarder ! Aidès, qui ensevelit tout, m'emmène vivante vers l'Akhérôn, sans que j'aie connu les noces, sans que l'hymne nuptial m'ait chantée, car j'épouserai l'Akhérôn.
LE CHŒUR.
Ainsi, illustre et louée, tu vas dans les retraites des morts, non consumée par les flétrissures des maladies, non livrée comme un butin de guerre ; mais, seule entre les mortels, libre et vivante, tu descends chez Aidès.
ANTIGONE.
Antistrophe II.
Certes, j'ai entendu dire que la Phrygienne étrangère, fille de Tantalos, est morte très malheureuse au sommet du Sipylos où l'accroissement de la pierre l'enveloppa, l'ayant étreinte rigidement comme un lierre. Ni les pluies, ni jamais les neiges ne l'abandonnent tandis qu'elle se fond, et toujours elle trempe son cou des larmes de ses yeux. Un daimôn va m'endormir comme elle.
LE CHŒUR.

Mais celle-ci était déesse et issue d'une race divine, et nous sommes mortels et issus d'une race mortelle ; mais il est glorieux, pour qui va mourir, de subir une destinée semblable à celle des dieux.

ANTIGONE.

Strophe II.

Hélas ! on se rit de moi. Par les dieux de la patrie ! pourquoi m'accabler d'outrages, n'étant point morte encore et sous vos yeux ? Ô ville, ô très riches citoyens de la ville, ô sources Dirkaïennes, ô bois sacrés de Thèba aux beaux chars, je vous atteste tous à la fois. Telle, non pleurée par mes amis, frappée par une loi inique, je vais vers cette prison sépulcrale qui sera mon tombeau. Hélas ! malheureuse ! je n'habiterai ni parmi les vivants, ni parmi les morts !

LE CHŒUR.

En ton extrême audace, tu as heurté le siège élevé de Dika, ô ma fille ! Tu expies quelque crime paternel.

ANTIGONE.

Antistrophe III.

Tu as touché à mes plus amères douleurs, à la destinée bien connue de mon père, aux désastres de toute la race des illustres Labdakides. Ô calamité des noces maternelles ! Ô embrassement de ma mère malheureuse et de mon père, elle qui m'a conçue, et lui, malheureux, qui m'a engendrée ! Je vais à eux, chargée d'imprécations et non mariée. Ô frère, tu as joui d'un hymen funeste, et, mort, tu m'as tuée !

LE CHŒUR.

C'est une piété que d'honorer les morts ; mais il n'est jamais permis de ne point obéir à qui tient la puissance. C'est ton esprit inflexible qui t'a perdue.

ANTIGONE.

Non pleurée, sans amis et vierge, je fais mon dernier chemin. Je ne regarderai plus l'œil sacré de Hélios, ô malheureuse ! Aucun ami ne gémira, ne pleurera sur ma destinée.

CRÉON.

Ne savez-vous pas que, si les chants et les plaintes pouvaient servir à ceux qui vont mourir, personne n'en finirait ?

Ne l'emmèneriez-vous point promptement ? Enfermez-la, comme je l'ai ordonné, et laissez-la seule, abandonnée, dans le sépulcre couvert, afin qu'elle y meure, si elle veut, ou qu'elle y vive ensevelie. Nous serons ainsi purs de toute souillure venant d'elle, et elle ne pourra plus habiter sur la terre.

ANTIGONE.

Ô sépulcre ! ô lit nuptial ! ô demeure creusée que je ne quitterai plus, où je rejoins les miens, que Perséphassa a reçus, innombrables, parmi les morts ! La dernière d'entre eux, et, certes, par une fin bien plus misérable, je m'en vais avant d'avoir vécu ma part légitime de la vie. Mais, en partant, je garde la très grande espérance d'être la bien venue pour mon père, et pour toi, mère, et pour toi, tête fraternelle ! Car, morts, je vous ai lavés de mes mains, et ornés, et je vous ai porté les libations funéraires. Et maintenant, Polyneïkès, parce que j'ai enseveli ton cadavre, je reçois cette récompense. Mais je t'ai honoré, approuvée par les sages. Jamais, si j'eusse enfanté des fils, jamais, si mon époux eût pourri mort, je n'eusse fait ceci contre la loi de la cité. Et pourquoi parlé-je ainsi ? C'est que, mon époux étant mort, j'en aurais eu un autre ; ayant perdu un enfant, j'en aurais conçu d'un autre homme ; mais de mon père et de ma mère enfermés chez Aidès jamais aucun autre frère ne peut me naître. Et, cependant, c'est pour cela, c'est parce que je t'ai honorée au-dessus de tout, ô tête fraternelle, que j'ai mal fait selon CRÉON, et que je lui semble très coupable. Et il me fait saisir et emmener violemment, vierge, sans hyménée, n'ayant eu ma part ni du mariage, ni de l'enfantement.

Sans amis et misérable, je suis descendue, vivante, dans l'ensevelissement des morts. Quelle justice des dieux ai-je violée ? Mais à quoi me sert, malheureuse, de regarder encore vers les dieux ? Lequel appeler à l'aide, si je suis nommée impie pour avoir agi avec piété ? Si les dieux approuvent ceci, j'avouerai l'équité de mon châtement ; mais, si ces hommes sont iniques, je souhaite qu'ils ne souffrent pas plus de maux que ceux qu'ils m'infligent injustement.

LE CHŒUR.

Les agitations de son âme sont toujours les mêmes.

CRÉON.

C'est pourquoi ceux qui l'emmènent si lentement s'en repentiront.

ANTIGONE.

Hélas ! ma mort est très proche de cette parole.

LE CHŒUR.

Je ne te recommanderai pas de te rassurer, comme si cette parole devait être vaine.

ANTIGONE.

Ô ville paternelle de la terre Thèbaïenne ! Ô dieux de mes aïeux ! Je suis emmenée sans plus de retard. Voyez, ô chefs de Thèba, de quels maux m'accablent les hommes, parce que j'ai honoré la piété !

LE CHŒUR.

Strophe I.

Danaa fut aussi condamnée, dans une prison d'airain, à perdre la lumière Ouranienne, et elle subit le joug, enfermée dans ce sépulcre, sa chambre nuptiale. Et cependant, ô mon enfant, elle était de bonne race et elle portait dans son sein les semences d'or de Zeus. Mais la force de la Moire est inéluctable, et ni les richesses, ni Arès, ni les tours, ni les noires nefes battues des flots n'y échappent.

Antistrophe I.

Il fut aussi, chargé de liens le fils furieux de Dryas, le prince des Édônes, lui que DIONYSOS, à cause de son esprit insolent, enferma dans une prison de pierre. Ainsi s'écoule et s'apaise la force terrible de la colère. Et il connut le dieu que, dans sa démence, il avait blessé de paroles injurieuses ; car il avait voulu réfréner les femmes furieuses, éteindre les torches d'Évios et outrager les Muses qui aiment les flûtes.

Strophe II.

Auprès des mers Kyanéennes sont les rivages Bosporiens et l'inhospitalière Salmydèsos des Thrèkiens, où Arès, qui habitait les contrées voisines, vit la blessure exécrable des deux Phinéiades, qu'avait faite leur marâtre féroce qui leur avait arraché les yeux, non avec le fer, mais de ses mains ensanglantées et à l'aide d'une navette pointue.

Antistrophe II.

Et ils pleuraient la destinée de leur mère et les noces dont ils étaient nés ; car elle descendait de l'antique race des Érekhtides, et elle avait été nourrie dans les antres reculés, au milieu des tempêtes paternelles, étant la fille de Boréas et l'enfant des dieux ; et elle gravissait d'un pied sûr, telle qu'un cheval qui court, l'escarpement des collines. Cependant les Moires éternelles l'atteignirent aussi, ô mon enfant !

TIRÉSIAS.

Princes de Thèba, nous sommes venus ensemble, voyant par les yeux d'un seul, car il faut que les aveugles soient conduits pour marcher.

CRÉON.

Qu'y a-t-il de nouveau, ô vieillard TIRÉSIAS ?

TIRÉSIAS.

Certes, je te l'apprendrai ; mais obéis au divinateur.

CRÉON.

Je n'ai point encore repoussé tes conseils.

TIRÉSIAS.

C'est pourquoi tu as heureusement gouverné cette ville.

CRÉON.

Je puis attester que tu m'es venu en aide.

TIRÉSIAS.

Sache que tu es de nouveau exposé à d'autres malheurs.

CRÉON.

Qu'est-ce ? Tes paroles me frappent de crainte.

TIRÉSIAS.

Tu le sauras, ayant appris les indices révélés par ma science. Tandis que j'étais assis dans l'antique lieu augural où se réunissent toutes les divinations, j'ai entendu un bruit strident d'oiseaux qui criaient d'une façon sinistre et sauvage. Et ils se déchiraient l'un l'autre de leurs ongles meurtriers. Le battement de leurs ailes me le révéla. C'est pourquoi, épouvanté, je consultai les victimes sur les autels allumés. Mais Hèphaistos ne s'unissait point à elles, et la graisse fondue des cuisses, absorbée par la cendre, fumait et pétillait, et le foie éclatait et se dissipait, et les os des cuisses gisaient nus et humides de leur gaine de graisse. Telle est la divination malheureuse de ce sacrifice vain, et que j'ai sue de cet enfant, car il est mon conducteur, comme je suis celui des autres. C'est à cause de ta résolution que la ville subit ces maux. En effet, tous les autels et tous les foyers sont pleins des morceaux arrachés par les chiens et les oiseaux carnassiers du cadavre du misérable fils d'Oïdipous. De sorte que les dieux se refusent aux prières sacrées et à la flamme des cuisses brûlées, et que les oiseaux, rassasiés du sang gras d'un cadavre humain, ne font plus entendre aucun cri augural. Donc, fils, songe à ceci. Il arrive à tous de faillir ; mais celui qui a failli, n'est ni privé de sens, ni malheureux, si, étant tombé dans l'erreur, il s'en guérit au lieu d'y persister. L'opiniâtreté est une preuve d'ineptie.

Pardonne à un mort, ne frappe pas un cadavre. Quelle vaillance y a-t-il à tuer un mort ? Je te conseille par bienveillance pour toi. Il est très doux d'écouter un bon conseiller, quand il enseigne ce qui est utile.

CRÉON.

Ô vieillards, tous comme des archers dans le but, vous envoyez vos flèches contre moi. Je n'ai point été épargné par les divinateurs ; j'ai été trahi et vendu depuis longtemps par mes proches. Faites des gains, acquérez l'ambre jaune des Sardes et l'or Indien, à votre gré ; mais vous ne mettez pas celui-ci dans le tombeau. Quand même les aigles de Zeus porteraient jusqu'à son trône les lambeaux de cette pâture, je ne permettrai pas de l'ensevelir, car je ne crains pas cette souillure, sachant que les forces d'aucun mortel ne suffisent pour qu'il puisse souiller les dieux. Ô vieillard TIRÉSIAS, les plus habiles des hommes tombent d'une chute honteuse, quand, par le désir du gain, ils prononcent avec emphase des paroles honteuses.

TIRÉSIAS.

Hélas ! qui sait, quel homme songe...

CRÉON.

Qu'est-ce ? Que dis-tu par ces paroles banales ?

TIRÉSIAS.

Combien la prudence est au-dessus de toutes les richesses !

CRÉON.

Autant, je pense, que la démence est le plus grand des malheurs.

TIRÉSIAS.

Ce malheur est pourtant le tien.

CRÉON.

Je ne veux pas rendre ses injures à un divinateur.

TIRÉSIAS.

C'est ce que tu fais en disant que mes divinations sont fausses.

CRÉON.

Toute la race des divinateurs, en effet, est l'amie de l'argent.

TIRÉSIAS.

Et la race des tyrans aime les gains honteux.

CRÉON.

Sais-tu bien que tu parles à ton maître ?

TIRÉSIAS.

Certes, je le sais, car c'est par mon aide que tu as sauvé cette ville.

CRÉON.

Tu es un divinateur habile, mais aimant les mauvaises ruses.

TIRÉSIAS.

Tu me contrains de révéler les secrets cachés dans mon esprit.

CRÉON.

Parle, mais ne dis rien par le désir du gain.

TIRÉSIAS.

Je ne pense pas avoir parlé ainsi en ce qui te concernait.

CRÉON.

Sache que tu ne me feras point changer de pensée.

TIRÉSIAS.

Sache bien à ton tour qu'il n'y aura pas beaucoup de révolutions des rapides roues de Hélios, avant que tu n'aies payé les morts par la mort de quelqu'un de ton propre sang, pour avoir envoyé sous terre une âme encore vivante, pour l'avoir ignominieusement enfermée vivante dans le tombeau, et parce que tu retiens ici, loin des dieux souterrains, un cadavre non enseveli et non honoré. Et ceci n'appartient ni à toi, ni aux dieux Ouraniens, et tu agis ainsi par violence.

C'est pourquoi les Érinyes vengeresses du Hadès et des dieux te dressent des embûches, afin que tu subisses les mêmes maux. Vois si je parle ainsi corrompu par l'argent. Avant peu de temps les lamentations des hommes et des femmes éclateront dans tes demeures. Tel qu'un archer, je t'envoie sûrement ces flèches de colère au cœur, car tu m'irrites, et tu n'éviteras pas leur blessure cuisante. Toi, enfant, ramène-moi dans ma demeure, afin qu'il répande la fureur de son âme contre de plus jeunes, et qu'il apprenne à parler plus modérément, et qu'il nourrisse une pensée meilleure que celle qu'il a maintenant.

LE CHŒUR.

Ô roi, cet homme s'en va, ayant prédit de terribles choses ; Et nous savons, depuis que nos cheveux noirs sont devenus blancs, qu'il n'a jamais rien prophétisé de faux à cette ville.

CRÉON.

Je le sais moi-même, et je suis troublé dans mon esprit, car il est dur de céder ; mais il y a péril à résister.

LE CHŒUR.

Il s'agit d'être prudent, CRÉON, fils de Ménoikeus.

CRÉON.

Que faut-il faire ? Parle ; j'obéirai.

LE CHŒUR.

Va retirer la jeune fille de l'antré souterrain, et construis un tombeau à celui qui gît délaissé.

CRÉON.

Tu me conseilles ceci et tu penses que je dois le faire ?

LE CHŒUR.

Certes, Ô roi, et très promptement. Les châtiments des Dieux ont des pieds rapides et atteignent en peu de temps ceux qui font le mal.

CRÉON.

Hélas ! je renonce avec peine à ma première pensée, mais j'y renonce. Il est vain de lutter contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Va donc ! Agis toi-même, et ne remets ce soin à aucun autre.

CRÉON.

J'irai aussitôt. Allez, allez, serviteurs, tous, tant que vous êtes, présents et absents, avec des haches en mains, vers ce lieu élevé. Pour moi, puisque je m'y suis résolu, de même que je l'ai liée, je la délivrerai moi-même. Je crains, en effet, que le mieux ne soit de vivre en respectant les lois établies.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Illustre sous mille noms, délices de la vierge Kadméeienne, race de Zeus qui tonne dans les hauteurs, qui protèges la glorieuse Italia, qui commandes à la vallée commune à tous les hommes de Dèmètèr Éleusinienne, Bakkhos, ô

Bakkhos, qui habites Thèba, la ville mère des Bakkhantes, auprès du courant limpide de l'Isménos, là où est la moisson du dragon farouche !

Antistrophe I.

Une vapeur splendide t'éclaire sur le double sommet où courent les Bakkhides, les nymphes Kôrykiennes, et où flue l'eau de Kastalia. Les cimes couvertes de lierres des monts Nysaiens et leurs vignes verdoyantes t'envoient, au milieu des clameurs sacrées, visiter les carrefours de Thèba.

Strophe II.

Elle que tu honores merveilleusement plus que toutes les autres villes, ainsi que ta mère frappée de la foudre. Maintenant que toute notre ville est en proie à un mal terrible, viens d'un pied sauveur, franchissant l'escarpement du Parnèsos ou le détroit retentissant de la mer.

Antistrophe II.

Ô conducteur des astres qui respirent le feu, qui présides aux clameurs nocturnes, race de Zeus, apparais avec les Thyiades de Naxos, tes compagnes, qui, furieuses durant toute la nuit, glorifient par des chœurs dansants leur maître Iakkhos !

LE MESSENGER.

Habitants des demeures de Kadmos et d'Amphiôn, la vie est toujours telle que je ne puis ni la louer, ni l'accuser. En effet, la fortune élève et renverse toujours l'homme heureux et l'homme malheureux, et aucun divinateur ne peut révéler jamais avec certitude la destinée future des mortels. CRÉON, selon moi, était digne d'envie parce qu'il avait sauvé de ses ennemis cette terre Kadméienne. Ayant ici la puissance suprême, il régnait heureusement et florissait par une noble race ; mais voici que tout s'est évanoui. En effet, quand un homme a perdu le bonheur, je pense qu'il est moins un vivant qu'un cadavre animé. Autant que tu le voudras, jouis de tes richesses dans ta demeure et de l'orgueil de la tyrannie ; cependant, si tu ne possèdes pas la joie, je n'achèterais pas tout cela, comparé au bonheur, pour l'ombre d'une fumée.

LE CHŒUR.

Quelle nouvelle calamité des rois viens-tu nous annoncer ?

LE MESSENGER.

Ils sont morts, et les vivants ont été cause de leur mort.

LE CHŒUR.

Qui a tué ? qui est tué ? Parle.

LE MESSENGER.

HÉMON est mort : il a été tué de sa main.

LE CHŒUR.

De la main de son père ou de sa propre main ?

LE MESSENGER.

De sa propre main, étant irrité contre son père à cause du meurtre d'ANTIGONE.

LE CHŒUR.

Ô divinateur, combien ta prédiction était certaine !

LE MESSENGER.

La chose étant ainsi, il faut songer au reste.

LE CHŒUR.

Mais je vois la malheureuse Eurydikè, l'épouse de CRÉON. Est-elle sortie de la demeure par hasard ou ayant appris le malheur de son fils ?

EURYDIKÈ.

Ô vous tous, citoyens, j'ai entendu ce que vous disiez au moment où je sortais afin d'aller supplier la déesse Pallas. Le verrou retiré, j'enlevais la barre de la porte, quand le bruit d'un malheur domestique a frappé mes oreilles.

Épouvantée, je suis tombée à la renverse entre les bras des servantes, et le cœur m'a manqué. Redites-moi ces paroles, quelles qu'elles soient. Je les entendrai, ayant déjà subi assez de maux pour cela.

LE MESSENGER.

Certes, chère maîtresse, je dirai ce dont j'ai été témoin et je ne cacherai rien de la vérité. Pourquoi, en effet, te flatterais-je par mes paroles, si je dois être convaincu d'avoir menti ? La meilleure chose est la vérité. J'ai suivi ton époux jusqu'à la hauteur où gisait encore le misérable cadavre de Polyneikès déchiré par les chiens. Là, ayant prié la déesse des carrefours et Ploutôn de ne point s'irriter, nous l'avons lavé d'ablutions pieuses, et nous avons brûlé ses restes à l'aide d'un amas de rameaux récemment coupés ; et nous lui avons élevé un tertre funèbre avec la terre natale. Puis, de là nous sommes allés vers l'autre creux de la jeune vierge, cette chambre nuptiale d'Aidès. Un de nous entend de loin un cri perçant sortir de cette tombe privée d'honneurs funèbres, et, accourant, il l'annonce au maître

CRÉON. Tandis que celui-ci approche, le bruit du gémissement se répand confusément autour de lui, et, en soupirant, il dit d'une voix lamentable : — Ô malheureux que je suis ! J'ai-je donc pressenti ? Ce chemin ne me mène-t-il pas au plus grand malheur que j'aie encore subi ? La voix de mon fils a effleuré mon oreille. Allez promptement, serviteurs, et, parvenus au tombeau, ayant arraché la pierre qui le ferme, pénétrez dans l'autre, afin que je sache si j'ai entendu la voix de HÉMON, ou si je suis trompé par les dieux. — Nous faisons ce que le maître effrayé a ordonné et nous voyons la jeune fille pendue, ayant noué à son cou une corde faite de son linceul. Et lui tenait la vierge embrassée par le milieu du corps, pleurant la mort de sa fiancée envoyée dans le Hadès, et l'action de son père, et ses

noces lamentables. Dès que CRÉON l'aperçoit, avec un profond soupir, il va jusqu'à lui, et, plein de sanglots, il l'appelle : – Ô malheureux ! Qu'as-tu fait ? Quelle a été ta pensée ? Comment t'es-tu perdu ? Je t'en supplie, sors, mon fils ! – Mais l'enfant, le regardant avec des yeux sombres, et comme ayant horreur de le voir, ne répond rien et tire l'épée à deux tranchants ; mais la fuite dérobe le père au coup. Alors le malheureux, furieux contre lui-même, se jette sur l'épée et se perce de la pointe au milieu des côtes. Et de ses bras languissants, encore maître de sa pensée, il embrasse la vierge, et, haletant, il expire en faisant jaillir un sang pourpré sur les pâles joues de la jeune fille. Ainsi il est couché mort auprès de sa fiancée morte, ayant accompli, le malheureux, ses noces fatales dans la demeure d'Aidès, enseignant aux hommes par son exemple que l'imprudence est le plus grand des maux.

LE CHŒUR.

Que pressens-tu de ceci ? La femme a disparu avant d'avoir prononcé une parole, soit bonne, soit mauvaise.

LE MESSENGER.

J'en suis étonné comme toi-même. Cependant je me flatte de l'espoir qu'ayant appris la mort de son fils, elle n'a pas voulu se lamenter par la ville, mais que, retirée dans sa demeure, elle va en avertir ses servantes, afin qu'elles pleurent ce malheur domestique. Car elle ne manque pas de sagesse au point de faillir en quelque chose.

LE CHŒUR.

Je ne sais ; mais il me semble qu'un trop grand silence annonce d'aussi cruels malheurs que des cris répétés et sans frein.

LE MESSENGER.

Nous saurons bientôt, entrés dans la demeure, ce qu'elle cache dans son cœur irrité ; car, tu dis bien : un trop grand silence est effrayant en effet.

LE CHŒUR.

Voici venir le roi lui-même, portant dans ses bras, s'il m'est permis de le dire, un gage éclatant du malheur qui lui est infligé, non par un autre, mais par sa propre faute.

CRÉON.

Strophe I.

Ô fautes amères et mortelles d'un esprit insensé ! Oh ! voyez ces meurtriers et ces victimes, tous d'une même famille ! Ô fatale résolution ! Hélas ! enfant, tu es mort jeune d'une mort hâtive, hélas ! hélas ! non par ta démente, mais par la mienne !

LE CHŒUR.

Hélas ! que tu as connu tard la justice !

CRÉON.

Hélas ! je l'ai connue, malheureux ! Alors un dieu furieux contre moi m'a frappé sur la tête et m'a inspiré de funestes desseins, renversant du pied mes joies. Hélas ! hélas ! ô travaux misérables des hommes !

UN ENVOYÉ.

Ô maître, tu as rencontré et tu possèdes tous les maux, portant les uns dans tes bras et devant bientôt contempler les autres dans ta demeure.

CRÉON.

Qu'y a-t-il encore ?

L'ENVOYÉ.

Ta malheureuse femme vient de se frapper mortellement, prouvant ainsi qu'elle était bien la mère de ce mort.

CRÉON.

Antistrophe I.

Ô seuil de l'inexorable Aidès, pourquoi me perds-tu ? Ô messager d'un lamentable malheur, quelle parole as-tu dite ? Hélas ! hélas ! Tu as achevé un homme déjà mort. Que dis-tu ? Hélas ! quelle calamité nouvelle m'annonces-tu ? La mort sanglante de ma femme après celle-ci !

L'ENVOYÉ.

Tu peux regarder. Elle n'est plus dans ta demeure.

CRÉON.

Hélas ! malheureux ! Je vois cette nouvelle misère. Laquelle me reste-t-il à subir désormais ? Ô malheureux que je suis, j'ai dans mes bras mon fils mort, et je vois d'un autre côté celle-ci morte ! Hélas ! hélas ! malheureuse mère !

Hélas ! mon fils !

L'ENVOYÉ.

Ayant embrassé l'autel, elle s'est frappée et elle a fermé ses paupières chargées d'ombre, après avoir pleuré l'illustre destinée de Mégareus et celle de HÉMON ; et, enfin, elle a jeté des imprécations contre toi qui as tué son enfant.

CRÉON.

Strophe II.

Hélas ! hélas ! je suis frappé de terreur. Pourquoi quelqu'un ne m'a-t-il pas percé par devant d'une épée à deux tranchants ? Malheureux que je suis ! Hélas ! hélas ! je suis accablé de misères !

L'ENVOYÉ.

Cette morte t'a accusé de ces deux morts.

CRÉON.

De quelle façon a-t-elle cessé de vivre ?

L'ENVOYÉ.

De sa propre main elle s'est frappée de l'épée sous le foie, des qu'elle a su la destinée lamentable de son fils.

CRÉON.

Strophe III.

Hélas sur moi ! Jamais je n'accuserai aucun autre homme des maux que j'ai seul causés ; car c'est moi qui t'ai tuée, misérable que je suis ! moi-même ! et c'est la vérité. Ô serviteurs, emmenez-moi très-vite, emmenez-moi au loin, moi qui ne suis plus rien !

LE CHŒUR.

Tu as raison, s'il est rien de bon dans le malheur. Le mal présent est le meilleur qui cesse le premier.

CRÉON.

Antistrophe II.

Allons, allons ! vienne une dernière mort qui amène mon suprême jour tant désiré ! Allons ! qu'elle vienne, afin que je ne voie pas de lendemain !

LE CHŒUR.

Les choses sont futures. Il convient de s'occuper des choses présentes. C'est à ceux que l'avenir concerne de s'en inquiéter.

CRÉON.

Mais aussi n'ai-je demandé par mes prières que ce que je désire.

LE CHŒUR.

Ne désire rien maintenant. Les mortels ne peuvent échapper à un malheur fatidique.

CRÉON.

Antistrophe III.

Emmenez au loin un insensé, moi qui t'ai tué, ô enfant, et toi que voilà, aussi ! Ô malheureux ! Je ne sais, n'ayant plus rien, de quel côté me tourner. Tout ce que j'avais en mains est tombé ; une insupportable destinée s'est ruée sur ma tête.

LE CHŒUR.

La meilleure part du bonheur est la sagesse. Il faut toujours révéler les droits des daimones. Les paroles superbes attirent aux orgueilleux de terribles maux qui leur enseignent tardivement la sagesse.

Fin d'Antigone.